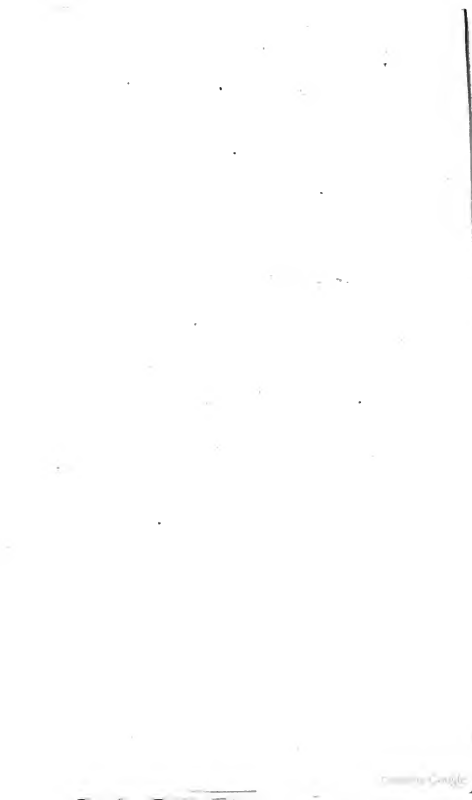




3.1



DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME SEIZIÈME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE,

ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSIEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

*Par M. SABBATHIER, Professeur au Collège de Châlons-sur-Marne,
& Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville.*

TOME SEIZIÈME.



A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Française;

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.^o Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes ; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

2.^o Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. Vol. in-12.

3.^o Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. Vol. in-12.

4.^o Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples, pour servir à l'Éducation de la Jeunesse. 3. Vol. in-12. & 1. Vol. in-4.^o

5.^o Les Exercices du Corps chez les Anciens, aussi pour servir à l'Éducation de la Jeunesse. 2. Vol. in-12. & 1. Vol. in-8.^o

6.^o Recueil de Planches pour ce Dictionnaire. 1.^e, 2.^e, 3.^e & 4.^e Livraisons.



D I C T I O N N A I R E
 POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES,
 GRECS ET LATINS,
TANT SACRÉS QUE PROFANES,
 CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE
ET LES ANTIQUITÉS.

E P

E P



EPICERDE, *Epicerdes*,
 Επικέρδης. (a) Cyre-
 néen. Cet homme,
 qui se trouva à Sy-
 racuse dans le tems
 de la déroute des Athéniens,
 touché de compassion envers
 ces malheureux prisonniers dis-
 persés dans la Sicile, qui
 voyoit près de mourir de faim,
 leur distribua cent mines, c'est-
 à-dire, cinq mille livres.
 Athènes l'adopta au nombre de
 ses citoyens, & lui accorda

toutes sortes d'immunités. Peu
 de tems après, dans la guerre
 qu'elle fit aux trente Tyrans, le
 même Epicerde donna à cette
 ville un talent. C'étoit dans
 l'une & l'autre occasion peu de
 chose par rapport à la gran-
 deur & à la puissance d'Athè-
 nes; mais, elle étoit infiniment
 sensible au bon cœur d'un étran-
 ger, qui, sans aucune vue d'in-
 térêt, dans un tems de calami-
 té, s'épuisoit en quelque sorte
 pour soulager des personnes

(a) Demosth. Orat. in Lept. p. 547. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 69.

avec qui il n'avoit nulle liaison, & de qui il ne pouvoit rien attendre.

EPICHARE, *Epichares*, (a) Ε'πιχα'ρις, Athénien, se rendit célèbre aux jeux Olympiques, par la victoire qu'il remporta sur les enfans dans le stade. La république d'Athènes lui décerna une couronne. Il mourut généralement estimé de ses concitoyens.

EPICHARE, *Epichares*, (b) Ε'πιχα'ρις, Sicyonien, que Démosthène compte au nombre de ceux qui ont été des traîtres pour leur patrie.

EPICHARIS, *Epicharis*, (c) femme de basse naissance. Cette femme, après avoir mené un train de vie fort peu honorable, ayant été informée, l'on ne sçait comment, de la conjuration formée contre Néron, l'an de Jésus-Christ 65, aiguillonoit par exhortations & par reproches tout ceux qui y avoient part. Enfin, ennuyée de leur lenteur, elle voulut agir par elle-même; & se trouvant en Campanie, elle se proposa de sonder les principaux officiers de la flotte de Misène, & de leur faire goûter son projet. Elle s'adressa dans cette vue à Volusius Proculus, tribun, qui ayant été l'un des ministres du meurtre d'Agrippine, ne jugeoit pas proportionnée à la grandeur du crime la récompense qu'il avoit reçue. Cet officier, soit qu'il

connût Epicharis de longue-main, ou que ce fût une liaison récente, en conversant avec elle, se plaignit de l'ingratitude de Néron, & alla jusqu'à témoigner des desirs de vengeance, si l'occasion s'en présentoit. Epicharis crut avoir trouvé ce qu'elle cherchoit, & elle ne douta point qu'elle ne pût le gagner, & par lui un grand nombre d'autres; & ce n'étoit pas, selon sa pensée, une petite conquête. La flotte présentoit bien des occasions d'attaquer Néron, parce qu'il se plaisoit à se promener sur mer autour de Misène & de Pouzzole. Elle releva donc le discours de Volusius Proculus; elle fit le détail de tous les crimes du Prince; & elle ajouta que le Sénat se trouvoit poussé à bout, & que les mesures étoient prises par un grand nombre de bons citoyens, pour faire porter à Néron la peine de tous le maux qu'il causoit au genre humain; que si Volusius s'associoit à tant de braves gens, & leur procureroit le ministère de ses meilleurs soldats, il n'étoit point de récompense qu'il ne pût se promettre. Elle n'en dit pas davantage, & supprima les noms des conjurés. Cette discrétion étoit à sa place; car, Volusius Proculus ne fut pas plutôt sorti d'avec elle, qu'il alla donner avis à Néron de ce qu'il venoit d'apprendre. Epicharis fut man-

(a) Demosth. Orat. in Theocr. p. 859.

(b) Demosth. Orat. de Coron. p. 521.

(c) Tacit. Annal. L. XV. c. 51. 57.

Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 417. & suiv.

dée & confrontée avec le délateur. Mais, comme la conversation s'étoit passée sans témoins, elle n'eut pas de peine à le réfuter. Néron voulut néanmoins qu'elle fût retenue en prison, soupçonnant avec fondement que ce qui n'étoit pas prouvé, ne laissoit pas de pouvoir être véritable.

La conjuration fut découverte quelque tems après ; & Néron, se ressouvenant d'Epicharis, ordonna qu'on lui fit souffrir une rude question. Il ne doutoit pas qu'une femme ne succombât aisément à la violence des tourmens. Il se trompoit. Epicharis témoigna une fermeté à toute épreuve. Ni les foudres, ni les feux, ni toute la cruauté des bourreaux irrités de se voir vaincus par une femme, ne purent tirer une seule parole d'Epicharis. On voulut recommencer le lendemain, & on la reporta au lieu de la question sur une chaise ; car, tous ses membres étoient tellement disloqués, qu'elle ne pouvoit se soutenir. Epicharis, pour éviter de nouveaux supplices, sans dégénérer de sa constance, prit le mouchoir qu'elle avoit autour du cou, y fit un nœud coulant, l'attacha au dos de sa chaise, & y passa la tête ; ensuite de quoi se penchant en sens contraire de tout le poids de son corps, elle acheva de se délivrer d'un souffle de vie qui lui restoit.

Elle manquoit sans doute à ce qu'elle devoit à son Prince, en refusant de lui découvrir ceux qui avoient formé le dessein de l'assassiner. Mais, Tacite n'en jugeoit pas ainsi. Au contraire, il admire l'invincible générosité d'une femme affranchie, qui, dans une si cruelle circonstance, protégeoit par un silence obstiné, des étrangers & presque des inconnus, pendant que des hommes nés libres, des Chevaliers Romains, des Sénateurs, par la seule crainte des tourmens, & sans en avoir ressenti la moindre atteinte, livroient à la mort & au supplice tout ce qu'ils avoient de plus cher au monde.

EPICHARME, *Epicharmus*, *Ἐπίχαρμος*, (a) Poète & Philosophe Pythagoricien, fils d'Elothalès, étoit de Sicile, quoique Diogene Laërce dise qu'il naquit dans l'île de Cos, & qu'à l'âge de trois mois il fut porté à Mégare, puis à Syracuse. Il composa plusieurs comédies fort estimées dans l'antiquité, & quelques autres ouvrages, dont Platon, à ce qu'on dit, sçut très-bien profiter. Diogene Laërce assure qu'il traitoit dans ses livres, de physique, de morale & de médecine. Aristote & Pline lui attribuent l'invention des deux lettres Grecques *Ϟ* & *Χ*. Epicharme vivoit sous la 84.^e Olympiade, vers l'an 444 avant J. C. Il mourut âgé de 99 ans.

(a) Diog. Laërt. p. 616, 617. Suid. T. I. p. 1023. Plin. T. I. p. 413. T. II. p. 201.

Selon Suidas, Epicharme étoit fils de Tityrus ou Chimaros & de Sicis. Il mit au jour cinquante-deux pièces, ou seulement trente-cinq, s'il en faut croire Lycon.

EPICHYSIS, *Epichysis*, (a) vase qui, chez les anciens, servoit à verser à boire. On versoit le vin de l'Épichysis dans le cyathus; au lieu qu'anciennement on se servoit pour pot à verser à boire duguttus, & pour raste du simpulum. Mais, ces deux derniers furent depuis destinés à l'usage des sacrifices, dit Varron, & l'on se servit en leur place de l'Épichysis & du cyathus.

EPICHYTON, *Epichyton*, (b) sorte de gâteau des Grecs. La manière ne nous en est point connue.

EPICICHLIDES, *Epicichlides*, Ε'πικικλιδαι, nom d'un ouvrage qu'on attribuoit à Homère. Il en est parlé dans sa vie.

EPICLÉRUS, *Epiclerus*, (c) Ε'πικληρς, pere de Pachès, capitaine Athénien.

EPICLÈS, *Epicles*, Ε'πικλς, (d) capitaine Troyen, compagnon d'armes de Sarpédon. Comme il combattoit au haut d'une tour, Ajax le frappa d'une pierre énorme, qu'il trouva au pied du retranchement, & qui étoit si pesante, que de la manière dont les hommes sont faits aujourd'hui, dit Homère,

le plus vigoureux & le plus fort ne pourroit la porter avec ses deux mains; mais, Ajax la leva sans peine, & la jettant vigoureusement, il brisa le casque de son ennemi, & lui fracassa le crâne. Epiclès tombe du haut de la tour comme un plongeon, & son ame l'abandonne.

Nous remarquerons en passant, que la différence qu'Homère met entre les héros dont il parle & les hommes de son tems, est si grande, qu'on a voulu s'en servir pour prouver qu'Homère vivoit fort longtemps après la guerre de Troye; mais, cette preuve ne paroît pas décisive. Qu'Homère n'ait écrit que deux cens cinquante ou deux cens soixante ans après la guerre de Troye, ce tems-là n'est que trop suffisant, pour amener le changement sensible dont il parle ici. Il ne faut pas tant de siècles aux hommes pour changer & pour s'abâtardir. La paix, le luxe, la mollesse sont beaucoup en peu de tems.

EPICLÈS, *Epicles*, Ε'πικλς, (e) natif d'Hermione, étoit un joueur de lyre fort estimé des Athéniens. Thémistocle, étant encore jeune, le pria de venir tenir son école dans sa maison, afin d'attirer tous les jours chez lui beaucoup de monde. En général, les joueurs de lyre étoient en grande considération

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 144.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 119.

(c) Diod. Sicul. p. 314.

(d) Homer. Iliad. L. XII. v. 378. &

seq.

(e) Plut. Tom. I. p. 114.

non seulement chez les Grecs, mais aussi chez les Barbares; c'étoient des gens graves qui ne se bornoient pas à chanter & à jouer de la lyre; ils se mêloient aussi des affaires d'État, comme cela paroît par mille exemples de l'Histoire ancienne.

EPICLIDIES, *Epiclidia*, (a) étoient des fêtes que l'on célébroit à Athènes en l'honneur de Cérès, selon Hésychius.

EPICNÉMIDIENS, *Epicnemidii*, *Ἐπικνημιδῖαι*, surnom d'une partie des Locriens. Voyez Locriens.

EPICOPA, *Epicopa*, (b) *Ἐπίκοπα*, nom que les Grecs donnoient aux vaisseaux marchands. Ce mot veut dire des vaisseaux à rames. C'est que les vaisseaux marchands qui employoient pour l'ordinaire la voile, ne laissoient pas d'employer quelquefois la rame.

EPICRATE, *Epicrates*, (c) *Ἐπικράτης*, du bourg d'Acharna dans l'Attique. Pendant que Thémistocle étoit à la cour d'Admète, cet Epicrate trouva le moyen d'enlever d'Athènes sa femme & ses enfans, qu'il lui envoya; & pour cet enlèvement il fut mis en justice quelque tems après par Cimon, & condamné à mort, comme l'écrivit Stésimbrotus.

EPICRATE, *Epicrates*, (d) *Ἐπικράτης*, Athénien, qu'on

nous donne pour un porte-faix. Il fut d'une députation qu'on envoya au roi Artaxerxe, & accepta des présens de ce Prince. A son retour, il dit un jour en pleine assemblée, qu'il étoit d'avis qu'on fit un décret, par lequel il seroit ordonné qu'au lieu de neuf Archontes qu'on éliroit tous les ans, on éliroit neuf Ambassadeurs qu'on prendroit parmi les plus pauvres du peuple, & qu'on les enverroit au Roi, afin qu'ils en revinssent riches; mais, le peuple ne fit que rire de cette plaisanterie.

La bassesse de l'emploi d'Épicrate a fait croire que le mot *επιτορπέρου*, du texte de Plutarque étoit corrompu, parce qu'il n'est pas vraisemblable que le roi Artaxerxe eût eu une attention particulière pour un homme si vil, ni qu'un homme si vil se fût mêlé d'ouvrir un avis, comme celui que Plutarque rapporte; c'est pourquoi, au lieu de *επιτορπέρου*, porte-faix, on a voulu corriger *επισκίρρου*, *scutarii*, écuyer. Mais, cette correction ne paroît pas fondée. Artaxerxe avoit fort bien pu étendre ses libéralités jusques sur cet homme, quelque vile que fût sa profession. Et l'on sçait qu'à Athènes, dans les assemblées, le moindre du peuple pouvoit proposer tout ce qui lui venoit dans la tête. Et

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 216.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 217.

(c) Plut. T. I. pag. 124.

(d) Plut. T. I. p. 224. Suid. T. I. p. 995. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 374.

plus le personnage est vil, plus l'avis qu'il propose est plaisant & sert au ridicule. Il faut pour tant convenir qu'Aristophane parle de cet Epicrate dans la seconde scène du premier acte de la pièce intitulée, Εἰκλασιζούσας, concionantes; & que sur cela le Scholiaste dit que cet Epicrate étoit un harangueur du peuple, & qu'à cause de sa grande barbe, il étoit appelé σκευόφρος. écuyer, & il cite ce passage de Platon, poète comique, ἀραξ ὁνόμης Εἰκράτης σκευόφρος, Mais, ce passage de Platon ne prouve nullement que cet Epicrate fût appelé σκευόφρος, écuyer, à cause de sa grande barbe. La grande barbe étoit-elle la marque & le caractère des écuyers? Il y a lieu de croire que le passage de ce Scholiaste est corrompu.

EPICRATE, *Epicrates*, (a) Εἰκράτης, démagogue des Athéniens, étoit surnommé Ephorus. Démosthène en fait mention dans sa harangue de *falsa legatione*. Cet Epicrate est différent d'un autre, dont parle Lyncurgue dans sa harangue sur l'administration des deniers publics & des impôts. Ce dernier étoit, dit-on, riche de six cens talens. Il y eut un autre Epicrate, allié à la famille de l'orateur Eschine, & qui étoit surnommé Cyrébion,

(a) Suid. Tom. I. pag. 995, 996. Demosth. Orat. de Falsa Legat. p. 337.

(b) Demosth. Orat. Amator. p. 246. & seq.

comme l'assure Démosthène dans sa harangue contre Eschine.

EPICRATE, *Epicrates*, (b) Εἰκράτης, jeune homme d'une grande beauté & d'un excellent caractère. Démosthène, dans une de ses harangues, s'étend beaucoup sur ce jeune homme.

EPICRATE, *Epicrates*, (c) Εἰκράτης, natif d'Ambracie, étoit un Poète de la moyenne comédie. Il florissoit sous la 103.^e olympiade, vers l'an 368 avant Jésus-Christ. Elien témoigne dans l'histoire des animaux, qu'il reprenoit Platon & Speusippe de trop de curiosité sur la nature des animaux & des plantes. Suidas rapporte le sujet de deux de ses pièces de Théâtre.

EPICRATE, *Epicrates*, (d) Εἰκράτης, capitaine Rhodien, commandoit deux galères de sa nation, à trois rangs de rames, l'an 190 avant Jésus-Christ. Il fut envoyé par C. Livius Salinator pour garder le détroit de Céphallénie. Aux deux galères Rhodiennes on avoit joint deux autres galères des alliés d'Italie. Epicrate rencontra au Pirée L. Emilius Régillus, qui venoit succéder à C. Livius Salinator dans le commandement de la flotte. Ce Général, qui n'avoit que cinq quinqueremes, mena avec lui en Asie Epicrate, & ses quatre vaisseaux.

EPICRATE, *Epicrates*, (e)

(c) Suid. T. I. p. 995.

(d) Tit. Liv. L. XXVII. c. 13, 14, 15.

(e) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XIII, p. 459. Roll. Hist. Anc. T. V. 317.

Ε'πιφάνης, l'un des généraux d'Antiochus de Cyzique. S'étant laissé gagner par de l'argent, il remit entre les mains des Juifs Scythopolis & quelques autres places, sans avoir donné aucune assistance aux Samaritains, quoiqu'il eût été envoyé à leur secours.

EPICRATE, *Epicrates*, (a) **Ε'πιφάνης**, Sicilien, l'un des premiers de la ville de Bidis. Il avoit hérité d'une femme sa parente, une succession très-considérable; mais, il n'en jouit pas long-tems, en ayant été dépouillé par le Préteur Verrès.

EPICRATE, *Epicrates*, (b) **Ε'πιφάνης**, philosophe Athénien, du tems de Cicéron. Le fils de ce dernier, dans une de ses lettres, le qualifie le premier d'Athènes, & assure qu'il le voyoit souvent pendant son séjour dans cette ville.

EPICRENE, *Epicrene*, (c) la fête des fontaines. On célébroit cette fête à Lacédémone.

EPICTETE, *Epietetus*, (d) **Ε'πίκτητος**, célèbre Philosophe Stoïcien, & peut-être celui qui a fait le plus d'honneur à sa secte, par la sublimité de ses sentimens & par la régularité de sa conduite. Son exemple est une preuve que les disgrâces de la fortune ne sont point un obstacle pour devenir un homme supérieur.

Il étoit né à Hiérapolis, ville de Phrygie vis-à-vis de Laodicée. La bassesse de son origine nous a dérobé la connoissance de ses parens. Il fut esclave d'un Epaphrodite, nommé par Suidas un des gardes de Néron; & c'est d'où lui fut donné le nom d'Épictète, qui signifie serviteur acheté, esclave. On ne sçait ni par quel accident il fut mené à Rome, ni comment il fut vendu ou donné à Epaphrodite; on sçait seulement qu'il fut esclave. Épictète fut apparemment mis en liberté. Il fut toujours attaché à la Philosophie des Stoïciens, qui étoit alors la secte la plus parfaite & la plus sévère.

Il vécut à Rome jusqu'à l'édit de Domitien, qui en chassa tous les Philosophes. Si l'on en croit Quintilien, plusieurs d'entr'eux cachèrent de grands vices sous un si beau nom; & ils s'étoient fait la réputation de Philosophes, non par leur vertu & leur science, mais par un visage triste & sévère, & par une singularité d'habit & de manières, qui servoit de masque à des mœurs très corrompues. Peut-être Quintilien charge-t-il un peu ce portrait, pour faire plaisir à l'empereur. Ce qui est certain, c'est qu'on ne peut en aucune sorte l'appliquer à Épictète. Estropié &

(a) Cicér. in Verr. L. IV. c. 37. & seq.

(b) Cicér. ad Amic. L. XVI. Epist. 21.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.

(d) Lucian. T. I. p. 1014. Tom. II. p.

548. Suid. Tom I. pag. 996. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 451. & suiv. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 85, 86, 296, 340.

bolteux, il vécut toujours pauvre. Néanmoins, l'élévation de son génie, la sublimité de ses maximes, & le ton persuasif dont il les débitoit, lui firent une haute réputation, & lui attirerent une foule d'admirateurs & de sectateurs.

Au sortir de Rome, il alla s'établir à Nicopolis, ville considérable d'Epire, où il passa plusieurs années, toujours dans une grande pauvreté, mais toujours fort honoré & fort respecté. Il revint ensuite à Rome, sous le règne d'Adrien, de qui il fut fort considéré. On ne marque ni le tems, ni le lieu, ni aucune circonstance de sa mort; il mourut dans une assez grande vieillesse.

Il réduisoit toute sa Philosophie à souffrir les maux patiemment, & à se modérer dans les plaisirs, ce qu'il exprimoit par ces deux mots Grecs ἀνίσχου καὶ ἀνίσχου, *sustine & abstine*.

Celse, qui a écrit contre les Chrétiens, dit que son maître lui serrant la jambe avec beaucoup de violence, il lui dit sans s'émouvoir, & comme en riant : *Mais vous m'allez casser la jambe*. Et comme cela fut arrivé, il lui dit du même ton : *Ne vous l'avois-je pas bien dit que vous me la casseriez ?*

Lucien se moque d'un homme qui avoit acheté très-cher la lampe d'Epictète, quoiqu'elle ne fût que de terre; comme s'il se fût imaginé qu'en s'en servant, il deviendrait aussi

habile que cet admirable & vénérable vieillard.

Epictète avoit composé plusieurs écrits, dont il ne nous reste que son Enchiridion ou Manuel. Mais, Arrien, son disciple, a fait un grand ouvrage, qu'il prétend n'être composé que des choses qu'il lui avoit oui dire, & qu'il avoit recueillies, autant qu'il avoit pu, dans les mêmes termes. Des huit livres qui formoient cet ouvrage, nous n'en avons que quatre.

Stobée nous a conservé quelques sentences de ce Philosophe, qui étoient échappées à la diligence de son disciple. Nous en citerons ici deux ou trois.

« Il ne dépend pas de toi
» d'être riche, mais il dépend
» de toi d'être heureux. Les
» richesses même ne sont pas
» toujours un bien, & certain-
» nement elles sont toujours
» de peu de durée; mais, le
» bonheur, qui vient de la sa-
» gesse, dure toujours.

« Quand tu vois une vipère
» ou un serpent dans une boîte
» d'or, l'en estimes-tu davan-
» tage? & n'as-tu pas toujours
» pour elle la même horreur,
» à cause de sa nature mal-
» faisante & venimeuse? fais de
» même à l'égard du méchant,
» quand tu le vois environné
» d'éclat & de richesses.

« Le Soleil n'attend point
» qu'on le prie pour faire part
» de sa lumière & de sa cha-
» leur. A son exemple, fais
» tout le bien qui dépend de

» toi, sans attendre qu'on te
» le demande.»

Voici la prière qu'Épictète souhaitoit de faire en mourant; elle est tirée d'Arrien. « Sei-
» geur, ai-je violé vos com-
» mandemens? ai-je abusé des
» présens que vous m'avez faits?
» ne vous ai-je pas soumis mes
» sens, mes vœux, mes opi-
» nions? me suis-je jamais plaint
» de vous? ai-je accusé votre
» providence? J'ai été malade,
» parce que vous l'avez voulu;
» & je l'ai voulu de même.
» J'ai été pauvre, parce que
» vous l'avez voulu; & j'ai été
» content de ma pauvreté. J'ai
» été dans la bassesse, parce
» que vous l'avez voulu; & je
» n'ai jamais désiré d'en sortir.
» M'avez-vous jamais vu triste
» de mon état? M'avez-vous
» surpris dans l'abattement &
» dans le murmure; Je suis en-
» core tout prêt à subir tout
» ce qu'il vous plaira ordon-
» ner de moi. Le moindre si-
» gnal de votre part est pour
» moi un ordre inviolable. Vous
» voulez que je sorte de ce
» spectacle magnifique, j'en sors,
» & je vous rends mille très-
» humbles actions de grâces de
» ce que vous avez daigné m'y
» admettre, pour me faire voir
» tous vos ouvrages, & pour
» étaler à mes yeux l'ordre ad-
» mirable avec lequel vous gou-
» vernez cet univers. » Quoi-
qu'il soit aisé de remarquer ici
des traits empruntés du Chris-
tianisme, qui alors commençoit
à jeter une grande lumière, on

sent néanmoins un homme bien
content de lui-même, & qui,
par ses fréquentes interroga-
tions, semble défier la divinité
même de trouver en lui aucun
défaut. Sentiment & prière vé-
ritablement dignes d'un Stoï-
cien, tout fier de sa prétendue
vertu! Saint Paul, si rempli de
bonnes œuvres, ne parloit pas
ainsi. *Je n'ose pas me juger moi-
même, disoit-il; car, encore que
ma conscience ne me reproche rien,
je ne suis pas justifié pour cela,
mais celui qui me juge, c'est le
Seigneur.*

Épictète étoit à Rome dans
le tems que saint Paul y faisoit
tant de conversions, & que le
Christianisme naissant brilloit
avec tant d'éclat par la constan-
ce inouïe des fideles. Mais,
loin de profiter d'une si vive lu-
mière, il blasphémoit contre
la foi des premiers Chrétiens,
& contre ce courage héroïque
des Martyrs. Dans le IV.^e cha-
pitre du VII.^e livre d'Arrien,
Épictète, après avoir montré
qu'un homme qui sent sa liber-
té, & qui est persuadé que rien
ne lui peut nuire, parce qu'il a
Dieu pour libérateur, ne craint
ni les Satellites ni les épées des
Tyrans, ajoute : *La folie & la
coutume ont pu porter quelques-
uns à les mépriser, comme elles y
portent les Galiléens; & la rai-
son & la démonstration ne pour-
ront le faire? Il n'y avoit rien
de plus opposé à la doctrine
évangélique, que l'orgueil Stoï-
cien.*

EPICURE, *Epicurus*, Ε'πί-
κουρος

καυπος, (a) l'un des plus grands philosophes de son siècle, & on peut ajouter de l'Antiquité, étoit Athénien, du bourg de Gargettium, dans la tribu d'Égée. Son pere s'appelloit Néoclès, & sa mere Chérestрата; leurs ancêtres n'avoient pas été sans distinction; mais, l'indigence avoit avili leurs descendants. Néoclès n'ayant pour tout bien qu'un petit champ, qui ne fournissoit pas à sa subsistance, se fit maître d'école; la bonne vieille Chérestрата, tenant son fils par la main, alloit dans les maisons faire des lustrations, chasser les spectres, lever les incantations; c'étoit Epicure qui lui avoit enseigné les formules d'expiations, & toutes les sottises de cette espèce de superstition.

Epicure naquit le sept, ou, selon d'autres, le vingt du mois de Gamélion, la troisième année de la 109.^e Olympiade. Il eut trois freres, Néoclès, Charideme & Aristobule. Plutarque les cite comme des modèles de la tendresse la plus rare. On dit que son pere & sa mere furent du nombre des habitans de l'Attique que les Athéniens envoyèrent dans l'isle de Samos; c'est ce qui fit qu'Epicure passa dans cette isle les années de son enfance.

Il ne revint à Athènes qu'à l'âge de dix-huit ans, avec la petite provision de connoissances qu'il avoit faites dans l'école de son pere; mais, son séjour n'y fut pas long. Alexandre meurt; Perdiccas désolé l'Attique, & Epicure est contraint d'errer d'Athènes à Colophon, à Mitylene, & à Lampsaque. Les troubles populaires interrompirent ses études; mais, elles n'empêcherent point ses progrès. Les hommes de génie, tels qu'Epicure, perdent peu de tems; leur activité se jette sur tout; ils observent & s'instruisent sans qu'ils s'en aperçoivent; & ces lumières, acquises presque sans effort, sont d'autant plus estimables, qu'elles sont relatives à des objets plus généraux.

Epicure avoit trente six à trente-sept ans, lorsqu'il repartit dans Athènes. Il fut disciple du Platonicien Pamphile, dont il méprisa souverainement les visions; il ne put souffrir les sophismes perpétuels de Pyrrhon; il sortit de l'école du Pythagoricien Nausiphanès, mécontent des nombres & de la métémyscose. Il connoissoit trop bien la nature de l'homme & la force, pour s'accommoder de la sévérité du stoïcisme. Il s'occupa à feuilleter les ouvra-

(a) Diog. Laërt. pag. 706. & seq. Suid. T. I. p. 994, 995. Strab. p. 589, 619. Athen. pag. 250, 354, 546, 568. Plut. Tom. I. p. 395, 581, 739, 905. Plin. Tom. II. p. 162, 679, 708. Cicér. de Finib. Bon. & Mal. L. II. c. 22. de

Tuscul. Quæst. L. III. c. 49. L. 5. c. 88. de Natur. Deor. L. I. c. 115, 116. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 11, 476. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 6. & suiv.

ges d'Anaxagore , d'Archélaüs , de Métrodore , & de Démocrite ; il s'attacha particulièrement à la Philosophie de ce dernier , & il en fit les fondemens de la sienne. Hermippus , cité par Diogène Laërce , dit qu'Epicure enseigna la Grammaire , avant que la lecture des livres de Démocrite l'engageât à l'étude de la philosophie.

Les Platoniciens occupoient l'Académie , les Péripatéticiens le Lycée , les Cyniques le Cynosarge , les Stoïciens le portique ; Epicure établit son école dans un jardin délicieux , dont il acheta le terrain , & qu'il fit planter pour cet usage. Ce fut lui qui apprit aux Athéniens à transporter dans leur ville le spectacle de la campagne. Il étoit âgé de quarante-quatre ans lorsqu'Athènes , assiégée par Démétrius , fut désolée par la famine. Epicure , résolu de vivre ou de mourir avec ses amis , leur distribuoit tous les jours des fèves , qu'il partageoit au compte avec eux. On se rendoit dans ses jardins de toutes les contrées de la Grece , de l'Égypte , de l'Asie ; on y étoit attiré par ses lumières & ses vertus , mais sur-tout par la conformité de ses principes avec les sentimens de la nature. Tous les Philosophes de son tems sembloient avoir conspiré contre les plaisirs des sens & contre la volupté ; Epicure en prit la défense ; & la jeunesse Athénienne , trompée par le mot de volupté , accourut pour

l'entendre. Il ménagea la foiblesse de ses auditeurs ; il mit autant d'art à les retenir qu'il en avoit employé à les attirer ; il ne leur développa ses principes que peu à peu. Les leçons se donnoient à table ou à la promenade ; c'étoit ou à l'ombre des bois , ou sur la mollesse des lits , qu'il leur inspiroit l'enthousiasme de la vertu , la tempérance , la frugalité , l'amour du bien public , la fermeté de l'ame , le goût raisonnable du plaisir , & le mépris de la vie. Son école , obscure dans les commencemens , finit par être une des plus éclatantes & des plus nombreuses.

Epicure vécut dans le célibat ; les inquiétudes qui suivent le mariage , lui parurent incompatibles aux exercices assidus de la Philosophie ; il vouloit d'ailleurs que la femme du Philosophe fût sage , riche & belle. Il s'occupa à étudier , à écrire & à enseigner ; il avoit composé plus de trois cens traités différens ; il ne nous en reste aucun. Il ne faisoit pas assez de cas de cette élégance à laquelle les Athéniens étoient si sensibles ; il se contentoit d'être vrai , clair & profond. Il fut chéri des grands , admiré de ses rivaux , & adoré de tous ses disciples. Il reçut dans ses jardins plusieurs femmes célèbres , Léontium , maîtresse de Métrodore ; Thémiste , femme de Léontius ; Philénide , une des plus honnêtes femmes d'Athènes ; Nécidie , Erotie , Hé-

die, Marmarie, Bodie, Phédrie, &c. Ses concitoyens, les hommes du monde les plus enclins à la médifance, & de la superftition la plus ombrageufe, ne l'ont accusé ni de débauche ni d'impiété.

Les Stoïciens féroces l'accablèrent d'injures ; il leur abandonna fa perfonne, défendit fes dogmes avec force, s'occupa à démontrer la vanité de leur fyftême. Il ruina fa fanté à force de travailler. Dans les derniers tems de fa vie, il ne pouvoit ni supporter un vêtement, ni descendre de fon lit, ni souffrir la lumière, ni voir du feu. Il urinoit le fang ; fa vefsie fe fermoit peu à peu par les accroiffemens d'une pierre ; cependant, il écrivoit à un de fes amis que le fpectacle de fa vie paffée fufpendoit fes douleurs.

Lorsqu'il fentit approcher fa fin, il fit appeller fes difciples ; il leur légua fes jardins, il affura l'état de plusieurs enfans fans fortune, dont il s'étoit rendu tuteur ; il affranchit fes efclaves ; il ordonna fes funérailles, & mourut âgé de foixantedouze ans, la féconde année de la cent vingt-feptième Olympiade. Il fut univerfellement regretté ; la République lui ordonna un monument ; & un certain Théotime, convaincu d'avoir composé fous fon nom des lettres infames adreffées à quelques-unes des femmes qui fréquentoient fes jardins, fut

condamné à perdre la vie.

La Philofophie Épicurienne fut profeflée fans interruption, depuis fon inftitution jufqu'au tems d'Augufte ; elle fit dans Rome les plus grands progrès. La fecte y fut compofée de la plupart des gens de lettres & des hommes d'État ; Lucrece chanta l'épicuréisme, Celfe le profefla fous Adrien, Pline le naturalifte fous Tibere. Les noms de Lucien & de Diogène Laërce font encore célèbres parmi les Épicuriens.

Epicure fait confifter le fouverain bien dans le plaifir, & par une conféquence néceffaire, le fouverain mal dans la douleur. C'eft la nature elle-même, dit-il, qui nous enseigne cette vérité, & qui nous apprend, dès notre naiffance, à rechercher comme fouverain bien tout ce qui peut nous faire plaifir, & à éviter comme fouverain mal tout ce qui peut nous faire de la peine. On n'a pas befoin d'argumens bien recherchés pour établir cette vérité, non plus que pour prouver que le feu eft chaud, la neige blanche, le miel doux ; tout cela fe fent. Qu'on fuppose d'un côté un homme jouiffant, & pour l'efprit & pour le corps, des plus grands plaifirs, fans crainte qu'ils foient interrompus ; & de l'autre un homme livré aux plus vives douleurs, fans aucune efpérance de foulagement ; eft-il douteux de quel côté on doit pla-

cer le souverain bien , & le souverain mal ?

Comme il ne dépend pas de l'homme de s'exempter des douleurs , Epicure oppose à cet inconvénient un remède fondé sur un raisonnement qu'il croit fort persuasif. *Si la douleur est grande* , dit-il , *elle sera courte* , *si elle est longue* , *elle sera légère*. Comme s'il n'arrivoit pas souvent qu'une maladie fût en même tems & longue & douloureuse , & comme si un raisonnement pouvoit quelque chose contre le sentiment.

Il faut avouer qu'on trouve dans Epicure des maximes , & même des actions , qui ont quelque chose de surprenant & d'éblouissant , & qui donnent de sa personne & de sa doctrine une idée toute opposée à celle qu'on s'en forme ordinairement. C'est pourquoi , plusieurs sçavans fort célèbres ont pris sa défense , & fait son apologie.

Il déclare haurement , dit Cicéron , qu'on ne peut vivre agréablement , à moins qu'on ne vive avec sagesse , honnêteté & justice ; & qu'on ne peut vivre de la sorte , sans vivre agréablement. Que ne renferme point un tel principe !

Sur les autres matières de morale , & sur les règles des devoirs , il étale des maximes qui n'ont pas moins de noblesse & de sévérité.

Séneque rapporte plusieurs de ses paroles , qui sont certainement fort louables. *Je n'ai jamais songé* , dit-il , *à plaire au*

peuple ; car , ce que je sçais , le peuple ne l'approuve point ; & ce que le peuple approuve , je ne le sçais pas.

A la place du peuple , Epicure substitue quelque homme de bien d'une grande vertu & d'une grande réputation , qu'il veut que nous ayons toujours devant les yeux comme un gardien & un surveillant , de sorte que nous fassions toutes nos actions comme s'il en étoit spectateur & juge. En effet , c'est retrancher la plus grande partie des fautes , que de leur donner un témoin qu'on respecte , dont l'autorité & la pensée seules régulent & purifient nos actions les plus secrètes.

Si vous voulez , disoit Epicure , rendre Pithocles véritablement riche , il ne faut rien ajoûter à ses biens , mais seulement retrancher de ses desirs & de ses cupidités.

On ne finiroit point , si on vouloit rapporter beaucoup d'autres maximes d'une morale aussi exacte. Socrate parle-t-il mieux qu'Epicure ? Et l'on prétend que sa conduite répondoit à sa morale.

Quoique les jardins d'Epicure eussent pour inscription , *ici la volupté est le souverain bien* , le maître du logis , gracieux d'ailleurs & fort honnête , recevoir ses hôtes avec du pain & de l'eau.

Lui-même , ce docteur de la volupté , avoit certains jours , où il rassasioit sa faim bien sobrement. Il marque dans une

lettre, qu'il ne dépensoit pas un as entier pour son repas, c'est-à-dire, un sou; & que Métrodore, son compagnon, qui n'étoit pas encore si avancé, dépensoit l'as entier.

Que répondre à ces faits & à beaucoup d'autres pareils? car, on en rapporte plusieurs. Que répondre aussi d'un autre côté à des faits tout contraires, & en grand nombre, & aux reproches qu'on lui faisoit de s'abandonner à la crapule & aux débauches les plus honteuses, comme on le voit dans Diogene Laërce.

Mais, Cicéron tranche la question en un mot, & la réduit à un seul point. » Croyez-vous, » lui disoit-on, qu'Epicure soit » tel qu'on le veut faire passer, » & que son dessein soit de porter au dérèglement & à la débauche? Je ne le crois pas, » répond Cicéron; car je vois » que d'ailleurs il avance de » fort belles maximes, & d'une » morale très-sévère. Mais, il » ne s'agit pas ici de ses mœurs, » ni de sa conduite; il s'agit » de ses dogmes & de ses sentimens. Or, il s'explique sur ce qu'il entend par le plaisir » & la volupté, d'une manière » qui n'est pas obscure. *J'entends par ce mot, dit Epicure, les plaisirs du goût, les plaisirs de la chair, la vue des objets qui flattent agréablement les yeux, les divertissemens, la musique.* » Ajoûtai-je quelque chose à ses paroles? Ajoûtai-je quelque chose de faux? Si cela

» est, qu'on me réfute; car je » ne cherche qu'à éclaircir la » vérité. »

Le même Epicure déclare qu'il ne peut pas même concevoir qu'il y ait un autre bien que celui qui consiste dans le boire, dans le manger, dans l'harmonie des sons qui flatte l'oreille, & dans les voluptés obscènes. Ne sont-ce pas là ses propres termes, dit Cicéron? *An hæc ab eo non dicuntur?*

En supposant qu'il soutenoit un tel dogme, devoit-on compter pour quelque chose les plus beaux discours qu'il tenoit d'ailleurs sur la vertu & sur l'honnêteté? On en jugeoit comme des livres qu'il avoit écrits sur la divinité. On étoit persuadé que dans le fond il ne croyoit point de dieux. Cependant, il parloit dans ces livres du respect qu'on leur doit en termes magnifiques, pour mettre ses véritables sentimens & sa personne à couvert, & pour ne point s'attirer d'affaires de la part des Athéniens. Il avoit le même intérêt à couvrir un dogme aussi révoltant que celui qui fait consister le souverain bien dans la volupté.

Torquatus faisoit valoir extrêmement en faveur d'Epicure, dont il défendoit la doctrine, l'endroit où ce Philosophe disoit que l'on ne peut pas mener une vie agréable, si elle n'est sage, honnête & juste. Cicéron ne se laisse point éblouir par un vain éclat de paroles, dont Epicure s'efforçoit de couvrir

la turpitude de ses dogmes. Il prouve fort au long que la sagesse, l'honnêteté, la justice ne peuvent point s'allier avec le plaisir dans le sens qu'Epicure lui donne, qui fait honte à la Philosophie, & qui déshonore la nature même. Il demande à Torquatus, si, lorsqu'il sera nommé consul, ce qui devoit bientôt arriver, il osera, dans sa harangue devant le peuple ou dans le Sénat, déclarer qu'il entre en charge bien résolu de se proposer la volupté pour fin & pour but dans toutes ses actions ? Pourquoi ne l'osera-t-il pas, sinon parce qu'il sent bien qu'un tel langage est infame ?

Epicure divisoit la philosophie en canonique, ou dialectique, en physique, & en morale ; & au rapport de Diogene Laërce, il a plus écrit que pas un autre philosophe, & que Chrysippe même, qui fut nommé son parasite, parce qu'il tâchoit de l'égalier dans ses compositions, ne disant bien souvent que les mêmes choses qu'Epicure avoit déjà traitées. A l'égard de l'ame, Epicure soutenoit qu'elle étoit composée d'atomes & mortelle.

EPICURE, *Epicurus*, (a) *Ἐπίκουρος*, l'un des accusateurs de Phocion. Après la mort de ce grand homme, Epicure & un de ses compagnons furent rencontrés par son fils, qui en fit la vengeance telle qu'ils méritoient.

(a) *Plu. T. p. 759.*

EPICURIENS, *Epicurei*, (b) *Ἐπικουρίῃσι*, nom d'une secte célèbre de Philosophes. Les Epicuriens furent ainsi nommés d'Epicure leur fondateur.

On distingue deux sortes d'Epicuriens, les rigides & les relâchés. La différence qu'il y avoit entr'eux étoit grande. Ces derniers expliquoient fort mal les sentimens d'Epicure, & faisoient un très-mauvais usage de la doctrine de ce philosophe ; car, sous prétexte qu'Epicure faisoit consister le souverain bien dans la volupté, ces faux Epicuriens, au lieu de prendre la volupté dans le sens de leur maître, pour le plaisir que donne la pratique de la vertu & de l'honnêteté, ils la prenoient au contraire pour les infâmes plaisirs de la débauche. Les véritables Epicuriens appelloient ces indignes sectateurs, les Sophistes de leur doctrine. Parmi ces Sophistes, Catius, dont parlent Cicéron, Horace & Quintilien, tient le premier rang.

Dans le système des Epicuriens, ces deux mots, *monde* & *univers*, avoient une signification différente. Par le *monde*, ils entendoient les cieux & la terre avec tout ce qui y est renfermé. Par l'*univers*, ils entendoient, non seulement les cieux & la terre avec tout ce qui y est renfermé, mais encore le vuide infini qu'ils supposoient

(b) *Plin. T. I. p. 5. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 559.*

au-delà du monde. Car , ils croyoient le monde plein & limité ; mais au-delà ils supposoient des espaces infinis , & absolument vuides. Aussi ils partageoient toute la nature , tout l'univers , en deux parties , les corps & le vuide.

*Omnis ut est igitur per se natura
duabus*

*Consistit rebus , quæ corpora sunt
& inane.*

Cette distinction est nécessaire pour entendre le système des Epicuriens. Car , ils supposoient comme un principe certain , que sans le vuide il ne pouvoit y avoir aucun mouvement dans le monde , ni même aucune production.

Quæ , si non esset inane ,

*Non tam sollicito motu privata
carent ,*

*Quam genita omnino nulla ratione
fuisent ;*

*Undique materies quoniam stipata
fuisset.*

Selon les Epicuriens , c'est le concours fortuit des atomes qui a formé le monde.

EPICYDE , *Epicyles* , (a)
Επικύδης , Athénien , fils d'Euphémide. Comme toute l'Asie étoit près de fondre sur la Grèce , on s'assembla à Athènes pour nommer un général. Jamais il n'avoit été plus néces-

saire d'en choisir un qui pût dignement remplir cette place que dans la conjoncture présente. Les plus expérimentes & les plus habiles , effrayés de la grandeur du danger , avoient pris le parti de ne point se présenter. Epicyde avoit quelque talent pour la parole , mais d'ailleurs homme sans mérite , décrié pour son peu de courage , & encore plus pour son avarice. Cependant , on appréhendoit que dans l'assemblée les suffrages ne lui fussent favorables. Thémistocle , qui sçavoit que dans un grand calme presque tout marinier est propre à conduire un vaisseau ; mais que dans un tems d'orage & de tempête , les pilotes les plus habiles ne le sont pas encore assez , comprit que la République étoit perdue , si l'on nommoit pour général Epicyde , dont l'âme vénale donnoit tout lieu de craindre qu'il ne fût point à l'épreuve de l'or des Perses. Ce grand homme qui sentoit bien que dans l'état où étoient les affaires , il étoit le seul capable de commander , ne fit point difficulté d'écarter son compétiteur à force de présens & de libéralités , & ayant ainsi trouvé moyen de dédommager l'ambition d'Epicyde , en satisfaisant son avarice , il se fit élire en sa place.

EPICYDE , *Epicyles* , (b)

(a) Tit. Liv. L. XXIV. c. 8. Plut. T. I. p. 114. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 198 , 199.

(b) Tit. Liv. L. XXIV. c. 6. & seq.

L. XXV. c. 27 , 28. L. XXVI. c. 40. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 297. & suiv. Hist. Rom. Tom. III. p. 339. & suiv.

Ἡπποκράτης, frere d'Hippocrate. Ils étoient nés à Carthage, & d'une mere Carthaginoise, mais originaire de Syracuse, d'où leur ayeul avoit été exilé. Ayant été envoyés par Annibal, l'an 215 avant l'Ère Chrétienne, vers Hiéronyme, tyran de Syracuse, ils conclurent un traité avec ce Prince, & restèrent ensuite auprès de lui, du consentement de celui qui les avoit députés. Mais, Hiéronyme fut tué quelque tems après, & Hippocrate & Epicyde se virent aussitôt abandonnés des soldats qu'ils commandoient; cependant, pour n'être point suspects de vouloir exciter quelques troubles, & introduire quelque nouveauté, ils s'adressèrent premièrement aux Prêteurs, qui les présentèrent ensuite au Sénat. Ils représentèrent dans l'assemblée, que c'étoit Annibal qui les avoit envoyés vers Hiéronyme, son ami & son allié; que depuis qu'ils étoient arrivés en Sicile, ils n'avoient pu se dispenser d'obéir aux ordres d'un Prince à qui leur Général les avoit soumis; que leur dessein étoit de retourner auprès d'Annibal; mais que les chemins n'étant pas libres, à cause des troupes des Romains répandues dans toutes les parties de l'île, ils prioient le Sénat de leur donner une escorte, afin qu'ils pussent passer sûrement à Locres en Italie; que par ce petit service, ils feroient un grand plaisir à Annibal, & qu'il

Tom. XVI,

leur en auroit une extrême obligation. On ne fit aucune difficulté de leur accorder ce qu'ils demandoient. On étoit ravi de voir éloigner deux capitaines expérimentés, dépourvus de biens, & par cette raison même, hardis & entreprenans. Mais, quoique le dessein de les congédier fût approuvé de tout le monde, ils ne l'exécuterent cependant pas aussi promptement qu'ils auroient dû. Pendant qu'on différoit de jour à autre de les faire partir, ces deux jeunes guerriers, accoutumés à vivre parmi les soldats, s'attachèrent à décrier le Sénat & les Magistrats, par des accusations & des calomnies qu'ils répandoient, tantôt parmi les troupes, tantôt parmi les déserteurs, dont la plupart étoient des soldats ou des matelots de la flotte Romaine, & quelquefois même parmi le petit peuple.

Quelque tems après, il fut question d'élire de nouveaux Prêteurs. Le jour marqué pour cette élection étant venu, un inconnu, du bout de l'assemblée s'avisa, contre l'attente de tout le monde, de proposer Epicyde. Un second proposa Hippocrate. Une infinité de voix confuses répétèrent ensuite ces deux noms; & il paroissoit que la multitude les écoutoit avec plaisir. Il est à remarquer que l'assemblée étoit composée non seulement du peuple, mais encore d'une foule de soldats, dont la plupart

B

étoient des défer-teurs, qui avoient intérêt de changer l'état des affaires. Les Préteurs, dissimulant leur mécontentement, vouloient d'abord remettre l'élection à un autre jour. Mais ensuite, ne pouvant résister à l'opiniâtreté de la populace, & craignant d'exciter une sédition par leur refus, ils déclarèrent Epicyde & Hippocrate Préteurs. Les nouveaux Magistrats ne découvrirent pas d'abord le dessein qu'ils avoient de remettre Syracuse dans les intérêts d'Annibal; mais, ils voyoient avec peine les démarches qu'on avoit déjà faites avant qu'ils fussent en charge; car, aussi-tôt après le rétablissement de la liberté, on avoit envoyé des Ambassadeurs à Appius, pour proposer le renouvellement de l'alliance qu'Hieronime avoit rompue. Celui-ci les avoit adressés à Marcellus, qui venoit d'arriver en Sicile avec une autorité supérieure à la sienne. Marcellus en envoya à son tour aux Magistrats de Syracuse, pour traiter de la paix. Ils trouverent, en arrivant, l'état des choses bien changé. Epicyde & Hippocrate, d'abord, par de fausses menées, puis par des plaintes ouvertes, avoient inspiré à tout le monde une grande aversion pour les Romains, en faisant entendre qu'on songeoit à leur livrer Syracuse. Cependant, comme on ne voyoit pas de moyen présent de soutenir la guerre contre

les Romains, on conclut à la paix, & on leur envoya des Ambassadeurs pour terminer l'affaire.

Peu de jours après cette résolution prise, les Léontins envoyèrent demander du secours à Syracuse, pour défendre leurs frontières. Cette députation parut venir fort à propos, pour décharger la ville d'une multitude inquiète & turbulente, & pour éloigner leurs chefs non moins dangereux. On fit partir quatre mille hommes sous le commandement d'Hippocrate, dont on étoit bien aise de se défaire, & qui ne fut pas fâché lui-même de cette occasion qu'on lui donnoit de brouiller. Car il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il pillà les frontières de la province Romaine, & tailla en pièces une troupe qu'Appius avoit envoyée pour les défendre. Marcellus se plaint aux Syracusains de cette injure, & demande qu'on chasse de la Sicile cet étranger avec son frere Epicyde, qui s'étoient venu rendre en même tems dans la ville des Léontins, tâchoit d'en brouiller les habitants avec ceux de Syracuse, en les exhortant à se mettre en liberté aussi-bien que les Syracusains. La ville des Léontins étoit de la dépendance de Syracuse; mais, elle prétendoit ici secouer le joug, & agir indépendamment des Syracusains, comme une ville pleinement libre. Lors donc que ceux de Syra-

cuse envoyèrent aux Léontins faire des plaintes des hostilités commises contre les Romains, & demander qu'on châtiât les deux freres Carthaginois qui en étoient les auteurs, les Léontins répondirent qu'ils ne les avoient pas chargés de faire la paix pour eux avec les Romains.

Sur cette réponse, Marcellus marcha contre Léontium, dont il se rendit maître à la première attaque. Epicyde & Hippocrate prirent la fuite. On fit main-basse sur tout ce qui se trouva de déserteurs, dont le nombre montoit bien à deux mille ; mais, depuis que la ville fut prise, on ne toucha à aucun des Léontins, ni des autres soldats. Cependant, huit mille hommes, que les Magistrats de Syracuse envoyoient au secours de Marcellus, rencontrèrent en chemin un homme, qui leur fait le récit de ce qui s'est passé à la prise de Léontium, exagérant, soit par imprudence, soit par une malice affectée, la cruauté des Romains, qu'il assuroit, contre la vérité, avoir fait passer au fil de l'épée tous les habitans, aussi-bien que les troupes qui y avoient été envoyées de Syracuse.

Cette nouvelle, qu'ils n'approfondirent point autrement, leur donne de la compassion pour leurs compagnons. Ils témoignent leur indignation par leur murmure. Epicyde & Hippocrate, qui étoient déjà con-

nus de ces troupes, se présentent à elles précisément dans ce moment de trouble & de tumulte, & prennent le parti de se mettre sous leur protection, n'ayant point d'autre ressource. Ils sont reçus avec joie & applaudissement. Le bruit se porte jusqu'à la queue de l'armée, où étoient les commandans Dinomene & Sosis. Ceux-ci apprennent la cause du tumulte, accourent, blâment les soldats d'avoir reçu au milieu d'eux Epicyde & Hippocrate, ennemis de la patrie, & ordonnent qu'on les arrête & qu'on les lie. Les soldats s'y opposent avec de grandes menaces. Ces deux Généraux envoient à Syracuse, pour informer le Sénat de ce qui se passe.

Cependant, l'armée s'avance vers Mégare, & rencontre sur sa route un homme aposté par Hippocrate, & chargé d'une lettre, qui paroissoit être écrite par les Magistrats de Syracuse à Marcellus. Ils le louoient du carnage qu'il avoit fait à Léontium, & ils l'exhortoient à faire le même traitement à tous les soldats mercénaires, pour rendre enfin la liberté à Syracuse. La lecture de cette lettre supposée souleve les mercénaires, dont ce corps étoit presque entièrement composé. Ils veulent se jeter sur le peu de Syracusains qui s'y trouvent. Epicyde & Hippocrate empêchent cette violence, non par un sentiment de miséricorde ou d'hu-

manité, mais pour ne pas perdre entièrement l'espérance qu'ils avoient de rentrer dans Syracuse. Ils y envoient un homme qu'ils avoient gagné, qui y raconte le pillage de Léontium, conformément à leur premier récit. Ces bruits sont écoutés favorablement de la multitude, qui s'écrie qu'il faut fermer les portes aux Romains. Epicyde & Hippocrate arrivent cependant auprès de la ville, dans laquelle ils entrent moitié par force, moitié par les intelligences qu'ils y avoient. Ils tuent les Magistrats, & s'emparent de la ville. Le lendemain les esclaves sont affranchis, les prisonniers délivrés, & dans une assemblée tumultuaire Epicyde & Hippocrate mis dans les premières places. Ainsi Syracuse, après un court rayon de liberté, retomba dans son ancienne servitude.

Les choses étant en cet état, Marcellus crut devoir quitter le païs des Léontins pour s'avancer vers Syracuse. Lorsqu'il en fut assez proche, il envoya des députés pour faire sçavoir aux habitans qu'il venoit pour rendre la liberté aux Syracusains, & non pour leur faire la guerre. On ne leur permit pas d'entrer dans la ville. Epicyde & Hippocrate allèrent au devant d'eux, & ayant entendu leurs propositions, répondirent fièrement, que si les Romains

songeoient à mettre le siège devant leur ville, ils s'apercevraient bien-tôt qu'autre chose étoit d'attaquer Syracuse & d'attaquer Léontium. Marcellus se détermina donc à faire l'attaque de la ville par terre & par mer. Nous n'entrerons point ici dans le détail de cette attaque; nous nous contenterons d'ajouter qu'un jour Epicyde ayant engagé les Carthaginois à tenter le sort d'une bataille, & voyant que la victoire s'étoit déclarée en faveur des Romains, prit le parti de naviger du côté d'Agrigente, renonçant à soutenir plus long-tems le siège d'une ville qui étoit plus qu'à moitié prise. Il fut même ensuite obligé de quitter Agrigente; & ayant trouvé heureusement pour lui une petite barque, il s'embarqua dessus pour passer en Afrique, abandonnant pour toujours aux Romains, la possession de la Sicile, qu'il leur avoit si long-tems disputée.

EPICYDE, *Epicydes*, (α) Ε'πικύδης, surnommé Sindon, étoit un des lieutenans de celui dont il est parlé dans l'article précédent. Il fut tué par les Siciliens, après que son général eut quitté Syracuse pour se retirer à Agrigente, l'an 212 avant J. C.

EPICYDIDAS, *Epicydidas*, Ε'πικυδίδας, (b) Lacédémonien, qui fut envoyé en Asie, vers Agésilas, pour lui ordonner de

(α) Tit. Liv. L. XXV. c. 28.

(b) Xenoph. p. 513.

la part de la République de venir promptement à son secours.

EPIDAMNE, *Epidamnium*, Εἰς ἀμνόν. Voyez Dyrrachium.

EPIDAMNIENS, *Epidamnii*, Εἰς ἀμνόν, étoient les habitans d'Epidaune. Voyez Epidaune.

Il est beaucoup parlé des Epidamniens sous l'article de Corinthiaque. Voyez ce mot.

EPIDAPHNE, *Epidaphna*, (a) nom que Tacite donne à un fauxbourg d'Antioche. Ce fut dans ce fauxbourg que mourut Germanicus. Entr'autres honneurs extraordinaires décernés à sa mémoire, on lui éleva un tribunal à Epidaphne.

EPIDAURE, *Epidaurus*, Εἰς αὐρὸς, nom que les Anciens ont donné à trois villes de l'Europe, dont l'une étoit dans la Dalmatie, & les deux autres dans le Péloponnèse. Une de ces trois villes a été surnommée Liméra, & l'une des deux du Péloponnèse a été célèbre par un temple d'Esculape. Voilà de quoi l'on convient. Mais, quelques Modernes ont introduit une confusion, qui ne se peut débrouiller qu'en remontant aux sources.

EPIDAURE, *Epidaurus*, (b) Εἰς αὐρὸς, ville, qui, selon Ptolémée, étoit située dans la Dalmatie. Pline, qui l'appelle Epidaurum, la qualifie colonie; & dans une ancienne inscrip-

tion, on lit que la neuvième légion y étoit. On convient qu'elle a été ensuite nommée Raguse; non pas la nouvelle, qui est aujourd'hui la capitale de la République de ce nom, mais l'ancienne, sur les ruines de laquelle la nouvelle s'est élevée, & que l'on appelle aujourd'hui, pour les distinguer, Ragusi Vecchio. Cette ville n'a rien de commun avec l'Epidaure, surnommée Liméra par les Anciens.

EPIDAURE, *Epidaurus*, (c) Εἰς αὐρὸς, ville du Péloponnèse, située dans l'Argolide sur le golfe Saronique, a été fort célèbre par le fameux temple d'Esculape. Strabon dit que devant Epidaure étoit l'île d'Egine en pleine mer, & que cette ville s'appelloit auparavant Epitaure, ou, comme lisent d'autres, Epicare; car, au rapport d'Aristote, elle fut habitée par les Cariens; mais, lorsque les Héraclides furent de retour dans le Péloponnèse, les Ioniens se joignirent à eux pour habiter cette ville. Elle étoit enfermée de hautes montagnes jusqu'à la mer, en sorte que par la situation naturelle du lieu, elle étoit bien fortifiée de toutes parts. Voilà ce que nous lisons dans Strabon.

Pausanias nous fournit un plus grand détail sur la ville d'Épi-

(a) Tacit. Annal. L. II. c. 83.

(b) Ptolem. L. II. c. 17. Plin. T. I. p. 179.

(c) Strab. pag. 359, 373, 374. Paus. pag. 132. & seg. Pom. Mcl. pag. 116.

& seg. Ptolem. L. III. c. 16. Plin. T. I. p. 194. Tit. Liv. L. XLV. c. 28. Herod. L. I. c. 146. L. III. c. 50. & seg. L. V. c. 82. & seg.

daure. Il commence par avouer qu'il ne peut dire qui tenoit cette ville avant qu'Epidaure y fût venu, ni même quels ont été ses descendans, car les Epidauriens eux-mêmes n'avoient pas su l'en instruire. Tout ce qu'il avoit pu apprendre d'eux, c'est qu'anciennement & avant l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse, Pityréus, petit-fils de Jupiter & arrière-petit-fils de Xuthus, régnoit à Epidaure; que sans en venir aux mains, il abandonna cette contrée à Déiphonte & aux Argiens qui l'avoient suivi. Quant à Epidaure, qui avoit donné son nom à tout le pays des Eléens, il étoit fils de Pélops; mais, selon les Argiens & l'Auteur du poëme des femmes illustres, il eut pour pere Argus fils de Jupiter; enfin, au témoignage des Epidauriens, il étoit fils d'Apollon.

Le pays d'Epidaure étoit consacré à Esculape, parce que ce héros, selon Pausanias, y avoit pris naissance, & que son culte s'étoit répandu de-là dans tous les lieux où il s'étoit établi. Voici les preuves que l'Auteur cité rapporte de cette assertion. Premièrement je vois, dit-il, que sa fête se célèbre avec plus de pompe & de magnificence à Epidaure que par-tout ailleurs; en second lieu, les Athéniens conviennent que cette fête leur est venue d'Epidaure, aussi l'appellent-ils du nom d'Epidaurie, de même que l'anniversaire du jour auquel les Epidauriens ont commencé à honorer Esculape

comme un dieu; troisièmement ce fut à Epidaure qu'Archias, fils d'Aristechmus, qui s'étoit blessé en chassant aux environs du mont Pindase, fut guéri, ce qui lui fit prendre la résolution de porter le culte du dieu à Pergame, d'où ce culte a passé à Smyrne; témoin le temple que l'on y bâtit à Esculape sur le bord de la mer, & qui, dit Pausanias, se voit encore aujourd'hui. L'Esculape médecin que l'on honoroit à Balanagre chez les Cyrénéens, étoit encore pris d'Epidaure, & le temple de ce dieu qui étoit à Lébene ville de Crete, avoit été bâti sur le modele de celui qui étoit à Balanagre.

Le bois que ceux d'Epidaure avoient consacré à Esculape, étoit de tous côtés entouré de grosses bornes, & dans cette enceinte on ne laissoit, ni mourir aucun malade, ni accoucher aucune femme, non plus que dans l'isle de Délos. Tout ce que l'on sacrifioit au dieu, devoit se consommer dans cette enceinte; les Epidauriens comme les étrangers étoient sujets à cette loi, & cela s'observoit aussi à Titane, selon Pausanias. La statue du dieu étoit d'or & d'ivoire, mais plus petite de moitié que la statue de Jupiter Olympien à Athènes; l'inscription faisoit foi que c'étoit un ouvrage de Thrasymede, fils d'Arignote & natif de Pâros. Le dieu étoit représenté sur un trône, tenant d'une main un bâton, & appuyant l'autre sur la tête d'un

serpent ; sur ce trône étoient gravés les exploits de quelques héros Argiens , comme de Bel-lérophon qui abattoit la chimère à ses pieds , & de Persée qui coupoit la tête à Méduse. Au-delà du temple on avoit bâti quelques maisons pour la commodité des personnes qui venoient faire leurs prières à Esculape ; plus près il y avoit sur-tout une rotonde de marbre blanc qui méritoit la curiosité des étrangers ; on y voyoit des peintures de Pausias ; d'un côté un cupidon qui avoit jetté son arc & ses flèches , & qui tenoit une lyre ; de l'autre côté l'ivrognerie , qui buvoit dans une bouteille de verre ; on voyoit un visage de femme à travers la bouteille. Il y avoit autrefois dans cette même enceinte un grand nombre de colonnes , mais il n'en restoit que six du tems de Pausanias , sur lesquelles étoient écrits les noms de ceux que le dieu avoit guéris , la maladie que chacun d'eux avoit eue & la manière dont il avoit été guéri ; le tout étoit écrit en langue Dorique.

Dans le temple même d'Esculape , qui , selon Tite-Live , étoit à mille pas de là ville , les Epidauriens avoient un théâtre , qui étoit d'une beauté singulière ; car , véritablement les théâtres des Romains surpassoient tous les autres en magnificence & en ornemens , même en grandeur , sans en excepter celui qui étoit à Mégalopolis chez les Arcadiens. Mais , pour l'élé-

gance & la symétrie , qui auroit pu le disputer à Polyclète ? Or , c'étoit Polyclète lui-même qui avoit été l'architecte du théâtre que l'on voyoit à Epidaure , aussi-bien que de la rotonde dont nous avons parlé. Dans le bois sacré on trouvoit un temple de Diane , une statue d'Epioné , & deux chapelles , l'une consacrée à Vénus , l'autre à Thémis. On y trouvoit aussi un stade qui n'étoit fait que de terre rapportée , comme en plusieurs autres endroits de la Grèce ; mais , il y avoit sur-tout une fontaine qui étoit à voir pour la beauté de la voûte & pour les autres ornemens dont elle étoit décorée.

Voici maintenant les ouvrages dont Antonin Pie avoit enrichi ce lieu-là. Premièrement , des bains qui étoient appelés les bains d'Esculape ; en second lieu , un temple dédié à ces dieux que l'on nommoit Epidotes ; troisièmement , un autre temple consacré à la déesse de la santé , à Esculape & à Apollon surnommé l'Égyptien. Outre cela , il avoit fait rétablir le portique de Corys , dont le toit étoit tombé , & qui , pour avoir été bâti de briques mal cuites , menaçoit ruine. De plus , comme les personnes qui habitoient dans l'enceinte du bois d'Esculape souffroient beaucoup , de ce que l'on ne permettoit , ni à aucune femme d'y accoucher , ni à aucun malade d'y mourir , Antonin avoit encore remédié à cette incommodité , en faisant bâtir une maison pour

servir de retraite aux uns & aux autres; de sorte que du tems de Pausanias les malades avoient la liberté de mourir en ce lieu, & les femmes celle d'y accoucher. Le bois d'Esculape étoit fermé par deux montagnes, dont l'une se nommoit le mont Titthion, l'autre le mont Cynortion, au haut duquel il y avoit un temple d'Apollon Maléate; c'étoit le seul ancien édifice qui s'y fût conservé; car, & la fontaine que l'on voyoit alors, & la citerne même où tomboient les eaux du ciel, c'étoient des ouvrages modernes qu'Antonin avoit fait construire.

Voici maintenant ce que la ville d'Epidaure contenoit de plus remarquable; premièrement, un temple d'Esculape, où l'on voyoit deux belles statues de marbre de Pâros, l'une du dieu, l'autre d'Epioné qu'ils disoient avoir été sa femme; ces statues étoient dans un lieu découvert. Plus avant dans la ville il y avoit un temple de Bacchus, & un bois consacré à Diane, où la déesse étoit représentée en chasseresse. On trouvoit aussi un temple de Vénus; car, pour celui qui étoit du côté du port, & sur le haut d'un promontoire qui regardoit la mer, on dit que c'étoit à Junon qu'il étoit consacré. Dans la citadelle il y avoit une très-belle statue de Minerve en bois, c'est ce qu'ils appel-

loient la Minerve Cisséa.

On ne convient pas du nom moderne de la ville d'Epidaure. Niger croit que c'est Pigia-da, & Sophien veut que ce soit Cheronisi. Ils sont d'accord, parce que Pigia-da & Cheronisi sont la même chose, selon quelques-uns.

EPIDAURE, *Epidaurus*, (a) *Ἐπίδαυρος*, autre ville du Péloponnèse, qui étoit située sur le golfe Argolique dans la Laconie, selon Ptolémée, ou dans le pays des Eleuthérolacons, c'est-à-dire, des Laconiens libres, selon Pausanias. C'est celle-là qui étoit surnommée Liméra, au rapport de Pline, & de Strabon qui cite Artémidore. Strabon ajoute qu'Apollodore fait cette ville voisine de Cythere, & qu'il prétend qu'à cause de la commodité de son port, appelé en Grec *Limen*, elle prit le surnom de Liménéra, qu'on prononça dans la suite Limera par abréviation. D'autres l'ont expliqué ἀπὸ τοῦ λειμῶνος, parce qu'elle avoit beaucoup de prairies.

Étienne de Byzance dit que quelques-uns la nommoient *Ἀλμυρα*. Peut-être, dit Ortelius, étoit-ce par corruption d'une lettre en une autre, l'A des Grecs & leur L ayant peu de différence AA; mais, il semble confondre les deux Epidaures de la Laconie, attribuant à une même ville le surnom de Liméra,

(a) Strab. pag. 368. Ptolém. L. III. c. 16. Pauf. pag. 204, 208. Plin. Tom. I. pag. 194.

Le culte d'Esculape , & le surnom d'Epitaurus , que Strabon & Pline distinguent , & partagent entre deux villes de même nom. Il y a apparence qu'Étienne de Byzance avoit fait deux articles différens , qu'Hermolaüs a mis en un. La conjecture d'Ortélius sur le changement de *en A* , & de Liméra en *Æmera* , n'est pas approuvée de Berkelius , qui juge que ce dernier nom étoit pris du sang qui couloit perpétuellement sur les autels d'Esculape. Quoi qu'il en soit , cet article d'Étienne de Byzance est presque copié par Eustathe sur le second livre de l'Iliade. On y trouve , aussi bien que dans Étienne de Byzance , qu'outre les surnoms de Liméra & d'Æmera , elle avoit aussi celui de Milissia. Elle est aussi nommée Epidauria par Strabon , au sentiment d'Ortélius ; mais , on croit que Strabon nomme ainsi le territoire de cette ville.

Quoi qu'il en soit , les habitans d'Epidaure se disoient une colonie , non des Lacédémoniens , mais des Epidauriens du païs d'Argos , & ils racontaient que les députés envoyés par ces peuples vers Esculape dans l'isle de Cos , ayant abordé en cette contrée de la Laconie , avoient été avertis en songe de s'y établir ; que même un serpent qu'ils menoient avec eux , sortit du vaisseau & alla se cacher dans une caverne sur le bord de la mer ; prodige qui , joint aux apparitions qu'ils

avoient eues en songe , les déterminà à bâtir là une ville à laquelle ils donnerent aussi le nom d'Epidaure ; & à l'endroit où le serpent se cacha , ils eleverent à Esculape deux autels , qui du tems de Pausanias étoient couverts d'oliviers sauvages que la terre avoit produits à l'entour. Deux stades plus loin , sur la droite , on voyoit ce qu'ils appelloient le marais d'Ino ; c'étoit un marais de peu d'étendue , mais fort profond. Tous les ans à la fête d'Ino , ils jettoient dans ce marais des morceaux de pâte ; si cette pâte alloit au fond , ils en tiroient un bon augure , & un mauvais , si elle revenoit sur l'eau.

Sur le chemin qui conduisoit de Boée à Epidaure , & dans le territoire même des Epidauriens , on trouvoit un temple de Diane surnommée Limnatis. La ville d'Epidaure étoit bâtie sur une hauteur & fort peu éloignée de la mer. Tout ce qu'on y voyoit de beau , c'étoit un temple de Vénus , un temple d'Esculape où le dieu étoit en marbre & debout , & dans la citadelle un temple de Minerve. Vers le port il y avoit un temple de Jupiter sauveur , & au bas de la ville un promontoire qui avançoit dans la mer , & qu'ils nommoient Minoa. Le bassin , auquel il servoit d'abri , n'avoit rien de particulier & n'étoit pas différent des autres qui se voyoient le long des côtes de la Laconie. On remarquoit seulement que le rivage de cette

rade étoit plein de petits cailloux d'une beauté singulière, soit pour la figure, soit pour les couleurs.

Platon, Grégoras & Cédrene, aussi-bien que les Grecs du moyen âge, nomment cette Epidauré Monobasia, ou Monomabasia. Le nom moderne est Malvasia.

EPIDAUURIENS, *Epidaurii*, *Ἐπιδάυριοι*, étoient les habitans des villes du nom d'Epidauré. Voyez Epidauré.

EPIDAURIES, *Epidauria*, *Ἐπιδάυρια*, (a) étoient des fêtes que l'on célébroit à Athènes, selon Philostrate. Il en est aussi parlé dans Pausanias. Mais, on ne trouve aucun vestige de ces fêtes dans les Auteurs plus anciens. C'est pourquoi, Meursius n'en fait aucune mention dans son traité intitulé *Græcia Fœderata*.

EPIDAURUS, *Epidaurus*, *Ἐπίδωρος*, héros qui donna son nom à la ville & au païs d'Epidauré. Voyez Epidauré, ville de l'Argolide.

EPIDELIUM, *Epidelium*, *Ἐπίδελιον*, (b) lieu maritime de la Laconie, selon Pausanias. C'étoit un village consacré à Apollon, aux frontières du territoire de la ville de Boée. Son nom venoit d'une petite statue, qui avoit, dit-on, été la première dédiée à Délos. Ménophanes, ayant saccagé Délos,

un incrédule jetta dans la mer cette statue, qui fut portée par les flots sur le rivage en cet endroit. Pausanias n'oublie pas de marquer la punition de l'impie. Ce lieu étoit à deux cens stades d'Epidauré, surnommée Liméra.

EPIDELIUS, *Epidelius*, (c) surnom d'Apollon. Apollon Epidélius étoit honoré à Epidélium. Voyez Epidélium.

EPIDÉMIURGES, *Epidemiurgi*, *Ἐπιδήμιουργοί*, (d) magistrats, que les Corinthiens envoioient chaque année à Potidée, pour gouverner cette ville.

EPIDICAZOMÉNOS, (e) *Epidicazomenos*, *Ἐπιδικάζουμένος*, titre d'une pièce Grecque. Nous allons jouer, dit Térence dans le prologue du Phormion, une pièce nouvelle que les Grecs appellent Epidicazoménos, & que nous appellons Phormion, parce qu'un parasite ainsi nommé y joue le principal rôle, & que c'est sur lui que roule toute l'intrigue.

Donat, ou plutôt celui qui l'a abrégé, accuse Térence de s'être trompé, & il assure qu'il devoit écrire *Epidicazomenen*, parce, dit-il, que la fille pour laquelle on plaide est appelée *Epidicazomene*. Mais, outre qu'il est ridicule d'accuser Térence, Scipion & Lélius de n'avoir pas su le titre de la pièce Grecque

(a) Paus. p. 133. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II, p. 216.

(b) Paus. p. 207.

(c) Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom.

IV. p. 204.

(d) Thucyd. p. 37, 38.

(e) Terent. Phorm. Prolog. v. 25: & seq.

qu'ils traduisoient, ce bon docteur s'est trompé lui-même fort grossièrement, quand il a cru que les Grecs appelloient Epidicazomenon, la fille pour laquelle on plaidoit; car, il n'y a rien de moins vrai. Ceux qui ont quelque usage de la langue Grecque. savent fort bien que *ἐπιδικάζομαι* & *ἐπιδικάζομαι*, ne sont jamais dits que du Juge qui prononce, ou de la partie qui plaide, & qui demande, & que la fille pour laquelle on plaidoit, & qui étoit le sujet du procès, n'étoit nullement appelée Epidicazomené, mais Epidicos & Epicleros & Epicleritis. Epidicazomenos est donc la véritable leçon, & c'est comme nous dirions *le demandeur en justice*. C'est Phormion qui fait assigner Antiphon pour le faire condamner à épouser Phanium, comme son plus proche parent.

EPIDIUS [C.], *C. Epidius*, (a) rhéteur, qui fit un ouvrage, où il rapportoit des prodiges extraordinaires & incroyables. Quelques-uns le confondent avec ce Cornélius Epicadus, affranchi de Sylla, dont Suétone fait mention. Il est sûr qu'il y avoit à Rome une famille de ce nom, qui a produit plusieurs célèbres personnages; tel que cet Epidius Marcellus, que Suétone allègue dans la vie de César, & qui étoit tribun du peuple; un Epidius, l'an de J. C. 211. Quelques Historiens en

nomment d'autres, comme Plutarque, Appien, Dion Cassius, Pline.

EPIDORPIS, *Epidorpis*, (b) *Ἐπιδόρπις*, nom que les Grecs donnoient quelquefois à leur souper.

EPIDOTE, *Epidotes*, *Ἐπίδοτος* surnom de Jupiter. Voyez Jupiter Epidote.

Il y avoit un génie du nom d'Epidote révééré par les Lacédémoniens.

EPIËS, *Epies*, divinité Égyptienne, que l'on croit être la même chose qu'Osiris.

EPIGÉE. Voyez Elion.

EPIGÉUS, *Epigeus*, (c) *Ἐπιγεύς*, capitaine Grec qui partit pour le siège de Troie. Les Troyens blessèrent ce capitaine qui étoit un des plus fameux qu'eussent les Thessaliens, & qui ayant malheureusement tué son cousin-germain, avoit été obligé de quitter la ville de Budie, où il régnoit avec beaucoup de gloire, & de se retirer en qualité de suppliant auprès de Pélée & de Thétis. Ceux-ci connoissant ses grandes qualités, l'avoient donné à Achille pour l'accompagner à cette guerre, & pour combattre avec lui contre les Troyens. Epigéus s'étoit déjà saisi du corps de Sarpédon, lorsqu'Hector lui jeta une grosse pierre qui lui fendit la tête dans son casque. Epigéus tomba sur le corps qu'il

(a) Plin. T. II. p. 87.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 120.

(c) Homer. Iliad. L. XVI. v. 570. & seq.

entraînoit, & les ténèbres de la mort l'envelopperent.

EPIGIES, *Epigii*, Ἐπίγιαι, (a) nom que l'on donnoit à une espèce de nymphes. C'étoient les nymphes terrestres que l'on appelloit ainsi, comme le désigne le nom lui-même.

EPIGONES, *Epigoni*, (b) Ἐπίγονοι, terme qui veut dire descendans, successeurs. Les Grecs ont donné ce nom aux enfans de ces sept braves capitaines qui assiégèrent vainement la ville de Thebes. Ces jeunes Princes, dix ans après cette première & malheureuse expédition, vengerent la mort & le déshonneur de leurs parens, sous la conduite d'Alcméon, fils d'Amphiaraus & d'Eryphyle. Ils firent un grand butin, emmenèrent l'aveugle Tirésias, & envoyèrent sa fille Manto à Delphes, pour y servir dans le temple d'Apollon.

EPIGONES, *Epigoni*, (c) Ἐπίγονοι, nom qui fut donné à un corps de troupes, du tems d'Alexandre le Grand. Pendant que ce Prince étoit à Suse, il y vint trente mille jeunes hommes Persans, & presque tous de même âge; & on les nomma Epigones comme venant relever les vieux soldats de leurs factions & de leurs longues fatigues. On les avoit tous choisis les plus forts & les mieux faits qu'on eût pu trouver dans la

Persé, & on les avoit mis entre les mains des Gouverneurs des villes qu'Alexandre avoit nouvellement bâties, ou de celles qu'il avoit conquises. Ils les avoient dressés aux exercices militaires, leur enseignant tout ce qui étoit du métier de la guerre; & ils étoient tous proprement vêtus, & armés à la Macédonienne. Ils vinrent planter leur camp devant la ville, où s'étant mis en bataille, ils passèrent en revue & firent l'exercice devant le Roi, qui en fut très-satisfait, & leur fit de grands biens dans la suite. Mais, ce ne fut pas sans donner une grande jalousie aux Macédoniens. En effet, Alexandre, voyant qu'ils étoient las & ennuyés de la longueur de la guerre, & qu'il leur arrivoit souvent aux assemblées de s'emporter en plaintes & en murmures, voulut former ces nouvelles troupes pour les opposer aux vieilles, & réprimer leur licence.

Justin rapporte cet événement avec des circonstances bien différentes. Alexandre, dit-il, permit à ses soldats d'épouser les prisonnières qu'ils entretenoient. Il s'imagina que s'ils avoient dans le camp une espèce de foyers & de dieux domestiques, ils soupireroient moins après leur patrie, & que les plaisirs d'un ménage réglé leur

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Monif. Tom. I. p. 385.

(b) Pauf. pag. 556, 579, 627. Diod. Sicul. pag. 156, 157. Strab. pag. 325,

401, 412.

(c) Just. L. XII. c. 4. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 784.

adouciraient les fatigues de la guerre. Il crut même que désormais il n'épuiserait plus tant la Macédoine par de nouvelles recrues, si les vieux soldats cédoient leur place à leurs enfans, qui combattraient sous les mêmes drapeaux à l'ombre desquels ils auroient reçu le jour, & qui seroient d'autant plus propres au métier de la guerre, qu'ils en auroient fait l'apprentissage dès le berceau. Une si sage coutume passa d'Alexandre à ses successeurs. On destinoit donc de certains fonds à l'entretien de ces enfans; on leur fournissoit des armes & des chevaux dès qu'ils avoient atteint l'âge de s'en servir, & on mesuroit les récompenses des pères au nombre de leurs fils. Quand ceux-là venoient à mourir, ceux-ci, tout pupilles qu'ils étoient, en recevoient la solde comme un salaire dû à leur enfance guerrière. Ainsi, ces jeunes gens, accoutumés dès leur bas-âge au péril & au travail, formoient un corps d'armée invincible. Ils regardoient leur camp comme leur patrie, & alloient au combat sûrs de la victoire. On les appella Epigones, ajoûte Justin.

EPIGONUS, *Epigonus*, l'un des Auriges du Cirque. Voyez Auriges du Cirque.

EPILÉNIE, danse pantomime des Grecs, dans laquelle ils imitoient ce qui se passe dans l'action de fouler des raisins.

EPILOGUE, *Epilogus*, Ἐπίλογος, de ἐπί, in, sur, & λέγω,

dico, je dis. C'est, dans l'art oratoire, la conclusion ou dernière partie d'un discours ou d'un traité, laquelle contient ordinairement la récapitulation des principaux points répandus & exposés dans le corps du discours ou de l'ouvrage.

Ce mot, dans la poésie dramatique, signifioit chez les Anciens ce qu'un des principaux acteurs adressoit aux spectateurs, lorsque la pièce étoit finie, & qui contenoit ordinairement quelques réflexions relatives à cette même pièce, & au rôle qu'y avoit joué cet acteur.

Parmi les Modernes ce nom & ce rôle sont inconnus; mais, à l'Epilogue des Anciens ils ont substitué l'usage des petites pièces ou comédies qu'on fait succéder aux pièces sérieuses, afin, dit-on, de calmer les passions, & de dissiper les idées tristes que la tragédie auroit pu exciter. Il est douteux que cette pratique soit bonne & mérite des éloges; un Auteur ingénieux la compare à une gigue qu'on joueroit sur une orgue après un sermon touchant, afin de renvoyer l'auditoire dans le même état où il étoit venu. Mais, quoique l'Epilogue, considéré sous ce rapport, soit assez inconsequent, il est appuyé sur la pratique des Anciens, dont l'exode, c'est-à-dire, la fin, la sortie des pièces, *exodium*, étoit une farce pour essuyer les larmes qu'on avoit versées pendant la représentation de la

tragédie. *Ut quidquid lacrymarum ac tristitia cepissent ex iraginis affectibus, hujus spectaculi risus detergeret*, dit le Scholiaste de Juvénal.

L'Épilogue n'a pas même toujours été d'usage sur le théâtre des Anciens, ni à beaucoup près si ancien que le prologue. Il est vrai que plusieurs Auteurs ont confondu dans le drame Grec l'Épilogue avec ce qu'on nommoit exode, trompés par ce qu'Aristote a défini celui-ci *une partie qu'on récite lorsque le chœur a chanté pour la dernière fois*; mais, ces deux choses étoient en effet aussi différentes que le sont nos grandes & nos petites pièces, l'exode étant une des parties de la tragédie, c'est-à-dire, la quatrième & dernière, qui renfermoit la catastrophe ou le dénouement de l'intrigue, & répondoit à notre cinquième acte; au lieu que l'Épilogue étoit un hors-d'œuvre, qui n'avoit tout au plus que des rapports arbitraires & fort éloignés avec la tragédie.

EPILYCUS, *Epilycus*, (a) *Ἐπὶλυκος*, fut pere d'Isandre, de qui naquit une fille qui fut mariée à Xanthippe, fils aîné de Périclès.

EPIMENE, *Epimenes*, (b) l'un des gardes du corps d'Alexandre le Grand, entra dans la conjuration d'Hermolaüs. Le jour marqué pour l'exécution du complot, le Roi poussa la débauche jusqu'au lendemain,

& fit beaucoup plus de caresses qu'à l'ordinaire aux conjurés qui avoient fait la garde pendant la plus grande partie de la nuit. Epimene, soit que ces caresses l'eussent changé tout-à-coup, ou qu'il crût que les dieux s'opposoient à leur dessein, découvrit la conjuration à son frere Euryloque, à qui il n'avoit pas voulu qu'on la communiquât auparavant; & Euryloque sur le champ arrêta son frere, & le mena au palais, où ayant éveillé les gardes, il leur dit qu'il s'agissoit d'une affaire qui concernoit la vie du Roi.

L'heure indue à laquelle ils venoient, leur mine effrayée, & la grande tristesse de l'un des deux donnerent l'alarme à Prolémée & à Léonatus, qui étoient de garde à la porte de la chambre; de sorte qu'ils les firent entrer promptement, & éveillèrent le Roi encore tout assoupi de la débauche. Mais, comme il eut peu-à-peu repris ses esprits, il leur demanda ce qu'il y avoit, & aussi-tôt Euryloque commença à dire que les dieux n'avoient pas tout-à-fait abandonné leur famille; puis que son frere ayant projeté le plus grand de tous les crimes, ils lui avoient fait la grace de s'en repentir, & qu'il venoit révéler lui-même au Roi la conspiration faite contre sa personne, & qui avoit manqué d'être exécutée la nuit de devant; qu'au reste il ne s'imagi-

(a) Plut. T. I. p. 171.

(b) Q. Curt. L. VIII. c. 6.

neroît jamais les Auteurs d'un dessein si exécrationnel. Et alors Epimene déduisit tout l'ordre de la conjuration, & déclara tous les complices.

EPIMÉNIDE, *Epimenides*, *Ἐπιμένιδης*, (a) célèbre Philosophe, qui passe pour le septième sage de la Grèce, dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas Périandre de ce nombre. Il étoit Crétois, de la ville de Gnosse, ou de Pheste selon d'autres. Son pere se nommoit Dosiade, ou, selon certains, Agésarque, & sa mere Blasta.

On raconte qu'il fut envoyé un jour à la campagne par son pere, pour y porter une brebis, & qu'en plein midi s'étant détourné du chemin, il entra dans un antre, où il s'endormit. Ce sommeil ajoute-t-on, dura cinquante-sept ans; d'autres le font moins long presque de moitié. Quoi qu'il en soit, quand il se fut éveillé, il se mit à chercher sa brebis, croyant qu'il n'avoit dormi que quelque tems. Mais, ne l'ayant pas trouvée, il retourna au champ; & voyant que la face des choses y étoit entièrement changée, & que le champ même avoit passé au pouvoir d'un autre, étonné & incertain il revint à la ville. Comme il voulut rentrer chez lui, on lui demanda qu'il étoit; & s'étant fait connoître qu'il étoit avec peine à un de ses fre-

res, il apprit de lui la vérité de ce qui étoit arrivé. Le lecteur n'ajoutera pas plus de foi à ce conte, qu'à tant d'autres que nous font les Anciens, & qui ne méritent pas plus de créance. Il peut y avoir quelque chose de vrai dans celui-ci; mais, il y a de l'exagération dans le nombre des années.

Epiménide avoit la réputation d'être fort aimé des dieux & profondément sçavant dans les choses divines, sur-tout en ce qui regarde l'inspiration & les cérémonies les plus mystérieuses & les plus cachées. C'est pourquoi, on l'appelloit de son tems le nouveau Curete. Ce nom lui avoit été donné par les peuples de Crete. Ils vouloient dire par-là qu'il étoit aussi sage & aussi habile que les Curetes, les prêtres qui avoient gardé Jupiter enfant. On l'appelloit aussi le fils de la nymphe Balté. On ne sçait point qui étoit cette nymphe; mais, Diogène Laërce écrit qu'Epiménide étoit si aimé des nymphes, qu'elles lui donneroient une drogue, qu'il conservoit dans la corne d'un bœuf, & dont une seule goutte le tenoit long-tems vigoureux & sain, & l'exemptoit de la nécessité de prendre aucune autre sorte de nourriture.

Toute la ville d'Athènes se trouvant troublée par des craintes superstitieuses. & par des

(a) Lucian. Tom. I. p. 61, 62. Suid. T. I. p. 1000. Diog. Laërt. p. 77. & seq. Plut. Tom. I. p. 84. Pauf. p. 26, 122, 123, 181, 183. Ciccr. de Divinat. L. I.

c. 34. Strab. p. 479. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 164. T. VII. p. 31, 32.

spectres & des phantômes , on résolut de faire venir de Crete Epiménide. Quand il fut arrivé à Athènes , il fit amitié particulière avec Solon , & lui fraya le chemin pour publier ses loix , pour les faire recevoir au peuple ; car il accoutuma les Athéniens à faire moins de dépense pour toutes les choses qui regardoient la religion , & à être plus modérés dans leur deuil , en mêlant d'abord à leurs obseques certains sacrifices qu'il substitua à la place des coutumes dures & barbares qui régnoient auparavant , & auxquelles la plupart des femmes étoient particulièrement attachées ; mais , ce qui est plus considérable , par des propitiations , par des expiations & par des fondations de temples & de chapelles , il purifia & sanctifia si bien la ville , qu'il la rendit soumise & obéissante à tout ce qui étoit juste , & beaucoup plus souple , plus docile & plus portée à vivre désormais en bonne intelligence & avec union.

Ces propitiations d'Epiménide ont quelques traits de ressemblance avec l'expiation des Hébreux , comme elle est décrite dans le seizième chapitre du Lévitique ; car , on écrit qu'il prit des brebis toutes blanches , & d'autres toutes noires , qu'il les mena dans le lieu de l'Aréopage ; & qu'en les laissant aller , il ordonna à ceux qui les suivoient , que par-tout où elles se coucheroient , ils les immolassent sur le lieu même au Dieu

qui y présidoit ; ce qui fut exécuté , & à chaque endroit on élevoit un autel , d'où vient que dans les bourgs de l'Attique on trouvoit beaucoup d'autels sans nom , anciens monumens de cette cérémonie. Il fit bâtir aussi plusieurs chapelles & plusieurs temples ; & entre autres , *Contumelia sanum & Impudentiæ.*

On conte aussi d'Epiménide , que voyant le port de Munychia , après l'avoir considéré long-tems , il dit à ceux qui l'accompagnoient : *Que les hommes sont aveugles & ignorans dans l'avenir ! Si les Athéniens s'avoient tous les maux que ce lieu causera à leur ville , ils le mangeroient , pour ainsi dire , à belles dents.* L'effet de cette prédiction arriva , la 114.^e Olympiade , c'est-à-dire , près de 270 ans après qu'elle eut été faite. Car , Antipater contraignit alors les Athéniens de recevoir une garnison dans la forteresse de Munychia.

Les Athéniens , ravis d'admiration pour la vertu & pour la sagesse d'Epiménide , voulurent le combler de présens & d'honneurs ; mais , il les refusa , & ne voulut qu'une seule branche de l'olivier sacré qu'il emporta dans son pays.

Dans Platon , on rend ce témoignage à ce Philosophe , qu'il eut plus d'esprit que tous les autres hommes , & qu'il prédit la guerre des Perses plusieurs années avant qu'on pensât à en faire les préparatifs. Il avoit

fait

fait un traité de cinq mille vers de la génération des Curetes & des Corybantes ; six mille vers sur l'expédition de Jason ; un traité en prose du gouvernement & des sacrifices de ceux de Crete ; quatre mille vers sur Minos & sur Rhadamante ; un traité en vers sur les expiations. Il arriva à Athènes vers l'Olympiade 46. Les Athéniens lui avoient envoyé Nicias, pour l'obliger à faire ce voyage.

Il est à remarquer que l'usage des ouvrages en prose commençoit à être commun dans la Grece du tems d'Epiménide, puisqu'il avoit composé lui-même, ainsi qu'on vient de le dire, un traité en prose ; & ce traité étoit dans l'ancienne dialecte des Crétois ; car, cette dialecte étoit une des marques à quoi l'on distinguoit les véritables ouvrages d'Epiménide de ceux qui lui étoient supposés.

EPIMÉTHÉE, *Epimetheus*, Ἐπιμηθεύς, (a) frere de Prométhée, étoit fils de Japet & de Clymène. Les Poètes ont feint que Prométhée avoit formé les hommes prudens & ingénieux, & qu'Epiméthée avoit fait les imprudens & les stupides. Les Mythologues disent que Prométhée est l'esprit qui prévoit l'avenir ; & qu'Epiméthée signifie l'esprit qui ne juge des choses qu'après l'événement. Προμνητός en Grec signifie prévoyant ; & Ἐπιμην-

τός, qui consulte trop tard :

Vulcain, par l'ordre de Jupiter, ayant formé une femme douée de toutes sortes de perfections, ce qui la fit appeller Pandore, les dieux la comblèrent de présens, & l'envoyerent à Prométhée, avec une boîte remplie de tous les maux. Ce Prince s'en étant défié, ne voulut point la recevoir pour sa compagne ; mais, Epiméthée, à qui elle se présenta, en fut si charmé, qu'il l'épousa, & en eut Pyrrha, femme de Deucalion. Il voulut aussi voir ce qui étoit dans la boîte fatale, & sur le champ il en sortit ce déluge de maux qui ont depuis ce tems-là inondé toute la terre. Il la referma promptement ; mais, il n'y eut que l'espérance qui n'eut pas le tems de s'évader, & c'est le seul bien qui reste aux hommes malheureux.

Quant à la métamorphose d'Epiméthée changé en singe, c'est, selon Lucien, que ce Prince, étoit comme son frere, un habile statuaire, & imitoit en perfection la nature. M. le Clerc prétend qu'Epiméthée est le même que Gog, dont le nom veut dire brûlant ; ce qui convient, selon lui, à ce Prince, dont on a voulu marquer la passion pour les femmes, par l'histoire de Pandore.

EPINICIES, *Epinicia*, fêtes que l'on célébroit en action de grâces d'une victoire. Voyez

(a) Ovid. Metam. L. I. c. 12. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 199 ; T. III. p. 462. & suiv.

les deux articles suivans.

EPINICION, *Epinicion*, (a) *ἑπινίκιον*, chant de triomphe ou de réjouissance, tel qu'on chante au gain d'une bataille, comme firent les Lévites, lorsque David fit conduire l'Arche sacrée dans Jérusalem, & les Maccabées après leur victoire, & la défaite de l'impie Nicanor, c'est à peu près ce que les Chrétiens appellent le *Te Deum*.

EPINICIUM, *Epinicium*, terme, qui, dans la poésie Grecque & Latine, signifie, 1.^o une fête ou des réjouissances pour une victoire remportée sur l'ennemi; 2.^o un poëme, une pièce de vers sur le même sujet, un chant de victoire. Scaliger traite expressément de cette sorte de poëme dans sa poétique. L'épître de Boileau, le poëme de Corneille sur le passage du Rhin, celui de M. Adisson sur la campagne de 1704, & celui de M. de Voltaire sur la bataille de Fontenoy, sont de ce genre.

Le poëme de M. Adisson a pour objet la bataille d'Hocster; c'est un des plus beaux ouvrages de cet illustre Auteur; celui de M. de Voltaire ne mérite pas moins d'être lu; la préface que l'Auteur y a mise contient des réflexions judicieuses sur ce genre de poëme, & sur l'épître de Despreaux.

EPIONE, *Epione*, (b) épousa Esculape, dont elle eut Ma-

chaon, qui alla à la guerre de Troye.

EPIPHANE, *Epiphane*, (c) *Ἐπιφανής*, surnom de Jupiter. C'est comme qui diroit *qui est présent, qui apparait*. Ce surnom étoit commun à la vérité aux autres dieux; mais, il appartenoit plus spécialement à Jupiter; & à cette occasion il ne sera pas inutile d'éclaircir un point de Mythologie touchant la prétendue apparition des dieux, ou la Théopisie.

Cicéron dit que souvent les dieux se rendoient présens; que souvent on les voyoit. Un Payen, au rapport d'Arnobé, parloit ainsi: « Qu'on ne s'i-
» magine pas que nous bâris-
» sons des temples pour mettre
» les dieux à couvert de la
» pluie, des vents, de l'ardeur
» du soleil, & des autres in-
» jures de l'air; c'est afin que
» nous puissions les voir de
» près, nous entretenir avec
» eux, & joindre nos discours
» avec eux, avec le respect
» que nous leur devons. » Diodore de Sicile, après avoir dit qu'Isis avoit trouvé plusieurs sortes de médicamens, ajoute que ce qui augmentoit la vénération pour elle, c'est qu'elle étoit présente aux remèdes qu'elle donnoit. Plutarque dit qu'Engyum, ville de Sicile, étoit devenue considérable, principalement par l'apparition fréquente des déesses Meres. On

(a) Paral. L. I. c. 15. v. 21. Maccab. L. II. 8. v. 33.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de

Montf. Tom. I. p. 284.

(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tome III, p. 368. & suiv.

étoit persuadé que les héros & les dieux apparoissoient surtout aux jours de fêtes qu'on célébroit en leur honneur, & qu'ils ne se laissoient point voir hors ce tems-là, ainsi que nous l'apprenons de Dion Chrysostome. C'étoit cette présence des dieux qui augmentoit la vénération qu'on avoit pour leurs statues, parce qu'on croyoit que les dieux y étoient présens, sur-tout quand ils rendoient leurs oracles.

Si nous voulions rechercher l'origine de cette fable, nous trouverions qu'elle étoit fondée sans doute sur ce que la tradition avoit appris aux Payens, que Dieu s'étoit montré à Jacob, dans cette vision de l'échelle mystérieuse dont parle l'Écriture, dans laquelle ce Patriarche disoit qu'il avoit vu Dieu face à face. Le lieu où Jacob avoit eu cette vision, devint en effet assez célèbre par le monument qu'il y dressa, pour qu'on puisse en avoir eu connoissance. On peut ajouter encore, qu'on pouvoit avoir entendu parler de ce qui arriva à Moïse à Oreb & au mont Sinai, où il avoit vu Dieu face à face.

Il ne faut pas s'imaginer cependant que les Payens crussent voir l'essence de leurs dieux; mais, ils se vantoient du moins de jouir quelquefois de leur présence, & d'être ce qu'ils appelloient Théopres.

EPIPHANE, *Epiphanes*, Εἰπιφανής, terme Grec qui signifie proprement ce qui paroît avec éclat; & on donne, comme on l'a vu dans l'article précédent, cette épithète aux dieux, lorsqu'ils apparoissent aux hommes. Antiochus, frere de Séleucus, étant heureusement arrivé en Syrie, peu après la mort de son frere, fut regardé comme une divinité favorable qui se monroit dans le païs, & reçut pour cela le surnom d'Epiphane.

EPIPHANÈ, *Epiphanes*, (A) Εἰπιφανής, fils d'Antiochus de Comagene. Pendant que Tite faisoit le siege de Jérusalem, Epiphane vint le joindre avec une troupe choisie & très-lette, tous beaux hommes, grands de taille, dans la fleur de l'âge, & armés à la Macédonienne, d'où ils étoient appelés Macédoniens. Ce jeune Prince, dont la valeur alloit jusqu'à la témérité, témoigna s'étonner de ce que les Romains sembloient n'oser s'approcher des murailles. *Eh bien*, lui dit Tite en souriant, *le champ est libre; vous pouvez tenter*. Aussitôt Epiphane part avec ses Macédoniens, & s'avance jusqu'au pied du mur. Il fut si bien reçu par les Juifs, qu'il comprit que la réserve des Romains étoit prudence. Sa troupe s'étant opiniâtée à faire ferme & à ne point reculer, pour soutenir l'engagement qu'elle avoit pris,

fut accablée par une grêle de traits & de pierres par les assiégés; & il la ramena bien diminuée, & réduite à un petit nombre, dont la plupart étoient blessés.

On donne à Epiphane un frere nommé Callinicus. *Voyez* Callinicus.

EPIPHANE, *Epiphanes*, (a) *Ἐπιφανής*. On lit au second livre des histoires de Tacite, que le roi Epiphane fut blessé en combattant courageusement pour Othon. Sur quoi M. Guérin fait cette remarque. Il semble, dit-il, que Tacite, par considération pour la majesté royale, auroit dû apprendre au lecteur ce que c'étoit que ce Prince, & par quel hazard il se trouvoit dans cette action.

EPIPHANÉE, *Epiphanea*. *Voyez* Epiphane ville de Cilicie.

EPIPHANIE, *Epiphania*, (b) *Ἐπιφάνια*, ville de l'Asie mineure dans la Cilicie. Etienne de Byzance, Ptolémée, Plin, Appien & d'autres font mention de cette ville. Cicéron l'appelle Epiphane, *Epiphanea*. C'étoit une des villes méditerranées de la Cilicie propre, selon Ptolémée.

Les notices ecclésiastiques l'attribuent à la seconde Cilicie. Elle étoit épiscopale, sous Anazarbe, métropole; & Amphion, son évêque, souscrivit au con-

cile de Néocésarée, & au premier de Nicée. Le même est nommé évêque d'Epiphane de Cilicie, par Sozomehe, dans son histoire de l'Eglise. On la nommoit anciennement *Eniandos*, selon Plin.

EPIPHANIE, *Epiphania*, (c) *Ἐπιφάνια*, ville située sur l'Euphrate. Elle en étoit surnommée *Epiphane sur l'Euphrate*. On la surnommoit ainsi pour la distinguer des autres villes du même nom.

EPIPHANIE, *Epiphania*, (d) *Ἐπιφάνια*, ville de Syrie sur l'Oronte. C'est sans doute celle dont Plin nomme les habitans *Epiphaneenses*, & que le P. Hardouin dit très-bien être différente d'une autre Epiphane située sur l'Euphrate. On ne peut pas douter qu'il n'y eût une ville de ce nom sur l'Oronte, ni même qu'elle ne fût épiscopale; car, outre l'autorité de Ptolémée, Evagre, qui reconnoissoit ce lieu pour sa patrie, après avoir dit que les évêques suffragans d'Apamée, métropole de la seconde Syrie, ne voulurent plus communiquer avec Sévere d'Antioche, ajoute: « Cosmas, évêque de notre » Epiphane, que le fleuve » Oronte arrose, & Sévérien, » évêque d'Aréthuse, ville voi- » sine, envoyèrent un libelle » à Sévere. » Les évêques de cette ville souscrivirent au con-

(a) Tacit. Hist. L. II. c. 25.

(b) Ptolem. L. V. c. 8. Plin. Tom. I. p. 270. Appian. p. 237. Cicero, ad Amic. L. XV. Epist. 4.

(c) Plin. Tom. I. p. 268.

(d) Plin. T. I. p. 267. Ptolem. L. V. c. 15.

ville de Nicée, & au premier de Constantinople.

Le P. Charles de St. Paul marque sous la métropole d'Apamée, dans la seconde Syrie, l'évêché d'Epiphanie; & c'est d'Epiphanie sur l'Oronte qu'il faut entendre ce qu'il en dit, sçavoir que Cuspinien l'explique par Mapia, & que Niger croit que le nom moderne est Aman. On soupçonne ce dernier de l'avoir décidé ainsi, parce qu'Aman est, selon quelques-uns, le nom moderne d'une ancienne ville nommée autrefois Emath. Mais, il y en avoit deux, l'une surnommée *Emath la grande*, qui est Emese, & l'autre nommée simplement Emath, ou la petite Emath, qui est la même qu'Epiphanie sur l'Oronte, ainsi nommée d'Antiochus Epiphane. Antonin distingue Emese d'Epiphanie, & compte trente-deux mille pas de l'une à l'autre. Il met Aréthuse entr'elles, à seize mille pas de toutes deux.

On met encore une ville du nom d'Epiphanie dans la Bithynie, & une autre auprès du Tigre. Celle-ci étoit surnommée Arcésicerta, parce que c'étoit l'ouvrage ou la ville d'Arcésius.

EPIPHANIES, *Epiphania*, (a) sacrifices ou fêtes établies en mémoire de l'apparition des dieux.

Les Grecs appelloient Epiphanie la présence des dieux

sur la terre, soit qu'ils se fissent voir en personne aux yeux des hommes, soit qu'ils manifestassent leur présence par quelques effets extraordinaires. Cette présence des dieux donna occasion d'instituer les fêtes qu'ils appelloient Epiphanies.

EPIPHONEME, *Epiphonema*, (b) terme que nous avons emprunté des Grecs, à l'exemple des Latins.

C'est une figure de Rhétorique, qui consiste ou dans une espèce d'exclamation à la fin d'un récit de quelque événement, ou dans une courte réflexion sur le sujet dont on a parlé. Cette figure échappe aux esprits vifs & aux esprits profonds; son élégance part du goût, du choix, de la vérité; il faut aussi qu'elle naisse du sujet, & qu'elle coule de source; alors c'est un dernier coup de pinceau qui fait une image frappante dans l'esprit du lecteur, ou de l'auditeur. Ainsi, Virgile, après avoir dépeint tout ce que la colère suggère à une déesse immortelle contre son héros, ne peut s'empêcher de s'écrier: *Tantæ animis cælestibus ira!* Et dans un autre endroit: *Tantæ molis erat romanam condere gentem!* C'est encore une belle Epiphoneme, & souvent citée, que celle de saint Paul, lorsqu'après avoir discouru de la réprobation des Juifs & de la vocation des

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 161.

(b) Virg. *Æneid.* L. I. v. 15, 37. ad Rom. c. 11, v. 33.

Gentils , il s'écrie : *O profondeur des richesses, de la sagesse, & de la connoissance de Dieu!*

Cette figure n'est déplacée dans aucun ouvrage ; mais , il semble que c'est dans l'histoire qu'elle produit sur-tout un effet intéressant. Velleius Patérculus qui, indépendamment du style, nous a montré son talent pour l'éloquence, dans son éloge admirable de Cicéron, est l'historien Romain qui se soit le plus servi de l'Épiphonème ; il a l'art de l'employer avec tant de grace, que personne ne l'a surpassé dans cette partie. Aussi faut-il convenir que cette figure mise en œuvre aussi judicieusement qu'il l'a sçu faire, a des charmes pour tout le monde ; parce que rien ne plaît, ne délasse, n'attache & n'instruit davantage que ces sortes de pensées sententieuses & philosophiques, jointes à la fin d'un récit des grandes actions & des principaux faits dont on vient de tracer le tableau fidèle.

EPIPOLES, *Epipolæ*, (a) Εἰπιπόλει, l'un des quartiers de Syracuse, situé au nord-ouest de cette ville. Les dehors en étoient escarpés & inaccessibles. Ce mot veut dire *sur la ville*, ou en général éminence. Aussi l'Epipoles n'étoit d'abord qu'une hauteur hors de la ville, & qui la commandoit.

Dans la suite, le tyran Denys, remarquant que ce lieu étoit

situé très-avantageusement pour dominer sur la ville de Syracuse, jugea à propos, d'après l'avis des plus habiles architectes, de l'enfermer d'un mur. Comme il vouloit finir l'ouvrage en peu de tems, il assembla d'abord une grande multitude d'hommes de tout le pais, sur lesquels il en choisit soixante mille des mieux faits & de condition libre ; & il leur distribua tout l'ouvrage qui étoit à faire. Il établit des entrepreneurs, pour chaque stade d'étendue, & pour chaque longueur d'arpent, un maître qui avoit ses aides ; de sorte que chaque entrepreneur gouvernoit deux cens hommes. Il y avoit outre cela un grand nombre d'ouvriers qui n'étoient occupés qu'à tailler les pierres, & six mille paires de bœufs pour les transporter aux lieux convenables. L'ordre qui régnoit dans tout ce travail, aussi-bien que l'attention & le zèle de tous ceux qui y avoient part, formoit un spectacle surprenant, & ils sembloient tous être aussi impatiens que Denys même, de voir leur ouvrage achevé. En effet, Denys avoit proposé de grands prix, proportionnés d'ailleurs aux entrepreneurs, aux maîtres, & aux manœuvres, pour ceux qui auroient fini les premiers l'ouvrage qui leur étoit propre. Lui-même, accompagné de ses amis, passoit toute la

(a) Diqd. Sicul. p. 334, 336, 404, 405. Thucyd. pag. 481. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 445.

ournée au milieu de ses ouvriers à les voir agir, & à faire relever par d'autres ceux qui en avoient assez fait. Comme s'il eût oublié son rang, il se mêloit parmi eux; il présidoit aux travaux les plus pénibles, & sembloit lui-même les partager. Il leur donnoit par-là une si grande émulation, que non content des travaux du jour, quelques-uns y passoient encore une partie de la nuit. Aussi, contre toute espérance, la muraille se trouva élevée & finie en vingt jours de tems à la longueur de trente stades. Sa hauteur étoit proportionnée de telle sorte à son épaisseur, que quelques troupes qu'on pût employer contre elle, il étoit impossible de l'abattre de force; car, elle étoit soutenue, d'espace en espace, par des tours hautes, massives, & construites de quatre pieds en tout sens, & parfaitement liées les unes avec les autres. Ce fut par ce moyen que l'Épipoles devint un des quartiers de la ville de Syracuse; mais, on dit qu'il étoit peu habité.

EPIQUE [Poëme.] Voyez Epopée.

EPIRE, *Epirus*, Ἠπειρος, (a) nom qui se prend en deux sens par les écrivains Grecs. Ils s'en servent quelquefois pour

exprimer en général ce que nous appellons Continent, & quelquefois pour désigner plus particulièrement un pays d'Europe, qui étoit situé entre la Thessalie & la mer Adriatique; & qui fait partie de l'Albanie moderne. Son voisinage avec la Grece a sur-tout contribué à le rendre fameux dans l'ancienne Histoire; & quoiqu'il fût d'une très-petite étendue, cependant Théopompe, cité par Strabon, a compté jusqu'au nombre de quatorze nations Epirotes. Tels furent les Chaoniens, les Thesprotés, les Molosses, & plusieurs autres.

1. L'Épire confinoit à l'Illyrie, & commençoit de ce côté-là aux monts Cérauniens, & elle s'étendoit jusqu'au fleuve Aractus & au golfe Ambracique, où ce fleuve alloit se perdre. Eustathe prétend que le nom d'Épire se prend dans Homère pour le pays qui étoit au-delà d'Ithaque & de Céphallénie. On a appelé cette contrée Oricia, comme dit Denys le Périégète; & ce nom venoit d'Oricum, ville & port de mer. On la nomma aussi Dodona, comme l'assure le Scholiaste d'Homère; ce nom lui venoit de Dodone, fille de Jupiter. Sa longueur, selon le P. Briet, prise depuis les monts Acrocérauniens, ou

(a) Strab. p. 321. & seq. Paus. p. 10. & seq. Ptolem. L. III. c. 14. Pom. Mel. p. 110, 121. Plin. Tom. I. p. 179, 188, 189. Diod. Sicul. p. 690. Just. L. XVII. c. 3. Tit. Liv. L. XXIX. c. 12. L. XXXII. c. 10, 13, 16. L. XXXVI. c. 35. L. XLV.

c. 34. Plut. Tom. I. p. 383. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 2, 3. T. IV. pag. 13, 14. Hist. Rom. T. IV. pag. 554. 611, 612, 621, 622. Mém. de l'Acad. des Inscriptions & Bell. Lett. Tom. III. p. 139. T. VII. p. 151. & suiv. T. XII. p. 339. & suiv.

Cérauniens , jusqu'au fleuve Achéloüs , étoit de 1700 stades ; & sa largeur , depuis l'extrémité de Leucade jusqu'au mont Pindus , de 625 stades ; c'est-à-dire , que sa longueur étoit de 212 mille 500 pas Romains , & sa largeur de soixante-dix-huit mille de ces mêmes pas. Mais , c'est en y comprenant l'Acarnanie , l'Amphilochie , l'Athamanie , la Dolopie , que d'autres Géographes retranchent de l'Epire.

L'Epire a été plus grande ou plus petite , selon que ses Rois heureux ou malheureux ont augmenté leur État , ou perdu de leurs conquêtes ; elle ne consistoit d'abord qu'en ces trois parties , la Chaonie , la Thesprotie , & la Molosside. Quelques-uns y ajoutent la Cassopie ; puis la Cestrine , & le Pinde. Ptolémée lui donne plus d'étendue , & y joint l'Acarnanie , l'Amphilochie , l'Athamanie & la Dolopie.

Eustathe dit , après Arrien , que l'Epire étoit abondante en bestiaux & en pâturages , principalement sur les montagnes qui sont entre la Macédoine & la Tessalie , au sommet desquelles il y a des plaines assez grandes arrosées d'eaux qui coulent sans cesse. On vanioit aussi beaucoup les chiens de la Chaonie , nommés Molosses dans Athénée , & que l'on prétendoit être de la race du chien que Vulcain anima , & dont les Poëtes ont feint que rien ne lui pouvoit échapper.

II. Les Epirotes étoient braves & guerriers. Les Romains éprouverent & admirèrent plus d'une fois le courage de cette nation. Leurs Rois se disoient descendus d'Eacus , roi de l'isle d'Egine. Le premier dont la mémoire se soit conservée , étoit Néoptoleme , fils d'Achille. On le connoit aussi sous le nom de Pyrrhus. Ce Prince , après la prise de Troye , sans se mettre en peine de son propre royaume , la Thessalie , aborda en Epire , & y fixa sa demeure , suivant le conseil ou plutôt l'inspiration d'Hélénus. Comme Hermione ne lui avoit point donné d'enfans , il épousa Andromaque , dont il eut trois fils , Molossus , Piélus , & Pergamus le dernier des trois. Andromaque , après la mort de Pyrrhus , qui fut tué à Delphes , se remaria avec Hélénus , qui eut d'elle un fils nommé Cestrinus ; mais , Hélénus , en mourant , ayant disposé du royaume en faveur de Molossus , fils de Pyrrhus , Cestrinus , aidé d'une troupe d'Epirotes de bonne volonté , s'empara de la contrée qui étoit au-dessus du fleuve Thyamis. Pergamus alla chercher fortune en Asie. A l'égard de Piélus , il demeura en Epire , & c'est à lui plutôt qu'à Molossus que Pyrrhus , fils d'Eacidas , & ses ancêtres rapportent leur origine.

Après les premiers Rois de cette branche , qui sont Piélus & ses prédécesseurs , ceux qui les suivirent immédiatement au

nombre de treize ou quatorze , devinrent si barbares , & leur puissance & leurs vies tombèrent dans une telle obscurité , qu'on n'en trouve aucun vestige dans l'Histoire. Le premier dont elle fait mention , c'est Tarrutas , qui ayant le premier orné ses villes de mœurs Grecques , fit refleurir les lettres & les arts , établit des loix pleines d'humanité & de justice , & se rendit célèbre. Tel est le récit de Plutarque ; mais , Justin attribue cela , non à Tarrutas , mais à Arrybas son petit fils , qui étoit fils d'Alcétas I , & qui fut envoyé à Athènes pour y être instruit , & dont il dit que , *quantò doctior majoribus suis , tantò & gratior populo fuit. Primus itaque leges & Senatum annuosque magistratus , & reipublicæ formam composuit ; & ut à Pyrrho sedes , sic vita cultior populo ab Arryba statuta.*

On trouvera surprenant que la couronne d'Epire se soit maintenue dans la même famille , si on considère les révolutions auxquelles furent exposés tous les États voisins. Le peu d'étendue du pouvoir souverain en fut la cause , suivant la réflexion d'Aristote. La royauté en Epire comme à Sparte , étoit resserrée dans des bornes fort étroites ; les rois & les peuples se lioient par des sermens mutuels , à Passaron. C'étoit le lieu où se tenoit l'assemblée des Epirotes. Les uns promettoient de gouverner selon les loix , & les autres de mainte-

nir & de défendre l'autorité royale selon les mêmes loix.

L'Epire avoit donc toujours été gouvernée par un seul Roi jusqu'au tems d'Alcétas I. Mais , la division s'étant mise entre ses deux fils , Néoptoleme & Arymbas , ils ne purent s'accorder qu'en partageant également le royaume. Quelque tems après , Alexandre , fils de Néoptoleme , étant mort dans la Lucanie , Olympias , qui craignoit Antipater , fut obligée de venir en Epire , où Eacidas , fils d'Arymbas lui rendit toute sorte de bons offices , jusqu'à l'aider de ses troupes pour faire la guerre à Aridée & aux Macédoniens , en dépit même des Epirotes qui refuserent de marcher sous ses enseignes. Cependant , Olympias remporta la victoire ; mais , elle se montra si cruelle & si sanguinaire , non seulement en faisant mourir Aridée , mais en persécutant à outrance les Macédoniens , qu'il n'est pas étonnant si Cassandre peu après lui fit payer la peine de ses cruautés. Il est certain que la haine des Epirotes pour cette Princesse les empêcha de se soumettre d'abord à Eacidas ; ils ne faisoient même que s'adoucir en sa faveur , lorsqu'il fut encore renversé par Cassandre ; de sorte qu'il se vit obligé d'en venir aux mains avec Philippe , frere de ce Prince. Le combat se donna auprès d'Eniade ; Eacidas y fut blessé & mourut de ses blessures quelques jours après. Alors , les Epirotes re-

connurent Alcétas II, qui étoit aussi fils d'Arymbas, & frere aîné d'Eacidas, mais d'une humeur si violente, que son pere ne l'avoit jamais pu souffrir. Dès le commencement de son règne, il exerça tant de cruautés contre ses sujets, qu'enfin, poussés à bout, ils investirent son palais, & le massacrèrent lui & ses enfans.

Les Epirotes mirent en sa place Pyrrhus II, fils d'Eacidas, qui, tout jeune encore, sans expérience & mal affermi sur le trône, eut la guerre à soutenir contre Cassandre. Pyrrhus, voyant donc que les Macédoniens se préparoient à venir envahir ses États, alla chercher du secours en Égypte auprès de Ptolémée, fils de Lagus. Ce Prince lui fit épouser Antigone, fille de Bérénice, & sœur de plusieurs autres enfans que Bérénice avoit eus de son premier mari; ensuite, il lui donna une flotte & de bonnes troupes pour l'établir dans ses États. Pyrrhus s'étant ainsi fortifié de l'alliance de Ptolémée, tomba d'abord sur les Corcyréens; il voyoit que leur île située vis-à-vis de l'Épire, pouvoit servir de place d'armes à ses ennemis. Voulant donc leur ôter cette facilité de lui faire la guerre, il assiégea Corcyre & la prit.

Il passe pour constant que nul Prince de la Grece avant lui, n'avoit porté la guerre chez les Romains; car, il n'est pas même vrai que Diomede ni les Argiens qui l'avoient suivi,

aient jamais attaqué Énée. Les Athéniens auroient bien voulu conquérir la Sicile & encore plus l'Italie, mais, ils en furent empêchés par l'échec qu'ils reçurent à Syracuse. Pour Alexandre, fils de Néoptolème, & de la même race que Pyrrhus, mais plus ancien que lui, il mourut, comme nous l'avons déjà dit, dans la Lucanie, avant que de pouvoir mesurer ses forces avec celles des Romains. Pyrrhus est donc le premier des Grecs qui ait osé embarquer des troupes, & passer la mer Ionienne pour venir attaquer les Romains; il y avoit été invité par les Tarentins. Il eut plutôt mis à la voile que les Romains ne sçurent son dessein; & après son débarquement, ils ne le crurent arrivé, que lorsqu'au milieu du combat, & au fort de la mêlée, il vint avec des troupes toutes fraîches fondre tout-à-coup sur eux, & les mit en désordre, comme gens qui ne s'y attendoient point; encore avoit-il fait provision d'éléphans pour les lâcher contre eux, & pour réparer par-là l'inégalité qu'il y avoit entre son infanterie & la leur.

Malgré tant de préparatifs, Pyrrhus se vit obligé de passer en Sicile. Les Carthaginois qui y avoient fait une descente, saccoïoient toutes les villes Grecques, & assiégeoient alors Syracuse, la seule qui tint encore contre eux. Pyrrhus, donc, informé de l'état de cette île, par des députés de Syracuse

même, s'y rendit en diligence & ne songea plus à Tarente, ni à toute cette côte d'Italie. Il ne fut pas plutôt arrivé devant Syracuse, qu'il en fit lever le siège ; & enflé de ce succès, quoique les Carthaginois fussent de tous les Barbares ceux qui entendoient le mieux la marine, comme étant Phéniciens & originaires de Tyr, il résolut de les combattre sur leur propre élément avec les seules forces de l'Épire. C'étoit à lui une extrême hardiesse ; car, long-tems même après la prise de Troie, les Épirotes ne connoissoient pas la navigation, & n'avoient pas même l'usage du sel ; Homère nous le témoigne, quand il dit en parlant d'eux :

*C'est un peuple sauvage,
Il ignore du sel le salutaire usage,
Et jamais de la mer n'a couru les
hazards.*

Aussi Pyrrhus battu fut-il trop heureux de regagner Tarente avec le peu de vaisseaux qui avoient pu échapper à l'ennemi. Revenu en Italie, il eut encore la fortune contraire, de sorte que prenant conseil de l'état de ses affaires, il ne songea plus qu'à dérober sa fuite aux Romains, qu'il sçavoit bien n'être pas d'humeur à se contenter d'une demi-victoire.

Après qu'il se fût un peu remis de ses pertes, il déclara la guerre à Antigonus, sous prétexte de plusieurs mécontente-

mens, mais sur-tout parce qu'il avoit manqué de le secourir durant ses guerres d'Italie. Dès le premier combat, il tailla en pièce l'armée de ce Prince, & non seulement ses troupes, mais un corps de Gaulois qu'il avoit à sa solde, & il poursuivit Antigonus jusque dans les places qu'il tenoit le long de la mer. Cette victoire valut à Pyrrhus la haute Macédoine, & toute la Thessalie. Peu s'enfallut même qu'il ne conquît la Macédoine entière ; mais, quoiqu'il fût plus capable qu'un autre de profiter des occasions, cependant Cléonyme lui en fit manquer une belle, en lui persuadant de tourner ses armes du côté du Péloponnèse.

Pendant qu'il étoit occupé contre les Lacédémoniens, sur lesquels il avoit déjà remporté une victoire, Antigonus, après avoir repris la plupart des villes de Macédoine, vint camper avec son armée au milieu du Péloponnèse ; il se doutoit bien que Pyrrhus, après s'être rendu maître de Sparte & d'une partie du païs, au lieu de retourner en Épire, ne manqueroit pas de fondre sur la Macédoine, & il vouloit faire diversion. Mais, au moment qu'Antigonus sortit d'Argos pour s'approcher de Lacédémone, il vit Pyrrhus qui venoit à lui, de sorte qu'ils ne furent pas long-tems sans se joindre. Il y eut là un grand combat entre ces deux Princes ; Pyrrhus eut l'avantage & poursuivit les

fuyards jusques dans Argos ; mais , les troupes s'étant débarrassées , comme il arrive en ces occasions , pendant que les habitans combattent pour leurs dieux & pour leurs foyers , Pyrrhus abandonné des siens , fut blessé mortellement à la tête ; on dit que ce fut d'une tuile qu'une femme lui avoit jetée du haut de sa maison. Voilà quel fut le terme de la puissance des Épirotes.

Depuis cette époque , il ne font guère connus que dans l'histoire des guerres des Romains. L'an 191 avant l'Ère Chrétienne , ils envoyèrent des députés au consul M. Acilius Glabrien. On étoit bien assuré , dit Tite-Live , que leur fidélité à l'égard des Romains , n'avoit pas été bien sincère ; car , quoiqu'ils n'eussent point donné de troupes à Antiochus , on les accusoit de lui avoir fourni de l'argent ; & ils ne nioient pas eux-mêmes qu'ils ne lui eussent envoyé des ambassadeurs. Ainsi , quand ils demanderent au consul qu'il leur fût permis de rester dans l'alliance & dans l'amitié des Romains , ce Général leur répondit qu'il ne savoit pas encore s'il devoit les mettre au rang des ennemis ou des alliés du peuple Romain ; que ce seroit au Sénat à en décider ; qu'il leur accordoit une trêve de trois mois , pour aller à Rome lui rendre compte de leur conduite. Leurs ambassadeurs , étant arrivés à Rome , s'attachèrent plutôt à repré-

senter les hostilités qu'ils n'alloient pas commises , qu'à répondre aux griefs qu'on leur objectoit. Aussi , le Sénat leur répondit-il comme à des gens dont il n'approuvoit pas l'apologie.

Six ans après , comme le Préteur L. Anicius étoit campé assez près de Passaron , L. Emilius Paulus lui manda que le Sénat accordoit à l'armée le pillage des villes d'Épire qui avoient été dans le parti de Persée , afin qu'il se prêtât à ce dessein , qu'il eût pu troubler s'il l'eût ignoré. Après cette précaution , il envoya des Centurions dans toutes ces villes , pour dire aux habitans qu'ils venoient en retirer les garnisons , afin que les Épirotes fussent libres , aussi bien que les Macédoniens ; & en même tems il appella auprès de lui dix des principaux citoyens de chaque ville , & les renvoya avec ordre de faire porter dans le trésor public tout l'or & l'argent des citoyens. Alors , il envoya ses cohortes dans ces villes , faisant partir celles qui alloient dans les plus éloignées , les premières , afin qu'au même tems , elles arrivassent toutes dans celles qui leur avoient été destinées. Les Tribuns & les Centurions étoient instruits de ce qu'ils devoient faire. Dès le matin , tout l'or & tout l'argent furent mis à part ; & à dix heures on donna aux soldats le signal du pillage. Le butin fut si considérable , que de l'argent qu'on tira de sa vente , & de

celle de cent cinquante mille prisonniers de toute espèce, on en donna à chaque cavalier quatre cens deniers, & deux cens à chaque fantassin. Après que ces villes, au nombre de soixante-dix, eurent été pillées, on abattit leurs murailles.

III. Lorsque les Grecs s'établirent dans l'Épire, ils donnèrent lieu à une division, par laquelle ils la considéroient comme Grecque ou Barbare. Ils appellerent Épire Grecque, la partie de l'Épire où ils habitoient, où ils avoient des colonies, & où ils étoient appelés comme alliés & troupes auxiliaires. Ils nommerent Épire Barbare, la partie qu'ils n'avoient pu entamer, & que les anciens habitans avoient conservée. On sçait qu'une pareille distinction fut faite par les Romains dans la grande-Bretagne.

L'Épire Barbare comprenoit la Chaonie, la Thesprotie, la Cassiopie & l'Almene.

L'Épire Grecque renfermoit l'Acarmanie, l'Amphilochie, l'Athamanie, la Dolopie, & la Molosside.

L'Épire fait aujourd'hui partie de la Turquie d'Europe. Elle est divisée en deux, la Chimère ou la Canina au nord, & l'Arta au midi.

Les Chroniqueurs ou Historiens du moyen âge, confondent souvent les noms d'Alba-

nie & d'Épire, comprenant souvent l'une dans l'autre; & ce qui est remarquable, c'est que les Castriots étant bornés à l'Albanie, Scanderberg prenoit le titre de prince d'Épire.

EPIRI. (a) Dans un passage de Justin, nous lisons *Epirorum quoque urbs*; mais, le texte est indubitablement corrompu. Il faut lire *Eliorum urbs*. Justin avoit apparemment écrit *Epiorum urbs*, selon la judicieuse conjecture de M. Lefevre, qui assure après le témoignage d'Hémère & de Denys d'Halicanasse, que les peuples du territoire d'Élide, & les habitans même de la ville, avoient été autrefois appelés Epios ou Epeos.

EPIRNUTIUS, *Epirnutius*, surnom que les Crétois donnoient à Jupiter.

EPIROTES, *Epirota*, Ἐπιρωτῆς, les habitans de l'Épire. Voyez Épire.

EPISCAPHIES, *Episcaphia*, (b) fêtes que l'on célébroit à Rhodes; mais, on ne sçait en l'honneur de quelle divinité. Ce mot est tiré de ἐπί, *in*, sur, & de σκάφη, *scapha*, une barque.

EPISCÉNIES, *Episcenia*, (c) étoient la fête des tentes à Sparte. Ce mot est formé de ἐπί, *in*, sous, & σκηνή, *tentorium*, une tente.

EPISCOPIA, *Episcopia*, lieu de Thrace, situé près de la

(a) Just. L. XXVI, c. 1.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 216.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 216.

ville d'Atyre , selon Procope , qui en parle ainsi : » Au-delà d'Atyre , est un lieu nommé » Episcopia par les habitans , » qui n'avoit aucune fortification, & étoit tout-à-fait exposé aux courses des ennemis. Justinien le fit fortifier d'une manière toute nouvelle. Le bâtiment s'avance hors de l'enceinte de la muraille ; & étant fort étroit au commencement , il devient fort large , & est revêtu par les deux bords de deux tours , ce qui empêche les ennemis de pouvoir approcher des murailles. Les portes ne sont pas à l'ordinaire au milieu des courtines , entre deux tours ; mais à côté , dans des enfoncemens qui les dérobent à la vue des ennemis. »

EPISCYTHISON , *Episcythison*, Επισκυθίων, (a) c'est-à-dire, faites comme un Scythe, comme nous dirions en François *Scythifex*, ou plutôt *Scythifons*. C'étoit une sorte de proverbe en usage parmi ceux de Sparte. Ils s'en servoient quand ils vouloient boire sans mesure. C'étoit Cléomène qui avoit introduit ce proverbe parmi eux, depuis qu'il avoit appris des Scythes à boire avec excès.

EPISTATE , *Epistates*, (b) Επιστάτης, nom d'un Sénateur d'Athènes, qui étoit en semaine de présider. Ce mot vient de ἐπὶ, in, sur, & de ἵστημι, sum,

je suis ; ainsi Epistate désigne celui qui présidoit sur les autres.

Les dix tribus d'Athènes formées par Clisthènes, éliisoient par an, chacune au sort, cinquante citoyens ou Sénateurs qui entroient en fonction pour l'année, & composoient le Sénat des Cinq cens. Les autres attendoient pour suppléer, ou pour être appelés à l'exercice actuel par l'élection de l'année suivante. Chaque tribu avoit tour-à-tour la préséance, & la cédoit successivement aux autres.

Les cinquante Sénateurs en fonction se nommoient Prytanes. Le lieu particulier où ils s'assembloient, s'appelloit Prytanée ; & le tems de leur exercice, ou de la Prytanie, duroit trente-cinq ou trente-six jours, suivant que ce terme convenoit pour remplir le nombre des jours de l'année lunaire.

Pendant les trente-cinq ou trente-six jours de Prytanie, dix des cinquante Prytanes régnoient par semaine sous le nom de Proëdres ; & celui des Proëdres qui dans le cours de la semaine étoit en jour de présider, s'appelloit Epistate. Des dix Proëdres de chaque semaine, il en restoit toujours trois que le sort n'appelloit point à place d'Epistate, parce que la semaine n'est que de sept jours.

Celui, qui une fois avoit été

(a) Herod. L. VI. c. 24.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bel. Lett. Tom. VII. pag. 62. & suiv.

Epistate, ne pouvoit jamais espérer de l'être une seconde fois dans le reste de sa vie, quand même il auroit été appelé différentes fois à être Prytane. La raison de cette exclusion étoit qu'il auroit pu se laisser tenter de satisfaire sa cupidité, & s'arranger pour devenir le maître des grands biens dont il s'étoit vu dépositaire. Le jour de sa fonction, il avoit la clef du trésor, des titres & des archives de l'État, & du sceau de la République.

Les particuliers qui avoient quelque affaire à poursuivre au tribunal des Prytanes, s'adresoient à un des officiers de leur tribu, pour obtenir audience par-devant celle qui étoit en fonction.

Si quelque affaire importante survenoit, l'Epistate de jour indiquoit l'assemblée, & le motif, afin que chacun pût s'instruire, & se préparer à apporter un suffrage raisonné. Après la discussion des suffrages, l'Epistate dressoit & prononçoit à haute & distincte voix la loi formée sur la pluralité des suffrages; ensuite, chacun se retiroit, & les Prytanes se rendoient au Prytanée, avec ceux qui avoient droit d'y manger aux dépens de la république.

Voyez Prytane, Prytanée, Proëdre; car, tous ces mots forment un enchaînement dont la

connoissance est nécessaire pour entendre les auteurs qui nous parlent du gouvernement d'Athènes.

EPISTHENE, *Episthenes*, (a) Επισθένης, natif de la ville d'Amphipolis, passoit pour un habile capitaine. Il vivoit du tems de Xénophon, & fut un des chefs des dix mille Grecs.

Il y en a qui, au lieu d'Episthène, aimeroient mieux lire Clistene dans le texte de Xénophon.

EPISTHENE, *Episthenes*, Επισθένης, (b) Capitaine, qui étoit de Mégalopolis, ou, comme lisent d'autres, d'Amphipolis. Ainsi, il pourroit bien être le même que le précédent. D'ailleurs, il est compté au nombre des chefs des dix mille Grecs.

EPISTHENE, *Episthenes*, Επισθένης, (c) capitaine Olynthien, que l'on compte aussi au nombre des chefs des dix mille Grecs.

L'Histoire nous a conservé un fait singulier de cet Episthène. Il aimoit beaucoup les jeunes gens. Un jour, en voyant un d'une beauté charmante sur le point d'être mis à mort par le roi Seuthès, il va trouver en diligence Xénophon, & le conjure instamment d'apporter du secours à ce beau jeune homme. Xénophon se rend sur le champ auprès de Seuthès, & le prie de sauver la vie au jeu-

(a) Xenoph. p. 335.

(b) Xenoph. p. 270.

(c) Xenoph. p. 409.

ne homme. Il lui fait connoître en même tems le caractère d'Episthene, & lui raconte comment il avoit levé autrefois une compagnie de soldats, n'ayant égard qu'à la beauté de ceux qu'il choissoit. Seuthès, adressant la parole à Episthene : *Voudriez-vous*, lui dit-il, *mourir pour ce jeune homme*. Episthene, présentant aussi-tôt le cou : *Frappez*, répondit-il, *si ce jeune homme le veut, & doit obtenir sa grace*. Seuthès demanda à celui-ci, s'il vouloit qu'Episthene fût mis à mort en la place. Le jeune homme n'y consentit point ; mais, il supplia le Roi de leur faire grace à l'un & à l'autre. A ces mots, Episthene se jettant au cou du jeune homme : *Il est tems*, dit-il à Seuthès, *que vous entriez en lice avec moi, à qui l'aura, car je ne le quitterai pas*. Seuthès souriant laissa là cette affaire.

EPISTIUS, *Epistius*, (a) c'est-à-dire, le domestique, étoit un des surnoms de Jupiter.

EPISTOMIUM, *Epistomium*, (b) nom que les Anciens donnoient aux clefs des fontaines.

EPISTOR, *Epistor*, Επιστορ, (c) capitaine Troyen, qui périt par le bras de Patrocle.

EPISTROPHUS, *Epistrophus*, Επιστροφος, (d) fils d'Iphitus & petit-fils de Naubolus, partit

pour le siege de Troye à la tête des peuples de la Phocide. Schédus, son frere, partageoit avec lui l'autorité du commandement.

EPISTROPHUS, *Epistrophus*, Επιστροφος, (e) l'un des Princes qui marcherent au secours des Troyens, contre les Grecs. Il commandoit avec Dius les Halizoniens, qui venoient de l'extrémité du Pont-Euxin.

EPISTROPHUS, *Epistrophus*, Επιστροφος, (f) fils d'Evenus, & petit-fils du roi Sélépius, fut tué par Achille.

EPISTULA, (g) terme qui se trouve fréquemment pour *epistola* dans les inscriptions. Il y avoit un secrétaire *ab epistulis Latinis*, c'est-à-dire, pour les lettres Latines ; & un autre *ab epistulis Græcis*, C'est-à-dire, pour les lettres Grecques.

EPISTYLE, *Epistylum*, c'est ainsi que les Grecs nommoient ce qu'on appelle maintenant architrave ; c'est-à-dire, la pierre ou la piece de bois qui pose sur chapiteau des colonnes.

Ce mot vient de Επιστήλη, *in*, sur, & de στύλος, *colonna*, colonne, parce que l'Epistyle, ou l'architrave est au-dessus de la colonne.

EPIITALIUM, *Epitalium*, (h) Επιστάλιον, ville du Péloponnèse

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 53.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 231.

(c) Homer. Iliad. L. XVI. v. 695.

(d) Homer. Iliad. L. II. v. 24. & seq.

(e) Homer. Iliad. L. II. v. 363, 364.

(f) Homer. Iliad. L. II. v. 199, 200.

(g) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 54, 55.

(h) Strab. p. 349. Xenoph. p. 492.

dans l'Elide. Elle étoit située au passage de l'Alphée, c'est-à-dire, près d'un endroit où l'on peut passer ce fleuve à pied. Strabon dit qu'elle est nommée par Homère Thryœssa & Thruon ou Thryon, & il explique Thryon par de l'Ague, qui est la signification de ce mot Grec; il observe que tout ce pays en abonde, sur-tout les rivières, particulièrement aux endroits où elles sont guéables. Peut-être aussi, poursuit ce Géographe, qu'Homère a entendu nommer le gué par le mot *Thryon*, & que par le mot *Æpi*, qui veut dire *haut, élevé*, il a voulu faire entendre la situation d'Epitalium, de même qu'il appelle dans un autre endroit Thryœssa une haute colline. Etienne de Byzance met ce lieu dans la Triphylie; & Hésychius, dans l'Arcadie.

Niger prétend que c'est aujourd'hui Zunchio, mot qui exprime la signification de l'ancien nom.

Polybe fait plusieurs fois mention d'Epitalium dans son quatrième livre; mais, il l'a oubliée dans la liste des villes de la Triphylie, ce que Casaubon attribue à la négligence des copistes. Xénophon fait aussi mention de cette ville.

EPITAPHE, *Epitaphium*, (a) *Ἐπιτάφιος*, inscription gravée, ou supposée devoir l'être sur un tombeau, à la mémoire d'une personne défunte.

Ce mot est formé du Grec

Ἐπι, in, & de θάπτω, sepelio, j'enfouir. Il y a un style particulier pour les Épitaphes, sur-tout pour celles qui sont conçues en Latin, qu'on nomme style lapidaire.

On donnoit anciennement le nom d'Épitaphe aux vers que l'on chantoit en l'honneur des morts le jour de leurs obsèques, & que l'on répétoit tous les ans à pareil jour. Il s'est pris depuis pour l'inscription que l'on met sur les tombeaux, tantôt en prose, tantôt en vers, pour conserver la mémoire des défunts, & dresser un monument à leur gloire. Les Grecs mettoient simplement le nom de celui qui étoit mort avec ces épithètes, *bon-homme*, ou *bonne-femme, bon-jour*; ce qui donna occasion à cette manière de parler *χρηστὸν αὐτὸν, faire bon*, pour dire faire mourir.

Pausanias remarque que les Sicyoniens avoient coutume de ne mettre sur les tombeaux que le nom des personnes, avec le mot de salutation *XAIPE*.

On voit par les Épitaphes, que les autres Grecs n'y faisoient pas plus de façon, si ce n'est qu'ils ajoutoient le mot *ΧΡΗΣΤΟΣ*, & aussi celui de *ΗΡΟΣ*, quoique tous ceux pour qui ils le mettoient, ne fussent pas des héros, comme ce mot le signifie. Les Athéniens mettoient simplement le nom du mort, celui de son pere, avec celui de sa tribu. Les Romains

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. V. p. 37. & suiv.

ajouôtoient au haut de leurs Épitaphes, *Dis manibus*, termes qui sont quelquefois exprimés à demi seulement, *Dis man.* & le plus souvent en deux lettres, *D. M.* & parmi les originaires Romains, qui faisoient leurs Épitaphes en Grec, Θ. Κ. c'est-à-dire, ΘΕΟΙΣ ΚΑΤΑΧΘΟΝΙΟΙΣ. Quelquefois les Épitaphes étoient remplies de moralités, accompagnées de belles pieces de sculpture & d'architecture, qui ne servoient pas seulement d'embellissement à leurs tombeaux, mais aussi d'instruction à la postérité, par les actions illustres qu'elles représentoient, & par les pensées morales qu'elles exprimoient.

A Sparte on n'accordoit des Épitaphes qu'à ceux qui étoient morts dans un combat, & pour le service de la patrie; usage fondé sur le génie de cette république, ou plutôt sur la constitution politique de son gouvernement, qui n'admettoit guère que la vertu guerrière. On dit que le mausolée du Duc de Malboroug est encore sans Épitaphe, quoique sa veuve eût promis une récompense de 500 liv. sterl. à celui qui en composeroit une digne de ce héros.

Dans les Épitaphes ont fait quelquefois parler la personne morte, par forme de prosopopée; nous en avons un bel exemple, digne du siècle d'Auguste, dans ces deux vers, où une femme morte à la fleur de son âge, tient ce langage à son mar:

Immatura perî; sed tu felicior, annos

Vive tuos, conjux optime; vive meos.

Du même genre est celle-ci, faite par Antipater le Thessalonicien, qu'on trouve dans l'Anthologie manuscrite de la bibliothèque du Roi, & que M. Boivin a traduite ainsi:

« Née en Libye, ensevelie à
» la fleur de mes ans sous la
» poussière Ausonienne, je re-
» pose près de Rome, le long
» de ce rivage sablonneux.
» L'illustre Pompéia, qui m'a
» élevée avec une tendresse de
» mere, a pleuré ma mort, &
» a déposé mes cendres dans
» un tombeau qui m'égale aux
» personnes libres. Les feux
» de mon bûcher ont prévenu
» ceux de l'hymen qu'elle me
» préparoit avec empressement.
» Le flambeau de Proserpine a
» trompé nos vœux. »

La formule *Sta viator*, qui se rencontre dans un grand nombre d'Épitaphes modernes, comme dans celle-ci: *Sta viator; heroem calcas*, fait allusion à la coutume des anciens Romains, dont les tombeaux étoient le long des grands chemins.

Parmi les Épitaphes épigrammatiques, les unes ne sont que naïves & plaisantes, les autres sont mordantes & cruelles. Du nombre des premières est celle-ci, qu'on ne croiroit jamais avoir été faite sérieusement, & qu'on a vu cependant gravée dans une de nos Eglises:

*Ci gît le vieux corps tout usé
Du Lieutenant civil rusé, &c.*

Lorsque la plaisanterie ne porte que sur un léger ridicule, comme dans l'exemple précédent, elle n'est qu'indécente; on croit voir les fustoyeurs d'Hamlet, qui jouent avec des ossements. Mais, les Épitaphes insultantes & calomnieuses, telles que la rage en inspire trop souvent, sont de tous les genres: de satire le plus noir & le plus lâche. Il y a quelque chose de plus infame que la calomnie; c'est la calomnie contre les morts. L'expression des anciens, *troubler la cendre des morts*, est trop foible. Le satyrique, qui outrage un homme qui n'est plus, ressemble à ces animaux carnassiers qui fouillent dans les tombeaux pour se repaître de cadavres.

Quelquesfois l'Épitaphe n'est que morale, & n'a rien de personnel; telle est celle de Jovianus Pontanus, qui n'a point été mise sur son tombeau :

*Servire superbis dominis,
Ferre jugum superstitionis,
Quos habes caros sepelire,
Condimenta vitæ sunt.*

L'Épitaphe à la gloire d'un mort, est de toutes les louanges la plus noble & la plus pure, sur-tout lorsqu'elle n'est que l'expression naïve du caractère & des actions d'un hom-

me de bien. Les vertus privées ont droit à cet hommage, comme les vertus publiques; & les titres de *bon parent*, de *bon ami*, de *bon citoyen*, méritent bien d'être gravés sur le marbre.

Chez les Anciens, afin que les Épitaphes fissent foi dans le public, on les inséroit tout au long dans les archives, comme il est porté dans plusieurs inscriptions, qui sont parvenues jusqu'à nous.

ÉPITASE, *Epitasis*, *Ἐπίτασις*, terme, qui dans l'ancienne poésie, signifioit la seconde partie ou division d'un poème dramatique, dans laquelle l'action proposée dans la première partie ou protase, étoit nouée, conduite & poussée par différens incidens jusqu'à sa fin ou son dénouement, qui formoit la troisième partie, appelée *catastase*.

L'Épitase commençoit au second acte, ou au plûtard avec le troisième. Cette division n'a plus lieu dans les pièces dramatiques modernes, quant au nom, parce qu'on les divise en actes; mais, l'Épitase y subsiste toujours, quant au fond, & c'est ce que nous appelons *nœud* & *intrigue*.

Les anciens Scholiastes de Térence ont défini l'Épitase, *Incrementum processusque turbarum, ac totius nodus erroris*; & Scaliger l'appelle : *Pars in qua turbæ aut excitantur aut involvantur*; ce qui revint parfaitement à ce que nous entendons par *nœud* ou *intrigue*.

EPITE, *Epitus*, (a) fils d'Alba, roi des Latins, monta sur le trône après la mort de son pere & eut pour successeur Capys, après lequel regna Capetus.

EPITÉLIDAS, *Epitelidas*, (b) ΕΠΙΤΕΛΙΔΗΣ, athlete Lacédémonien, fut vainqueur dans la cinquantième olympiade.

EPITHALAME, *Epithalamium*, (c) poëme à l'occasion d'un mariage, chant de nûces pour féliciter des époux.

Nous réduirons à deux chefs, ce que nous avons à dire sur l'Épithalame; nous examinerons d'abord son origine, & puis son caractère; le tout d'après les réflexions de M. l'Abbé Souchay sur cette matière.

I.

Origine de l'Épithalame.

Le mot *Epithalame* vient du Grec *ἐπιθαλάμιος*; & ce dernier, en ajoutant *ᾠμα*, signifie *chant nuptial*; *ἐθαλάμιος* en est la véritable étymologie.

I. Les Grecs nommerent ainsi leur chant nuptial, parce qu'ils appelloient *ἐθαλάμιος*, l'appartement de l'époux; & qu'après la solemnité du festin, & lorsque les nouveaux mariés s'étoient retirés, ils chantoient l'Épithalame à la porte de cet appartement. Il est inutile de rechercher ce qui les déterminâ à choisir par préférence ce lieu particulier, moins encore

de songer à réfuter les Écrivains qui en allèguent une raison peut-être aussi frivole qu'elle est communément reçue. Quoi qu'il en soit, cette circonstance du lieu est regardée, par quelques Modernes comme si nécessaire, que tout chant nuptial qui ne l'exprime pas, ne doit point, selon eux, être nommé Épithalame.

Mais, sans nous arrêter à cette pédanterie, non plus qu'à toutes les distinctions frivoles d'Épithalames, imaginées par Scaliger, Muret & autres; ni même sans considérer ici servilement l'étymologie du mot, nous appellerons Épithalame tout chant nuptial qui félicite de nouveaux époux sur leur union; soit qu'il soit un simple récit, ou qu'il soit mêlé de récit & de chant; soit que le poëte y parle seul, ou qu'il introduise des personnages; & quel que soit enfin le lieu de la scène, s'il est permis d'user d'une expression si impropre.

L'Épithalame est en général une espèce de poésie très-artistique; les Hébreux en continuent l'usage dès le tems de David, du moins les critiques regardent le Psaume XLIV, comme un véritable Épithalame. Origene donne aussi le nom d'Épithalame au Cantique des Cantiques; mais en ce cas c'est une sorte d'Épithalame d'une nature bien singulière.

(a) Ovid. Metam. L. XIV. c. 15.

(b) Diad. Sicul. p. 803.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscriptions. &c. Bell. Lett. Tom. IX. pag. 305. &c.

Les Grecs connurent cette espèce de chant nuptial dans les tems héroïques, si l'on s'en rapporte à Dyclis, & la cérémonie de ce chant ne fut point oubliée aux nœces de Thétis & de Pélée; mais, dans sa première origine, l'Épithalame n'étoit qu'une simple acclamation d'*hymen*, & *hyménée*. Le motif & l'objet de cette acclamation sont évidens. Chanter *hymen*, & *hyménée*, c'étoit sans doute féliciter les nouveaux époux sur leur union, & souhaiter qu'ils n'eussent qu'un même cœur & qu'un même esprit, comme ils n'alloient plus avoir qu'une même habitation.

Cette acclamation passa depuis dans l'Épithalame; & les Poètes en firent un vers intercalaire, ou une espèce de refrain, ajusté à la mesure qu'ils avoient choisie; ainsi ce qui étoit le principal devint comme l'accessoire, & l'acclamation d'*hymen*, & *hyménée*, amenée par intervalles égaux, ne servit plus que d'ornement à l'Épithalame, ou plutôt elle servit à marquer les vœux & les applaudissemens des chœurs, lorsque ce poëme eut pris une forme réglée.

Stésichore, qui florissoit dans la quarante-deuxième Olympiade, passe communément pour l'inventeur de l'Épithalame; mais, l'on sçait qu'Hésiode s'étoit déjà exercé sur ce même genre, & qu'il avoit composé l'Épithalame de Thétis & de Pélée; ouvrage que nous avons

perdu, mais dont un ancien Scholiaste nous a conservé un fragment. Peut-être que Stésichore perfectionna ce genre de poésie, en y introduisant la cithare & les chœurs.

Quoi qu'il en soit, l'Épithalame Grec est un véritable poëme, sans cependant imiter aucune action. Son but est de faire connoître aux nouveaux époux le bonheur de leur union, par les louanges réciproques qu'on leur donne, & par les avantages qu'on leur annonce pour l'avenir. Le Poète introduit des personnages, qui sont ou les compagnes de l'épouse, comme dans Théocrite; ou les amis de l'époux, comme dans Apollonius.

II. L'Épithalame Latin eut à-peu-près la même origine que l'Épithalame Grec; comme celui-ci commença par l'acclamation d'*hyménée*, l'Épithalame Latin commença par l'acclamation de *Talassius*. On en sçait l'occasion & l'origine.

Parmi les Sabines qu'enlevèrent les Romains, il y en eut une qui se faisoit remarquer par sa jeunesse & par sa beauté; ses ravisseurs craignant avec raison, dans un tel désordre, qu'on ne leur arrachât un butin si précieux, s'aviserent de crier qu'ils la conduisoient à *Talassius*, jeune homme beau, bienfait, vaillant, considéré de tout le monde, & dont le nom seul imprima tant de respect, que loin de songer à la moindre violence, le peuple accompagna par

honneur les ravisseurs, en faisant sans cesse retentir ce même nom de *Talassius*. Un mariage que le hazard avoit si bien afforti, ne pouvoit manquer d'être heureux; il le fut, & les Romains employèrent depuis dans leur acclamation nuptiale le mot *Talassius*, comme pour souhaiter aux nouveaux époux une semblable destinée.

A cette acclamation, qui étoit encore en usage du tems de Pompée, & dont on voit des vestiges au siècle de Sidonius Apollinaire, se joignirent dans la suite les vers fescenniens, vers extrêmement grossiers, & pleins d'obscénités.

Les Latins n'eurent point d'autres Épithalames avant Catulle, qui prenant Sapho pour modèle, leur montra de véritables poèmes en ce genre, & substitua l'acclamation Grecque d'Hyménée, à l'acclamation Latine de *Talassius*. Il perfectionna aussi les vers fescenniens; mais, comme il arrive d'ordinaire, s'il les rendit plus chastes par l'expression, ils ne furent peut-être que plus obscènes par le sens.

Nous en avons des exemples dans un Épithalame de ce poète, dans une petite pièce qui nous est restée de l'empereur Gallien, & dans le Centon d'Aufone principalement. Stace, qui a fleuri sous Domitien, ne s'est permis dans l'Épithalame de Violantille & de Stella, aucune expression peu mesurée. Claudien n'a pas toujours été

si retenu, il s'échappe d'une manière indécente dans celui d'Honorius & de Marie.

Pour Sidonius Apollinaire, aussi-bien que tous les Modernes, dont les poésies sont lues des honnêtes gens, comme Buchanan parmi les Ecoïsois, Malherbe, & quelques autres parmi nous, excepté Scarron, ils sont irréprochables à cet égard; si pourtant l'on excepte encore parmi les Italiens le cavalier Marini, qui mêle sans respect pour ses héros, a des louanges quelquefois délicates, des traits tout à fait licentieux.

I I.

Caractère de l'Épithalame.

Il semble que l'Épithalame, admettant toute la liberté de la poésie, ne peut-être assujéti à des préceptes; mais, comment arriver à la perfection de l'art, sans le secours de l'art même? Aussi Denys d'Halicarnasse donnant aux Orateurs les règles de l'Épithalame, ne dit pas qu'elles soient inutiles; il les renvoie même aux écrits de Sapho. Rien n'est si avantageux, en général, que d'étudier les modèles, parce qu'ils renferment toujours les préceptes, & qu'ils en montrent encore la pratique.

Il est vrai qu'il n'y a point de règles particulières prescrites pour le genre, pour le nombre, ni pour la disposition des vers propres à cet ouvrage; mais, comme le sujet en tout genre de poésie est ce qu'il y

a de principal, il semble que le poëte doit chercher une fiction qui soit tout ensemble juste, ingénieuse, propre & convenable aux personnes qui en feront l'objet; & c'est en choisissant les circonstances particulières, qui ne sont jamais absolument les mêmes, que l'Épithalame est susceptible de toutes sortes de diversités.

Claudien & Buchanan, sans être en tout & à tous égards de vrais modèles, ont rendu propres à leurs héros les Épithalames qu'ils nous ont laissés. Pour le cavalier Marini, loin qu'il soit heureux dans le choix des circonstances, ou dans les fictions qu'il ne doit qu'à lui-même, on n'y trouve presque jamais ni convenance ni justesse. L'Épithalame qui a pour titre, *les travaux d'Hercule*, & pour objet un Seigneur de ce nom, n'est qu'une indécente & froide allusion aux travaux de ce dieu de la fable. Dans l'hyménée où il s'agit des noces de Vincent Caraffe, c'est Silene qui chante tout simplement l'Épithalame du berger Amynte. Telles sont ordinairement les fictions de cet Auteur; s'il en a d'une autre nature, il les emprunte de Claudien, de Sidonius Apollinaire même; ou il les gâte par des descriptions si longues & si fréquentes, qu'elles rebutent l'esprit, & font disparaître le sujet principal.

Parlons à présent des images ou des peintures qui conviennent à ce genre de poëme. L'É-

pithalame étant par lui-même destiné à exprimer la joie, à en faire éclater les transports, on sent qu'il ne doit employer que des images riantes, & ne peindre que des objets agréables. Il peut représenter l'Hyménée avec son voile & son flambeau; Vénus avec les Grâces, mêlant à leurs danses ingénues de tendres concerts; & les Amours cueillant des guirlandes pour les nouveaux époux. Mais, ramener dans un Épithalame le combat des géans, & la fin tragique des héroïnes fabuleuses, comme fait Sidonius Apollinaire, ou le repas de Thyeste, & la mort de César, comme fait le cavalier Marini, c'est, pour le dire avec un Ancien, être en fureur en chantant l'Hyménée.

Pour les images indécentes, ou qui révoltent la modestie, quiconque en employe de ce caractère, ne pêche pas moins contre les règles de l'art en général, que contre ses vrais intérêts. En effet, si un discours n'a de véritable beauté qu'autant qu'il exprime une chose qui fait plaisir à voir ou à entendre, ou bien qu'il présente un sens honnête, comme Théophraste le soutient, comme la raison même le persuade, que doit-on penser de ces sortes d'images? Et se les permettre dans une matière chaste par elle-même, n'est-ce pas en quelque manière imiter Aufone, qui pour avoir travesti en Poëte sans pudeur le plus sage de tous

les Poètes, n'a pu trouver encore parmi tant de siècles un seul Apologiste ?

Bien différent de cet Écrivain, Théocrite n'offre à l'esprit que des images agréables; il ne représente que des objets gracieux, & avec des idées & des expressions enchanteresses. Tel est son Épithalame d'Hélène, chef-d'œuvre en ce genre qu'on ne sçauroit trop louer. Après avoir donné des couronnes d'hyacinthe aux filles de Lacédémone qui chantent l'Hyménée, Théocrite leur fait relever en ces termes le bonheur de Ménélæus. « Vous êtes ar-
rivé à Sparte sous des auspices bien favorables; seul entre les demi-dieux, vous devez le gendre de Jupiter, vous épousez Hélène ! les Graces l'accompagnent, les Amours sont dans ses yeux; elle étoit l'ornement de Sparte, comme le cyprès est l'honneur des jardins. » Puis venant à Hélène même : « Uniquement occupées de vous, nous allons, disent-elles, vous cueillir une guirlande de lotos; nous la suspendrons à un plane, & en votre honneur nous y répandrons des parfums. Sur l'écorce du plane, on gravera ces mots : *Honorez moi, je suis l'arbre d'Hélène.* » S'adressant ensuite aux deux époux; « Puisse Vénus, ajoutent-elles, vous inspirer une ardeur mutuelle &

» durable ! Puisse Latone vous
» accorder une heureuse postérité, & Jupiter vous donner
» des richesses que vous transmettiez à vos descendants. »

Ce poème, au reste, a deux parties qui sont bien marquées, & qui paroissent essentielles à tout Épithalame; l'une qui comprend les louanges des nouveaux époux, l'autre qui renferme des vœux pour leur prospérité.

La première partie exige tout l'art du Poète; car, il en faut infiniment pour donner des louanges, qui soient tout ensemble ingénieuses, naturelles, & convenables; & voilà sans doute pourquoi l'on dit si souvent que l'Épithalame est l'écueil des Poètes. Les louanges seront ingénieuses, si elles sortent, pour ainsi dire, du fond même de la fiction; naturelles, si elles ne blessent pas la vraisemblance poétique; convenables, si elles sont accommodées selon les règles de cette vraisemblance au sexe, à la naissance, à la dignité, au mérite personnel.

Il en est de même, à proportion, des vœux; ils doivent être naturels, ou se renfermer dans la vraisemblance poétique; & convenables, ou ne pas excéder la vraisemblance relative, si l'on peut s'exprimer ainsi avec M. l'Abbé Souchay.

EPITHERSIDE, *Epithersides*, *Ἐπιθερσίδης*, (a) héros, dont il

(a) Diod. Sicul. p. 203.

est parlé dans Diodore de Sicile. C'étoit un des amis de Pentathle.

EPITHETE, *Epithetum*, terme de Grammaire & de Rhétorique, du Grec ἐπίθετος. *adjectivus, accessorius, impositivus*, dont le neutre est ἐπίθετον. On sous-entend ὄνομα, *nomen*; ainsi, ce mot *Epithete*, pris substantivement, veut dire nom ajouté. Nos peres, plus voisins de la source, faisoient ce mot masculin; mais enfin les femmes & les personnes sans études, voyant ce mot terminé par un e muet, l'ont fait du genre féminin, & cet usage a prévalu. Le peuple abuse en plusieurs mots de ce que l'e muet est souvent le signe du genre féminin, sur-tout dans les adjectifs, *saint, sainte; époux, épouse; ouvrier, ouvrière*, &c.

M. l'abbé Girard n'a point fait d'observation sur la différence qu'il y a entre *Epithete* & *adjectif*. Il semble que l'adjectif soit destiné à marquer les propriétés physiques & communes des objets, & que l'*Epithete* désigne ce qu'il y a de particulier & de distinctif dans les personnes & dans les choses, soit en bien, soit en mal; *Louis le Begue, Philippe le Hardi, Louis le Grand*, &c. C'est en partie de la liberté que nos peres prenoient de donner des *Epithetes* aux personnes, qu'est venu l'usage des noms propres de famille.

Quand le simple adjectif, ajouté à un nom commun ou

appellatif, le fait devenir nom propre, alors cet adjectif est une *Epithete*; *urbs*, ville, est un nom commun; mais, quand on disoit *magna urbs*, on entendoit la ville de Rome.

Tous les adjectifs, qui sont pris en un sens figuré, sont des *Epithetes*; *la pâle mort, une verte vieillesse*, &c.

Les adjectifs patronymiques, c'est-à-dire, tirés du nom du pere ou de quelqu'un des ayeux, sont des *Epithetes*; *Telamonius Ajax*, Ajax fils de Télamon. Il en est de même des adjectifs tirés du nom de la patrie; c'est ainsi que Pindare est souvent appelé le poëte Thébain, *poeta Thebanus*; *Dion Syracusanus*, Dion de Syracuse, &c. Souvent les noms patronymiques sont employés substantivement par antonomase, *κατὰ ἑξοχὴν*, *per excellentiam*. C'est ainsi que par le philosophe on entend Aristote, & par le poëte, on désigne Homère; mais, alors *Philosophe* & *Poëte* n'étant point joints à des noms propres, sont pris substantivement, & par conséquent ne sont point des *Epithetes*.

On doit user avec art des *Epithetes* ou adjectifs; on ne doit jamais ajouter au substantif une idée accessoire, déplacée, vaine, qui ne dit rien de marqué. Les *Epithetes* doivent rendre le discours plus énergique. M. de Fénelon ne se contente pas de dire que, l'*Orateur, comme le Poëte, doit employer des figures, des images & des traits*;

il dit qu'il doit employer des figures ornées, des images vives, & des traits hardis, lorsque le sujet le demande.

Les Épithètes qui ne se présentent pas naturellement, & qui sont tirées de loin, rendent le discours froid & ennuyeux. On ne doit jamais se servir d'Épithètes par ostentation, on n'en doit faire usage que pour appuyer sur les objets, sur lesquels on veut arrêter l'attention.

EPITHRICADIES, *Epithricadia*, (a) étoient des fêtes en l'honneur d'Apollon, selon Héfychius.

EPITIME, *Epitimus*, (b) *Ἐπίτιμος* grand ami de Démosthène, comme en fait foi une lettre de cet Orateur. Il l'écrivit à Héracléodore en faveur de son ami.

EPITIMIUS, *Epitimus*, (c) *Ἐπίτιμος*, natif de Pharsale; son cheval ayant été tué par mégarde aux jeux publics, d'un coup de javelot lancé par un athlète, Périclès passa toute une journée avec Protagoras, à examiner qui étoit, selon la droite raison, le véritable auteur de ce meurtre, ou le javelot, ou celui qui l'avoit lancé, ou les agonothes, c'est-à-dire, les présidens de ces jeux.

EPITOGÉ; c'étoit une espèce de manteau, que les Romains mettoient sur la toge, qui étoit leur habillement distinctif.

EPITOME, *Epitome*, abrégé, ou réduction des principales matières d'un grand ouvrage, resserrées dans un beaucoup moindre volume.

On reproche souvent aux auteurs d'Építome, que leur travail occasionne la perte des originaux. Ainsi, on attribue à l'Építome de Justin, la perte de l'histoire universelle de Trogue Pompée; & à l'abrégé de Florin, celle d'une grande partie des décades de Tite-Live.

EPITRITE, terme de poésie Latine. C'est un pied composé de quatre syllabes, trois longues & une breve.

Les Grammairiens comptent quatre sortes d'Építrites; le premier est composé d'un iambe & d'un spondée, comme *salūtāntēs*; le second d'un trochée & d'un spondée, comme *cōncitātī*; le troisième d'un spondée & d'un iambe, comme *cōmūnicāns*; & le quatrième d'un spondée & d'un trochée, comme *īncāntārē*.

Építrite étoit chez les Grecs le nom d'un rapport, appelé autrement raison sesquitière, & qui est celui de 3 à 4, ou de la quarte.

C'étoit aussi le nom d'un des rythmes de leur musique, duquel les deux tems étoient entr'eux dans ce même rapport.

EPITROPE, figure de Rhétorique, appelée par les Latins *concessio*, par laquelle l'O-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.

(b) Démosth. p. 203.

(c) Plu. T. I. p. 172.

rateur accorde quelque chose qu'il pourroit nier, afin que par cette marque d'impartialité, il puisse obtenir à son tour qu'on lui accorde ce qu'il demande.

Ainsi, M. Despréaux a dit de Chapelain par Épitrope :

Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;

Qu'on prise sa candeur, & sa civilité;

Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère;

On le veut, j'y souscris, & suis près de me taire.

Mais, que pour un modèle on montre ses écrits,

Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits;

Comme roi des Auteurs, qu'on l'élève à l'empire,

Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire.

EPITYCHES, *Epityches*, (a) nom que Denys d'Halicarnasse semble donner à un promontoire voisin de Prochita, dans la mer Thyrrène. Ortélius soupçonne ce passage d'être corrompu, & croit qu'il faut lire *Pitheuse*.

EPITYCHES, *Epityches*, pere de l'athlète Eurythimus.

EPIUM, *Æpium*, ou EPIUM, Εἶμα, nom d'une ville. Voyez Epéum.

EPIURUS, *Epiurus*, (b) Εἰςυρος, aimoit une courtisane, nommée Myrtale.

EPIUS, *Æpius*, athlète, dont Plutarque blâme la vanité, & découvre la foiblesse.

EPIXYÈS, *Epixyes*, (c) Εἰξύης, seigneur de Perse, satrape de la Phrygie supérieure, dressa un jour des embûches à Thémistocle. Il apostâ quelques soldats Pisidiens pour le tuer, quand il seroit arrivé dans la ville appelée Léontocéphale, c'est-à-dire, tête de Lion; mais, avant qu'il y arrivât, comme il dormoit un jour dans son logis sur l'heure de midi, on dit que la mere des dieux lui apparut en songe, & lui dit : *Thémistocle, éloigne-toi de la tête de Lion, pour ne pas tomber entre les griffes du lion; & pour prix de l'avis que je te donne, je te demande pour mon esclave ta fille Mnésiptoleme.*

Thémistocle, s'éveillant en sursaut, & troublé de ce songe, fit ses prières à la déesse, quitta le grand chemin, prit un détour; & après avoir passé le lieu qui lui avoit été marqué, la nuit étant venue, il se logea. Par hazard un des somniers qui portoient sa tente, tomba dans l'eau, les esclaves étendirent les tapisseries pour les faire sécher. Les Pisidiens, qui étoient aux aguets, ne distinguant pas bien au clair de la lune, que c'étoient des ta-

(a) Dionys. Halicarn. L. I. c. 11.

(b) Lucian. T. II. p. 751.

(c) Plut. T. I. p. 127.

pisseries qui séchoient, & les prenant pour le pavillon de Thémistocle, accoururent l'épée à la main, espérant qu'ils le trouveroient dans sa tente tout endormi; mais, dès qu'ils se furent approchés, & qu'ils voulurent lever un coin de la tapisserie, les gens de Thémistocle les chargerent vigoureusement & les prirent. Ayant donc échappé ce danger de cette manière, & ne pouvant assez admirer l'apparition de la déesse, il lui bâtit dans la ville de Magnésie un temple, qu'il appella *le temple de Dindymene*, & lui consacra sa fille Mnésipsoleme, qu'il fit grande prêtresse.

EPIZÉLUS, *Epizelus*, (a) Επιζελος, fils de Cuphagoras, étoit d'Athènes. Il lui arriva une chose singulière à la bataille de Marathon. Comme il combattoit vaillamment, & qu'il faisoit le devoir d'un homme de cœur, il perdit la vue sans avoir reçu aucune blessure, sans avoir même été frappé, & demeura aveugle tout le reste de sa vie. Hérodote dit lui avoir entendu dire, en parlant de son aventure, qu'il lui sembla voir un grand homme armé qui se présenta devant lui, & dont la barbe étoit si longue qu'elle couvroit son bouclier; que néanmoins il passa ce fantôme, & qu'il alla tuer son écuyer.

EPODE, *Epode*, (b) εὔποδος

de poésie des Grecs & des Latins. Ce mot ce prend en plus d'une signification.

1.^o On appelloit *Epode* chez les Grecs un assemblage de vers lyriques, ou la dernière strophe qui dans les odes, se chantoient immédiatement après deux autres stances, nommées *strophe* & *antistrophe*. Cestrois sortes de stances se répétoient ordinairement plusieurs fois suivant ce même ordre, dans le cours d'une seule ode, & le nombre de ces répétitions remplissoit l'étendue de ce poëme. La *strophe* & l'*antistrophe* contenoient toujours autant de vers l'une que l'autre, & pouvoient par conséquent se chanter sur le même air. L'*Épode*, tantôt plus longue, tantôt plus courte, leur étoit rarement égale; elle devoit donc, pour l'ordinaire, se chanter sur un air différent; elle terminoit le chant de ce que les Grecs nommoient *période*, & de ce que nous pourrions appeller *un couplet de trois stances*, & elle en faisoit comme la clôture; c'est aussi de cette circonstance que lui venoit son nom, dérivé du verbe *ἔπειον*, chanter par dessus, chanter à la fin. Après avoir chanté le premier couplet de l'ode, composé de ces trois stances, on chantoit le second, puis le troisième, & ainsi des autres. Presque toutes les odes de Pindare fournissent des preu-

(a) Herod. L. VI. c. 117.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscriptions. &

Bell. Lett. Tom. X. pag. 46. & suiv. 245. & suiv.

ves de ce que l'on vient d'avancer.

2.^o On donnoit le nom d'Épode à un petit poëme lyrique, composé de plusieurs distiques, dont les premiers vers étoient autant d'iambes-trimètres, ou de six pieds, & les derniers étoient plus courts, & seulement des iambes-dimètres ou de quatre pieds. De ce genre étoient les Épodes d'Archiloque, c'est-à-dire, ces pièces dans lesquelles ce Poëte satyrique déchiroit impitoyablement Lycambe, Néobulé sa fille, & plusieurs de ses parens distingués par leur naissance ou par leurs emplois.

S'il en faut croire Victorinus le Grammairien, c'étoit proprement le petit vers qui s'appelloit Épode, parce qu'il terminoit le sens du distique, de même que l'Épode des odes en finissoit le chant. Ce Grammairien ajoute que chaque vers trimètre ne doit point se faire entendre sans être suivi du petit vers dimètre, qui en fait comme la clôture & le complément.

3.^o Le Grammairien-poëte Térentianus attribue le nom d'Épode à un demi-vers élégiaque, & Victorinus lui-même va jusqu'à prodiguer cette dénomination au petit vers adonien, mis après trois vers saphiques, & de plus à un petit poëme composé de plusieurs vers adoniens rangés de suite.

4.^o Enfin on a étendu la signification du mot *Epode*, jusqu'à désigner par-là tout petit vers, mis à la suite d'un ou de plusieurs grands; en ce sens le pentamètre est le vers Épode, après l'examètre qui est le proodique.

Si l'on demandoit à présent ce que signifient ces mots *liber Epodon*, titre que porte le livre V. des odes d'Horace; on pourroit répondre que ce livre a pris ce nom de l'inégalité des vers, rangés de manière que chaque grand vers est suivi d'un petit, qui en est le complément ou la clôture. Ainsi, quand le livre V. des odes d'Horace est intitulé *liber Epodon*, livre des Épodes, cela signifie *liber versuum Epodon*, livre de vers Épodes, livre où chaque grand vers de l'ode est suivi d'un petit vers qui termine le sens; il faut cependant observer que les huit dernières odes de ce livre ne sont point du caractère Épodique des dix premières.

EPOMÉE, *Epomeus*, colline ou montagne, appelée par d'autres Epopée. Voyez Epopée.

EPOMIS, *Epomis*, terme Grec, que l'on a traduit en Latin par *superhumérale*, & qui répond à l'Hébreu Ephod.

EPONE, *Epona*, (a) la même qu'Hippone déesse des chevaux & des écuries. Voyez Hippone.

On a découvert dans la Ca-

(a) Juven. Satyr. 8. v. 157. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 409.

rinthie une inscription, qui est un vœu à Hercule & à Epone ; cette Epone se trouve encore avec une autre déesse dans une inscription trouvée à Pinoberg près du Danube.

EPONYMES, *Eponymi*, (a) *ἑπωνυμιοι*. On appelloit ainsi à Athènes ceux qui avoient donné leur nom aux tribus de nouvelle création. Quand on vouloit faire passer quelque nouvelle loi, on l'affichoit devant les statues des Eponymes, afin que chacun eût la liberté de l'examiner & d'en dire son sentiment ; c'étoit un des réglemens de Solon, comme nous l'apprend Démoilhène dans son oraison contre Leptine.

Les villes de la province d'Asie, dès la plus haute antiquité, marquoient la suite des années par les noms des Éponymes, qu'elles inscrivoient dans leurs fastes, sur les monumens, & dans les actes publics. Ces Éponymes, qui donnoient le nom à l'année, étoient différens en différentes villes ; dans les unes, c'étoient les ministres de la religion, prêtres, pontifes, & quelquefois les prêtresses ; dans les autres, c'étoient les magistrats civils, les stratèges, les archontes, &c., qui donnoient le nom à l'année. Toutes ces dignités ou magistratures Éponymes étoient annuelles ; & pour éviter la confusion dans l'ordre des années, on avoit soin de

marquer dans les fastes, que tel occupoit la dignité ou la magistrature, pour la seconde, pour la troisième fois, &c.

Les Éponymes de la ville de Sardes n'ont pas toujours été les mêmes officiers ; il paroît que sous les règnes de Tibère & de Trajan, le proconsul gouverneur de la province étoit Éponyme ; sous presque tous les règnes suivans jusqu'à Gallien, les années étoient marquées par la suite des archontes ou des stratèges. On trouve sur les médailles de cette ville les titres de pontife ou d'asiarque, lorsque le magistrat Éponyme étoit élevé à la dignité de pontife ou d'asiarque : ΕΠΙ. ΓΑΛ. ΚΛΑΥΔΙΑΝΟΥ. ΑΡΧΙΕ. ΜΕΙ ΕΠΙ. ΣΤΡΑ. ΚΟΡ. ΟΥΕΤ-ΤΗΝΙΑΝΟΥ. ΑCΙ. ΑΡΧ. Α ΕΠΙ. ΔΟΜ. ΡΟΥΦΟΥ. ΑCΙΑΡΧ. Κ. ΥΙΟΥ. Τ. ΑCΙ. ΑΡΧ. Α. Mais, ces dignités n'étoient point Éponymes à Sardes ; on les marquoit sur les monumens pour honorer le magistrat qui en étoit décoré.

EPOÉE, *Epopæus*, (b) ou **EPOPOS**, colline ou montagne, qui étoit située au milieu de l'île de Pirhécuse. Ceux qui habiterent autrefois cette île, furent contraints de l'abandonner, à cause d'un grand tremblement de terre & d'un incendie, que causerent des torrens de flammes qui sortirent tout à coup de cette montagne. On

(a) Pauf. p. 8, 9. Plut. T. I. p. 318. Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. T. XVIII. p. 152, 153.

(b) Strab. pag. 247, 248. Plin. T. I. pag. 114.

en vit encore sortir de nouveaux, sous le consulat de Lucius Martius & Sextus Julius, ainsi que sous l'empire d'Auguste, & sous ceux de Tite & de Domitien son frere. L'an de Jesus-Christ 1300, il s'y fit un dernier embrasement, qui obligea ceux qui en échappèrent de se retirer les uns à Bayes, & les autres dans l'isle de Sainte-Marie. Cette montagne est appelée aujourd'hui le mont Saint Julien.

Strabon dit que ces irrup-tions de feux ont donné lieu à la fable d'imaginer que Typhon est renversé sous cette isle. Pindare en parle dans ce sens là. Strabon ajoute que ses eaux minérales sont bonnes pour ceux qui sont travaillés de la gravelle.

EPOPÉE, *Epopeus*, (a) *Ἐπὸπιεύς*, Nauroonnier, est mis par Ovide au nombre de ceux qui prirent un jour Bacchus.

EPOPÉE, *Epopeus*, (b) *Ἐπὸπιεύς*, fils d'Aloëus, & petit-fils du Soleil, obtint le gouvernement de l'Éphyrée, après la mort de Bunus.

EPOPÉE, *Epopeus*, (c) *Ἐπὸπιεύς*, vint de Thessalie à Sicyone; & après la mort de Corax, roi des Sicyoniens, il s'empara du royaume. Ce fut, dit-on, sous son règne qu'une armée ennemie entra pour la première fois dans ce pays, qui jusques-là n'avoit jamais été

troublé par aucune guerre; voici quel fut le sujet de celle-ci.

Antiope, fille de Nyctée, étoit alors célèbre dans toute la Grece pour sa rare beauté; même on la disoit fille, non de Nyctée, mais du fleuve Asope qui arrosoit les terres des Platéens & des Thébains. Soit qu'Épopée l'eût demandée en mariage, ou qu'amoureux de cette princesse il voulût satisfaire sa passion à quelque prix que ce fût, le fait est qu'il l'enleva. Les Thébains, bien résolus de venger cet affront, marcherent aussi-tôt contre lui; le combat fut sanglant. Nyctée y reçut une blessure mortelle. Épopée remporta la victoire, mais il fut blessé aussi. Nyctée, s'étant fait reporter à Thebes, & sentant sa fin approcher, laissa l'administration du royaume à son frere Lycus, en le conjurant de venger sa mort, de combattre Épopée avec de plus grandes forces, & de punir Antiope, si elle tomboit entre ses mains. Cependant, Épopée ne songeoit qu'à rendre des actions de graces aux dieux pour le succès de ses armes, & à bâtir un temple à Minerve. Quand le temple fut achevé, il pria la déesse de lui faire connoître par quelque signe si la consécration lui en avoit été agréable, & l'on dit qu'incontinent après sa priere on vit

(a) Ovid. Metam. L. III. c. 10.

(b) Paus. p. 85, 92.

(c) Paus. pag. 95, 104. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 137, 138.

naitre un olivier devant la porte du temple ; mais , peu de jours après , Epopée ne laissa pas de mourir de sa blessure , qu'il avoit négligée. Sa mort mit fin à la guerre ; car , Lamedon qui lui succéda , remit Antiope entre les mains de Lycus.

On voyoit à Sicyone , près de la porte que les Sicyoniens appelloient la porte sacrée , ce temple de Minerve qui fut consacré par Epopée , & qui , soit pour la grandeur , soit pour la magnificence , l'emportoit de beaucoup sur tous les édifices de ce siècle-là ; mais , le tems n'avoit épargné que sa réputation au siècle de Pausanias , car ce temple avoit été brûlé par le feu du ciel , & il n'y avoit plus qu'un seul autel que la foudre n'eût pas endommagé , & qui subsistât dans le même état qu'il étoit du tems d'Epopée. Devant cet autel étoit la sépulture du héros ; auprès de son tombeau l'on avoit rangé les statues de ces dieux que l'on nommoit préservateurs , auxquels les Sicyoniens faisoient des sacrifices avec les mêmes cérémonies que les Grecs avoient accoutumé de pratiquer pour détourner d'eux les maux qu'ils appréhendoient. Il y avoit encore dans le même lieu , un autre temple , quel'on disoit avoir été bâti aussi par Epopée en l'honneur de Diane & d'Apolon.

EPOPÉE, *Epopæus*, (a) *Ἐποπεύς*, roi de l'île de Lesbos , fut pere de Nyctimene , que l'on dit avoir été changée en hibou.

EPOPÉE, *Epos*, *Ἔπος* ; c'est l'imitation , en récit , d'une action intéressante & mémorable. Ainsi , l'Epopée diffère de l'histoire , qui raconte sans imiter ; du poème dramatique , qui peint en action ; du poème didactique , qui est un tissu de préceptes ; des fables en vers , de l'apologue , du poème pastoral , en un mot de tout ce qui manque d'unité , d'intérêt , ou de noblesse.

Nous allons placer ici les réflexions d'un habile homme sur ce que les regles qu'on a prescrites à l'Epopée , ont d'essentiel ou d'arbitraire. Les unes regardent le choix du sujet , les autres la composition.

I.

Du choix du sujet.

Le P. le Bossu veut que le sujet du poème Épique soit une vérité morale , présentée sous le voile de l'allégorie ; en sorte qu'on n'invente la fable qu'après avoir choisi la moralité , & qu'on ne choisisse les personnages qu'après avoir inventé la fable. Cette idée creuse , présentée comme une regle générale , ne mérite pas même d'être combattue.

L'abbé Terrasson veut que sans avoir égard à la moralité ,

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. T. VIII. p. 66.

on prenne pour sujet de l'Épopée l'exécution d'un grand dessein, & en conséquence il condamne le sujet de l'Illiade, qu'il appelle une inaction. Mais, la colère d'Achille ne produit-elle pas son effet, & l'effet le plus terrible, par l'inaction même de ce héros ? ce n'est pas la première fois qu'on a confondu, en poésie, l'action avec le mouvement.

Il n'y a point de règle exclusive sur le choix du sujet. Un voyage ; une conquête, une guerre civile, un devoir, un projet, une passion, rien de tout cela ne se ressemble, & tous ces sujets ont produit de beaux poèmes. Pourquoi ? Parce qu'ils réunissent les deux grands points qu'exige Horace ; l'importance & l'intérêt, l'agrément & l'utilité.

L'action d'un poème est une, lorsque du commencement à la fin, de l'entreprise à l'événement, c'est toujours la même cause qui tend au même effet. La colère d'Achille fatale aux Grecs, Ithaque délivrée par le retour d'Ulysse, l'établissement des Troyens dans l'Aufonie, la liberté Romaine défendue par Pompée & succombant avec lui, toutes ces actions ont le caractère d'unité qui convient à l'Épopée ; & si les Poètes l'ont altéré dans la composition, c'est le vice de l'art, non du sujet.

Ces exemples ont fait regarder l'unité d'action comme une règle invariable ; cependant, on a pris quelquefois

Tome XVI,

pour sujet d'un poème Épique tout le cours de la vie d'un homme, comme dans l'Achilléide, l'Héracléide, la Théséide, &c.

M. de la Motte prétend même que l'unité de personnage suffit à l'Épopée, par la raison, dit-il, qu'elle suffit à l'intérêt ; mais c'est-là ce qui reste à examiner.

Quoi qu'il en soit, l'unité de l'action n'en détermine ni la durée ni l'étendue. Ceux, qui ont voulu lui prescrire un tems, n'ont pas fait attention qu'on peut franchir des années en un seul vers, & que les événements de quelques jours peuvent remplir un long poème. Quant au nombre des incidens, on peut les multiplier sans crainte, ils formeront un tout régulier, pourvu qu'ils naissent les uns des autres, & qu'ils s'enchaînent mutuellement. Ainsi, quoique Homère, pour éviter la confusion, n'ait pris pour sujet de l'Illiade que l'incident de la colère d'Achille, l'enlèvement d'Hélène vengé par la ruine de Troie n'en seroit pas moins une action unique, & telle que l'admet l'Épopée dans sa plus grande simplicité.

Une action vaste a l'avantage de la fécondité, d'où résulte celui du choix ; elle laisse à l'homme de goût & de génie la liberté de reculer dans l'enfoncement du tableau ce qui n'a rien d'intéressant, & de présenter sur les premiers plans les objets capables d'émouvoir l'ame. Si Homère avoit embrassé dans l'Illiade l'enlève-

E

ment d'Hélène vengé par la ruine de Troye, il n'auroit eu ni le loisir ni la pensée de décrire des tapis, des casques, des boucliers, &c. Achille dans la cour de Deidamie, Philoctète à Lemnos, & tant d'autres incidens pleins de noblesse & d'intérêts, parties essentielles de son action, l'auroient suffisamment remplie; peut-être même n'auroit-il pas trouvé place pour ses dieux, & il y auroit perdu peu de chose.

Le poëme Epique n'est pas borné comme la tragédie aux unités de lieu & de tems; il a sur elle le même avantage que la poësie sur la peinture. La tragédie n'est qu'un tableau; l'Épopée est une suite de tableaux qui peuvent se multiplier sans se confondre. Aristote veut avec raison que la mémoire les embrasse; ce n'est pas mettre le génie à l'étroit que de lui permettre de s'étendre aussi loin que la mémoire.

Soit que l'Épopée se renferme dans une seule action comme la tragédie, soit qu'elle embrasse une suite d'actions comme nos romans, elle exige une conclusion qui ne laisse rien à désirer; mais, le Poëte dans cette partie a deux excès à éviter; sçavoir, de trop étendre, ou de ne pas assez développer le dénouement.

L'action de l'Épopée doit être mémorable & intéressante, c'est-à-dire, digne d'être présentée aux hommes comme un objet d'admiration, de terreur,

ou de pitié; ceci demande quelque détail.

Un Poëte, qui choisit pour sujet une action, dont l'importance n'est fondée que sur des opinions particulières à certains peuples, se condamne par son choix à n'intéresser que ces peuples, & à voir tomber avec leurs opinions toute la grandeur de son sujet. Celui de l'Énéide, tel que Virgile pouvoit le présenter, étoit beau pour tous les hommes; mais, dans le point de vue sous lequel le Poëte l'a envisagé, il est bien éloigné de cette beauté universelle; aussi le sujet de l'Odyssée comme l'a faisi Homère [abstraction faite des détails], est bien supérieur à celui de l'Énéide. Les devoirs de roi, de pere, & d'époux appellent Ulysse à Ithaque; la superstition seule appelle Énée en Italie. Qu'un héros échappé à la ruine de sa patrie avec un petit nombre de ses concitoyens, surmonte tous les obstacles pour aller donner une patrie nouvelle à ses malheureux compagnons, rien de plus intéressant ni de plus noble. Mais, que par un caprice du destin il lui soit ordonné d'aller s'établir dans tel coin de la terre, plutôt que dans tel autre; de trahir une reine qui s'est livrée à lui, & qui l'a comblé de biens, pour aller enlever à un jeune prince une femme qui lui est promise; voilà ce qui a pu intéresser les dévots de la cour d'Auguste, & flatter un peuple enivré de sa fa

buleuse origine, mais ce qui ne peut nous paroître que ridicule & révoltant. Pour justifier Énée, on ne cesse de dire qu'il étoit pieux; c'est en quoi nous le trouvons puillanime; la pitié envers des dieux injustes ne peut être reçue que comme une fiction puérile, ou comme une vérité méprisable. Ainsi, ce que l'action de l'Énéide a de grand est pris dans la nature, ce qu'elle a de petit est pris dans le préjugé.

L'action de l'Épopée doit donc avoir une grandeur & une importance universelles, c'est-à-dire, indépendantes de tout intérêt, de tout système, de tout préjugé national, & fondées sur les sentimens & les lumières invariables de la nature. *Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi*, est une leçon intéressante pour tous les peuples & pour tous les rois; c'est l'abrégé de l'Iliade. Cette leçon à donner à tout le monde, est le seul objet qu'ait pu se proposer Homère; car prétendre que l'Iliade soit l'éloge d'Achille, c'est vouloir que le paradis perdu soit l'éloge de Satan. Un panégyriste peint les hommes comme ils doivent être; Homère les peint comme ils étoient. Achille & la plupart de ses héros ont plus de vices que de vertus, & l'Iliade est plutôt la satire que l'apologie de la Grece.

Lucain est sur-tout recommandable par la hardiesse avec laquelle il a choisi & traité son

sujet aux yeux des Romains devenus esclaves, & dans la cour de leur tyran :

Proxima quid soboles, aut quid meruere nepotes

In regnum nasci? Pavidè num gessimus arma?

Teximus an jugulos? Alieni paterna timoris

In nostra cervice sedet. . . .

Ce génie audacieux avoit senti qu'il étoit naturel à tous les hommes d'aimer la liberté, de détester quiconque l'opprime, d'admirer quiconque la défend; il a écrit pour tous les siècles; & sans l'éloge de Néron dont il a souillé son poëme, on le croiroit d'un ami de Caton.

La grandeur & l'importance de l'action de l'Épopée dépendent de l'importance & de la grandeur de l'exemple qu'elle contient. Exemple d'une passion pernicieuse à l'humanité; sujet de l'Iliade. Exemple d'une vertu constante dans ses projets, ferme dans les revers, & fidelle à elle même; sujet de l'Odyssée, &c. Dans les exemples vertueux, les principes, les moyens, la fin, tout doit être noble & digne; la vertu n'admet rien de bas. Dans les exemples vicieux, un mélange de force & de foiblesse, loin de dégrader le tableau, ne fait que le rendre plus naturel & plus frappant. Que d'un intérêt puissant naissent des divisions cruelles, on a dû s'y attendre, & l'exemple est in-

fructueux. Mais, que l'infidélité d'une femme & l'imprudence d'un jeune insensé dépeuplent la Grece & embrasent la Phrygie, cet incendie allumé par une étincelle inspire une crainte salutaire ; l'exemple instruit en étonnant.

Quoique la vertu heureuse soit un exemple encourageant pour les hommes, il ne s'ensuit pas que la vertu infortunée soit un exemple dangereux. Qu'on la présente telle qu'elle est dans le malheur, sa situation ne découragera point ceux qui l'aiment. Caton n'étoit pas heureux après la défaite de Pompée ; & cependant qui n'envierait le sort de Caton tel que nous le peint Sénèque, *inter ruinas publicas erectum* ?

L'action de l'Épopée semble quelquefois tirer son importance de la qualité des personnages ; il est certain que la querelle d'Agamemnon avec Achille, n'auroit rien de grand si elle se passoit entre deux soldats ; pour quoi ? parce que les suites n'en seroient pas les mêmes. Mais, qu'un Plébéien comme Marius, qu'un homme privé, comme Cromwel, Fernand-Cortès, &c. entreprenne, exécute de grandes choses, soit pour le bonheur, soit pour le malheur de l'humanité, son action aura toute l'importance qu'exige la dignité de l'Épopée. On a dit : *Il n'est pas besoin que l'action de l'Épopée soit grande en elle même, pourvu que les personnages soient d'un rang élevé ;*

& nous disons : *Il n'est pas besoin que les personnages soient d'un rang élevé, pourvu que l'action soit grande en elle-même.*

Il semble que l'intérêt de l'Épopée doive être un intérêt public, l'action en auroit sans doute plus de grandeur, d'importance, & d'utilité ; toutefois on ne peut en faire une règle. Un fils dont le père gémiroit dans les fers, & qui tenteroit pour le délivrer tout ce que la nature & la vertu, la valeur & la piété peuvent entreprendre de courageux & de pénible ; ce fils, de quelque condition qu'on le supposât, seroit un héros digne de l'Épopée, & son action mériterait un Voltaire ou un Fenelon. On éprouve même qu'un intérêt particulier est plus sensible qu'un intérêt public, & la raison en est prise dans la nature. Cependant, comme le poème Épique est surtout l'école des maîtres du monde, ce sont les intérêts qu'ils ont en main qu'il doit leur apprendre à respecter. Or, ces intérêts ne sont pas ceux de tel ou tel homme, mais ceux de l'humanité en général, le plus grand & le plus digne objet du plus noble de tous les poèmes.

I I.

De la composition.

La composition de l'Épopée embrasse trois points principaux, le plan, les caractères & le style. On distingue dans le plan l'exposition, le nœud, & le dénouement ; dans les ca-

raclères, les passions & la morale ; dans le style, la force, la précision, & l'élégance, l'harmonie & le coloris.

1.^o Du plan. L'exposition a trois parties, le début, l'invocation, & l'avant-scène.

Le début n'est que le titre du poème plus développé, il doit être noble & simple.

L'invocation n'est une partie essentielle de l'Épopée, qu'en supposant que le Poète ait à révéler des secrets inconnus aux hommes. Lucain qui ne devoit être que trop instruit des malheurs de sa patrie, au lieu d'invoker un Dieu pour l'inspirer, se transporte tout-à-coup au tems où s'alluma la guerre civile. Il frémit, il s'écrie :

Citoyens, arrêtez ; quelle est votre fureur !

L'habitant solitaire est errant dans vos villes ;

La main du laboureur manque à vos champs stériles.

Ce mouvement est plein de chaleur ; une invocation eût été froide à sa place.

L'avant-scène est le développement de la situation des personnages au moment où commence le poème, & le tableau des intérêts opposés, dont la complication va former le nœud de l'intrigue.

Dans l'avant-scène, ou le Poète suit l'ordre des évènements, & la fable se nomme simple ; ou il laisse derrière lui une partie de l'action pour se

replier sur le passé, & la fable se nomme implexe. Celle-ci a un grand avantage, non seulement elle anime la narration, en introduisant un personnage plus intéressé & plus intéressant que le Poète, comme Henri IV, Ulysse, Énée, &c., mais encore en prenant le sujet par le centre, elle fait refluer sur l'avant-scène l'intérêt de la situation présente des acteurs, par l'impatience où l'on est d'apprendre ce qui les y a conduits.

Toutefois de grands évènements, des tableaux variés, des situations pathétiques, ne laissent pas de former le tissu d'un beau poème, quoique présentés dans leur ordre naturel. Boileau traite de maigres Historiens, les Poètes qui suivent l'ordre des tems ; cependant, l'exactitude ou les licences Chronologiques sont très-indifférentes à la beauté de la poésie ; ce sont la chaleur de la narration, la force des peintures, l'intérêt de l'intrigue, le contraste des caractères, le combat des passions, la vérité & la noblesse des mœurs ; qui font l'âme de l'Épopée, & qui feront du morceau d'histoire le plus exactement suivi, un poème Épique admirable.

L'intrigue a été jusqu'ici la partie la plus négligée du poème Épique, tandis que dans la tragédie elle s'est perfectionnée de plus en plus. On a osé se détacher de Sophocle & d'Euripide, mais on craint d'abandon-

ner les traces d'Homère. Virgile l'a imité, & l'on a imité Virgile.

Aristote a touché au principe le plus lumineux de l'Épopée, lorsqu'il a dit que ce poëme devoit être une tragédie en recit.

2.^o Des caractères. Rien ne paroît plus inutile que le mélange des êtres surnaturels avec les hommes ; tout ce que le Poëte peut se promettre, c'est de faire de grands hommes de ses dieux, *en les habillant de nos pièces*, suivant l'expression de Montagne. Et ne vaut-il pas mieux employer les efforts de la Poésie à rapprocher les dieux des hommes ? *Humana ad deos transfulerunt*, dit Cicéron en parlant des Philosophes mythologues, *divina mallem ad nos. Ce que j'y vois de plus certain*, dit Pope au sujet des dieux d'Homère, *c'est qu'ayant à parler de la divinité sans la connoître, il en a pris une image dans l'homme ; il contempla dans une onde inconstante & fangeuse, l'astre qu'il y voyoit réfléchi.*

On peut objecter que l'imagination ne raisonne point ; que le merveilleux l'enivre ; qu'il emporte l'ame hors d'elle même, sans lui donner le tems de se replier sur les idées qui détruiroient l'illusion. Tout cela est vrai, & c'est ce qui empêche de bannir le merveilleux de l'Épopée ; c'est ce qui engage à l'admettre même dans la tragédie. Mais, dans l'un & l'autre de ces poëmes, il est encore

moins raisonnable de l'exiger que de l'interdire.

Cependant, comment suppléer aux personnages surnaturels dans l'Épopée ? Par les vertus & les passions, non pas allégoriquement personnifiées [l'allégorie anime le Physique & refroidit le moral], mais rendues sensibles par leurs effets, comme elles le sont dans la nature, & comme la tragédie les présente. L'Épopée n'exige donc pour personnages que des hommes, & les mêmes hommes que la tragédie ; avec cette différence, que celle-ci demande plus d'unité dans les caractères, comme étant resserrée dans un moindre espace de tems.

Il n'est point de caractère simple. *L'homme*, dit Charon, *est un sujet merveilleusement divers & ondoyant* ; cependant, comme la tragédie n'est qu'un moment de la vie d'un homme, que dans ce moment même il est violemment agité d'un intérêt principal & d'une passion dominante, il doit, dans ce court espace, suivre une même impulsion, & n'essuyer que le flux & le reflux naturel à la passion qui le domine, au lieu que l'action du poëme Épique étant étendue à un plus long espace de tems, la passion a ses relâches, & l'intérêt ses diversions ; c'est un champ libre & vaste pour l'inconstance & l'instabilité, qui est le plus commun & apparent vice de la nature humaine. La sagesse & la vertu seules sont au-dessus des révolutions ; &

c'est un genre de merveilleux qu'il est bon de réserver pour elles.

Ainsi, quoique chacun des personnages employés dans l'Épopée, doive avoir un fond de caractère & d'intérêt déterminé, les orages qui s'y élèvent ne laissent pas quelquefois d'en troubler la surface & d'en dérober le fond. Mais, il faut observer aussi qu'on ne change jamais sans cause d'inclination, de sentiment ou de dessein ; ces changemens ne s'opèrent, s'il est permis de le dire, qu'au moyen des contrepoids. Tout l'art consiste à changer à propos la balance ; & ce genre de mécanisme exige une connoissance profonde de la nature.

3.^o Du style. Nous supposons dans le lecteur une idée juste des qualités du style en général. Appliquons, en peu de mots au style de l'Épopée, celles de ces qualités qui lui conviennent. Les premières sont la force, la précision, & l'élégance. La force & la précision sont inséparables ; mais, c'est avec l'élégance qu'il est difficile de les concilier. Parmi les Auteurs qui en écrivant, se livrent à leur génie, ceux qui pensent le plus ne sont pas ceux qui écrivent le mieux ; leurs idées, qui se pressent & se soulent dans leur impétuosité, sont que leurs expressions se serrent & se froissent ; au contraire, ceux dont les idées moins tumultueuses se succèdent & s'arrangent à leur aise, conservent dans leur style

cette liante facilité ; leur imagination donne à leur plume le loisir d'être élégante. Du nombre des premiers sont Sénèque, Tacite & Lucain, Corneille, Pascal & Bossuet ; du nombre des seconds, Cicéron, Tite-Live & Virgile, Racine, Malebranche & Fléchier.

Un ouvrage plus élégant & moins pensé a communément plus de succès qu'un ouvrage plus pensé & moins élégant. La lecture du premier est agréable & facile ; la lecture du second est utile, mais fatigante. Celui-ci est une mine d'or ; celui-là une feuille légère, mais artificiellement travaillée ; on l'admire, on en jouit ; & qui va fouiller dans les mines ? Ceux mêmes qui s'y enrichissent se gardent bien de les faire connoître. Combien d'Auteurs célèbres doivent leur fortune à d'obscurs Écrivains, qu'ils n'ont jamais daigné nommer ? On a dit qu'une pensée appartenoit à celui qui la rendoit le mieux ; cela ressemble au droit du plus fort. Dans le fait, il est du moins vrai que l'homme de génie est souvent comme le ver à soie qui file pour l'ouvrier, *sic vos, non vobis*. . . .

Mais, le soin qu'on prend de polir le style ne peut-il pas refroidir l'imagination & ralentir la pensée ? Non, lorsque le Poète se hâte d'abord de répandre ses idées dans toute leur rapidité, & ne donne à la correction que les intervalles du génie. Dans ce premier jet,

l'expression se fond avec la pensée, & ne faisant plus qu'un même corps avec elle, ne laisse à la réflexion que des traits à rechercher & des contours à arrondir. Rien n'est plus vif ni plus élégant que les scènes passionnées de racine; c'est ainsi qu'il les a travaillées. C'est ainsi sans doute qu'avoit commencé celui qui est mort à vingt-sept ans, & nous a laissé la Pharsale.

L'harmonie & le coloris distinguent sur-tout le style de l'Épopée. Il y a deux sortes d'harmonie dans le style, l'harmonie contrainte, & l'harmonie libre; l'harmonie contrainte, qui est celle des vers, résulte d'une division Symétrique & d'une mesure régulière dans les sons.

On sçait que l'examètre des Anciens étoit composé de six mesures à quatre tems; c'est d'après ce modèle que supposant longues ou de deux tems toutes les syllabes de notre langue, on en a donné douze à notre vers alexandrin. Mais, comme notre langue, quoique moins dactilique que le Grec & le Latin, ne laisse pas d'être mêlée de longues & de breves, & que le choix en est arbitraire dans les vers, il arrive qu'un vers a deux, trois, quatre, & jusqu'à huit tems de plus qu'un autre vers de la même mesure en apparence.

*Jé nē vēux qūe lā voir, sōupīrēr
ēť mōūrēr.*

*Trāçāt ā pās tārdis ūn pēnīblē
sīllōn.*

Ainsi, le mélange des syllabes breves & longues détruit dans nos vers la régularité de la mesure; or, point de vers harmonieux sans ce mélange; d'où il suit que l'harmonie & la mesure sont incompatibles dans nos vers. Le choix des sons y est arbitraire; ce n'est donc pas encore ce choix qui rend nos vers préférables à la prose. Enfin, la rime, qui peut causer un moment le plaisir de la surprise, ennuye & fatigue à la longue. Qu'est ce donc qui peut nous attacher à une forme de vers qui n'a ni rythme ni mesure, & dont l'irrégulière symétrie prive la pensée, le sentiment & l'expression des grâces nobles de la liberté?

La prose a son harmonie; & celle-ci, que nous appelons libre, se forme, non de tel ou de tel mélange de sons régulièrement divisés, mais d'un mélange varié de syllabes faciles, pleines & sonores, tour-à-tour lentes & rapides, au gré de l'oreille, & dont les suspensions & les repos ne lui laissent rien à souhaiter. Là tous les nombres que l'oreille s'est choisis par prédilection, dactyle, spondée, iambe, &c., se succèdent & s'allient avec une variété qui l'enchanter & ne la fatigue jamais; la mesure précipitée ou soutenue, interrompue ou remplie, suivant les mouvemens de l'ame, laisse au sentiment, d'in-

telligence avec l'oreille , choisir & marquer les divisions ; c'est là que le trimetre , le tétrametre , le pentametre , trouvent naturellement leur place ; car c'est une affectation puérile que d'éviter dans la prose , la mesure d'un vers harmonieux , si ce n'est peut-être celle du vers héroïque , dont le retour continu est trop familier à notre oreille , pour qu'elle ne soit pas étonnée de trouver ce vers isolé au milieu des divisions irrégulières de la prose.

Le coloris du style est une suite du coloris de l'imagination ; & comme il en est inséparable , nous avons cru devoir les réunir sous un même point de vue.

Le style de la tragédie est commun à toute la partie dramatique de l'Épopée.

Mais , la partie Epique permet , exige même des peintures plus fréquentes & plus vives ; ou ces peintures présentent l'objet sous ses propres traits , & on les appelle descriptions ; ou elles le présentent revêtu de couleurs étrangères , & on les appelle images.

Les descriptions exigent non seulement une imagination vive , forte & étendue , pour saisir à la fois l'ensemble & les détails d'un tableau vaste , mais encore un goût délicat & sûr pour choisir , & les tableaux , & les parties de chaque tableau qui sont dignes du poëme Héroïque. La chaleur des descriptions est la partie brillante &

peut-être inimitable d'Homère ; c'est par-là qu'on a comparé son génie à l'efflu d'un char qui s'embrase par sa rapidité. Ce feu , dit-on , n'a qu'à paroître dans les endroits où manque tout le reste , & sût-il environné d'absurdités , on ne le verra plus. C'est par-là qu'Homère a fait tant de fanatiques parmi les Sçavans , & tant d'enthousiastes parmi les hommes de génie ; c'est par-là qu'on l'a regardé tantôt comme une source intarissable où s'abreuvoient les Poëtes ,

A quo ceu fonte perenni

Vatum pieris ora rigantur aquis.

Tantôt comme l'avoit représenté le peintre Galathon , *cujus vomitum alii poetæ adstantes absorbent.*

Mais , ce n'est point assez de bien peindre , il faut bien choisir ce qu'on peint ; toute peinture vraie a sa beauté ; mais , chaque beauté a sa place. Tout ce qui est bas , commun , incapable d'exciter la surprise , l'admiration , ou la curiosité d'un lecteur judicieux , est déplacé dans l'Épopée.

Il faut , dit-on , des peintures simples & familières pour préparer l'imagination à se prêter au merveilleux ; oui , sans doute. Mais , le simple & le familier ont leur intérêt & leur noblesse. Le repas d'Henri IV , chez le solitaire de Gerfai , n'est pas moins naturel que le repas d'Énée sur la côte d'Afrique ; cependant , l'un est intéressant & l'autre ne l'est pas. Pourquoi ?

Parce que l'un renferme les idées accessoires d'une vie tranquille & pure, & l'autre ne présente que l'idée toute nue d'un repas de voyageurs.

Il reste à examiner la partie des images; surquoi on peut consulter l'article d'image.

EPOPS, *Epops*, (a) nom que les Grecs donnoient à cet oiseau que nous appellons Hupe. Térée, selon Ovide, fut changé en cet oiseau.

EPOPTES, *Epopta*, Ε'πίπται. (b) Pour bien entendre ce mot, il faut se rappeler qu'il y avoit à Athènes les grands & les petits mystères. Ceux qui avoient l'ambition d'y être admis, commençoient par les petits; & quand ils étoient reçus, ils étoient appelés mystes, c'est-à-dire, initiés; & ils ne pouvoient entrer que dans le vestibule du temple, il leur falloit au moins un an pour être admis ensuite aux grands mystères; alors ils entroient dans le temple, on leur montrait toutes les choses saintes, hors quelques-unes qui étoient réservées pour les Prêtres seuls, & alors ils étoient appelés *Epoptes*, c'est-à-dire, *Inspecteurs*. Il étoit défendu de conférer en même tems ces deux qualités. Il n'y eut que Démétrius, qui passa par-dessus les loix, & qui dans le même jour fut fait initié & confrère. Mais, la débauche

d'Alcibiade avoit déjà prévenu Démétrius, en faisant voir que l'inspection des choses saintes pouvoit suivre de près l'initiation.

EPOPTIQUE, *Epoptica*, Ε'πίπτικα, (c) nom que l'on donnoit à Athènes aux grands mystères, aux mystères les plus intimes. Voyez l'article précédent.

EPORÉDIE, *Eporedia*, (d) Ε'πορηδία, ville d'Italie, située en-deçà du Pô par rapport à nous. Ptolémée la met dans le païs des Salassiens. Pline dit que le peuple Romain bâtit la ville d'Eporédie, par l'ordre des oracles Sibyllins; & il ajoûte que les Gaulois nomment Eporédies les bons dompteurs de chevaux. Strabon appelle cette ville Eporaïdie, & en fait une colonie Romaine. Cette colonie fut fondée, dit-il, pour servir de boulevard contre les Salassiens; mais, elle ne fit pas beaucoup de résistance, jusqu'à ce que cette nation eut été détruite.

Les Notices de l'Empire nomment cette ville Eporizium. C'est aujourd'hui Ivree, sur la rivière de Donia, en Piémont, dans le Canavez.

EPORÉDORIX, *Eporedorix*, (e) jeune Seigneur Éduen, de grande naissance & de grand crédit. Il passa au service de César avec la cavalerie de son païs. Viridumarus, ou Viridu-

(a) Ovid. Metam. L. VI. c. 14.

(b) Plut. T. I. p. 202.

(c) Plut. T. I. pag. 900.

(d) Plin. T. I. p. 174. Tacit. Hist. L.

I. c. 70. Ptolem. L. III. c. 1. Strab. p. 205. Vell. Patere. L. I. c. 15.

(e) Cæf. de Bell. Gall. L. VII. p. 308. & seq.

marus, qui l'égalait en autorité, mais non pas en noblesse, y passa aussi avec lui. César fut bien aise de les avoir tous deux auprès de lui, parce qu'il y avoit de grandes jalousies entr'eux. Cependant, il se répand un faux bruit que ces deux illustres Seigneurs ont été mas-sacrés par les Romains sous prétexte de trahison, sans avoir seulement été ouïs en leur défense. Les Auteurs de ce faux bruit se proposoient de porter par-là les Éduens à la révolte. Mais, Eporédorix, averti de ce qui se passoit, vient promptement le découvrir à César, & le prie d'y donner ordre, lui représentant entre autres choses, qu'il craignoit que son pays ne quittât l'alliance Romaine sur cette fausse accusation. A cette nouvelle, César, sans tarder plus long-tems, part avec quatre légions & toute sa cavalerie. Il avoit à peine fait un peu plus de six lieues, qu'il découvre l'armée des Eduens, & la fait investir par sa cavalerie pour retarder sa marche, avec défense de tuer personne. Ensuite, il commande à Eporédorix & à Viridumarus de se montrer aux premiers rangs & d'appeller ceux de leur connoissance. La fourberie étant découverte, tout les soldats rendirent les mains à César, & jetterent bas leurs armes.

Mais, Eporédorix & Viridumarus ne furent pas constamment attachés au parti de César. Quelque tems après, ils

vinrent le trouver pour obtenir leur congé, sous prétexte de prévenir Litavicus, & de rassurer leur pays, où il étoit allé avec toute la cavalerie de l'ennemi, pour l'émouvoir. César, pour ne témoigner aucune appréhension, ni donner sujet aux Eduens de se plaindre, ne les voulut point arrêter, quoiqu'il vît bien que leur départ hâteroit même la révolte, qui ne lui étoit que trop connue. En effet, comme Eporédorix & Viridumarus passaient à Noviodunum, où César avoit enfermé les ôtages de toute la Gaule, avec une grande partie de son bagage & de celui de l'armée, tous les deniers publics, les provisions de bled, & les chevaux qu'il avoit en Espagne & en Italie, pour servir en cette guerre; ils apprirent que Litavicus avoit été bien reçu dans Bibracte. Ils crurent donc qu'ils ne devoient pas laisser échapper l'occasion qui se présentoit; & après avoir fait main-basse sur la garnison de Noviodunum, & sur les marchands Romains qui étoient dans la ville, ils se saisirent de la place. Ensuite, ils partagent entr'eux les chevaux & l'argent, envoient les ôtages sous bonne escorte à Autun, pour les présenter au Magistrat, enlèvent sur des batteaux tout le bled qu'ils peuvent, & jettent le reste dans la rivière; & parce que la place étoit trop foible pour la garder, ils y mettent le feu à leur départ. Après cela,

ils font de nouvelles levées , disposent des troupes le long du fleuve , & répandent par-tout leur cavalerie pour couper les vivres aux Romains , & les obliger à se retirer. Voilà comme Eporédorix & Viridumarus furent les premiers à lever l'étendard de la révolte.

Les suites n'en furent pas absolument heureuses pour Eporédorix. Il fut fait prisonnier dans un combat & emmené à César. Il est vrai que les commentateurs croient que cet Eporédorix est différent de l'autre. Quoi qu'il en soit , il est dit de celui qui tomba entre les mains des Romains , en qualité de prisonnier de guerre, qu'il avoit été général de l'armée des Eduens contre les Séquanois avant l'arrivée de César dans les Gaules. J'observerai encore que depuis qu'il a été pris , on trouve un autre Eporédorix entre les quatre chefs qui sont chargés de la conduite de l'armée générale des Gaulois , armée qui fut envoyée au secours d'Alésie. Toutes ces difficultés disparaîtront peut-être , si l'on fait attention qu'Eporédorix avoit un frere. Je ne serois pas éloigné de penser que ce fut ce frere , qui sans doute s'appelloit aussi Eporédorix , que l'on prit & emmena au général Romain.

EPOSSOGNATUS , (*a*)
Eposognatus , petit roi de Ga-

latie. C'étoit le seul de tous les petits Rois du païs , qui fût demeuré uni avec Eumene , & qui eût refusé de secourir Antiochus. Le consul Cn. Manlius étant arrivé sur les frontières des Tolistoboïens , peuple Galate , envoya des ambassadeurs à Eposognatus. Les Ambassadeurs ne tarderent pas à venir le retrouver , & ils étoient accompagnés des députés de ce petit Prince , qui venoient le prier de sa part de ne point attaquer les Tolistoboïens ; qu'il iroit lui-même trouver les chefs de ce peuple , & leur persuaderoit de se soumettre. Le consul y consentit , & quelque tems après , les députés d'Eposognatus revinrent apprendre à Cn. Manlius que leur maître étoit allé trouver les commandans des Gaulois , mais que ses remontrances avoient été inutiles ; qu'ils abandonnoient les bourgs situés dans les plaines , pour se retirer avec leurs femmes & leurs enfans sur le mont Olympe , avec tout ce qu'ils pouvoient emporter avec eux , dans le dessein d'opposer à l'ennemi la difficulté des lieux , leur courage & leurs armes.

EPOTIDES , *Epotides* , (*b*)
Ἐπώτιδες. Outre l'éperon que l'on mettoit à la proue , on mettoit aussi aux vaisseaux de guerre , ce que les Grecs appelloient les Epotides. Par le moyen des Epotides , dit Suidas , on armoit

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 18.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 259.

en guerre les vaisseaux de charge. On croit que ce sont les Corinthiens qui ont inventé ces Épotides ; les Syracusains les imitèrent ensuite pour donner bataille aux Athéniens ; voici comme Thucydide en parle.

» Les Syracusains mirent leur
 » flotte en état , & tâcherent
 » de remédier aux défauts de
 » leurs vaisseaux, qu'ils avoient
 » reconnus dans le combat
 » précédent, espérant de combattre ensuite avec plus d'avantage. Il raccourcirent les
 » proues de leurs vaisseaux , &
 » les firent plus fortes ; ils ajoutèrent aux proues des Épotides , & les assurèrent dehors avec des solives , qui
 » s'avançoient sur les côtés du
 » navire l'espace d'environ six
 » coudées pour les affermir ainsi
 » davantage ; & tout cela en la
 » même manière que les Corinthiens avoient fait , lorsqu'ils voulurent attaquer les
 » vaisseaux qui étoient à Naupacte. « Il paroît par ces paroles de Thucydide que les Épotides étoient des poutres ou de grosses pièces de bois , qui s'avançoient aux deux côtés de la proue , pour empêcher les coups violens des éperons. L'Étymologique s'est trompé , lorsqu'il a dit que les Épotides étoient sur la poupe. On ne trouve point chez les Latins de mot qui réponde à ces Épotides des Grecs ; & on ne sçait pas s'ils en ont jamais eu ; à

moins qu'on ne veuille prendre pour Épotides ces poutres terminées par une tête de béliet , que l'on remarque dans un combat naval que donne D. Bernard de Montfaucon.

ÉPOUVENTE , *Timor* , *Phéca*, fille de Mars & de Vénus. C'est la même que la Peur. *Voyez* Peur.

EPPIA , *Eppia* , (*a*) dame Romaine , dont parle Juvénal. D'autres éditions portent Hippia. Cette dame , femme d'un Sénateur Romain , suivit un vil athlète jusqu'à l'île de Pharos & jusqu'au Nil , c'est-à-dire , jusqu'à Alexandrie en Egypte. Eppia , ne se souciant plus de sa maison , ni de son mari , ni de sa sœur , n'eut aucun égard à son païs , & par une horrible cruauté , elle abandonna ses propres enfans , sans être touchée de leurs larmes. Mais , ce qu'il y a de plus étonnant , c'est qu'elle eut la force de renoncer à la comédie & au comédien Pâris. Cependant , quoiqu'elle eût été élevée dans l'abondance & les délices , & que durant son enfance , elle eut couché dans un berceau enrichi d'or , elle méprisa les incommodités de la mer ; aussi avoit-elle méprisé de perdre sa réputation , dont la perte est peu sensible aux dames qui n'aiment que leurs plaisirs. Au reste , les flots impétueux de la mer Tyrrhène. Les vagues bruyantes de l'Ionienne , ni

même les fréquens trajets de plusieurs mers ne l'effrayèrent jamais.

EPPIUS [M.], *M. Eppius*, (a) capitaine Romain, qui porta les armes contre César. Ayant rencontré un jour ce Général sur le chemin d'Adrumete à Utique, il lui demanda pardon, & César le lui accorda.

EPPONINE, *Epponina*, femme de Julius Sabinus. Voyez Sabinus [Julius.]

EPULÆ SACRIFICALES.

(b) Le sacrifice, chez les Romains, étoit suivi d'un festin, qu'on nommoit *Epulæ Sacrificales*. Ce festin étoit public & ordonné par les Septemvirs appelés Epulons, si le sacrifice étoit au nom du public; mais, s'il étoit fait par un particulier, le festin étoit aussi particulier, & ceux qui faisoient ce sacrifice, mangeoient avec leurs amis la partie des victimes qu'ils avoient partagée avec les dieux.

EPULON, *Æpulo*, (c) roi des Istriens, se perça de son épée, pour ne pas tomber vivant au pouvoir des Romains. Voyez Nefactium, ou Nefartium.

EPULON, *Epulo*, (d) capitaine Latin, qui reçut un coup mortel d'Achate, le fidele compagnon d'Énée.

EPULONS, *Epulones*, (e) sorte de Prêtres parmi les Ro-

maines. Les Pontifes ne pouvant vaquer à tous les sacrifices qui se faisoient à Rome, pour le nombre infini de dieux qui y étoient honorés, instituerent trois ministres qu'ils appellerent Epulons, *Triumviri Epulorum*, parce que leur fonction consistoit à préparer les festins sacrés dans les jeux solennels, comme nous l'apprenons de Festus, & à dresser les lits sur lesquels on se plaçoit pour manger. Leur office étoit aussi de publier & de marquer le jour où ces repas devoient se faire en l'honneur des Dieux, de Jupiter & autres; d'avoir soin que rien n'y manquât, de recueillir les legs que des particuliers faisoient par dévotion pour ces repas sacrés, & d'obliger les héritiers à y satisfaire, même par saisie de biens.

Les Epulons avoient le privilege de porter la robe bordée de pourpre, comme les Pontifes, ainsi que le dit l'ite-Live. Le nombre de ces ministres fut augmenté d'abord de deux, puis encore de deux autres, & enfin jusqu'à dix dans le tems que Jules-César étoit Pontife. Voilà les *Triumviri*, les *Quinqueviri*, les *Septemviri*, & les *Decemviri Epulorum*, dont il est parlé dans l'histoire Romaine.

Parmi les autres privileges

(a) Hiri. Panf. de Bell. Afric. p. 820.

(b) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 226.

(c) Tit. Liv. L. XLII. c. 11.

(d) Virg. *Æneid.* L. XII. 459.

(e) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 512. & suiv. Antiq. expliq. par D. Bern. de Monf. Tom. II. pag. 44, 239. T. III. p. 297.

accordés aux Epulons, le plus considérable étoit de n'être point obligés de donner leurs filles pour être vestales, & ils avoient cela de commun avec d'autres ministres, ainsi que nous l'apprenons d'Aulu-Gelle. Cet Auteur, parlant des filles Romaines qui pouvoient s'exempter d'être Vestales, dit : *Sed eam, cujus soror ad id sacrificium lecta sit, excusationem mereri aiunt. Item cujus pater flamen, aut augur, aut Quindecimvir sacris faciendis, aut qui Septemvir Epulonum, &c.*

On connoît par Tite-Live la date de la première institution des Epulons; elle arriva l'an 558 de la fondation de Rome, sous le consulat de Lucius Furius Purpuréo, & de M. Claudius Marcellus; en sorte qu'on est justement surpris que Pomponius Lætus dise qu'on ne peut pas découvrir l'Epoque de cette première institution.

EPULUM, *Epulum*, terme, qui, chez les Anciens, signifioit un banquet, une fête sacrée préparée pour les dieux.

On mettoit les statues des dieux sur des coussins posés sur des lits richemens décorés, & on leur servoit un festin comme si elles eussent voulu manger. Toutes les viandes qu'on leur offroit tournoient, au profit des ministres des sacrifices qu'on appelloit pour cette raison Epulons.

EPY, *Æpy*, *Ἄπει*, (a) nom d'une ville de Grece, dont il est fait mention dans Homère. Elle étoit située dans l'Elide, province du Péloponnèse. Ses habitans allèrent au siège de Troye sous la conduite de Nestor. Homère donne à cette ville une épithète qui signifie bien bâtie.

Du tems de Strabon, on doutoit s'il falloit prendre le nom d'Epy, qui veut dire haut, pour un nom propre, ou pour un nom adjectif. Il y en avoit qui croyoient qu'on pouvoit entendre par Epy un lieu d'Amphipolis, appelé Margales; mais, ce lieu n'est pas naturellement fortifié, dit Strabon. Il y en a de cette espèce, ajoute-t-il, dans la Macistie. Quiconque adopte ce sentiment, continue Strabon, prend Epy pour un nom de ville, lequel nom est tiré de la nature du lieu.

EPYANAXA, ou *ΕΡΥΑΧΑ*, *Epyanaxa*, *Epyaxa*, *Ἐρυάναξ*, *Ἐρυάξα*, (b) femme de Syennéüs, roi de Cilicie, vint un jour trouver Cyrus, & lui apporta une grosse somme d'argent, dont ce Prince se servit fort utilement pour payer son armée.

EPYTIDE, *Æpytis*, (c) canton du Péloponnèse dans l'Arcadie. Le fleuve Carnion y avoit sa source. Paulmier lit Egyptide, au lieu d'Epytide, & il en donne de fort bonnes

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 99. Strab. p. 349.

(b) Xenoph. p. 247.

(c) Paul. p. 310.

raisons, tirées de la situation des lieux.

EPYTIDES, *Æpytida*, (a) *Ἀπυτίδης*, nom que prirent les descendans d'Epytus, roi des Messéniens.

EPYTIDES, *Epytides*, (b) nom que Virgile donne à Périphās, parce qu'il étoit fils d'Epytus.

EPYTUS, *Æpytus*, (c) *Ἀπύτις*, fils de Chresphonte roi des Messéniens. Les grands du royaume ayant pris Chresphonte en aversion, parce qu'il favorisoit trop le peuple, le tuèrent lui & ses enfans; le jeune Epytus qui étoit élevé chez Cypselus son ayeul maternel fut le seul qui échappa à leur rage. Lorsqu'il fut en âge de régner, les Arcadiens le menerent en Messénie, où secondé par les autres rois des Doriens, c'est-à-dire, par les fils d'Aristodème, & par Cifus, fils de Téménus, il remonta sur le trône. Il ne se vit pas plutôt le maître que pour venger la mort de son pere & de ses freres, il en punit les auteurs, & tous ceux qui y avoient eu quelque part. Ensuite, caressant les grands, libéral envers le peuple, affable à tout le monde, il s'acquît l'amour & l'estime universelle de ses sujers, & se rendit si illustre que ses descendans firent gloire de quitter le nom d'Héraclides pour prendre celui d'Epytides. Son fils Glau-

cus lui succéda; imitateur des vertus de son pere envers le public & les particuliers, il le surpassa de beaucoup en piété.

EPYTUS, *Æpytus*, *Ἀπύτις*, (d) l'aîné des fils d'Élatus, succéda au royaume d'Arcadie, à Clitor son oncle qui étoit mort sans enfans. Un jour qu'il étoit à la chasse, où il sembloit n'avoir à craindre que des bêtes féroces, il fut piqué d'un serpent, & en mourut. On croit que cela arriva au mont Sépia, & qu'Epytus fut enterré là parce que l'on ne put transporter son corps plus loin. Il eut pour successeur Aléus fils d'Aphidas.

« Comme je sçavois, dit
» Pausanias, qu'Homère en parlant des Arcadiens a fait
» mention du tombeau d'Epytus, je le considérai avec soin;
» c'est un petit terre environné d'une balustrade de
» pierres qui tourne tout à l'entour. Je crois qu'Homère ne l'a vanté que parce qu'il
» n'en avoit point vu de plus beau; de même qu'il compare les danses grayées par
» Vulcain sur le bouclier d'Achille à celles que Dédale
» avoit inventées pour Ariadne, parce qu'il ne connoissoit
» rien de plus parfait en ce genre. »

EPYTUS, *Æpytus*, *Ἀπύτις*, (e) fils d'Hippothonus, succéda à son pere au royaume d'Ar-

(a) Paus. p. 221.

(b) Virg. *Æneid.* L. V. v. 547, 579.

(c) Paus. p. 220. & seq. Myrh. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 93.

(d) Paus. p. 482. Myrh. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 34, 35.

(e) Paus. p. 462.

cadie. Ce fut de son tems qu'Orreste, fils d'Agamemnon, averti par l'oracle de Delphes, quitta Mycenes pour se transplanter en Arcadie. Epytus ayant eu la rémérité d'entrer dans le temple de Neptune à Mantinée, contre la défense qui subsistoit encore du tems de Pausanias [car les hommes n'y entroient point,] il fut privé de la vue, & peu de tems après il mourut, laissant le royaume à son fils Cypselus.

EPYTUS, *Æpytus*, Ἀΐπυτος, (a) fut pere de Périphās, qui exerça la profession de héraut avec beaucoup de réputation; c'est ce que nous apprend Homère. Eustathe conjecture de là, qu'Epytus étoit aussi lui même héraut, & que son fils Périphās avoit suivi la même profession, selon la coutume de ce tems-là, car anciennement les enfans faisoient le même métier que leurs peres, ce qui n'étoit peut-être pas trop mauvais pour les Etats.

EPYTUS, *Æpytus*, Ἀΐπυτος; (b) fils de Nélée, ou Nélée, Athénien, étoit un des chefs d'une colonie qui entra dans Priene. Le texte de Pausanias, dit Epyprus, mais il faut lire Epytus, comme dans Strabon.

E Q

EQUATEUR, que l'on appelle aussi Equinoxial, ou la ligne, est un grand cercle de la sphere, dont le diametre

coupe à angles droits l'axe du monde, & dont la circonférence, également distante du pôle arctique & de pôle antarctique, détermine sur l'horizon les deux points du vrai orient & du vrai occident.

1.^o On l'appelle Equateur, parce qu'il coupe le globe terrestre en deux parties égales.

2.^o On lui donne le nom d'Equinoxial, parce que le soleil fait l'équinoxe, lorsqu'il y passe; c'est-à-dire, qu'il égale le jour & la nuit dans toutes les parties du monde.

3.^o Il reçoit encore par excellence le nom de ligne, comme étant le premier & le principal de tous les cercles que l'on décrit sur le globe terrestre.

Usage de l'Equateur.

1.^o Il divise le globe terrestre en deux parties égales, & ces deux parties sont appelées hémispheres, dont l'un se nomme septentrional, & l'autre meridional & austral.

2.^o Il marque à toutes les régions du globe le véritable orient & le véritable occident, c'est-à-dire, ceux des équinoxes.

3.^o Il sert de fondement & de base, pour trouver & compter les latitudes de tout ce qui est sur la surface du globe terrestre, étant le premier & principal parallele des latitudes; ces latitudes sont la distance

(a) Homer. Iliad. L. XVII, v. 324. I (b) Paus. p. 400, Strab. p. 633.
Tom. XVI, F

qu'il y a de l'Équateur jusqu'à la chose proposée, en avançant vers l'un ou l'autre pôle. On compte 90 degrés de latitude septentrionale; ils sont marqués de dix en dix sur la carte de la sphere Armillaire.

4.^o Il marque sur l'écliptique les deux points où se font les équinoxes, c'est-à-dire, que quand le soleil y passe, il égale le jour & la nuit dans toutes les parties du globe terrestre, & partage les vingt-quatre heures du jour naturel en douze heures de jour, & douze heures de nuit, à tous ceux qui sont entre l'Équateur & les pôles, parce que leur horizon coupe en deux parties égales le cercle que le soleil fait les deux jours des équinoxes. Il commence en même tems un jour & une nuit de six mois sous les pôles, en sorte que, lorsque le jour de six mois commence sous le pôle arctique, la nuit de six mois commence en même tems sous le pôle antarctique; & tout au contraire six mois après, lorsque le jour de six mois commence sous le pôle antarctique, la nuit de la même durée commence aussi en même tems sous le pôle arctique.

5.^o Ceux qui demeurent sous l'Équateur, ont le jour égal avec la nuit, non seulement dans le tems des équinoxes, mais aussi tous les jours de l'année, c'est-à-dire, perpétuellement, parce que leur horizon coupe en deux parties égales tous les cercles que le soleil

fait chaque jour de l'année. Tous les autres ont des jours inégaux, en sorte néanmoins que ceux qui approchent plus de l'Équateur, approchent plus de l'égalité des jours & des nuits, & ceux qui sont plus éloignés de l'Équateur, sont aussi plus éloignés de cette égalité.

6.^o Le soleil, par les mêmes points des équinoxes, donne à toutes les parties du globe, le printems & l'automne, mais en différens tems. Il donne le 21 Mars le printems à l'hémisphere septentrional, & en même tems l'automne à l'hémisphere méridional. Il fait au contraire le printems à l'hémisphere méridional le 22 Septembre, lorsqu'il donne l'automne à l'hémisphere septentrional.

7.^o L'Équateur compte sur son cercle les 360 méridiens, ou degrés de longitude, & c'est le seul endroit où ils sont égaux aux degrés de latitude.

8.^o Il détermine sur son cercle entier le jour naturel de vingt-quatre heures. Le soleil fait sur ce cercle quinze degrés en une heure, qui, comptés vingt-quatre fois, sont les 360 degrés, dans lesquels l'on divise ce cercle.

9.^o En coupant le zodiaque en deux parties égales, il sépare les signes septentrionaux d'avec ceux qui sont méridionaux, & sépare les longs jours d'avec les courts.

10.^o Il sert à la construction des cadrans solaires.

11.^o Il est estimé la règle &

la mesure du premier mobile par les Astronomes, qui s'en servent à un grand nombre d'autres usages.

EQUES, *Æqui*, *A'icvci*, (a) peuple d'Italie. Les Eques habitoient entre les Latins, les Sabins, les Marses, les Herniques & les Volques. Strabon dit qu'ils étoient voisins du peuple nommé Quirites. Tite-Live les qualifie nation fort ancienne. On les appelloit aussi Equicules, Equicoles & Equiculanes, *Æquiculi*, *Æquicolæ*, *Æquiculani*.

Ancus Martius, voyant le peuple Romain passionné pour la guerre, & la déclarant aux peuples voisins, sans juste sujet, ce qui étoit dangereux, envoya chez les Equiculanes, & reçut d'eux le droit social, selon lequel on déclaroit la guerre. Dansquæius, dans son commentaire, ajoute qu'ils furent nommés Equicolans, parce qu'ils cultivoient l'équité, [*ab aquo colendo*] ce qu'il conclut de ces paroles de Servius : Ils cultivoient l'équité, & apprirent aux Romains à la cultiver. Virgile, dans son *Énéide*, écrit leur nom par un E simple, afin d'en faire une breve.

Continuo Quercens & pulcher Equicolus armis.

Les guerres, que les Eques eurent avec les Romains, font une partie considérable de l'histoire Romaine. Ils défendirent long-tems & avec un courage opiniâtre leur liberté, qu'ils vendirent cher aux Romains. L'an de Rome 260, les Eques ayant pris les armes, se jetterent sur les terres des Latins. Ceux-ci implorerent le secours du Sénat Romain, & le consul T. Vétusius fut chargé de les aller défendre. Dès qu'il parut, les Eques cessèrent de piller le païs des Latins. Ils abandonnerent les plaines, & se retirèrent sur les montagnes, où ils crurent trouver plus de sûreté que dans leurs armes. Ils y furent attaqués & obligés d'abandonner leur camp, qui étoit très-bien fortifié. Ils reprirent bientôt les armes, & se joignirent aux Volques ; mais, les Eques ne voulant pas reconnoître le chef que les Volques leur donnoient, il s'excita entre les deux peuples une sédition qui fut terminée par un combat horrible, qui délivra pour un moment la République Romaine de deux ennemis en même tems.

L'an de Rome 275, les Eques avoient recommencé leurs courses sur les terres des Latins. Le consul Césion Fabius eut ordre de conduire l'armée de

(a) Strab. pag. 228, 231, 237. Plin. T. I. p. 160. T. II. p. 373. Ptolem. L. III. c. 1. Virg. *Æneid.* L. IX. v. 684. Dionys. Halicarn. L. II. c. 19. Tit. Liv. L. I. c. 32. L. II. c. 30. & seq. L. III.

c. 2. & seq. L. IV. c. 26. & seq. L. V. c. 26, 28. & seq. L. VI. c. 2. & seq. L. IX. c. 45. L. X. c. 1, 9. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 256, 257. & suiv. T. II. p. 303.

ce côté-là, & passa lui-même dans le païs des Eques qu'il ravagea à son tour. A son approche, les Eques se retirèrent dans les villes, & lui opposèrent leurs murailles; ce qui fit qu'il n'y eut aucune action mémorable. A l'occasion d'une sédition qui s'éleva quelque tems après dans Rome, les Eques se jetterent sur les terres des Romains, dans l'espérance d'attirer parmi leurs troupes ceux du peuple qui seroient tentés de se séparer des Patriciens. Mais, voyant que la paix étoit faite entre les Romains, ils se retirèrent. On ne laissa pas d'envoyer contr'eux le consul T. Quintius. Les Eques, craignant la bonne intelligence du Général & des soldats ennemis, n'osèrent se présenter devant eux, & souffrirent qu'ils ravageassent leurs terres tout à leur aise. Aussi les Romains en tirèrent-ils plus de butin qu'ils n'avoient jamais fait dans aucune guerre.

Les Eques n'avoient pas plutôt réparé leurs forces, qu'ils revenoient à la charge. L'an de Rome 287, voyant Q. Fabius sur leurs terres, lui demandèrent la paix. Mais, ils la rompirent aussitôt en faisant des courses sur les terres des Latins. Cette guerre fut prolongée jusqu'au consulat de Q. Fabius & de T. Quintius, trois ans après. Q. Fabius fut chargé extraordinairement de la conduite de cette guerre, parce que c'étoit lui qui avoit

donné la paix aux Eques, après les avoir vaincus. Ce Général ne doutant nullement que le bruit de son nom ne les obligât à quitter les armes, envoya des députés dans l'assemblée de cette nation, avec ordre de lui déclarer que le même Q. Fabius qui avoit porté la paix & l'amitié du païs des Eques à Rome, leur rapportoit de Rome la guerre & la haine, & qu'il avoit armé contr'eux cette même main qu'il leur avoit auparavant présentée comme un gage de paix & d'union; que les dieux, actuellement témoins de leur perfidie & de leur parjure, en seroient bientôt les vengeurs; que pour lui, quelque grande que fût leur faure, il aimoit mieux qu'ils en méritassent le pardon, par un repentir sincère, que de s'en attirer la punition par leur opiniâtreté; que s'ils prenoient le premier parti ils trouveroient un asyle assuré dans la clémence du peuple Romain, qu'ils avoient déjà éprouvée; que s'ils persistoient dans leur injustice & leur perfidie, ils devoient craindre la colere des dieux, encore plus que celle des ennemis. Ces remontrances firent si peu d'impression sur l'esprit des Eques, que peu s'en fallut qu'ils n'outrageassent les ambassadeurs qu'on avoit chargés de les leur faire, & qu'ils envoyèrent une armée sur le mont Algidé, pour faire la guerre aux Romains.

Lorsqu'on eut appris cette nouvelle à Rome, l'indignation plutôt que la crainte qu'elle causa, fit aussitôt sortir l'autre Consul de la ville; pour aller joindre son collègue, dans le dessein, d'aller sans délai, attaquer les ennemis avec les deux armées consulaires. Elles se présenterent à eux en ordre de bataille; mais, comme il étoit déjà tard, un des Eques s'avavançant hors des rangs : « Il » y a, dit-il, ô Romains, plus » de vanité que de courage, » à se ranger ainsi en bataille » vers la fin du jour. Il nous » faut un peu plus de tems pour » décider la querelle qui nous » anime. Revenez demain au » lever du soleil, & nous vous » donnerons satisfaction. Ne » craignez pas que nous recu- » lions. » Les soldats Romains, irrités de ces discours, rentrèrent dans leur camp, où ils attendirent avec impatience le retour de la lumière qui devoit éclairer leur vengeance. En attendant, ils prirent de la nourriture & du repos. Dès que le jour parut, ils se mirent en bataille les premiers, & quelque tems après les Eques en firent autant. Le combat fut soutenu de part & d'autre avec beaucoup d'ardeur & d'animosité. La colère & la haine animoient les Romains; & les Eques, à qui leur conscience reprochoit une infidélité, dont ils n'avoient pas lieu d'espérer le pardon, faisoient les derniers efforts pour se tirer, par

leur courage, du péril où ils s'étoient jettés par leur mauvaise foi. Cependant, à la fin, ils furent obligés de céder à la valeur obstinée des Romains. Il se retirèrent dans leur pais. Mais, leur défaite ne les rendit pas plus traitables, ni plus disposés à la paix. La multitude, aussi féroce qu'auparavant, reprochoit aux Généraux, qu'ils avoient confié le salut de la nation au sort d'une bataille, où les Romains avoient beaucoup de supériorité; que les Eques excelloient dans les incursions & dans les pillages; & qu'ils réussissoient beaucoup mieux par petits détachemens dispersés en différens cantons, qu'en ramassant toutes leurs forces dans un même lieu.

Ayant donc laissé un corps de troupes pour garder leur camp, ils vinrent fondre sur les terres des Romains avec tant d'impétuosité & de fracas, qu'ils portèrent l'épouvante jusque dans Rome. Mais, le consul T. Quintius s'étant posté avec ses troupes sur le chemin par où il sçavoit que les Eques devoient passer, les trouva si chargés de butin, qu'étant hors d'état de se défendre, ils perdirent presque tous la vie, avec les richesses qu'ils avoient enlevées sur les terres des Romains, & qui furent recouvrées par le vainqueur.

L'année suivante, le consul Sp. Furius fut envoyé contre les Eques, qui avoient fait de grands préparatifs de guerre.

Il trouva les ennemis dans le païs des Herniques, où, suivant leur coûtume, ils ravageoient la campagne. Comme il ne connoissoit point leurs forces, qu'on n'avoit point encore vu réunies toutes ensemble, il leur livra témérairement bataille, avec une armée bien inférieure à la leur. Ainsi, ayant été obligé de lâcher le pied dès le premier choc, il se retira dans son camp. Les ennemis n'en demeurèrent pas là; car, dès la nuit suivante, & le lendemain pendant tout le jour, ils l'investirent & l'attaquèrent avec tant de vigueur, que le Consul n'eut pas même la liberté d'en faire sortir un courrier, pour porter à Rome la nouvelle du péril où l'armée étoit exposée. Ce furent les Herniques qui firent sçavoir au Sénat que Sp. Furius avoit été battu, & qu'on le tenoit assiégé dans son camp avec ses troupes. T. Quintius, en qualité de proconsul, eut ordre de marcher au secours de Sp. Furius.

Cependant, le Eques firent plusieurs tentatives, & en différens lieux tout à la fois, se persuadant que les Romains, qui leur étoient très-inférieurs en nombre, ne pourroient pas faire face de tous côtés. Ainsi, sans discontinuer l'attaque du camp, ils envoyèrent une partie de leurs forces piller les terres de la République; avec ordre de s'avancer jusqu'aux portes de Rome, ne désespé-

rant pas de trouver quelque occasion favorable de s'en rendre maîtres. Mais, les Romains, de leur côté, opposoient à ces diverses attaques des secours tout prêts.

Pour revenir à Sp. Furius, il resta d'abord assez tranquille dans son camp, où les ennemis le tenoient enfermé. Mais, voyant que sa patience avoit augmenté leur fierté & leur confiance, il fondit sur eux, en sortant par la porte Décumane, les mit en fuite; & pouvant les poursuivre, il s'abstint de le faire, craignant qu'on ne forçât son camp par la partie opposée. Mais, Sp. Furius, son frere & son lieutenant, les poussa plus loin, tellement qu'emporté par son courage, il n'aperçut ni le Consul qui se retiroit dans le camp, ni les ennemis qui venoient l'attaquer par derrière. Ainsi, après avoir fait inutilement plusieurs efforts pour regagner le camp dont on lui avoit fermé le chemin, il fut tué en combattant avec beaucoup de courage. Le Consul ayant appris le péril où étoit son frere, revint sur ses pas; & s'étant jetté au milieu de la mêlée, sans aucun ménagement, après avoir été blessé dangereusement, il fut retiré du combat avec assez de peine, par ceux qui l'environnoient. Sa retraite jetta le désordre parmi les siens. Mais, les Eques devenus plus hardis par la mort du Lieutenant & par la blessure du Consul, pressèrent les

Romains avec tant de courage & d'impétuosité, qu'ils se retirèrent dans leur camp, où ils se virent une seconde fois assiégés, bien inférieurs aux Eques en forces & en confiance; & ils étoient sur le point d'être accablés, si T. Quintius ne fût venu à leur secours avec les troupes des Latins & des Herniques. Ce Général attaqua les Eques, qui ne songeoient qu'à presser les Romains dans leur camp, & qui, pour les intimider, exposoient fièrement à leurs yeux la tête du lieutenant Sp. Furius. Dans le même tems, les assiégés, au signal que leur donna de loin T. Quintius, sortirent de leur camp sur les ennemis, qui se trouvant investis à leur tour par deux armées, ne se sauvèrent qu'après avoir laissé la plus grande partie des leurs sur la place. L'autre consul A. Postumius ne fit pas un si grand carnage de ceux qui pilloient les terres des Romains; mais, les ayant attaqués en différens endroits où ils s'étoient dispersés, conduisant leur butin devant eux, il leur donna tellement la chasse, que s'enfuyant en désordre, & séparés les uns des autres, ils vinrent donner dans les troupes victorieuses de T. Quintius, qui s'en retournoit avec le Consul blessé. Alors l'armée consulaire eut sa revanche, & par une victoire signalée, vengea & la blessure du Consul, & le meurtre du Lieutenant & des cohortes.

Les Eques, ayant bientôt réparé leurs forces, ne tardèrent pas à recommencer leurs hostilités. Le consul L. Lucrétius marcha contr'eux, les vainquit, & de retour à Rome, triompha d'eux, aussi-bien que des Volsques. Malgré leurs défaites, les Eques remirent bientôt sur pied de nouvelles armées. L'an de Rome 295, ils envoyèrent un jour devant eux l'élite de leur jeunesse, qui surprit pendant la nuit la citadelle de Tusculum; & ils se camperent avec le reste de leur armée auprès des murailles de cette ville, pour inquiéter les ennemis, & les obliger de séparer leurs forces. Cependant, les Tusculans tâchoient de chasser les Eques de leur citadelle. Ils employèrent inutilement la force dans le commencement. Mais enfin, la famine contraignit les ennemis de se rendre aux Tusculans, qui les firent tous passer sous le joug, nus & sans armes. Pendant qu'ils se retiroient chez eux couverts de confusion, le Consul les joignit sur le mont Algide, & les tua tous, sans faire quartier à un seul. C'est peut-être ce qui porta cette année la nation à demander la paix; elle l'obtint.

Mais, les Eques ne demeurèrent pas long-tems tranquilles. Dès l'année suivante, ils reparurent sous les armes. Le consul L. Minucius, qu'on avoit envoyé contr'eux, donna par sa témérité dans une embuscade qu'on lui avoit préparée, &

s'engagea mal-à-propos dans un défilé, dont il ne lui étoit plus possible de se retirer. Cette nouvelle, portée à Rome, y causa une allarme universelle. L'état critique où l'on se trouvoit, parut demander un Dictateur. Le choix tomba sur Quintius Cincinnatus. Ce général & son maître de la cavalerie partirent à la tête l'un des piétons & l'autre des cavaliers, chacun réglant la marche de sa troupe, de façon qu'elle fût en état de combattre, dès que l'occasion se présenteroit. Ils arrivèrent de nuit sur le mont Algidé, & s'arrêtèrent dès qu'ils s'aperçurent qu'ils étoient près de l'ennemi.

Le Dictateur, à cheval, fit aussi-tôt le tour du camp des Eques; & après avoir examiné quelle étoit sa forme & son étendue, autant que les ténèbres de la nuit pouvoient le lui permettre, il fit ordonner aux soldats, par leurs tribuns, de mettre leurs bagages en un tas, & d'aller avec leurs armes & leurs pieux reprendre leurs rangs, chacun dans sa compagnie. Alors, il étendit toutes ses troupes autour du camp ennemi, dans le même ordre qu'elles avoient gardé pendant leur marche, & leur commanda de pousser en même tems de grands cris, quand il leur en donneroît le signal; & à chaque soldat de creuser la terre devant lui & d'y enfoncer ses pieux. Le tout fut exécuté ponctuellement. Les cris

des Romains percerent du camp des Eques dans celui du Consul, & causèrent autant d'effroi dans l'un, que de joie dans l'autre; car les soldats du Consul ne doutant point qu'il ne leur fût venu du secours, sortirent en foule de leurs postes, & commencèrent à menacer cet ennemi qu'ils craignoient si fort un moment auparavant. L. Minucius, secondant leur ardeur, leur dit qu'il étoit tems d'agir, & que ces cris annonçoient non seulement que les leurs étoient arrivés, mais qu'ils en étoient déjà aux mains avec les Eques; & qu'il étoit persuadé que leur camp étoit déjà attaqué par dehors. Ainsi, il leur ordonna de prendre sur le champ leurs armes & de le suivre. Ils commencèrent le combat de nuit, & par des cris, tels qu'on en jette dans l'action, firent connoître aux légions du Dictateur qu'ils étoient aux prises. Déjà les Eques s'étoient mis en devoir d'empêcher les ouvrages que le Dictateur faisoit faire pour les enfermer, lorsque l'attaque des ennemis intérieurs les força d'abandonner les travaux, pour se tourner du côté du Consul, & empêcher qu'il ne s'ouvrit un passage au travers de leur camp; & par-là les assiégeans eurent la liberté, pendant tout le reste de la nuit, d'achever leurs travaux, car l'ennemi fut occupé jusqu'au jour avec les troupes du Consul. Dès que la lumière parut, les Eques reconnurent qu'ils étoient

investis par le Dictateur. Le Consul, avec ses seules troupes, étoit suffisant pour les accabler, lorsque celles de Quintius Cincinnatus, ayant achevé leurs ouvrages, commencerent à leur tomber encore sur les bras, & à attaquer leurs lignes. Alors, incapables de résister à deux ennemis en même tems, & espérant trouver dans les prières un secours que leurs courages ne pouvoient plus leur procurer, ils supplioient tantôt le Dictateur, tantôt le Consul de ne pas pousser leur victoire jusqu'à l'extinction entière de leur nation, & de leur permettre de se retirer sans armes dans leurs maisons. L. Minucius les renvoya au Dictateur, qui, dans sa juste indignation, les condamna à racheter leur vie par la perte de leur honneur. Il commença par se faire amener chargés de chaînes les chefs, & leur déclara qu'il n'étoit point altéré du sang des Eques, mais que pour leur faire avouer par une punition, dont ils ne pussent perdre le souvenir, qu'ils se tenoient pour vaincus & domptés, ils passeroient sous le joug, avant que de retourner dans leur pays. Deux piques plantées en terre, & traversées par le haut d'une troisième, formerent le joug sous lequel il les fit passer; après quoi il leur permit de s'en aller.

Les Eques ne se tinrent pas néanmoins pour domptés, & ils ne tarderent pas à le faire connoître aux Romains; car, ils

reprirent les armes dès l'année suivante. Quelques trente ans après, ils envoyèrent des ambassadeurs à Rome, pour offrir au Sénat, au nom de leur nation, une soumission entière, moyennant laquelle on les recevrait au nombre des alliés du peuple Romain. On fit avec eux un traité par lequel on leur accorda une treve de huit ans. Cette treve expirée, les Eques recommencerent leurs hostilités. Ces peuples, dit Tite-Live, sous l'an de Rome 449, renfermant leur infidélité dans le fond de leur cœur, étoient véritablement demeurés en repos pendant quelques années; mais, avant la défaite des Herniques, ils avoient souvent, de concert avec eux, envoyé sous main du secours aux Samnites; & même après la réduction entière des Herniques, sans plus garder de ménagement, toute la nation avoit levé le masque, & s'étoit déclarée contre la République. Enfin, les Romains, après leur accommodement avec les Samnites, leur ayant envoyé les Féciaux, pour leur demander satisfaction: « Les Romains » veulent nous éprouver, di- » rent-ils, & voir si la crainte » de les avoir pour ennemis, » ne nous portera point à souf- » frir qu'ils nous admettent au » nombre de leurs citoyens. » Mais, l'exemple des Her- » niques nous apprend ce que » nous devons faire; car, ceux » d'entr'eux qui ont eu la li- » berté de choisir, n'ont pas

» balancé à préférer leurs loix
 » à la qualité de citoyens de
 » Rome; au lieu que ceux à
 » qui on n'a pas permis de sui-
 » vre leur inclination, trou-
 » veront leur peine dans une
 » qualité qu'on les à forcés
 » d'accepter. »

Le peuple Romain, informé de ces discours, qu'on tenoit ouvertement dans l'assemblée des Eques, ordonna qu'on fit la guerre à ces peuples. Les deux Consuls, s'étant aussi-tôt mis en campagne, vinrent camper à quatre milles des ennemis. L'armée des Eques, qui depuis plusieurs années n'avoient point eu de guerre en leur nom, composée de soldats sans expérience & sans discipline, & commandée par des Chefs aussi novices & aussi irréfolus que les soldats mêmes, se trouva bien embarrassée du parti qu'elle avoit à prendre. Les uns veulent qu'on donne bataille; d'autres, que l'on se renferme dans le camp. La plupart craignent le ravage de leurs terres, ou la prise de leurs villes, dans lesquelles ils n'ont laissé que de foibles garnisons. Enfin, après plusieurs projets aussi-tôt abandonnés que proposés, préférant leur intérêt particulier au bien général de la nation, ils conclurent, d'une commune voix, qu'à la première veille de la nuit, tous abandonneroient le camp; que chacun s'en iroit de son côté; & qu'ayant transporté leurs effets dans les villes, ils s'y renferméroient eux-mêmes,

& opposeroient leurs murailles aux ennemis.

Pendant que les Eques étoient dispersés dans la campagne, les Romains, aussi-tôt que le jour parut, sortirent de leur camp, & se rangerent en bataille. Mais, voyant que personne ne venoit à leur rencontre, ils allèrent de pied ferme au camp des ennemis. Comme ils n'aperçurent ni corps de garde devant les portes, ni sentinelles autour des retranchemens, & qu'ils n'entendirent point le bruit & le fracas qui se font ordinairement dans un camp, frappés d'un silence si extraordinaire, ils s'arrêtèrent, de peur de tomber dans quelque embuscade. Devenus plus hardis, ils passèrent les fossés; & trouvant le camp abandonné, ils se mirent à suivre les ennemis à la piste. Mais, d'abord les traces que les Eques avoient laissées après eux, en se retirant dans leur pays par différens chemins, jettoient les Consuls dans l'incertitude. Enfin, ayant découvert par leurs espions les desseins des ennemis, ils prirent le parti d'attaquer leurs villes l'une après l'autre. Ils en prirent quarant-une d'assaut dans l'espace de cinquante jours, en rasèrent ou en brûlèrent la plus grande partie, & exterminèrent presque entièrement toute la nation des Eques.

Ces peuples reprirent encore les armes deux ans après. Ne voyant qu'avec une peine infinie une colonie nouvelle-

ment établie sur leurs terres , comme une forteresse pour les tenir en bride , ils alierent l'attaquer avec toutes leurs forces , mais ils furent repoussés par les seuls habitans de la colonie. Cependant , ce soulèvement causa tant de terreur aux Romains , qui ne pouvoient se persuader que les Eques , après les défaites qu'ils avoient essuyées , eussent repris les armes , sans l'espérance de quelque secours considérable , qu'ils nommerent C. Junius Bubulcus Dictateur , & le chargerent d'appaiser ces mouvemens. Ce Général étant arrivé dans le país avec M. Titinnius , maître de la cavalerie , dompta les rebelles dans un premier combat. Depuis ce tems-là , les Eques ne consentirent de leur ancienne fortune qu'une fierté destituée de force & de valeur.

Le Lecteur sera peut-être étonné d'où ces peuples , tant de fois vaincus , ont pu tirer des soldats pour remettre si souvent sur pied de nouvelles armées. Mais , comme les Anciens n'en ont rien dit , quelle raison peut-on en apporter , si non de simples conjectures , telles que chacun a la liberté d'en former suivant sa façon de penser ? Ce qu'il y a de plus vraisemblable , c'est qu'ils ne recommençoient sans doute la guerre que quand le país avoit eu le tems de se repeupler d'une nouvelle jeunesse ; ou qu'ils ne tiroient pas toujours leurs troupes des mêmes cantons , quoi-

que ce fût toujours la même nation qui fit la guerre , ou qu'il y avoit alors une multitude infinie d'hommes libres dans ces lieux , qui , à un petit nombre de soldats près , que les Romains y entretenoient du tems de Tite-Live , auroient été en ce tems-là absolument déseris , sans les esclaves qu'on y envoyoit pour cultiver la terre.

Virgile nous représente les Eques comme des gens accoutumés à la chasse , qui cultivoient la terre tout armés , & qui n'avoient point de plus grand plaisir que de faire du butin & de vivre de rapines. Cela ne s'accorde guère avec l'idée d'équité que d'autres Auteurs en donnent. On pourroit pourtant les concilier , en disant qu'ils ne pilloient que leurs ennemis après une juste déclaration de guerre. Leur país est encore plein de montagnes & de forêts. Il habitoient le long du Teverone , qui séparoit leur país en deux parties.

Leurs villes & bourgs , à la droite du Teverone , étoient Cliternium , Carseoli , Valeria ou Varia , Colles , Treba. A la gauche de cette même rivière étoient Bola , Bolæ , ou Volæ , Vitellia , Corbio , ad Piclas , Algidum , villa Neronis.

Corneille , sur l'autorité du P. Lubin , dit que leurs villes étoient celles qu'on appelle Albano , Palestrine & Tivoli. Il y ajoute celle de Corbion , sur l'autorité d'Étienne de Byzance , & c'est la seule qui leur

ait appartenu d'entre ces quatre : car, Palestrine, *Preneſte*, & Tivoli, *Tibur*, appartenoiſent aux Latins, & non pas aux Eques. Albano étoit auſſi aux Latins. C'étoit au reſte du païs des Eques, que Rome ſ'en étant rendu maîtreſſe, fit conduire des eaux par un aquéduc, nommé *Aqua Claudia*, qui alloit du lac Simbrivius juſqu'à Rome, & par un autre, nommé *Aqua Marcia*. Ils ſe réunifſoient au nord-oueſt du mont Aſſianus.

EQUESTRE, *Equeſtris*, (a) l'un des ſurnoms que l'on donnoit à Junon. C'étoient les Éléens qui honoroient Junon Equeſtre.

EQUESTRE [l'Ordre], *Equeſter Ordo*, ſignifioit chez les Romains l'Ordre des Chevaliers. Voyez Chevaliers Romains.

EQUICOLES, *Æquicola*. Voyez Eques.

EQUICULANES, *Æquiculani*, Ἀἰκίολοι. Voyez Eques.

EQUICULES, *Æquiculi*. Voyez Eques.

EQUIMÉLIE, *Æquimælium*, (b) nom d'un lieu de Rome. C'eſt cômme qui diroit la place où étoit autrefois la maiſon de Mélius. Voyez Mélius.

EQUIRIES, *Equiria*, (c) étoient à Rome des fêtes ainſi appellées de la courſe des chevaux, qui ſe faisoit ce jour-là

au champ de Mars. Elles furent inſtituées par Romulus, & ſe célébroient le vingt-ſix de février.

EQUITATION, *Equitatio*, l'art de monter à cheval. Voyez Cheval.

EQUITÉ, *Æquitas*, (d) fut perſonnifiée chez les Romains ; mais, on n'eſt pas bien ſûr ſi elle a jamais été déifiée chez les Anciens. Nous la trouvons ſouvent ſur les médailles & les pierres gravées, ſous la forme d'une femme qui tient une balance. Une pierre gravée la repréſente tenant d'une main une pique, & de l'autre une balance. La balance ſeule eſt un ſymbole de l'Équité, qui fait tout avec poids & meſure, & rend à chacun ce qui lui appartient. Dans Veſpaſien elle tient la balance & un petit bâton, au lieu de la pique. Dans Sévère, au lieu du bâton, elle a une corne d'abondance. L'Équité revient ſouvent dans d'autres médailles en quelque'une de ces formes.

Il y en a qui confondent quelquefois l'Équité avec Aſtrée & avec la Juſtice ; quelquefois ils l'en diſtinguent. Pindare donne trois filles à l'Équité, la Paix, Eunomie, & Dicé. D'autres la confondent encore avec cette dernière, au ſujet de laquelle nous avons un hymne ſous le nom d'Orphée,

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 230.

(b) Tit. Liv. l. IV. c. 16.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de

(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 350. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 238.

& dans lequel l'auteur, quel qu'il soit, lui destine l'encens.

EQUITES SINGULIERES.

(a) On voit sur les monumens la figure d'un cheval qui servoit à ceux qu'on appelloit *Equites singulares*, dont la selle descendoit d'un côté & d'autre, presque jusqu'à terre. Ces cavaliers qu'on appelloit *Singulares*, se tenoient à la gauche de l'Empereur dans les combats, & les Prétoriens à sa droite. Ils avoient leur portec enseigne particulier. On voit dans le Journal que D. Bernard de Montfaucon a donné de l'Italie, l'építaphe d'un des cornetes de ces cavaliers, *Equitibus Singularibus signifer*.

EQUITIUS [L.], *L. Equitius*, (b) se donnant pour fils de Tib. Gracchus, se présenta aux Censeurs pour être inscrit en cette qualité sur le rôle des citoyens Romains. Le censeur Métellus Numidicus fit résistance, assurant que Tib. Gracchus n'avoit eu que trois fils, qui tous trois étoient morts, l'un en Sardaigne, dans le service, l'autre à Préneſte, le dernier à Rome, & qu'il ne souffriroit pas que l'éclat d'une si illustre famille fût terni par un misérable imposteur. Le peuple idolâtre du nom des Gracques, & flatté de l'espérance de le voir renaître, s'emporta avec violence; les pierres volèrent; le Censeur fut en dan-

ger; mais, il demeura ferme à rebuter le faux Gracchus. Un tribun, dont Valere Maxime nous a laissé ignorer le nom, soutenoit L. Equitius; & il entreprit de le faire reconnoître par Sempronia, sœur des Gracques. Il fit venir cette dame au milieu de l'assemblée, la fit monter dans la tribune aux harangues, & là, en la présence de ce peuple mutiné, il la somma de reconnoître son neveu, & de lui donner le baiser en signe de parenté. Sempronia fit paroître en cette occasion une fermeté digne de son nom & de son rang, & malgré les clameurs de la multitude, elle ne témoigna que du mépris pour celui qui vouloit faussement s'introduire dans sa famille. On ne sçait pas comment cette affaire finit. Il est assez vraisemblable que le Collegue de Métellus Numidicus, qui étoit en même tems son cousin-germain, mais qui ne lui ressembloit pas pour la constance, permit à L. Equitius de prendre la qualité qu'il prétendoit sur les rôles publics.

Quoi qu'il en soit, l'an de Rome 652, & 100 ans avant l'Ère Chrétienne, L. Equitius se mit sur les rangs pour demander le tribunat. Marius dans cette circonstance agit en Consul. Il ordonna à L. Equitius de se désister de sa demande, & sur son refus il le fit

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 75.

(b) Valer. Max. pag. 137, 179. Roll. Hist. Rom. T. V. pag. 442. & suiv.

mettre en prison. Mais, le peuple passionné pour le nom que ce misérable usurpoit, força la prison, l'en arracha, & le nomma Tribun avec Saturnin. Il ne jouit pas long-tems de cette charge ; car, il fut massacré le jour même qu'il en avoit pris possession, circonstance qui nous donne la date précise de cet événement, parce que les Tribuns entroient en exercice le dix de Décembre.

E R

ERANARQUE, *Eranarcha*, étoit chez les Grecs un officier public, dont la charge consistoit à avoir l'inspection des aumônes & des provisions faites pour les pauvres.

L'Eranarque étoit proprement l'administrateur ou l'intendant des pauvres. Lorsque quelqu'un étoit réduit à la pauvreté, ou fait prisonnier, ou qu'il avoit une fille à marier, & ne la pouvoit pourvoir, faute d'argent ; L'Eranarque assembloit les amis & les voisins de cette personne, & taxoit chacun pour contribuer, selon ses moyens & son état.

Cet officier s'appelloit Eranarque du mot Grec *ἐρανος*, aumône, contribution ; & *ἀρχή*, commandement, intendance.

ERARIUM, *Ærarium*, étoit le trésor de l'État sous les Empereurs Romains.

Le temple de Saturne, à Rome, où se gardoit ce trésor,

s'appelloit pour cette raison *Ærarium*, du mot *æs*, *aris*, cuivre ; parce qu'il n'y avoit pas eu d'autre monnoie à Rome que de ce métal, avant l'an 485 de la fondation.

Ce fut Auguste qui commença l'*Ærarium*, & il fut entretenu de ce que chacun y contribua volontairement ; mais, ces contributions ne suffisant pas pour les besoins de l'État, le vingtième des legs & des successions fut assigné à ce trésor, pourvu néanmoins que les héritiers ou les légataires ne fussent pas des proches parens, ou des pauvres.

On tira de la cohorte prétorienne trois officiers, à qui on en confia la garde avec la qualité de *Præfetti ærarii*.

ERAS, *Eras*, Ἠρᾱς, (a) l'un des philosophes Cyniques, que l'empereur Vespasien chassa de Rome. Mais, il y rentra furtivement avec un de ses compagnons, nommé Diogene. Celui-ci vint dans le Théâtre, & invektiva outrageusement contre Tite, à l'occasion de ses amours avec Bérénice. On arrêta ce téméraire, & on le battit de verges. Eras crut en être quitte pour la même peine, & il imita l'insolence de Diogène, ou même la surpassa. Il fut trompé dans son attente. On le jugea plus criminel que son camarade, de l'exemple duquel il n'avoit point profité, & il eut la tête tranchée.

(a) Dio. Cass. p. 753. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 354, 355.

ERASICLÈS, *Erasicles*, (a) *Ἐρασίκλης*, capitaine Athénien, dont parle Démosthène dans sa harangue contre Lacritus.

ERASINIDE, *Erasinides*, *Ἐρασιδίδης*, (b) capitaine Athénien. Xénophon le met au nombre des dix Généraux que l'on substitua à Alcibiade. Il fut ensuite un des six qui remportèrent la victoire contre Calliocratidas près des Arginufes. On sçait que les Athéniens condamnerent à mort ces six Généraux pour n'avoir pas enlevé les corps de ceux qui étoient morts dans le combat.

ERASINUS, *Erasinus*, (c) *Ἐρασίηνος*, fleuve du Péloponnèse dans l'Argolide. On l'appelloit aussi Arsinus, selon Strabon. On dit que ce fleuve avoit sa source au marais de Strymphale en Arcadie, qu'il s'aborboit dans un gouffre, & qu'il se remontoit ensuite dans l'Argolide. Pausanias assure que l'on voyoit sortir de terre les eaux du fleuve Erasinus au pied du mont Chaon, qui étoit planté d'arbres fruitiers. Il ajoute que les eaux de ce fleuve venoient du marais, ou, comme il l'appelle, du fleuve Strymphale, de la même manière que ces canaux, formés par les eaux du golfe de Chalcis, passaient auprès d'Eleusis, & alloient se décharger dans la mer, qui baignoit ce canton-là. A cette chûte d'eau que formoit l'Erasinus, on ho-

norait Bacchus & le dieu Pan par des sacrifices, & même on célébroit en l'honneur de Bacchus une fête qu'on nommoit Tyrbé.

Un jour, Cléomène de Sparte ayant consulté l'oracle, au sujet d'Argos, il lui fut répondu qu'il prendroit cette ville. Sur le champ il fit passer ses troupes sur le bord de l'Erasinus, & fit un sacrifice à ce fleuve. Mais, lorsqu'il vit que les entrailles de la victime ne lui promettoient point de bons succès du trajet de ce fleuve, il dit qu'il en sçavoit bon gré à Erasinus, qui ne vouloit pas trahir les siens, mais que pourtant les Argiens n'auroient pas sujet de se réjouir. Aussi-tôt, il leva son camp, & il vint en Thyrée, où ayant immolé un taureau à la mer, il fit passer ses troupes sur des vaisseaux dans le païs de Tirynthe & de Nauplie. Les Argiens, ayant reçu cette nouvelle, allèrent jusqu'à la mer au-devant d'eux, pour les empêcher d'approcher, & quand ils furent auprès de Tirynthe, en un lieu nommé Sipie, ils camperent vis-à-vis des Lacédémoniens, & assez proche de leur armée. Ils ne craignoient pas d'en venir à une bataille, & de combattre ouvertement, mais ils appréhendoient la surprise & les stratagèmes, parce que la réponse que la Pythie avoit rendue, leur donnoit cette ap-

(a) Demosth. Orat. in Lacrit. p. 951.

(b) Xenoph. p. 442. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 513. & suiv.

(c) Strab. pag. 275, 371, 389. Paus.

p. 129, 154, 155, 488. Herod. L. VI. c. 76. & seq. Plin. T. I. p. 119, 194.

préhension. C'est pourquoi, ils résolurent d'écouter la trompette des ennemis, & de faire eux-mêmes toutes les choses dont elle donneroit le signal parmi les Lacédémoniens. Cléomène, ayant remarqué cela, commanda aux siens qu'au lieu de se mettre à table quand la trompette sonneroit, ils prissent les armes, & se tinssent prêts pour marcher contre les Argiens. Les Lacédémoniens ayant obéi, se jetterent sur les Argiens qui dinoient, parce que la trompette avoit sonné le dîner, en tuèrent sur le champ une grande partie, & un plus grand nombre encore dans la forêt d'Argos, où ils s'étoient retirés comme en un asyle.

C'est de l'Erasinus qu'il faut entendre Ovide, lorsqu'il dit :

*Sic modo combibitur, tacito modo
gurgite lapsus,*

*Redditur Argolicis ingens Erasinus
in arvis.*

Ce dernier vers n'est pas de Sénèque, comme Ortélius semble le dire. Sénèque ne fait que l'emprunter d'Ovide.

L'Erasinus prend aujourd'hui le nom d'Erasino, qui coule dans la Morée.

(a) Il y avoit dans l'Arcadie un autre fleuve du nom d'Erasinus près du rivage de Bura. Il y en avoit encore deux autres du même nom, dont l'un est sur-

nommé *Ereticus* par Strabon, & l'autre étoit dans l'Attique vers Brauron.

ERASISTRATE, *Erasistratus*, (b) *Ἐραίστρατος*, l'un des trente tyrans que ceux de Lacédémone donnerent aux Athéniens.

ERASISTRATE, *Erasistratus*, *Ἐραίστρατος*, (c) célèbre médecin, petit fils d'Aristote, se fit sur-tout connoître & estimer par la manière adroite dont il découvrit la cause de la maladie d'Antiochus Soter, fils de Séleucus, roi de Syrie.

Plus attentif & plus habile que tous les autres médecins, il examina & suivit de près tous les symptômes de la langueur, où étoit tombé le jeune Prince; & après avoir tout remarqué, il crut enfin être venu à bout d'en trouver la vraie source. Il jugea que son mal n'étoit qu'un effet de l'amour; & il ne se trompoit pas. Mais, il n'étoit pas si aisé de découvrir l'objet qui causoit une passion d'autant plus violente, qu'elle demouroit secrète. Voulant donc s'en assurer, il passoit les journées entières dans la chambre du malade, & quand il y entroit quelque dame, il observoit attentivement ce qui se passoit sur le visage du Prince. Il remarqua que, par rapport à toutes les autres, il étoit toujours dans une situation éga-

(a) Strab. p. 371.

(b) Xenoph. p. 461.

(c) Valer. Max. pag. 299, 300. Plut.

T. I. p. 967. Plin. T. I. 717. Tom. II.

pag. 201, 218, 278, 279, 494. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 192. & *Index*. Tom. VI. p. 303.

le; mais, toutes les fois que Stratonice entroit, ou seule, ou avec le Roi son mari, le jeune Prince ne manquoit pas de tomber dans tous les accidens que décrit Sappho, dit Plutarque, & qui désignent une passion violente; extinction de voix, rougeur enflammée, nuage confus répandu sur les yeux, sueur froide, grande inégalité & désordre sensible dans le poulx, & d'autres symptômes pareils. Quand le médecin se trouva seul avec son malade, il sçut, par des interrogations adroites, tourner si bien son esprit, qu'il tira de lui son secret. Antiochus avoua qu'il aimoit la reine Stratonice sa belle mere; qu'il avoit fait tous ses efforts pour vaincre sa passion, mais toujours inutilement; qu'il s'étoit dit cent fois tout ce qu'on pouvoit lui représenter dans une telle conjoncture, le respect pour un pere & un Roi dont il étoit tendrement aimé, la honte d'une passion illicite & contraire à toutes les règles de la bienséance & de l'honnêteté, la folie d'un dessein qu'il ne pouvoit & ne devoit jamais vouloir satisfaire; mais que sa raison égarée, & occupée d'un seul objet, n'écouloit rien; que pour se punir d'un désir involontaire en un sens, mais toujours criminel, il avoit résolu de se laisser mourir peu à peu, en négligeant le soin de son corps, & en s'abstenant de prendre de la nourriture.

C'étoit beaucoup que d'avoir

Tom. XI.

pénétré jusqu'à la source du mal; mais, le plus difficile restoit à faire, qui étoit d'y apporter le remède. Comment faire une telle proposition à un pere & à un Roi? La première fois que Séleucus demanda comment se portoit son fils, Erasistrate lui répondit que son mal étoit sans remède, parce qu'il naissoit d'une passion secrète qui n'en avoit point, aimant une femme qu'il ne pouvoit avoir. Le pere, surpris & affligé de cette réponse, demanda pourquoi il ne pouvoit avoir la femme qu'il aimoit. *Parce que, dit le médecin, c'est la mienne, & que je ne la lui donnerai pas. Vous ne la céderez pas, repartit le Prince, pour sauver la vie à un fils que j'aime si tendrement! Est-ce là l'amitié que vous avez pour moi?* Seigneur, reprit le médecin, mettez-vous pour un moment à ma place. Lui céderez-vous Stratonice? *Et si vous, qui êtes pere, ne consentiriez pas à le faire pour un fils qui vous est si cher, comment pouvez-vous croire qu'un autre le fasse?* Ah, plût aux Dieux, s'écria Séleucus, que la guérison de mon fils ne dépendît que de mon consentement. *Je lui céderois de tout mon cœur, & Stratonice, & l'empire même.* Eh bien, dit Erasistrate, le remède est entre vos mains; c'est Stratonice qu'il aime. Le pere n'hésita pas un moment, & obtint sans peine le consentement de son épouse.

Si l'on en croit Pline, cette cure merveilleuse, qui rendit

G

un fils tendrement aimé à son pere, fut payée de cent talents, c'est-à-dire, de cent mille écus.

ERASTE, *Eraſtus*, (a) *Ε'ραſτος*, Corinthien, diſciple de Saint Paul, eſt appellé par cet Apôtre, tréſorier de la ville, c'eſt-à-dire, de Corinthe, où Saint Paul étoit alors, ou de Jérusalem, ſelon les nouveaux Grecs. Eraſte ſ'attacha à Saint Paul, & quitta pour cela ſa charge d'Econome ou de tréſorier. Il le ſuivit à Ephèſe, où il étoit l'an de Jeſus-Chriſt 56, d'où Saint Paul l'envoya en Macédoine avec Timothée, apparemment pour préparer les aumônes des fideles. Ils étoient tous deux avec lui à Corinthe deux ans après, lorsqu'il écrivit aux Romains, qu'il ſalue de la part de l'un & de l'autre; & il y a apparence qu'Eraſte ſuivit toujours depuis l'Apôtre, juſqu'au dernier voyage qu'il fit à Corinthe, en allant ſouffrir le martyre à Rome, l'an 56; car alors Eraſte demeura à Corinthe, comme Saint Paul le manda peu de tems après à Timothée.

Uſuard, Adon, & le martyrologe Romain diſent que Saint Paul avoit laiffé Eraſte en Macédoine, & l'en avoit fait évêque, & qu'enſin il fut martyriſé à Philippes. Les Grecs, au contraire, dans leurs Ménées, le

font évêque de Panéade, vers les ſources du Jourdain, lui donnent le titre d'Apôtre, le mettent au nombre des ſoixante-douze diſciples, & diſent qu'il mourut en paix, après avoir parcouru toute la terre, pour annoncer la foi de Jeſus-Chriſt. Mais, ni les uns ni les autres ne produiſent aucune preuve de ce qu'ils avancent. Les Latins l'honorent le vingt-fix de Juillet, & les Grecs le dix de Novembre.

ERATO, *Erato*, *Ε'ρατώ*, (b) reine des Arméniens. Cette nation, après la mort d'Ariobarzane, voulut eſſayer du gouvernement d'une femme, & plaça ſur le trône Erato. Mais, on ſ'en laiffa bientôt, & on la chaffa.

ERATO, *Erato*, *Ε'ρατώ*, (c) c'eſt-à-dire, aimable, l'une des neuf Muſes, préſidoit aux poéſies Lyriques. On la repréſente ſous la figure d'une jeune fille enjouée, couronnée de myrthe & de roſes, ayant en ſa main droite une lyre, & dans la gauche un archet. On met auſſi auprès d'elle un petit amour ailé, armé de ſon arc & de ſes fleches.

Le nom d'Erato, ſelon Diodore de Sicile, ſemble marquer que les gens ſçavans ſ'attirent l'eſtime & l'amitié de tout le monde.

ERATO, *Erato*, *Ε'ρατώ*.

(a) Aſtu. Apoſt. c. 19. v. 22. ad Rom. Epitt. c. 16. v. 23. ad Timoth. Epitt. a. c. 4. v. 20.

(b) Tacit. Annal. L. II. c. 4. Crev.

Hiſt. des Emp. T. I. p. 383.

(c) Diod. Sicul. p. 110. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 227.

(a) nymphe, qui épousa Arcas, fils de Callisto, & qui en eut trois fils, Azan, Aphidas & Elatus. Le dieu Pan, selon les Arcadiens, rendoit autrefois des oracles, & il avoit pour interprete la nymphe Erato.

ERATO, *Érato*, *Ἐρατώ*, (b) l'une des Néréïdes, qui étoient des nymphes de la mer.

Il y en a qui donnent le même nom à une des nymphes, filles de l'Océan & de Tethys.

ERATOSTHENE, *Ératosthènes*, *Ἐρατοσθένης*, (c) fut un des trente tyrans, que les Lacédémoniens donnerent aux Athéniens.

ERATOSTHENE, *Ératosthènes*, *Ἐρατοσθένης*, (d) natif de Cyrene, eut pour pere Aglaüs, ou Agacléus, selon Etienne de Byzance, & pour maitres, Lyfanius & Callimaque. Poësie, grammaire, philosophie, mathématiques, tout étoit du ressort d'Eratosthene; il avoit embrassé tous les genres; ce qui lui mérita le surnom de Pantaplos; on lui en donnoit encore un autre, qui ne lui étoit pas moins glorieux, en le nommant le second Platon, ou Platon le jeune, par honneur, & non par mépris, comme l'ont écrit quelques Modernes.

Après avoir demeuré quelque tems à Alexandrie, Éra-

tothene alla à Athènes. Il y étoit encore, lorsque sa réputation parvint jusqu'à Ptolémée Evergete, successeur de Ptolémée Philadelph. Ce Prince, profitant des douceurs de la paix, s'appliquoit à faire fleurir les sciences dans ses États, & à augmenter la bibliotheque d'Alexandrie; il fit venir Eratosthene pour en être le surintendant. On ne pouvoit choisir une personne plus capable de remplir ce poste, puisque c'étoit, comme on l'a déjà dit, un homme d'un sçavoir universel. Cependant, selon le témoignage de Strabon, on ne remarquoit pas dans ses traités de philosophie, un Auteur qui eût fait son capital de cette science; il paroïssoit ne s'y piquer que de passer pour-Philosophe, & de sçavoir quelque chose de plus que le commun en ce genre. Et si on en veut croire Strabon, on remarquoit la même chose dans ses autres ouvrages; mais, il faut avouer aussi que Strabon censure souvent mal-à-propos Eratosthene. Il n'y a donc point à s'étonner que ceux qui présidoient au Musée, lui eussent donné le surnom de *Beta*, pour faire entendre qu'Eratosthene ne tenoit que le second rang dans toutes les sciences. On sçait que *Beta* est la

(a) Paus. pag. 459, 516.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 71.

(c) Xenoph. p. 461.

(d) Suid. T. I. p. 1032. Strab. p. 1, 2, 7, 14. & seq. Cxf. de Bell. Gall. L.

VI. p. 243. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 271. T. VI. p. 11, 28, 624, 631. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. II. p. 281. & *infra*. T. VI. p. 180. & *infra*. T. VII. p. 116, 261, 362. T. IX. p. 403, 404. T. XII. p. 87.

seconde lettre de l'alphabet Grec. Il est vrai que d'illustres Modernes ont prétendu qu'Eratoſthene avoit été surnommé *Beta*, parce qu'ayant succédé à Zénodote, qui le premier avoit eut soin de la Bibliothèque d'Alexandrie, il n'avoit été, lui, que le second bibliothécaire. Mais, outre que ce fait est avancé sans autorité, n'auroit-on pas pu nommer de la sorte Eratoſthene, pour d'autres raisons que celles qui ont été imaginées jusqu'ici, quoique ces raisons nous soient inconnues? C'étoit en effet un usage assez ordinaire chez les Anciens, de donner aux hommes les noms des lettres de l'alphabet. Ainsi, Pythagore fut surnommé *Gamma*, Anténor, historien de Crete, *Delta*, Apollonius *Epsilon*, & un Tribun, sous l'empire de Tibere, *Beta*. Ptolémée Ephesien en rapporte beaucoup d'autres exemples, & il y joint les raisons de ces différentes dénominations.

Eratoſthene avoit avancé que les Poètes ne se proposent que de plaire, & non pas d'instruire. Strabon réfute solidement cette opinion dès l'entrée de sa géographie. Il ne faut pour la réfuter que l'Elégie, ou plutôt les vers élégiaques qu'il nous a laissés sur la duplication du cube. On conviendra sans peine avec Gyraldus & Turnebe, qu'ils sont faciles, doux, harmonieux; mais, il semble qu'une Elégie Françoisse sur la quadrature du cercle, ou

sur quelque autre point des mathématiques, si elle étoit instructive, comme elle pourroit bien l'être, ne seroit guère agréable, & ne plairait que médiocrement; ces sortes de sujets n'étant pas susceptibles des ornemens de la poésie.

On ne peut refuser à Eratoſthene la qualité d'homme sçavant; c'est de quoi on peut se convaincre par ce qui nous reste de lui dans différens Auteurs, & principalement pour ce qui regarde la géographie. Il s'y étoit rendu très-habile, ayant à sa disposition, selon Hipparque, une Bibliothèque fournie d'une grande quantité de relations de différens païs; cette Bibliothèque étoit sans doute celle d'Alexandrie. On ne sçait pas en quelle année du règne de Ptolémée Evergete I, il vint en Égypte; il a dû être long-tems bibliothécaire du Bruchion, puisqu'il a vécu jusqu'à 80 ans, selon Suidas, & même jusqu'à 82, selon Lucien; c'est-à-dire, qu'il est mort la septième ou la neuvième année du règne de Ptolémée Epiphane. Il eut Apollonius pour successeur dans la surintendance de la Bibliothèque d'Alexandrie. On croit qu'il avoit possédé cet emploi pendant quarante-cinq ans. Il se laissa, dit-on, mourir de faim, ne pouvant survivre à la perte de la vue, dont il fut affligé.

Eratoſthene essaya de mesurer la terre, en comparant la distance entre Alexandrie &

Syene, ville située sous le tropique du cancer, avec la différence de latitude de ces lieux qu'il concluoit de l'ombre méridienne d'un gnomon élevé à Alexandrie au solstice d'été. Cette opinion devoit être bien juste, puisqu'au rapport de M. Fréret, elle ne différoit que de quelques stades de celle de MM. de l'Académie des Sciences. Aussi lui fit-elle donner le surnom de cosmographe & d'arpenteur de l'univers.

Comme il avoit fait une étude particulièrement de l'histoire, il avoit publié une chronique complète de l'histoire Grecque; elle remontoit jusqu'aux tems les plus reculés, & fixoit même l'époque de plusieurs évènements des tems héroïques. Cette chronologie fut reçue avec un applaudissement universel; les Grecs la regardoient comme un ouvrage parfait; & lorsqu'Apollodore d'Athènes en fit une continuation, près d'un siècle après, il adopta entièrement les calculs d'Eratosthene, autant que nous pouvons en juger par les fragmens qui nous restent de l'une & de l'autre.

Tout géomètre, tout philosophe qu'il étoit, Eratosthene ne crut point déshonorer la réputation qu'il avoit acquise dans les sciences exactes, en s'appliquant à la recherche des antiquités Égyptiennes. On ne voit point qu'il ait blâmé l'ouvrage écrit par Manéthon sur l'histoire d'Égypte, il se contenta d'y ajouter des supplé-

mens, parce que ce prêtre d'Héliopolis n'avoit pas vu tous les monumens, & que l'on en avoit peut-être découvert d'autres depuis. Nous avons un fragment de cet ouvrage d'Eratosthene, contenant la suite; la durée du règne, & le nom des trente-huit premiers rois de Thebes, & ce fragment peut être d'un très-grand usage pour fixer la chronologie d'Égypte. Apollodore inséra dans sa chronique la liste des rois de Thebes, donnée par Eratosthene; & comme elle finissoit au tems où cette ville avoit cessé d'être la capitale de l'Égypte, il y ajouta une continuation, qui comprenoit le reste des Princes qui avoient régné sur le pays, jusqu'à la destruction du royaume par les Perses. L'un & l'autre de ces deux Sçavans se réunissoient donc pour regarder l'histoire d'Égypte comme une histoire véritable; ils n'avoient pu être forcés à se ranger du même parti, que par le caractère & la certitude des mémoires sur lesquels cette histoire étoit fondée, & leur exemple est un préjugé, ce semble, très-fort pour nous empêcher de rejeter absolument cette histoire avec le mépris que témoignent pour elle quelques Sçavans de nos jours, dont les sentimens & les discours ne peuvent servir qu'à dégoûter de cette même étude, à laquelle ils ont sacrifié leur vie entière.

ERATOSTHENE, *Eratosthene*, *E'ratosthènes*, surnommé le

Gaulois , philosophe & historien , que l'on a souvent confondu avec le précédent , a fleuri vers la 162^e olympiade , ou même plus tard ; au lieu qu'Eratoſthène de Cyrene mourut sous la 146^e ; celui que nous nommons le Gaulois , parce qu'il étoit né dans les Gaules , & comme on le croit , dans cette partie que l'on nomme la Gaule Narbonnoise , vivoit donc environ un siècle après le Cyrénéen. Il est auteur d'une ancienne histoire des Gaules , dont parle Étienne de Byzance , mais qu'il attribue mal à propos à Eratoſthène de Cyrene. Un peu plus d'attention , s'il a vu cette histoire , qui est perdue aujourd'hui , lui eût fait éviter cette faute. En effet , l'auteur de cette histoire parle du combat entre Prusias , roi de Bithynie , & Attale , roi de Pergame. Or , ce combat ne s'est donné que vers la 154 , ou même la 156^e Olympiade , par conséquent , plus de dix Olympiades après la mort d'Eratoſthène de Cyrene , qui n'est donc point l'auteur de cette histoire.

ERATUS , *Eratus* , dixième roi de Sicyle , succéda à Messape , l'an du monde 2272 , & 1763 avant Jésus-Christ. Il régna 46 ans , & eut Plemnée pour successeur.

ERBÉSINES , *Erbesini* , (a) *F'erbisini* , nom sous lequel Diodore de Sicile désigne dans un

endroit les habitans d'Erbesse.

ERBESSE , *Erbesus* , (b) *E'p'curros* , ville de Sicile , selon Ptolémée & Diodore de Sicile. Ptolémée la range parmi celles qui étoient dans les terres. Cette place étoit gardée par les Carthaginois , lorsque Xénodiscus , capitaine de ceux d'Agri-gente , vint pour la délivrer à la tête de ses troupes , l'an 309 avant l'Ère Chrétienne. Il y eut là un combat , où , les citoyens s'étant joints à leurs libérateurs , la garnison fut défaite ; & les Barbares , après avoir perdu beaucoup des leurs , rendirent les armes , & au nombre de cinq cens qu'ils étoient encore , se donnerent eux-mêmes au vainqueur.

D'autres appellent cette ville Herbesse avec l'aspiration. Voy. Herbesse.

ERBITE , *Erbita* , *F'p'etra* , (c) ville de Sicile , selon Ptolémée , Étienne de Byzance & Diodore de Sicile. Cicéron l'appelle Herbite avec l'aspiration ; & c'est peut-être pour cela que Pline en nomme les habitans Herbitenses. Ptolémée met cette ville au nombre des villes qui étoient situées dans les terres.

L'an 403 avant l'Ère Chrétienne , Denys , tyran de Syracuse , s'avança vers cette ville dans le dessein de la piller ; mais , ne pouvant en venir à bout , il fit un traité de paix avec les

(a) Diod. Sicul. p. 398.

(b) Ptolem. L. III. c. 4. Diod. Sicul. p. 748.

(c) Ptolem. L. III. c. 4. Diod. Sicul. p. 403. Plin. T. I. p. 163.

habitans, & ramena ses troupes. Archonidès, chef des Erbitéens, d'abord après la paix conclue entr'eux & Denys, songea à fonder lui-même une autre ville; car, il avoit à ses gages beaucoup de soldats ramassés de côté & d'autre, que la crainte qu'inspiroit Denys avoit fait réfugier dans Erbite. Plusieurs même des citoyens lui avoient promis de le suivre dans sa nouvelle habitation. Ainsi, prenant avec lui cette multitude de gens de bonne volonté, il choisit un lieu élevé à huit stades de distance de la mer, sur lequel il bâtit la ville d'Alese; mais, comme ce nom étoit commun à plusieurs autres villes de la Sicile, il surnomma celle-ci Archonidion de son nom même.

On croit que la ville d'Erbite est aujourd'hui ce que les Siciliens nomment Nicosia Citta Costatissima.

ERBITÉENS, *Erbitai*, *Ἐρβιταῖοι*, les habitans d'Erbite. Voyez Erbite.

ERCÉUS ou **ERCIVS**. (a) *Erceus*, *Ercius*, surnom de Jupiter. On l'invoquoit sous ce nom ou sous celui de Pénétralis dans l'intérieur des maisons, afin qu'il en écartât les voleurs.

ERCTA, *Ercta*, nom d'une

montagne de Sicile, selon Diodore de Sicile. Elle avoit une forteresse, & Polybe la nomme Eircte. Elle est entre le mont Eryx & Palerme.

EREBE, *Erebus*, *Ἐρεβος*, (b) fils du Chaos & des ténèbres, épousa la nuit; & de leur mariage sortit l'Æther & le jour. On a feint qu'Erebe étoit un des dieux des enfers, comme ce nom est aussi un de ceux qu'on a donnés à l'enfer. Cette première fiction est sans doute une suite d'une autre fiction, suivant laquelle l'Erebe fut métamorphosé en fleuve, & précipité dans le fond des enfers, en punition de ce qu'il avoit donné du secours aux Titans.

EREBINTHONICUS, (c) *Erebinthonicus*, *Ἐρεβίνθωνος*, c'est-à-dire, la maison des poichiches. On appelloit ainsi un village situé près de Jérusalem.

ERECE, *Erece*, (d) est mise au nombre des nymphes par quelques-uns.

ERECHTHÉE, *Erechtheus*, *Ἐρεχθίδης*, (e) fils de Pandion, succéda à son pere au royaume d'Athènes, environ 1400 ans avant Jesus-Christ. Il épousa Praxitée, fille de Phrasime & de Drogénie, fille de la fille de Céphise, dont il eut trois

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 347.

(b) Ovid. Metam. l. XIV. c. 9. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 194.

(c) Joseph, de Antiq. Judaïc. l. VI. p. 937.

(d) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom.

IV. p. 368.

(e) Diod. Sicul. p. 17, 18. Pauf. p. 9, 47, 131. Jull. l. II. c. 6. Plut. Tom. I. pag. 8. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 432, 445. T. V. p. 103. T. VI. p. 160. T. VIII. p. 13.

filz, Cécrops qui lui succéda, Pandore, & Métion; & quatre filles, Procris, Créuse, Chthonie & Orithye. Boréas Thracien enleva sa fille Orithye, trois ans avant qu'Eumolpe instituât les cérémonies de la déesse Cérès, dans la ville d'Eleusis. Ses autres filles demeurèrent vierges. Il régna cinquante ans. Cérès étant venue à Athènes, la quinzième année du règne de ce Prince, montra aux Athéniens à semer le bled, que Triptolème, fils de Célée & de Nécée, sema dans le champ de Rhaïe, proche d'Eleusis. C'est aussi sous le règne de ce Prince, que les marbres d'Aron-del placent l'enlèvement de Proserpine, & l'institution des mystères Eleusiniens.

Les Égyptiens soutenoient qu'Erechthée, roi d'Athènes, étoit Égyptien d'origine; & voici, selon Diodore de Sicile, ce qu'ils en racontaient. Ils disoient qu'une grande famine désolant toute la terre, excepté l'Égypte, qui, du consentement de tout le monde, en fut exempte par la bonté de son terroir, Erechthée qui avoit déjà quelque alliance avec les Athéniens, leur porta des bleds, & que les Athéniens le firent roi, en reconnaissance de ce bienfait. Ayant accepté ce titre, il leur enseigna les sacrifices de Cérès, & établit à Eleusis les mystères de cette déesse, tels qu'ils se pratiquoient en Égypte. C'est ce qui avoit donné lieu de dire que Cérès étoit ve-

nue elle-même à Athènes, & de placer en ce tems-là la découverte des bleds, qui leur furent seulement apportés d'ailleurs, sous le nom & sous les auspices de cette déesse. Les Athéniens convenoient eux-mêmes du règne d'Erechthée, de cette famine, de la venue de Cérès & du présent qu'elle leur fit; mais, de plus, ils avouoient que les sacrifices, les mystères & toutes les cérémonies d'Eleusis étoient parfaitement imités de ce qui s'observoit en Égypte.

Erechthée est compté pour le sixième Prince qui ait occupé le trône d'Athènes, dont il s'empara au préjudice de Butès son frère. On lui attribue une division de ses sujets en quatre classes, les guerriers, les artisans, les laboureurs & les pâtres. Ce Prince, après sa mort, fut placé au rang des dieux; & on lui érigea à Athènes un beau temple, dont on peut voir la description sous l'article de cette ville.

La fable, comme l'Histoire, donne quatre filles à Erechthée; mais, elle ajoute que ses filles, par une singulière bizarrerie, s'engagerent par serment à ne pas survivre les unes aux autres; & que si l'une venoit à mourir, les autres s'oteroient la vie. Sur ces entrefaites, Eumolpe déclara la guerre aux Athéniens, prétendant que l'Attique appartenoit à son père; mais, il fut vaincu dans le combat qui se donna à cette occasion. Neptune son père,

pour ôter à Erechthée tout sujet de joie pour cette victoire, demanda qu'Orhonée, la fille de ce Prince lui fût immolée, ce qui fut exécuté. Ses sœurs se donnerent la mort, & Erechthée fut tué d'un coup de foudre que lui lança Jupiter, à la prière du même Neptune.

ERECHTHÉE, *Erechtheus*, *Ἐρεχθίδης*, chasseur que Minerve prit soin d'élever, & qu'elle fit proclamer roi des Athéniens. Il donna son nom à la ville d'Athènes. On dit qu'il sçavoit tirer de l'arc avec tant d'adresse, qu'Alcon son fils étant entouré d'un dragon, il perça le monstre d'un coup de fleche sans blesser son fils.

ERECHTHÉE, *Erechtheus*, *Ἐρεχθίδης*, nom que quelques-uns donnent à Erichthonius, roi d'Athènes. Voyez Erichthonius.

ERECHTHÉIDE, *Erechtheis*, *Ἐρεχθίδης* (a) nom d'une tribu de l'Attique. Démosthène fait mention de cette tribu dans sa harangue contre Midias.

ERECHTHIDES, *Erechthidae*, nom donné aux descendans d'Erechthée, roi d'Athènes.

EREMBES, *Erembi*, *Ἐρεμβίοι*, (b) peuples dont parle Homère. Ce sont les Arabes Troglodytes, sur les bords de la mer rouge, voisins de l'Égypte. On avoit même corrigé le vers d'Homère, & au lieu de *καὶ Ἐρεμβίοι*, on avoit lu *Ἀραβας* & ;

mais, il n'est nullement nécessaire de corriger le texte, & de changer une leçon qui est fort ancienne & la seule véritable. Strabon l'a fort bien vu ; mais, il n'a pas sçu la véritable origine du nom, que Bochart a très-bien expliquée dans son livre admirable de la géographie sacrée. Car, il a fait voir que l'Arabie a été ainsi nommée du mot Hébreu *Arab*, noir ; qu'au lieu d'*Aran* on dit *Ereb*, & que du mot *Ereb*, en ajoutant un *m*, on a fait *Erembi*. Les Erembes sont les mêmes que les Arabes, qui sont basannés. Au reste, quand Ménélaüs dit qu'il avoit été chez les Éthiopiens & chez les Arabes, ce n'eût pas pour dire qu'il avoit tiré de-là de grandes richesses ; car, avant la guerre de Troye, ces peuples étoient très-pauvres ; c'est seulement pour se vanter qu'il avoit été fort loin.

ERES, *Era*, *Ἐρα*. (c) ville de l'Asie mineure dans l'Ionie. Elle reconnoissoit les Teiens pour ses fondateurs ou pour ses maîtres. Elle étoit maritime & fortifiée. Il est fait mention de cette ville dans Thucydide, de qui nous apprenons qu'elle se laissa entraîner dans une révolte par les habitans de Chio. Le texte de Strabon lit Geres, & n'en fait qu'une petite ville. Le traducteur Latin a lu Eres, *Era*.

ERESE, ou **ERESSE**, *Erefus*,

(a) Demosth. Orat. in Midi. p. 614.

(b) Homœr. Odyss. L. IV. v. 84. Strab.

p. 2, 38, 41, 42.

(c) Thucyd. p. 369. Strab. p. 644.

Eressus, *Ἐρέσις*, *Ἐρέσις*. (a) ville de l'île de Lesbos, selon plusieurs anciens Auteurs. Elle étoit située sur une colline vers le rivage de la mer, à dix-huit stades du promontoire de Sigrum. Cette ville donna la naissance à Théophraste & à Phanias, deux philosophes Péripatéticiens, disciples d'Aristote. Memnon, général de Darius, étant venu à Lesbos, s'y rendit maître de plusieurs villes, & entra dans celle d'Eresse. Niger dit que c'est aujourd'hui Eidonia; mais, le P. Hardouin veut que ce soit Gérémia.

ERESE, *Eresus*, *Ἐρέσις*, ville de l'île d'Eubée, selon Diodore de Sicile. Voyez Eubée.

ERÉSICHTHON, *Ἐρεσίχθων*, le même qu'Érisichthon. Voyez Érisichthon.

ERESIES, *Eresia*, *Ἐρέσια*, (b) nom d'un lieu dont il est parlé dans l'hymne pour Apollon, qu'on attribue à Homère.

ERESSE, *Eressus*. Voyez Eresse.

ERETMÉE, *Eretmeus*, (c) *Ἐρετμεύς*, jeune Phéacien, très-bien fait & très-dispos, se présenta pour un combat de course que donna le roi Alcinoüs.

ERÉTRIAQUES, *Eretrici*, (d)

Eretriaci, *Ἐρετριῶται*, nom d'une secte de Philosophes, dont on attribue la fondation à Ménédeme. On appella cette secte la secte Érétrique, parce qu'elle prit naissance à Érétrie.

Les Érétriques, ainsi que les Mégariques fondés par Euclide, s'éloignoient peu du système de Socrate & de Platon. Euclide soutenoit que le bien capable de faire des heureux, étoit un bien unique, uniforme, toujours le même, toujours assuré. Ménédeme plaçoit tout le bien de l'homme dans l'esprit, & dans cette partie de l'esprit qui a la vérité pour objet. On trouva trop de subtilité dans ce bien unique, & trop de spiritualité dans ce plaisir indépendant des sens. Peut-être aussi que cette doctrine parut surannée. La secte Mégarique fut du moins plus connue par son amour pour la dispute, que par ses dogmes sur la morale, & la secte de Ménédeme s'éteignit insensiblement.

ERETRIE, *Eretria*, (e) *Ἐρέτρια*, ville considérable de l'île d'Eubée, située sur l'Euripe, à l'opposite du port de l'Attique, appelé Delphinium, qui n'en étoit éloigné que de quarante stades. Cette ville étoit la plus grande de l'île

(a) Strab. p. 618. Plin. T. I. p. 158. Fréins. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 12. Thucyd. p. 183, 102, 570, 571.

(b) Homer. Hymn. in Apoll.

(c) Homer. Odys. L. VIII. v. 112.

(d) Strab. p. 393. Cicér. de Orat. L. III. c. 36. Mém. de l'Acad. des Inscriptions & Belles-Lett. Tom. IV. p. 10.

(e) Strab. p. 393, 403, 446. & seq. Plin. T. I. p. 211. Paus. p. 415. Pomp. Mel. p. 145. Ptolem. L. III. c. 15. Tit. Liv. L. XXXII. c. 16. Corn. Nep. in Miltiad. c. 4. in Paus. c. 2. Plut. T. I. pag. 746, 747. Vell. Patere. L. I. c. 4. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 149, 162, 163.

après celle de Chalcis. On la nomma d'abord Mélanéis & Arottrie. Elle fut fondée par les Athéniens avant la guerre de Troye; & après cette guerre, ils y envoyèrent une nouvelle colonie sous la conduite d'Eclus.

Cette ville, s'étant depuis fort accrue, se trouva elle-même en état d'envoyer d'illustres colonies dans la Macédoine. Ces colonies fondèrent des villes aux environs du promontoire de Pallene & du mont Athos. Erétrie avoit dans sa dépendance une ville nommée Tamynes & un temple d'Apollon, bâti, dit-on, par Admète, près du détroit. Elle avoit aussi un village appelé Amarynthus, qui n'en étoit éloigné que de sept stades. L'ancienne ville fut ruinée par les Perses, lorsque ces barbares, comme dit Hérodote, en envelopperent les habitans par leur multitude, comme avec un filet. Du tems de Strabon, on en montrait encore les fondemens, & on appelloit ces ruines l'ancienne Erétrie.

Rien ne prouve mieux quelle fut autrefois la puissance des Erétriens, qu'une colonne qu'ils avoient consacrée dans le temple de Diane à Marynthie. L'inscription portoit qu'ils avoient conduit en pompe trois mille hommes pesamment armés, avec six cens cavaliers & 60 chars. Ils commandoient aux habitans des isles d'Andros, de Ténédos, de Cée & de plusieurs autres.

Leur fréquent usage de la lettre *z*, non seulement à la fin, mais au milieu des mots, les exposa plus d'une fois aux railleries des comiques. L'estime qu'on avoit cependant conçue pour leur ville, soit en tems de paix, soit en tems de guerre, étoit telle, que plusieurs Philosophes voulurent y établir leur séjour, témoin Ménédème qui y fonda une école, dont les disciples en furent appelés Philosophes Erétriaques.

L'an 490 avant l'Ère Chrétienne, Darius fit partir pour la Grece Datis & Artapherne, avec ordre de mettre au pillage la ville d'Erétrie, d'en brûler toutes les maisons & tous les temples, d'en faire prisonniers tous les habitans, & de les lui envoyer; & pour cet effet, ils s'étoient munis d'un grand nombre de chaînes. Ils mirent à la voile avec une flotte de cinq ou six cens vaisseaux, & une armée de cinq cens mille hommes. Après s'être rendus maîtres sans peine des isles de la mer Égée, ils firent route vers Erétrie, qu'ils emporterent, après un siège de sept jours, par la trahison de quelques-uns des principaux habitans, la réduisirent en cendres, mirent aux fers tous ceux qu'ils y trouverent, & les envoyèrent en Perse. Darius, contre leur attente, les traita avec bonté, & leur donna pour habitation un village du pays de Cissie, qui n'étoit qu'à une journée de Susse, où Apollon de Tyane trou-

va encore de leurs descendans
six cens ans après.

Dans le tems que Philippe de Macédoine regardoit l'Eubée comme fort propre par sa situation à favoriser le dessein qu'il méditoit contre la Grece, Plutarque, maître d'Eréttrie, l'une des principales villes de cette isle, demanda du secours aux Athéniens ; mais, l'ayant obtenu, il paya ses bienfaiteurs d'ingratitude ; il se déclara pour leurs ennemis, & conspira ouvertement contre ceux qu'il avoit appelés. Phocion commandoit l'armée auxiliaire d'Athènes. La perfidie imprévue ne le déconcerta point. Il poursuivit son entreprise, gagna une bataille contre Philippe, & chassa Plutarque d'Eréttrie. D'un autre côté, les Erétriens furent chassés de Porthmus, autre place de l'Eubée, par Philippe, dont ils avoient pris le parti comme de leur allié.

Eréttrie fut assiégée l'an 198 avant l'Ère Chrétienne, par trois flottes à la fois, dont l'une étoit commandée par le roi Attale, une autre par le Rhodien Agésimbrote, & la troisième, celle des Romains, par L. Quintius. Ces trois flottes attaquoient Eréttrie de toutes leurs forces ; car, elles avoient apporté avec elles toutes les machines dont on se sert pour battre les murailles d'une ville ; & le país leur fournissoit du bois en abondance pour les nouveaux ouvrages qu'il leur faudroit faire. Les habitans se

défendirent d'abord avec beaucoup de courage ; mais, voyant la plupart des leurs accablés de fatigue & couverts de blessures, & une partie des murailles abattue, ils étoient assez portés d'eux mêmes à se rendre. Mais, ils avoient chez eux une garnison de Macédonniens qu'ils n'appréhendoient guère moins que les Romains ; & d'ailleurs, Philoclès, Lieutenant de Philippe, leur mandoit de Chalcis, qu'ils n'avoient qu'à tenir bon, & qu'il viendrait à leur secours aussitôt pour sauver la ville. Cette espérance qui soutenoit leur crainte, les obligea de prolonger le siège plus que leur intention & leurs forces ne le leur permettoient. Mais, quand ils virent que Philoclès avoit été repoussé, & s'étoit retiré en désordre à Chalcis, d'où il étoit parti, ils envoyèrent aussitôt des Ambassadeurs à Attale, pour le prier de leur pardonner, & d'intercéder pour eux auprès du général Romain. Après cette démarche, pendant qu'ils se défendent plus mollement dans l'espérance de la paix, & que négligant les autres parties de la ville, ils n'opposent leurs troupes qu'à l'endroit du mur où l'on fait breche, L. Quintius la prit par escalade, en l'attaquant pendant la nuit, par le côté qu'on avoit laissé sans défense. Tous les habitans, avec leurs femmes & leurs enfans, se réfugièrent dans la citadelle, & peu de tems après, se

rendirent. Les vainqueurs n'y trouverent pas beaucoup d'or ni d'argent, mais des statues & des tableaux d'un travail antique, & d'autres ornemens, beaucoup plus qu'ils ne l'espéroient par proportion aux autres effets, & à la grandeur de la place.

On prétend que cette ville qui subsiste encore aujourd'hui, se nomme à présent Rocho.

ERÉTRIE, *Eretria*, (a) *E'p'etp'ia*, ville de Grece dans la Thessalie, & pour parler plus juste, dans la Phthiotide. Ptolémée lit Erétries en pluriel. Cette ville fut détruite par Philippe de Macédoine, l'an 198 avant J. C.

ERÉTRIENS, *Eretrienfes*, *E'p'etp'ies*, (b) les habitans d'Erétrie d'Eubée. Hérodote dit qu'ils étoient Ioniens. Voyez Erétrie.

ERÉTRIENS, *Eretrienfes*, *E'p'etp'ies*, colonie de l'île d'Eubée, établie dans la Babylonie. Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Tyanes, dit que ce fut Darius qui y mena cette colonie. Il semble à Orélius que ce peuple étoit aux environs d'Ecbatane.

ERÉTUM, *Eretum*, (c) *H'ovv'et'*, ville des Sabins dans l'Ombrie, selon Strabon, Tite-Live, Étienne de Byzance & Virgile. Le premier dit que ce lieu ressembloit plus à un vil-

lage qu'à une ville. Elle étoit à 107 stades de la ville de Rome, selon Denys d'Halicarnasse; & Antonin la met à dix-huit milles. C'est présentement Monte Rotondo dans la Sabine.

L'an 211 avant l'Ère Chrétienne, on publia plusieurs prodiges, & celui-ci entre autres, qu'il avoit plu des pierres à Erétum. Pour expier ces prodiges, on immola les grandes victimes, & on ordonna une procession d'un jour pour tout le peuple, & des prières publiques pendant neuf jours.

EREUTHALION, *Ereuthalion*, *E'p'ov'v'ath'ion*, (d) écuyer d'Areithous, roi d'Arcadie, Prince qui n'avoit pour toutes armes, qu'une massue armée de fer. Ce Prince, dans sa vieillesse, en fit présent à Ereuthalion, qui, devenu plus fier & plus audacieux par ses riches dépouilles, déshoit tous les plus vaillans; & les plus vaillans faisoient de crainte, n'osoient paroître devant lui. Un jour, Nestor, honteux & las de ses insultes, se présenta pour le combat, quoique bien jeune alors. Aussi, Ereuthalion méprisa-t-il sa jeunesse. Mais, Nestor ne laissa pas de l'attaquer avec tant d'audace, qu'enfin Minerve secondant ses efforts, il abattit à ses pieds ce redoutable ennemi qui étoit d'une taille prodigieuse, & d'une force proportionnée à sa

(a) Strab. p. 434. Ptolem. L. III. c. 23. Tit. Liv. L. XXXII. c. 13.

(b) Herod. L. VIII. c. 46.

(c) Strab. p. 226. Tit. Liv. L. III. c.

29. L. XXVI. c. 12, 23. Virg. *Æneid.* L. VII. v. 711.

(d) Homer. *Iliad.* L. IV. v. 319. L. VII. v. 136.

taille. A la vue de ce vaste corps étendu sur la terre, on étoit encore saisi de frayeur.

EREUTHE, *Ereuthe*, dont il est fait mention dans l'hymne à Apollon, qu'on attribue à Homère.

ERGANÉ, *Ergane*, Εργάνη, surnom de Minerve. Voyez Minerve Ergané.

ERGATIES, *Ergatia*, (a) fêtes que l'on célébroit à Sparte en l'honneur d'Hercule & en mémoire de ses travaux.

ERGAVICE, *Ergavica*, (b) Εργαβία, ville des Celtibériens dans l'Espagne Tarragonoise. On a, outre l'autorité de Ptolémée, qui en parle, plusieurs médailles, entre autres, une d'Auguste avec ces mots: *MUN. ERGAVICA*, & une autre de Tibère avec ce mot: *ERGAVICE*. Une ancienne inscription dans le recueil de Gruter porte aussi ce nom.

M. CALP. M.

LUPO FLAM. P. H. C.

EX CONVEN.

CÆSAR. ERCAVIC.

C'est-à-dire, *Marco Calpurnio, Marci Filio, Lupo Flamini Provinciae Hispaniae Citerioris ex Conventu Caesaraugustano, Ercavicensi*. Dans ce dernier mot, le C est pour le G.

Pline a rangé dans l'assem-

blée de Sarragoce [*in Caesaraugustano Conventu*.] un peuple qu'il nomme Ergavicenses. Il n'y a pas de doute que dans le passage du quarantième livre de Tite-Live, il ne faille lire *Ergavica*, au lieu d'*Ergavia*; qui y est qualifiée noble & puissante cité; ce qui convient mieux à Ergavice qu'à la petite ville d'Ergavie. C'est le sentiment du sçavant Sigonius & de Cellarius.

Les Espagnols tiennent que c'est présentement Alcanniza, à sept lieues de Tortose. Morales l'approche davantage de Tolède, & croit que c'est le lieu nommé à présent Penna Escrita ou Santaver.

ERGAVIE, *Ergavia*, (c) Εργαβία, ville de l'Espagne Tarragonoise, selon Ptolémée. C'est, selon quelques modernes, Ygualada, en Catalogne. Il ne faut pas confondre cette ville avec celle dont il est parlé dans l'article précédent.

ERGENNA, *Ergenna*, (d) nom d'un haruspice, dont il est fait mention dans une satire de Perse.

ERGINUS, *Erginus*, (e) Εργίνος, fils de Clyménus, roi d'Orchomène. Ce Prince ayant été tué par les Thébains, avec qui il avoit pris querelle pour un fort léger sujet, Erginus l'aîné de ses fils, lui succéda;

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II, p. 216.

(b) Ptolem. L. II. c. 6. Tit. Liv. L. XL. c. 49. Plin. T. I. p. 142.

(c) Ptolem. L. II. c. 6.

(d) Persi. Satyr. 2. v. 26.

(e) Diod. Sicul. pag. 152. Pauf. pag. 367, 398, 399. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. IV. p. 306. T. X. p. 347. & suiv.

& voulant venger la mort de son pere, il leva une armée avec ses freres, vint attaquer les Thébains, les tailla en pièces, & ne mit les armes bas, qu'à condition qu'ils lui paieroient tous les ans un tribut par manière de satisfaction. Ce Prince envoyoit donc chaque année à Thèbes des commissaires pour exiger ce tribut; ce qu'ils faisoient en outrageant les habitans. Hercule résolut de délivrer les Thébains de cette servitude.

En effet, ceux d'entre les Orchoméniens qui venoient demander le tribut, étant arrivés à Thebes pendant que ce Héros y étoit, & ayant fait toutes sortes d'injures aux citoyens, il les mit hors de la ville, après leur avoir coupé les extrémités du corps. Erginus demanda le coupable; & Créon, roi de Thebes, craignant sa puissance, étoit près de le livrer. Mais, Hercule ayant persuadé à de jeunes gens de son âge de délivrer leur patrie, leur donna les armes qui étoient suspendues dans les temples, & qui faisoient partie des dépouilles des ennemis que leurs ancêtres avoient consacrées aux Dieux; car, il étoit impossible de trouver dans toute la ville des armes qui ne fussent pas consacrées; d'autant que les Orchoméniens avoient enlevé aux Thébains toutes les autres, afin de leur ôter toute pensée de révolte. Hercule ayant appris qu'Erginus s'ap-

prochoit avec ses troupes, l'attendit dans un passage étroit, & rendant par-là leur grand nombre inutile, il tua Erginus même, & fit périr presque toute son armée avec lui. Telle est la tradition qu'a suivie Diodore de Sicile.

Selon Pausanias, Erginus ne fut point tué par Hercule; mais, voyant ses sujets réduits à la dernière extrémité, il fit la paix avec Hercule. Ensuite, uniquement occupé du soin de rétablir ses affaires & de recouvrer son ancienne opulence, il se trouva vieux sans avoir encore songé à se marier. Enfin, après avoir amassé de grandes richesses, il voulut avoir des enfans, & dans ce désir, il alla consulter l'oracle de Delphes. La Pythie lui répondit en termes énigmatiques, qu'il s'en avoisit bien tard, mais que cependant il pouvoit beaucoup espérer d'une jeune femme. Conformément à cet oracle, il épousa une jeune personne, & il en eut deux fils, Trophonius & Agamede. Quelques-uns néanmoins ont cru que Trophonius étoit fils d'Apollon.

Pindare fait un éloge magnifique d'Erginus dans une de ses odes. » Les épreuves, dit ce » Poète, changerent autrefois » en admiration le mépris & les » railleries que les femmes de » Lemnos faisoient du fils de » Clyménus sur ses cheveux » blancs. Vainqueur dans la » carrière où l'on court armé

» de toutes pièces, vous voyez,
 » dit-il à Hypsipyle, en s'a-
 » vançant pour recevoir la cou-
 » ronne de ses mains, vous
 » voyez quel homme je suis
 » dans la course; la force de
 » mon bras & mon courage
 » égalent l'agilité de mes pieds.
 » Ne jugez plus par les che-
 » veux blancs, qui viennent
 » souvent avant le tems aux
 » plus jeunes & aux plus ro-
 » bustes. »

Cette circonstance des che-
 veux blancs, qui étoient ve-
 nus à Erginus dans le tems qu'il
 jouissoit encore de toute la vi-
 gueur de l'âge, donna lieu à ce
 proverbe : *Les cheveux blancs*
d'Erginus, pour dire des che-
 veux blancs qui cachent beau-
 coup de force & de courage.

ERGINUS, *Erginus*, (a)
 Ἐργίνος, célèbre Argonaute, qui
 partagea la fonction de pilote
 avec Tiphys. Il n'a passé sans
 doute pour être fils de Neptune,
 que parce qu'il étoit habile dans
 la navigation. Pendant le voya-
 ge de la Colchide, il signala
 son courage en plusieurs ren-
 contres. Il disputa dans l'île de
 Lemnos, le prix de la course,
 & le remporta sur les fils même
 de Borée.

Il y en a beaucoup qui
 croient que cet Erginus est le
 même que celui dont il est parlé
 dans l'article précédent.

ERGINUS, *Erginus*, (b)
 Ἐργίνος, habitant de Corinthe,

mais Syrien de nation, avoit
 trois freres, dont l'un nommé
 Dioclès, étoit soldat de la gar-
 nison de la ville. Erginus ayant
 volé avec ses deux autres fre-
 res, de l'argent qui appartenoit
 au roi de Macédoine, ils se
 retirèrent ensemble à Sicyone,
 & mirent une partie de cet ar-
 gent entre les mains d'un ban-
 quier qui se nommoit Egias.
 Cela produisit une sorte de fa-
 miliarité entre Erginus & ce
 banquier. Celui-ci avoit de
 grandes relations avec Aratus,
 qui en ce tems-là cherchoit une
 occasion de s'emparer de la ci-
 tadelle de Corinthe. Un jour
 qu'Egias s'entretenoit avec Er-
 ginus, il fit tomber la conver-
 sation sur cette citadelle & la
 garnison qui y étoit. Erginus lui
 dit que comme il alloit souvent
 pour voir son frere, il avoit
 remarqué dans le côté le plus
 escarpé, un petit sentier taillé
 en travers dans le roc, & qui
 conduisoit à l'endroit où la
 muraille du château étoit rrès-
 basse. A ces mots, Egias se pre-
 nant à rire & à badiner, lui
 dit : *Eh quoi, mon ami, pour ce*
peu d'argent vous allez déranger
toutes les affaires du Roi, lorsque
vous pourriez vendre une seule
heure de votre tems des sommes
immenses? Si vous étiez pris, ne
vous feroit-on pas mourir pour ce
petit vol, comme si vous aviez li-
vré la citadelle. Alors, Erginus
 riant aussi à son tour, lui promit

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 386. Mémoires de l'Académie des Inscriptions. & Belles-Lettres. T. IX. pag. 85. T. X.

p. 347. & suiv.

(b) Plut. T. I. p. 1035. & seq. Roll. Hist. Anc. T. IV. 283. & suiv.

de fonder sur cela son frere Dioclès, & lui dit qu'il ne se fioit pas beaucoup à ses autres freres.

Peu de jours après il revint, & se chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avoit pas plus de quinze pieds de hauteur, & de lui aider à exécuter le reste de son entreprise avec son frere Dioclès. Aratus, de son côté, promit de leur donner soixante talens, si l'affaire réussissoit; si elle manquoit, & qu'ils revinssent lui & eux sains & saufs, il leur engagea sa foi & sa parole, qu'il leur donneroit à chacun une maison & un talent. Mais, comme il falloit que ces soixante talens fussent déposés chez le banquier pour la sûreté d'Erginus & de son frere, & qu'Aratus ne les avoit pas, & ne vouloit pas les emprunter, de peur de donner du soupçon & d'éventer son entreprise, il prit la plus grande partie de sa vaisselle d'or & d'argent & les bijoux de sa femme, & les mit en gage chez Egias pour toute la somme.

L'entreprise, qui étoit si dangereuse par elle-même, devint encore plus dangereuse par une faute que l'on commit par ignorance dès le commencement. Technon, esclave d'Aratus, fut envoyé pour reconnoître la muraille avec Dioclès qu'il devoit joindre. Il ne connoissoit pas son visage, mais il croyoit avoir sa figure & ses traits suffisamment empreints dans son esprit,

Tom. XVI,

sur la peinture qu'Erginus lui en avoit faite, en lui disant qu'il étoit brun, qu'il avoit les cheveux frisés, & qu'il n'avoit point de barbe. Étant donc arrivé au lieu où on lui avoit ordonné de se rendre, il s'assit devant les portes de la ville, en un endroit appelé *Ornis*, & là il attendoit Erginus, qui devoit venir avec son frere Dioclès.

Par hazard, dans ce moment passe par-là un autre frere d'Erginus & de Dioclès, qui avoit nom Denys, qui ne sçavoit rien du complot, avec lequel ils n'avoient aucune intelligence, & qui ressembloit parfaitement à Dioclès. Technon ne l'eut pas plutôt apperçu, que frappé de cette ressemblance, sur les enseignes qu'on lui avoit données, il l'aborda, & lui demanda s'il ne connoissoit pas Erginus, & s'il n'avoit pas avec lui quelque commerce. Denys répondit qu'il étoit son frere. Sur ce mot de frere, Technon ne douta point qu'il ne parlât à Dioclès; & sans lui demander son nom, & sans attendre d'autre indice sur lequel il pût s'assurer, il lui parla de la trame avec Erginus, & lui fit sur cela beaucoup de questions. Denys profita finement de son erreur, répondit en avouant tout, comme s'il étoit du complot; & reprenant le chemin de la ville, il y conduisoit doucement Technon en s'entretenant avec lui, sans lui donner le moindre ombrage.

H

Comme il approchoit des portes, & qu'il étoit sur le point de saisir Technon au corps, par un autre coup de hazard, Erginus les rencontra. D'abord il se douta de la méprise; & voyant le grand danger où il étoit, il fit signe de la tête à Technon de s'ensuir; & prenant tous deux en même tems la fuite, ils se sauverent promptement vers Aratus, qui, pour cet accident, ne rabattit rien de ses espérances, mais envoya sur l'heure Erginus à Denys lui porter de l'argent, & le prier de garder le silence. Erginus s'acquitta fort bien de sa commission; il parla à Denys, & en s'en retournant, il le mena avec lui à Aratus. Quand ils l'eurent entre leurs mains, ils ne le renvoyèrent point; mais, l'ayant lié, ils l'enfermerent dans une petite maison où ils le garderent, & se préparèrent à exécuter leur dessein, qui eut le plus heureux succès, comme on peut le voir sous l'article d'Aratus.

Ce grand capitaine étant blâmé pour avoir essayé de surprendre le port du Pirée pendant une trêve qu'il avoit faite avec les Macédoniens, nia formellement le fait, & accusa de cette infraction Erginus; car il disoit dans ses mémoires, qu'Erginus attaqua ce port en son particulier; que lorsqu'il voulut l'escalader, son échelle rompit; qu'étant poursuivi, il

nomma plusieurs fois Aratus; & l'appella à son secours, comme s'il étoit présent, & qu'il échappa par cette ruse qui trompa les ennemis. Mais, cette justification paroît peu vraisemblable, dit Plutarque; car, ajoute-t-il, quelle apparence qu'un Erginus, simple particulier, & Syrien de nation, se fût mis dans la tête un si grand dessein, s'il n'avoit eu Aratus pour capitaine, & s'il n'eût reçu des troupes, & pris même de lui l'ordre & le tems de l'exécution.

Ce raisonnement de Plutarque est très-sensé & très-solide. Cependant, on pourroit dire, pour appuyer la justification d'Aratus, qu'Erginus, après le succès de l'affaire de Sicyone, ayant touché beaucoup d'argent, avoit pu être tenté d'employer cet argent à ramasser quelques troupes pour faire un coup d'éclat, dont il étoit bien sûr de tirer une grande récompense s'il réussissoit. Les diverses tentatives qu'Aratus fit depuis sur ce port, témoignent un peu contre lui, mais, elles ne sont pas une preuve bien sûre. Aratus pouvoit fort bien s'être mis dans la tête le projet d'Erginus, & avoir voulu l'exécuter.

ERICETE, *Ericetes*, (a) capitaine Lycaonien, fut tué par Messape.

ERICINE, *Ericinum*, *Eol-*
x. 701, ville de Macédoine, se-

(a) Virg. *Æneid.* L. X. v. 749;

Ion Tite-Live. (a) Elle étoit située vers l'Estiéotide, au midi d'Eginium, sur les confins de la Pélagonie Tripolitide.

ERICHTHON, *Erichthon*, (b) ville dont parle Cornélius Népos dans la vie de Timothée. Ce Général, dit l'Historien, accepta le don qui lui fut fait des villes d'Erichthon & de Sestos.

Ortélius avoue qu'il ignore absolument ce que c'est que cette ville d'Erichthon, & conjecture que c'est peut-être un nom synonyme d'Abydos, ville située dans la Chersonnèse de Thrace sur l'Hellespont, vis-à-vis de Sestos, qui est sur l'autre bord de l'Hellespont. Quelques-uns, au lieu d'Erichthon, lisent Crithon ou Chrithoté, qui est aussi une ville de la Chersonnèse de Thrace, dont les Athéniens avoient été autrefois les maîtres, par la conquête que Miltiade fit de la Chersonnèse. D'autres encore lisent Erychinos, ville de Paphlagonie, ou *Ctesiphontem*, *Erithonem*, &c.

ERICHTHONIUS, *Erichthonius*, *Ἐριχθόνιος*, (c) le quatrième des Rois d'Athènes, de qui l'on dit que nul mortel ne put se vanter d'être le pere, & qu'il naquit de la Terre & de Vulcain. Il succéda à Amphic-

tyon au royaume d'Athènes, vers l'an 1489 avant l'Ère Chrétienne, & régna cinquante ans.

On dit que Minerve ayant vu naître Erichthonius bolteux & contrefait, le cacha dans une corbeille, & en donna le soin à Aglaure, lui défendant d'y regarder; mais, comme les déesses ne font qu'irriter la curiosité du sexe, elle ouvrit la corbeille, & n'y trouva qu'un enfant avec des jambes de serpent. Minerve se vengea de l'indiscrétion de cette Princesse, en la rendant jalouse de Hersé sa sœur, dont Mercure étoit amoureux; & un jour qu'elle voulut empêcher ce dieu d'entrer dans l'appartement de sa maîtresse, il la frappa de son caducée, & la changea en rocher. La vérité de cette fable est que le nom d'Erichthonius étant composé de deux mots Grecs qui signifient *contestation* & *terre*, au lieu de dire qu'il avoit été ainsi nommé à cause de la dispute qu'il avoit eue avec son compétiteur, on publia, & Strabon le dit comme les autres, qu'il étoit fils de Vulcain, & de la Terre qui l'avoit conçu dans le tems même que Minerve résuloit à la violence de ce Dieu; si l'on n'aime mieux dire toutefois avec Saint Augustin, que ce Prince n'avoit

(a) Tit. Liv. L. XXVI. c. 13. L. XXXIX. c. 25.

(b) Corn. Nep. in Timoth. c. 1.

(c) Virg. Georg. L. III. v. 113. Paus. p. 4, 5, 31. Myth. par M. l'Abb. Ban-

Tom. VI. p. 67. & suiv. T. VIII. p. 58, Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 322, 323. Tom. IX. p. 361.

passé pour être le fils de Minerve & de Vulcain, que parce qu'il avoit été exposé dans un temple qui leur étoit consacré.

Comme Erichthonius avoit réellement les jambes foibles & contrefaites, il inventa l'usage des chariots, ainsi que le prétendent la plupart des Anciens, avec Virgile; ou du moins il ajouta des roues à une espèce de traîneau que Trochilas avoit mis en usage avant lui; & il se servit si utilement de cette nouvelle invention dans la célébration des Athénées, où il remporta le prix, & dont il étoit l'instituteur, suivant la dixième époque des marbres de Paros, qu'il mérita de former après sa mort la constellation du charrier ou Boorès, comme nous l'apprenons d'Hygin.

Cet Erichthonius est le même que quelques Auteurs, & surtout Homère, appellent toujours Erechthée.

ERICHTHONIUS, *Erichthonius*, *Ἐριχθίωνης*, (a) fils de Dardanus, & de Batée, fille de Teucer, régna après son pere, à qui il succéda l'an du monde 3586, & 1449 avant Jésus-Christ, dans un coin de la Phrygie, province de l'Asie mineure, appelée depuis Troade. Son règne fut de 65 ans, selon les uns, & de 46 seulement

selon d'autres. Ce Prince, en mourant, laissa un fils nommé Tros, qui fut son successeur.

Erichthonius, selon Homère, fut en son tems le plus opulent de tous les hommes. Il avoit dans ses haras trois mille jumens, & autant de beaux poulains. Borée, qui vit ces jumens dans les pâturages, fut charmé de leur beauté, & prenant aussitôt la figure d'un beau cheval, il demeura avec elles dans les prairies, & en eut douze cavales, qui, quand elles vouloient se jouer dans la campagne, marchaient sur les épis sans les faire courber, & quand elles solâtroient sur les plaines liquides, elles couroient sur la pointe des vagues immenses comme sur le rivage.

ERIDAN, *Eridanus*, (b) *Ἠριδανός*, fleuve d'Italie, plus connu sous le nom de Pô, du Latin *Padus*. Le nom d'Eridan lui fut donné à cause d'Eridan, fils du Soleil, parce que ce Prince plus ordinairement nommé Phaëton, ayant eu la témérité de vouloir conduire le char de son pere, fut précipité dans ce fleuve. On dit que les filles du Soleil pleurerent sur ses bords la chute de leur frere Phaëton.

L'Eridan, que Virgile nomme le roi des fleuves, *fluviorum rex Eridanus*, n'étoit pas seule-

(a) Homer. *Iliad.* L. XX. v. 219. & seq. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 301, 302. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 322.

(b) Paus. pag. 6. Strab. p. 215. Virg. *Georg.* L. I. v. 482. L. IV. v. 372. *Æneid.* L. VI. v. 659. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 37.

ment une divinité sublunaire & terrestre ; on publia que Jupiter l'avoit érigé en divinité céleste , & l'avoit placé au rang des constellations du firmament , pour consoler Apollon de la perte de Phaëton son fils , qui avoit été précipité dans ses eaux.

Virgile donne au Dieu de ce fleuve des cornes dorées. C'est un symbole qui lui est commun avec tous les grands fleuves. L'Antiquité en a usé ainsi pour marquer , 1.^o Par ces cornes de taureau , combien leurs rives servent à engraisser les troupeaux , 2.^o Par l'or de ces cornes , quelles richesses un grand fleuve apporte au país qu'il arrose. *Voyez Pô.*

ERIDAN , *Eridanus* , (a) *H'pιδανός* , fleuve de Grece dans l'Attique. Il couloit au couchant d'Athènes , & se mêloit avec l'Ilissus , au-dessus de cette ville. Pausanias dit qu'il avoit le même nom que le fleuve Eridan , qui étoit dans la Gaule [Cisalpine.]

ERIDAN , *Eridanus* , (b) *H'pιδανός* , nom qu'Hérodote donne à un fleuve , dont il parle ainsi : » Je n'ai rien à » dire de bien avéré touchant » les extrémités occidentales » de l'Europe , & je ne con- » viens pas qu'il y ait quelque » fleuve nommé Eridan par les » Barbares , qui se perde dans » la mer septentrionale , & d'où » l'on dit que vient l'ambre

» [*Electrum*] ; car le mot *Eri-*
» *dan* , qui est Grec , & non
» pas étranger , marque assez
» que c'est une fiction de quel-
» que Poète. « Quelques - uns
ont pris occasion de ce passage ,
pour dire que cet Eridan n'est
autre que la Wislule , persuadés
sans doute par l'analogie qu'ils
trouvoient entre l'Eridan sep-
tentrional d'où venoit l'ambre ,
& la Wislule , à l'embouchure
de laquelle étoient les Electri-
des , isles qui fournissoient beau-
coup d'ambre , & en prenoient
leur nom.

Vibius Séquester , dans sa
liste des montagnes , en met une
qu'il nomme *Eridanus Dirra-*
chii.

Quelques Auteurs , comme
Oppien & Philostrate , donnent
le nom d'Eridan au Rhône ,
trompés peut-être par la res-
semblance de *Rhodanus* avec
Eridanus. Et Tzetzes met dans
la Celtique , vers les Pyrénées ,
un fleuve d'Eridan , d'où il feint
qu'Hercule partit pour se ren-
dre en Libye.

ERIDAN , *Eridanus* , *H'pιδανός* , nom d'une constellation
Méridionale. On a vu dans le
premier article d'Eridan , pour-
quoi on appella ainsi cette con-
stellation.

Le nom d'Eridan , pris pour
une constellation , se dit en
prose & en vers ; mais , il ne se
dit qu'en vers , quand il est pris
pour un fleuve.

ERIGDUPE , *Erigdupus* ;

(a) Strab. p. 397. Pauf. p. 33.

(b) Herod. L. III. c. 115.

(a) l'un des centaures, périt au combat qui se donna entre les Centaures & les Lapithes, aux noces de Pirithoüs. Il fut renversé par terre, d'un coup de pieu que lui donna dans le corps le Lapithe Macarée.

ERIGDUPUS, *Erigdupus*, (b) c'est-à-dire, le Tonnant, étoit un des surnoms donnés à Jupiter.

ERIGONE, *Erigone*, (c) *Ἠριγόνη*, fille d'Icarius, se pendit de désespoir, lorsqu'elle sçut la mort de son pere.

On dit que Bacchus enseigna à Icarius l'art de faire du vin, & que même il lui fit présent d'une outre du plus excellent. Quelques bergers de l'Attique, amis d'Icarius, en ayant un peu trop bu, s'enivrèrent & firent mille extravagances; & d'autres les voyant dans cet état, crurent qu'ils étoient empoisonnés. Dans cette pensée, ils assassinèrent Icarius, & mirent son corps dans une profonde fosse qu'ils couvrirent de terre. La chienne d'Icarius, appelée Mœra, fit connoître par ses hurlemens l'endroit où son maître étoit enterré; & sa fille Erigone l'ayant trouvé, se pendit à un arbre; il arriva quelque tems après, que les filles & les femmes Athéniennes furent transportées d'une fureur si violente, qu'elles s'alloient pendre elles mê-

mes; surquoi l'oracle étant consulté, répondit que ce malheur venoit de ce qu'on avoit négligé la mort d'Icarius & d'Erigone, & que pour le faire cesser, il falloit instituer des jeux en leur honneur. On inventa ceux où les filles se balançoient sur une corde attachée à des arbres par les deux bouts; & ce mal, dit-on, cessa aussitôt. Jupiter, pour récompenser la fidélité de cette fille & de cette chienne, métamorphosa Erigone, la plaça dans la constellation nommée la Vierge, Mœra dans celle qu'on appelle la canicule, & Icarius dans celle qu'on nomme le Bouvier.

Il y avoit une chanson sur Erigone; on la chantoit dans la fête des Eores ou de l'Escarpolette, & on la nommoit Alécis ou la Vagabonde.

ERIGONE, *Erigone*, (d) *Ἠριγόνη*, née du commerce d'Egisthe avec Clytemnestre, eût été mise à mort par Oreste, si Diane ne l'avoit enlevée & portée dans l'Attique, où elle fut Prêtresse; ce qui veut dire sans doute que la pitié qu'on eut pour l'âge & l'innocence de cette Princesse, fit qu'Oreste lui laissa la vie, se contentant de la consacrer au service de Diane.

ERIGONON, *Erigonon*,

(a) Ovid. Metam. L. XII. c. 11.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 51.

(c) Athen. p. 618. Ovid. Metam. L. VI. c. 4. Myth. par M. l'Abb. Ban. T.

VIII. pag. 83. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 314.

(d) Paus. pag. 117. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 316, 318.

E'perývov, (a) fleuve de Macédoine, au rapport de Ptolémée. Ce Géographe dit qu'il a sa source dans les montagnes qui sont sous la Dalmatie. Tit-Live le fait couler de l'Illyrie par la Péonie, dans l'Axius. Il le nomme Erigonus, ce qui revient à la manière dont Ptolémée l'appelle *E'perývov*. Strabon le nomme Erigon, & il paroît qu'il a été aussi nommé Rhiginia, & qu'on a quelquefois donné ce nom à la Thrace. C'est aujourd'hui Vistritsa.

ERIGONUS, *Erigonus*, nom d'un fleuve. Voyez Érigonon.

ERIGYUS, *Erigyus*. Voyez Erygyus.

ERINDE, *Erindes*, (b) fleuve d'Asie, vers l'Hyrcanie ou la Parthie, selon Tacite. Vers le milieu du premier siècle de l'Ère Chrétienne, les deux frères Gotarze & Bardane se rencontrèrent sur les bords de l'Erinde; & les deux rivaux s'étant long-tems battus d'un bord à l'autre, Bardane passa enfin le fleuve, battit son frère, & pénétra jusqu'au Ginde, autre fleuve qui séparoit les Dahes d'avec les Ariens.

ERINÉE, *Erineus*, *E'ρινεός*, (c) ville de Grece dans la Tétrapole Dorique, selon Stra-

bon. Il en est aussi fait mention dans Diodore de Sicile & dans Pline. Ce dernier lit Erinéon.

ERINÉE, *Erineus*, *E'ρινεός*, (d) autre ville de Grece dans la Thessalie, ou plutôt dans la Phthiotide, qui étoit un canton de la Thessalie.

ERINÉE, *Erineus*, *E'ρινεός*, (e) port de mer du Péloponnèse, dans l'Achaïe. Il étoit situé entre le lieu nommé les murs de Minerve, & la ville d'Egium. La distance d'Erinée aux murs de Minerve étoit de quatre-vingt-dix stades; mais, il n'y en avoit que soixante de ce port à Egium; & même par terre, le chemin étoit plus court de quarante stades. On lit Erinéos dans Pline.

ERINÉE, *Erineus*, *E'ρινεός*, (f) nom que Strabon donne à un lieu inculte & tout couvert de figuiers sauvages, au-dessous de l'ancienne Ilium, & assez loin de la nouvelle; & c'est à ce lieu qu'a rapport le discours d'Andromaque dans Homère. Le mot *Erinée* en Grec signifie un figuier sauvage.

ERINÉE, *Erineus*, *E'ρινεός*, (g) lieu de l'Attique, situé sur les bords du Céphise. On dit que ce fut par cet endroit que Pluton descendit sous terre, après avoir enlevé Proserpine. Ce fut aussi près de-là que

(a) Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XXXI. c. 39. L. XXXIX. c. 53. Strab. p. 327, 331.

(b) Tacit. Annal. L. XI. c. 10.

(c) Strab. p. 417, 476. Diod. Sicul. p. 187. Plin. T. I. p. 198.

(d) Strab. p. 433, 434.

(e) Paul. p. 443. Plin. T. I. p. 198. Thucyd. p. 69, 513.

(f) Strab. p. 598.

(g) Paul. p. 71.

Thésée tua le fameux bandit Polypémon, surnommé Procruste.

ERINÉE, *Erineus*, *Ἐρινεός*, (a) fleuve de Sicile, au rapport de Thucydide. Ptolémée l'appelle Orinus.

ERINNE, *Erinna*, dame Grecque, qui faisoit fort bien des vers, vécut du tems de Sapho.

ERINNYENS, *Erinnyi*, (b) *Ἐριννέες*, nom qu'Hérodote semble donner à un peuple, chez qui il met un oracle. Ce fut sur la réponse de cet oracle, que l'on bâtit un temple à Laius & à Œdipe.

ERINNYS, *Erinnys*, (c) *Ἐρινύς*, surnom donné à Cérès. On voyoit près de la ville de Thelpuse en Arcadie, un temple de Cérès Erinnys, selon Pausanias; & cet Auteur, pour preuve de son sentiment, cite un vers du poète Antimaque, où Cérès est appelée Erinnys. Voici pourquoi elle fut ainsi surnommée.

Dans le tems qu'elle cherchoit sa fille par le monde, Neptune, épris de sa beauté, voulut avoir ses bonnes grâces. La déesse, pour éviter les poursuites du Dieu, se métamorphosa en jument, & passa quelque tems parmi les caavales d'Oncus. Neptune se voyant trompé, trompa la déesse à son tour; il

prit la figure d'un cheval, & parvint à ce qu'il souhaitoit. Cérès, au commencement, se mit sort en colère, mais ensuite elle s'apaisa, & l'on dit qu'elle prenoit plaisir à s'aller baigner dans la rivière de Ladon. Cette aventure lui fit donner les surnoms d'Erinnys & de Lusia; le premier à cause du mot Grec, qui, dans le langage des Arcadiens, signifioit être en fureur; le second, parce qu'elle s'étoit baignée dans le Ladon. Les deux statues qui représentoient Cérès sous ces deux noms, étoient de bois, à la réserve du visage, des mains & des pieds, qui étoient de marbre de Paros. Cérès Erinnys tenoit un flambeau de la main droite, & une corbeille de la gauche; c'étoit une statue de neuf pieds de haut, celle de Cérès Lusia n'en avoit pas plus de six.

Le mot *Erinnys* vient du verbe *ἔρυνναι*, *furere*, être en fureur, être hors de soi. D'autres le tirent de *ἔρινος*, *discordia mentis*.

ERINNYS, *Erinnys*, (d) *Ἐρινύς*, nom d'une Furie, ou plutôt nom commun aux trois Furies. C'étoient les Grecs qui leur donnoient ce nom. Il y avoit à Athènes, selon Pausanias, un temple de ces déesses que les Athéniens qualifioient

(a) Thucyd. p. 553, 554. Ptolem. L. III. c. 4.

(b) Herod. L. IV. c. 149.

(c) Paus. pag. 494, 495. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom.

V. pag. 46, 47. T. VII. p. 394.

(d) Paus. p. 52. Virg. *Æneid.* L. II. v. 337, 373. L. VII. v. 447, 570. Ovid. *Metam.* L. I. c. 9. L. IV. c. 6.

séveres, & qu'Héfiode, dans sa théogonie, appelle du nom d'Erinnys. Eschyle est le premier, ajoute Pausanias, qui a feint qu'elles avoient les cheveux entrelacés de serpens. Cette peinture a été imitée par les autres Poètes. *Voyez* Furies.

ERIOCH, *Erioch*, Εῤῖοχ, (a) roi des Eliens, selon la Vulgate, ou Arioch, roi des Elyméens, selon le Syriaque. On trouve dans la Génèse un Arioch, roi d'Ellasar. On ne connoît pas le païs des Eliens, mais celui des Elyméens ou des Elamites, qui est celui des anciens Perses. L'Écriture nous dit que le combat entre Arphaxad roi des Medes, & Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, se donna à Ragau, près de l'Euphrate & du Tigre, dans la campagne d'Erioch, rois des Eliens.

ERIOPIIS, *Eriopis*, Εῤῖοπις, (b) femme d'Oilée, selon Homère.

ERIPHYLE, *Eriphyle*, (c) Εῤῖφυλη, fille de Talaüs & de Lyfimaque, ou Lyfianaste, fut mariée à Amphiaräus. Celui-ci, ayant prévu par l'art de la divination, qu'il périroit à la guerre de Thebes, refusoit de s'engager dans cette entreprise, & se tenoit caché. Les chefs de l'armée qu'on préparoit pour cette expédition, qui croyoient avoir

besoin de lui, firent tous leurs efforts pour découvrir le lieu où il s'étoit retiré; mais, ils ne purent y réussir; & Adraсте, sachant qu'Eriphyle sa sœur & femme d'Amphiaräus, étoit la seule qui en fût informée, lui donna un collier & un voile d'un grand prix. Cette Princesse, gagnée par un si beau présent, trahit son époux; & Amphiaräus étant découvert, & ne pouvant se dispenser d'aller à l'expédition de Thebes, ordonna à son fils de tuer sa mere Eriphyle, après qu'il auroit appris la nouvelle de sa mort. Il périt en effet peu de tems après, soit que la terre se fût entrouverte pour l'engloutir, comme le disent Stace & Strabon, soit que pendant qu'il s'amusoit à considérer le vol des oiseaux, pour en tirer des augures, il fût tombé dans un précipice avec son chariot, où il perdit la vie.

Alcméon, informé du malheur de son pere, exécuta l'ordre cruel qu'il en avoit reçu, & ôta la vie à sa mere. Agité par les furies qui le poursuivoient sans cesse, c'est-à-dire, par les remords de sa conscience, dont il ne pouvoit se délivrer, il erra dans différens païs, & se retira enfin dans la Psophide, où Phégée fit la cérémonie de son expiation, & lui

(a) Judith. c. 1. v. 6.

(b) Homer. Iliad. L. XIII. v. 697.

(c) Diod. Sicul. p. 186, 187. Pauf. p. 64, 87, 310, 401, 607. Virg. Æneid. L. VI. v. 445. Myth. par M. l'Abb.

Ban. Tom. VI. p. 98. T. VII. p. 196, 206. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 215. & suiv.

fit épouser Alphéribée sa fille ; à laquelle Alcmeon donna le collier de sa mere ; mais, l'ayant répudiée dans la suite , pour épouser Callirhoé , fille d'Achéloüs , il voulut aller redemander ce collier , pour le donner à sa nouvelle épouse ; & ses beaux freres lui ayant dressé des embûches , le tuerent en chemin. Ce fatal collier fut remis entre les mains d'Achéloüs , qui , pour faire finir tous les malheurs qu'il caufoit , ordonna qu'il fût consacré à Delphes dans le temple d'Apollon. Pour le voile , on n'en sçait autre chose , sinon ce qu'en dit Pausanias , qu'il étoit dans le temple de Gabales.

Selon le même Pausanias , les habitans d'Amathonte , ville de l'île de Chypre , se vantoient de posséder le collier d'Eriphyle , & assuroient qu'il étoit dans le temple de Vénus & d'Adonis , mais cet Auteur détruit cette tradition.

Au reste , Pausanias dit que ce collier fut donné à Eriphyle par Adraсте son frere ; Apollodore assure que ce fut Polynice , gendre d'Adraсте , & neveu de cette Princesse , qui lui donna & le collier & le voile ; & dans la suite , car les compilateurs ne se souviennent pas toujours de ce qu'ils ont avancé , il dit que ce fut Thersandre , fils du même Polynice , qui les lui avoit donnés.

Dans la description que Pausanias nous donne du coffre des Cypsélides , on lit entre autres choses ce qui suit : » Devant » la porte du palais , vous distinguerez Eriphyle avec son » collier ; elle est debout , » ayant à côté d'elle ses filles , » Eurydice & Démonasse avec » le petit Alcmeon , qui est représenté nu. On a oublié » Alcmene , s'il est vrai comme » le poëte Asius le dit , qu'elle » fût fille d'Amphiaraüs & » d'Eriphyle. Batou , l'écuyer » d'Amphiaraüs , tient les rênes de ses chevaux d'une » main , & une lance de l'autre. » Amphiaraüs a déjà un pied » sur son char ; il tient son » épée nue , & tourné vers sa » femme , on voit qu'il s'empporte contre elle , & que » peu s'en faut qu'il ne la per-

ce. »
ERIS , *Eris* , *E^{ric}* , (a) déesse , qui , selon les Poëtes , pour n'avoir pas été invitée aux noces de Pélée , jeta au milieu du festin , une pomme qui donna lieu à une si grande guerre à Troye.

ERIS , *Eris* , *E^{ric}* , déesse , que l'on appelle aussi la Discorde. Voyez Discorde.

ERISICHTHON , *Erisichthon* , (b) Thessalien , fils de Triopas , étoit un impie , qui avoit toujours méprisé les Dieux , & qui ne leur avoit jamais donné d'encens. On dit

(a) Lucian. T. I. p. 866.

(b) Ovid. Metam. L. VIII. c. 18. &

Seq. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. p. 74. 75.

même qu'il coupa un bois qui étoit consacré à Cérès, & à qui l'antiquité avoit toujours porté du respect. Il y avoit dans cette forêt un vieux chêne qui faisoit tout seul une autre forêt, & qui étoit toujours chargé de bouquets, de devises, de rubans, & de quantité d'autres choses, qui donnoient assez à connoître qu'on y venoit faire des vœux, comme en un lieu saint & religieux. Quelquesfois les Dryades venoient danser sous son ombre; & bien souvent elles en mesuroient la grosseur en étendant les bras à l'entour, & se tenant par la main les unes les autres. Ce chêne avoit environ sept toises de tour; & il y avoit plus d'herbe sous son étendue, que dans le reste de la forêt. Néanmoins, Erisichthon ne le respecta pas plus que les autres. Il commanda à ses gens d'abattre cet arbre sacré; & voyant qu'ils appréhendoient de lui obéir, & qu'ils n'osoient toucher à ce chêne, il prit lui-même la cognée de l'un de ses serviteurs, en prononçant ces paroles impies : *Que cet arbre, dit-il, soit chéri de Cérès, ou que ce soit Cérès elle-même, il ne m'importe; la tête de l'un ou de l'autre touchera bientôt la terre.* En même tems qu'il eut parlé, & qu'il eut levé la cognée, cet arbre trembla, & comme s'il eût appréhendé le coup qui devoit le faire tomber, il en sortit une espèce de gémissement, & ses feuilles, ses glands & ses branches en pâ-

lirent comme de crainte.

Quelqu'un ayant eu la hardiesse de retenir le bras d'Erisichthon, pour l'empêcher d'achever son crime, il se retourna en furie vers celui qui le retenoit, & quittant l'arbre pour cet homme, *reçois, dit-il, la récompense de ta pitié.* Et en même tems il lui abattit la tête d'un coup de cognée, & puis il retourna à ce chêne; & par une infinité de coups, & par le secours des cordes qu'il fit attacher au haut de ce chêne, enfin il abattit ce grand arbre qui entraîna avec lui une partie de la forêt. Les Dryades affligées allèrent trouver Cérès, pour lui demander la vengeance de l'impiété d'Erisichthon. Cette déesse, touchée de leur douleur & de leurs prières, leur accorda ce qu'elles étoient venues demander. Elle chercha donc aussitôt un supplice qui fût assez rigoureux pour châtier cet impie, s'il est vrai qu'il y en ait d'assez rigoureux pour la punition de ceux qui méprisent la divinité. Ainsi, elle résolut de le faire mourir de faim; & elle commande sur le champ à cette dernière déesse, d'aller se cacher dans les entrailles de ce sacrilège, & de s'y rendre si forte, que rien ne la puisse vaincre, ni la chasser de son corps.

Quoique la faim soit naturellement ennemie de Cérès, elle obéit néanmoins à ses volontés, & se laissa emporter par le vent dans la maison où elle avoit

ordre d'aller exercer sa puissance. Elle n'y fut pas plutôt entrée, qu'elle se jetta dans le lit de ce sacrilège ; & l'ayant trouvé endormi, car il étoit nuit quand elle arriva, elle embrassa ce misérable, elle se glissa dans son sein, elle s'inspira dans lui-même ; & après avoir satisfait aux commandemens de la déesse, elle quitta ce pais fertile, & se retira dans ses déserts. Cependant, Erisichthon qui étoit encore endormi, songe qu'il a faim, demande à manger, remue la bouche, comme si véritablement il eût mangé, exerce son appétit avec des viandes imaginaires, & avale & dévore l'air, en pensant manger quelque chose. Mais, quand il fut réveillé, son appétit ne fut pas moindre. Il trouva que le songe qu'il avoit eu, étoit un songe véritable ; une furieuse envie de manger lui brûle & lui dévore les entrailles. En même tems, il fait venir tout ce que l'air, la mer, & la terre peuvent fournir pour de grands repas, & au milieu même des viandes, il se plaint toujours qu'il a faim. Quoique sa table en soit couverte, il ne laisse pas d'en demander, & ce qui suffiroit pour une ville, & même pour un royaume, ne suffit pas pour un seul homme. Plus son estomac reçoit de viande, plus il en veut, plus il en désire, comme la mer engloutit tous les fleuves de la terre, sans toutefois s'affouvir de tant d'eaux qu'elle reçoit. Comme le feu

n'a jamais assez de nourriture ; & qu'il devient plus dévorant par l'abondance de ce qu'on lui donne, ainsi la bouche du prophane Erisichthon prend la viande, & en demande en même tems. Tout ce qu'il mange, ne produit point d'autre effet en lui qu'une nouvelle envie de manger, & son estomac toujours vuide, est comme un gouffre sans fond, que l'on ne sçauroit remplir. Non seulement, il diminue les biens qu'il avoit eus de son pere, mais il les consume entièrement, sans pouvoir appaiser sa faim ; c'est une rage insatiable, qui lui demande toujours, & qu'il ne sçauroit contenter. Enfin, après avoir tout dévoré, il ne lui restoit plus que sa fille, digne sans doute d'un autre pere ; & le misérable Erisichthon fut contraint même de la vendre, pour avoir de quoi manger.

Comme cette fille avoit été aimée de Neptune, elle obtint de ce Dieu la vertu de se transformer en diverses figures. C'est pourquoi, Erisichthon la vendit plusieurs fois & à plusieurs maîtres, de qui elle s'échappoit toujours, en se changeant tantôt en jument, tantôt en oiseau, tantôt en bœuf, tantôt en cerf ; & par cette ruse elle nourrissoit son pere, non pas toutefois selon sa faim & son appétit. Mais, lorsque la force d'un si grand mal eut épuisé tous les artifices qui lui fournissoient de la nourriture, & qu'on eût enfin reconnu les louables trom-

perles d'une fille si pieuse , le misérable Erisichthon fut contraint d'être lui-même son aliment , se mangea membre à membre , & nourrit son corps en se dévorant.

Explication de cette Fable.

Il y a apparence qu'Erisichthon fut un homme prodigue , un fameux goulé , qui se ruina par des dépenses excessives , & qui enfin pour tout bien n'ayant plus qu'une seule fille , la prostitua plusieurs fois pour avoir quelque chose pour vivre. Mais , comme elle étoit sage & honnête , l'on désigne par ces divers changemens , l'adresse qu'elle avoit à conserver sa chasteté parmi la débauche & la dissolution de son père ; de sorte que l'on pourroit dire que l'intention de cette fable est de montrer entre autres choses , qu'une fille peut demeurer sage parmi la honte & l'infamie de sa maison , & que c'est assez pour la garder , que la volonté de bien vivre.

De plus , on doit apprendre par le malheur d'Erisichthon , qu'il n'y a point de richesses que le luxe & la bonne chère ne dévorent , & qu'après s'être ruiné par le vice , on est quelquefois contraint , pour subsister , d'avoir recours au vice même & à toutes sortes de honteux moyens. Mais , puisqu'il se trouve aujourd'hui un si grand nombre d'Erisichthons , laissons-là le fabuleux , & regardons les véritables , pour reconnoître

qu'il est vrai qu'il n'y a point de si grands biens que la débauche & les profusions ne puissent bientôt dissiper. Car , on se corrige quelquefois mieux en regardant le vice d'autrui , que par de longues instructions. Ainsi , dans Pausanias , un excellent musicien obligeoit ses écoliers d'aller écouter un mauvais joueur d'instrumens , parce qu'en l'entendant jouer , ils concevoient de l'aversion pour les mauvaises mesures , & les évitoient par ce moyen. Montagne dit là-dessus qu'un bon écuyer ne se redresse pas si bien qu'un Procureur ou un Vénitien à cheval.

L'on dit aussi que par cette fable d'Erisichthon , l'on entend parler d'une maladie qu'on appelle faim canine , que l'on ne sçauroit assouvir , & que par les divers changemens de cette fille , l'on figure cette grande diversité de viandes qu'il dévoreroit inutilement , puisqu'il ne pouvoit se rassasier. Mais , la fable a un but plus noble que de nous parler d'une maladie du corps , dont elle ne peut donner le remède ; car , quand elle m'aura appris qu'il y a une maladie appelée faim canine , en serai-je plus utile aux autres , & plus utile à moi-même , si je n'y puis remédier ?

Non , non , ce n'est pas-là le dessein de la fable ,

Qui veut mêler l'utile avec le délectable.

Les Anciens ont donc voulu

faire voir par cette fable que ceux qui méprisent Dieu & la religion, ne peuvent éviter de tomber dans des infortunes domestiques, car Erichthon est l'image d'un impie; que leur maison s'ouvre au déshonneur & à l'infamie, en même tems qu'elle s'ouvre à l'impiété; que la plupart des impies n'ont point d'autre Dieu que leur ventre, qu'ils ne sçauoient consentir; qu'ils se dévorent eux-mêmes comme fit Erichthon, parce que c'est se tuer soi-même que de méconnoître Dieu; c'est pourquoi les Égyptiens, pour figurer un impie, représentoient un aveugle qui se tuoit; que quoiqu'ils soient par-tout odieux, & qu'on les déteste par-tout, leurs actions, qu'on peut appeller leurs enfans, & à quoi ils donnent diverses faces, les font quelque tems subsister, & qu'après tout, ils meurent de faim, comme le malheureux Erichthon; c'est-à-dire, ce semble, que comme ils n'attendent point d'autre vie que la présente, ils en sont toujours affamés, & en meurent encore affamés. Enfin, comme l'impiété est le plus grand de tous les crimes, l'on a feint qu'Erichthon a été puni du plus grand de tous les supplices; car il n'y a point de genre de mort plus effroyable & plus cruel que de mourir de faim.

ERITHUS, *Eritus*, Εῤῥίθος, dont il est parlé dans l'hymne à Apollon, dont plusieurs font Homère auteur.

ERITIUS, *Eritius*, (a) nom que l'on donnoit à une machine de guerre. On lit dans le troisième livre des Commentaires de César sur la guerre civile: *Erat obiectus portas Eritius*. On croit que cette machine de guerre étoit un tronc d'arbre, chargé de branches, dont chacune se terminoit en pointe; quand il n'y en avoit point de naturelles, on y en inféroit d'autres, afin que l'Eritius fût herissé de pointes de toutes parts. Il paroît que l'on étoit dans l'usage de placer cette machine à quelque distance devant les portes du camp. Les Grecs l'appelloient Echinus, ἑχίνος, terme qui signifie hérisson. L'Eritius ressembloit en effet à cet animal, qui est tout couvert d'épines.

ÉRIZE, *Erixa*, (b) ville de l'Asie propre. Tite-Live en fait mention; & il paroît qu'elle étoit sur les confins de la grande Phrygie, de la Pisidie & de la Galatie, à quelque distance du fleuve Chaüs. Cette ville fut prise d'assaut par les Romains, l'an 189 avant J. C.

ERMAIS, *Ermaïs*, (c) avoit épousé Hylas. Nous avons un monument où l'on lit: *Aux dieux Manes & à la mémoire éternelle. Ermaïs a fait mettre cette épi-*

(a) Cæf. de Bell. Civil. L. III. p. 641.

(b) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 14.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Modif. Tom. V. pag. 107, 108.

phe à son très-cher époux Hylas , qui combattoit avec deux épées en courant dans un chariot. Il a combattu sept fois , & a reçu une fois le présent de la baguette, comme une marque d'honneur. Sa même épouse a dédié ce monument sous la marque de la hache. Cette hache se voit représentée entre les dernières paroles de l'épithaphe.

ERMANDICA, ou ERMANDICA, ou HELMANTICA, ou HERMANDICA ; (a) car ce nom varie, selon les différens exemplaires ou traductions de Polybe, ou dans Tite-Live, qui a copié cet Auteur. Plusieurs sçavans prétendent que c'est la même chose que Salmantica, aujourd'hui Salamanque. Cellarius n'est pas de ce sentiment. Il prétend que la ville de laquelle Polybe a voulu parler, étoit une ville des Vaccéens, où étoit aussi Arbucala, que Polybe joint dans le même passage, dont Tite-Live a fait Arbucala, & Ptolémée Abucela, ou Albocela ; au lieu que, selon le même Ptolémée, Salmantica étoit dans le territoire des Véttons.

ERMENSUL, ou IRMENSULE, *Ermenful, Irmensul*, (b) Dieu des anciens Saxons dans la Westphalie ; il avoit un temple magnifique sur la montagne d'Eresbourg, maintenant Stadtberg. La plupart croient que c'étoit l'idole de Mars, que ces

peuples belliqueux adoroient, comme le protecteur de leur nation ; d'où est venu le nom de Mersberg ou mont de Mars, que l'on a autrefois donné à la ville de Stadtberg. D'autres appellent ce faux dieu Hermensul, & disent que ce nom signifie statue de Hermès, ou de Mercure. Charlemagne ayant vaincu les Saxons, abattit cette idole, & fit consacrer ce temple au culte du vrai Dieu, l'an 772.

EROCHUS, *Erochus*, (c) Ερωχος, ville de Grece dans la Phocide, selon Pausanias. Hérodote la met quelque part vers le Céphise. Cette ville, comme bien d'autres, fut brûlée par les troupes de Xerxès ; mais, elle fut rétablie depuis. Elle se ressentit aussi beaucoup des malheurs de la guerre sacrée ou Phocique. Elle fut détruite de fond en comble, & n'eut tout au plus que la figure de village.

EROCNOPES, *Eroconopes*, Α'ερκονοπιες, (d) peuple imaginaire, dont parle Lucien. Cet Auteur les représente montés sur de grands mouchérons, & tous archers. Leur nom signifie des mouchérons Aériens.

EROCORDACES, *Erocordaces*, Α'ερκορδακες, (e) autre peuple imaginaire, dont parle aussi Lucien. Les Erocordaces ne combattoient qu'à coups de trait, & étoient fort vaillans,

(a) Tit. Liv. L. XXI. c. 5.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 410.

(c) Paus. pag. 613. Herod. L. VIII. c. 33.

(d) Lucian. T. I. p. 719.

(e) Lucian. Tom. I. p. 719, 720.

& de grand service, quoiqu'ils ne lançassent que des raves; mais, elles étoient grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauve, qui étoit parmi eux un poison mortel, & qui engendroit aussi de la puanteur dans la blessure. Le mot *Erocordaces* veut dire sautant en l'air.

EROMANTIE, *Æromantia*. Voyez *Æromantie*.

EROPE, *Ærope*, *Αἰρώπη*. Voyez *Ærope*.

EROPE, *Ærope*, (a) pere d'un capitaine nommé Alexandre, & qui vivoit du tems d'Alexandre le Grand.

EROPE, *Ærope*, (b) montagne de Macédoine, selon Tite-Live. Entre cette montagne & le mont Asnaüs, il y avoit une vallée où couloit le fleuve Aoüs. Philippe, roi de Macédoine, alla se camper sur le mont Erobe, l'an 199 avant Jesus-Christ. Ce Prince, ne plaçant qu'un petit nombre de soldats, aux endroits déjà défendus par les rochers escarpés qui les bordaient, & fit creuser des fossés, & élever des palissades ou des tours à ceux qui étoient moins inaccessibles.

EROPUS, *Æropus*, *Αἰρώπος*, (c) l'un des fils de Téménus. Il s'enfuit d'Argos avec ses freres chez les Illyriens; d'où ils passerent dans la Macédoine supérieure. Ils s'engagerent à servir le Roi du pays dans des tra-

vaux mercénaires. De trois freres qu'ils étoient, l'un se chargea de mener paître les chevaux; un autre, les bœufs; & le plus jeune le menu bétail.

EROPUS, *Eropus*, *Αἰρώπος*, fils d'Erope & du dieu Mars. Voyez *Æropus*.

EROPUS, *Eropus*, *Αἰρώπος*, roi de Macédoine. Voyez *Eropus*.

EROPUS, *Eropus*, *Αἰρώπος*, (d) officier de Pyrrhus, roi d'Epire. On dit que ce Prince fut fort affligé de la mort d'Eropus, qui lui avoit rendu de grands services. Ce n'étoit pas sa mort qui l'affligoit, car il disoit qu'il avoit payé le tribut à la nature; mais il se reprochoit & se blamoit d'avoir trop différé à lui marquer sa reconnaissance, & d'avoir, par ces délais, perdu l'occasion de lui rendre les plaisirs qu'il en avoit reçus. Car il n'en est pas des plaisirs comme des dettes; les dettes peuvent toujours se payer aux héritiers des créanciers, mais les plaisirs, si on ne les rend à leurs Auteurs pendant qu'ils sont en vie, chagrinent & affligent dans la suite celui qui les doit, s'il est honnête homme, & qu'il ait de la justice & de la générosité.

EROPUS, *Eropus*, *Αἰρώπος*, (e) certain capitaine, qui, sous l'an 208 avant Jesus-Christ, s'étoit emparé de la ville de

(a) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 13.

(b) Tit. Liv. L. XXXII. c. 5.

(c) Herod. L. VIII. c. 137.

(d) Plut. T. I. p. 187.

(e) Tit. Liv. L. XXVII. c. 31. L. XXIX. c. 12.

Lychnidum;

Lychnidum, par la trahison du Commandant de la citadelle & de la garnison, qu'il avoit corrompu. Il s'étoit aussi rendu maître de plusieurs bourgs & villages de la Dassarétie, & il tâchoit de soulever les Dardaniens. Cet Eropus est sans doute le même que Tire-Live met ailleurs au nombre des Préteurs des Epirotes, avec lesquels Philippe, roi de Macédoine, s'aboucha à Phœnice, ville d'Épire.

EROS, *Eros*, Ἔρως, est le même que Cupidon. Voyez Cupidon.

EROS, *Eros*, Ἔρως, (a) esclave de M. Antoine. Celui-ci, sûr de sa fidélité, lui avoit fait promettre qu'il le tueroit, dès qu'il lui en donneroit l'ordre. Après la bataille d'Actium, M. Antoine s'étant retiré à Alexandrie, appella Eros, & lui demanda l'accomplissement de sa promesse; Eros tira son épée, & la leva comme pour le frapper; mais, tout d'un coup, détournant la vue, il se la passa au travers du corps, & tomba mort aux pieds de son maître. M. Antoine, admirant ce grand courage, s'écria: *Généreux Eros, quelle louange ne mérites-tu point? Ce que tu n'as pas eu la force de faire sur moi, tu l'as fait sur toi même, pour me montrer mon devoir, & pour me donner l'exemple.* En même tems, il se plongea l'épée dans le ventre,

& se laissa tomber à la renverse sur un petit lit qui étoit tout auprès; mais, la plaie ne fut pas assez grande pour lui causer une prompte mort, & le sang s'étant arrêté quand il fut couché, il revint un peu à lui; il pria ceux qui étoient présents de l'achever; mais, ils sortirent tous de la chambre, & le laisserent crier & se débattre jusqu'à ce que Cléopâtre lui envoya son secrétaire Diomede, avec ordre de le faire porter dans le tombeau où elle étoit. Il y mourut peu de tems après, l'an 30 avant J. C.

EROS, *Eros*, Ἔρως, (b) Comédien, qui fut disciple de Q. Roscius, pour lequel Cicéron fit un discours. C'est peut-être le même qui suit.

EROS, *Eros*, Ἔρως, (c) dont parle Cicéron dans plusieurs de ses lettres à T. Pomponius Atticus.

EROS, *Eros*, Ἔρως, (d) surnommé Turius, étoit un affranchi de Q. Turius. Après la mort de son patron, il détournait plusieurs effets de sa succession, au préjudice des héritiers. Cicéron, dans une de ses lettres à Cornificius, lui recommande sur-tout de ne pas souffrir qu'Eros Turius détourne plus rien de cette succession.

EROS, *Eros*, Ἔρως, l'un des Auriges du Cirque. Voyez Auriges du Cirque.

(a) Plut. T. I. p. 951.

(b) Cicér. Orat. pro Q. Rosc. c. 18.

(c) Cicér. ad Attic. L. XII. Epist. 21.

L. XV. Epist. 17.

(d) Cicér. ad. Amic. L. XII. Epist.

26,

EROSTRATE, *Heroftratus*.
Voyez Hérostrate.

EROTIDIES, *Erotidia*, (a)
fête de Cupidon, ou de l'A-
mour. Les Thespiens avoient
institué des jeux & une fête à
l'honneur de Cupidon; ils cé-
lébroient cette fête avec beau-
coup de solemnité, & l'appel-
loient Erotidies, ainsi que nous
l'apprenons de Plutarque, de
Pausanias & d'Apulée. Plutar-
que dit qu'ils faisoient les jeux
de Cupidon de cinq ans en cinq
ans, & toujours avec beaucoup
de splendeur & de magnifi-
cence.

EROTIME, *Erotimus*, (b)
roi des Arabes. Ce Prince, fier
du nombre prodigieux des fils
qu'il avoit eus de ses concubines,
car il montoit jusqu'à 700, &
se prévalant de la foiblesse de
ses voisins entièrement abattus,
divisoit ses troupes en plusieurs
corps, & ravageoit tantôt
l'Égypte & tantôt la Syrie.
Erotime est appelé par d'au-
tres Arétas. Voyez Arétas.

EROTION, *Erotion*, (c)
fille de C. Cestius. On la voit
sur un monument, donnant la
main à son pere, & portant une
tunique qui traîne à terre, dont
les manches vont jusqu'à la
main. Il n'entre dans sa coëffu-
re que ses cheveux, auxquels
un grand manteau qui l'envi-

ronne de toutes parts, est at-
taché.

ERUCA, **CHENILLE**. L'on
entend aussi sous ce mot une
herbe que nous nommons Ro-
quette. Il se prend seulement
dans l'Écriture Sainte pour une
Chenille.

Le terme Hébreu *Gazam*, que
nous traduisons par Chenille,
signifie, selon Bochart, une
sorte de sauterelle. D'autres le
traduisent par un Ver.

ERUCIUS, *Erucius*, (d)
Ερουνιος, celui qui s'étoit char-
gé de fabriquer l'accusation
contre S. Roscius Amérinus.
Cicéron, en plaidant pour ce
dernier, dit nettement que le
vrai motif qui avoit porté Eru-
cius à se déclarer l'ennemi de
S. Roscius Amérinus, étoit l'a-
vidité de s'enrichir; car, l'ac-
cusé possédoit de grands biens.

ERUCIUS CLARUS, (e)
Erucius Clarus, *Ερουνιος Κλαρος*,
l'un des Lieutenans de Trajan,
dans la guerre contre les Par-
thes, contribua à ramener Sé-
leucie à l'obéissance.

ERUENDUS, *Eruendus*,
l'un des Auriges du Cirque.
Voyez Auriges du Cirque.

ERYALUS, *Eryalus*, (f)
Ερυαλος, capitaine Troyen, qui
tomba sous les coups de Patro-
cle. Celui-ci, ayant levé une
grosse pierre, la jetta contre
Eryalus, & le frappa au milieu

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de
Montf. Tom. II. p. 216.

(b) Just. L. XXXIX, c. 5.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de
Montf. Tom. III. p. 304

(d) Cicér. Orat. pro S. Rosc. Amer.
c. 21. & seq.

(e) Dio. Cass. p. 785.

(f) Homer. Iliad. L. XVI, v. 411.
& seq.

du front. Le coup fut si rude , que la tête se fendit dans son casque , & qu'il tomba mort de son char.

ERYCINE, *Erycine*, (a) *E'ρυκίνη*, surnom de Vénus. Cette déesse fut ainsi surnommée à cause des honneurs qu'on lui rendoit à Eryx , ville de Sicile. Les Romains, l'an 217 avant l'Ère Chrétienne, firent vœu de construire un temple à Vénus Erycine.

Celui que cette déesse avoit à Eryx , étoit très-fameux. De tous ceux qui examineront de près la fortune de ce temple , dit Diodore de Sicile , il n'y en aura aucun qui n'en soit étonné ; car , tous les autres temples , après avoir eu de la réputation pendant quelque tems , l'ont enfin perdue , ou toute entière ou en partie , par différentes révolutions , au lieu que celui-ci , quoique très-ancien , n'a jamais cessé d'être célèbre ; & même sa réputation s'est toujours accrue. Depuis le tems d'Eryx , Enée qui alloit en Italie , ayant relâché dans cette île , laissa de grands dons dans ce temple , comme étant aussi fils de Vénus. Pendant plusieurs générations , les Siciliens ont offert à Vénus Erycine quantité de sacrifices & de présents. Dans la suite , les Carthaginois , s'étant rendus maîtres d'une partie de cette île , ont entretenu le culte de cette déesse

avec beaucoup de pompe. Enfin , les Romains ayant soumis à leur domination toute la Sicile , ont surpassé par les honneurs qu'ils ont rendus à ce temple , toutes les nations qui avoient possédé l'île avant eux. Ils s'y croyoient plus obligés que d'autres ; car , rapportant leur origine à cette déesse , & lui attribuant le succès de toutes leurs entreprises , il étoit juste qu'ils lui en marquassent leur reconnoissance. A présent même , continue Diodore de Sicile , lorsque leurs Consuls , leurs Généraux , en un mot , tous ceux qu'ils envoient en Sicile , revêtus de quelque dignité , sont arrivés à Eryx , ils offrent de magnifiques sacrifices dans le temple de Vénus. Se dépouillant ensuite de cette fierté qui leur est naturelle , ils se mêlent dans les assemblées de femmes & jouent avec elles , croyant que c'est la seule manière de faire agréer leur domination à cette déesse. Enfin , le Sénat , pour signaler sa piété , a ordonné que dix-sept des villes de Sicile qui leur sont les plus fidèles , apporteroient de l'or dans son temple , & qu'il seroit toujours gardé par deux cens hommes.

ERYCINE [la Contrée] , *Erycina Regio* , *E'ρυκίνη χώρα*. (b) On appelloit ainsi le territoire d'Eryx. Voyez Eryx.

(a) Tir. Liv. L. XXII. c. 9 , 10. Diod. Sicul. p. 196.

(b) Hecod. L. V. c. 45.

ERYGIUS, *Erygius*. Voyez *Erygyus*.

ERYGYUS, *Erygyus*, (a) l'un des Lieutenans & des principaux amis d'Alexandre le Grand. Un jour que les Macédoniens en étoient aux mains avec les Ariens, Satibarzane qui commandoit ces derniers, voyant que le combat ne s'échauffoit pas assez à son gré, & que les forces des deux partis balançoient, parut à cheval aux premiers rangs; & après avoir ôté son casque, & fait cesser de tirer, il défit d'homme à homme quiconque l'oseroit attendre, ajoutant qu'il se battoit la tête nue. Erygyus, qui étoit à la tête des Macédoniens, ne put souffrir cette bravade; & quoiqu'il fût déjà fort vieux, il ne le cédoit cependant pas à un des jeunes gens de l'armée, en vigueur de courage, ni de corps. Ayant donc aussi quitté son habillement de tête, & faisant parade de ses cheveux blancs: *Voici*, dit-il, *le jour où je ferai voir par une victoire, ou par une mort glorieuse, de quel homme se sert Alexandre; & sans parler davantage, il piqua droit au barbare.*

On eût dit que le signal avoit été donné aux deux armées pour cesser le combat; car, sur le champ, les uns & les autres se retirèrent, & laissèrent le champ libre, attentifs à l'issue

de ce duel, qui devoit non seulement décider la querelle des deux chefs, mais être l'arbitre du sort & de la fortune des deux partis. Le Barbare lança le premier son javelot, que l'autre évita en détournant un peu la tête; mais, le Macédonien poussant son cheval, lui plongea sa javeline dans la gorge, si avant, qu'elle lui sortoit par la nuque du col; & l'ayant renversé par terre, comme il se défendoit encore, Erygyus retira sa javeline, & lui en redonna un autre coup au visage. Satibarzane, pour ne pas languir, la prit avec la main, & aida au coup de son ennemi. Ses gens, qui l'avoient plutôt suivi par force, que de leur bon gré, le voyant mort, & se ressouvenant de la clémence d'Alexandre, se rendirent à Erygyus, qui alla trouver le Roi, faisant porter devant soi les dépouilles du Barbare, comme un riche ornement de sa victoire.

Ce brave capitaine mourut peu de tems après, & Alexandre lui fit faire de superbes funérailles.

ERYMANTHE, *Erymanthus*, (b) fleuve des Indes, selon Q. Curse. Cet Auteur dit que l'Erymanthe va toujours en serpentant, & que sur la fin de son cours il est fort petit, parce que ceux du pays le partagent en plusieurs ruisseaux, pour

(a) Q. Curt. L. VI. c. 4, 8, L. VII. c. 3, 4, 7, L. VIII. c. 2.

(b) Q. Curt. L. VIII. c. 9.

arroser leurs terres. Il y a des éditions qui lisent Echimante.

ERYMANTHE, *Erymanthus*, Ερύμανθος, l'un des noms que porta la ville de Psophis. Voyez Psophis.

ERYMANTHE, *Erymanthus*, Ερύμανθος, nom d'une montagne d'Arcadie. Voyez l'article suivant.

ERYMANTHE, *Erymanthus*, Ερύμανθος, (a) fleuve d'Arcadie, qui avoit sa source au mont Lampée, que l'on dit avoir été consacré au dieu Pan. Cette montagne pouvoit être regardée comme une partie du mont Erymanthe. Homere nous dépeint le mont Taygete & le mont Erymanthe comme des lieux très-propres pour le plaisir de la chasse. Quant au fleuve d'Erymanthe, après être sorti du mont Lampée, il prenoit son cours par l'Arcadie, entre le mont Pholoé qui étoit sur la droite, & Thelpuse qui étoit à gauche, & alloit tomber dans l'Alphée. On dit qu'Hercule, pour obéir aux ordres d'Eurythée, entreprit de tuer un sanglier d'une grandeur prodigieuse, qui infestoit le mont Erymanthe; & à en croire les habitans de Cumes dans l'Opique, ils conservoient encore du tems de Pausanias, dans le temple d'Apollon, les défenses de cet énorme animal; mais il n'y avoit point de

vraisemblance. Voyez l'article suivant.

ERYMANTHE [le Sanglier d'], *Aper Erymanthus*, (b) Κάπρος Ερύμανθος. Il est compté pour un des travaux d'Hercule. Eurythée, comme on l'a dit ci-dessus, commanda à ce héros de lui amener vis le sanglier d'Erymanthe qui païssoit dans les campagnes d'Arcadie. Ce commandement paroissoit d'une difficile exécution, & pour y satisfaire, il falloit prendre son tems avec beaucoup d'adresse. Hercule couroit risque d'être dévoré, s'il laissoit trop de force à l'animal, & de le tuer, s'il l'attaquoit trop vivement. Cependant, il le combattit si à propos, qu'il l'apporta tout vis à Eurythée. Ce Prince, le voyant porter ce sanglier sur ses épaules, fut saisi de frayeur, & s'alla cacher sous une cuve d'airain.

ERYMANTHE, *Erymanthus*, Ερύμανθος, (c) fils d'Aristas, fut pere d'Arrhon, selon quelques-uns; mais, selon d'autres, il étoit fils d'Arcas, & pere de Xanthus.

ERYMANTHE, *Erymantha*, (d) capitaine Troyen, fut tué par Turnus. Le mot *Erymantha* que l'on lit dans le texte de Virgile, est proprement un accusatif Grec.

ERYMANTHIS, *Erymanthis*, nom que les Poëtes donnent quelquefois à l'Arcadie,

(a) Paus. p. 298, 385. Strab. p. 343.
(b) Diod. Sicul. p. 153.

(c) Paus. p. 491.

(d) Virg. *Æneid.* L. IX. c. 702.

à cause de la montagne d'Erymanthe.

On donnoit aussi à Callisto le surnom d'Erymanthis.

ERYMAS, *Erymas*, Εἰρμας, (a) capitaine Troyen, qui périt par le bras de Patrocle.

ERYMNES, *Erymnæ*, (b) Εἰρμνός, ville de Grece dans la Thessalie, selon Strabon, & dans la Magnésie, selon Pline. On croit que c'est la même que Tite-Live & Étienne de Byzance nomment Eurymenes.

ERYSICHTHON, *Erysichthon*, Εἰρυσίχτων, (c) fils de Cécrops, premier roi d'Athènes, qui vivoit dans le huitième siècle après le Déluge, 1558 ans avant Jesus-Christ. Il est le premier que nous connoissions avoir possédé l'isle de Délos. On tire d'Athénée, au neuvième livre, la preuve de cette proposition. Il y est positivement assuré qu'Erysichthon étant allé dans la mer Égée, s'empara de Délos. Eusebe & Saint Jérôme ont ajouté qu'il y bâtit un temple à Apollon. Pour dernière circonstance enfin de son voyage, il est dit qu'il emporta de l'isle la statue de Diane, qui étoit la plus ancienne qui se vit dans le temple de cette déesse à Athènes, ainsi que nous l'apprend Pausanias. Cet Erysichthon ne régna point à Athènes lui-même. Il mourut

en retournant de son expédition, & laissa son pere régner.

ERYTHÉIS, *Erytheis*, (d) Ἐρυθίαις, l'une des Hespérides, fut changée en ormeau, selon Apollonius.

ERYTHIE, *Erythia*, (e) Ἐρυθία, nom d'une isle située sur les côtes d'Espagne. Voici ce qu'en dit Pline : » Du côté » de l'Espagne, à cent pas en- » viron, est une autre isle, qui » a trois milles de longueur & » à peu près autant de largeur, » dans laquelle étoit ancienne- » ment la ville de Gades. Epho- » rus & Philistide l'appellent » Erythie ; Timée & Silene » l'appellent Aphrodisias, » [c'est-à-dire, l'isle de Vé- » nus.] Les naturels du pays la » nomment l'isle de Junon. » Le nom d'Erythie est venu de » ce que les Tyriens, de qui » descendoient les premiers » habitans, venoient, dit-on, » de la mer Erythrée. Quel- » ques-uns croient qu'elle a » été habitée par les Géryons, » dont Hercule enleva les trou- » peaux. »

Hésiode, le plus ancien des Poètes, après Homère, est l'auteur de cette fable dans sa Théogonie, & a été suivi de tous les autres, tant Grecs que Latins. Marcien, pour appuyer cette fiction des Poètes, assure

(a) Homer. Iliad. L. XVI. v. 415.

(b) Strab. pag. 443. Plin. T. I. p. 200. Tit. Liv. L. XXXIX. c. 25.

(c) Paus. p. 4, 31, 59. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. p. 388, 389.

(d) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. p. 35.

(e) Plin. T. I. p. 230. Strab. p. 148, 169. Herod. L. IV. c. 8. Pomp. Mèl. p. 190.

que les bœufs d'Erythie surpassoient en toutes choses les bœufs d'Épire & d'Égypte ; mais , Géryon n'a jamais régné, ni en Espagne, ni vers l'isle de Gades. Il régnoit à Ambracie, ville d'Épire, comme le témoigne Arrien, qui assure que Géryon, vers lequel Hercule Argien fut envoyé par Eurythée, pour lui enlever ses bœufs, & les amener à Mycenes, n'avoit jamais été en Ibérie, qui est à présent l'Espagne, ni en aucune isle de l'Océan nommée Erythie, & qu'il régnoit aux environs d'Ambracie & d'Amphiloque, villes d'Épire. Pomponius Méla qui étoit Espagnol, né dans la Bétique, n'a pas cru qu'il y eût près de Gades une Erythie, où commandât Géryon ; mais, il met cette isle vers la côte de Lusitanie, où sont maintenant les isles Berlingues, proche la côte d'Estramadure, en Portugal ; en quoi plusieurs ont été de ce sentiment. Néanmoins, le sçavant Bochart est très-persuadé que l'Hercule des Grecs n'avoit pas même oui parler de Gades ni de l'Espagne, & que les Poètes l'ont fait aller jusqu'à l'Océan, afin qu'il ne cédât point à l'Hercule des Phéniciens, qui s'étoit acquis beaucoup de gloire par ses longs voyages.

Mariana, dans son histoire d'Espagne, croit que l'isle d'Erythie a été engloutie par la

mer, & qu'il n'en reste plus aucun vestige ; mais, Salazar, né à Cadix, prétend, dans les antiquités de cette ville, qu'elle s'appelle encore présentement *Isla de Leon*.

ERYTHINES, *Erythini*, (a) *Ερυθρίνοι* ; nom qu'Homere donne à un lieu de l'Asie mineure, situé dans la Paphlagonie. Ce Poëte lui attribue l'épithète de hauts ; & Madame Dacier traduit *les roches Erythines*. Les habitans de ce lieu sont comptés au nombre de ceux qui marcherent au secours des Troyens contre les Grecs.

ERYTHRAS, *Erythras*, (b) *Ερυθράς* ; celui qui donna son nom à la mer Erythrée. Voyez Erythrée.

Plusieurs Auteurs, & entre autres Q. Curse, font d'Erythras un Prince qui régna sur le país baigné par la mer Erythrée. Q. Curse ajoute qu'assez près de la terre ferme, il y avoit une isle toute plantée de palmiers, & environ le milieu du bois, une colonne fort haute, qui étoit le sépulcre de ce Roi, gravée du caractère du país ; que de tous les navires marchands qui étoient allés mouiller dans cette isle, attirés par la renommée de l'or, pas un n'en étoit revenu.

ERYTHRÉ BOLOS, (c) *Ερυθρὴν . βολος* nom qu'Hérodote donne à une ville d'Égypte. Cette ville fut brûlée par Phé-

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 362.

(b) Q. Curt. L. VIII. c. 9. L. X. c. 1.

(c) Herod. L. II. c. 111.

ron, fils & successeur de Sésostris. Ce Prince, étant devenu aveugle, apprit par un oracle de la ville de Bute, qu'il recouvreroit la vue, en se lavant les yeux de l'urine d'une femme qui n'eût jamais connu d'autre homme que son mari. Il voulut premièrement éprouver si l'urine de sa femme lui serviroit de remède; & voyant qu'il n'en tiroit point de secours, il se servit de celle des autres, & enfin il recouvra la vue. Après cela, il fit assembler dans une des villes de son obéissance, toutes les femmes dont il avoit éprouvé l'urine, excepté celle qui l'avoit guéri; & quand elles furent toutes ensemble, il les fit brûler dans cette ville, avec la ville même, & épousa celle dont il avoit reçu la guérison.

Les mots *Erythrè Bolos*, veulent dire morte de terre rouge.

ERYTHRÉE [la Mer.], *Erythræum Mare*, (a) *Ἐρυθρὰ θάλαττα*. C'est la même chose que la mer Rouge. On dit que cette mer fut ainsi appelée d'Erythras, fils de Persée & d'Andromède, qui régna dans ce pays. Strabon en allègue une autre raison; il rapporte qu'un certain Perse, nommé Orvthras, étant passé dans une île de la mer Rouge, & voyant

qu'on pouvoit l'habiter commodément, revint dans son pays, & qu'ayant envoyé des colonies dans cette île & dans les autres de la mer, aussi-bien que sur les côtes maritimes, il donna son nom à cette mer. *Voyez Mer Rouge.*

ERYTHRÉE, ou **ERYTHRÉENNE**, *Erythræa*. surnom d'une Sibylle. La Sibylle Erythréenne étoit ainsi appelée de la ville d'Erythres en Ionie. *Voyez Erythres.*

ERYTHRÉENS, *Erythraî*, *Ἐρυθραῖοι*, étoient les habitans des villes du nom d'Erythres. *Voyez Erythres.*

ERYTHRES, *Erythræ*, (b) *Ἐρυθραί*, ville de l'Asie mineure, dans l'Ionie, étoit située sur le bord de la mer, au fond de la presqu'île de Clazomene, à l'Orient & à l'opposite de l'île de Chio. Les habitans, suivant leur tradition, vinrent autrefois de Crete avec Erythrus, fils de Rhadamanthe, lequel Erythrus donna son nom à la ville. Mais, avec le tems, il se mêla parmi eux des Lyciens, des Cariens, & des Pamphyliens; des Lyciens, à cause de leur ancienne consanguinité avec les Crétois, car ils étoient originaires de Crete, & descendoient de ces anciens Crétois qui quitterent le pays avec Sarpédon; des Cariens, comme

(a) Strab. p. 779. Q. Curt. L. VIII. c. 9. L. X. c. 1.

(b) Strab. pag. 633, 644, 645. Pauf. p. 371, 401. & seq. Plin. T. I. p. 279. Herod. L. I. c. 18, 142. Tit. Liv. L.

XXXVI. c. 43. L. XXXVII. c. 11, 27. L. XXXVIII. c. 19. L. XLIV. c. 28. Thucyd. p. 561, 566. Tacit. Annal. L. VI. c. 12.

ayant été autrefois liés d'amitié avec Minos ; des Pamphyliens enfin, comme sortis aussi de race Grecque, c'est-à-dire, de ces Grecs qui, après la prise de Troye, furent long-tems errans avec Calchas. A ces peuples se joignit encore un certain nombre d'hommes, que Cnopus, fils de Codrus, tira de chaque ville d'Ionie, & qu'il fit entrer dans Erythres. C'est ce qui a donné lieu à Strabon de faire Cnopus fondateur de cette ville, & à Étienne de Byzance d'appeller Erythres Cnopopolis.

Il y avoit à Erythres un temple d'Hercule, qui faisoit, dit Pausanias, beaucoup de plaisir par son antiquité. La statue du dieu n'étoit ni dans le goût de celles d'Égine, ni même dans le goût de l'ancienne école d'Athènes. Si elle ressembloit à quelque chose, c'étoit aux statues Égyptiennes, travaillées avec art. Le dieu étoit sur une espèce de radeau, & les Erythréens disoient qu'il fut apporté ainsi de Tyr en Phénicie par mer. Ils ajoûtoient que le radeau entré dans la mer Ionienne, s'arrêta au promontoire de Junon, autrement dit le cap Messate, parce qu'en allant d'Erythres à Chio, on le trouvoit à moitié chemin. D'aussi loin que ceux d'Erythres & de Chio apperçurent la statue du dieu, tous voulurent avoir l'honneur de la tirer à bord, & s'y employèrent de toutes leurs forces. Un Erythréen nom-

mé Phormion, pêcheur de son métier, & qui avoit perdu la vue par une maladie, fut averti en songe que si les femmes d'Erythres vouloient couper leurs cheveux, & que l'on en fit une corde, on ameneroit le radeau sans peine. Pas une Erythréenne ne se mettant en devoir de déférer à ce songe, des femmes de Thrace qui, quoique nées libres, servoient à Erythres, sacrifièrent leur chevelure ; par ce moyen, les Erythréens eurent la statue du Dieu en leur possession ; & pour récompenser le zèle de ces Thraciennes, ils ordonnerent qu'elles seroient les seules femmes qui auroient la liberté d'entrer dans le temple d'Hercule. Ils montroient encore du tems de Pausanias cette corde faite de cheveux, & la conservoient soigneusement. A l'égard du pêcheur, ils assuroient qu'il recouvra la vue & qu'il jouit de ce bienfait le reste de ses jours. Il y avoit aussi à Erythres un temple de Minerve Poliade. Sa statue étoit de bois, d'une grandeur extraordinaire, assise sur une espèce de trône, & tenant une quenouille des deux mains ; la déesse avoit sur la tête une couronne surmontée de l'étoile polaire. Je crois cette statue d'Endæus, dit Pausanias ; j'en juge par plusieurs indices, mais sur-tout par la manière dont tout l'ouvrage est façonné, & encore plus par les Heures & les Graces de marbre blanc, qui étoient

exposées à l'air peu avant que j'arrivasse à Erythres.

Les Erythréens étoient divisés en plusieurs tribus, puisque Pausanias dit qu'ils avoient le bourg Chalcitis, qui avoit donné son nom à leur troisième tribu. Ils étoient de tous les Grecs ceux qui revendiquoient avec le plus de chaleur Hérophile, cette fameuse Sibylle, qui en prit le nom de Sibylle Erythrée. Elle vivoit, dit-on, du tems de la guerre de Troye, & elle prédit aux Grecs la destruction de cette ville. Lac-tance, qui cite Fenestella, rapporte que le Sénat Romain envoya des députés à Erythres, pour recueillir les vers de cette Sibylle, & qu'ils en rapportèrent plusieurs qui condamnoient la multiplicité des dieux, & qui disoient qu'il n'y en avoit qu'un, créateur du ciel & de la terre. Eusebe de Césarée cite 27 vers de cette même Sibylle Erythrée, qui parloient de la première venue du fils de Dieu, pour s'unir à notre nature, & de la seconde pour juger le monde. Ces vers sont des Acrostiches sur ces mots, *Jesus Christus, dei filius, Servator, Crux*. C'est selon la version Latine que Jean Portes a faite de la vie de Constantin, écrite par Eusebe de Césarée. La ville d'Erythres a eu le droit de frapper des médailles, & on en a entre autres

une frappée au coin de Valérien.

Pline dit qu'Alexandre le Grand ordonna que l'on ouvrit un canal de sept mille cinq cens pas de longueur, pour isoler le mont Mimas & Erythres. Strabon met à Erythres un port, devant lequel étoient quatre isles, nommées *Hippi*, c'est-à-dire, les chevaux. Le P. Hardouin observe que les relations des nouveaux voyageurs nomment ce lieu *Gesmé*, & que c'est aujourd'hui un village.

ERYTTRES, *Erythra*, *E'p'ulpaï*, (a) ville de Grece dans l'Etolie, selon Tite-Live. C'est la même ville qu'Etienne de Byzance donne à la Locride. Tite-Live dit qu'elle étoit près d'Eupalium. Elle étoit aussi voisine de Naupacte, qui appartient premièrement à un peuple nommé par les Latins *Locri Ozola*, & passa ensuite au pouvoir des Etoliens. Etienne de Byzance dit toujours Erythra au singulier.

Il y a eu quelques autres villes du même nom, (b) une dans la Béotie, une autre dans la Thessalie, une autre dans la Locride, une autre dans la Libye. Strabon prétend que la ville d'Erythres d'Ionie étoit une colonie de celle d'Erythres de Béotie.

ERYTHREUS, *Erythraeus*, (c) c'est-à-dire, le rouge, étoit le nom d'un cheval du Soleil.

(a) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 8.

(b) Strab. pag. 404, 409, 431. Pauf. p. 386. Plin. Tom. I. p. 198. Thucyd.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 119.

Ce nom d'Erythrée se prend du lever du Soleil, où les rayons sont rougeâtres; & de-là vient qu'Homère appelle l'Aurore *ῥοδοδάκτυλος*, qui a les doigts de couleur de rose. Les doigts doivent être pris pour les rayons.

ERYTHRUS, Erythrus, (a)
Ἐρυθρός, fils de Rhadamanthe, obtint de son pere le royaume des Erythréens, qui furent ainsi appelés de son nom. Il donna aussi son nom à la ville d'Erythres en Ionie. Voyez l'Article de cette ville.

ERYTHRUS, Erythrus, (b)
Ἐρυθρός, héros, qui étoit fils de Leucon & petit-fils d'Athamas; il donna son nom à la ville d'Erythres en Béotie, dont il ne restoit plus que des ruines du tems de Pausanias.

ERYX, Eryx, (c)
Ἐρυξ, ville de Sicile, située sur une montagne de même nom. Elle étoit fameuse par un temple de Vénus, qui prit de-là le surnom d'Erycine, que les poètes Latins lui ont donné. Solin dit :
 » Il y a en Sicile deux hautes
 » montagnes, l'Etna & l'Eryx;
 » la première est consacrée à
 » Vulcain, & l'autre à Vé-
 » nus. » Polybe place Eryx entre Drepanum & Palerme; la ville étoit au sommet, & on y abordait difficilement. Elle étoit déjà bien déchue, aussi-bien que son temple, du tems

de Strabon. Cependant, ce temple, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus dans l'article d'Erycine, avoit été anciennement en grande vénération. Il étoit rempli de femmes que l'on consacroit au culte de la déesse; & ce n'étoient pas seulement les habitans du pays qui vouoient ainsi leurs femmes, c'étoient aussi les étrangers. On ne sera pas surpris après cela qu'un temple de cette espèce ne le cédât pas en richesses au temple de Vénus qui étoit à Paphos, c'est ce qu'assure Pausanias. Il y en a qui font honneur à Énée de la fondation du temple de Vénus Erycine; mais, d'autres l'attribuent à Eryx, roi de Sicile, qui bâtit & la ville & le temple.

La ville d'Eryx a souvent été exposée aux malheurs qu'entraîne la guerre. La trahison d'un de ses concitoyens fut cause qu'elle tomba au pouvoir d'Imilcon, l'an 396 avant Jésus-Christ. Elle fut prise depuis par les Romains, sous la conduite de L. Junius; & Amilcar l'ayant ensuite assiégée, la reprit, & la défendit avec beaucoup de valeur, lorsque les ennemis tentèrent de la lui enlever de nouveau.

Lorsque Pyrrhus aborda en Sicile, Eryx passoit pour la plus forte place que les Carthaginois eussent dans l'île. Ce

(a) Diod. Sicul. p. 238.

(b) Paus. p. 386, 545.

(c) Strab. pag. 272, 273. Solin. pag. 60. Pomp. Mcl. pag. 151. Diod. Suid.

p. 196, 422, 426. Paus. p. 492. Corn. Nep. in Amilc. c. 1. Tacit. Annal. L. IV. c. 43. Plut. T. I. p. 397, 398, 428.

Prince résolut de la forcer. Quand son armée fut prête à donner l'assaut, il s'arma de toutes pièces; & s'avancant vers les murailles, il fit un vœu à Hercule, & lui promit un sacrifice & des jeux publics, pour honorer la valeur, si dans cette journée, par de grandes actions, il se montroit aux Grecs de Sicile digne de ses ancêtres; & de l'armée qu'il commandoit. En même tems, il fait donner le signal par les trompettes, fait écarter les barbares de la muraille à coups de trait, & les échelles étant plantées, il monte le premier.

Là il est assailli par une foule d'ennemis; mais, il chasse les uns de la muraille, ou les précipite en bas, & à grands coups d'épée, il fait mordre la pousfière aux autres, & se fait autour de lui un rempart de morts. Dans ce grand péril, il ne reçut pourtant pas la moindre blessure; car, il paroissoit si terrible aux Barbares, qu'ils n'osoient soutenir sa vue; & en cette occasion, il prouva par ses grands exploits qu'Homère a bien jugé de la valeur, & qu'il en a parlé avec grande connoissance, quand il a fait voir que c'est la seule de toutes les vertus qui a des mouvemens, des transports divinement inspirés, des faillies de fureur, qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même.

La ville étant prise, Pyrrhus accomplit son vœu; il fit un magnifique sacrifice à Hercule, & donna le spectacle de toutes sortes de jeux & de combats.

Il sortoit du mont Eryx un fleuve qui s'appelloit aussi de ce nom. Cette montagne est aujourd'hui nommée *Monte S. Juliano*, ou *Monte di Trapani*; & la ville, *Trapani del Monte*, pour la distinguer de Trapani qui est sur le rivage de la mer.

Il ne faut pas confondre la ville d'Eryx avec celle d'Eryce, de laquelle parle Etienne de Byzance, & qu'il met aussi dans la Sicile. Eryx étoit au couchant de l'isle, au lieu qu'Eryce étoit au midi oriental du lac des Paliques, à la source de la riviere Eryces, dont l'embouchure étoit entre le Symæthus & le Térías.

ERYX, *Eryx*, Ερύξ, (a) fils de Vénus & de Butès roi d'un canton de la Sicile. La naissance d'Eryx fut cause qu'une partie des Siciliens le choisirent pour Roi. Il bâtit sur une hauteur une ville considérable, à laquelle il donna son nom; & au milieu de la citadelle, un temple qu'il dédia à sa mere, & qu'il enrichit d'un grand nombre de présens magnifiques. Les honneurs que Vénus reçut de son fils, & la vénération que les peuples avoient pour elle, lui plurent si fort, qu'elle aime cette ville

(a) Diod. Sicul. p. 160, 196. Virg. *Æneid.* L. I. v. 574. L. V. c. 24, 392. & *scj.* Paul. p. 191, 285. Myth. par M.

l'Abb. Ban. T. VII. pag. 56. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. p. 259. T. IX. p. 186.

sur toutes les autres, & qu'elle voulut même porter le surnom d'Erycine.

Selon la vérité historique, Eryx n'étoit pas fils de Vénus, mais d'une Sicilienne nommée Lycaste, à qui sa beauté mérita le nom de Vénus, ainsi qu'à plusieurs autres femmes dont parlent les Auteurs anciens.

Eryx s'étoit fait une grande réputation dans le pugilat. Fier de sa force prodigieuse, il défioit au combat tous ceux qui passoient chez lui. Il en tua même plusieurs de la sorte. Mais, ayant osé se mesurer avec Hercule même, il périt par la main de ce héros. Voici comme on raconte la chose. Quand Hercule fut entré dans les terres de la domination d'Eryx, ce Prince l'envoya provoquer au combat. Les prix qu'ils se proposèrent l'un à l'autre, furent le sujet d'une dispute. Car, Eryx ayant offert son royaume pour prix de la victoire, Hercule lui proposa ses vaches. Eryx se fâcha d'abord de la comparaison qu'Hercule faisoit de ses vaches avec un royaume. Mais, Hercule lui ayant appris que s'il les perdoit, il perdrait l'espérance de l'immortalité, Eryx accepta le parti; cependant, il fut vaincu à la lutte, & ses États demeurèrent à Hercule, qui les remit entre les mains des habitants, & leur permit d'en re-

cueillir les fruits, jusqu'à ce que quelqu'un de ses descendants vint les redemander. Cela arriva dans la suite; car, Doriée le Lacédémonien étant venu en Sicile long-tems après Hercule, on lui rendit ce pays, & il y bâtit la ville d'Héraclée.

ERYX, *Eryx*, Εἰρυξ, (a) roi de Sicanie. Ce Prince, voyant sa fille Psophis grosse, & ne pouvant la souffrir dans sa maison, l'envoya chez son hôte & son ami Lycortas, à Phégée, ville qui avant le règne de Phégéus se nommoit Erymanthe. Là Psophis, grosse du fruit d'Hercule, se délivra de deux enfans, Echéphron & Promachus, qui dans la suite donnerent à la ville de Phégée le nom de Psophis leur mere.

ERYX, *Eryx*, Εἰρυξ, (b) l'un de ceux que Persée changea en rocher, en leur présentant la tête de Méduse; moyen que ce héros ne mit en usage, que quand il se vit près de succomber sous ses ennemis, dans la querelle qui lui fut suscitée au sujet de son mariage avec Andromède. Eryx, voyant ses compagnons qui avoient déjà subi le sort qui lui étoit réservé, dans une posture de combattans, sans cependant avancer ni seulement remuer les bras, commença à les blâmer, & à leur reprocher leur lâcheté. « Non, non, leur dit-il, ce » n'est point la force de la tête » de Méduse qui vous rend

(a) Pauf. p. 491.

1 (b) Ovid. Metam. L. V. c. 6.

» immobiles comme je vois ,
 » c'est votre crainte , c'est vo-
 » tre lâcheté. Suivez-moi seu-
 » lement avec votre courage
 » ordinaire , & nous triomphe-
 » rons sans peine de ce jeune
 » présomptueux , qui ne com-
 » bat contre nous qu'avec des
 » armes enchantées. » Comme
 il voulut s'avancer , vous euf-
 fiez dit que la terre l'avoit re-
 tenu par les pieds ; c'étoit une
 pierre immobile , & la statue
 d'un homme armé.

ERYX, *Eryx*, Ερύξ, (a)
 fut, selon Velleius Paterculus,
 le dernier des Archontes d'A-
 thènes , qui gouvernerent la
 République pendant dix ans.

ERYX, *Eryx*, Ερύξ, (b)
 général Indien. Comme Ale-
 xandre le grand s'avançoit vers
 Ecbolime , il fut informé qu'E-
 ryx, avec vingt mille hommes
 de guerre , s'étoit saisi d'un dé-
 troit qui étoit sur sa route ;
 c'est pour quoi , il laissa le gros
 de son armée à Cœnus , pour le
 conduire à petites journées ;
 & s'étant mis devant avec ses
 frondeurs & ses gens de trait ,
 il donna la chasse aux ennemis ,
 & ouvrit le passage à ses trou-
 pes qui venoient après. Les
 Indiens , soit pour gagner les
 bonnes grâces du vainqueur ,
 ou qu'Eryx leur fût odieux ,
 le tuèrent comme il fuyoit , &
 porterent sa tête & ses armes
 à Alexandre . qui ne voulut ni
 punir ni récompenser cette

(a) Vell. Paterc. L. I. c. 3.

(b) Q. Curt. L. VIII. c. 18.

(c) Josu c. 15. v. 52.

action , pour ne point autoriser
 un si dangereux exemple.

ESAAN, *Esaan*, (c) ville de
 la Palestine , qui étoit située dans
 la tribu de Juda.

ESACUS, *Æsacus*, Αἰσακος,
 (d) fils de Priam & de la nymphe
 Alyxothoé , avoit de l'aversion
 pour les villes & pour le grand
 monde ; la cour n'avoit point
 pour lui de délices ; il aimoit
 plus les champs & les solitudes
 que le palais de son pere ; enfin,
 il ne manquoit ni d'esprit , ni
 de politesse , & son cœur n'é-
 toit point insensible à l'amour.
 Un jour , en se promenant , il
 vit la belle Hespérie qui séchoit
 ses cheveux au soleil , sur le
 rivage du fleuve Cébrene son
 pere ; il ne l'eut pas plutôt
 vue , qu'il en devint amoureux.
 Mais , d'un autre côté , la nym-
 phe ne l'eut pas plutôt apper-
 çu , qu'elle prit la fuite devant
 lui. Néanmoins , ce jeune
 Troyen ne laissa pas de la pour-
 suivre , aussi léger par son
 amour , qu'Hespérie l'étoit par
 sa crainte. Mais , comme elle
 fuyoit aveuglément , & sans
 prendre garde où elle passoit ,
 elle marcha sur un serpent qui
 étoit caché sous l'herbe ; & ce
 serpent qu'elle pressa , la mor-
 dit aussitôt au pied , & répandit
 son venin par tout le corps
 de cette nymphe. Ainsi , en
 un même instant , elle cessa

(d) Ovid. Metam. L. II. c. 20. Myth.
 par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 284.
 T. VIII. p. 75. & suiv.

de fuir & de vivre ; & Esacus qui la vit tomber , la trouva morte aussitôt qu'il fut auprès d'elle. Il l'embrasse , il se désespère , il se repent de l'avoir suivie. « Mais , dit-il , je » n'appréhendois pas ce mal- » heur , & je n'avois pas en- » vie de vaincre à des con- » ditions si cruelles. Nous som- » mes deux qui t'avons tuée , » le serpent t'a donné le coup , » & j'en ai donné l'occasion ; » j'avoue toutefois que je suis » le plus criminel. Mais , si » j'ai été ton meurtrier , je » serai aussi ton vengeur ; ma » mort ira te porter les con- » solations de la tienne. » Il n'eut pas plutôt parlé , qu'il monta sur une roche que l'eau avoit rongée par dessous , & de-là il se précipita dans la mer. Mais , Thétis qui en eut pitié , le reçut tout doucement , le revêtit de plumes , tandis qu'il flottoit encore sur l'eau , & ne lui permit pas de mourir ; c'est-à-dire , qu'elle le changea en plongeon.

Il ne sert de rien de quitter la cour & de chercher les solitudes pour se dépouiller des passions , si l'on ne se dépouille de soi-même. Nous serons dans les déserts ce que nous étions parmi le monde , si nous y portons nos anciennes inclinations. Ce n'est pas le lieu qui nous change , c'est seulement la raison , quand nous savons la mettre en usage. Autrement , nos tyrans nous suivront par-tout , je veux dire

nos passions , & le moindre objet les réveillera & leur donnera de la force. Voilà ; ce semble , ce que nous apprend la fable d'Esacus , qui préféroit le séjour de la campagne à celui de la cour & de la ville , & qui néanmoins , comme Ovide le témoigne , avoit de l'inclination à l'amour. En effet , il n'eut pas plutôt vu Hespérie , qu'il en devint amoureux , & que cet amour le perdit.

On feint , au reste , qu'en le fuyant Hespérie fut piquée par un serpent , & qu'elle mourut de cette piquure. Qu'appréhendons nous de cette mort , & quel bien tirerons nous du malheur de cette nymphe ? Il y en a qui pensent qu'on veut apprendre par cette aventure aux filles & aux femmes à ne point se laisser cajoler par les Grands ; que leurs caresses sont toujours dangereuses , que quoi qu'on les suive , on ne laisse pas de réveiller la médifance , qui est figurée par le serpent qui mord Hespérie ; car si la médifance ne laisse pas de parler quand elle n'a point d'occasion , que ne fera-t-elle pas quand on l'irrite , c'est-à-dire , quand on lui donne sujet de parler ? Elle ne regarde pas si une fille prend la fuite , elle regarde seulement celui qui poursuit ; & comme elle donne un mauvais sens à toutes choses , elle fait passer une vertueuse fuite pour une feinte vicieuse. Elle fera croire que cette fuite se fait d'intelligence avec celui qui

poursuit; elle persuadera cent autres choses qui sont aisément juger que la médifance est un serpent, dont les moindres piquures sont mortelles à l'honneur des filles & des femmes. Enfin, Esacus même périt dans la poursuite de son amour, pour montrer que de semblables passions sont ordinairement funestes aux Princes, & que si elles ne touchent à leur vie, elles blessent toujours leur gloire.

Apollodore dit qu'Esacus étoit fils de Priam & d'Arifbe, fille de Mérops, sa première femme; que son pere lui fit épouser Stérope; que cette Princesse étant morte fort jeune, il en fut si affligé, qu'il se précipita dans la mer. Cet Auteur ajoûte que Priam ayant répudié Arifbe, pour épouser Hécube, fille de Cifféus, Esacus, voyant sa belle-mère grosse de son second fils, avoit prédit à son pere que cet enfant seroit un jour la cause d'une guerre sanglante, qui causeroit la ruine de Troye, & que sur cette prédiction, l'enfant fut exposé sur le mont Ida. Tzetzes ajoûte qu'Esacus avoit dit à son pere qu'il falloit faire mourir la mere & l'enfant qui venoit de naître ce jour-là; & que Priam, informé que Cilla, femme de Thimoëtes, étoit ce même jour accouchée d'un fils, il la fit mourir avec son enfant, croyant par-là pouvoir éviter l'effet de

la prédiction. Servius, sur l'autorité d'Euphorion, conte la chose de la même manière; mais un ancien Poëte, cité par Cicéron, au premier livre de la divination, dit que ce fut l'oracle de Zelia, petite ville au pied du mont Ida, qui rendit cette réponse, en interprétation du songe d'Hécube. Pausanias, dans ses Phociques, prétend que c'étoit la Sibylle Hérophile qui avoit interprété ce songe, & plusieurs autres Auteurs en donnent la gloire à Callandre. Quoi qu'il en soit, Apollodore nous apprend encore qu'Esacus avoit appris à prédire l'avenir, de son grand-pere Mérops. Il en laissa apparemment les principes dans sa famille, puisque nous voyons que Callandre & Hélénus l'exercerent dans la suite.

ESAGÉE, *Æsagea*, Ἀσαγία, (a) nom d'une montagne, dont il est parlé dans l'hymne pour Apollon, qu'on attribue à Homère.

ESAR, *Æsar*, ou ESARUS, *Æsarus*, (b) fleuve d'Italie, au païs des Brutiens. Il est fait mention de ce fleuve dans Ovide. C'est aujourd'hui l'Esaro, au royaume de Naples, dans la Calabre ultérieure. Il sort de l'Apennin, & se perd dans la mer Ionienne, auprès de Crotone.

ESARUS, *Æsarus*. Voyez Esar.

(a) Homer. Hymn. in Apoll.

1 (b) Ovid. Metam. L. XV. c. 1.

ESAU, *Esaü*, *Ἐσάυ*, (a) fils d'Isaac & de Rebecca, naquit l'an du monde 2168, & 1832 avant Jesus-Christ. Lorsque le tems des couches de Rebecca fut arrivé, elle se trouva grosse de deux jumaux; & celui qui sortit le premier, étoit velu comme une peau; ce qui lui fit donner le nom d'Esaü, comme qui diroit un homme fait, un homme parfait. Quelques-uns dérivent le nom d'Esaü, de l'Arabe *Gefcha* ou *Gefcheva*, qui signifie un cilice. Lorsqu'Esaü fut devenu grand, il s'exerça au labourage & à la chasse; & Isaac son pere avoit pour lui une tendresse particulière, parce qu'il lui faisoit manger de sa chasse. Lorsqu'étoit encore jeune il revenoit un jour de la chasse abattu de travail & pressé d'une grande faim, il trouva que son frere faisoit cuire des lentilles pour son dîner. Elles lui parurent si rouges & si bonnes, que l'extrême envie qu'il eut d'en manger, fit qu'il le pria de les lui donner. Mais Jacob, qui vit avec quelle ardeur il les desiroit, lui dit qu'il ne les lui donneroit qu'à condition qu'il lui céderoit son droit d'aînesse. Esaü en demeura d'accord, & le lui promit avec serment. De jeunes gens de leur âge se moquerent de la simplicité d'Esaü; & à cause de cette couleur

rouge des lentilles, ils lui donnerent le nom d'Édom, qui en Hébreu signifie roux, & le pays où il s'établit depuis, conserva ce nom. Mais, comme les Grecs adoucissent les noms, pour les rendre plus agréables; ils l'ont nommé Idumée.

Esaü, âgé de quarante ans; épousa deux femmes Chanaanéennes; l'une nommée Judith, fille de Bééri le Héthéen, & l'autre, Basemath, fille d'Elon; du même pays. Il ne demanda point la permission à son pere, & il ne la lui auroit jamais accordée, parce qu'il n'approuvoit pas qu'il s'alliât avec des étrangers. Néanmoins, comme il ne vouloit point sâcher son fils en lui commandant de renvoyer ses deux femmes, il le souffrit sans lui en parler.

Cet homme si juste, qui étoit alors accablé de vieillesse, & qui avoit même perdu la vue, fit venir Esaü, & lui dit que ne pouvant plus voir la clarté du jour, ni servir Dieu aussi exactement qu'il avoit accoutumé, il vouloit, avant que de mourir, lui donner sa bénédiction; qu'il s'en allât à la chasse, qu'il lui apportât ce qu'il prendroit, pour en manger, & qu'ensuite il prieroit Dieu de vouloir toujours être son protecteur, puisqu'il ne pouvoit mieux employer le peu de tems qui lui

(a) Genes. c. 25. v. 24. & seq. c. 26. v. 34. 35. c. 27. v. 1. & seq. c. 32. v. 3. & seq. c. 33. v. 1. & seq. c. 35. v. 1. & 36. v. 1. & seq. Joseph. de Antiq.

Judaïc. p. 26. & seq. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 129. & suiv. T. VIII. p. 120.

reitoit à vivre qu'à le lui rendre favorable. Eſaü partit auffi-tôt pour exécuter ce commandement. Mais, Rébecca qui déſiroit que la bénédiction de Dieu tombât ſur ſon frere, & non pas ſur lui, quoique ce ne fût pas l'intention de leur pere, dit à Jacob de tuer un chevreau & de l'appêter pour lui en faire manger. Il obéit; & lorsque le ſouper fut préparé, il couvrit ſes bras & ſes mains de la peau du chevreau, afin qu'Iſaac, en les touchant, le prit pour Eſaü; car comme ils étoient gémeaux, ils ſe reſſembloient en tout le reſte. Il lui préſenta enſuite ce qu'il lui avoit apprêté; mais, ce ne fut pas ſans beaucoup craindre que s'il découvroit ſa tromperie, il ne lui donnât ſa malédiction au lieu de ſa bénédiction. Iſaac lui parla, & remarqua dans ſes réponſes quelque différence entre ſa voix & celle de ſon frere. Alors Jacob avança ſon bras; & Iſaac, après l'avoir touché, lui dit : « Votre voix, mon » fils, me paroît être celle de » Jacob; mais ce poil que je » ſens ſur vos bras, me fait » croire que vous êtes Eſaü. » Ainſi Iſaac, n'ayant plus de défiance, mangea, & fit enſuite ſa priere en cette ſorte : « Dieu » éternel, de qui toutes les créa- » tures tiennent leur être, vous » avez comblé mon pere de » biens; je vous ſuis redeva- » ble de tous ceux que je pos- » ſede; & vous avez promis » de rendre ma poſtérité en-

» core plus heureuſe. Conſir- » mez, Seigneur, par des effets » la vérité de vos paroles, & » ne mépriſez pas l'infirmité » dans laquelle je me trouve, » puisqu'elle me fait avoir en- » core plus de beſoin de vo- » tre aſſiſtance. Soyez, ſ'il » vous plaît, le protecteur de » cet enfant que je vous offre; » préſervez-le de tous périls; » faites-lui paſſer une vie tran- » quille; répandez ſur lui à » pleines mains les biens dont » vous êtes le maître; rendez- » le redoutable à ſes ennemis; » & faites que ſes amis l'ai- » ment & l'honorent. »

A peine Iſaac avoit il achevé cette priere, qu'Eſaü, en faveur duquel il croyoit l'avoir faite, revint de la chaffe. Il reconnut alors ſon erreur, & le lui dit, mais ſans ſe troubler. Eſaü le pria de faire au moins pour lui la même priere à Dieu qu'il avoit faite pour ſon frere. Il lui répondit qu'il ne le pouvoit, parce qu'il avoit conſommé en faveur de Jacob tout ce qui dépendoit de lui. Eſaü, outré de douleur de ſe voir ainſi trompé, ne put retenir ſes larmes; & ſon pere en fut ſi touché, qu'il lui donna une autre bénédiction, en diſant que lui & ſes deſcendans excelleroient dans les exercices de la chaffe, dans la ſcience de la guerre, & dans toutes les autres actions où l'on peut témoigner de la force & du courage, mais qu'ils ſeroient néanmoins inférieurs à Jacob & à ſa poſtérité.

Esaü, outré de dépit contre Jacob, conservoit contre lui une haine secrète, & disoit :
 » Le tems du deuil de mon pere
 » viendra, & je me déferai de
 » mon frere Jacob. » Ces choses ayant été rapportées à Rébecca, elle dit à Jacob qu'il allât dans la Mésopotamie, auprès de son oncle Laban, jusqu'à ce que la colère d'Esaü fût passée. Elle y fit consentir Isaac, & Jacob partit à l'inſçu d'Esaü pour Haran. Cependant, Esaü épousa plusieurs femmes d'entre les enfans de Chanaan, dont il eut des fils & des filles. Et ayant pris ses femmes, ses fils, ses filles & toutes les personnes de sa maison, ses troupeaux, toutes ses bêtes de charge, en un mot, tout ce qu'il possédoit dans la terre de Chanaan, il se retira dans les montagnes de Stér; & c'est ce païs qui fut appelé de son nom le païs d'Edom.

Jacob, après un séjour de plusieurs années en Mésopotamie, se mit en chemin pour retourner au païs de Chanaan. Mais, comme il craignoit toujours le ressentiment d'Esaü, il envoya quelques-uns des siens pour lui en rapporter des nouvelles, & leur commanda de lui parler en ces termes : » Le
 » respect que Jacob votre frere
 » vous porte, lui ayant fait
 » croire qu'il ne devoit pas se
 » présenter devant vous lorsqu'il
 » que vous étiez irrité contre
 » lui, lui fit abandonner ce
 » païs, pour se retirer dans une

» province éloignée. Mais,
 » maintenant qu'il espere que
 » le tems aura effacé de votre
 » esprit votre mécontentement,
 » il revient avec ses femmes,
 » ses enfans, & ce qu'il a acquis
 » par son travail, afin de
 » remettre entre vos mains tout
 » ce qu'il possède; rien ne lui
 » pouvant donner plus de joie
 » que de vous offrir les biens
 » dont il a plu à Dieu de l'enrichir. »

Esaü fut si touché de ces paroles, qu'il s'avança aussitôt pour aller au-devant de son frere, accompagné de quatre cens hommes. Ce grand nombre effraya Jacob; mais, il mit sa confiance en Dieu, & disposa toutes choses pour être en état de résister, si son frere venoit dans le dessein de lui faire violence. Il distribua pour ce sujet tout ce qu'il conduisoit avec lui en diverses troupes qui se suivoient d'assez près, afin que si l'on attaquoit ceux qui marchoient les premiers, ils pussent se retirer vers les autres.

Quand Jacob ſçut que son frere s'approchoit, il envoya dire à ses femmes de s'avancer, & de marcher séparément l'une de l'autre, chacune avec leurs servantes, pour voir de loin le combat, s'il étoit obligé d'en venir aux mains; & lorsqu'il fut proche de son frere, & qu'il reconnut qu'il venoit dans un esprit de paix, il se prosterna devant lui. Esaü l'embrassa, & lui demanda ce que c'étoit que cette troupe de femmes & d'en-

fans ; & après en avoir été informé, il lui offrit de les mener tous à Isaac leur pere. Jacob le remercia, & le pria de l'excuser, parce que tout son train étoit si fatigué d'un si long chemin, qu'il avoit besoin de repos. Ainsi, Esaü s'en retourna en Scir qui étoit son séjour ordinaire.

Jacob n'eut pas la consolation de trouver Rébecca sa mere encore vivante ; & Isaac ne vécut que fort peu de tems depuis son retour. Esaü & Jacob l'enterrenterent auprès de Rébecca en Hébron, dans le tombeau destiné pour toute leur race. Après la mort d'Isaac, ses deux fils partagerent sa succession ; & comme ils étoient fort riches, & que le pais ne pouvoit suffire aux pâturages de leurs troupeaux, ils se separerent. Esaü se fixa pour toujours au pais où il s'étoit déjà établi, & sa postérité y devint fort puissante.

On ne sçait rien d'assuré de la mort d'Esaü. Le Testament des douze Patriarches, ouvrage assez ancien, mais apocryphe, dit qu'Esaü étant venu attaquer son frere à main armée, fut mis à mort la quarantième année du patriarche Juda, qui pouvoit être la cent vingt-unième d'Esaü, l'an du monde 2289, avant J. C. 1711. Le même Testament dit encore qu'il fut enterré au mont de Scir ; mais, cette piéce ne mérite aucune créance. Jacob étoit descendu en Égypte depuis long-tems en la quarantième année de Juda ; il

étoit mort l'année précédente.

Les Mahométans donnent à Esaü le nom d'Ais, & ajoutent à son histoire quelques particularités ; par exemple, que Jacob ayant obtenu par surprise la bénédiction qu'Isaac destinoit à Esaü, celui-ci pria son pere de demander à Dieu qu'il lui plût faire naître de sa race des Rois & des Conquérens, puisqu'il avoit demandé pour Jacob qu'il sortît de sa race des Saints & des Prophetes ; ce qu'Isaac ne voulut point lui refuser. En exécution de cette promesse Dieu donna à Esaü un fils nommé *Roum*, duquel sont descendus les empereurs Grecs & Romains.

Abulfarage dit qu'Esaü fit la guerre à Jacob, & que Jacob tua Esaü d'un coup de flèche ; ce qui a quelque rapport à ce qu'on lit dans le Testament des douze Patriarches. Les Mahométans croient que Sennachérib étoit de la race d'Esaü ; ils nomment aussi les Grecs & les Latins *Francs rouges*, ou Idu-méens, comme descendans, à ce qu'ils prétendent, de Roum, fils d'Esaü.

Quelques cabalistes ont eu l'impiété de dire que l'ame d'Esaü étoit passée dans le corps de Jesus-Christ par la métempsychose ; pour preuve de ce sentiment, ils remarquent qu'en renversant les lettres Hébraïques qui composent le nom de Jesus, & celui d'Esaü, on les trouve les mêmes.

Il est à observer que Moïse,

dans le dénombrement qu'il fait de la postérité d'Esaü, ne va que jusqu'au troisième degré, & ne passe point au-delà. Il paroît difficile de rendre raison de cette omission de l'Auteur sacré; si ce n'est peut-être qu'il n'a pas jugé à propos d'entrer dans un détail exact & circonstancié de tous les descendans d'Esaü de pere en fils, à cause qu'Esaü avoit été réprouvé, & que ceux de sa race devoient un jour être ou exterminés tout à fait comme les Amalécites, ou assujettis au peuple d'Israël; ce qui arriva du tems du roi David, & long-tems après encore sous le règne d'Hyrcau, qui subjuguâ les Iduméens, & les contraignit de se soumettre à la circoncision & à l'observance des autres cérémonies Judaïques, ainsi que le rapporte Joseph.

ESBAAL, *Esbaal*, (a) Ἀσαάλα, le même qu'Isboseth, quatrième fils de Saül. Les Hébreux, pour éviter la prononciation du mot *Baal*, mettoient en sa place *Boseth*, qui signifie confusion. Ainsi, au lieu de Miphibaal & d'Esbaal, ils disoient Miphiboseth, & Isboseth.

ESBON, *Esbon*, Ἐσβὼν, (b) étoit fils de Béla & petit-fils de Benjamin.

ESBUS, **ESEBON**, **ESSEBON**, **HÉSEBON**, **CHESBON**, **CHESCHBON**, **CHASPHON**, ou même **CHASCOR**;

(c) car, ce nom se trouve diversément écrit par les Hébreux, les Grecs & les Latins; c'étoit une ville célèbre dans la Palestine. Elle étoit, dit Eusebe, à vingt milles du Jourdain, vers l'Orient; elle fut donnée à la tribu de Ruben, mais apparemment qu'elle fut cédée à celle de Gad, puisqu'elle se trouve parmi les villes que cette tribu donna aux Lévites pour leur demeure. Elle avoit d'abord appartenu aux Moabites, sur lesquels le Roi de Séhon l'avoit conquise. Elle fut reprise par les Israélites, peu de tems avant la mort de Moïse. Enfin, après le transport des dix tribus au de-là du Jourdain, les Moabites s'en refaisirent.

Pline l'attribue à l'Arabie, & en nomme les habitans *Esbonitæ Arabes*. Ptolémée la met dans l'Arabie Pétrée, & écrit ce mot Σιβούτα, ou Ἐσβούτα, *Sebota* ou *Esbuta*. Elle est nommée Πόλις Ἐσβούτων, dans le concile d'Ephefe, où il est fait mention de Zosis, son Evêque. Salomon parle des eaux d'Esébon, & le second livre des Maccabées dit que l'étang d'Esébon avoit deux stades ou troiscens pas de long.

D. Calmet, qui, conjointement avec Reland, fournit une partie de cet article, croit qu'Esébon, fils de Gad, dont il est parlé dans la Genèse,

(a) Paral. L. I. c. 8. v. 33.

(b) Paral. L. I. c. 7. v. 7.

(c) Genes. c. 46. v. 16. Numer. c.

33. v. 37. Josu. c. 13. v. 17. c. 21. v.

37. Cantic. c. 7. v. 4. Maccab. L. II. c.

12. v. 10.

fonda ou rétablit cette ville. Nous remarquerons encore que l'Auteur du second livre des Maccabées appelle *Caspin*, cette ville auprès de laquelle étoit l'étang marqué ci-dessus.

ESCADIE, *Escadia*, (a) *Eixasia*, ville d'Espagne dans la Lusitanie. Elle fut forcée par Servilien, au rapport d'Appien.

ESCADRON, (b) *Agmen Equestre*, *Turma Equestris*. Dans la première origine, on disoit *Agmen Quadratum*, d'où il est aisé de conclure que du mot Italien *Quadro*, les François ont fait celui de Scadron, & ensuite Escadron. Du Cange le dérive de *Scara*, mot de la basse Latinité.

Un Escadron est un assemblage de gens à cheval, destinés pour combattre; le nombre des hommes, celui des rangs & des files, ainsi que la forme qu'on doit donner aux Escadrons, a varié dans tous les tems, & n'est point encore déterminée; l'espèce de gens à cheval, la quantité qu'on en a, les occurrences, & plus encore l'opinion de ceux qui commandent, ont jusqu'à présent fait la loi à cet égard.

Bien des peuples anciennement formoient leurs Escadrons en triangle, en coin, en carré de routes espèces. Le losange étoit l'ordonnance la plus

généralement reçue; mais, l'expérience a fait sentir qu'elle seroit vicieuse, & a fait prendre à toutes les nations la forme des Escadrons quarrés. Les Turcs seuls se servent encore du losange & du coin; ils pensent, comme les Anciens, que cette forme est la plus propre à mettre la cavalerie en bataille sur toutes sortes de terrain, & la faire servir avantageusement aux différentes opérations de la guerre, d'autant plus facilement, qu'il y a un officier à chacun de ses angles; d'ailleurs, comme cet Escadron se présente en pointe, ils croient qu'il lui est aisé de percer par un moindre intervalle; que n'occupant pas un grand espace, il a plus de vivacité dans ses mouvemens, & qu'enfin, il n'est pas sujet, lorsqu'il veut faire des conversions, à tracer de grands circuits comme l'Escadron quarré, qui est contraint dans ce cas de parcourir une grande portion de cercle. Mais, si les Escadrons en losange ont effectivement ces avantages, ils ont aussi les défauts de ne présenter qu'un très-petit nombre de combattans; les parties intérieures en sont inutiles, & la gauche n'en peut combattre avec avantage. Cet Escadron, pris par un autre, formé sur un quarré long qui se recourbe de droite & de gauche, est inmanquablement

(a) Appian. p. 293.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 218. & suiv.

enveloppé sans avoir la liberté de se défendre; & lorsqu'il est une fois rompu, il ne lui est plus possible de se reformer. Ainsi, il ne peut tout-au-plus être bon que pour une petite troupe servant de garde, & plutôt faite pour avertir & se retirer, que pour combattre. Voici en deux mots quelles étoient les différentes manières de former les Escadrons en triangle.

Les Thessaliens, chez qui l'art de combattre à cheval étoit connu bien avant la guerre de Troye, furent les premiers qui donnerent à leurs Escadrons la forme d'un losange; on sçait que parmi les Grecs cette cavalerie Thessalienne étoit en fort grande réputation. Ce fut Iléon le Thessalien qui le premier établit cet ordre, & dont il porte le nom d'*Ilé*.

Celui, qui commandoit l'Escadron ou losange, s'appelloit l'arque, il renoit la pointe de la tête; ceux, qui fermoient les droites & les gauches du rang du milieu, étoient les gardes-flancs, & celui de la queue se nommoit le serre-file.

Il y avoit quatre manières de former l'Escadron en losange, la première avec des files & des rangs, la seconde sans rangs & sans files, la troisième avec des files, mais sans rangs, & la quatrième avec des rangs & point de files.

Les Macédoniens, les Scythes & les Thraces trouverent

les Escadrons en losange trop pesans; ils en retrancherent la queue & formerent, moyennant cette réforme, ce qu'ils appellerent *le coin*. On assure que Philippe fut l'auteur de cette ordonnance. Quoi qu'il en soit, il ne paroît pas que ce fut-là l'ordre qu'observerent le plus communément les Macédoniens, puisque Polybe nous apprend que leur cavalerie se rangeoit pour l'ordinaire sur huit de hauteur; *c'est*, dit-il, *la meilleure méthode*. Tacite nous apprend que les Germains formoient aussi en coin les différents corps de leur armée.

Les Siciliens & la plupart des peuples de la Grece formerent de leur cavalerie des escadrons quarrés; ils leur sembloient plus faciles à former, & devoir marcher plus unis & plus serrés; d'ailleurs, dans cet ordre, le front se trouve composé d'officiers & de ce qu'il y a de meilleurs cavaliers, & le choc se faisant tout ensemble, a plus de force & d'impétuosité. Le losange ou le coin, au contraire, ne présentent qu'un seul combattant, lequel étant hors de combat, cause infailliblement la perte de l'Escadron.

Les Perses se servirent aussi des formes quarrées pour former leurs Escadrons; & comme il avoient une nombreuse cavalerie, ils donnerent à ces Escadrons beaucoup de profondeur; les files étoient de douze, quelquefois de seize cavaliers; ce qui rendoit leurs Escadrons à

pesans, qu'ils furent presque toujours battus, malgré la supériorité du nombre.

Les Romains formèrent leurs Escadrons ou leurs turmes sur une autre espèce de quarré, les quarrés longs; ils leur donnoient un front & une épaisseur beaucoup moins grands que les Grecs en général n'avoient fait; c'étoit l'usage reçu parmi les Romains pour la disposition de leurs Escadrons; mais, ils n'y étoient pas tellement assujettis, que, suivant les circonstances, ils ne changeassent cet ordre. A la bataille de Pharsale, nous voyons que Pompée, de beaucoup supérieur en cavalerie, joignit ensemble quatre turmes, & forma ses Escadrons de quinze cavaliers de front sur huit de hauteur; ce qui obligea César, qui n'avoit que trente-trois turmes, chacune de trente hommes, de les ranger sur dix de front & trois de hauteur, suivant l'usage ordinaire.

L'usage de ne faire combattre la cavalerie que sur un seul rang, a duré long-tems en Europe dans les premiers tems de notre monarchie; l'espèce de cavalerie, les armes offensives & défensives exigeoient cet ordre; il a duré jusqu'au milieu du règne de Henri II.

ESCALADE, est dans l'art militaire, l'attaque d'un lieu ou d'un ouvrage par surprise, en franchissant les murs ou les remparts avec des échelles.

La méthode de s'emparer des villes par l'escalade, étoit bien plus commune avant l'invention de la poudre qu'aujourd'hui; aussi les Anciens, pour s'en garantir, prenoient-ils les plus grandes précautions. Ils ne terrassoient point leurs murailles, & ils les élevoient beaucoup, en sorte que non seulement il étoit besoin d'échelles pour monter dessus, mais encore pour en descendre dans la ville. Les tours, dont la muraille étoit flanquée, étoient encore plus élevées que la muraille; & l'espèce de petit chemin qu'il y avoit du côté intérieur de cette muraille, & sur lequel étoient placés les soldats qui défendoient la ville, étoit coupé vis-à-vis de ces tours, en sorte que l'ennemi, pour être parvenu au haut de la muraille, n'étoit pour ainsi dire encore maître de rien. Cependant, malgré ces difficultés, les Escalades s'entreprenoient souvent. Il y a apparence que la longueur du tems qu'il falloit employer pour faire breche au mur de la ville, faisoit prendre ce parti, & que le canon pouvant faire une ouverture au mur assez promptement, on a insensiblement, pour ainsi dire, perdu l'usage de s'emparer des villes par l'escalade.

ESCHINE, *Æschines*, (a) *Ἀἰσχίνης*, Athénien du bourg de Lampres, entra dans une conjuration contre la républi-

(a) *Plut. T. I, p. 316.*

que. Les conjurés ne se propo-
soient rien moins que de ruiner
à Athènes le gouvernement
populaire , & si le projet réus-
sissoit , de livrer la Grece aux
Barbares. Ce complot fut tramé
au milieu du camp. Aristide , en
ayant été informé , ne jugea
pas à propos de poursuivre tous
les coupables. Il se contenta
d'en faire arrêter huit , & de
ces huit , les deux seuls con-
tre lesquels il fit faire les in-
formations , parce qu'ils étoient
les plus chargés , Eschine du
bourg de Lampres , & Agésias
du bourg d'Acharnes , se sau-
verent du camp pendant qu'on
faisoit leur procès.

ESCHINE , *Æschines* , (a)
A'σχίνης , Philosophe Athénien ,
fils de Charinus , ou , selon
d'autres , de Lysanias , fit pa-
roître dès l'enfance un excel-
lent caractère , & un grand
amour pour le travail. Aussi ne
quitta-t-il jamais Socrate ; &
celui-ci avoit coutume de dire
de lui : *Eschine est le seul qui sça-
che nous honorer.* Idoménée rap-
porte que ce fut Eschine , & non
pas Criton , qui conseilla à So-
crate , lorsqu'il étoit en prison ,
de prendre la fuite. On attri-
bue à Eschine plusieurs ouvrages
qui sont cités par les Auteurs
anciens.

ESCHINE , *Æschines* , (b)

(a) Diog. Laërt. pag. 128. & seq.
Athen. p. 220, 612 , 636.

(b) Xenoph. p. 461.

(c) Diog. Laërt. pag. 131. Cicér. de
Orator. L. I. c. 24. L. II. c. 53. L. III.
c. 16 , 118. Brut. c. 17 , 157. de Tuscul,
Quæst. L. III. c. 63. Athen. pag. 572.

A'σχίνης , que l'on compte au
nombre des trente tyrans que
Lysandre donna aux Athé-
niens.

ESCHINE , *Æschines* , (c)
A'σχίνης , célèbre orateur Grec ,
naquit la quatrième année de la
95.^e Olympiade , trois ans
après la mort de Socrate , seize
ans avant la naissance de Dé-
mosthène , & l'an 387 avant
Jésus-Christ.

Le pere d'Eschine se nom-
moit Attomete. Il fut chassé
d'Athènes par les Trente ; & sa
femme , l'ayant suivi dans son
exil , partagea avec lui tous ses
malheurs. Phélocarès , frere
d'Eschine , passa sa vie dans les
lieux d'exercice ; il servit sous
Iphicrate , & eut ensuite un
commandement. Aphobete , leur
frere puîné , fut envoyé en
ambassade auprès du roi de
Perse. Eschine nous instruit lui-
même de ces faits , & il parle
de ses autres parens comme de
citoyens considérables. Mais ,
Démosthène nous fournit des
mémoires bien différens. Dans
le discours pour Crésiphon , il
nomme le pere d'Eschine Tro-
mes , & ajoute que c'étoit un
homme chargé de chaînes , es-
clave d'Elpias , & qui tenoit
une petite école auprès du tem-
ple de Thésée. Sa femme , dans
un de ces honnêtes lieux que

Strab. p. 472. Plut. Tom. I. pag. 853.
& seq. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p.
489 , 493 , 514 , 527. & suiv. T. VI. p.
323. Mémoires de l'Acad. des Inscriptions &
Bell. Lett. T. III. p. 100 , 218. & suiv.
Tom. IV. p. 84. & suiv.

l'on ne nomme point, tiroit sa subsistance du plus honteux de tous les métiers. Son nom étoit Glaucothée ; mais, le peuple ne l'appelloit pas autrement que la forcière.

Ces imputations pourroient paroître suspectes dans la bouche d'un ennemi ; mais, comme Eschine n'y répond que foiblement, il y a lieu de croire que son pere & sa mere, dans la misere où ils étoient tombés, avoient été contraints de faire beaucoup de choses peu honorables ; qu'ils s'étoient remis peu à peu dans la suite ; & comme le tems efface tout, Eschine se flattoit qu'on auroit oublié son ancienne bassesse ; mais Démosthène ne manqua pas de la lui rappeler cruellement.

Il lui reproche en un autre endroit, d'avoir, étant petit garçon, balayé la classe ; lavé les bancs, broyé l'encre, & été le valet, & non le compagnon d'école des autres enfans ; d'avoir aidé sa mere à initier les novices dans les mystères de Bacchus, car sa mere faisoit encore ce métier, & au rapport de Démosthène, Eschine récitait les formules ; il lavoit, il frottoit, il habilloit les dévots, il hurloit avec eux, il couroit les rues à la tête d'une troupe de confreres insensés & de vieilles femmes, & n'avoit point de honte de se prêter publiquement à toutes les extravagances de ces mystères, à l'appât des petits profits qui y étoient attachés.

Il veut qu'Eschine, ayant ensuite trouvé habilement le secret de se faire mettre sur le rôle des citoyens, fût greffier d'un petit juge de village, qu'après cela il se soit loué à Symmikas & à Socrate, deux chefs de comédiens, avec lesquels il couroit les bourgades, jouant les troisièmes rôles, où il réussissoit si mal, qu'il y avoit toujours guerre ouverte entre les spectateurs & lui.

Tous ces reproches faits à Eschine se trouvent confirmés par tous les Écrivains qui ont parlé de lui. Plutarque en rapporte à peu près les mêmes choses. Il dit que les parens d'Eschine n'étoient considérables, ni par leur origine, ni par leurs richesses ; que dans son enfance, il aida son pere dans les fonctions de maître d'école, qu'il joua des tragédies, & qu'il fut greffier. Selon Suidas, quelques-uns vouloient que les parens d'Eschine eussent été esclaves.

Apollonius raconte que sa mere Glaucothée avoit fait d'abord le métier de courtisanne, & un autre Auteur nomme les juges subalternes dont Eschine avoit été le greffier. Parce qu'il avoit la voix forte, dit-il, il se fit greffier, d'abord d'Aristophon, ensuite d'Eubulus. C'est que les greffiers ne servoient pas seulement à écrire les sentences, mais qu'ils lisoient à haute voix les décrets & autres actes publics, lorsque le juge le leur commandoit, & qu'ils

faisoient à peu près les fonctions de nos Huissiers. Cet emploi étoit bas & déshonorant.

Enfin, on lit qu'Eschine se mit aux gages d'un joueur de tragédies nommé Ischander, & qu'un jour qu'il représentoit *Enomaüs*, & qu'il poursuivoit *Pélops*, il se laissa tomber sur le théâtre; ce qui le fit chasser honteusement de la troupe. C'est pour cela sans doute que *Démosthène* l'appelle *Enomaüs* en présence des Athéniens, qui étoient au fait de l'aventure.

Eschine raconte lui-même, qu'au sortir de l'enfance, il avoit porté les armes, & qu'il avoit, suivant la coutume, servi d'abord dans les troupes destinées à la garde des frontières; qu'ensuite, avec d'autres citoyens de même âge que lui, & avec les soldats d'*Alcibiade*, escortant un convoi, & y ayant eu un combat au lieu nommé la fosse Néméenne, il s'y étoit comporté avec tant de valeur, qu'il en avoit reçu des éloges publics de ses capitaines. Il ajoute qu'il a servi dans toutes les occasions qui s'en sont présentées; qu'il se trouva à la bataille de *Mantinee*; qu'il a fait aussi la guerre en *Eubée*; qu'à *Tamyrne*, il étoit parmi les soldats d'élite; qu'il fut choisi pour porter la nouvelle de la victoire à *Athènes*, & que sur le rapport d'un officier distingué, le peuple lui décerna une couronne. Pour prouver ce qu'il avance, il ose appeller

en témoignage ceux qui s'étoient trouvés dans les mêmes rencontres que lui, *Phocion* lui-même.

Ce récit d'Eschine peut être vrai, sans que pour cela ce que *Démosthène* lui reproche soit faux; dans la même vie, l'un a choisi tout ce qu'il y avoit de beau, & l'autre, tout ce qu'il y avoit de méprisable.

Quelques Auteurs veulent qu'il ait été disciple d'*Isocrate* & de *Platon*; mais d'autres, avec plus de vraisemblance, ne lui donnent d'autre maître que la nature. Ils prétendent que les tribunaux & le théâtre furent les seules écoles où il s'instruisit. Il prit dans l'emploi de greffier quelque connoissance des loix & des affaires, & en jouant des tragédies, il se forma la voix, & acquit la hardiesse qui est nécessaire pour parler en public. Il avoit beaucoup de talens naturels, de sorte qu'avec ces seuls secours, il devint bientôt un orateur en état de se mesurer avec les plus éloquens de son siècle. Mais, il est sûr qu'il fut très-long-tems à se faire connoître, & qu'il étoit assez âgé lorsqu'il commença à prendre part aux affaires de la République. Ce qui lui donna d'abord quelque considération, ce fut son déchainement contre *Philippe*; il se vante d'avoir le premier découvert que ce Prince tendoit à asservir toute la Grèce, & que, dans cette vue, il cherchoit à corrompre tous ceux qui avoient quelque auto-

rité dans les villes. Ayant pour second Ischander, fils de Néoproleme, il s'adressa tantôt au Sénat, tantôt au peuple, demandant avec instance qu'on envoyât de tous côtés des Ambassadeurs, pour avertir du danger qui menaçoit la nation. Il se donne encore l'honneur d'avoir, par son éloquence, ramené au parti d'Athènes dix mille Arcadiens, & d'avoir prouvé évidemment que les traîtres qui se vendoient à Philippe, causeroient tôt ou tard, non seulement la ruine de leur patrie, mais encore la perte de la Grèce entière.

Enfin, la seconde année de la 108.^e Olympiade, Eschine étant alors âgé de cinquante ans, les Athéniens résolurent de faire la paix avec Philippe, & ils nommerent dix Ambassadeurs pour l'aller négocier. Eschine, que sa haine pour Philippe mettoit hors de tout soupçon, fut choisi pour veiller sur l'ambassade, & empêcher que personne ne se laissât corrompre; &, au témoignage de Démosthène, qui doit en être cru, dans tous les cours de cette première ambassade, Eschine se conduisit avec toute l'intégrité qu'on attendoit de lui.

La négociation étant heureusement terminée, les Ambassadeurs retournèrent à Athènes, ramenant avec eux Antipater, Parménion & Eurylochus, que Philippe envoyoit pour arrêter les articles du traité. Étant ar-

rivés, ils rendirent compte publiquement de leur commission, & ne manquèrent pas de faire l'éloge du roi de Macédoine. Démosthène loua publiquement les Ambassadeurs de leur fidélité & de leur capacité, & proposa un décret qui leur accordoit une couronne de l'olivier sacré, & le festin dans le Prytanée. Il dit en particulier d'Eschine, qu'il n'avoit point trompé les espérances de ceux qui l'avoient choisi. Ensuite, il fut question de la paix, l'article le plus important regardoit les alliés. Philocrate, qui étoit entièrement dans les intérêts de Philippe, proposa de n'admettre dans le traité, & de ne se porter pour alliés que de ceux qui étoient venus au secours des Athéniens. Cette clause excluait plusieurs villes, & les mettoit à la merci du roi de Macédoine, contre les véritables intérêts de la République, qui demandoient que tout le monde fut uni contre une puissance qui commençoit à devenir formidable. Eschine s'opposa d'abord à une paix si honteuse & si désavantageuse à sa patrie; mais, dès le lendemain, gagné sans doute par l'argent de Philippe, il fut le premier à la conseiller, & depuis ce moment, on le vit toujours seconder aveuglément tous les projets de ce Prince.

Timarque & Démosthène, de concert, entreprirent de le faire punir de ses prévarications; mais, il les prévint, & il

accusa Timarque , & de s'être prostitué , & d'avoir consumé son patrimoine en folles dépenses, deux fautes qui excusent de la tribune tous ceux qui en étoient coupables. Nous avons encore cette accusation, elle contient beaucoup de particularités de la vie de Timarque, & même de celle d'Eschine, que nous aurions de la peine à écouter aujourd'hui. Notre orateur parla en cette occasion avec tant de véhémence, que Timarque n'attendit point la décision du procès, & qu'il se pendit de désespoir; d'autres disent pourtant qu'il fut condamné, & privé des droits de citoyen. Quoi qu'il en soit, cette affaire fit un tel éclat, & Timarque fut peint avec des couleurs si noires, que depuis ce tems-là on appella des Timarques ceux qui se prostituoient.

Ce discours plaisoit tant à Longin, qui, en lisant l'exorde qui commence ainsi: *Je n'ai jamais appelé personne en jugement, Messieurs, il s'écria, plutôt à Dieu, Eschine, que tu te fusses souvent porté pour accusateur, afin de nous laisser un grand nombre d'aussi beaux discours!*

Démophilène ne fut point intimidé par cette démarche hardie, & elle ne l'empêcha pas de continuer ses poursuites contre Eschine. Celui-ci répondit à l'accusation; & si son discours ne prouve pas clairement son innocence, au moins est-il fort propre à faire illusion

à une multitude qui se paie aisément de paroles. Il se jette dans de longues narrations, qu'il tourne entièrement à son avantage. Il retorque souvent contre Démophilène même, les reproches que Démophilène lui a faits; il s'attache sur-tout à rendre son adversaire méprisable & odieux, en même tems qu'il cherche à se justifier lui-même, & à se faire valoir auprès de ses Juges.

Quelques Auteurs avancent qu'Eschine pensa succomber, & qu'il ne s'en fallut que de trente voix. D'autres rapportent qu'il ne fut point condamné, parce qu'Eubulus, homme fort accrédité parmi le peuple, à qui Eschine étoit attaché depuis long-tems, & qui étoit ennemi déclaré de Démophilène, fit si bien, qu'on ne prononça rien sur l'accusation, & que les Juges se leverent avant même que l'accusateur eût achevé de parler. Quoi qu'il en soit, le danger que courut Eschine en cette rencontre, ne le rendit pas plus circonspect; au contraire, il eut lieu de sentir alors quel crédit avoit Philippe à Athènes, & il n'en fut que plus ardent à servir ce Prince dans tous ses projets.

Sous l'Archontat de Théophraste, c'est-à-dire, la première année de la 110.^e Olympiade, Eschine fut nommé député à l'assemblée des Amphictyons. Si nous l'en croyons, il y signala son zèle pour sa patrie dans une occasion assez

importante. Ceux d'Amphisse, à la persuasion des Thébains, proposèrent un décret qui condamnoit le peuple d'Athènes à une amende de cinquante talens, parce qu'avant qu'on eût consacré le nouveau temple, il y avoit appendu des boucliers d'or avec cette inscription : *Dépouilles que les Athéniens ont remportées sur les Medes & sur les Thébains qui combattoient ensemble contre les Grecs.* Eschine voulut parler en faveur des Athéniens, mais un Amphisséen l'interrompit, en disant qu'on ne devoit pas souffrir qu'on prononcât seulement le nom de ce peuple impie. Alors Eschine, transporté de colère, au lieu de défendre ses concitoyens, prit le parti de récriminer. Il accusa les Amphisséens eux-mêmes de profanation & de sacrilège, comme ayant rétabli le port, & cultivé la campagne de Cirrha, & cela malgré les défenses expresse du Dieu, malgré les sermens les plus solennels, & au mépris des imprécations les plus terribles. Les Amphictyons, après s'être faits instruire de tout ce qui concernoit cette affaire, ordonnerent que le port de Cirrha seroit détruit avec toutes les maisons qui l'environnoient, que l'on ravageroit toute la campagne voisine, qui dans la suite demeureroit inculte & abandonnée, suivant les sermens.

Eschine ajoute que si les Amphisséens n'ont point été punis, comme ils le méritoient,

c'est à Démosthène qu'il faut s'en prendre. Mais, celui-ci raconte la chose bien différemment. Il nie d'abord qu'il y ait eu la moindre accusation formée par les Amphisséens contre la ville d'Athènes; il soutient ensuite que le zèle prétendu d'Eschine, & ces beaux discours qu'il rapporte avec tant d'ostentation, n'aboutissoient qu'à ouvrir à Philippe les chemins de la Grece, & à lui procurer les moyens de l'asservir; en un mot, il nous représente comme le chef-d'œuvre de la trahison d'Eschine, & comme le comble de la perfidie, cette accusation des Amphisséens, qu'Eschine voudroit qu'on regardât comme un service signalé qu'il rendit à sa patrie.

Un peu après la bataille de Chéronée, qui fut donnée la troisième année de la 110^e. Olympiade, Démosthène fut chargé de faire travailler aux fortifications de la ville d'Athènes, à quoi il dépensa treize talens; mais, n'en ayant reçu que dix, il fit présent au peuple des trois autres. Crésiphon proposa aux Athéniens de décerner à Démosthène une couronne d'or, en reconnaissance de cette libéralité. Eschine prétendit que ce décret étoit contre les loix, & accusa dans les formes Crésiphon; la cause fut plaidée la troisième année de la 112^e Olympiade, avec un concours & un éclat extraordinaires. On a la harangue d'Eschine contre Crésiphon, & celle

de Démosthène pour le même. Cicéron avoit porté son admiration pour ces deux discours, jusqu'à les traduire ; & généralement tous les Critiques en parlent avec les plus grands éloges. En effet, on ne peut rien ajouter à la douceur & à l'agrément de l'éloquence d'Eschine, qui néanmoins est fort inférieur à Démosthène dans les autres parties.

On trouvera sans doute que ces deux rivaux se déchirent l'un l'autre avec trop d'emportement, & l'on aura peine à leur passer les injures grossières qu'ils se disent. C'est que dans les Républiques où il règne une parfaite égalité entre tous les citoyens, on a moins d'égard les uns pour les autres, & l'on se traite avec moins de politesse. Tous les autres Orateurs anciens, sans en excepter Cicéron, se ressentent de cette licence républicaine. Dans les monarchies, l'habitude où l'on est de vivre avec ses maîtres, accoutume à être plus retenu & plus circonspect. Il faut convenir aussi, que la malignité se fait sentir dans le discours d'Eschine ; beaucoup plus que dans celui de son adversaire ; ce qui n'est pas une des moindres raisons de la supériorité de Démosthène.

Mais, pourquoi ces deux hommes avoient-ils l'un pour l'autre une haine si envenimée ? Il est aisé d'en découvrir la cause, pour peu qu'on fasse attention à leurs situations, à leurs

caractères, & à leurs passions dominantes. Démosthène étoit un homme dur & austère, uniquement occupé de ses emplois, & livré au travail avec une application, une ardeur & une constance sans pareilles. Ses grands talens lui avoient fait concevoir de bonne heure les projets les plus vastes. Il s'étoit proposé d'élever les Athéniens sur tous les autres Grecs, parce qu'il se flattoit de les gouverner toujours par son éloquence. Dans cette vue, il travailloit sans relâche à augmenter la puissance de la République, dont il ne séparoit pas les intérêts des siens propres. Un Prince tel que Philippe, qu'il eut presque toujours en tête, fut un puissant obstacle à ses desseins ; mais, la nonchalance de ses concitoyens en fut un bien plus grand encore. Venoit-on annoncer que, contre la foi des traités, Philippe s'étoit emparé de quelque place importante, qu'il opprimoit quelque un des alliés, en un mot, qu'il commettoit les actes d'hostilité les plus formels, tout étoit d'abord en rumeur dans la ville, on ne respiroit que guerre & que vengeance ? Mais, s'agissoit-il de prendre un parti, falloit-il quitter sa maison, ses plaisirs, & aller s'exposer aux dangers, on oublioit aussitôt l'intérêt commun, on avoit recours aux prières, lorsqu'il falloit courir à la vengeance, & l'on demandoit par grâce une paix qu'on ne pouvoit obtenir

solidement qu'à la pointe de l'épée? Démosthène voyoit avec désespoir cette lâcheté de ses concitoyens ; il s'efforçoit de ranimer leur courage par ses discours , mais les pensionnaires de Philippe en empêchoient l'effet.

Eschine étoit toujours de leur côté. Né dans la bassesse , il s'étoit efforcé de s'élever , & il ne paroît pas qu'il ait été fort délicat sur le choix des moyens. Nous avons vu qu'il ne put résister à l'argent de Philippe , ni à ses caresses ; être appelé l'ami, l'hôte de Philippe, étoit pour lui une fortune à laquelle tout devoit céder. C'étoit d'ailleurs un homme d'une humeur gaie , & entièrement livré aux plaisirs. Les intérêts de sa patrie le touchoient médiocrement , & son indifférence à cet égard lui faisoit regarder comme des chimères , & les projets , & les craintes de Démosthène. Il n'est donc pas étonnant que ces deux hommes fussent éternellement aux prises. Eschine étoit le fléau de Démosthène , comme Démosthène étoit le fléau d'Eschine.

Au reste , on doit faire une attention particulière à la différente disposition de ces deux discours , l'ordre , la netteté , la précision règnent par-tout dans celui d'Eschine , & le bel ordre n'y répand aucune sécheresse ; au contraire , tout y est traité avec tant d'éloquence , qu'il plaît , qu'il enchante toujours. La méthode de Démosthène est bien moins sensible , mais elle est bien plus artifi-

cieuse ; il sentoit qu'en se jetant dans des discussions de loix , il seroit sec , froid & ennuyeux , & qu'il manqueroit son objet principal ; c'est pourquoi , laissant-là les deux premiers chefs de l'accusation , il vient d'abord au point essentiel , & montre qu'il a bien mérité par tous ses services , la couronne qu'on veut lui disputer. Il étoit évident que les Athéniens , une fois persuadés des obligations immenses qu'ils lui avoient , mépriseroient quelques formalités négligées. Ce peuple , souverain maître , prétendoit sans doute avoir le droit de se dispenser de ses propres loix , quand bon lui sembloit. Cependant , l'Orateur ne néglige rien de tout ce qui pouvoit laisser quelques scrupules dans l'esprit de ses Juges ; mais , il ne fait que toucher en passant ce qu'il y a de moins essentiel , observant de commencer & de finir son discours par les raisons qu'il croit devoir produire un plus grand effet , & de relever avec adresse les moyens les plus foibles , en les mêlant avec les argumens victorieux. En un mot , on voit que c'est l'esprit qui a présidé au plan du discours d'Eschine , au lieu qu'on croiroit que les choses mêmes ont emporté Démosthène , & qu'il parle sans être préparé.

Soit par la force de son éloquence , ou par celle de ses raisons , Démosthène gagna sa cause. Eschine n'eut point pour lui la cinquième partie des suffrages ,

ges , & succomba dans son accusation. Il s'exila d'Athènes , ou par dépit , ou par honte , ou parce qu'il fut banni , ou parce qu'il n'eut pas le moyen de payer l'amende à laquelle il avoit été condamné. On dit que Démosthène courut après lui à cheval , & qu'Eschine , croyant qu'on le poursuivoit pour le tuer , se jeta par terre , en se couvrant de son manteau ; mais que Démosthène le releva , tâcha de le consoler , & lui fit présent d'une somme assez considérable ; qu'Alors Eschine s'écria : *Ne suis-je pas bien malheureux de quitter une ville où se trouvent des ennemis qui valent mieux que les amis que je pourrois avoir ailleurs.* Mais , la plupart des Écrivains attribuent cette aventure & ce mot d'Eschine à Démosthène lui-même , lorsque chassé de la ville , pour s'être laissé corrompre par Harpalus , quelques citoyens le suivirent , à ce que l'on dit , le consolèrent & lui donnerent un talent.

Eschine se proposa d'aller trouver Alexandre en Asie ; mais , ayant appris la mort de ce Prince , il se retira à Rhodes , s'y établit , & y ouvrit une école d'éloquence , qui subsista avec éclat long-tems après sa mort. On raconte qu'il lut un jour à ses écoliers la harangue de Démosthène au sujet de la couronne , & que les voyant transportés d'admiration , il leur

dit : *Et qu'aurez-vous donc fait , si vous l'eussiez entendu lui-même ?* Au rapport de Philostrate , Eschine se dégoûta du métier de Rhéteur , quitta son école de Rhodes , & s'en alla à Samos , où il mourut peu de tems après , âgé de soixante-quinze ans.

Outre les discours dont nous avons parlé , qui sont les seuls qui nous restent de cet Orateur , & , suivant les apparences , les seuls aussi qu'il ait rendus publics , nous avons sous son nom douze lettres , dont l'authenticité ne paroît pas tout à fait hors d'atteindre.

ESCHINE , *Æschines* , (a) *Ἀἰσχίνης* , orateur natif de Milet , fut contemporain de Cicéron & de Strabon. Ce dernier dit qu'il mourut en exil , parce que par sa trop grande liberté dans ses discours , il avoit offensé le grand Pompée. Diogene Laërce lui attribue un ouvrage sur la morale.

ESCHINE , *Æschines* , (b) *Ἀἰσχίνης* , athlète Éléen , qui remporta deux fois le prix du Pentathle , & qui pour cela fut honoré de deux statues à Olympie.

ESCHINE , *Æschines* , *Ἀἰσχίνης* . (c) Diogene Laërce parle de quelques autres grands hommes du nom d'Eschine. Le premier avoit écrit de l'art oratoire ; le second , qui étoit Arcadien , fut disciple de Socrate ; le troisième , qui étoit de Mitylene , étoit

(a) Cicer. Brut. c. 18a. Strab. p. 635. | Diog. Laërt. p. 131.

(b) Paus. pag. 371.

(c) Diog. Laërt. p. 130, 131.

appelé le fléau des orateurs ; le quatrième, qui étoit de Naples, étoit un philosophe Académicien, & prit les leçons de Mélanthius de Rhodes ; le cinquième enfin étoit sculpteur.

ESCHINUS, *Æschinus*, l'un des personnages que Térence introduit dans sa comédie des Adelphes. Il étoit fils de Déméa, & il fut adopté par Micion son oncle.

ESCHRION, *Æschrion*, (a) l'un de ceux que Verrès employoit à ses pillages en Sicile. La femme de cet Eschrion se nommoit Pippa. Elle étoit d'une naissance au-dessus du commun ; mais, elle n'en étoit pas plus sage pour cela. Son commerce avec Verrès étoit connu de tout le monde.

ESCHRIONIENNE, *Æschrionia*, *Ἀἰσχρωνία*, (b) nom d'une tribu. Hérodote dit que la ville d'Oasis étoit habitée par des Samiens, que l'on croyoit être descendus de la tribu Eschrionienne.

ESCHYLE, *Æchylus*, *Ἀἰσχύλος*, douzième Archonte perpétuel d'Athènes, qui gouverna pendant vingt-un ans. Ce fut la seconde année de son règne que les jeux Olympiques furent institués ; par où l'on voit qu'il a commencé à gouverner l'an du monde 3258, & 777 avant

J. C. On corrige par-là Eusebe, qui s'est trompé de deux ans dans la suite qu'il a donnée des Archontes d'Athènes.

ESCHYLE, *Æschylus*, (c) *Ἀἰσχύλος*, célèbre Poète tragique, étoit du bourg d'Eleusis dans l'Attique. Il naquit la dernière année de la 63^e Olympiade, 525 avant J. C. Sa famille étoit une des plus distinguées de l'Attique ; son père se nommoit Euphorion ; il eut deux freres, qui ont mérité, par leur valeur, que leur nom passât à la postérité ; l'un se nommoit Cynégire, l'autre Aminias. On raconte d'eux des actions de bravoure qui surpassent toute croyance. Eschyle lui-même se signala beaucoup dans les trois batailles qui ont le plus fait d'honneur aux Athéniens, sçavoir les batailles de Marathon, de Salamine & de Platée. Le génie guerrier se fait sentir dans ses ouvrages, & en relève souvent la beauté. Son talent pour la tragédie commença à se déclarer de fort bonne heure. Il racontoit lui-même qu'étant enfant & gardant une vigne, il s'endormit ; que Bacchus lui apparut en songe & lui ordonna de faire des tragédies, & qu'aussitôt après son réveil, il se mit en devoir d'exécuter les ordres du dieu, & qu'il y réus-

(a) Cicér. in Verr. L. IV. c. 35. L. VII. c. 65.

(b) Herod. L. III. c. 16.

(c) Quintil. L. X. c. 1. Plut. T. I. p. 483, 668. Strab. p. 33, 41, 182. & seq. Athen. p. 37. & seq. Roll. Hist. Anc. T. II. 274. T. III. p. 145. & suiv. Tom.

VI. p. 335. Mém. de Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 104, 105. T. II. p. 409. & suiv. Tom. III. p. 70. T. IV. p. 136. & suiv. T. V. p. 48, 49. T. VI. pag. 101. T. VII. pag. 178, 179. T. VIII. pag. 224. & suiv. T. XIX. pag. 221. & suiv. T. XXI. pag. 107, 108.

fit au-delà de ses espérances. Suidas dit qu'il remporta le prix de la tragédie sur Pratinas, vers la 70^e Olympiade. Si cela étoit ainsi, Eschyle n'auroit pas eu alors trente ans ; mais, les marbres d'Arondel, qui méritent plus de foi que Suidas, mettent sa première victoire, trois années plus tard, c'est-à-dire, vers la 73^e Olympiade.

Cicéron veut qu'Eschyle ait été Sectateur de Pythagore. Il est vrai que d'autres doutent si Cicéron n'a pas confondu notre Poète tragique avec un autre Eschyle, disciple d'Hippocrate. Ce qui est certain, c'est qu'on voit par ses ouvrages, qu'il s'étoit beaucoup appliqué à la Philosophie. Il étoit sur-tout fort dégagé des préjugés de son siècle sur le chapitre des dieux ; si s'étoit donné beaucoup de liberté sur cet article. Platon, au second livre de sa République, blâme fort les Poètes qui ont parlé des dieux d'une manière peu convenable ; il défend qu'on représente leurs pièces, & qu'on lise même leurs vers ; il nomme en particulier Eschyle, & rapporte un endroit de ce Poète où Apollon est assez maltraité. Le voici : *Apollon, le jour de mes noces, c'est Thétis qui parle, chanta un hymne où il assuroit que j'aurois un fils qui vivroit longtemps sans aucune maladie ; il me remplissoit de joie par ses louanges & par les belles espérances qu'il me donnoit ; je croyois qu'il ne sortoit de sa bouche prophétique que des oracles infailibles ; & ce-*

pendant cet Apollon, qui assista au festin de mes noces, qui prédit à mon fils tant de prospérité, c'est lui-même qui a tué ce cher fils.

Cette trop grande hardiesse d'Eschyle pensa lui être funeste. On avoit cru s'apercevoir que ce Poète, dans quelques-unes de ses pièces, avoit fait allusion aux secrets des mystères de Cérès. Un jour qu'on jouoit une de ses tragédies, le peuple entra en fureur, & vouloit le tuer sur le théâtre même ; mais, il se réfugia à l'autel de Bacchus, & les Aréopagites ayant prétendu que cette affaire devoit être portée à leur tribunal, elle y fut en effet jugée. Eschyle fut renvoyé absous, moins à cause de son innocence, qu'en considération des services que ses freres & lui avoient rendus à la République par leur valeur ; sur-tout son frere Cynégire, qui avoit eu une main coupée au combat de Salamine. Saint Clément d'Alexandrie dit qu'Eschyle se justifia, en prouvant qu'il n'avoit jamais été initié aux mystères de Cérès, & qu'ainsi il n'avoit pu les révéler. D'autres ont avancé que ce Poète fut mis en justice pour avoir préféré la Théogonie Égyptienne à la Théogonie Grecque, & avoir dit que Diane étoit fille de Cérès, & non pas de Latone.

Cependant, les Athéniens, dont les oreilles étoient si délicates sur l'article de Cérès & de ses mystères, n'étoient nullement choqués des autres im-

piétés d'Eschyle ; par exemple , des horribles blasphèmes que ce Poète , dans sa tragédie de Prométhée , fait vomir contre Jupiter. Ne seroit-ce pas parce que Jupiter n'appartenoit qu'en général à la religion , au lieu que Cérès & ses mystères avoient rapport aux intérêts particuliers de la ville d'Athènes ?

Chaméiëon , cité par Athénée , dit qu'Eschyle ne composoit ses vers que lorsqu'il étoit ivre ; & Lucien , dans l'éloge de Démosthène , relève ainsi le mérite de cet orateur. Démosthène , dit-il , n'avoit pas besoin , ainsi qu'on le raconte d'Eschyle , d'exciter & d'allumer son imagination par le vin. Sophocle en prenoit avantage sur Eschyle , & avoit coutume de dire ; *Il fait bien à la vérité , mais c'est sans sçavoir ce qu'il fait.*

Ce dernier avoit environ 56 ans , lorsqu'il fut vaincu par Sophocle , qui n'en avoit que 28 ; ce fut à la solennité de la translation des os de Thésée à Athènes. Eschyle ne put souffrir cet affront ; il s'exila volontairement d'Athènes & se retira en Sicile près du roi Hiéron. C'est apparemment ce qu'a voulu dire Suidas , lorsqu'il a écrit que la retraite d'Eschyle en Sicile , fut occasionnée par le mauvais succès d'une de ses pièces. Il y a dans le Grec de Suidas τὸ πικρὸν τὰ ἱερὰ ἐπιδεικνύμενον αὐτῷ ; ce qui signifie à la lettre , *quòd dum fabulam exhibuerit , ruerent subsellia* , Mais , Scaliger

a fait voir que le véritable sens de ces mots étoit : *Quòd ipsius fabula quædam non flecteret , exciderit* , & que c'étoit une façon de parler , empruntée des Poètes comiques , pour dire qu'une pièce avoit été sifflée. Stanley a adopté cette interprétation de Scaliger. Eschyle arriva chez Hiéron dans le tems que ce Prince étoit occupé à bâtir la ville d'Érna. Pour se concilier la bien veillance du Roi & de ses sujets , il fit représenter une tragédie , dans laquelle il annonçoit toute sorte de prospérités aux habitans de cette nouvelle ville.

Quelques Auteurs prétendent qu'Eschyle quitta Athènes pour avoir été vaincu par Simonide. Le combat entre ces deux Poètes n'étoit pas de tragédie à tragédie , mais d'élégie à élégie ; elle devoit être composée en l'honneur de ceux qui avoient perdu la vie en combattant à Marathon. On trouve au troisième livre de l'Anthologie , deux quatrains en vers élégiaques , dont l'un est sous le nom de Simonide , & l'autre sous le nom d'Eschyle. Stanley a cru que ces huit vers étoient deux fragmens des élégies de ces deux Poètes sur la bataille de Marathon ; mais , il se trompe visiblement. Au reste , la partie n'étoit pas égale entre Eschyle & Simonide ; car , comme l'a fort bien remarqué l'Auteur anonyme de la vie d'Eschyle , un génie comme celui de ce Poète , dont la force & l'élévation faisoient le

caractère, n'étoit guère propre à l'élégie, qui cherche à attendrir & à émouvoir le cœur, & à l'exciter à la pitié; aussi a-t-on observé que jamais Eschyle n'avoit mis sur la scène aucune femme éprise d'amour, mais qu'il étoit admirable, lorsqu'il faisoit parler une femme en fureur.

Bayle prétend qu'après la mort d'Hiéron, Eschyle revint à Athènes, d'où quelques autres aventures désagréables le chassèrent une seconde fois, & le firent retourner en Sicile; mais, aucun Auteur ancien n'a rien dit de ce double voyage, & Bayle ne le fonde que sur la difficulté qu'il y auroit d'accorder autrement les dates, & il est bien plus naturel de soupçonner ces dates de n'être pas exactes. Quoi qu'il en soit, Eschyle mourut en Sicile âgé de 69 ans; sa mort fut des plus extraordinaires, si ce qu'on en raconte est vrai. On lui avoit prédit qu'il mourroit écrasé par la chute d'une maison; pour éviter ce malheur, il alla vivre en rase campagne. Un jour, une aigle qui cherchoit à briser une tortue qu'elle tenoit dans ses serres, voyant de bien haut la tête chauve de notre Poète, la prit pour un caillou, laissa tomber dessus sa tortue, & remplit de cette sorte la prédiction.

Les habitans de Géla firent bâtir à Eschyle un tombeau magnifique; ce Poète avoit fait lui-même son épitaphe en quatre vers, dont voici le sens;

*Sous ce tombeau gît l'Athénien
Eschyle, fils d'Euphorion, qui
mourut près de la seconde Géla;
le bois sacré de Marathon attestera
ses hauts faits d'armes, & le Me-
de rendra témoignage à la valeur
de son bras qu'il a éprouvée. Cette
épitaphe est une preuve qu'Es-
chyle estimoit bien plus la gloire
qu'il avoit acquise par ses
exploits militaires, que celle
qu'il avoit méritée par ses tra-
gédies. Il se vante, dans les gre-
nouilles d'Aristophane, que sa
poésie n'est pas morte avec lui
ainsi que celle d'Euripide; c'est
que les Athéniens, après la
mort d'Eschyle, firent un décret
qui ordonnoit que ses tragédies
seroient jouées aux fêtes de
Bacchus, & concouroient avec
les nouvelles pièces; d'où il ar-
riva qu'il fut couronné plusieurs
fois après sa mort, honneur qui
n'a jamais été fait à aucun au-
tre poète.*

Eschyle laissa deux fils qui furent aussi Poètes tragiques; l'un se nommoit Bion & l'autre Euphorion; ils firent jouer des pièces de leur père, pour lesquelles ils remportèrent plusieurs fois le prix.

Eschyle a été appelé le père de la tragédie, & c'est à juste titre, puisqu'il n'y a aucune des parties de la tragédie que ce Poète n'ait inventée ou perfectionnée, & que jamais personne n'entendit si bien que lui tout ce qui regarde l'appareil du théâtre. Avant lui, il ne paroissoit jamais sur la scène qu'un seul acteur qui parloit seul ou

qui s'entretenoit avec le chœur; Eschyle ajouta un second acteur; ainsi il introduisit le dialogue dans la tragédie, & par une conséquence nécessaire, donna le premier l'idée d'un principal personnage. Car, pour faire que l'action fût vraiment une, il falloit nécessairement que l'un des deux personnages tint le premier rang, & que l'autre ne fût qu'un second personnage dépendant du premier. Ce second acteur fut cause encore que le rôle du chœur fut beaucoup accru. Les chœurs d'Eschyle paroissent cependant encore trop longs; mais, il faut se souvenir que ce Poète touchoit au tems où la tragédie n'étoit composée que du chœur seul. Les Épisodes ont fait dans la suite le principal de la tragédie; mais, on fut long-tems à ne les regarder que comme des accessoires. Ce ne fut que peu à peu que les Poètes quitterent l'ancienne pratique, & que les spectateurs s'accoutumèrent à un nouveau spectacle; on ne s'aperçut que les chœurs d'Eschyle étoient importuns par leur longueur, qu'après que l'on eut vu les tragédies de Sophocle & d'Euripide.

Eschyle découvrit qu'il étoit indécent d'ensanglanter la scène, & commença le premier à éloigner les meurtres des yeux des spectateurs; il changea le style de la tragédie; il le rendit grave & sérieux, & en bannit le burlesque & les bouffonneries qui y avoient régné jus-

qu'à lui. Mais, ce qui surprendra, c'est qu'il ait introduit dans ses tragédies des rôles d'ivrognes. Athénée nous apprend que dans la pièce intitulée *les Cabires*, Jason paroissoit ivre sur la scène; apparemment, ajoute cet Auteur, que le Poète vouloit justifier en quelque sorte son ivrognerie, en donnant ce vice à ses héros. Nous aimerions mieux croire qu'Eschyle n'en agissoit de la sorte, que pour faire usage de quelque morceau de musique, ou de quelque danse de son invention, qu'il n'auroit pu placer autrement, ou peut-être que le peuple se plaisoit à voir de ces personnages, & que le Magistrat lui-même les demandoit au Poète. Ce ne seroit pas en cette seule occasion que l'on auroit vu les artistes obligés de s'éloigner des règles de leur art, pour se conformer aux caprices de ceux qui les emploient. Ce qui confirme dans cette idée, c'est que long-tems après la mort d'Eschyle, on mettoit encore dans les tragédies de pareils personnages.

Avant Eschyle, le théâtre n'étoit qu'une charpente que l'on montoit à chaque fête de Bacchus, & que l'on démontoit dès que la fête étoit passée. Eschyle, de concert avec un architecte nommé Agatharque, fit élever un théâtre d'une magnificence extraordinaire; l'architecte en avoit donné la description dans un livre qui subsistoit encore du tems de Vitru-

ve. C'est sur le modele de ce théâtre qu'on avoit construit les théâtres de Rome. Ce fut Eschyle qui inventa les décorations & les machines ; il orna la scene de peintures, de statues, d'autels & de tombeaux ; il fit paroître le premier sur le théâtre des ombres & des furies coiffées de serpens , & y fit entendre le son des trompettes & le bruit du tonnerre ; il donna à ses acteurs des masques plus honnêtes, & il les habilla de manteaux & de robes traînantes , & leur chaussa le cothurne. Les habillemens des acteurs d'Eschyle avoient tant de dignité, que les Prêtres & ceux qui servoient dans les mystères, en portèrent dans la suite de semblables les jours de cérémonies. Eschyle n'employa jamais de Musicien, il composoit lui-même la musique & les danses de ses tragédies,

Eschyle diminua le nombre des acteurs qui composoient le chœur, mais il y fut contraint par le magistrat, à cause du désordre qu'avoit produit le chœur des Euménides. Ce chœur, composé de cinquante personnes qui représentoient des furies, fit une telle impression sur les enfans & sur les femmes grosses, que plusieurs en moururent & d'autres se blessèrent ; il fut donc réglé qu'à l'avenir le chœur ne seroit plus que de quinze personnes.

Les Auteurs varient sur le nombre des tragédies qu'avoit composées Eschyle. Meursius

en compte jusqu'à cent ; mais, il pouvoit fort bien s'être trompé, parce que souvent une même pièce est citée sous différens titres. L'Auteur de la vie d'Eschyle dit que ce Poète avoit composé soixante-six tragédies & cinq satyres ; qu'il avoit remporté le prix treize fois pendant sa vie, & qu'il le remporta encore plusieurs fois après sa mort. Un autre Biographe lui attribue soixantedix tragédies ; Suidas lui en attribue quatre-vingt-dix, & veut qu'il ait été couronné vingt-huit fois.

Ce ne fut qu'un peu avant Eschyle que s'établirent à Athènes les combats des Poètes tragiques les uns contre les autres. Il falloit quelquefois, pour concourir, présenter quatre pièces de théâtre, dont trois étoient des tragédies, & la quatrième étoit une satyre ; c'est ce qu'on appelloit la tétralogie. On ne sçait pas ce qui avoit donné lieu à un pareil usage ; on pourroit peut-être conjecturer qu'anciennement on demandoit aux Poètes qui venoient disputer le prix aux fêtes de Bacchus, trois pièces dithyrambiques & une chanson burlesque. Il ne paroît pas qu'il y eût toujours nécessité de donner une satyre pour quatrième pièce, puisqu'Eschyle avoit composé un si grand nombre de tragédies & si peu de satyres. Quelquefois les trois tragédies de la tétralogie rouloient sur une même

histoire, & on les appelloit d'un nom commun. Par exemple, Eschyle avoit composé une tétralogie de l'Agamemnon, des Choëphores & des Euménides, & on appelloit ces trois pièces l'Orestée, *O'réstéa* ; d'autres fois, les sujets des trois tragédies n'avoient aucun rapport entr'eux, comme on le voit par la tétralogie d'Eschyle, composée du Phinée des Perses, du Glaucus de Potnie, & du Prométhée. Ce Poète, ainsi que tous les autres tragiques Grecs, avoit pris presque tous ces sujets dans les fables Cycliques ; ces fables Cycliques étoient l'Argonautique, la Dionysiaque, la Thébaique & la Troyenne.

Eschyle, selon certains modernes, n'est pas régulier dans la pratique des règles du poëme Dramatique, quoiqu'il l'eût porté si près de la perfection. Il n'observe pas exactement la perfection du poëme en cinq actes, ni l'unité du tems, puisqu'il étend quelquefois l'action au-delà de deux jours ; il n'a pas assez gardé les caractères de ses personnages ; son expression est quelquefois obscure & embarrassée ; il semble qu'il ait cru que le secret du théâtre étoit de parler pompeusement, & que son art consiste plus dans les paroles que dans les sentimens. Ces défauts n'empêchent pas que ce Poète n'ait beaucoup de sublime & de bons sens ; il est grand dans ses desseins ; il est passionné dans ses expres-

sions ; & on peut le regarder comme le modele de la tragédie, avec Sophocle & Euripide. Aristophane préféroit même Eschyle à Euripide & à Sophocle, quoique ces deux derniers, étant venus avec lui, l'aient pu observer avant que de monter eux-mêmes sur le théâtre, & se rendre ainsi plus réguliers dans la composition de leurs pièces ; mais, il n'est pas bon juge dans ces sortes de matières. On remarque dans le style de ce Poète tragique, que ses épithètes tiennent beaucoup de l'humeur de soldat, dont il ne s'étoit pas défait en quittant les armes, cela peut avoir contribué en partie à l'obscurité qui est répandue dans ses vers. M. de Saumaise, quoiqu'excellent critique, & d'une pénétration merveilleuse dans ses écrits des Auteurs profanes, étoit rebuté des difficultés qu'il rencontroit dans ce Poète ; & pour exprimer sa peine, il s'est avisé de dire dans quelques-uns de ses livres, *que ce Poète est plus obscur que l'Écriture Sainte.*

Les tragédies qui nous restent d'Eschyle sont *Prométhée ; les Sept devant Thebes ; les Perses ; Agamemnon ; les Euménides ; les Suppliantes ; les Choëphores.*

Entre les éditions différentes qu'on a faites des poésies d'Eschyle, on a toujours estimé celle de Turnebe & de Henri Étienne ; mais, quelques-uns prétendent que la meilleure est

celle de Stanley, qui parut à Londres, *in fol.* l'an 1664, avec des Scholies Grecques, une version Latine & des commentaires de sa façon.

ESCHYLE, *Æschylus*, (a) *Ἀἰσχύλος*, Phliaïen, dont Xénophon fait mention dans son banquet.

ESCHYLE, *Æschylus*, (b) *Ἀἰσχύλος*, Corinthien. Timoléon, irrité de ce que son frere Timophane s'étoit rendu tyran de Corinthe, prit parmi ses alliés Eschyle, qui étoit beau-frere même de Timophane, & parmi ses amis un devin de profession, que les uns appellent Sætyrus, d'autres Orthagoras. Il concerta avec eux, prend ses mesures, & après avoir laissé passer quelques jours, accompagné de ces deux hommes, il va chez son frere. Ils se mettent tous trois à le conjurer & à le presser avec les plus fortes instances, de vouloir enfin écouter la raison & de changer de manières. Timophane d'abord ne fait que rire de leur simplicité, & enfin il entre dans une furieuse colère & s'empporte véritablement. Alors, Timoléon s'éloigne un peu de lui, & se recouvre la tête fondant en larmes dans ce moment, ses deux amis tirent leurs épées, se jettent sur Timophane & le tuent.

ESCHYLE, *Æschylus*, (c)

(a) Xenoph. p. 890.

(b) Plu. Tom. I. p. 237.

(c) Q. Curt. L. IV. c. 8.

(d) Plut. T. I. p. 1038.

Ἀἰσχύλος, Rhodien, un des Lieutenans d'Alexandre le Grand. Il obtint de ce Prince le gouvernement d'Égypte.

ESCHYLE, *Æschylus*, (d) *Ἀἰσχύλος*. l'un de ceux qui se joignirent à Aratus contre le tyran Aristomaque. Voyez Charimenes.

ESCHYLE, *Æschylus*, (e) *Ἀἰσχύλος*. natif de Cnide, étoit un celebre Rhéteur, dont Cicéron fait mention. Quoiqu'il fût un de ceux qui tenoient le premier rang dans l'Asie mineure, cependant Cicéron n'en fut pas content, comme il l'assure lui-même.

ESCOL, *Escol*, (f) vallée ou torrent d'Escol, ou vallée du Raisin, dans la partie méridionale de Juda. C'est-là que les envoyés des Hébreux couperent un raisin d'une telle grosseur, qu'il fallut deux hommes pour le porter.

Saint Jérôme, dans l'épître de Sainte Paule, parle d'Escol comme d'une ville.

ESCOL, *Escol*, *Ἐσχὼλ*. (g) l'un des alliés d'Abraham. Voyez Aner.

ESCULANUS, *Æsculanus*, étoit une divinité que les Anciens avoit associée à Argentinus, tirant leur nom de l'airain & de l'argent, dont on faisoit la monnoie; & croyant qu'ils avoient le pouvoir d'augmen-

(e) Cicer. Orat. c. 175, 182.

(f) Numer. c. 13. v. 24. c. 32. v. 9. Deuter. c. 1. v. 24.

(g) Genés. c. 14. v. 24.

ter les biens, & de donner des richesses.

ESCULAPE, *Æsculapus*, (a) *Ἄσκληπιος*, dieu de la médecine, étoit, suivant l'opinion commune, fils d'Apollon, c'est-à-dire, de quelque Prêtre de ce dieu, & de Coronis, fille de Phlégyas. Pour la tradition qui portoit qu'il devoit le jour à Arsinoé, fille de Leucippe, c'est, selon Pausanias, celle de toutes la moins vraisemblable & la moins autorisée. En effet, Apollophane, pour obliger les Messéniens, du pays desquels étoit Leucippe, étant allé à Delphes pour s'informer du lieu de la naissance d'Esculape, & de celui de ses parens; l'oracle, ou pour parler juste, Apollon lui-même répondit qu'il étoit son pere, que Coronis étoit sa mere, & qu'il étoit né à Épidaure.

Phlégyas, l'homme le plus belliqueux de son tems, étant allé, selon Pausanias, dans le Péloponnèse, en apparence dans le dessein de voyager, mais en effet pour examiner le pays, avoit amené sa fille avec lui, laquelle, pour cacher sa grossesse à son pere, alla du côté d'Épidaure, où elle accoucha d'un fils qu'elle exposa sur une montagne. Cet enfant, ayant été ainsi abandonné, fut allaité par une des chevres qui païssoient dans un bois voisin, &

gardé par le chien du troupeau. Mais, le chevrier venant à passer en revue son troupeau, s'aperçut qu'il lui manquoit une chevre avec son chien, & s'étant mis à les chercher, il trouva l'enfant, & voulut l'emporter; mais, au moment qu'il s'approchoit pour le prendre, il le vit tout resplendissant de lumiere, ce qui lui fit croire qu'il y avoit là quelque chose de divin, & il s'en retourna. Aussi-tôt la renommée publia par-tout qu'il étoit né un enfant miraculeux.

Comme le nom de Coronis, dans la langue Grecque, est le même que celui de la Corneille, on publia à ce sujet une fable, en disant, comme on le voit dans Lucien, qu'Esculape étoit sorti sous la figure d'un serpent, d'un œuf de cet oiseau; mais, cette fiction dont on aperçoit le fondement dans la conformité de nom, n'eut lieu, que parce que le serpent étoit le symbole d'Esculape, ou à cause du conte que fit courir Alexandre l'Imposteur, comme nous le dirons ci-après.

Esculape, retiré du lieu où il avoit été exposé, fut nourri par Trigone, qui étoit peut-être la femme même du chevrier qui l'avoit découvert; & lorsqu'il fut en état de profiter des leçons que donnoit en ce tems-là le célèbre Chiron, Phlégyas, à qui

(c) Paus. pag. 132. & *suiv.* Diod. Sicul. p. 189, 190, 235. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 266. & *suiv.* Antiq. expliq. par D. Betn. de Montf.

T. I. pag. 283. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 123. Tom. IX. p. 80, 81. T. XVI. p. 12. T. XXI. p. 31. & *suiv.*

fans doute on l'avoit remis , l'envoya à son école. Comme il étoit , ainſi que nous l'apprenons de Diodore de Sicile, d'un eſprit très-vif & très-fubtil , il fit des progrès, ſur-tout dans la connoiſſance des ſimples , & dans la compoſition des remèdes , il en inventa même un grand nombre de très-ſalutaires; il joignoit, ſuivant l'uſage de ce tems-là , la chirurgie à la médecine; en un mot, il devint dans la ſuite , non ſeulement un grand médecin, mais il paſſa même pour l'inventeur & le dieu de la médecine. Il eſt vrai que les Grecs qui ne ſe ſoutiennent guère dans l'Histoire de ces ſiècles reculés , donnoient à Apis, fils de Phoronée, la gloire d'avoir inventé cet art; mais peut-être que l'ayant laiffé encore très-imparfait, Eſculape le porta à un point de perfection qui fit dire qu'il en étoit l'inventeur.

Contemporain de Jaſon & d'Hercule , Eſculape peut avoir eu le même maître qu'eux , & Chiron étant celui qui paſſoit pour le plus habile homme de ſon tems dans l'éducation de la jeuneſſe, peut très-bien les avoir élevés tous trois. Cet habile centaure poſſédoit également l'aſtronomie, la muſique, l'art de la guerre & la médecine. Ainſi , pendant qu'Hercule s'appliquoit à la lutte & aux autres exercices du corps , & Jaſon à l'art de la guerre , Eſculape ſe donna tout entier à la médecine , & y fit de grands

progrès. Comme les connoiſſances de college ſont ordinairement les plus durables , lorsque Jaſon & Hercule entreprirent l'expédition de la Colchide, ils engagèrent Eſculape à être du voyage , & il leur rendit de grands ſervices en qualité de médecin. Enfin, il s'acquittant tant de réputation dans ſon art, qu'il mérita après ſa mort, comme Hercule , & quelques autres de ſes contemporains, les honneurs de l'apothéoſe, & fut regardé comme le dieu de la médecine; & même, ſi nous en croyons Pausanias, ce fut peu de tems après ſa mort qu'il reçut les honneurs divins. On ajoûte encore qu'il formoit dans le ciel le ſigne qu'on appelle le ſerpentaire. Ses deſcendans , ſuivant Pausanias, règnèrent dans une partie de la Meſſénie , & ce fut de-là que Machaon & Podalire , ſes deux fils, partirent pour aller à la guerre de Troye.

Eſculape épouſa Epione , de laquelle il eut les deux fils dont nous venons de parler , & quatre filles, Hygiéa, Eglé, Panacée & Jaſo.

Comme les Grecs pouſſoient toujours l'éloge de leurs grands hommes au-delà du vrai, ils dirent, par une hyperbole outrée, qu'Eſculape étoit devenu ſi habile en médecine, que peu content de guérir les malades, il reſſuſcitoit même les morts; que Pluton le cita devant le tribunal de Jupiter, & ſe plaignit à lui de ce que l'empire des

morts étoit considérablement diminué, & couroit risque enfin de se voir entièrement déserter, de sorte que Jupiter irrité, tua Esculape d'un coup de foudre. On ajoûtoit encore qu'Apollon, indigné de la mort de son fils, tua les Cyclopes qui avoient forgé la foudre dont Jupiter s'étoit servi ; fiction qu'on voit bien signifier seulement qu'Esculape avoit porté son art fort loin, & avoit guéri des maladies qu'on croyoit désespérées.

Le culte d'Esculape fut établi d'abord à Epidaure, lieu de sa naissance, & bientôt répandu ensuite dans toute la Grece. » Que ce culte ait commencé dans cette ville, dit » Pausanias, j'en ai plus d'une » preuve. Car, premièrement, » sa fête se célèbre avec plus » de pompe & de magnificence » à Epidaure que par-tout ailleurs. En second lieu, les » Athéniens conviennent que » cette fête leur est venue d'Epidaure, aussi l'appellent-ils » *Epidaurie*, de même que l'anniversaire du jour auquel les » Epidauriens ont commencé » à honorer Esculape comme » un Dieu. » On l'honoroit à Epidaure sous la figure d'un serpent, ce qui n'empêchoit pas qu'il n'eût aussi dans ses statues la figure d'un homme. Celle qui étoit d'or & d'ivoire, ouvrage de Thrasimede de Paros, représentait ce dieu assis sur un trône, ayant un bâton à une main, & appuyant l'autre sur la

tête d'un serpent, avec un chien couché près de lui. Quoiqu'Esculape fût toujours représenté barbu, on voyoit cependant, au rapport de Pausanias, une de ses statues sans barbe.

D'Epidaure, le culte de ce nouveau dieu passa d'abord à Athènes, & dans plusieurs autres villes de la Grece. Archias, ayant été blessé à la chasse, vint à Epidaure implorer le secours d'Esculape ; & lorsqu'il fut guéri, il porta son culte à Pergame, où ce dieu fut regardé comme le patron & le protecteur de cette ville. Aussi le trouve-t-on souvent sur les médailles des Empereurs frappées à Pergame. Dans un médaillon qui fut fait à l'occasion de la paix entre les Pergaméniens & les Mitylénien, ce dieu paroît avec son bâton & un serpent, debout près d'une déesse assise, qui est apparemment Junon protectrice des Mitylénien. Sur un autre médaillon frappé à Pergame, on voit Esculape avec la Fortune, pour marquer sans doute que la protection de ce dieu étoit la source du bonheur des Pergaméniens. On trouve encore ce dieu sur les médailles des Tiliénéens, ce qui prouve qu'ils avoient aussi adopté son culte. De Pergame la connoissance de ce dieu passa bientôt à Smyrne, où on lui bâtit sur le bord de la mer, un temple qui subsistait encore du tems de Pausanias. L'isle de Crete reçut aussi le même culte, témoin le tem-

ple qu'il avoit dans cette île. De l'Europe & de l'Asie il fut porté en Afrique , puis que les habitans de Balanagres, dans la Cyrénaïque , lui avoient aussi dédié un temple. Ceux-ci même lui immoleroient des chevres, ce que ne faisoient pas les Épidauriens.

Outre le temple bâti à Épidau-
re en l'honneur d'Esculape , ce dieu y avoit encore un bois sacré , dans l'enceinte duquel on ne laissoit ni mourir aucun malade , ni accoucher aucune femme. Tout ce que l'on y sacrifioit à ce dieu devoit se consumer dans le bois , ce qu'il observoit aussi à Titane , où le même dieu étoit honoré. Sa statue, ouvrage de Thralimede, étoit d'or & d'ivoire, comme celle de Jupiter Olympien à Athènes , mais plus petite de moitié. Esculape y étoit représenté sur un trône, tenant d'une main un bâton , & appuyant l'autre sur la tête d'un serpent. Enfin, on voyoit autour du temple un grand nombre de colonnes, sur lesquelles étoient écrits les noms de ceux qui rapportoient leur guérison à ce dieu.

Les habitans de Titane, qui honoroient Esculape , comme nous l'avons dit, lui offroient en sacrifice le taureau, l'agneau & le porc. Ils ne se contentoient pas de couper les cuisses des victimes, comme dans les autres sacrifices , ils les faisoient rôtir tout entières, à la réserve des peaux qu'ils

brûloient sur l'autel. Coronis , mere d'Esculape , participoit aussi aux honneurs divins , & avoit dans le temple de son fils une statue qu'on transportoit tous les ans dans celui de Minerve. Le coq & le serpent étoient aussi spécialement consacrés au même dieu. On nourrissoit , selon Pausanias , des couleuvres privées dans son temple d'Épidau-
re ; & on ne le représente guère sans ce symbole, comme on le dira dans un moment. On prétendoit même que c'étoit sous la figure de cet insecte qu'il se faisoit voir. En effet , les Romains attaqués de la peste , ayant consulté les livres sacrés, apprirent que pour être délivrés de ce fléau , il falloit aller chercher Esculape à Épidau-
re , ainsi que le racontent Tite-Live, Florus, Valere-Maxime & Ovide. On députa des Ambassadeurs à Épidau-
re , & les Prêtres leur ayant donné une couleuvre privée , qu'ils leur dirent être Esculape lui-même , ils l'embarquerent avec eux , & arrivèrent près de l'île du Tibre , où elle sortit du vaisseau , & se cacha sous des roseaux. On crut que ce dieu avoit choisi ce lieu pour demeure ; & après qu'on y eut bâti un temple en son honneur, on fit revêtir tous les bords de l'île d'un quai de marbre , sous la figure d'un grand vaisseau ; ce fut ainsi que l'an de Rome 462 , le culte d'Esculape fut établi dans cette ville. Cet

événement est représenté dans un beau médaillon du cabinet du Roi, au revers d'un Antonin. On y voit le Tibre sous la figure ordinaire des fleuves, assis sur l'eau, tenant un rameau de la main gauche; près de lui paroît l'isle du Tibre que Plutarque appelle Mésopotamie, parce qu'elle est au milieu de ce fleuve. Elle a la forme d'un vaisseau comme elle l'avoit effectivement, & il en paroît encore quelques restes, qui ont échappé à l'injure des tems & aux débordemens de ce fleuve. Sur le haut de la proue du navire que représente cette isle, est dans la médaille un serpent à replis tortueux, & qui avance la tête contre le cours de l'eau.

Le serpent, au reste, pour le dire en passant, ne paroît si souvent dans les monumens qui représentent Esculape, qu'à cause que cet insecte, dont il se tire d'excellens remèdes, est d'un grand secours dans la médecine, ou parce qu'il est le symbole de la prudence, vertu si nécessaire aux médecins. Une aventure pareille à celle qu'on vient de raconter, étoit arrivée, selon Pausanias, à ceux qui bâtirent dans la Laconie la ville de Liméra, qui envoyèrent aussi chercher Esculape. L'opinion où l'on étoit que ce dieu paroîssoit sous la figure d'un serpent, donna lieu à la fourberie d'un certain Alexandre, que Lucien raconte si agréablement. Cet aventurier,

ayant trouvé le moyen d'introduire un de ces insectes dans un œuf de corneille, & l'ayant mis dans les fondations d'un temple qu'on commençoit à bâtir à Chalcédoine en l'honneur d'Esculape, publia qu'il y avoit trouvé cet œuf; & l'ayant ouvert en présence de plusieurs personnes, il leur soutenoit que c'étoit Esculape; puis s'étant caché pendant quelque tems, il reparut avec une grosse coulèvre qu'il avoit apprivoisée; & le peuple crédule s'imaginant que c'étoit le dieu de la médecine, ne manqua pas de consulter cet imposteur, qui gagna à ce métier beaucoup d'argent.

Les malades venoient en foule dans les temples de ce dieu, pour être guéris de leurs infirmités; ils y passaient ordinairement la nuit; & lorsqu'ils y avoient reçu quelque soulagement, ils laissoient des représentations des parties de leurs corps qui avoient été guéries.

Il y a grande apparence au reste que les Prêtres qui desservient ces temples, & qui ordinairement étoient d'habiles médecins, faisoient prendre, mais d'une manière mystérieuse, des remèdes à ces malades, ou qu'ils en mêloient dans les choses que ces malades, pour se soutenir, étoient obligés de prendre, & qu'ensuite ils attribuoient à ce dieu des guérisons qui n'étoient dues qu'à ces remèdes. Ce que nous disons-là n'est pas sans fonde-

ment ; on ſçait qu'Apollonius de Tyanes , ayant paſſé quelques années dans le temple qu'Eſculape avoit à Egès , ville de Cilicie , & qui étoit un des plus celebres , y puisa pluſieurs connoiſſances , & apprit l'uſage d'un grand nombre de remèdes , dont il ſe ſervit dans la ſuite pour guérir les malades , auxquels il les donnoit gratuitement ; ce qui lui attira une foule dont il étoit toujours environné , & lui acquit beaucoup de réputation.

Quelques railleries qu'il y ait dans le Plutus d'Ariſtophane contre Eſculape & les autres dieux , on y apperçoit cependant de quelle manière les malades paſſoient la nuit dans ſon temple , pour y être guéris ; & il y a peut-être peu de morceaux dans l'Antiquité , dont on puiſſe tirer plus de lumières ſur cet article , que dans cette comédie.

Nous n'entreprendrons point de parcourir ici tous les monumens ſur leſquels on trouve Eſculape. On peut conſulter les Antiquaires. Il ſuffit d'avertir qu'Eſculape paroît toujours ſous la figure d'un homme grave , couvert d'un manteau , ayant quelquefois le boiſſeau de Sérapis ſur la tête , tenant un bâton à la main , lequel eſt ordinairement entortillé d'un ſerpent , quelquefois avec une patère d'une main , & le ſerpent de l'autre ; quelquefois appuyé ſur un cippe entortillé auſſi par un ſerpent. Le coq ,

animal conſacré à ce dieu , & dont la vigilance marque celle que doivent avoir les médecins , ſe trouve quelquefois aux pieds de ſes ſtatues , & une fois ſeulement il en porte un à la main. On ſçait que Socrate , près d'expirer , dit à ceux qui l'afſiſtoient dans ce triſte moment , *nous devons un coq à Eſculape , donnez-le ſans délai.*

Le culte d'Eſculape , ſelon M. Fréret , n'étoit pas ancien dans la Grece. Apollodore , dans l'extrait de ſa Chronique , rapporté par Saint Clement d'Alexandrie , en fixe l'époque à l'an 53 avant la priſe de Troye , & au même tems que l'Apothéôſe d'Hercule. La tradition qui faiſoit Eſculape fils de Coronis , fille de Phlégyas , & l'autorité d'Homère qui ſait Machaon fils d'Eſculape , prouvent qu'il a vécu pendant la génération qui précéda la priſe de Troye.

Homère ne parle d'Eſculape que comme d'un ſimple mortel , qu'il qualifie *médecin irréprochable* ; ſon nom ne ſe trouve pas dans Héſiode , qui auroit eu ſoin de marquer ſon origine dans la Théogonie , ſi de ſon tems ce culte avoit été répandu dans la Grece.

La tradition que Pindare a ſuivie , fait périr Eſculape par la foudre de Jupiter ; ce Poète lui donne le ſimple titre de héros ; il ne le regardoit donc pas comme un dieu. Obſervons qu'il le fait diſciple de Chiron le Centaure , & contem-

porain de Pélée , pere d'Achille; enfin , qu'il lui reproche une avarice sordide. Auroit-il ainli parlé d'un dieu reconnu de son tems dans son païs?

Cicéron compte trois Esculapes. » Le premier , dit-il , le » dieu de l'Arcadie , qui passe » pour avoir inventé la sonde » & la manière de bander les » plaies , est fils d'Apollon. Le » second , qu'un coup de fronde tua , & qui fut enterré à » Cynosure , est frere de second Mercure. Le troisième , qui trouva l'usage des purgations , & l'art d'arracher les dents , est fils d'Arslippe & d'Arfinoé. On montre en » Arcadie son tombeau , & » le bois qui lui est consacré , » assez pres du fleuve Lufius. » Sanchoniaton nomme un Esculape plus ancien que ceux-là , puisqu'il étoit fils de Sydeck , ou *le Jusle* , & d'une des Titanides. Il étoit le huitième de ses enfans , & le frere de Cabires. Il y a eu , comme le prouve Marfham , un Esculape roi de Memphis , frere de Mercure premier , qui vivoit environ deux cens ans après le Déluge. Enfin , Eusebe parle d'un Asclépius ou Esculape , qu'il surnomme *Toforthos* , Egyptien , & célèbre médecin , à qui d'autres Anciens donnent la gloire de l'invention de l'Architecture , & d'avoir beaucoup contribué à répandre en Égypte l'usage des lettres que Mercure avoit inventées.

Il sembleroit , d'après ces réflexions , que ce n'est point dans la Grece qu'il faut chercher l'origine d'Esculape , mais dans la Phénicie ou dans l'Égypte. M. Fréret est bien éloigné d'un pareil sentiment. « Les Scavans , dit-il , qui croient Esculape originaire d'Égypte , se fondent en partie sur l'autorité de Pline , qui le fait naître à Memphis , & le compte parmi les premiers hommes élevés au rang des dieux par l'opinion populaire ; sur le témoignage d'Ammien Marcellin , qui lui donne un temple fameux dans la même ville de Memphis ; enfin , sur un endroit de Pausanias , qui parle d'un temple construit en l'honneur d'Esculape , d'Hygiëa & d'Apollon , surnommés Égyptiens. Mais , l'opinion de Pline est démontrée fautive , parce qu'elle est absolument contraire au système de la religion Égyptienne. Le temple de Memphis ne prouve rien , parce qu'il étoit moderne , postérieur aux Ptolémées , & bâti par les Grecs , mêlés alors avec les originaires du païs. Celui dont parle Pausanias , ne doit pas plus être cité ; il avoit été bâti par un de ses contemporains.

» La Théogonie des Égyptiens n'admettoit point de dieux qui ne fussent pas tels par leur nature ; l'apothéose eût été dans leur système une impiété absurde , & nous » sçavons

» ſçavons qu'ils la repro-
 » choient aux Grecs. Héro-
 » dote & Diodore de Sicile ne
 » font aucune mention de l'Eſ-
 » culape Égyptien. Cicéron
 » diſtingue trois perſonnages
 » de ce nom ; mais , il les fait
 » tous trois vivre & mourir
 » dans la Grece.

» C'eſt Iſis & ſon fils Horus ,
 » à qui l'Égypte attribuoit
 » l'invention de la médecine ;
 » mais, Iſis & ſon fils Horus
 » ſont deux êtres allégoriques.
 » Manéthon, dans ſes extraits,
 » donne le nom d'Eſculape à
 » un roi de Memphis, nommé
 » *Toſorthos* ou *Seſorthos*, dans
 » les abrégés de Jules Afri-
 » cain & d'Eufebe. Mais ,
 » Manéthon écrivoit ſous les
 » Ptolémées ; & comme le
 » Prince dont il parle, paſſoit
 » pour très-inſtruit dans la mé-
 » decine, il l'aura désigné par
 » le ſurnom d'Eſculape ; il
 » aura dit que c'étoit l'Eſcula-
 » pe des Égyptiens. Remar-
 » quons qu'il ne fait mention
 » d'aucun culte en ſon hon-
 » neur.

» On trouve dans l'extrait
 » de Sanchoniathon un Eſcula-
 » pe fils de Sydeck, ou Sadick,
 » & frere des ſept Cabires ;
 » mais, ce fragment nous ap-
 » prend auſſi que les Phéniciens
 » lui donnoient le nom d'*Eſ-
 » mouni*, c'eſt-à-dire, du Hui-
 » tième, parce qu'il étoit le
 » huitième des enfans de Sa-
 » dick. Nous ne voyons point
 » qu'il eût un culte parmi les
 » Phéniciens ; & les Auteurs

Tom. XVI.

» qui parlent de celui des Ca-
 » bires, établi dans l'île de Sa-
 » mothrace, ne comptent point
 » Eſculape au nombre de ces
 » divinités Phéniciennes.

» Servius avance qu'Eſcula-
 » pe étoit représenté dans les
 » planiſpheres Grecs, ſous la
 » figure du ſerpentaire ; il eſt
 » le ſeul qui l'ait dit, & ſi
 » nous devons l'en croire, c'eſt
 » une nouvelle preuve que le
 » culte d'Eſculape n'étoit pas
 » originaire d'Égypte. Les
 » Égyptiens n'avoient dans
 » leurs planiſpheres, aucune
 » conſtellation où l'on vit la
 » figure d'un ſerpent. Achille
 » Tatius nous en aſſure dans
 » ſon introduction aux phéno-
 » menes d'Ararus. α

M. Fréret convient que pour
 désigner allégoriquement les
 divers attributs de l'Être ſu-
 prême, ils employoient dans
 leurs hiéroglyphes, la repréſen-
 tation des différentes ſortes de
 ſerpens connus dans leur païs ;
 mais, il ne croit pas que ce fût
 de cet uſage que les Grecs
 euſſent emprunte celui d'attri-
 buer un ſerpent à Eſculape, à
 Minerve & à quelques autres
 divinités. La plupart des coûtumes
 ſuperſtitieuſes doivent leur
 origine à des hazards que nous
 ne pouvons imaginer. La ſu-
 perſtition ne raiſonne point.
 » Il eſt certain, ajoute M. Fré-
 » ret, que les Anciens ren-
 » doient une ſorte de culte à
 » quelques ſerpens ; mais, de
 » toutes les opinions qui par-
 » tagent les modernes ſur cette

M

» coutume bizarre , la moins
 » probable est celle qui en fait
 » remonter l'origine au serpent
 » d'airain élevé par Moïse
 » dans le désert, ou à celui dont
 » il est parlé dans les premiers
 » chapitres de la Génèse. Un
 » assez grand nombre de criti-
 » ques ont adopté l'une ou l'autre
 » de ces deux idées ; aussi
 » peut-on leur appliquer avec
 » raison ce qu'un ancien a dit
 » des Philosophes Grecs : «
*Nihil tam absurdum , quod non
 ab aliquo Philosophorum dictum
 fuerit.*

Comme Esculape est né dans la Grece , c'est de la langue de ce pays qu'il faut tirer l'étymologie de son nom. Apis , Cérops , Inachus , Cadmus , Phoronée , Danaüs & les autres heros qui portent des noms Égyptiens ou Phéniciens , avoient apporté dans la Grece les noms sous lesquels ils étoient connus dans leur patrie. M. Fréret conjecture que celui d'Esculape ou d'Asclépius étoit une épithète relative à sa profession ; en conséquence , il le dérive de la racine dont avoit été formé le mot *ἀσκήβης* , employé souvent par Homère dans le sens de *sanus* , *illatus* ; ainsi , dans l'ancienne langue Grecque , Asclépius auroit signifié celui qui donne ou qui conserve la santé.

Esculape avoit plusieurs surnoms , dont nous allons faire

connoître les principaux par ordre alphabétique.

ESCULAPE ARCHAGETE, *Æsculapius Archagetas* , (a) *Ἀρχαγίτης* ; *Ἀρχαγίτας* , c'est-à-dire , Esculape auteur des origines. A soixante-dix stades de Tithorée , on trouvoit un temple consacré à Esculape Archagete. Ce dieu étoit en grande vénération non seulement parmi les habitans de cette ville , mais dans toute la Phocide. Les ministres de ce dieu & ceux qui venoient chercher un asyle auprès de lui , étoient logés dans le parvis. Le temple étoit au milieu , Esculape y étoit en marbre , avec une grande barbe , c'étoit une statue qui avoit plus de douze pieds de hauteur. A la droite de cette statue il y avoit un lit. On immoloit au dieu toute sorte de victimes , excepté des chevres.

ESCULAPE AULONIUS, *Æsculapius Aulonius*, *Ἀὐλωνίτης* ; *Ἀὐλωνίς* , (b) avoit un temple & une statue à Aulon. C'est de-là que lui venoit le surnom d'Aulonius.

ESCULAPE COTYLÉUS, *Æsculapius Cotyleus* , *Ἀσκληπιὸς Κοτύλειος*. (c) On voyoit sur l'Eurotas , à peu de distance d'Amicyles , un temple d'Esculape Cotyléus. C'étoit Hercule qui avoit bâti ce temple , & qui l'avoit ainsi nommé , à cause d'une blessure à la cuisse dont il fut guéri , & qu'il avoit reçue

(a) Pauf. p. 673.

(b) Pauf. p. 286.

(c) Pauf. pag. 199.

dans son premier combat contre Hippocoon & ses enfans ; car *Coyle* en Grec signifie la cuisse.

ESCULAPE DÉMÉNÈTE, *Æsculapius Demænetus*, (a) *Ἀἰσκληπιὸς Δημᾶνῆτες*. A quarante stades du mont Saurus, on trouvoit le temple d'Esculape Déménète, ainsi appelé du nom de son fondateur ; ce temple bâti sur une hauteur, près de l'Alphée, ne présentait plus, du tems de Pausanias, que des ruines.

ESCULAPE ENFANT, (b) *Æsculapius Puer*, *Ἀἰσκληπιὸς Παις*, avoit un temple sur le Ladon. On y voyoit le tombeau de Trygon, que l'on dit avoir été la nourrice d'Esculape ; car, les Arcadiens prétendoient qu'Esculape, dans son enfance, fut exposé près de Thelpuse, & qu'Autolaüs, fils naturel d'Arcas, l'ayant trouvé par hazard, le fit élever. C'est apparemment pourquoi l'on honoroit cette divinité sous le titre d'Esculape Enfant.

On trouvoit un autre temple d'Esculape Enfant à Mégapolis. Le dieu y étoit debout. C'étoit une statue d'une coudée. Apollon y étoit aussi représenté, mais assis dans un trône ; cette statue avoit pour le moins six pieds de hauteur. On montrait dans ce temple des os de corps humain d'une grandeur excessive. On prétendoit que c'é-

toient les os d'un géant qu'Hoplodamas appella au secours de Rhéa.

ESCULAPE GORTYNIEN, *Æsculapius Gortynius*, *Ἀἰσκληπιὸς Γορτύνιος*, (c) étoit ainsi appelé du nom de la ville de Gortyne dans l'isle de Crète. Esculape Gortynien avoit une statue de marbre à Titane.

ESCULAPE HAGNITAS, *Æsculapius Hagnitas*, (d) *Ἀἰσκληπιὸς Ἀγνίτας*, avoit un temple à Sparte. Ce surnom lui avoit été donné à cause du bois dont sa statue avoit été faite. Il est tiré du mot *ἄγριος*, *vitex*, espèce d'osier ; & cet arbre étoit appelé *ἄγιος*, selon Dioscoride, parce que ses feuilles résoudissent au point, qu'elles sont un remède contre l'incontinence. Aussi dans les Thesmophories, ou fêtes de Cérès, les femmes se couchoient-elles sur des feuilles d'osier, pour garder plus sûrement la chasteté.

ESCULAPE MÉDECIN, *Æsculapius Medicus*, *Ἀἰσκληπιὸς Ἰατρὸς*, (e) étoit honoré à Balanagres, dans la Cyténaïque, où on lui immoloit des chevres.

ESCULAPE PHILOLAUS, *Æsculapius Philolaus*, *Ἀἰσκληπιὸς Φιλόλαος*, (f) avoit un temple à douze stades de la ville d'Acries. Ce surnom veut dire *bon & salutaire aux hommes*. Esculape ne pouvoit avoir un surnom plus glorieux.

(a) Paus. p. 385.

(b) Paus. pag. 496, 508.

(c) Paus. p. 106.

(d) Paus. p. 187.

(e) Paus. p. 134.

(f) Paus. p. 206.

ESCULAPE, *Æsculapius*, *Ἀσκληπιός*, (a) interlocuteur d'un des dialogues de Lucien. Il s'entretient avec Jupiter & Hercule.

ESCULAPE, *Æsculapius*, *Ἀσκληπιός*, (b) nom que les monumens nous apprennent avoir été donné à des tiremes.

ESCULAPIES, *Æsculapia*, (c) fêtes des Romains. Ceux-ci les avoient empruntées des Grecs; & les uns & les autres les célébroient en l'honneur d'Esculape.

ESDRAS, *Esdra*, *Ἐσδρας*, (d) étoit, selon l'opinion commune, fils du grand-prêtre Sarras, qui fut mis à mort par Nabuchodonosor, après la prise de Jérusalem. Il y en a cependant qui croient qu'il n'étoit que son petit fils, ou même son arrière-petit-fils. On croit qu'il revint pour la première fois de Babylone à Jérusalem avec Zorobabel, au commencement du règne de Cyrus à Babylone, l'an du monde 3468, avant J. C. 532. Esdras écrivit l'histoire de ce retour, & de ce qui le suivit; & comme il étoit très-habile dans la Loi du Seigneur,

& tout rempli de zèle pour son service, il eut sans doute beaucoup de part à tout ce qui se fit dans ces commencemens.

Les ennemis des Juifs ayant trouvé le moyen de les rendre suspects à la cour de Perse, il en vint un ordre qui leur défendit de continuer le bâtiment du temple, qu'ils avoient repris après la mort de Cyrus & de Cambyse. Mais, cet ordre ayant été révoqué au commencement du règne de Darius, fils d'Hystaspe, l'an du monde 3485, ils recommencerent à bâtir; & l'on fit la dédicace du temple l'an du monde 3489, avant J. C. 511.

Cependant, Esdras étoit retourné à Babylone, apparemment pour quelques affaires de sa nation; & la septième année du règne d'Artaxerxe Longue-main, du monde 3537, avant J. C. 463, ce Prince le renvoya à Jérusalem, & lui accorda tout ce qu'il étoit venu demander. Il en obtint même des lettres de recommandation adressées aux gouverneurs de Syrie, dont voici les termes :

Artaxerxe, le Roi des Rois, à Esdras, Sacrificateur & Lecteur de la Loi de Dieu, Salut.

» Croyant qu'il est de notre » bonté de permettre à ceux » d'entre les Juifs, tant Sacri- » ficateurs que Lévites, & autres » qui le désireront, de retour- » ner à Jérusalem, pour y servir

(a) Lucian. Tom. I. p. 147, 148.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 148.

(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 536, 537.

(d) Esdr. L. I. c. 7. v. 1. & seq. c. 8. v. 1. & seq. c. 9. v. 1. & seq. c. 10. v. 1. & seq. Joseph. de Antiq. Judaic. p. 367. & seq. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 186. & suiv.

» Dieu; nous leur avons, avec
 » l'avis de nos sept Conseillers,
 » accordé cette grace, & nous
 » vous chargeons de présenter
 » à votre Dieu ce que nous &
 » nos amis avons fait vœu de
 » lui offrir. Nous vous donnons
 » pouvoir d'emporter tout l'or
 » & l'argent que ceux de vos
 » compatriotes qui sont encore
 » répandus dans le royaume de
 » Babylone, voudront aussi
 » donner à Dieu, afin de l'em-
 » ployer à acheter des victi-
 » mes que l'on offrira sur son
 » autel, & à faire tels vais-
 » seaux d'or & d'argent pour
 » son service que vous & vos
 » freres le désirerez. Vous of-
 » frirez aussi à votre Dieu les
 » sacrés vaisseaux que nous fe-
 » rons mettre entre vos mains;
 » & nous vous donnons pou-
 » voir de faire outre cela tout
 » ce que vous jugerez à pro-
 » pos, dont nous entendons
 » que le fonds soit pris sur no-
 » tre trésor. Nous écrivons
 » pour ce sujet à notre grand
 » trésorier de Syrie & de Phé-
 » nicie, de vous donner sans
 » délai tout ce que vous lui
 » demanderez. Et afin que Dieu
 » nous soit favorable & à notre
 » postérité, nous voulons qu'on
 » lui offre cent mesures de fro-
 » ment, conformément à sa loi.
 » Nous défendons à tous nos
 » officiers de rien exiger des
 » sacrificateurs, des lévites,
 » des chantres, des portiers,
 » ni des autres qui servent dans
 » le temple de Dieu, ni d'im-
 » poser sur eux aucuns tributs,

» ni aucunes autres charges.
 » Et quant à vous, Esdras,
 » vous userez de votre pru-
 » dence & de la sagesse que
 » Dieu vous a donnée, pour
 » établir dans la Syrie & la
 » Phénicie, des Juges qui ren-
 » dent la justice à ceux qui
 » sont déjà instruits de votre
 » loi, qui instruisent ceux qui
 » l'ignorent, & qui punissent
 » par des amendes, ou même
 » de mort, ceux qui ne crain-
 » dront point de violer ses com-
 » mandemens & les nôtres. »

Esdras, en recevant ces let-
 tres, adora Dieu & lui en ren-
 dit de grandes actions de gra-
 ces, comme ne pouvant attri-
 buer qu'à son assistance ces té-
 moignages d'une bonté aussi ex-
 traordinaire qu'étoit celle que
 le Roi lui témoignoit. Il assem-
 bla ensuite tous les Juifs qui
 étoient alors à Babylone, leur
 lut ces lettres, en retint l'ori-
 ginal, & en envoya des copies
 aux Juifs qui habitoient dans la
 Médie. On peut juger de la
 joie qu'ils eurent d'apprendre
 quelle étoit la piété du Roi en-
 vers Dieu, & son affection pour
 Esdras. Plusieurs résolurent de
 se rendre aussitôt à Babylone,
 avec ce qu'ils avoient de bien,
 afin d'aller avec Esdras à Jérusa-
 lem. Mais, le reste des Israë-
 lites ne voulut point abandon-
 ner ce pais. Ainsi, il n'y eut
 que les tribus de Juda & de
 Benjamin qui retournèrent à
 Jérusalem.

Entre ceux qui se rendirent
 en grand nombre auprès d'Es-

dras, il se trouva quantité de sacrificateurs, de lévites, de portiers, de chantres, & d'autres consacrés au service de Dieu. Il les assembla le long de l'Euphrate; & après avoir jeûné durant trois jours & offert des prières à Dieu, pour lui demander sa protection dans leur voyage. ils se mirent en chemin le douzième jour du premier mois de la septième année du règne d'Artaxerxe, sans qu'Esdras voulût recevoir l'escorte de cavalerie que ce Prince lui vouloit donner, disant qu'il mettoit sa confiance en l'assistance de Dieu, qui prendroit soin de lui & des siens. Ils arrivèrent le cinquième mois de la même année à Jérusalem. Esdras mit aussitôt entre les mains de ceux qui avoient la garde des trésors du temple, & qui étoient de la race des Sacrificateurs, le dépôt sacré que le Roi, ses amis & les Juifs demeurés à Babylone lui avoient confié. Il consistoit en six cens cinquante talens d'argent, des vases d'argent de la valeur de cent talens, des vases d'or de la valeur de vingt talens, & des vases d'un cuivre plus précieux que n'est l'or, du poids de douze talens. Esdras offrit ensuite à Dieu en holocauste, ainsi que la Loi l'ordonnoit, douze taureaux, pour le salut du peuple, soixante-douze moutons & agneaux, & douze boucs pour les péchés. Il rendit aux gouverneurs & aux officiers du Roi dans la Syrie & la Phénicie,

les lettres que ce Prince leur écrivoit; & comme ils ne pouvoient se dispenser d'y obéir, ils firent de grands honneurs à la nation des Juifs, & l'assistèrent dans tous ses besoins. On doit à Esdras l'honneur de cette transmigration; & non seulement il en forma le dessein, mais on ne doute point que sa vertu & sa piété n'aient été la cause du bon succès qu'il plut à Dieu d'y donner.

Quelque tems après, il apprit qu'il y avoit des sacrificateurs & des lévites, qui, ne voulant s'assujettir à aucune discipline, avoient, par un insolent mépris des loix de leurs peres, pris des femmes étrangères, & souillé ainsi la pureté de l'ordre sacerdotal; & ceux qui lui donnerent cet avis, le prièrent de s'armer du zèle de la religion, pour empêcher que le crime de ces particuliers n'attirât la colère de Dieu sur-tout le peuple, & ne le précipitât encore dans le même malheur d'où il ne faisoit que de sortir. Comme c'étoient des personnes des plus qualifiées qui étoient coupables de ce péché, ce saint homme, considérant que s'il leur ordonnoit de renvoyer leurs femmes & leurs enfans, ils refuseroient de lui obéir, fut accablé d'une si vive douleur qu'il déchira ses habits, s'arracha la barbe & les cheveux, & se jeta contre terre, fondant en larmes. Les plus gens de biens se rangerent auprès de lui, & mêlerent leurs larmes avec les

liennes. Dans cette amertume de son cœur, il leva les yeux & les mains vers le ciel, & dit :
 » J'ai honte, mon Dieu, d'oser
 » regarder le ciel, lorsque je
 » pense que ce peuple retombe
 » toujours dans ses péchés, &
 » perd sitôt la mémoire des
 » châtimens dont vous avez puni
 » l'impiété de leurs peres.
 » Toutefois, Seigneur, comme
 » votre miséricorde est infinie,
 » ayez, s'il vous plaît, compassion
 » de ces restes de la longue captivité
 » que nous avons endurée, & que
 » vous avez bien voulu ramener
 » dans leur ancienne patrie. Pardon-
 » nez-leur, Seigneur, encore ce
 » crime, & quoiqu'ils aient mérité
 » la mort, ne vous laissez point
 » de leur témoigner votre bonté
 » en leur conservant la vie. «
 Lorsqu'il parloit ainsi, & que tous ceux
 qui étoient présens, tant hommes
 que femmes & enfans pleuroient
 avec lui, Achonias, qui étoit le
 premier homme de Jérusalem,
 survint, & dit que comme il n'y
 avoit pas lieu de douter que ceux
 qui avoient pris pour femmes
 des étrangères, n'eussent commis
 un fort grand péché, il falloit
 les conjurer de les renvoyer,
 & les enfans qu'ils avoient eus
 d'elles, & punir ceux qui refu-
 seroient d'obéir en cela à la loi
 de Dieu. Esdras approuva cet avis,
 & fit jurer aux principaux des
 sacrificateurs, des lévites & du
 peuple de tenir la main à le
 faire exécuter.

Quand il fut sorti du temple,
 il se retira chez Jean, fils
 d'Éliafib, & passa le reste du
 jour sans vouloir ni boire, ni
 manger, tant il étoit accablé
 d'affliction. Il fit ensuite publier
 par-tout, que tous ceux qui
 étoient revenus de la captivité
 eussent à se rendre dans deux
 ou trois jours à Jérusalem, sur
 peine d'être excommuniés, &
 leurs biens confisqués au profit
 du trésor du temple, selon le
 jugement qui en seroit rendu
 par les Anciens. Le troisiéme
 jour, qui étoit le vingtiéme du
 neuviéme mois que les Hébreux
 nomment Thebeth, ceux de la
 tribu de Juda & de Benjamin se
 rendirent dans la partie supé-
 rieure du temple, & les princi-
 paux s'étant assis, Esdras se le-
 va, & représenta que ceux qui
 avoient épousé des femmes
 étrangères, contre la défense
 portée par la loi, avoient commis
 un si grand péché, qu'ils ne
 pouvoient se rendre Dieu favo-
 rable qu'en les renvoyant. Tous
 répondirent à haute voix qu'ils
 le feroient de bon cœur; mais
 que le nombre en étoit si grand
 & la saison si contraire, à cause
 que c'étoit l'hiver, & que le
 froid étoit extrême, que cela
 ne se pouvoit exécuter si promp-
 tement; qu'ainsi, il falloit avoir
 un peu de patience; & que
 cependant les principaux d'entre
 le peuple, qui se trouveroient
 exempts de ce péché, assistés des
 Anciens, s'informeront exacte-
 ment de ceux qui avoient con-
 trevenu à cette ordonnance de

la Loi. Cet avis fut approuvé ; & le premier jour du dixième mois, on commença à faire la recherche de ceux qui avoient contracté ces mariages illicites. Cette enquête dura jusqu'au premier jour du mois suivant ; & plusieurs parens de Jesus, grand sacrificateur, des autres sacrificateurs, des lévites, & d'autres d'entre le peuple, renvoyèrent aussitôt les femmes qu'ils avoient épousées, préférant ainsi, à la passion qu'ils avoient pour elles, quelque grande qu'elle fût, l'observation de leurs saintes loix ; & ils offrirent à Dieu des moutons en sacrifice, pour apaiser sa colère. Ainsi, Esdras remédia à la faute commise par ces mariages profanes, & abolit de telle sorte cette mauvaise coutume, que l'on n'y retomba plus depuis.

Au septième mois, qui étoit le tems de célébrer la fête des Tabernacles, presque tout le peuple s'assembla auprès de la porte du temple qui regardoit l'Orient, & pria Esdras de leur lire les loix de Moïse. Il le fit, & cette lecture dura depuis le matin jusqu'au soir. Ils en furent si touchés, que tous généralement répandirent des larmes, parce que ces saintes loix ne leur firent pas seulement voir ce qu'ils devoient faire dans le tems présent & à l'avenir ; mais elles leur firent connoître que s'ils les eussent observées par le passé, ils ne seroient pas tombés dans tant de malheurs. Esdras, les voyant dans cette

douleur, leur dit de se retirer chez eux, & de retenir leurs larmes, puisqu'il ne falloit pas pleurer le jour d'une fête si solennelle, mais plutôt se réjouir, & faire un si bon usage du regret qu'ils témoignaient de leurs fautes passées, qu'ils n'en commissent plus de semblables à l'avenir. Ces paroles les consolèrent ; ils célébrèrent avec joie durant huit jours cette grande fête, rendirent des actions de grâces à Esdras d'avoir réformé leurs mœurs, & s'en retournèrent en chantant des hymnes à la louange de Dieu. Une action si importante, jointe aux autres obligations dont sa nation lui étoit redevable, lui acquit tant de gloire, que lorsqu'il eut fini ses jours dans une heureuse vieillesse, on l'enterra dans Jérusalem avec beaucoup de magnificence. D'autres cependant croient qu'il mourut en Perse, dans un autre voyage qu'il fit auprès du Roi Artaxerxe. On y montre son tombeau dans la ville de Samuze. On lui donne près de cent vingt ans de vie.

Esdras est appelé *scriba velox in lege Moysi*, c'est-à-dire, un docteur habile dans les loix de Moïse ; car, le mot *sopher*, ne signifie pas un écrivain, mais un docteur de la loi. Ce fut lui, qui, selon les conjectures communes, ramassa tous les livres canoniques, les purgea des corruptions qui s'y étoient glissées, & les distingua en vingt-deux livres, selon le nombre de l'al-

phabet Hébreu. Cela a donné lieu à l'opinion de ceux qui ont cru que les livres du vieux Testament s'étant perdus, il les avoit dictés de mémoire. On croit aussi que dans cette révision, il changea quelques noms de lieux, & mit ceux qui étoient en usage, en la place des Anciens; comme nous voyons que le royaume d'Israël est appelé dans l'Écriture, royaume de Samarie, long-tems avant la fondation de cette ville. On conjecture encore que, par l'inspiration du Saint-Esprit, il ajouta certaines choses arrivées après la mort de leurs Auteurs. S. Jérôme dit qu'il introduisit les caractères Chaldéens, qui sont les quarrés, & qu'il laissa les vieux aux Samaritains. Génébrard assure que de concert avec la grande Synagogue, il distingua par versets les livres sacrés qui avoient été écrits sans distinction. Les Juifs disent qu'il instrua une école dans Jérusalem, & l'ordre des interpretes de la loi, qui devoient expliquer les difficultés des Écritures saintes, les conserver, & empêcher qu'elles ne fussent altérées.

C'est l'auteur du quatrième livre attribué à Esdras, qui a entraîné plusieurs Peres dans le sentiment qui veut qu'Esdras ait dicté de nouveau toutes les saintes Écritures, que ce livre dit avoir été perdues durant la captivité de Babylone. Mais, on a démontré que ce quatrième livre est une pièce apocryphe

& sans autorité, & que ce qu'il dit du prétendu renouvellement des Écritures, est démenti par les Écritures mêmes.

Nous avons quatre livres sous le nom d'Esdras; mais, il n'y a que les deux premiers qui soient reconnus pour canoniques dans l'Église Latine. Le premier de ces deux livres est constamment l'ouvrage d'Esdras. Il y raconte des choses dont il étoit témoin, & parle souvent en première personne. Le second livre qui porte le nom d'Esdras, est communément attribué à Néhémie. Il faut pourtant avouer qu'on y a ajouté quelques petites choses, qui ne peuvent appartenir à Néhémie. Par exemple, on y parle du grand-prêtre Jeddoo & du roi Darius. Ce Jeddoo n'est autre que Jaddus, sous lequel Alexandre le Grand vint à Jérusalem; & Darius est Darius Codoman, qui fut vaincu par Alexandre le Grand, plus de six vingts ans après l'arrivée de Néhémie à Jérusalem.

Le troisième livre qui porte le nom d'Esdras, passe pour canonique chez les Grecs. C'est le même au fond que le premier d'Esdras; mais on l'a interpolé, en y ajoutant diverses circonstances, dont la principale est l'histoire des trois gardes du corps de Darius, du nombre desquels étoit Zorobabel. L'Auteur raconte que ces trois gardes se proposerent de soutenir, l'un, que la chose du monde la plus forte étoit le vin; le second, que c'étoit le roi. Zo-

robabel, qui étoit le troisième, prétendit que c'étoient les femmes, mais que la vérité étoit encore plus forte que tout cela. Lorsque Darius fut éveillé, les trois gardes lui proposèrent leur problème. Le Roi fit assembler ses officiers & ses gouverneurs de provinces. On lut les propositions des trois gardes, & chacun d'eux parla, pour soutenir son sentiment. Zorobabel remporta le prix, de l'aveu de toute l'assemblée; & pour récompense, Darius lui permit de retourner à Jérusalem, de rebâtir le temple du Seigneur, & d'y reporter les vases sacrés que Nabuchodonosor en avoit enlevés plusieurs années auparavant. Mais, ce livre passe pour apocryphe dans l'Eglise Latine.

Le quatrième livre est écrit avec assez d'artifice, comme si Esdras lui-même l'avoit composé; mais, il porte dans lui-même différens caractères de fausseté. L'Auteur croyoit que le jour du jugement étoit proche, que toutes les âmes, tant des bons que des méchans, seroient délivrées de l'enfer, après le jour du jugement. Il parle de deux animaux monstrueux créés de Dieu au commencement du monde, pour faire après la résurrection, un festin à tous les Élus. Il dit que les dix tribus d'Israël sont passées dans un certain pays, qu'il nomme Arseret; qu'Esdras a réparé tout le corps des saintes Écritures, qui étoient entière-

ment périees. Il parle de Jésus-Christ & des Apôtres d'une manière si claire, que l'Evangile même n'est pas plus exprès. Ni la Synagogue, ni l'Eglise Grecque, ni la Latine, n'ont jamais reçu unanimement ce livre pour canonique, quoique quelques Perses l'aient quelquefois cité, & que l'Eglise Latine, dans son office, en ait emprunté quelques paroles. Nous ne le connoissons plus en Grec; il n'a jamais existé en Hébreu; il est imprimé en Latin, à la fin de la plupart de nos bibles.

On a attribué à Esdras les deux derniers livres des Rois, les Paralipomènes, & plusieurs autres livres de la Bible; & il y a assez d'apparence qu'au moins il les a revus & compilés. Les Juifs lui attribuent aussi certains réglemens, certaines bénédictions & certaines prières. Enfin, on parle d'une Apocalypse, d'une vision, & d'un songe d'Esdras; mais rien de tout cela n'est authentique.

Les Mahomérans nomment Esdras Ozaïr, fils de Séraïah. Ils racontent de lui qu'étant en chemin pour retourner de Babylone en Judée, il s'arrêta en un village fort près de cette ville, nommé Sair-Abad, ou maison de la promenade, ou Diar-Anab, lieu de vignoble; qu'il y bâtit une cabanne le long d'un vieux pan de muraille, où il vécut de quelques fruits qu'il ramassoit dans la campagne des environs. Comme il voyoit de là Jérusalem, qui n'étoit qu'un

ras de ruines , il lui vint dans l'esprit de dire : *Comment Dieu pourra-t-il rétablir ces ruines & faire revivre les habitans de ce lieu ?* A peine eut-il conçu cette pensée , que Dieu le frappa de mort , & il demeura cent ans au même lieu sans sépulture. Il arriva que quelque tems après , le roi de Perse renvoya les Juifs à Jérusalem , avec pouvoir de rebâtir cette ville. Esdras , après avoir été mort pendant cent ans , ressuscita comme un homme qui s'éveille de son sommeil , & ne croyant pas avoir dormi plus d'un jour , il jeta les yeux sur Jérusalem , qu'il vit rebâtie & bien peuplée. Alors , il s'écria : *Certainement Dieu est tout puissant , puisqu'il peut faire tout ce qu'il lui plaît.*

On dit que les Juifs , pour éprouver si Esdras avoit conservé la mémoire des saintes Écritures , comme il s'en vantoit , lui mirent en main cinq plumes , avec lesquelles il commença à écrire avec autant de facilité & de rapidité , que s'il n'en avoit eu qu'une ; & ce fut ainsi qu'il écrivit de mémoire tous les livres sacrés , sans se servir d'aucun exemplaire.

Cette merveille ne convertit pas encore les Juifs. Ils se disoient entr'eux : Comment pourrions-nous sçavoir , si ce qu'a écrit Esdras est le véritable texte sacré , puisqu'il n'y a personne d'entre nous qui l'ait jamais lu , ni qui en puisse rendre témoignage ? Alors l'un d'eux se leva & dit : Je me souviens

d'avoir oui dire à mon pere , qu'autrefois mon ayeul avoit caché un exemplaire de la Loi dans le trou d'un rocher , en un tel endroit. On y alla , on chercha , & on trouva l'exemplaire qui avoit été caché pendant si long-tems ; on le collationna avec ce qu'Esdras avoit écrit , & on le trouva si semblable , qu'il n'y eut pas une seule lettre de différence. Alors , le peuple étonné de ce prodige , s'écria : *Ozair est le fils de Dieu , puisqu'il a pu faire une chose si extraordinaire , & si supérieure à la portée des forces humaines.* Sur quoi Mahomet prit occasion de blasphémer contre Jesus-Christ , en disant que Dieu n'a point de fils , parce qu'il n'engendre point.

Le quatrième livre qui porte le nom d'Esdras , raconte la chose autrement. Esdras , ayant demandé à Dieu , qu'il lui plût de lui donner son esprit , afin qu'il pût écrire de nouveau ce qui avoit été dans les livres saints qui étoient perdus , Dieu lui dit : » Allez trouver le » peuple , & dites-lui de ne » pas vous chercher de quar- » rante jours ; préparez quan- » tité de tablettes de buis , & » prenez avec vous Saréa , Da- » brias , Salémias , Échanus & » Asiel , ces cinq hommes qui » sçavent écrire promptement ; » puis revenez ici , & j'allu- » merai dans votre cœur une » lumière qui ne s'éteindra » point , que ce que j'ai dit ne » soit exécuté. « Esdras fit ce

que Dieu lui avoit commandé. Il vint au lieu destiné, Dieu lui présenta une coupe pleine d'une liqueur de couleur de feu. Il en but, & il sentit son cœur enflammé d'une ardeur qui le dévorait. Il commença à dicter aux cinq hommes dont nous avons parlé; il parla pendant quarante jours entiers, & on écrivit deux cens quatre livres. Il ne prenoit de la nourriture que pendant la nuit. Dieu lui dit: » Réservez soixante-dix » de ces livres, que vous donnez aux plus sages; pour » les autres, donnez-les au » peuple, afin que les dignes » & les indignes les puissent » lire. «

Les Chrétiens Orientaux disoient qu'Esdras avala de la poussière du puits où le feu sacré avoit été caché, & reçut ainsi le don du Saint-Esprit, qui le rendit capable de rétablir les livres sacrés. Tout ceci prouve le grand progrès qu'a fait dans l'Eglise & hors de l'Eglise, ce sentiment que Dom Calmet réfute au long dans une dissertation faite exprès.

ESDRAS, *Esdra*, (a) dont il est parlé au second livre des Maccabées. Le texte de la Vulgate porte qu'Esdras ayant lu dans le volume sacré, Judas Maccabée livra la bataille aux Syriens; mais, le texte Grec & le Syriaque, au lieu d'Esdras, lisent Eléazar; & il y a

(a) Maccab. L. II. c. 8. v. 23.

(b) Josu. c. 19. v. 18.

(c) Maccab. L. II. c. 12. v. 36.

assez d'apparence que ce fut Eléazar, frère de Judas, qui fit cette lecture.

ESDRELON, *Esdrelon*, (b) ou ESDRELA, bourg qui donnoit son nom à la campagne d'Esdrelon. C'est la même chose que Jezraël, dans la tribu d'Issachar, à dix milles de Scythopolis, comme le porte l'ancien Itinéraire.

ESDRIN, *Esdrin*, (c) nom que l'on trouve au second livre des Maccabées, & sur lequel les Sçavans ne sont pas d'accord. Quelques-uns croient que c'est le nom d'une ville au-delà du Jourdain, où se donna un combat entre Judas Maccabée & Gorgias & Timothée. Quelques autres, comme Grotius & Hillerus, lisent Ephron, au lieu d'Esdrin. D'autres croient avec assez de vraisemblance, qu'Esdrin est un nom d'homme; qui cum Esdrin erant, c'est-à-dire, ceux qui étoient commandés par Esdras.

ESEBAN, *Eseban*, A'eban, (d) fut le second des fils de Dison, fils de Scïr.

ESEBON, *Esebon*, (e) l'un des enfans de Gad; il en est fait mention dans le livre de la Génèse.

ESEBON, *Esebon*, ville de Palestine. Voyez Esbus.

ESEC, *Esec*, A'e'ca, (f) fut père d'Ulam, de Jéhus, & d'Éliphalet.

ESELIAS, *Eselias*, E'ca'la,

(d) Genes. c. 36. v. 26.

(e) Genes. c. 46. v. 16.

(f) Paral. L. I. c. 8. v. 39.

(a) fut pere de Saphan, un de ceux que le roi Josias envoya pour rétablir la maison du Seigneur.

ESEM, *Esem*, Α'ε'μ, (b) ville de Palestine dans la tribu de Juda. C'est peut-être la même qu'Esmona ou Asmona.

ESEPE, *Æsepus*, Αἰσῆπις, (c) fleuve de l'Asie mineure, qui a été célébré par Homère. Il avoit sa source au mont Ida, assez près de celle du Granique, & couloit presque toujours à égale distance de ce fleuve jusqu'à la Propontide, où il avoit son embouchure. Elle étoit entre l'embouchure du Granique & celle du Tarsus. Homère fait commencer la Troade au fleuve Esepe. On le nomme Spiga dans les nouvelles Cartes.

ESEPE, *Æsepus*, Αἰσῆπις, (d) frere jumeau de Pédaeus, & fils de Bucolion, fils naturel du roi Laomédon. Il avoit eu pour mere une nymphe, dont son pere étoit devenu amoureux, en gardant les troupeaux de Laomédon, dans les pâturages de Phrygie. Il fut tué par Euryale, qui le dépouilla de ses armes.

ESER, *Eser*, Α'ε'ρ, (e) l'un des fils de Seïr, fut pere de Balaan, de Zavan, & d'Acac.

ESERNIE, *Æfornia*, (f) Α'ισπία. (a) ville d'Italie, selon Ptolémée & Strabon. Le premier l'attribue aux Samnites; & ses Interpreses, aussi bien que Léandre & Ortelius, marquent qu'on la nomme en Italien Sergna. Le second la met au nombre de quelques villes qui étoient tellement déchues de leur ancien état, qu'elles ne méritoient plus d'être au rang des villes. Il avoit dit auparavant qu'Alifa & Esernie étoient des villes des Samnites, mais que l'une avoit été ruinée durant la guerre des Samnites, & que l'autre subsistoit encore du tems qu'il écrivoit.

Ce Géographe lit dans un endroit Esernie, *Æfornia*, & dans un autre Esernine *Esernina*. C'est à cette dernière leçon que se rapporte le nom d'*Esernini*, que Pline donne aux habitans de cette ville. Tit-Live en appelle le territoire *Agrum Æforninum*; ce qui a encore quelque rapport à la même leçon.

Ce fut à Esernie que l'on transféra, l'an 89 avant l'Ère Chrétienne, le Conseil général d'une ligue qui s'étoit formée contre les Romains.

Le nom moderne d'Esernie est Isfornia, ville du comté de

(a) Paral. L. II. c. 34. v. 8.

(b) Josu. c. 15. v. 29.

(c) Homer. Iliad. L. II. v. 331 & seq. Strab. p. 552, 565, 575, 576, 581. & seq. Plin. T. I. p. 288.

(d) Homer. Iliad. L. VI. v. 20. & seq.

(e) Genes. c. 36. v. 21, 27.

(f) Ptolem. L. III. c. 1. Strab. pag. 236, 250. Plin. T. I. 169. Tit. Liv. L. X. c. 31. Vell. Patere. L. I. c. 14. Cicero. ad T. Pomp. Attic. L. VIII. Epist. 15. Roll. Hist. Rom. T. V. p. 525.

Molisse, dans le royaume de Naples. Elle est épiscopale, & cet évêché, suffragant de Capoue, est nommé *Iserpiensis*, dans une Notice imprimée parmi les Antiquités ecclésiastiques de Schelstrate. Mais, il est omis entre les suffragans de Capoue, dans une Notice. Dans l'Itinéraire d'Antonin, on lit *Sernicum*, entre Sulmone & Venuse; Sigonius & Celsus Citadinus Anglecus prétendoient, au rapport d'Ortélius, qu'il faut lire *Æfernia* en cet endroit. C'est ainsi que l'écrit Zurita, au lieu de *Serni*, *Sernicum*, *Serni Civitas*, qui étoient en divers exemplaires.

ESERNINUS, *Æferninus*, gladiateur, dont Cicéron parle quelque part.

ESERNINUS [MARCELLUS], *Marcellus Æferninus*, (a) naquit d'une fille d'Asinius Pollion. Ce grand homme prit plaisir à former son petit-fils, trouvant en lui de si heureuses dispositions pour l'éloquence, qu'il le regardoit comme devant être son héritier à cet égard, & recueillir pleinement cette partie de sa succession. C'est un des beaux exemples que l'Antiquité nous offre des soins paternels pour l'instruction d'un enfant. Asinius Pollion donnoit à son petit-fils des matières de déclamation; & lorsque le jeune homme avoit fini son discours, il le récitoit à son grand-

pere, qui lui corrigeoit son ouvrage avec l'attention d'un bon professeur de Rhétorique, remarquant ses omissions, & y suppléant; lui faisant sentir ce qui étoit vicieux, & le réformant. Ensuite, il plaidoit lui-même la cause de la partie adverse. Il paroît que les soins d'Asinius Pollion ne furent pas privés de leur fruit. Marcellus Eserninus fut compté parmi les orateurs. Mais, il faut qu'il n'ait pas vécu âge d'homme, puisque son nom ne se trouve point dans les fastes consulaires, & que l'histoire fait peu mention de lui.

Tacite compte Marcellus Eserninus au nombre des avocats qui sont parvenus au comble de la gloire & des honneurs, par l'intégrité de leur vie, & par une éloquence qui ne s'est laissé infecter d'aucune tache d'intérêt.

ESES, *Æsi*, *Αἴσι*, dieux qui étoient adorés par les Tyrhéniens, & qui présidoient au bonheur ou au bon destin. *Æsi* signifie destin; & *αἴσιος*, heureux.

ESION, *Æsion*, *Αἴσιων*. (b) On rapporte qu'Esion, interrogé sur les anciens Orateurs & sur ceux qui étoient alors, répondit, qu'il n'y avoit personne qui entendait les Anciens haranguer le peuple avec tant de gravité, de dignité & de décence, ne fût ravi en admiration; mais

(a) Tacit. Annal. L. II. c. 6, 7. | 212. T. II. p. 160, 161.
Crev. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 91. | (b) Plut. T. I. p. 853.

que quand on lisoit les oraisons de Démosthène, on les trouvoit beaucoup plus travaillées & plus fortes.

ESIS, *Æfis*, *Ἄσις*, (a) fleuve d'Italie. Tite-Live dit que les Sénonois s'emparèrent du païs situé entre l'Utens & l'Elis; & Strabon met l'Elis entre Ancone & Sénogallie. Ce dernier ajoute qu'il va se rendre dans la mer Adriatique. C'est aujourd'hui l'Esino dans la marche d'Ancone.

ESIS, *Æfis*, *Ἄλις*, (b) ville d'Italie, sur le fleuve de même nom, dans le territoire des Sénonois, selon M. de l'Isle dans son Atlas, ou des Olombres ou Olures, peuple qui étoit au-dessous de la Toscane, selon Ptolémée. Strabon la donne au Picénum de son tems; elle est à présent petite, quoique siege d'un Evêque suffragant immédiat du Saint-Siège. Son nom est *Jesi*, dans la marche d'Ancone.

ESIUM, *Æsum*, *Ἄσιον*, ville d'Italie, la même qu'Elis. Voyez Elis.

ESIUS, *Æsius*, *Ἄσιος*, (c) étoit frere d'Aphobe, contre lequel Démosthène prononça une harangue.

ESMONA, *Esmona*, (d) ou HESMONA, *Hesmona*, *Ἑσμονά*, ville de l'Arabie Pétrée, où les Hébreux firent une station dans le désert. Elle est at-

tribuée à la tribu de Juda, ce qui fait soupçonner que c'est la même qu'Essem, qui étoit aussi de cette tribu.

ESMUNUS, *Esmunus*, étoit un des dieux Cabires, selon certains.

ESNA, *Efna*, (e) ville de Palestine, située dans la tribu de Juda.

ESON, *Æson*, *Ἄσον*, (f) fleuve de Thessalie dans la Magnésie. Plutarque, parlant de Paul Émile, dit: » Le lieu où » il campoit étoit une campa- » gne rase & unie, très-pro- » pre à mettre en bataille un » corps de gens de pied pe- » samment armés; à droite & » à gauche il y avoit des cô- » teaux qui, touchant les uns » aux autres, fournissoient une » retraite sûre à l'infanterie » légère & aux gens de trait, » & leur donnoient aussi moyen » de dérober leur marche & » d'aller envelopper l'ennemi; » & tout le front étoit couvert » de deux fleuves, de l'Eson » & du Leucus, qui n'étoient » pas alors bien profonds à » cause de la saison, car on » étoit sur la fin de l'été, mais » qui ne laisserent pas de » faire de la peine aux Ro- » mains, & de déranger leur » marche. »

Il y avoit dans le même païs une ville du nom d'Eson. Elle le tiroit d'Eson, pere de Jason,

(a) Tit. Liv. L. V. c. 35. Strab. pag. 912.

217, 227. Plin. T. I. p. 171.

(b) Ptolem. L. III. c. 1. Strab. p. 227.

(c) Demosth. Orat. in Aphob. p. 911.

(d) Numer. c. 33. v. 29, 30.

(e) Josu. c. 15. v. 43.

(f) Plut. T. I. p. 263.

selon Étienne de Byzance.

ESON, *Æson*, A 1028, (a) pere de Jason & frere de Pélias, étoit fils de Créthée & de Tyro. Créthée, qui étoit roi d'Iolchos, laissa en mourant la couronne à Eson, l'aîné de ses enfans. Mais, Pélias s'étant rendu puissant, détrôna Eson, & l'obligea de vivre en simple particulier, sans oser le chasser d'Iolchos; cependant, pour s'assurer la couronne, lorsqu'il apprit qu'Alcimedé, femme d'Eson, venoit d'accoucher d'un fils, il chercha tous les moyens de le faire périr, parce que l'oracle qu'il avoit consulté après son usurpation, lui avoit prédit qu'il seroit détrôné par un Prince de la race des Éolides. Eson & Alcimedé, qui pénétrèrent les mauvais desseins du tyran, firent courir le bruit que le jeune Diomedé, [c'étoit le premier nom de Jason], étoit dangereusement malade, & peu de jours après ils publièrent sa mort. On fit même tous les apprêts des funérailles; mais, au lieu de l'enterrer, sa mere le porta secrètement sur le mont Pélion, où Chiron, l'homme le plus habile de son tems, prit soin de son éducation. D'autres disent que Pélias n'apprit qu'Eson avoit un fils, que lorsqu'il avoit déjà quelques années, & que pour le faire périr, il le fit embarquer sur un mauvais vaisseau;

mais que s'étant heureusement sauvé, Chiron le cacha dans son antre. Pindare, qui convient dans le fond de cette narration, suppose que Pélias ignoroit qu'Eson eût un fils, parce qu'Alcimedé, qui avoit caché sa grossesse, l'avoit envoyé d'abord après sa naissance dans l'antre de Chiron, avec beaucoup de soin.

Les Anciens varient beaucoup au sujet d'Eson, pere de Jason. Le Scholiaste d'Homère dit, sur l'autorité de Phérécyde, qu'Eson avoit possédé tranquillement la couronne, & qu'en mourant, il avoit établi Pélias tuteur de son fils Jason, à condition qu'il lui remettroit la puissance souveraine, lorsqu'il seroit en âge de régner; mais qu'Alcimedé, qui connoissoit l'ambition de son beau-frere, avoit enlevé secrètement son fils, pour le porter dans l'antre de Chiron. Suivant cette opinion, Eson seroit mort longtemps avant l'expédition des Argonautes. Valérius Flaccus dit que Jason ayant emmené avec lui Acaste, fils de Pélias, sans le consentement de ce Prince, il entra dans une telle fureur, qu'il résolut de tuer Eson, Alcimedé, & un autre enfant qu'ils avoient; mais que les deux époux prévinrent le tyran, en buvant le sang d'un taureau qu'ils venoient d'immoler, & qu'il exerça toute sa

(a) Diod. Sicul. pag. 188. Ovid. Metam. L. VII. c. 4. & seq. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. pag. 97, 361.

& suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 60. & suiv. T. XII. p. 142. T. XIV. p. 48.

rage contre l'enfant , qu'il fit cruellement mourir. Diodore de Sicile, qui raconte cette aventure à peu près de même que Valérius Flaccus , dit que ce ne fut que quelque tems après le départ de Jason , & lorsque le bruit s'étoit répandu qu'il avoit fait naufrage , & étoit péri avec tous ceux qui s'étoient embarqués avec lui , que Pélias, outré de douleur de la mort d'Acaste , avoit obligé Eson à boire du sang de taureau, tué son fils , & fait chercher la mère, pour l'immoler à sa fureur ; mais que cette Princesse s'étoit percé le sein , pour ne point tomber entre les mains du tyran ; ou , suivant Apollodore & Tzetzes , elle se pendit de désespoir. Enfin, une quatrième opinion , & celle qu'Ovide a suivie après Euripide , fait vivre Eson jusqu'au retour des Argonautes , & à l'arrivée de Médée , qui le rajeunit de la manière dont on va le raconter.

Pendant que toute la Thessalie se réjouissoit de l'arrivée des Argonautes , Eson fut le seul qui ne se trouva pas aux fêtes qu'on célébra à cette occasion. Accablé de vieillesse , & déjà sur le bord du tombeau, il ne put prendre aucune part à l'allégresse publique. Jason son fils , rouché de le voir en cet état , parla ainsi à Médée : « Je » sçais , ma chere épouse , que » vous m'avez sauvé la vie ; les » bienfaits dont je vous suis » redevable , sont au-dessus de

Tom. XVI,

» tout ce qu'on pourroit s'i-
» maginer. Cependant , j'ai
» encore une nouvelle grâce à
» vous demander ; retranchez
» quelques années de ma vie
» pour les ajouter à celles de
» mon pere ; vous le pouvez ,
» puisqu'il n'est rien d'impossi-
» ble à votre art. « En parlant
ainsi , il ne put retenir ses lar-
mes. Médée fut touchée des
sentimens de Jason pour son pere ;
elle se souvint d'Ætès qu'elle
avoit abandonné ; mais , elle
n'en témoigna rien. « Ce que
» vous exigez de moi , lui dit-
» elle , est tout à fait injuste ;
» croyez - vous , mon cher
» époux , qu'aucun motif puisse
» m'engager à abrégér des
» jours qui me sont si chers ? Si
» j'étois capable de le faire ,
» je prierois la déesse Hécate
» de m'en empêcher ; l'amour
» que vous avez pour votre
» pere exige un crime que je
» ne suis pas capable de com-
» mettre. Cependant , vos
» vœux seront satisfaits , mais
» d'une manière à laquelle vous
» ne vous étiez pas attendu.
» Je vais employer tous mes
» soins à prolonger la vie d'un
» pere que vous aimez. «

Là-dessus elle sortit du pa-
lais ; & ayant vu descendre du
ciel un char traîné par des dra-
gons ailés , & y étant montée ,
elle parcourut diverses régions ,
& y recueillit des herbes de
toutes sortes d'espèces. Lors-
qu'elle fut de retour , elle s'ar-
rêta devant la porte de son
palais , couverte seulement du

N

ciel, défendit aux hommes de s'approcher d'elle, dressa deux autels de gazon, & consacra celui de la droite à Hécate, & celui de la gauche à la Jeunesse. Après les avoir environnés de fougere & de quelques branches d'arbres, elle fit non loin de-là deux petites fosses, sacrifia une brebis noire, à qui elle coupa la gorge, & remplit du sang de cette brebis les deux fosses qu'elle avoit faites; puis elle versa du vin dans l'une, & du lait dans l'autre; mais, en faisant cette cérémonie, elle prononçoit quelques paroles, par lesquelles elle adoucissoit les puissances infernales, & pria Pluton & Proserpine de ne se point hâter de dépouiller le vieux Eson de l'ame qui le faisoit vivre. Lorsqu'elle se les eut rendu favorables par de longues prières, elle fit apporter Eson devant ces autels, & l'ayant endormi d'un profond sommeil, elle l'étendit comme mort sur des herbes dont elle avoit couvert la terre. Et en même tems elle fit retirer Jason & ceux de sa suite, & leur défendit de regarder les cérémonies qu'elle faisoit, de peur d'en profaner le mystère. Ils obéirent à cet ordre; & alors Médée, toute échevelée comme une Bacchante, tournant à l'entour des autels où elle avoit allumé du feu, trempa plusieurs torches dans ces fosses pleines de sang, & les alluma sur ces autels toutes sanglantes, comme elles

étoient. Ensuite, elle purifia le corps d'Eson trois fois avec de l'eau, trois fois avec du soufre, & trois fois en le faisant passer par la flamme; & cependant, les herbes & les autres drogues bouilloient dans un grand chaudron. Elle y avoit mis des racines qu'elle avoit prises dans les vallons de la Thessalie, des graines, des fleurs, de certaines essences noires, & beaucoup d'autres choses.

Tout ce qui tomboit à terre de ce qui bouilloit dans ce chaudron, la faisoit aussi-tôt germer, & faisoit naître des herbes ou des fleurs. Quand Médée eut fait cette épreuve, elle coupa la gorge à Eson, en fit sortir tout le vieux sang, & fit couler en sa place le suc de toutes les drogues qu'elle avoit fait bouillir ensemble. Aussi-tôt que le corps d'Eson en eut été rempli, ou par la bouche, ou par sa plaie, sa barbe & ses cheveux se revêtirent de couleurs de jeunesse, quitterent le blanc, & prirent le noir. Son embonpoint lui revint, la pâleur quitta son visage, toutes ses rides se remplirent, tout son corps reprit sa vigueur; & ce vieillard, devenu jeune, s'étonna de se revoir dans l'état où il étoit il y avoit quarante ans, sans avoir rien perdu de l'expérience que la vieillesse lui avoit acquise.

Comme il y a des fables qui regardent la morale, d'autres la politique, & d'autres la nature,

il est certain que les unes & les autres ne contiennent point de secrets qu'il soit impossible de pénétrer, & que les Anciens se feroient moqués de nous, s'ils avoient voulu nous faire croire que de la privation, comme dit la philosophie, on peut revenir à l'habitude, c'est-à-dire, de la mort à la vie. Il ne faut donc pas croire, que Médée ait ressuscité Eson; c'est un secret qui surpasse la nature, & que Dieu a voulu se réserver. Que veut donc nous apprendre la fable d'Eson? L'on dit que Médée établit quelques exercices, qui rendoient plus robustes & plus forts les corps délicats & efféminés, & qu'on a feint de-là qu'elle ramenoit à leur première jeunesse les vieillards les plus languissans. D'ailleurs, comme Médée étoit sçavante dans la connoissance des simples & de la médecine, il est croyable que par des médicamens salutaires, elle prolongeoit la vie des vieillards, & de ceux que nous appellons valétudinaires, ou malades.

ESONIDES, *Æsonides*, surnom de Jason, parce qu'il étoit fils d'Eson.

ÆSOPE, *Æsopus*, Ἀἰσώπης, (a) Phrygien, naquit dans un bourg de l'Asie mineure, nommé Amorium. Il vivoit du tems de Solon, sous la 51.^e Olympiade, vers l'an 576 avant l'Ère Chrétienne, & sous le règne de

Crésus, dernier roi de Lydie. La nature, en lui donnant beaucoup d'esprit, le fit naître si laid de visage & si difforme, qu'à peine avoit-il la figure d'un homme; elle lui refusa même jusqu'au libre usage de la parole. Avec ces défauts, vrais, ou supposés, car de sçavans Auteurs, comme Méziriac, ont prouvé qu'ils n'étoient que feints, au moins celui de la laideur; avec ces défauts, dis-je, Esope tomba encore dans l'esclavage; mais, son ame se maintint toujours libre & indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'eut Esope, fut un certain Zémarque, ou Démarque, surnommé Caraius, natif & habitant d'Athènes. Il y a apparence que ce fut là où Esope apprit la pureté de la langue Grecque. Quoi qu'il en soit, son maître l'envoya aux champs labourer la terre, & le donna à un certain Zénas, qui étoit comme son maître d'hôtel. Celui-ci le vendit à un marchand; & ce marchand, étant allé à Samos, revendit Esope à un Philosophe nommé Xanthus. C'est sous ce dernier maître qu'il fit paroître la vivacité de son esprit, par diverses réponses, qui font juger de son caractère. Xanthus étant allé se promener à la campagne, un jardinier lui demanda, pourquoi les plantes qu'il cultivoit avec tant de

(a) Plut. T. I. p. 94, 247. Phed. L. I. Fab. 2. L. II. Fab. 9. Herod. L. II. c. 134. Roll. Hist. Anc. T. I. pag. 383. T. II. p. 79. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. p. 48. & suiv.

soin, ne profitoient pas autant que celles que la terre produisoit d'elle-même, quoiqu'elles ne fussent point cultivées. Le philosophe rapporta tout à la providence, & continua sa promenade; mais, Esope s'arrêtant avec le jardinier, compara la terre à une femme, qui ayant des enfans d'un premier mari, en épouse un autre qui a aussi des enfans d'une autre femme, & qui préfère les siens à ces derniers; ainsi la terre, disoit-il, est marâtre des productions du travail & de la culture, & véritable mere des siens propres. Cette raison satisfit le jardinier.

Une autrefois, que son maître avoit dessein de régaler quelques amis, il lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur. Il n'acheta que des langues. Ne l'avois-je pas commandé, lui dit Xanthus tout en colere, de prendre au marché tout ce qu'il y auroit de meilleur? Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue, reprit Esope? C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité & de la raison. Par elle on bâtit les villes, & on les police, on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Hé bien, dit Xanthus, qui prétendoit l'attrapper, achete-moi demain ce qu'il y a de pire, ces mêmes personnes viendront chez moi, & je veux diversifier,

Le lendemain, Esope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mere de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions & des guerres. Elle est l'organe de l'erreur, du mensonge, de la calomnie, des blasphèmes.

Esope eut encore pour maître un autre Philosophe, Samien de nation, nommé Idmond ou Jadmond. C'est à ce dernier maître qu'Esope est redevable de sa liberté. Il s'acquit tant de réputation parmi les Grecs, qu'il trouva moyen de les porter à se révolter contre Crésus. Malgré cela, un des premiers usages qu'il fit de sa liberté, ce fut d'aller chez ce Prince, qui, sur sa grande réputation, desiroit depuis long-tems de le voir. Sa taille & sa mine rabattirent beaucoup d'abord de l'opinion qu'il en avoit conçue. Mais, la beauté de son esprit éclata bientôt à travers ces voiles & ces dehors grossiers qui la couvroient; & ce Prince comprit, comme le disoit Esope dans une autre occasion, qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y est enfermée.

Il fit plusieurs voyages dans la Grece, soit pour son plaisir, soit pour les affaires de Crésus. Passant par Athènes, peu de tems après que Pisistrate y eut usurpé la puissance souveraine, & aboli l'Etat populaire, & voyant que les Athéniens por-

toient ce nouveau joug fort impatiemment, il leur raconta la fable des grenouilles, qui demanderent un Roi à Jupiter. Il se fit connoître aussi à la cour du roi de Babylone & à celle du roi d'Égypte.

Il étoit auprès de Crésus, lorsque Solon vint voir ce Prince, & il fut fort fâché du mauvais accueil que Solon en reçut. Il lui dit par forme d'avis : *Solon, il faut ou n'approcher point du tout des Rois, ou ne leur dire que des choses qui leur soient agréables. Dites plutôt*, répondit Solon, *qu'il faut ou ne les point approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles.*

Plutarque nous apprend la manière, dont Esope mourut. Il étoit allé à Delphes chargé d'or & d'argent, avec ordre d'offrir, au nom de Crésus, un grand sacrifice à Apollon, & de donner à chaque habitant une somme considérable. Une querelle qui s'éleva entre lui & ceux de Delphes, fut cause qu'après avoir fait le sacrifice, il renvoya à Crésus l'argent qu'il avoit reçu de lui, prétendant que ceux à qui ce Prince l'avoit destiné, s'en étoient rendus indignes. Les habitans de Delphes le firent condamner comme coupable de sacrilège, & le précipiterent du haut d'un rocher. Le dieu, irrité de cette action, les châtia par la peste & par la famine; de sorte que pour faire cesser ces maux, ils firent signifier dans toutes les assemblées de la Grece, que si

quelqu'un venoit exiger, pour l'honneur d'Esope, la vengeance de sa mort, ils lui donneroient satisfaction. A la troisième génération, il se présenta un homme de Samos, qui n'avoit d'autre relation à Esope, sinon qu'il étoit issu des personnes qui avoient acheté ce fabuliste. Les Delphiens donnerent satisfaction à cet homme, & se délivrerent ainsi des maladies & de la disette qui les tourmentoient.

Les Athéniens, justes estimateurs de la vraie gloire, érigerent à ce sçavant & spirituel esclave une statue magnifique; pour faire sçavoir, dit Phedre, que la carrière de l'honneur étoit ouverte indifféremment à tous les hommes, & que c'étoit, non à la naissance, mais au mérite, qu'on rendoit ce glorieux hommage.

Æsopo ingentem statuam posuere Attici,

Servumque collocarunt aterna in basi,

Patere honoris scirent ut cuncti viam,

Nec generi tribui, sed virtuti gloriam.

Esope est regardé comme l'auteur & l'inventeur de cette manière simple & naturelle d'instruire par des apologues & des fictions; & c'est ainsi qu'en parle Phedre. Mais, à proprement parler, la gloire de cette invention est due au poëte Hésiode; invention peu importante, ce semble, & d'un mérite

fort médiocre , & qui a pourtant été très-estimée & mise en usage par les plus sublimes Philosophes , & les plus habiles Politiques. Platon nous apprend que Socrate , peu de momens avant sa mort , mit en vers quelques fables d'Esopé ; & Platon lui-même recommande avec beaucoup de soin aux nourrices d'en faire apprendre de bonne heure aux enfans , pour leur former les mœurs , & leur inspirer l'amour de la sagesse.

On peut dire des fables , que c'est un langage muet , que toutes les nations entendent , un sentiment gravé dans la nature , que chacun porte en soi-même. Esopé est le premier , entre les Écrivains profanes , qui l'a saisi , qui l'a développé , qui en a fait d'heureuses applications , & qui a rendu les hommes attentifs à cette sorte d'instruction naïve , qui est à la portée de toutes les conditions & de tous les âges. Il est le premier qui , pour donner du corps aux vertus , aux vices , aux devoirs , aux maximes de la société , a imaginé , par un ingénieux artifice & par un innocent mensonge , de les revêtir d'images gracieuses , empruntées de la nature , en donnant de la voix aux bêtes , & du sentiment aux plantes , aux arbres , & à toutes les choses inanimées.

Les fables d'Esopé sont dénuées de tout ornement & de toute pature , mais pleines de sens , & à la portée des plus petits enfans , pour qui elles

étoient composées. Celles de Phèdre sont un peu plus relevées & plus étendues , mais cependant d'une simplicité & d'une élégance qui ressemblent beaucoup à l'atticisme dans le genre simple , c'est-à-dire , à ce qu'il y avoit de plus fin & de plus délicat chez les Grecs. M. de la Fontaine , qui a bien senti que notre langue n'étoit point susceptible de cette simplicité ni de cette élégance , a égayé ses fables par un tour naïf & original , qui lui est particulier , & dont personne n'a pu approcher.

Il n'est pas facile de décider si Esopé se mit , de dessein formé , à composer ses fables ; mais , de quelque façon & dans quelque vue qu'il les ait composées , il est certain qu'elles ne sont pas toutes parvenues jusqu'à nous. Les Anciens en ont cité quelques-unes qui nous manquent. Il n'est peut-être pas moins certain que celles que nous avons , ne sont pas telles qu'il les avoit faites. Les Sçavans ont toujours pensé que le recueil qui porte son nom , étoit l'ouvrage de Planude , moine Grec du quatorzième siècle , qu'on soupçonne , ou d'avoir altéré les manuscrits originaux , en substituant son style à celui de l'Auteur , ou d'avoir fabriqué les fables qu'il a publiées sous un nom propre à les accréditer ; & ce qui forme un préjugé en faveur de la dernière opinion , c'est que l'on ne connoît , dit Fabricius , aucun

manuscrit d'Esopé, qui soit antérieur au tems de Planude. Il y auroit un moyen d'éclaircir ce point de critique. M. Lebeuf, dans son mémoire sur les anciennes traductions en langue Françoisé, parle de traductions des fables d'Esopé, faites à la fin du douzième siècle, & au commencement du quatorzième. Il s'agiroit de comparer ces fables Françoises avec le texte Grec que nous avons sous le nom d'Esopé; si elles s'y trouvoient conformes, Planude seroit justifié. Au reste, quand la comparaison tourneroit à la décharge de Planude, quand le manuscrit d'Isaac Vossius auroit les 500 ans d'ancienneté, que Charles Boyle lui attribue, & que celui de Florence, cité par le pere de Montfaucon, dans son voyage d'Italie, seroit encore plus ancien; nous ne pourrions pas avec cela nous flatter d'avoir les véritables fables d'Esopé, s'il est vrai, comme plusieurs le pensent, qu'elles ne se soient originairement conservées que dans la mémoire de quelques hommes qui les avoient apprises par cœur.

Il est du moins évident que la plupart des affabulations, *ἑπιμύθια*, qui comprennent les moralités, ne sçauroient être d'Esopé; plusieurs de ces affabulations sont visiblement empruntées, ou imitées d'ouvrages postérieurs à Esopé.

Que nous reste-t-il donc du héros de l'Apologue? A la réserve d'un petit nombre de fa-

bles qu'Aristote, Plutarque & d'autres Anciens ont rapportées comme de lui, & qu'on peut, sur leur témoignage, lui attribuer légitimement, il ne nous reste que son nom; mais, ce nom nous a été transmis avec une distinction qui lui est particulière. L'antiquité a pris soin elle-même de le perpétuer, en le faisant servir à caractériser le genre d'ouvrage par lequel Esopé s'étoit illustré; l'Apologue est constamment désigné chez les Anciens, soit Grecs, soit Latins, par les mots *Ἀἰσώπιος μῦθος*, *οὐ λόγος*, *Æsopia fabula*.

ESOPE, *Æsopus*, *Ἀἰσώπιος*, Auteur d'un éloge de Mithridate, étoit lecteur de ce Prince, & vivoit vers la 173^e. Olympiade, l'an 88 avant J. C. Il composa un ouvrage sur le ravissement d'Hélène, dans lequel il faisoit mention d'une pierre imaginaire nommée Astérites, qui s'enflamme aux rayons du soleil, & qui a une vertu surprenante pour les philtres, c'est-à-dire, pour donner de l'amour. Il y a quelque apparence qu'Esopé parla de ce philtre, parce que pour excuser Hélène, il feignit que Pâris ne l'enleva, qu'après lui avoir donné de l'amour par des moyens extraordinaires. Les Naturalistes disent que cette pierre se trouve dans la tête d'une baleine, qu'on appelle *Pan*.

ESOPE [CLODIUS], *Clodius Æsopus*, fameux comédien, qui

vivoit vers l'an de Rome 670, & 84 avant J. C. (a) Il passe pour avoir été le plus célèbre acteur qu'aient eu les Romains pour le tragique. Il étoit ami de Cicéron, qui s'étoit mis sous sa discipline pour se perfectionner dans l'action ; & il alloit souvent entendre les harangues d'Hortensius, comme Valere-Maxime le remarque. Clodius Esope faisoit des dépenses prodigieuses. Pline parle d'un repas, où il fit servir un plat de terre qui coûtoit dix mille francs. Ce plat ne fut rempli que d'oiseaux qui avoient appris à chanter ou à parler, & qui coûtoient chacun six cens livres. Le fils de Clodius Esope ne donna pas moins dans le luxe que son pere. Il ne se contentoit pas de donner à ses conviés les oiseaux qui coûtoient le plus, comme sont ceux que l'on instruit à chanter, il leur donnoit aussi à avaler des perles dissoutes. Quelques-uns, entr'autres Valere-Maxime, en parlent comme si cette extravagance lui fût très-ordinaire ; mais, Pline insinue qu'il ne fit avaler des perles qu'une seule fois. Horace ne parle que d'une perle de grand prix, que le fils de Clodius Esope avala, dissoute dans du vinaigre.

Clodius Esope, malgré ses grandes dépenses, mourut riche de près de deux millions. On raconte de lui, que jouant

un jour le rôle d'Atrée, lorsqu'il fut à la scène où ce Prince délibère quelle vengeance il prendra de son frere Thyeste, un de ses domestiques étant venu à passer inconsiderément devant lui, dans le moment que la violence de sa passion l'avoit mis hors de lui-même, il lui donna un si grand coup de son sceptre qu'il l'étendit mort à ses pieds.

On assure que Clodius Esope & Roscius ont été les meilleurs acteurs qu'on ait vus autrefois à Rome, le premier pour le tragique, comme on l'a déjà dit, & le second pour le comique.

ESOPE, *Æsopus*, Αἰσωπος, (b) l'un des serviteurs de la reine Alexandra, fille d'Hircan, eut ordre de cette Princesse de faire faire deux coffres en forme de bieres, dans l'un desquels elle vouloit qu'on l'ensermât, & son fils Aristobule dans l'autre, pour les emporter de nuit dans un vaisseau, qui étoit tout prêt à faire voile en Égypte. Alexandra espéroit se délivrer par ce moyen de la tyrannie d'Hérode son gendre, & trouver un asyle sûr auprès de Cléopâtre reine d'Égypte. Mais, Esope fit confidence de la chose à Sabion, l'en croyant instruit, parce qu'il passoit pour être fort ami de sa maitresse, & grand ennemi d'Hérode. Cet homme, ravi de trouver une

(a) Plut. Tom. I. pag. 263. Cicér. ad Amic. L. VII. Epist. 1. Plin. T. I. p. 121. T. II. p. 712. Horat. L. II. Satyr.

3. v. 239. Valer. Max. L. IX. c. 1.

(b) Joseph. de Antiq. Judaic. L. XV, p. 514.

occasion favorable pour gagner l'affection d'Hérode , lui découvrit le dessein d'Alexandra ; & ce Prince , qui n'étoit pas moins adroit que vindicatif , la laissa se mettre en devoir de l'exécuter , sans la faire arrêter avec son fils , que lorsqu'on les emportoit dans ces coffres faits en forme de bieres. Comme il n'osoit faire de mal à Alexandra , de peur que Cléopâtre n'en eût du ressentiment , il fit semblant de lui pardonner , & affecta de paroître clément envers la mere & le fils , par une grandeur de courage ; mais , il résolut de perdre Aristobule à quelque prix que ce fût , & de différer seulement quelque tems , pour mieux cacher son dessein.

ESPAGNE, *Hispania* , (*a*) Ἰσπανία , Ἰσπρία , vaste contrée d'Europe , où elle formoit une presqu'île , qui ne tenoit au continent , c'est-à-dire , à la Gaule , que par l'espace occupé par les monts Pyrénées. Tout le reste de l'Espagne étoit baigné par les eaux de la mer. Celles de la mer Méditerranée baignoient ses côtes à l'Orient & au Midi , & celles de la mer Atlantique les baignoient à l'Occident. Ce que nous appellons aujourd'hui le détroit de Gibraltar , faisoit la sépa-

ration de l'Espagne d'avec la Mauritanie , province d'Afrique.

L'Espagne a porté divers noms chez les Anciens. Ils l'ont appelée Hespérie , Ibérie & Celtibérie. Ce premier nom , qui signifie pais d'Occident , lui a été donné par les Grecs , à cause de sa situation à leur égard. Celui d'Ibérie paroît venir du fleuve Ibérus , aujourd'hui l'Ebre ; ou du terme Chaldaïque *Aberin* , qui signifie extrémité , parce qu'on regardoit autrefois cette région comme l'extrémité du monde. Les Phéniciens ou Chananéens y vinrent faire des établissemens 1500 ans avant Jesus-Christ ; & Bochard prétend que le nom de Spanica , d'où vient celui d'Espagne , se tire d'un mot Phénicien , qui veut dire Lapin , parce qu'il y en avoit un grand nombre. Enfin , le nom de Celtibérie fut aussi donné à l'Espagne , & quoique Ptolémée ne comprenne sous ce nom qu'une partie de l'Espagne Tarragonoise , il paroît que les Anciens l'ont donné à toute l'Espagne ; puisque Diodore de Sicile appelle les Lusitaniens , qui occupoient à peu près ce qu'on nomme aujourd'hui le Portugal , les plus courageux des Celtibériens. Il seroit dif-

(*a*) Ptolem. L. II. c. 4. & seq. Strab. pag. 136 , 137. & seq. Pomp. Mel. pag. 138. & seq. Solin. pag. 169. & seq. Diod. Suid. p. 214. & seq. Herod. L. IV. c. 49. Corn. Nep. in Annib. c. 3. in Annib. c. 2 , 3. Just. L. XII c. 13. L. XLII. c. 5. L. XLIV. c. 1. & seq.

Tit. Liv. L. XXI. & seq. Lib. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 117 , 118 , 133. & suiv. Hist. Rom. T. II. pag. 456. T. III. p. 26. & suiv. Tom. V. p. 102. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 78 , 79.

facile de décider si un nom général à tout le païs auroit été restreint dans la suite à une province, comme nous voyons aujourd'hui le nom de Bourgogne, autrefois commun à un royaume, réduit à une province; ou si c'est le nom d'un canton, qui par quelque prérogative à été transporté à toute la nation, comme celui de Suïtz, qui n'est qu'un petit canton, est devenu commun à tout le corps Helvétique.

Quant au nom d'Espagne, il vient, selon Justin, de celui d'Hispanus, Prince qui régna dans ce païs.

HISTOIRE ABRÉGÉE

des principales révolutions arrivées anciennement en Espagne.

On dit en général que la nation des Celtes, descendans d'Ascenez, l'un des fils de Japhet, occupa l'Espagne, les Gaules, les isles Britanniques, la Germanie, l'Illyrie; & il est certain au moins que les Romains, lorsqu'ils entrèrent en Espagne, y trouverent plusieurs peuples qui conservoient encore le nom de Celtes, ou ce qui est la même chose celui de Gaulois. Hérodote, le plus ancien des Historiens qui sont venus jusqu'à nous, dit que les Cynes étoient les plus occidentaux de toute l'Europe après les Celtes; ce qui donne lieu de croire que ce peuple occupoit les environs de la Guadiane, jusqu'au cap Saint Vincent. Héro-

dote ajoute que les Gletes étoient un peu plus au septentrion; après quoi il nomme les Tartesses, les Elbestiens, les Mastienes, les Celcians, & le Diorhodane. Ce dernier nom paroît être un nom corrompu; mais, on sçait d'ailleurs, que les Tartesses habitoient la côte de l'Océan, voisine de Cadix, & les Mastienes celle qui est la plus proche du détroit. D'où l'on conclut que les autres peuples nommés par cet Auteur, étoient ceux qui occupoient la côte méridionale de l'Espagne. Cette côte étoit la plus connue des Grecs, parce que c'étoit celle où l'on faisoit le plus de commerce. Ils y avoient bâti quelques villes, comme Abdéra, qu'on croit être Almerie, proche du cap de Gattes, & Héraclée au détroit. Ils en bâtirent d'autres ensuite sur la côte orientale, comme Roses, autrefois Rhodes, & tout auprès Empurias sur le Fluvia, & même si l'on en croit quelques-uns, Lisbonne à l'embouchure du Tage dans l'Océan, & Tui sur le Minho; mais, ce qu'on dit de ces deux dernières n'est pas soutenable.

Les Phéniciens, comme on l'a déjà dit, vinrent aussi en Espagne dans le dessein d'étendre leur commerce sur la Méditerranée; & ils passent même pour les premiers qui aient connu ce païs, ce qui ne doit s'entendre que d'une découverte pareille à celle de l'Amérique, puisqu'ils le trou-

verent peuplé. Ils firent d'abord des établissemens à Cadiz, qu'ils nommerent Gadir, qui en leur langue signifie haie ou rempart. Ils fonderent ensuite d'autres colonies, comme Malaga, &c.

Vinrent ensuite les Carthaginois. On ne sçait pas précisément dans quel tems ils entreurent en Espagne, ni jusqu'où d'abord ils poussèrent leurs conquêtes. Il y a de l'apparence que dans ces premiers commencemens elles furent fort lentes, parce qu'ils avoient affaire à des peuples très-belligueux, & qui se défendoient avec beaucoup de courage. Ils n'en seroient même jamais venus à bout, comme l'observe Strabon, si les Espagnols réunis tous ensemble avoient formé un corps d'État, & s'étoient prêté un mutuel secours. Mais, chaque canton, chaque peuple étant entièrement séparé de ses voisins, sans avoir avec eux ni commerce, ni liaison, il falloit les dompter les uns après les autres; ce qui d'un côté fut la cause de leur perte, mais de l'autre, faisoit traîner les guerres en longueur, & rendoit la conquête du pays beaucoup plus difficile. Aussi, a-t-on remarqué que quoique l'Espagne ait été la première province de celles qui sont dans le continent, que les Romains aient attaquée, elle est la dernière qu'ils aient domptée, & elle ne passa entièrement sous leur joug, qu'après plus de deux

cens ans d'une vigoureuse résistance.

Ce qui donna d'abord occasion aux Carthaginois de passer en Espagne, fut le secours qu'ils envoyèrent aux Gaditains contre les Turdétains. Ils s'emparèrent de Cadiz, & y envoyèrent toujours depuis des gouverneurs. Ils s'assujettirent ensuite peu à peu une grande partie de l'Espagne, en lui laissant les apparences de la liberté. Les habitans de la côte méridionale étoient connus sous le nom de Penes, *Pani*, comme sous leur ancien nom de Bastules. Une ville nommée Rubricata, sur le Lombregat; une autre à l'embouchure de l'Ebre, connue sous le nom de Carthage; une autre encore de même nom, présentement Carthagène, entre le cap de Palos & le Guadalentin; Brecar, aujourd'hui Braga sur la Lima; diverses autres villes bâties par les Carthaginois sur toutes les côtes, les assuroient de la fidélité des peuples qui s'étoient soumis à eux, ou qui paroissoient encore libres sous le nom de confédérés ou alliés. Ils continuèrent long-tems à étendre leurs conquêtes sans être troublés par les étrangers; mais, les Romains les ayant vaincus en Sicile, & les ayant forcés de faire une paix désavantageuse, l'an 241 avant Jesus-Christ, les obligèrent encore peu après de se contenter de l'Espagne située au-delà de l'Ebre, & les forcèrent de s'engager par un traité

à ne rien entreprendre au septentrion de ce fleuve. Annibal viola ce traité presque aussitôt, & il alluma une guerre dont les événemens furent aussi surprenans que divers. Pendant qu'il ravageoit l'Italie comme un foudre, les deux Scipions, généraux Romains, conquièrent une partie de l'Espagne ; mais, ayant grossi leurs armées des troupes du pais-même, ils en furent trahis, & perdirent la vie en combattant contre les Carthaginois. Un simple officier, ayant pris alors la conduite de l'armée Romaine, la conserva ; ensuite Scipion, surnommé depuis l'Africain ; ayant désait en diverses batailles, trois généraux Carthaginois, les chassa entièrement de l'Espagne, à laquelle ils renoncèrent par les traités de paix qu'ils furent contraints d'accepter, l'an 201 avant J. C.

Lorsque les Romains entrèrent dans l'Espagne, ils la trouverent partagée entre divers peuples, dont ils ont conservé les noms à la postérité, sans marquer bien précisément l'étendue du pais que chacun d'eux occupoit. Quoiqu'ils n'y eussent point de concurrens, ils ne posséderent paisiblement presque aucune partie, jusqu'au règne d'Auguste. Les Celtibériens sur-tout, & les Lusitaniens leur firent beaucoup de peine ; mais, une seule ville des Arévaces, Numance, les inquiéta plus que tous les autres peuples. Il y avoit

plus de soixante ans qu'ils avoient chassé les Carthaginois, lorsqu'ils entreprirent de s'assujettir les Callaiques, & ils ne purent dompter que les Brecaires. Les Callaiques au-delà du Minho, les Aitures & les Cantabres, conserverent leur liberté jusqu'au règne d'Auguste.

Les successeurs de ce Prince, ayant soutenu long-tems les efforts des nations Barbares qui attaquoient l'Empire de tous côtés, perdirent presque entièrement l'Espagne. Les Alains, les Vandales & les Sueves ayant ravagé les Gaules sans opposition, passerent enfin les Pyrénées, & après avoir parcouru toute l'Espagne d'un bout à l'autre, la partagerent entr'eux, l'an de Jesus-Christ 411. Les Historiens, parlant de ce partage, disent que les Vandales & les Sueves occuperent la Galice ; qu'à leur midi les Alains s'emparerent de la Lusitanie, & de la province Carthaginoise dans toute la largeur de l'Espagne, & que la Bétique fut cédée aux Vandales Silingés. A quoi ils ajoutent, que les peuples de la Tarragonoise, que ces Barbares laissoient à l'empire, ayant pris les armes soit pour se défendre contre eux, soit pour se délivrer des concussions & des cruautés des Gouverneurs, acheverent de ruiner l'Espagne. Ces rebelles sont connus sous le nom de Bagaudes ; & ils donnerent bien de la peine aux généraux Ro-

ains. Pour les Barbares , Ataulpho , roi des Visigoths , qui venoit de ravager l'Italie , ayant fait la paix avec Honorius , se chargea de les détruire ; mais , une mort prématurée l'ayant empêché d'exécuter ses desseins , Vallia , l'un de ses successeurs , suivant ses vues , détruisit le nouveau royaume des Alains , dès l'an 418. On ajoute que les Vandales Silingés furent aussi défaits , & chassés de la Bétique par Vallia. Mais , les Vandales de Galice s'y établirent presque aussitôt , ayant été poussés jusque-là par les généraux Romains , après avoir eux-mêmes obligé les Sueves de se retirer au-delà des montagnes de Galice , sur les bords de l'Océan. La défaite du comte Castin ayant obligé enfin les Romains de laisser les Vandales en repos , ils s'établirent le long du Guadalquivir , & donnèrent au pays qu'ils occupèrent le nom de Vandalousie , qui fut un peu changé depuis. Mais , ils n'y demeurèrent pas long-tems , & ils abandonnerent l'Espagne dès l'année 428 , pour aller faire la conquête de l'Afrique. Leur retraite fut moins favorable aux Espagnols qu'aux Sueves , qui sortirent alors de leurs montagnes , & qui malgré quelques échecs , conquièrent en peu de tems toute la Lusitanie , & une partie de la Bétique. Il est vrai que de ces conquêtes ils ne conservoient trente ans après que les pays les plus proches de la

Galice. Les rois Goths & les princes Bourguignons , prenant en main les intérêts des Empereurs , les maltraiterent , & ils continuèrent de se ruiner par les guerres civiles.

Dans ce tems-là même , c'est-à-dire , vers l'an 456 , les Goths commencèrent à faire des établissemens durables en Espagne , & l'on assure qu'ils les firent du consentement de l'Empereur Marcien. Lorsqu'ils y furent établis , diverses petites républiques qui s'y étoient formées , & qui s'étoient soustraites à toute domination , furent forcées en très-peu de tems de recevoir la loi d'eux. Ils enleverent aussi peu à peu toutes les villes que les Empereurs d'Orient s'étoient conservées sur les côtes. Leuvigilde , un de leurs Rois , qui commença à régner l'an 508 , acheva d'en chasser les Grecs ; & ce fut lui aussi , qui , sous prétexte de venger les mauvais traitemens faits au roi Euric , & de punir l'insolence d'Auduca , qui s'étoit emparé de la couronne , détruisit le royaume des Sueves dans la Galice. Les successeurs de Leuvigilde furent maîtres absolus de toute l'Espagne , à l'exception de la Cantabrie , qui étoit soumise aux Rois de France ; mais , le roi Sisebut la leur enleva l'an 612. Enfin , le royaume des Goths en Espagne fut détruit lui-même par les Sarrafins d'Afrique , le comte Julien les y ayant attirés , pour se venger de l'affront fait à sa

file ou sa sœur , par le roi Roderic , qui l'avoit violée. Les siècles suivans ont produit bien d'autres révolutions ; mais , elles ne font point comprises dans les bornes de cet Ouvrage.

Mœurs des Espagnols.

Les Espagnols , selon Diodore de Sicile , avoient une coutume assez singulière. Ceux d'entr'eux qui étoient à la fleur de leur âge , mais plus particulièrement ceux qui se voyant dénués des biens de la fortune , se trouvoient de la force & du courage , ceux-là , dis-je , ne prenant avec eux que des armes seules , s'assembloient sur des montagnes escarpées. Formant ensuite de nombreux corps de troupes , ils parcouroient toute l'Espagne , & s'enrichissoient par leurs vols & par leurs rapines. Ils se croyoient même à l'abri des dangers dans cette expédition ; car , étant armés à la légère , & d'ailleurs extrêmement agiles , il étoit très-difficile de les surprendre , d'autant plus , qu'ils se retiroient fréquemment dans les creux de leurs rochers , qui étoient pour eux des lieux de sûreté , & où l'on ne pouvoit conduire des troupes réglées. C'est pourquoi les Romains , qui les avoient souvent attaqués , avoient bien réprimé leur audace ; mais , ils n'avoient jamais pu faire entièrement cesser leurs brigandages.

Selon Justin , les corps des

Espagnols étoient faits à la faim & au travail , & leurs courages au mépris de la mort. Leur frugalité dure & serrée alloit jusqu'à l'excès. La guerre leur plaisoit mieux que le repos , & s'ils n'avoient point d'ennemis étrangers , ils s'en faisoient de domestiques. On en vit souvent plusieurs expirer dans les supplices , plutôt que de révéler un secret qu'on leur avoit confié , tant le silence leur étoit plus religieusement sacré que la vie ne leur étoit précieuse. On célébroit encore du tems de Justin , la patience de cet esclave qui , durant la guerre Punique , tout fier d'avoir vengé la mort de son maître , poussa de grands éclats de rire au milieu même des tourmens , & d'un visage toujours gai & toujours serein , triompha de la barbarie des bourreaux. La nature leur avoit généralement donné une souplesse de corps admirable , & un esprit inquiet & remuant. La plupart avoient une passion si outrée pour leurs chevaux de bataille & pour leurs armes , qu'ils en préféroient la conservation à celle de leur propre vie. Ils ne sçavoient ce que c'étoit que de solemniser leurs fêtes par la pompe des festins. Ce ne fut qu'après la seconde guerre Punique , qu'ils apprirent des Romains l'usage des bains chauds. Pour preuve que leur esprit , dit Justin , approche plus de la bête que de l'homme , c'est que durant une si longue suite de siècles , ils

n'ont eu de grand capitaine que le seul Viriatus, qui pendant le cours de dix années sçut fatiguer les Romains par divers combats, de plusieurs desquels il ne sortit que victorieux. Encore, continue Justin, ne le mirent-ils pas à leur tête par un effet de leur jugement & de leur choix, mais ils le suivirent aveuglément comme un homme habile à prévoir & à éviter les périls. Le vertueux Espagnol garda une telle modération dans sa fortune, qu'après avoir souvent vaincu des armées consulaires, & s'être illustré par tant d'exploits, il ne changea jamais rien de la simplicité de ses armes, de ses habits, & de sa table, mais s'attacha toujours fidèlement à sa première façon de vivre; en sorte que le moindre soldat de l'armée paroissoit plus riche que son général.

Les Espagnols ont été en réputation pour l'esprit, depuis le tems d'Auguste; & leur pays a donné à l'empire & à la ville de Rome divers Orateurs, divers Philosophes, & quelques Jurisconsultes; mais, il a été encore plus fécond en Poètes. Depuis que l'Espagne a été soumise à la tyrannie des Sarrasins & des Maures, elle n'a pas cessé de produire un assez grand nombre d'écrivains Arabes & Juifs, la plupart médecins, astronomes, philosophes ou rabbins; & on peut dire que ceux d'Espagne surpassent tous les autres Auteurs de ces sec-

tes répandues dans les diverses provinces du monde.

Mines d'Espagne.

On trouvoit en Espagne beaucoup de mines d'argent, & ceux qui y travailloient devenoient extrêmement riches. Autrefois les montagnes des Pyrénées étoient couvertes d'une épaisse forêt; mais, quelques pasteurs y ayant mis le feu, elle fut entièrement consumée. L'embrasement ayant duré plusieurs jours, la superficie de la terre parut brûlée; & c'est pour cette raison que l'on a donné à ces montagnes le nom de Pyrénées. Des ruisseaux d'un argent raffiné, & dégagé de la matière qui le renfermoit, coulerent sur cette terre. Les naturels du pays en ignoroient alors l'usage, & les Phéniciens qui en connoissoient le prix, leur donnerent en échange d'autres marchandises de peu de valeur. Transportant ensuite cet argent dans l'Asie, dans la Grece, & dans d'autres endroits, ils en reciroient des profits immenses. Leur avidité pour ce métal fit qu'en ayant amassé plus qu'ils n'en pouvoient charger sur leurs vaisseaux, ils s'aviserent d'ôter tout le plomb qui entroit dans la fabrique de leurs ancre, & d'employer à cet usage l'argent qu'ils avoient de trop. Les Phéniciens, ayant continué ce commerce pendant un fort long-tems, devinrent si riches, qu'ils envoyèrent plu-

seurs colonies dans la Sicile & dans les isles voisines , dans l'Afrique , dans la Sardaigne & dans l'Espagne même. Mais , enfin , les Espagnols ayant reconnu les avantages de ce métal , creusèrent de profondes mines , & en tirèrent de l'argent parfaitement beau , & en assez grande quantité pour se faire des revenus très-considérables. Nous rapporterons ici de quelle manière on conduisoit ce travail.

Il y avoit en Espagne plusieurs mines d'or , d'argent & de cuivre. Ceux qui travailloient à ces dernières , en retiroient ordinairement la quatrième partie de cuivre pur ; les moins habiles de ceux qui entreprenoient les mines d'argent , en rendoient , en l'espace de trois jours , la valeur d'un talent Euboïque ; car , les morceaux des mines étoient pleins d'un argent fort compacte & très-brillant , de sorte que la fécondité de la nature étoit-là aussi merveilleuse que l'adresse des hommes. Les naturels du pays s'enrichissoient beaucoup autrefois à ce travail , auquel l'abondance de la matière les attachoit extrêmement. Mais , depuis que les Romains eurent subjugué l'Espagne , ses provinces furent remplies d'un nombre infini d'Italiens , qui en remportèrent des richesses immenses. Car , achetant des esclaves en grand nombre , ils les mettoient sous la conduite des intendants des mines. Ceux-ci , leur faisant

creuser en différens endroits des routes , ou droites ou tortueuses , trouvoient bientôt des veines d'or & d'argent. Ils donnoient à leurs mines non seulement la longueur de plusieurs stades , mais encore une profondeur extraordinaire , & ils tiroient ainsi leurs trésors des entrailles de la terre.

Ceux qui travailloient aux mines de l'Espagne , n'étoient jamais trompés dans leurs espérances ; & pourvu qu'ils rencontraient bien en commençant , ils découvroient à chaque pas qu'ils faisoient , une matière toujours plus abondante , & les veines sembloient s'entrelacer les unes avec les autres. Les ouvriers trouvoient assez souvent quelques-uns de ces fleuves , qui coulent sous terre. Pour en diminuer la violence , ils les détournoient dans des fossés qui alloient en serpentant ; & l'avidité du gain les faisoit venir à bout de leur entreprise. Ce qu'il y a de plus surprenant , c'est qu'ils desséchoient entièrement ces fleuves par le moyen de la roue , ou de la vis Égyptienne , qu'Archimède de Syracuse inventa dans son voyage en Égypte. ils s'en servoient pour faire monter continuellement ces eaux jusqu'à l'entrée de la mine , & ayant mis à sec l'endroit où elles couloient , ils y travailloient à leur aise. En effet , cette machine étoit si artistement inventée , que par ce moyen , on transportoit aisément

ment un fleuve entier d'un lieu profond sur une plaine élevée, dit Diodore de Sicile.

Les esclaves qui demeuroient dans les mines, rapportoient, comme nous l'avons dit, des revenus considérables à leurs maîtres; mais, la plupart d'entr'eux mouroient de misère, après avoir été excessivement tourmentés pendant leur vie. On ne leur donnoit aucun relâche, & les hommes qui les commandoient, les contraignoient par les coups à des travaux qui passaient leur force, jusqu'à ce qu'ils y laissassent leur malheureuse vie. Ceux d'entr'eux dont le corps étoit plus robuste, & l'ame plus patiente, avoient à souffrir plus long-tems, en attendant une mort que l'excès des maux qu'ils enduroient, leur devoit faire préférer à la vie.

Entre les différentes choses que l'on observoit dans ces mines, celle-ci ne nous semble pas une des moins remarquables. On n'en voyoit aucune, du tems de Diodore de Sicile, qui fût nouvellement ouverte; elles l'avoient été toutes par l'avarice des Carthaginois, pendant que ces peuples étoient les maîtres de l'Espagne. Ce fut par le moyen de l'argent qu'ils tiroient de ces mines, qu'ils eurent à leur solde des soldats courageux, dont ils se servirent dans les grandes expéditions qu'ils firent alors.

Tom. XVI.

Division de l'Espagne.

Ses Jurisdictions.

1.^o Le premier traité que les Romains avoient fait avec les Carthaginois, pour les empêcher d'étendre leurs conquêtes au septentrion de l'Ebre, leur fit diviser l'Espagne en deux parties; celle qu'ils avoient mise à couvert de cette république ambitieuse, fut appelée Citerieure, & l'autre Ulérieure.

L'Espagne Citerieure comprenoit les Galleces, les Astures, les Vaccéens, les Celtibériens, les Cantabres, les Vascos.

L'Espagne Ulérieure renfermoit les Lusitaniens, les Vettons, les Turdétains, les Celtiques, les Bastules ou Pœnes, les Turdules.

2.^o Les Romains imaginèrent ensuite une autre division, & firent trois parties de l'Espagne; l'une fut appelée Lusitanie; une autre Bétique; la troisième Tarragonoise.

Dans la Lusitanie on trouvoit les Lusitaniens, les Vettons, une partie des Turdétains & des Celtiques.

Il y avoit dans la Bétique ce qui reitoit des Turdétains & des Celtiques, en outre les Bastules ou Pœnes & les Turdules.

La Tarragonoise avoit pour peuples les Galleces, les Astures, les Cantabres, les Celtibériens. Ces quatre peuples, sur-tout les deux derniers,

O

étoient divisés en une infinité de branches.

Lorsque les Romains furent maîtres de l'Espagne, ils y établirent des tribunaux pour rendre la justice, & terminer les procès. On leur marqua à chacun un district ou une étendue de juridiction, afin que chacun sût à quel tribunal il devoit s'adresser. Les villes où ces tribunaux furent érigés, ou plutôt les tribunaux mêmes, sont ce que Pline nomme *Conventus juridici*, ce qui signifie mot-à-mot *assemblées* ou *rendez-vous juridiques*. Il y en avoit quatorze; savoir, quatre dans la Bétique, trois dans la Lusitanie, & sept dans la Tarragonoise. En voici l'étendue, avec le lieu de leur siège, réduit en table par le pere Briet.

Dans la Bétique.

Gaditanus, partie du territoire de Séville & l'île de Calis. A Gadir ou Cadix.

Hispalensis, la plus grande partie du territoire de Seville. A Seville.

Astigitanus, partie du territoire de Séville, & le diocèse de Malaga, au royaume de Grenade. A Astigi ou Exija.

Cordubensis, le territoire de Cordoue & tout le royaume de Grenade, excepté l'évêché de Malaga. A Cordoue.

Dans la Lusitanie.

Pacensis, partie du Portugal; savoir, Entre-Tejo & Guadiana, & l'Algarve. A Beja, que

l'on nommoit alors Pax Julia.

Scalabitanus, la province de Beyria, l'Estramadure Portugaise, & partie de Traos-Montes. A Scalabisus, aujourd'hui Santaren.

Emeritensis, partie du royaume de Léon, en-deçà du Duero, & toute l'Estramadure Castillane. A Merida, nommée alors *Augusta Emerita*.

Dans la Tarragonoise.

Lucensis, toute la Galice. A Lugos, nommée alors *Lucus Augusti*.

Braccarensis, une bonne partie du Portugal, entre Duero & Minho, & partie de Traos-Montes. A Braccara, aujourd'hui Brague.

Asturicensis, l'Asturie d'Oviedo, & partie du royaume de Léon, au-delà du Duero. A Astorga, nommée alors *Asturica*.

Clunienis, l'Asturie Santillane, toute la Biscaye, une petite partie du royaume de Léon & la vieille Castille. A Clunia, aujourd'hui Coragna del Conte.

Cæsar Augustanus, partie de la nouvelle Castille, avec les royaumes d'Aragon & de Navarre. A Sarragosse, nommée alors *Cæsar Augusta*.

Tarraconensis, toute la Catalogne, & un peu du royaume de Valence. A Tarragone, ville bâtie par les Scipions. Ce département contenoit quarante-quatre peuples.

Carthaginienis, partie de la

nouvelle Castille ; tout le royaume de Murcie , presque tout celui de Valence , & tout celui de Majorque. A Carthagene , ville fondée par les Carthaginois.

3°. L'Espagne fut divisée en six parties sous l'empire d'Adrien. La Tarragonoise , comme la plus grande , fut divisée en Tarragonoise , Gallice & Carthaginoise , auxquelles on ajouta l'Espagne au-delà du détroit [*Transfretana*] , qu'on appella aussi Tingitane , afin d'intéresser l'Espagne à la conservation de cette partie de l'Afrique. Mais , du tems de Constantin , on ajouta une septième partie formée des îles Baléares. Ces sept provinces étoient gouvernées par un vicaire qui relevoit du préfet du prétoire des Gaules. Voici quelles étoient ces provinces , & leur rapport avec la Géographie moderne , selon le P. Briet.

I. La Bétique , comprenoit toute l'Andalousie , tout le royaume de Grenade , avec une petite partie du Portugal.

La capitale étoit Hispalis , aujourd'hui Séville. Cette province , du tems de Domitien , étoit proconsulaire ; sous Constantin , elle eut un président ; mais , sous Constance , elle devint consulaire.

II. La Lusitanie , presque tout le Portugal , à la réserve de la partie septentrionale , avec quelques lisières de l'Estremadure , de la Castille & du royaume de Léon.

La capitale étoit Augusta Emérira , aujourd'hui Mérida , ainsi nommée pour faire plaisir à Auguste , qui y avoit envoyé une colonie. Cette province étoit consulaire.

III. La Gallice , en Latin *Gallacia* , outre la Gallice moderne entière , une petite partie du Portugal , le royaume de Léon & les Asturies , la Biscaye dans son étendue , & la Castille vieille..

La capitale étoit *Braccara Augusta* , aujourd'hui Bragues. Cette province étoit sous un président ; mais , elle devint consulaire ensuite , & sur le déclin de l'Empire , elle n'eut plus qu'un président.

IV. La Tarragonoise , un peu de la nouvelle Castille , les royaumes de Navarre & d'Aragon , toute la Catalogne , & un peu du royaume de Valence.

La capitale étoit Tarragone. Cette province n'eut qu'un président.

V. La Carthaginoise , tout le royaume de Murcie , la plus grande partie du royaume de Valence & de la nouvelle Castille.

La capitale étoit Carthage la neuve ou Carthagene. Cette province n'eut , aussi-bien que la précédente , pour la gouverner , qu'un président.

VI. Les îles , le royaume de Majorque.

Il y avoit trois villes remarquables ; sçavoir , Palma , Mago , Ebusus , dans les trois plus grandes îles. Cette province

fut d'abord conduite par un préfet , & ensuite par un président.

VII. La Tingirane, en Afrique , les royaumes de Maroc , de Fez & l'île de Calis.

La capitale étoit Tingis , & la province avoit un président.

Aujourd'hui nous pouvons regarder l'Espagne comme une grande presqu'île , séparée de la France au nord par les Pyrénées , & baignée du nord au couchant , & à la partie occidentale du midi , par l'Océan. ailleurs par le détroit de Gibraltar , & par la mer Méditerranée. Elle est renfermée , dit Maty , entre le 9°. degré de longitude & le 24°. ; & entre le 36°. de latitude & le 44°. Mais M. de l'île la renferme dans sa carte entre le 8°. degré & à peu près 30 min. , & le 21°. de latitude ; & pour la longitude il ne diffère point , ou presque point , de ce que dit Maty.

En général , toutes les côtes d'Espagne sont fort poissonneuses. On y pêche des tons presque par tout , mais particulièrement dans l'Océan , auprès du Guadalete , où l'on assure que cette pêche produit cent mille écus de revenu au duc de Médina Sidonia. On dit que les tons y sont attirés par les glands des petits chênes , dont toute cette côte est bordée , & qui les engraisent merveilleusement. On pêche le corail près de l'embouchure de l'Ebre , toutes sortes d'oiseaux de rivière , entre le Guadalaviar & le Xucar ,

dans un golfe appelé lac Albufere ; des sardines tout le long de la côte méridionale , dans la mer Méditerranée ; des huîtres , des saumons & des balaines d'une grandeur extraordinaire dans l'Océan Cantabrique , ou mer de Biscaye. Toutes les rivières d'Espagne sont aussi fort poissonneuses ; on y prend particulièrement des aloses , des truites , des lamproies & des anguilles. Les poissons de la Guadiane ne sont pas bons , & l'on n'en mange point. Les rivières , quoiqu'en grand nombre , n'arrosent pas suffisamment l'Espagne , qui d'ailleurs est trop remplie de montagnes pierreuses , pour produire une quantité de bons grains suffisante pour nourrir ses habitants. En récompense , on y recueille d'excellens vins , des fruits d'un goût admirable , & des huiles d'olive d'une beauté extraordinaire. On y voit en plusieurs endroits des haras de chevaux également beaux & prompts à la course. La laine des moutons qui paissent dans les landes est la plus belle du monde. On y trouve plusieurs mines de fer , de cuivre , de vermillon , &c. les Anciens y travailloient aussi aux mines d'or & d'argent , & même à celles de cuivre , comme nous l'avons dit ci-dessus.

Terminons cet article par la description que Justin nous a laissée de l'Espagne. » Située entre l'Afrique & la Gaule , elle » est fermée de l'Océan & des » Pyrénées. Moins vaste que

» l'Afrique & la Gaule , elle
 » est plus fertile que l'une &
 » l'autre. Car elle n'est ni ex-
 » posée aux violentes ardeurs
 » qui brûlent celle-là , ni aux
 » vents impétueux qui désolent
 » continuellement celle-ci.
 » Mais , comme elle est au mi-
 » lieu des deux , elle emprunte
 » du voisinage de la première
 » un degré de chaleur tempé-
 » rée , & tient de celui de l'au-
 » tre des pluies favorables , qui
 » tombant toujours en leur
 » tems , la rendent si féconde
 » en toute sorte de biens , qu'elle
 » en fournit non seulement aux
 » peuples qui l'habitent , mais
 » aussi à ceux de l'Italie & de
 » Rome. Recommandable déjà
 » par le bled , le vin , le miel ,
 » & l'huile qu'on y recueille
 » en abondance , elle l'est en-
 » core singulièrement par les
 » mines de cette matière dont
 » on fait le fer , & par des ha-
 » ras féconds en coursiers d'une
 » vitesse merveilleuse. Quel-
 » que grandes que soient les
 » richesses qu'étale la surface
 » de cette terre-là , celles
 » qu'elle cache aux yeux ne le
 » sont pas moins , je veux dire
 » les métaux qu'elle enferme
 » dans son sein. Ajoutez à tout
 » cela une prodigieuse quantité
 » de lin & de genêt , & sur-
 » tout de vermillon , en quoi
 » elle est plus fertile que toute
 » autre contrée. On n'y voit
 » point de fleuve dont le cours

» impétueusement rapide l'inon-
 » de , & la ravage ; mais des
 » rivières douces & bienfai-
 » santes , dont les gens du pays
 » se servent pour arroser leurs
 » vignobles & leurs champs.
 » Elles sont toutes extrême-
 » ment abondantes en poissons ,
 » qui y entrent avec la marée.
 » Il y en a même qui le sont en
 » or qu'elles roulent sur le gra-
 » vier en parcelles fort déliées.
 » Elle n'est contigue à la Gaule
 » que par un des dos des Pyré-
 » nées. La mer fait une espèce
 » de cercle qui environne de
 » tous côtés le reste de ses pro-
 » vines. Elle est presque de
 » figure quarrée , si ce n'est
 » aux endroits où les rivages
 » de la mer semblent forcer les
 » Pyrénées à la resserrer. Au
 » reste , l'étendue de ces mon-
 » tagnes est de six cens mille
 » pas. L'air qu'on y respire est
 » par-tout également sain , par-
 » ce qu'il n'y a point de marais
 » qui l'infectent de la maligni-
 » té de leurs vapeurs , & qu'un
 » vent de mer qui y souffle
 » presque toujours , & de rou-
 » tes parts , traversant tout le
 » pays , dissipe les exhalaisons
 » nées de la terre , & conserve
 » la santé dont jouissent ses
 » heureux habitans. »

ESPÉRANCE, *Spes*, Ε'ς'ς.
 (a) Si l'Espérance s'étoit éva-
 porée , lorsque l'indiscret Épi-
 méthée ouvrit la boîte de Pan-
 dore , il ne seroit resté à l'hom-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 330, 331. Myth. par M.
 l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 212. & suiv.

me aucune ressource contre les maux qui l'accablent. Comme elle demeura seule au fond de la boîte fatale , on n'est plus étonné qu'on en ait fait une divinité.

Cicéron définit l'Espérance , l'attente des biens, *bonorum expectatio* ; définition conforme à celle de l'Apôtre, *spes est futurorum bonorum*. Ces biens à venir, soit dans cette vie , soit dans l'autre, sont son objet ; & il y a apparence que les Payens mêmes l'étendoient jusques - là. C'est dans l'Espérance de l'immortalité, dit Cicéron, que les héros se sont livrés si volontairement à la mort. Les plus sages d'entre les Payens nous ont montré ce que pouvoient faire l'Espérance & la crainte sur l'esprit de ceux qui envisageoient de près la vie future. Ce que dit Platon à ce sujet est admirable : *Sçache , Socrate , que lorsque quelqu'un est sur le point de mourir , la crainte & l'inquiétude s'emparent de lui au sujet de ce qu'il a négligé dans cette vie. C'est alors que les peines & les supplices réservés au criminel dans l'autre monde , qu'il n'avoit regardés jusques-là que comme des fables ridicules , & dont il avoit fait l'objet de ses railleries , le rouchent & l'agitent , pensant que tout cela pourroit bien être vrai. Ainsi , soit que son esprit soit affoibli par l'âge , soit qu'étant plus proche de la mort , il examine les choses avec plus d'attention , son ame se trouve saisie de crainte & d'effroi ; & s'il a fait tort à quel-*

qu'un , le désespoir l'accable , pendant que celui qui n'a rien à se reprocher conçoit cette double Espérance que Pindare appelle la nourrice de la vieillesse. Ce sont là de ces traits qu'une raison épurée dictoit à ceux des Philosophes qui sçavoient la consulter & l'écouter.

C'étoit la vertu , selon Cicéron , qui donnoit l'Espérance de l'immortalité , & cette immortalité elle-même animoit l'Espérance. Il ne faut point craindre la mort, disoit-il, qui est suivie de l'immortalité. Ainsi pensoient les sages de l'antiquité , & il n'y auroit rien à dire à leur morale sur cet article, s'ils s'en étoient tenus à ne regarder l'Espérance que comme une vertu ; mais , ils en firent réellement une divinité. Cicéron parle d'un des temples de cette déesse. Tite-Live fait mention de celui qu'elle avoit au marché aux herbes , & de celui que Publius Victor lui fit construire dans la septième région. Le censeur M. Fullius lui en consacra encore un autre près du Tibre. On ne sçait pas au reste si les Romains avoient pris des Grecs le culte de cette déesse , mais il est sûr du moins que ceux-ci l'honoroient sous le nom d'*Elpis*.

L'Espérance paroît sur quelques monumens anciens , mais plus souvent sur les médailles des Empereurs , tantôt avec ces mots, *spes publica*, *spes populi Rom.* &c. , tantôt avec une corne d'abondance , ou avec des

Heurs & des fruits , ou une ruche à miel , &c. en sorte qu'on la prendroit pour Cérès. Tous ces symboles marquoient les biens qu'on en attendoit , & ils n'ont rien qui doivent nous surprendre. Enfin , on la trouve souvent tenant une main appuyée sur l'autel que M. Aur. Pacorus lui avoit dédié.

Comme cette déesse avoit ses temples & ses autels , on ne doit point douter qu'on ne lui ait sacrifié ; mais , l'antiquité ne nous apprend rien au sujet des victimes qu'on lui immoloit.

ESPÉRANCE, *Spes*, Ελπίς. (a) nom , qui est donné à une trirème sur un monument.

ESPHATHA, *Esphatha*, (b) Φαίηα, un des fils d'Aman , mourut sur le gibet avec son pere & ses freres.

ESPRIT, *Mens*, est un être pensant & intelligent. Les Philosophes Chrétiens reconnoissent généralement trois sortes d'Esprits, Dieu , les Anges , & l'Esprit humain. Car l'être pensant est, ou fini, ou infini ; s'il est infini , c'est Dieu ; & s'il est fini , ou bien il n'est joint à aucun corps , ou bien il est joint à un corps ; dans le premier cas c'est un Ange ; dans le second c'est une ame.

On définit avec raison l'Esprit humain , une substance pensante & raisonnable. Comme pensante , elle est distinguée du corps , & comme raisonnable ,

ou plutôt raisonnante , elle est distinguée de Dieu & des Anges , qu'on suppose voir les choses intuitivement, c'est-à-dire, sans avoir besoin d'aucune déduction ou raisonnement.

Esprit signifie aussi un être incorporel. Dans ce sens on dit, *Dieu est un Esprit, le Démon est un Esprit de ténèbres*. Le Pere Malebranche remarque qu'il est extrêmement difficile de concevoir ce qui pourroit faire la communication entre un corps & un Esprit ; car , dit-il , si l'Esprit n'a point de parties matérielles, il ne peut pas mouvoir le corps ; mais , cet argument est faux par les conséquences qui en résultent ; car , nous croyons que Dieu peut mouvoir les corps , & cependant nous n'admettons en lui aucunes parties matérielles.

ESPRIT, *Spiritus*, nom qu'on donne par distinction à la troisième personne de la Sainte Trinité , qu'on appelle l'Esprit, le Saint-Esprit.

Les Macédoniens ont nié la divinité du Saint-Esprit ; les Ariens ont soutenu qu'il n'étoit pas égal au Pere , & les Sociens nient son existence. Mais , l'Écriture , la tradition & les décisions de l'Église établissent uniformément les trois dogmes contraires à ces erreurs.

Le Saint-Esprit procede du Pere & du Fils comme d'un seul & même principe , ainsi que

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 248.

(b) Esth. c. 9. v. 7.

l'ont enseigné les Peres , & qu'il a été défini au Concile général de Lyon , sous Grégoire X, contre les Grecs qui nioient que le Saint-Esprit procédât du Fils ; & c'étoit un des prétextes de leur schisme sous Michel Cérularius ; cependant, ils reconnurent ce dogme dans la réunion qui se fit au Concile de Florence.

Les Théologiens expliquent la manière avec laquelle le Saint-Esprit est produit de toute éternité par l'aspiration active du Pere & du Fils. C'est de-là que lui vient le nom d'Esprit , *Spiritus* , *quasi Spiratus*.

Ils se servent du mot *Esprit* pour signifier la vertu & la puissance divine , & la manière dont elle se communique aux hommes. C'est en ce sens qu'il est dit , que l'Esprit étoit répandu sur la surface de l'abîme ; que les Prophètes ont été inspirés par l'Esprit de Dieu. C'est aussi dans ce sens qu'on dit que la providence divine est cet Esprit universel , par lequel Dieu fait agir toute la nature , & que le corps de Jésus-Christ a été formé dans le sein d'une vierge par l'opération du Saint-Esprit.

On donne encore le nom d'Esprit aux substances créées & immatérielles , connues sous celui d'AnGES & de Démons. Les premiers sont appelés Esprits célestes , Esprits bienheureux ,

on appelle les autres les Esprits de ténèbres.

ESQUIF , *Scapha* , (a) petit bateau destiné pour le service d'un vaisseau.

Nous apprenons par le témoignage de plusieurs Auteurs , que les grands vaisseaux mennoient des Esquifs , *Scaphas* , attachés à leur poupe. Les anciennes Glosses du Nouveau Testament disent que ces Esquifs étoient d'osier & couverts de cuir ; d'autres Glosses imprimées ont *Scapha* , *Linter*. Isidore dit de même , que le *Carabus* étoit un Esquif fait d'osier , & couvert de cuir crû. L'Esquif est aussi appelé en Grec *ἐπισκή* , parce qu'il étoit tiré & lié à la poupe d'un plus grand navire ; on mettoit quelquefois ces barques dans les grands navires , comme on fait encore aujourd'hui.

On mettoit , dit Végece , des Esquifs aux plus grandes liburnes , lesquels avoient encore vingt rames de chaque côté , & que les peuples de la grande Bretagne appelloient des Esquifs peints ; ces Esquifs servoient pour aller à la découverte , pour surprendre ou couper les vaisseaux chargés de vivres , & pour découvrir les mouvemens de l'armée ennemie.

ESQUILIARIUS COLLIS , (b) la Colline Esquiline , autrement le mont Esquilin. Voyez Esquilin.

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Monif. Tom. IV. p. 219 , 220 , 239.

(b) Tit. Liv. L. I. c. 48.

ESQUILIES, *Esquilæ*, (a) l'une des sept collines ou montagnes sur lesquelles étoit bâtie la ville de Rome. Ce fut Servius Tullius, sixième roi de Rome, qui enferma cette montagne dans l'enceinte de la ville. Le quartier de Rome où se trouvoit le mont Esquilin, en fut appelé le quartier des Esquilies. Une des tribus Romaines en fut aussi appelée Esquiline, aussi-bien que la porte qui étoit dans ce quartier. Servius Tullius se fit bâtir un palais dans le plus bel endroit du mont Esquilin.

On dit que cette montagne fut ainsi nommée du mot Latin *Excubia*, qui signifie sentinelles, à cause de la garde qu'on y faisoit. C'est là qu'est maintenant l'église de Sainte Marie-Majeure. C'est pourquoi, les Italiens la nomment *in monte di S. Maria Maggiore*.

ESQUILIES, *Esquilæ*, lieu de Rome où l'on enterroit les pauvres, & où l'on jettoit les corps de ceux que l'on avoit exécutés à mort; c'étoit même le lieu destiné pour les supplices. Ce lieu dans la suite changea de face, & Mécène, favori d'Auguste, y bâtit de beaux jardins.

ESQUILIN [le Mont], *Esquilinus Mons*. Voyez Esqui-

lies, l'une des sept collines de Rome.

ESQUILINE [la Tribu], *Esquilina Tribus*. C'étoit une des Tribus Romaines. Voyez Tribu.

ESQUILINE [la Porte], *Esquilina Porta*. Voyez Esquilies, l'une des sept collines de Rome.

ESQUILINUS CAMPUS, (b) lieu dont parle Cicéron sur la fin de sa neuvième Philippique.

ESRIEL, *Efriel*, *E'פריאל*, (c) fut un des enfans de Manassé. Les septante, au livre de Josué, l'appellent *אזריאל*.

ESRON, *Efson*, *E'פראן*, ou *E'פראם*, (d) fils de Phares, & pere d'Aram, est compté au nombre des ancêtres de J. C., selon la chair.

ESRON, *Efson*, *A'פראם*, (e) fut le troisième des fils de Ruben.

ESSA, *Essa*, *E'סא*, (f) ville de l'Idumée, dans laquelle Zénon, gouverneur de cette Province, avoit enfermé ce qu'il avoit de plus précieux. Alexandre, roi des Juifs, la fit environner d'une triple muraille, & l'emporta ensuite d'assaut.

ESSÉDARII, (g) nom que l'on donnoit parmi les habitans de la grande Bretagne, à ceux qui combattoient de dessus des

(a) Tit. Liv. L. I. c. 44. L. II. c. 28. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 137, 149. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. IV. p. 70, 71.

(b) Cicér. Philipp. 9. c. 17.

(c) Josu. c. 17. v. 2. Paral. L. I. c. 7. v. 14.

(d) Ruth. c. 4. v. 18. Matth. c. 1. v. 3. Luc. c. 3. v. 33.

(e) Paral. L. I. c. 5. v. 3.

(f) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XIII. p. 462.

(g) Cæf. de Bell. Gall. L. IV. p. 146, 152, 153.

chars , quoiqu'ils mettoient quelquefois pied à terre. La façon de combattre des *Effedarii*, dit César, est de courir çà & là , & de lancer des dards de tous côtés ; & après avoir troublé ou éclairci les rangs , ils fondonnent dessus , & s'ils avoient affaire à de la cavalerie , ils mettoient pied à terre , & combattoient l'épée à la main. Cependant , ceux qui conduisoient les chars , les retiroient peu à peu de la mêlée , & s'alloient placer en un lieu où leurs maîtres les pussent rejoindre s'ils avoient du pire. Ainsi , ces Barbares imitoient la vitesse de la cavalerie , & la fermeté des gens de pied , & étoient si adroits par un continuel exercice , qu'ils arrêtoient leurs chars sur un pèchant dans le milieu de la course , tournoient tout court en un instant , couroient sur le timon , ou s'y tenoient fermes , & en moins d'un tourne-main se retiroient sur leur char.

ESSÉDARIUS DIMACHERUS. Voyez *Assidarius*.

ESSEDE, *Effeda*, *Essedum*, (a) espèce de char ou chariot , en usage chez les Belges , & d'autres peuples des Gaules ; il étoit à deux roues , & tiré par deux chevaux ou deux mulets , marchant l'un à la queue de l'autre. On s'en servoit à la guerre. Les combattans appelés *Effedarii* étoient debout dans

leur *Effede*. Les gens du peuple , les personnes distinguées , voyageoient dans cette voiture ; on y mettoit indistinctement & des hommes & des bagages ; on en conduisoit dans les triomphes ; on en fit courir dans les cirques ; on en fit même monter par des gladiateurs , d'où ils combattoient.

On croit que l'*Effede* avoit des saulx à l'essieu des roues , comme plusieurs autres chariots des Gaulois. Cette voiture étoit aussi en usage parmi les peuples de la grande Bretagne. Voyez *Effedarii*.

ESSÉNIENS, *Esseni*, (b) *E'ssénis*, fameuse secte parmi les Juifs , lorsque cette nation habitoit la Palestine.

Pline dit que les Esséniens subsistoient depuis plusieurs milliers d'années , sans mariage , & sans aucun commerce avec des personnes d'un autre sexe. *Ita per seculorum millia , incredibile dictu , gens aeterna est in qua nemo nascitur.* Le quatrième livre des Maccabées les appelle *Hosdanim* , & dit qu'ils subsistoient déjà du tems d'Hyrcan , grand-Prêtre des Juifs , vers l'an du monde 3894 , avant Jésus-Christ 106. Le premier Essénien , dont Joseph se fait mention , est un Judas , qui vivoit du tems d'Aristobule & d'Antigone , fils d'Hyrcan. Suidas , & quelques autres après lui , ont cru que les Esséniens

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 192.

(b) Pliu. Tom. I. p. 262. Joseph. de

Antiq. Judaïc. L. XIII. p. 455. L. XVIII. p. 617 de Bell. Judaïc. L. II. p. 785. & seq.

étoient une branche des Réchabites , qui , comme on sçait , vivoient dès avant la captivité de Babylone.

Saint Épiphane dérive leur nom de Jessé , pere de David ; ou de Notre-Seigneur Jesus-Christ , dont le nom , selon lui , signifie médecin , ou sauveur. Il dit que c'étoit une secte de Samaritains , à qui Elxai avoit inspiré diverses erreurs. Druſius croit que les Esséniens sont une branche des Pharisiens. Saumaſe veut qu'ils aient tiré leur nom de la ville d'Essa , dont on a parlé plus haut ; enfin Serrarius rapporte jusqu'à douze opinions sur le seul nom des Esséniens. D. Calmer croit que les *Chasidim* , dont il est parlé dans quelques Pseaumes , & les *Aſſidéens* des Maccabées , sont la vraie source des Esséniens.

Le même Pline semble fixer leur principale demeure au-dessus d'Engaddi , où ils se nourroissoient du fruit de leurs palmiers , qui étoient communs en ces quartiers-là. Il ajoute qu'ils demeuroient éloignés du bord de la mer , de peur de se corrompre par le commerce des étrangers.

Josèphe regarde la secte des Esséniens comme la plus parfaite de toutes celles qui s'étoient formées parmi les Juifs. Voici la peinture qu'il fait de cette secte. « Les Esséniens sont » Juifs de nation ; ils vivent » dans une union très-étroite , » & considerent les voluptés » comme des vices que l'on

» doit fuir , & la continence » & la victoire de ses passions » comme des vertus que l'on » ne sçauroit trop estimer. Ils » rejettent le mariage , non » qu'ils croient qu'il faille détruire la race des hommes , » mais pour éviter l'intempérance des femmes , qu'ils » sont persuadés ne garder pas » la foi à leurs maris. Ils ne » laissent pas néanmoins de » recevoir les jeunes enfans » qu'on leur donne pour instruire , & de les élever dans » la vertu avec autant de soin & » de charité que s'ils en étoient » les peres , & ils les nourriſsent & les habillent tous d'une même sorte.

» Ils méprisent les richesses ; » toutes choses sont communes » entr'eux , avec une égalité si » admirable , que lorsque quelqu'un embrasse leur secte , il » se dépouille de la propriété » de ce qu'il possède , pour éviter par ce moyen la vanité » des richesses , épargner aux » autres la honte de la pauvreté , & par un si heureux mélange , vivre tous ensemble » comme freres.

» Ils ne peuvent souffrir de s'oindre le corps avec de l'huile ; mais , si cela arrive à quelqu'un , quoique contre son gré , ils essuient cette huile comme si c'étoient des taches & des souillures , & se croient assez propres & assez parés , pourvu que leurs habits soient toujours bien blancs.

» Ils choisissent pour économes des gens de bien , qui
 » reçoivent tous leurs revenus ,
 » & les distribuent selon le besoin que chacun en a. Ils
 » n'ont point de ville certaine
 » dans laquelle ils demeurent ,
 » mais ils sont répandus en diverses villes où ils reçoivent
 » ceux qui désirent d'entrer
 » dans leur société ; & quoi-
 » qu'ils ne les aient jamais vus
 » auparavant , ils partagent
 » avec eux ce qu'ils ont , comme s'ils les connoissoient depuis long-tems.

» Lorsqu'ils font quelque voyage , ils ne portent autre chose que des armes pour se défendre des voleurs. Ils ont dans chaque ville quelqu'un d'eux pour recevoir & loger ceux de leur secte qui y viennent , & leur donner des habits & autres choses dont ils peuvent avoir besoin.

» Ils ne changent d'habits que quand les leurs sont déchirés ou usés. Ils ne vendent & n'achètent rien entr'eux ; mais, ils se communiquent les uns aux autres , sans aucun échange, tout ce qu'ils ont.

» Ils sont très-religieux envers Dieu ; ils ne parlent que des choses saintes, avant que le soleil soit levé , & font alors des prières qu'ils ont reçues par tradition , pour demander à Dieu qu'il lui plaise de le faire luire sur la terre. Ils vont après cela travailler chacun à son ouvrage,

» selon qu'il leur est ordonné. A onze heures , ils se rassemblent , & couverts d'un linge, se lavent le corps dans de l'eau froide. Ils se retirent ensuite dans leurs cellules , dont l'entrée n'est permise à nuls de ceux qui ne sont pas de leur secte ; & étant purifiés de la sorte , ils vont au réfectoire comme à un saint temple , où , lorsqu'ils sont assis en grand silence, on met devant chacun d'eux du pain, & une portion dans un petit plat. Un sacrificateur bénit les viandes , & on n'oseroit y toucher jusqu'à ce qu'il ait achevé sa prière. Il en fait encore une autre après le repas , pour finir comme il a commencé par les louanges de Dieu , afin de témoigner qu'ils reconnoissent tous que c'est de sa seule libéralité qu'ils tiennent leur nourriture. Ils quittent alors leurs habits, qu'ils considèrent comme sacrés , & retournent à leurs ouvrages. Il font le soir à souper la même chose , & font manger avec eux leurs hôtes, s'il en est arrivé quelques-uns.

» On n'entend jamais de bruit dans ces maisons ; on n'y voit jamais le moindre trouble ; chacun n'y parle qu'en son rang , & leur silence donne du respect aux étrangers. Une si grande modération est un effet de leur continuelle sobriété ; car , ils ne mangent ni ne boivent qu'au-

» tant qu'ils en ont besoin pour
» se nourrir.

» Il ne leur est permis de
» rien faire que par l'avis de
» leurs supérieurs, si ce n'est
» d'assister les pauvres, sans
» qu'aucune autre raison les y
» porte que leur compassion
» pour les affligés ; car , quant
» à leur parens, ils n'oseroient
» leur rien donner, si on ne le
» leur permet.

» Ils prennent un extrême
» soin de réprimer leur colere;
» ils aiment la paix, & gardent si
» inviolablement ce qu'ils pro-
» mettent, que l'on peut ajoû-
» ter plus de foi à leurs simples
» paroles, qu'aux sermens des
» autres. Ils considèrent même
» les sermens comme des par-
» jures, parce qu'ils ne peuvent
» se persuader qu'un homme ne
» soit pas un menteur, lorsqu'il
» a besoin pour être cru de
» prendre Dieu à témoin.

» Ils étudient avec soin les
» écrits des Anciens, princi-
» palement en ce qui regarde
» les choses utiles à l'ame & au
» corps , & acquierent ainsi
» une très - grande connois-
» sance des remedes propres à
» guérir les maladies, & de la
» vertu des plantes, des pier-
» res & des métaux.

» Ils ne reçoivent pas à
» l'heure même dans leur com-
» munauté, ceux qui veulent
» embrasser leur manière de
» vivre ; mais, ils les font de-
» meurer durant un an au de-
» hors, où ils ont chacun avec
» une portion, une pioche, le

» linge dont nous avons parlé,
» & un habit blanc. Ils leur
» donnent ensuite une nourri-
» ture plus conforme à la leur,
» & leur permettent de se la-
» ver comme eux dans de l'eau
» froide, afin de se purifier ;
» mais, ils ne les font point
» manger au réfectoire, jusqu'à
» ce qu'ils aient encore durant
» deux ans, éprouvé leurs
» mœurs, comme ils avoient au-
» paravant éprouvé leur conti-
» nence. Alors, on les reçoit, par-
» ce qu'on les en juge dignes ;
» mais, avant que de s'asseoir
» à table avec les autres, ils
» protestent, solennellement
» d'honorer & de servir Dieu
» de tout leur cœur, d'obser-
» ver la justice envers les
» hommes, de ne faire jamais
» volontairement de mal à per-
» sonne, quand on le leur
» commanderoit ; d'avoir de
» l'aversion pour les méchans ;
» d'assister de tout leur pouvoir
» les gens de bien ; de garder
» la foi à tout le monde, &
» particulièrement aux Souve-
» rains, parce qu'ils tiennent
» leur puissance de Dieu. A
» quoi ils ajoutent que si ja-
» mais ils sont élevés en char-
» ge, ils n'abuseront point de
» leur pouvoir pour maltraiter
» leurs inférieurs ; qu'ils n'au-
» ront rien de plus que les
» autres, ni en leurs habits, ni
» dans le reste de ce qui re-
» garde leurs personnes ; qu'ils
» auront un amour inviolable
» pour la vérité, & repren-
» dront sévèrement les men-

» teurs ; qu'ils conserveront
 » leurs mains & leurs âmes pures de tout larcin & de tout
 » désir d'un gain injuste ; qu'ils
 » ne cacheront rien à leurs confreres des mystères les plus
 » secrets de leur religion , &
 » n'en révéleront rien aux autres, quand même on les menacerait de la mort pour les
 » y contraindre ; qu'ils n'enseigneront que la doctrine qui
 » leur a été enseignée, & qu'ils
 » en conserveront très-soigneusement les livres aussi - bien
 » que les noms de ceux de qui ils l'ont reçue.

» Telles sont les protestations qu'ils obligent ceux qui veulent embrasser leur manière de vivre , de faire solennellement , afin de les fortifier contre les vices.
 » Que s'ils y contreviennent par des fautes notables , ils les chassent de leur compagnie ; & la plupart de ceux qu'ils rejettent de la sorte , meurent misérablement , parce que ne leur étant pas permis de manger avec des étrangers , ils sont réduits à paître l'herbe comme les bêtes , & se trouvent ainsi consumés de faim ; d'où il arrive quelquefois que la compassion que l'on a de leur extrême misère , fait qu'on leur pardonne.

» Ceux de cette secte sont très - justes & très - exacts dans leurs jugemens ; leur nombre n'est pas moindre que de cent lorsqu'ils les

» prononcent ; & ce qu'ils ont une fois arrêté , demeure immuable.

» Ils réverent tellement, après Dieu, leur législateur, qu'ils punissent de mort ceux qui en parlent avec mépris , & considerent comme un très-grand devoir d'obéir à leurs Anciens & à ce que plusieurs leur ordonnent.

» Ils se rendent une telle déférence les uns aux autres , que s'ils se rencontrent dix ensemble, nul d'eux n'oseroit parler, si les neuf autres ne l'approuvent ; & ils regardent comme une grande incivilité d'être au milieu d'eux, ou à leur main droite.

» Ils observent plus religieusement le Sabbat que nuls autres de tous les Juifs ; & non seulement ils font la veille cuire leur viande, pour n'être pas obligés dans ce jour de repos, d'allumer du feu ; mais ils n'osent pas même changer un vaisseau de place, ni fatiguer, s'ils n'y sont contraints, aux nécessités de la nature. Aux autres jours, ils font dans un lieu à l'écart, avec cette pioche dont nous avons parlé, un trou dans la terre, d'un pied de profondeur, où après s'être déchargés, en se couvrant de leurs habits, comme s'ils avoient peur de fouiller les rayons du Soleil que Dieu fait luire sur eux, ils remplissent cette fosse de la terre qu'ils en ont tirée, parce que quoique ce

» soit une chose naturelle , ils
 » ne laissent pas de la considé-
 » rer comme une impureté
 » dont ils se doivent cacher ,
 » & se lavent même pour s'en
 » purifier.

» Ceux qui font profession de
 » cette sorte de vie , sont di-
 » visés en quatre classes, dont
 » les plus jeunes ont un tel
 » respect pour leurs Anciens ,
 » que lorsqu'ils les touchent ,
 » ils sont obligés de se purifier
 » comme s'ils avoient touché
 » un étranger.

» Ils vivent si long-tems, que
 » plusieurs vont jusques à cent
 » ans; ce que j'attribue à la
 » simplicité de leur vie , & à ce
 » qu'ils sont si réglés en toutes
 » choses.

» Ils méprisent les maux de
 » la terre , triomphent des
 » tourmens par leur constance,
 » & préfèrent la mort à la vie,
 » lorsque le sujet en est hono-
 » rable. La guerre que nous
 » avons eue contre les Ro-
 » mains , a fait voir en mille
 » manières que leur courage
 » est invincible. Ils ont souf-
 » fert le fer & le feu; ils ont
 » vu briser tous leurs os plutôt
 » que de vouloir dire la moi-
 » dre parole contre leur légis-
 » lateur , ni manger des vian-
 » des qui leur sont défendues ,
 » sans qu'au milieu de tant de
 » tourmens ils aient jetté une
 » seule larme , ni dit la moindre
 » parole pour tâcher d'adoucir
 » la cruauté de leurs bour-
 » reaux. Au contraire, ils se
 » moquoient d'eux, sourioient,

» & rendoient l'esprit avec
 » joie, parce qu'ils espéroient
 » de passer de cette vie à une
 » meilleure, & qu'ils croyoient
 » fermement que comme nos
 » corps sont mortels & corrup-
 » tibles, nos ames sont immor-
 » telles & incorruptibles, qu'el-
 » les sont d'une substance aë-
 » rielle très-subtile, & qu'el-
 » les tant enfermées dans nos
 » corps, ainsi que dans une pri-
 » son, où une certaine inclina-
 » tion naturelle les attache &
 » les arrête, elles ne sont pas
 » plutôt affranchies de ces
 » liens charnels qui les re-
 » tiennent comme dans une
 » longue servitude, qu'elles
 » s'élèvent dans l'air, & s'en-
 » volent avec joie, en quoi ils
 » conviennent avec les Grecs,
 » qui croient que ces ames
 » heureuses ont leur séjour au
 » de-là de l'Océan, dans une
 » région où il n'y a ni pluie ni
 » neige, ni une chaleur exces-
 » sive, mais qu'un doux Zé-
 » phyr rend toujours très-
 » agréable; & qu'au contraire,
 » les ames des méchans n'ont
 » pour demeure que des lieux
 » glacés & agités par de con-
 » tinuelles tempêtes, où elles
 » gémissent éternellement dans
 » des peines infinies. Car, c'est
 » ainsi qu'il me paroît que les
 » Grecs veulent que leurs hé-
 » ros, à qui ils donnent le nom
 » de demi-dieux, habitent des
 » isles qu'ils appellent Fortu-
 » nées, & que les ames des
 » impies soient à jamais tour-
 » mentées dans les enfers,

» ainsi qu'ils disent que le sont
» celles de Sisyphé, de Tanta-
» le, d'Ixion, & de Tytie.

» Ces mêmes Esséniens
» croient que les âmes sont
» créées immortelles pour se
» porter à la vertu & se dé-
» tourner du vice; que les
» bons sont rendus meilleurs
» en cette vie, par l'espérance
» d'être heureux après leur
» mort; & que les méchans,
» qui s'imaginent pouvoir ca-
» cher en ce monde leurs mau-
» vaises actions, en sont punis
» en l'autre par des tourmens
» éternels. Tels sont leurs sen-
» timens touchant l'excellence
» de l'âme dont on ne voit
» guère se départir ceux qui en
» sont une fois persuadés. Il y
» en a parmi eux qui se van-
» tent de connoître les cho-
» ses à venir, tant par l'étude
» qu'ils font des livres Saints &
» des anciennes prophéties,
» que par le soin qu'ils pren-
» nent de se sanctifier; & il
» arrive rarement qu'ils se
» trompent dans leurs prédic-
» tions.

» Il y a une autre sorte
» d'Esséniens qui conviennent
» avec les premiers dans l'u-
» sage des mêmes viandes,
» des mêmes mœurs & des
» mêmes loix, & n'en sont
» différens qu'en ce qui re-
» garde le mariage. Car,
» ceux-ci croient que c'est
» vouloir abolir la race des
» hommes que d'y renoncer,
» puisque si chacun embrassoit
» ce sentiment, on la verroit

» bientôt éteinte. Ils s'y con-
» duisent néanmoins avec tant
» de modération, qu'avant que
» de se marier, ils observent
» pendant trois ans si la per-
» sonne est assez saine pour
» bien porter des enfans; &
» lorsqu'après être mariés,
» elle devient grosse, ils ne
» couchent plus avec elle du-
» rant sa grossesse, pour té-
» moigner que ce n'est pas la
» volupté, mais le délir de
» donner des hommes à la ré-
» publique, qui les engage
» dans le mariage. Lorsque les
» femmes se lavent, elles se
» couvrent avec un linge com-
» me les hommes. On peut voir
» par ce que je viens de rap-
» porter, quelles sont les mœurs
» des Esséniens. »

Philon s'étend aussi beaucoup
sur le chapitre des Esséniens,
& la peinture qu'il en fait,
mérite aussi d'être lue. » Leur
» nom, dit-il, est pris du mot
» Grec *Hofios*, qui signifie
» Saint, & qui marque leur
» grande piété; mais, cette
» étymologie n'est pas tout-à-
» fait exacte. Quoique fort re-
» ligieux & fort attachés au
» culte de Dieu, ils ne lui sa-
» crifient rien qui ait vie. Ils
» se contentent de lui offrir
» le sacrifice d'une âme pure
» & sainte, qu'ils s'efforcent
» pour cet effet de purifier. Ils
» demeurent à la campagne, &
» évitent les grandes villes, à
» cause de la corruption qui y
» règne ordinairement, persua-
» dés que comme on contracte
» des

» des maladies en respirant un
 » air infecté, aussi les mauvais
 » exemples des habitans de
 » l'endroit où l'on passe sa vie,
 » sont souvent sur l'esprit des
 » impressions ineffaçables.

» Les uns travaillent à la
 » terre, & les autres à des mé-
 » tiers & à des manufactures
 » des choses seulement qui
 » servent pendant la paix, ne
 » voulant faire que du bien à
 » eux-mêmes & aux autres
 » hommes. Ils n'amassent ni or
 » ni argent, ils ne font pas non
 » plus de grandes acquisitions
 » de terre pour augmenter leurs
 » revenus, contents de posséder
 » ce qui est nécessaire pour
 » subvenir aux besoins de la
 » vie. Ce sont peut-être les
 » seuls hommes qui, sans ar-
 » gent & sans terre, par choix,
 » plutôt que par nécessité, se
 » trouvent assez riches, parce
 » qu'ils ont besoin de peu de
 » choses, & que sachant se
 » contenter de rien, pour
 » ainsi dire, ils sont toujours
 » dans l'abondance. Vous ne
 » trouvez pas un artisan par-
 » mi eux qui veuille travailler
 » à faire une fleche, un dard,
 » une épée, un casque, une
 » cuirasse ou un bouclier, ni
 » aucune espèce d'armes, de
 » machines ou d'instrumens qui
 » servent à la guerre. Ils ne
 » sont même pendant la paix
 » aucune des choses, dont les
 » hommes font un mauvais usa-
 » ge. Ils ne se mêlent ni du tra-
 » fic, ni de la navigation, de
 » crainte que cela ne les en-

Tom. XVI.

» gage dans l'avarice. Ils n'ont
 » point d'esclaves, mais ils se
 » servent les uns les autres.
 » Ils condamnent la domina-
 » tion que les maîtres exercent
 » sur leurs esclaves, comme
 » une chose non seulement in-
 » juste & contraire à la socié-
 » té, mais comme impie &
 » contraire à la loi de nature,
 » qui, comme une mere com-
 » mune, a fait naître tous les
 » hommes freres & égaux;
 » mais, la cupidité qui a pris
 » le dessus, détruit cette pa-
 » renté, & met entr'eux la
 » haine & l'indifférence, au
 » lieu de l'amitié & de la fa-
 » miliarité, qui devroient y rè-
 » gner.

» Pour ce qui est de la phi-
 » losophie, ils laissent la logi-
 » que à ceux qui se plaisent
 » aux disputes des mots, & la
 » regardent comme absolument
 » inutile pour acquérir la ver-
 » tu. Ils laissent aussi la Physi-
 » que & la métaphysique, ex-
 » cepté ce qui regarde l'exis-
 » tence de Dieu, ou la pro-
 » duction originale de toutes
 » choses, à ceux qui ont du
 » tems de reste pour s'y appli-
 » quer, ou qui sont entérés de
 » les subtiliser. Mais, ils étu-
 » dient beaucoup la morale,
 » dont ils trouvent le fonde-
 » ment & les règles dans les
 » loix de leur pays, qui sont
 » telles, qu'elles n'ont pu
 » partir de l'esprit de l'homme,
 » sans une inspiration particu-
 » lière de la divinité. Ils s'y
 » instruisent tous les jours, mais

P

» principalement le septième ,
 » qui est saint parmi nous ; ils
 » s'abstiennent de tout travail
 » ce jour-là , & se rendent dans
 » leurs synagogues ou lieux
 » d'assemblées , où chacun se
 » place selon son rang de ré-
 » ception dans le corps ; les
 » plus nouveaux y occupent
 » toujours la dernière place ,
 » & s'y rangent dans la bien-
 » séance convenable pour y
 » entendre la parole de Dieu.
 » Cela fait, un d'entr'eux prend
 » le livre & fait la lecture ; un
 » autre , qui est d'ordinaire un
 » des plus habiles , explique
 » ce qui a été lu. Ils suivent
 » dans leur explication la mé-
 » thode de développer les
 » sens allégoriques des Ecritu-
 » res.

» Leurs instructions roulent
 » principalement sur la sainteté,
 » l'équité, la justice, l'écono-
 » mie, la politique, la distinc-
 » tion du vrai bien & du vrai
 » mal, de ce qui est indiffé-
 » rent, de ce qu'on doit re-
 » chercher , & de ce qu'on
 » doit fuir. Les trois maximes
 » fondamentales de leur mora-
 » le , sont l'amour de Dieu ,
 » l'amour de la vertu, l'amour
 » du prochain. Ils donnent des
 » preuves de leur amour de
 » Dieu dans une chasteté cons-
 » tante pendant toute leur vie ,
 » dans un grand éloignement
 » du jurement, du mensonge ,
 » & en attribuant à Dieu tout
 » ce qui est bon , sans le faire
 » jamais auteur du mal. Ils sont
 » voir leur amour pour la ver-

» tu dans leur désintéressement ,
 » dans leur éloignement de la
 » gloire & de l'ambition, dans
 » leur renoncement au plaisir ,
 » dans leur continence , leur
 » patience , leur simplicité ,
 » leur facilité à se contenter ,
 » leur mortification , leur res-
 » pect pour les loix, leur cons-
 » tance , & les autres vertus.
 » Enfin , ils font voir leur
 » amour pour le prochain dans
 » leur libéralité , & leur con-
 » duite égale envers tous , &
 » leur communauté de biens ,
 » sur laquelle il est bon de s'é-
 » tendre un peu ici.

» Premièrement nul d'entre
 » eux en particulier n'est maî-
 » tre de la maison où il demeure ; tout autre de la même
 » secte qui y viendra , y sera
 » maître comme lui. Comme
 » ils vivent en société , & boi-
 » vent & mangent en commun ,
 » on prépare à manger pour
 » toute la communauté , tant
 » pour ceux qui sont présens ,
 » que pour ceux qui survien-
 » nent. Il y a un dépôt commun
 » dans chaque communauté par-
 » ticulière, où l'on réserve tout
 » ce qu'il faut à chacun pour
 » la nature & pour les habits.
 » Tout ce que chacun gagne
 » est porté dans la masse com-
 » mune ; & si quelqu'un tombe
 » malade , en sorte qu'il ne
 » puisse plus travailler , on lui
 » fournit du commun tout ce
 » qui lui est nécessaire pour le
 » rétablissement de sa santé. Les
 » plus jeunes portent un grand
 » respect aux anciens , & les

» traitent à peu près de même
» que les enfans traitent leurs
» peres dans leur vieillesse.

» Jofephe nous apprend que
» les Esséniens attribuent tout
» à Dieu. Ils tiennent les âmes
» immortelles , & croient que
» la justice est de toutes les
» choses la plus digne de nos
» empressemens & de nos re-
» cherches. Ils envoient leurs
» offrandes au temple, mais ils
» n'y offrent point de sacrifices
» sanglans. On leur en refuse
» l'entrée, à cause des purifica-
» tions usitées parmi les Juifs
» [auxquelles apparemment ils
» ne veulent pas se soumettre ,
» ou parce qu'ils se croient plus
» purs que les autres] & ils
» sont obligés de faire leurs
» sacrifices dans leur société
» particulière. Du reste , ce
» sont de très-honnêtes gens,
» dont l'emploi principal est
» l'agriculture. Leur justice est
» admirable , & surpasse tout
» ce qu'on en connoît chez les
» Grecs & les Barbares ; com-
» me s'y exerçant de longue-
» main , & n'en interrompant
» jamais le cours. Leurs biens
» sont communs , & celui qui
» est entré riche dans leur so-
» ciété , n'en possède pas plus
» que le plus pauvre de tous.
» Leur nombre est de plus de
» quatre mille hommes ; ils ne
» souffrent parmi eux ni fem-
» mes , ni esclaves ; ils regar-
» dent ceux-ci comme une sour-
» ce perpétuelle d'injustice , &

» celles-là comme une cause
» d'embarras & de divisions ;
» ainsi , vivant séparés des au-
» tres hommes , ils se servent
» l'un l'autre dans leurs be-
» soins réciproques.

» Pour receveurs des biens
» & des revenus communs de
» leur société , ils choisissent
» les prêtres les plus distingués
» par leur mérite , qui sont aussi
» chargés d'en donner ce qu'il
» faut pour la table de la mai-
» son. Leur manière de vivre
» n'a rien de singulier ni d'af-
» fecté ; elle est simple , & à
» peu près la même que celle
» des Pléistes parmi les Daces.
» Dans un autre endroit, Jofe-
» phe dit que les Esséniens sou-
» tiennent que le destin gou-
» verne tout , & qu'il n'arrive
» rien aux hommes , que ce
» qu'il a réglé.

Voilà l'idée que Jofephe &
Philon nous donnent des Essé-
niens. Nous ne voyons pas dans
l'Évangile que Jésus-Christ en
ait parlé , ni qu'il ait prêché
parmi eux. Il n'est pas hors
d'apparence que S. Jean-Baptis-
te ait vécu parmi eux jusqu'au
tems qu'il commença à baptis-
ser , & à prêcher la pénitence.
Le désert où Plin place les
Esséniens , n'étoit pas fort éloi-
gné d'Hebron , que l'on croit
être le lieu de la naissance de
S. Jean.

ESSIENS, *Effi*. Voyez *Essios*.

ESSIOS , *Effios* , (a) nom
d'une île qu'Appien met dans

(a) Appian. p. 760.

la mer Ionienne, & il dit qu'elle avoit abandonné le parti du roi Agron, pour se donner aux Romains. Le même Auteur nomme *Effui*, les habitans de cette isle. Ortelius soupçonne avec raison que c'est l'Isle de Prolémée.

ESSUENS, *Effui*, (a) peuple que César nomme entre les habitans de la Gaule Belgique. Il dit que l'année n'ayant guère fourni de bled, à cause des sécheresses, il fut obligé, en mettant son armée en quartier d'hiver, de la répartir autrement qu'il n'avoit fait les années précédentes, & de distribuer les légions en plusieurs garnisons. Il en envoya une sous C. Fabius son lieutenant, chez les Morins, aujourd'hui les habitans de Terouenne; la seconde, sous Q. Cicéron, chez les Nerviens; une troisième, sous L. Roscius, chez les Essuens; la quatrième, sous T. Labiénus, chez les Rhémois, sur la frontière de Treves, &c.

Comme ce nom ne se trouve que dans ce seul passage de César, ses Interpretes ne s'accordent guère touchant le peuple *Effui*. Marlian soupçonne qu'ils étoient ou en Normandie, ou dans la Bretagne, en-deçà de la mer. Ce qu'il ajoute n'y convient pas; les François, dit-il, les appellent *le Rhetelois*. Tout le monde sçait que le Rhetelois n'est dans aucune de ces deux provinces, mais bien loin de-là dans la Champagne. C'est ce qui

persuade que Marlian a ramassé peu judicieusement dans un même article, plusieurs opinions différentes, sans les entendre. M. d'Ablancourt, dans sa traduction de César, rend *Effui*, par le païs de Seez. En quoi il ne s'écarte pas trop de Vigénère, qui a cru que le païs *Bessin*, auprès de Bayeux, venoit du mot *Effui*. D'autres, comme, Divæus, disent que c'est le comté d'Eu; d'autres, Thierache, ou Térése, comme qui diroit *terra Effuorum*. Sanson croit que ce nom est corrompu de *Sessui* ou *Sesuvii*.

Vossius avoit cru d'abord qu'*in Effuos* étoit pour *Succuonibus*, défiguré par les copistes; mais, il changea ensuite de sentiment, & pensa qu'il falloit lire *in Æduos*. Voici sur quoi il se fonde. Les *Ædui* & les Rhémois sont presque toujours joints ensemble. César dit que tous ces quartiers d'hiver faisoient à peine un espace de cent mille pas, excepté celui de L. Roscius, qui étoit logé dans le païs le plus paisible. Cela détruit la conjecture de ceux qui ont placé les *Effui* auprès du Hainaut ou des Nerviens; & celle de Hubertus Léodius, qui les met à Ath dans le Hainaut même; car, si l'on suppose qu'ils étoient au milieu des nations que César nomme dans la répartition des quartiers, pourquoi, lorsqu'il fit marcher ces légions, fit-il venir Crassus, qui étoit à

(a) Cœs. de Bell. Gall. L. V. p. 178.

Beauvais , environ vingt-cinq milles par-delà Amiens ; T. Labiénus , qui étoit dans le Rhémois ; C. Fabius , qui étoit au païs de Terouenne , & qui tous par conséquent étoient plus éloignés de lui ? Pourquoi n'appellait-il pas L. Roscius , qui auroit été auprès de lui , si les *Effui* eussent été voisins du Hainaut. L. Roscius étoit plus à portée de marcher , & de plus ses troupes étoient assez inutiles , dans un païs très-paisible. Vossius conclut de-là , qu'il faut lire in *Æduos*.

Ce sentiment convient d'autant plus , que les *Ædui* étoient anciens & fideles alliés des Romains , *gens pacatissima & quietissima* ; & par l'intervalle qu'il y avoit entr'eux & les autres quartiers d'hiver , on voit pourquoi César ne put employer les troupes de Roscius , aussitôt que les autres. *Voyez* cependant l'article suivant , qui a été fait d'après les réflexions de M. le comte de Caylus.

ESSUENS , *Effui* , (a) dont parle César dans ses Commentaires , habitoient , à ce que l'on croit , le païs qui est représenté aujourd'hui par le diocèse de Séez. César envoya dans ce païs , l'an de Rome 700 , & 54 ans avant J. C. L. Roscius , avec la treizième légion , pour y prendre des quartiers d'hiver , comme dans un païs tranquille , *quietissimam partem* , & voisin

(a) Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. IV. 384, 385.

(b) Reg. L. l. c. 30. v. 28.

des cités armoriques ou maritimes , qui étoient soumises depuis deux ans. Ces cités reprirent les armes , & marchèrent pour attaquer L. Roscius dans son camp , *Hybernis* ; mais , sur la nouvelle d'une grande victoire que César venoit de remporter dans le païs des Nerviens , les Gaulois se retirèrent avec précipitation , & L. Roscius ne fut point attaqué.

M. le comte de Caylus croit que le païs de *Effui* , des Commentaires , & que Pline appelle *Itefui* , doit être la cité nommée , au cinquième siècle , *Civitas Sagiorum* , le diocèse de Séez. Toutes les autres cités voisines , soit maritimes , soit du milieu des terres , sont connues par les commentaires de César , par Pline & par Ptolémée ; on ne peut placer la cité des *Effui* ailleurs qu'au diocèse de Séez.

ESTAOL , *Estalol* , Α'σαὼλ , la même qu'Esthaol. *Voyez* Esthaol.

ESTHAMO , *Esthamo* , (b) ville de Palestine. Ce fut une de celles auxquelles David envoya une partie du butin qu'il avoit fait sur les Amalécites qui avoient pillé Siceleg. On croit qu'Esthamo est la même qu'Esthemo. *Voyez* Esthemo.

ESTHAMO , *Esthamo* , (c) Ε'σθαμὼν , étoit fils de Jesba & petit-fils d'Ezra.

ESTHAMO , *Esthamo* , (d)

(c) Paral. L. I. c. 4. v. 17.

(d) Paral. L. I. c. 4. v. 19.

E'staoul, fils d'Ezra & d'O-daïa, fixa sa demeure à Machathi.

ESTHAOL, *Esthaol*, (a) ville de Palestine dans la tribu de Dan. Elle avoit d'abord appartenu à la tribu de Juda. Eusebe, qui la nomme Estaul, dit qu'elle étoit à dix milles d'Eleuthéropolis, en allant vers Nicopolis.

ESTHEMO, *Esthemo*, (b) ville de Palestine, située dans la partie méridionale de Juda. Eusebe dit que c'étoit un gros bourg, dans le canton d'Eleuthéropolis, au nord de cette ville. Elle fut cédée aux prêtres pour leur demeure.

ESTHER, *Esther*, *E'stup*. (c) autrement appelée Édiſſe, étoit fille d'Abihail de la tribu de Benjamin. Sa modestie & sa bonne grace étoient si extraordinaires, qu'elle attiroit sur elle les yeux & l'admiration de tout le monde. Son pere & sa mere étant morts, Mardochée, son oncle, l'adopta pour sa fille, & la fit élever auprès de lui à Suſe, où il demouroit depuis qu'il avoit été transféré de Jérusalem, sous le règne de Nabuchodonosor.

Aſſuérus ayant répudié la reine Vaſſhi, l'an 514 avant J. C., selon D. Calmet, ses amis lui conseillerent de faire chercher dans toutes ses provinces

les plus belles filles, afin d'épouser celle qui lui plairoit davantage, & par l'amour qu'il auroit pour elle, diminuer peu à peu celui qu'il avoit pour Vaſſhi, & enfin de l'effacer entièrement. Le Roi approuva cet avis, & envoya aussitôt pour ce sujet dans tous ses États. Comme on amenoit plusieurs filles qui excelloient en beauré, & qu'on les mettoit entre les mains de l'eunuque Égée, on lui amena aussi Esther avec les autres, afin qu'elle fût gardée parmi les femmes destinées pour le Roi. Esther plut à Égée, & trouva grace devant lui; c'est pourquoi, il se hâta de lui faire donner, par un autre eunuque, tous ses ornemens & tout ce qui devoit lui appartenir selon son rang, avec sept filles parfaitement belles de la maison du Roi, pour la servir; & il ordonna d'avoir grand soin de tout ce qui pouvoit contribuer à la parer & à l'embellir, elle & ses filles. Esther ne voulut point lui dire de quel pais & de quelle nation elle étoit, parce que Mardochée lui avoit ordonné de tenir cela très-secreet. Il se promenoit tous les jours devant le vestibule de la maison où étoient gardées les vierges choisies, désirant d'être instruit de l'état d'Esther, & de ce qui lui arriveroit.

(a) Jofu. c. 15. v. 33. c. 19. v. 41.

(b) Jofu. c. 21. v. 14. Paral. l. 1. c. 6. v. 58.

(c) Esth. c. 2. v. 7. & seq. c. 3. v. 1. & seq. c. 4. v. 1. & seq. c. 5. v. 1. &

seq. c. 7. v. 1. & seq. c. 8. v. 1. & seq. c. 9. v. 1. & seq. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 374. & seq. Roll. Hist. Anc. Tom. 1. p. 514.

Lorsque le tems de ces filles étoit venu, elles étoient présentées au Roi en leur rang, après avoir fait tout ce qui étoit nécessaire pour se parer & se rendre plus agréables pendant l'espace de douze mois, se servant pour cela pendant les six premiers mois d'une onction d'huile de mirre, & pendant les six autres de parfums & d'aromates. Lorsqu'elles alloient trouver le Roi, on leur donnoit tout ce qu'elles demandoient pour se parer, & elles passaient de la chambre des femmes à celle du Roi, avec tous les ornemens qu'elles avoient désirés. Celle qui y étoit entrée au soir, en sortoit le matin, & elle étoit conduite de-là dans un autre appartement, où demeuroient les femmes du Roi, dont Sufagaze, eunuque, avoit soin; & elle ne pouvoit plus de nouveau se présenter devant le Roi, à moins que lui-même ne le voulût, & qu'il ne l'eût commandé expressément en la nommant par son nom.

Après qu'il se fut donc passé du tems, le jour vint auquel Esther devoit être présentée au Roi en son rang. Elle ne demanda rien pour se parer; mais, Égée lui donna pour cela tout ce qu'il voulut. Esther fut donc menée à la chambre du roi Assuérus, au dixième mois appelé Thebeth, la septième année de son règne. Le Roi l'aima plus que toutes ses autres femmes, & elle s'acquit dans son cœur & dans son esprit une con-

sidération plus grande que toutes les autres; il lui mit sur la tête le diadème royal, & il la fit Reine à la place de Vasthi. Le Roi commanda qu'on fit un festin très-magnifique à tous les grands de sa cour & à tous ses serviteurs, pour le mariage & les noces d'Esther; il soulagea les peuples de toutes ses provinces; & il fit des dons dignes de la magnificence d'un si grand Prince. Esther n'avoit encore découvert, ni son pays, ni son peuple, selon l'ordre que Mardochée lui en avoit donné; car, Esther observoit tout ce qu'il lui ordonnoit, & faisoit encore toutes choses en ce tems-là par son avis, de même que lorsqu'il la nourrissoit auprès de lui étant toute petite.

Un Amalécite, nommé Aman, étoit alors en si grand crédit, que toutes les fois qu'il entroit dans le palais, les Perses & les étrangers étoient obligés, pour obéir au commandement du Roi, de se prosterner devant lui; & Mardochée étoit le seul qui ne lui rendoit point cet honneur, parce que la loi de Dieu le lui défendoit. Aman l'ayant remarqué, s'informa d'où il étoit; & ayant su qu'il étoit Juif, il en fut si irrité, qu'il s'écria: » Quoi! » les Perses qui sont libres, » mettent le genou en terre devant moi; & cet esclave ne » daigne pas faire la même chose. « Comme il étoit naturellement mortel ennemi des Juifs, à cause que les Amalécites avoient été vaincus autrefois

par eux, il entra dans une telle fureur, qu'il crut que ce seroit trop peu pour satisfaire sa vengeance, que de se contenter de faire mourir Mardochée ; mais qu'il falloit exterminer toute sa nation avec lui. Il alla ensuite trouver le Roi, & obtint de ce Prince un édit, par lequel il ordonnoit de mettre à mort tous les Juifs qui se trouveroient dans ses États.

Dès que Mardochée eut connoissance de ce cruel édit, il déchira ses habits, se couvrit d'un sac, répandit de la cendre sur sa tête, & alla par-toute la ville, criant que c'étoit une chose horrible que de vouloir détruire de la sorte une nation très-innocente. Mais, il fut contraint de demeurer à la porte du palais, parce qu'en l'état où il étoit, il ne lui étoit pas permis d'y entrer. L'affliction de tous les Juifs n'étoit pas moindre en toutes les autres villes où cet édit avoit été publié ; & dans une désolation si générale, l'air retentissoit de cris, de lamentations & de plaintes. La Reine, troublée d'apprendre que Mardochée étoit à la porte du palais dans le déplorable état que nous avons dit, lui envoya d'autres habits pour en changer ; mais il les refusa, parce que la cause de sa douleur subsistant toujours, il ne pouvoit se résoudre d'en quitter les marques. Cette Princesse, sur ce refus, envoya un eunuque lui demander quel si grand sujet il avoit

de s'affliger de la sorte, & de ne vouloir pas même, à sa prière, quitter un habit si triste. Mardochée lui manda par cet eunuque, qu'Aman avoit offert au Roi une très-grande somme d'argent, pour obtenir de lui la permission d'exterminer tous les Juifs ; & que sa majesté la lui ayant accordée, on avoit publié dans Suse & dans toutes les provinces de l'Empire, l'édit dont il lui envoyoit la copie ; qu'ainsi, comme il s'agissoit de la ruine entière de la nation, dont la Reine tiroit sa naissance, il la supplioit de ne point craindre de s'abaisser jusqu'à se rendre suppliante pour obtenir leur grace du Roi, puisqu'elle seule le pouvoit, parce qu'Aman, que nul autre n'égaloit en faveur & en autorité, aigrissoit sans cesse ce Prince contr'eux. La Reine répondit que si le Roi ne la mandoit, elle ne pouvoit l'aller trouver, sans perdre la vie, à moins que pour lui faire grace, il ne la touchât de la verge d'or qu'il tenoit en sa main. Alors, Mardochée pria l'eunuque de dire à la Reine, qu'elle ne devoit pas, dans une telle rencontre, tant considérer sa sûreté que le salut de sa nation ; que si elle l'abandonnoit, Dieu ne manqueroit pas d'en prendre soin ; mais qu'il la perdrait elle-même avec toute sa race, pour la punir d'avoir été insensible à la ruine de son peuple. La Reine, touchée de ces paroles, lui manda par le même eunuque, d'assembler tous

les Juifs qui étoient dans Suse, de leur ordonner de jeûner durant trois jours, & de faire des prières à Dieu pour elle; qu'elle feroit la même chose avec ses femmes, & iroit ensuite trouver le Roi sans être mandée, quand il lui en devroit coûter la vie. Mardochée exécuta cet ordre, & pria Dieu durant ce jeûne, de ne pas permettre la destruction de son peuple, mais de l'assister en cette occasion comme il avoit fait en tant d'autres.

Esther, de son côté, avec un habit de deuil, passa ces trois jours prosternée en terre sans boire, sans manger, & sans prendre aucun soin de sa personne. Elle demandoit sans cesse à Dieu d'avoir compassion d'elle, de lui mettre en la bouche ce qu'elle devoit dire au Roi, & de la rendre plus agréable à ses yeux qu'elle ne l'avoit jamais été, afin de n'attirer pas seulement dans un tel péril sa clémence sur elle & sur ceux de sa nation, mais de faire qu'il tournât sa colère contre leurs ennemis, & qu'ils tombassent eux-mêmes dans le malheur où ils avoient voulu les précipiter. Après avoir prié de la sorte, durant trois jours, elle quitta cet habit si triste, pour en prendre un extrêmement riche, & y ajouta tous les ornemens dont se peut parer une grande reine. Elle alla ensuite trouver le Roi, accompagnée de deux de ses femmes seulement, sur l'une desquelles elle s'appuyoit, & l'autre por-

toit la queue de sa robe, dont les longs plis sembloient flotter sur la terre. On voyoit une modeste rougeur peinte sur ses joues; la beauté & la majesté éclatoient également sur son visage, & son cœur n'étoit pas exempt de crainte. Lorsqu'elle apperçut ce Prince assis sur son trône tout brillant de pierres, & qui la regarda peut-être d'abord d'une manière peu favorable, elle fut saisie d'une si grande frayeur, que les forces lui manquant, elle tomba sur cette femme sur qui elle s'appuyoit. Le Roi, dont Dieu en ce moment toucha sans doute le cœur, appréhenda si fort pour elle, qu'il descendit en grande hâte de son trône, la prit entre ses bras, & lui dit avec des paroles pleines d'amour & de tendresse, de ne rien craindre pour être venue sans qu'il l'eût mandée, puisque cette loi n'étoit faite que pour ses sujets, & non pas pour elle, qui partageant avec lui sa couronne, étoit au-dessus de toutes les loix.

Après lui avoir ainsi parlé, il mit son sceptre dans sa main, & pour la rassurer entièrement & ne pas contrevenir à la loi qu'il avoit faite, il lui toucha doucement la tête avec cette verge d'or. Alors, cette vertueuse Reine revint à elle, & lui dit après avoir repris ses esprits: « Je ne puis vous rendre d'autre raison de la dé-
» faillance où je suis tombée,
» sinon que ma surprise a été si
» grande de vous voir si plein

» de gloire, de beauté, de majesté, & tout ensemble, si redoutable, que je ne sçais ce que je suis devenue. » Elle proféra ce peu de mots d'une voix si foible, qu'ils augmentèrent encore le trouble où étoit le Roi ; il n'oublia rien pour l'assurer qu'il n'y avoit point de faveurs qu'elle ne dût attendre de lui ; & que quand même elle lui demanderoit la moitié de son royaume, il la lui donneroit avec joie. Elle lui répondit que la seule grace qu'elle désireroit, étoit d'agréer qu'elle lui donnât le lendemain à souper, & d'amener Aman avec lui. Il le lui promit très-volontiers ; & lorsqu'ils furent à table, il la pressa de lui dire ce qu'elle souhaitoit, l'assurant encore qu'il n'y avoit rien qu'il ne lui accordât avec plaisir, quand ce seroit même une partie de son royaume. Elle le supplia de trouver bon qu'elle différât jusqu'au lendemain, & de lui faire encore l'honneur de venir ce jour-là souper chez elle, & d'amener aussi Aman avec lui ; ce qu'elle n'eut pas peine à obtenir. Aman sortit de ce festin tout ravi de la faveur si extraordinaire que la Reine lui faisoit de le choisir seul pour avoir l'honneur de manger avec le Roi & avec elle.

Le lendemain, le Roi, au milieu du festin, dit à la Reine de lui demander tout ce qu'elle voudroit, & de s'assurer de l'obtenir. Elle lui répondit que le péril où elle étoit avec tous

ceux de sa nation, ne lui permettoit pas de lui pouvoir parler d'autre chose, & qu'elle ne prendroit pas la liberté de l'importuner, s'il n'étoit question que de les condamner tous à une grosse amende, puisque cette affliction, quelque grande qu'elle fût, seroit en quelque sorte supportable ; mais que s'agissant de son entière ruine & de celle de tout son peuple, elle ne pouvoit, dans un si extrême danger, n'avoir point recours à sa clémence. Le Roi, fort surpris de ce discours, lui demanda qui étoit celui qui avoit formé ce dessein ; & elle répondit que c'étoit Aman, qui, par la haine mortelle qu'il portoit aux Juifs, avoit résolu de les perdre. La surprise du Roi fut si grande, qu'il se leva de table & s'en alla tout troublé dans les jardins. Alors, Aman ne put douter qu'il ne fût perdu. Il conjura la Reine de lui pardonner ; & comme il se baïssoit, il tomba sur le lit sur lequel elle étoit assise. Le Roi entra en même tems, & le voyant en cet état, sa colère s'augmenta de telle sorte, qu'il lui cria : *Quoi ! scélérat & le plus perfide de tous les hommes, voulez-vous donc violer la Reine ?* Ces paroles imprimèrent une si grande frayeur dans l'esprit & dans le cœur d'Aman, qu'il lui fut impossible de rien répondre ; & un eunuque qui se trouva présent, dit au Roi que lorsqu'il étoit allé chez Aman, pour lui dire de se hâter de venir au

festin de la Reine, il avoit vu une potence de cinquante cou-dées de haut plantée dans sa maison, & appris d'un de ses serviteurs, qu'elle étoit destinée pour y pendre Mardochée.

Le Roi commanda qu'on l'y pendît lui-même à l'instant, pour le punir avec justice du même supplice qu'il avoit voulu si injustement faire souffrir à un autre. Il donna à la Reine la confiscation de tout son bien ; & sçachant alors que Mardochée étoit oncle de cette Princesse, il lui mit entre les mains son anneau qu'Aman portoit auparavant. La Reine lui donna aussi tout le bien d'Aman, & supplia le Roi de la vouloir tirer de l'apprehension où la mettoient les lettres que ce méchant homme avoit fait écrire au nom de sa majesté dans toutes les provinces de l'Empire, pour faire massacrer tous les Juifs en un même jour, puisque la mort lui seroit beaucoup plus douce que de survivre à la ruine de son peuple. Ce Prince n'eut pas de peine à lui accorder cette prière ; il lui promit d'écrire des lettres telles qu'elle le désireroit, de les faire sceller de son sceau, & de les envoyer dans toutes ses provinces, afin que personne n'osât y contrevenir. Il fit ensuite écrire ces lettres adressées aux Gouverneurs & aux Magistrats des cent vingt-sept provinces de son Empire, & permit aux Juifs par ces mêmes lettres, de

se venger de leurs ennemis. Ceux des provinces où les lettres du Roi furent portées, les regarderent, dans le transport de leur joie, comme une lumière favorable qui leur annonçoit leur délivrance ; & leurs ennemis entrèrent dans une telle crainte de leur ressentiment, que plusieurs se firent circon-cire pour ne pas périr, car les couriers du Roi ne manquèrent pas de faire sçavoir aux Juifs qu'ils pouvoient, le treizième jour du douzième mois, nommé Adar en Hébreu, & que les Macédoniens appelloient Dystrus, se venger impunément de leurs ennemis. Ainsi, il n'y avoit point de Princes, de Gouverneurs, de Grands, & de Magistrats, qui ne rendissent de l'honneur aux Juifs, tant ils appréhendoient Mardochée.

Lorsque le jour donné aux Juifs pour se venger de leurs ennemis, fut arrivé, ils en tuèrent dans Suse environ cinq cens. Le Roi le dit à la Reine, & lui demanda si elle étoit satisfaite, parce qu'il n'y avoit rien qu'il ne voulût faire pour la contenter. Elle pria de permettre que l'on continuât le jour suivant, & de faire pendre les dix fils d'Aman. Il le lui accorda, & ainsi, le quatorzième jour de ce même mois, les Juifs tuèrent encore dans Suse environ trois cens hommes, sans toucher à quoi que ce soit de leur bien, & le nombre de ceux qu'ils tuèrent le jour précédent, dans toutes les autres

villes fut de soixante - quinze mille. Ils employèrent le jour d'après en des festins & en des réjouissances ; & encore du tems de Jofephe, les Juifs répandus par tout le monde , solennisoient ce jour , & s'envoyoient les uns aux autres quelque partie de ce que l'on servoit dans leurs festins. Ils avoient donné à cette fête le nom de Purim , c'est-à-dire , les sorts , à cause que ce jour-là ils devoient être mis à mort, suivant le sort qu'Aman avoit tiré à cette intention.

On n'a aucune certitude touchant l'auteur de l'Histoire d'Esther , ou du livre qui porte ce nom. Saint Épiphane , Saint Augustin , & Saint Ilidore attribuent ce livre à Esdras ; Eusebe le croit plus récent ; d'autres le donnent à Joachim , grand-Prêtre des Juifs , petit-fils de Josedech. La plupart en font auteur Mardochée , & quelques-uns lui joignent Esther. Les Thalmudistes prétendent que la synagogue , pour conserver la mémoire de cet événement , & rendre raison de l'origine de la fête de *Purim* , a fait composer ce livre , qu'elle a approuvé & mis dans le canon des livres sacrés. Il a d'abord été composé en Hébreu , & quelque Juif Helléniste l'a ensuite amplifié , & y a fait des additions , qui ont été insérées en leur place dans la version

Grecque , & mises par Saint Jérôme toutes ensemble à la fin du livre , depuis le 24 v. du c. 10. Origène a cru que ces pièces avoient été autrefois dans le texte Hébreu ; mais , il y a bien de l'apparence , que ce sont des additions d'un auteur Grec. Le livre d'Esther étoit compris dans le Canon des Juifs. Il n'est point dans quelques anciens Canons des Chrétiens ; mais , il se trouve dans celui du Concile de Laodicée & dans plusieurs autres. Saint Jérôme a rejeté hors du Canon des livres sacrés , les six derniers chapitres ; & plusieurs Auteurs , jusqu'à Sixte de Sienne , ont été de ce sentiment ; mais , le Concile de trente a reconnu le livre entier pour Canonique.

ESTHON , *Esthon* , (a) *A'esathor* , fils de Mahir , fut pere de Béthrapha , de Pheffé & de Téhinna.

ESTIATORIUM , *Estiatorium* , *E'sia-topor* , (b) étoit chez les Grecs une salle à manger.

ESTIÉENS , *Estiensés* , (c) *E'siaidz* , peuple de l'île d'Eubée , selon Plutarque. Périclès chassa les Estiéens de leur pays , & mit des Athéniens en leur place ; il ne traita les premiers avec tant de rigueur , que parce que s'étant rendu maîtres d'un vaisseau Athénien , ils avoient passé tout l'équipage au fil de l'épée , sans pardonner à un seul.

(a) Paral. L. I. c. 4. v. 11 , 12.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de

Montf. Tom. III. p. 92.

(c) Plut. T. I. p. 164 , 165.

Ceux, que Plutarque appelle Estiéens, sont nommés par d'autres Histiciens; ils habitoient la ville d'Histice.

ESTIÉOTIDE, *Estiaotis*, Εστιαώτις, (a) contrée de la Thessalie, selon Strabon. Ce Géographe divise toute la Thessalie en quatre parties, & l'Estiéotide, selon lui, en étoit une. Elle comprenoit la partie occidentale de la Thessalie, & tout ce qui étoit entre le mont Pinde & la haute Macédoine.

Ptolémée appelle les habitans de l'Estiéotide Estiotes, & leur assigne pour villes, Phestus, Gomphes, Antinium, Tricca, Crémenes, Chyreties & Métropolis. Il faut y ajoûter, sur le témoignage de Tite-Live & de Strabon, Phéca, & Ithome, ou Thome.

Hérodote ne s'accorde pas avec Strabon & Ptolémée, sur la position du païs qu'habitoient les Estiotes; car, il les met au pied des monts Ossa & Olympe, montagnes qui sont dans la partie orientale de la Thessalie; mais, rien n'empêche de les concilier. Hérodote parle là d'un païs nommé alors l'Estiéotide, & non pas du païs qu'habita dans la suite le peuple dont parlent Strabon & Ptolémée. Ce païs, au reste, est nommé *Istiaotis*, par Hérodote; *Estiaotis*, par Strabon & par Étienne de Byzance; & *Estigotis*, par Suidas. Strabon,

citant un vers d'Homère, où il est parlé de Tricca & d'Ithome, ajoûte: Ces villes sont de l'Estiéotide, qui fut autrefois nommée la Doride; mais, les Perrhebes l'ayant occupée, après avoir détruit la ville d'Esticie, dans l'isle d'Eubée, & fait passer les habitans en terre ferme, donnerent ce nouveau nom à ce païs, à cause de la multitude d'Estiéens qui vinrent s'y établir.

ESTIOTES, *Estiota*, Εστιαώται, nom que Ptolémée donne aux habitans de l'Estiéotide. Voyez Estiéotide.

ESTYÉENS, *Æstyai*, peuples de la Sarmatie d'Europe. Ils étoient fort étendus, puisqu'on dit qu'ils occupoient tous les païs situés entre la Vistule, & la Finlande. Les Estyéens comprenoit les Estyens proprement dits, dont il est parlé ci-après; les Ombrones, où est la Samogitie; les Scyrres, où sont aujourd'hui les duchés de Courlande & de Sémigalle; & enfin les Hirres, où sont les provinces de Lettie & d'Esthonie. La conformité du nom semble marquer que les habitans de cette dernière province sont les descendans des Estyéens.

ESTYENS, *Æsty*, (b) peuples de Germanie, qui, selon Tacite, habitoient à droite sur les bords de la mer Suévi-que, c'est-à-dire, Baltique. Ils vivoient & s'habilloient

(a) Strab. pag. 430, 437. Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XXXII. c. 14. Herod. L. I. c. 46. L. VII. 1. 175.

(b) Tacit. de Morib. Germ. c. 45.

comme les Sueves ; mais , leur langue ressembloit plutôt à celle des Bretons. Ils adoroient la mere des Dieux ; & les plus zélés pour son culte se faisoient reconnoître en portant une figure de sanglier , qui rendoit leur personne inviolable , & leur tenoit lieu de sauve-garde au milieu même des ennemis. Les armes des Estyens étoient rarement de fer ; ils n'en avoient presque point d'autres que des bâtons. Ces peuples s'appliquoient à l'agriculture avec plus de patience que ne comportoit la paresse ordinaire des Germains. Ils fouilloient même au sein de la mer , pour y chercher l'ambre qu'on ne ramassoit que dans leur pais ; quelquefois , on le rencontroit sur le rivage. Ils lui donnoient le nom de *Glès* ; mais , ces Barbares en ignoroient & n'en avoient jamais recherché la nature ni l'origine. Ils ne daignoient pas le ramasser autrefois , & le regardoient comme un vil excrément de la mer , avant que le luxe des Romains le mit à la mode ; du tems de Tacite , ils n'en faisoient encore aucun usage pour eux mêmes , ni ne sçavoient le travailler. Ils le vendoient aux Romains tel qu'ils le trouvoient , & étoient étonnés du prix qu'ils leur en donnoient.

On ne peut douter que les Estyens ne soient aujourd'hui

les habitans de la Prusse ducale. Leur nom signifie orientaux , parce qu'ils étoient censés être à l'orient de la Germanie.

ESULE , *Æsula* , (a) ville d'Italie dans le pais des Latins. On y voyoit une citadelle , dont parle Tite-Live.

Acron , commentateur d'Horace , à l'occasion de ces vers :

Eripe te moræ

Ne semper udum Tibur & Æsula

Declive contempleris arvom &

Telegoni juga parricidæ ;

Observe que c'est le nom d'une ville qui étoit sur la pente de la montagne , auprès de Tibur. Pline nomme les habitans *Æsolani* , & en parle comme d'un des peuples qui ne subsistoient plus ; ainsi , Horace ne doit pas être entendu , comme s'il eût nommé une ville de son tems , mais il nomme le terroir du nom de la ville à laquelle il avoit appartenu. Velleius Paternulus dit *Æsulum* au neutre ; & il assure qu'il fut donné à une colonie , vingt-trois ans après le commencement de la première guerre Punique.

ESUS , *Ejus*. Voyez Hésus.

ESUVIUM , *Æsuvium* , (b) *Ἄϊσος* , nom que Plutarque donne à une prairie d'Italie , située entre Veies & le Tibre. Il l'appelle un lieu sacré. La prairie Esurienne étoit voisine de la forêt Arfia. Voyez Arfia.

(a) Tit. Liv. L. XXVI. c. 9. Horat. L. III. Ode 23. v. 5. & seq. Plin. T. I. p. 157. Vell. Patern. L. I. c. 14.

(b) Plut. T. I. p. 101.

ESYETE, *Æsyetes*, (a) *Αἰυήτης*, prince Troyen qui fut pere d'Alcathoüs. Homère fait mention du tombeau d'Esyete, qu'il met dans la ville de Troye. Il étoit sur une hauteur, à peu de distance du palais de Priam.

ESYME, *Æsυμα*, *Αἰσυμν*, (b) ville, dont il est fait mention dans Homère.

ESYMNETE, *Æsymnetes*, *Αἰσυμένητης*, surnom de Bacchus. Ce mot, selon quelques-uns, veut dire un jeune homme robuste. On avoit donné ce surnom à Bacchus, parce qu'apparemment sa statue le représentoit ainsi. Voyez Bacchus & Eurypyle.

Le mot *Æsymnete* avoit une signification différente de celle que nous venons de marquer, comme on peut s'en assurer par la lecture de l'article suivant.

ESYMNETE, *Æsymnetes*, *Αἰσυμένητης*. (c) Le verbe *αἰσυμνάω* signifioit anciennement régner, gouverner. Lorsqu'on éliroit un Prince pour gouverner une ville, on l'appelloit *Æsymnete*, ou tyran, *ἐπάουν Αἰσυμένητην ἢ τύραννον*, parce que le Prince rendoit la justice, & la faisoit observer, *τὰ ἀΐσια, ὁ ἐστὶ, τὰ δίκαια νεμῆι οὐ τυρῶι*; d'où il étoit appelé *Αἰσυμένητης* ou *Αἰσυμνότης*. Homère fait mention de l'*Æsymnete*. Ce sou-

verain Magistrat, créé par élection, étoit à vie, ou seulement pour un tems. Un marbre de Téos en Ionie, d'une grande antiquité, prouve que cette ville étoit gouvernée par un *Æsymnete*, & qu'il commandoit dans la ville & dans son territoire : *ΑΙΣΥΜΝΩΙ ΕΝ ΤΕΩΙ Η ΓΗΙ ΘΗΙ ΤΗΙΗΙ*. Dans la suite des tems, on donna le nom d'*Æsymnetes* aux Présidens des jeux publics ou à leurs ministres, *Αἰσυμήνται οἱ τῶν Ἀγῶνος προεστῶτες ἢ ὑπέρται*. La ville de Chalcédoine, suivant un marbre de cette ville, étoit gouvernée par un Sénat; mais, elle avoit six Magistrats souverains, appelés *Æsymnetes*, qui changeoient tous les mois. Les *Æsymnetes* du mois *Dionysius*, dans une assemblée publique, & après un sacrifice solennel, désigné par l'autel qui est gravé au-dessus de l'inscription du marbre qu'on vient de citer, couronnerent chef du Sénat, *Dionysius*, fils de *Dionysius*.

ESYMNUS, *Æsymnus*, (d) *Αἰσυμνος*, l'un des capitaines Grecs qui allerent au siège de Troye, où il fut tué par Hector.

ESYMNUS, *Æsymnus*, (e) *Αἰσυμνος*, héros, qui avoit à Mégare un monument remarquable. Voici ce que les Mégariens racontoient de ce héros. Hypérion, fils d'Agamemnon

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 300. L. XIII. v. 427.

(b) Homer. Iliad. L. VI. v. 304.

(c) Recueil d'Antiq. par M. le Com.

de Cayl. T. II. p. 175, 176.

(d) Homer. Iliad. L. XI. v. 303.

(e) Pauf. p. 80.

& dernier roi de Mégare, fut tué par Sandion, à cause de son arrogance & de son avarice. Après sa mort, les Mégaréens n'étant pas d'humeur à se soumettre davantage à l'autorité d'un seul homme, résolurent de créer tous les ans des Magistrats, en qui résideroit le pouvoir souverain; ce fut en ce tems-là qu'Esymnus, le plus considérable de tous ses concitoyens, alla à Delphes, pour sçavoir de l'oracle par quel moyen sa patrie pourroit prospérer. Le Dieu répondit entre autres choses que les Mégaréens seroient heureux tant qu'ils seroient gouvernés par plusieurs. Eux, croyant que cet oracle regardoit autant les morts que les vivans, firent construire un Sénat qui renfermât la sépulture de leurs Héros.

E T

ETAM [la Roche d'], (a) *Petra Etam*. Il y avoit dans cette roche une caverne, où se retira Samson, après avoir brûlé les moissons des Philistins. Trois mille hommes de la tribu de Juda vinrent à la caverne du rocher d'Etam, & dirent à Samson : » Est-ce que » vous ne sçaviez pas que nous » sommes assujettis aux Philistins ? Pourquoi les avez-vous traités de la sorte ? Il leur répondit : Je leur ai

» rendu le mal qu'ils m'on fait. » Nous sommes venus, lui dirent-ils, pour vous lier, & pour vous livrer entre les mains des Philistins. Promettez moi avec serment, leur dit Samson, que vous ne me tuerez-point. Ils lui répondirent : Nous ne vous tuerons point ; mais, après vous avoir lié, nous vous livrerons aux Philistins. « Ils le lièrent donc de deux grosses cordes neuves, & ils le tirèrent du rocher d'Etam ; & étant venu au lieu appelé la Mâchoire, les Philistins vinrent à sa rencontre avec de grands cris. Mais, l'esprit du Seigneur ayant saisi Samson, il rompit en pièces les cordes dont il étoit lié, comme le lin se consume lorsqu'il sent le feu ; & ayant trouvé là une mâchoire d'âne, qui n'étoit pas encore desséchée & qui étoit à terre, il la prit & en tua mille hommes.

ETAM, *Etam*, אֵיטָם, (b) ville située auprès des eaux, ou des fontaines, dont il est parlé dans l'article d'Ettan. Elle étoit entre Bethléem & Thécué, selon l'auteur des Paralipomènes. Il en est aussi fait mention dans le livre de Josué, selon les Septante.

Les Voyageurs modernes parlent des belles eaux qu'on voit encore à cinq ou six lieues de Jérusalem. Nous croyons, dit D. Calmet, que ce sont les

(a) Judic. c. 15. v. 8. & seq.

(b) Josu. c. 15. v. 60. Paral. I. I. c. 4. v. 32. L. II. c. 11. v. 6.

mêmes que Pilare fit conduire à Jérusalem, & on remarque encore aujourd'hui des ruines de l'aqueduc qui les y amenoit. Quelques-uns croient que les fleuves d'Ethan, dont il est parlé dans le pseaume 73.^e v. 15, ne sont autres que ces eaux d'Eram. Les mêmes Voyageurs parlent des vastes bassins que l'on voit encore aujourd'hui au voisinage de Bethléem, & que la tradition du peuple croit avec beaucoup de fondement avoir été faits par Salomon. Ces bassins sont d'un ouvrage magnifique, & les eaux y sont très-belles & très-abondantes. Il y a trois bassins. Le premier a deux cens pas de long, & cent de large. Le second a cent quatre-vingt-dix pas de long, cent quinze de large, & soixante de haut. Le troisième à deux cens quatre-vingt-neuf pas de long, cent quatre-vingt-dix-sept de large, & cent quarante de haut.

ÉTANG, *Stagnum*, (a) amas d'eaux dormantes, qui ont quelque profondeur, & qui sont fournies, soit par les pluies, soit par quelque source peu considérable; il diffère du lac, en ce que le lac est plus grand, plus profond, qu'il reçoit & forme quelque rivière ou ruisseau, au lieu que l'étang n'en forme, ni n'en reçoit; il diffère de la mare, en ce que la mare est plus petite dans sa circonférence, moins profonde,

& plus sujette à se dessécher durant l'été. Nous disons d'eaux dormantes, car les Anciens qui ont appelé *Stagnum* l'Étang, appellent aussi *Stagnantes*, les eaux dormantes. Ils ont aussi nommé au pluriel *Stagna*, certaines plages de la mer, où il règne un calme assez ordinaire. Virgile dit de Neptune qui s'aperçoit d'une tempête excitée sans son ordre, & dont la mer est troublée :

Interea magno misceri murmure Pontum,

Emissamque hyemem sensit Neptunus, & imis

Stagna refusa vadis.

Le même Poète se sert du mot *Etang* pour désigner le Cocyte, dont les Poètes supposent que les eaux sont dormantes :

Cocytii Stagna alta videt.

Festus, Servius & Isidore disent que l'Étang *Stagnum*, est ainsi nommé, parce que l'eau y est sans mouvement, *quod in eo aqua perpetuū stet*. Mais, Festus ne donne cette étymologie que comme le sentiment de quelques-uns; il ajoute que, selon d'autres, ce nom vient des Grecs, qui appellent ces sortes de lieux *στῆνός*, *stegnos*, parce qu'il contient bien l'eau. Ainsi, Varron dit *Stagnum*, *gracē στῆνός*, *quod non habet rimam*, parce qu'il n'a point

(a) Virg. *Æneid.* L. I. c. 128. & seq. L. VI. v. 323.

d'ouverture par où l'eau puisse s'écouler.

Il y a des Étangs d'eau salée, comme sur la côte de Languedoc, l'Étang de Maguelone, l'Étang de Thau. Ce n'est qu'un amas d'eau de la mer qui n'a qu'une issue. On voit dans les Indes quantité d'Étangs faits & ménagés par l'industrie des habitans. Quelques-uns ont un ou même deux milles de tour, plusieurs sont bordés d'une muraille pour retenir l'eau qui tombe du ciel durant les mois de pluie, & en fournir durant la sécheresse de l'été, aux habitans qui sont trop loin des rivières, ou dont le terroir n'est pas propre à creuser des puits. Le nom qu'ils donnent à ces réservoirs, n'est pas fort différent du mot François, car ils les appellent Tanques. En Égypte on ménage au voisinage du Nil, des creux entourés de digues, que le Nil, lorsqu'il se déborde, couvre de ses eaux, dont ils se remplissent, & qu'il y laisse en se retirant; ressource nécessaire dans un pays où il ne pleut presque jamais.

En France, nous entendons communément par le mot d'Étang, un réservoir d'eau douce dans un lieu bas, fermé par une digue ou chaussée pour y nourrir du poisson, & c'est ce que les Latins nommoient *Piscina*.

ÉTAT, terme générique qui désigne une société d'hommes vivant ensemble sous un gouvernement quelconque, heu-

reux ou malheureux.

De cette manière, on peut définir l'État, une société civile, par laquelle une multitude d'hommes sont unis ensemble sous la dépendance d'un Souverain, pour jouir par sa protection & par ses soins, de la sûreté & du bonheur qui manquent dans l'État de nature.

La définition que Cicéron nous donne de l'État, revient à peu près à la même chose, & est préférable à celle de Puffendorf, qui confond le Souverain avec l'État. Voici la définition de Cicéron : *Multitudo, Juris consensu, & utilitatis communione sociata* ; « Une multitude d'hommes joints ensemble par des intérêts & des loix communes, auxquelles ils se soumettent d'un commun accord. »

On peut considérer l'État comme une personne morale, dont le Souverain est la tête, & les particuliers les membres; en conséquence, on attribue à cette personne certaines actions qui lui sont propres, certains droits distincts de ceux de chaque citoyen, & que chaque citoyen, ni plusieurs, ne s'auroient s'arroger.

Cette union de plusieurs personnes en un seul corps, produites par le concours des volontés & des forces de chaque particulier, distingue l'État d'une multitude; car, une multitude n'est qu'un assemblage de plusieurs personnes, dont cha-

cune a sa volonté particulière ; au lieu que l'État est une société animée par une seule ame qui en dirige tous les mouvemens d'une manière constante , relativement à l'utilité commune. Voilà l'État heureux , l'État par excellence.

Il falloit pour former cet État, qu'une multitude d'hommes se joignissent ensemble d'une façon si particulière, que la conservation des uns dépendir de la conservation des autres, afin qu'ils fussent dans la nécessité de s'entre-secourir ; & que par cette union de forces & d'intérêts, ils pussent aisément repousser les insultes dont ils n'auroient pu se garantir chacun en particulier ; contenir dans le devoir ceux qui voudroient s'en écarter, & travailler plus efficacement au bien commun.

Ainsi, deux choses contribuent principalement à maintenir l'État. La première, c'est l'engagement même, par lequel les particuliers se sont soumis à l'empire du Souverain ; engagement auquel l'autorité divine & la religion du serment ajoutent beaucoup de poids. La seconde, c'est l'établissement d'un pouvoir supérieur, propre à contenir les méchans par la crainte des peines qu'il peut leur infliger. C'est donc de l'union des volontés, soutenue par un pou-

voir supérieur, que résulte le corps politique, ou l'État, & sans cela on ne sçauroit concevoir de société civile.

Au reste, il en est du corps politique comme du corps humain ; on distingue un État sain & bien constitué, d'un État malade ; ses maladies viennent ou de l'abus du pouvoir souverain, ou de la mauvaise constitution de l'État ; & il faut chercher la cause dans les défauts de ceux qui gouvernent, ou dans les vices du gouvernement.

ÉTÉ, *Ætas*, (a) est une des saisons de l'année, qui commence dans les pays septentrionaux, le jour que le Soleil entre dans le signe du Cancer, & qui finit quand il sort de la Vierge.

Pour parler plus exactement & plus généralement, l'Été commence lorsque la distance Méridienne du Soleil au Zénith est la plus petite, & finit lorsque la distance est précisément entre la plus grande & la plus petite.

La fin de l'Été répond au commencement de l'automne.

Depuis le commencement de l'Été jusqu'à celui de l'automne, les jours sont plus long que les nuits ; mais, ils vont toujours en décroissant, & se trouvent enfin égaux aux nuits au commencement de l'automne.

Le premier jour de l'Été

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. Montf. Tom. I. pag. 89, 242. Mém. de. IV. p. 639.

étant celui où le Soleil darde ses rayons le plus à plomb ; ce devroit être naturellement le jour de la plus grande chaleur ; cependant , c'est ordinairement vers le mois d'Août, c'est-à-dire, au milieu de l'Été, que nous ressentons le plus grand chaud ; cela vient de la longueur des jours & de la brièveté des nuits de l'Été, qui fait que la chaleur que le Soleil a donnée à la terre pendant le jour , subsiste encore en partie au commencement du jour suivant , & s'ajoute ainsi à celle que le soleil donne de nouveau. La chaleur , ainsi conservée de plusieurs jours consécutifs , forme vers le milieu de l'Été , la plus grande chaleur possible.

On appelle *levant & couchant d'Été*, les points de l'horizon où le soleil se lève & se couche au solstice d'Été. Ces points sont plus au nord que les points *est & ouest* de l'horizon , qui sont le levant & le couchant des équinoxes.

Nous voyons sur un monument l'Été représenté sous la figure d'une femme , qui est couchée de droit à gauche. Elle est à demi nue , couronnée d'épis , & elle en touche d'autres qui sont entassés dans sa corne d'abondance. Un génie qui est devant elle , en touche de même , & tient de plus une faucille à la main , qui marque la saison des moissons.

ÉTÉARQUE, *Etearchus*, (a)

Ετέαρχος , roi d'Oaxus dans l'isle de Crete , avoit d'un premier mariage une fille nommée Phronyme. Il épousa une seconde femme , qui , par les mauvais traitemens qu'elle fit à cette Princesse , mérita l'odieux nom de Marâtre. Entr'autres calomnies dont elle la chargea auprès de son pere , elle fit entendre à ce Prince trop crédule , que sa fille le déshonorait par sa conduite. En un mot , elle lui fit prendre le cruel dessein de la faire périr. Il gagne un marchand de Théra , nommé Themison. Il se l'attache par les liens sacrés de l'hospitalité , & lui fait promettre ensuite avec serment , qu'il fera pour lui tout ce qu'il lui commandera. Étéarque lui met sa fille entre les mains , & lui ordonne , en vertu du serment qu'il a fait , de la jeter dans la mer , lorsqu'il sera à moitié chemin de Théra. Themison , indigné qu'on l'eût surpris , abjure sur le champ l'hospitalité qu'il avoit avec Étéarque ; & pour se dégager de son serment , il se contente d'attacher Phronyme à une corde , & de la plonger dans la mer. Il la retire aussitôt , & continue sa route vers Théra. Polymneitus , un des principaux seigneurs de l'isle , accueille Phronyme dans sa maison. Il en devint amoureux , & en eut , après quelque tems , un fils

(a) Herod. L. IV, c. 154. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. p. 408, 409.

qu'ils nommerent Battus, parce qu'il avoit le ton de la voix foible, & qu'il bégayoit.

ÉTÉARQUE, *Etearchus*, *Ἐτάρχης*, (a) roi des Ammoniens. Hérodote en fait mention au second livre.

ÉTENDARD, *Vexillum*. De tous les tems il y a eu des signaux muets pour distinguer les troupes, les guider dans leurs marches, leur marquer le terrain, & l'alignement sur lequel elles doivent combattre, régler leurs manœuvres, mais plus particulièrement pour les rallier & réformer en cas de déroute. Ces signaux ont changé, suivant les tems & les lieux, de figure & de nom. Mais, comme nous désignons d'une manière générale, par le seul mot d'Enseigne, toutes celles dont on a fait usage en France depuis le commencement de la Monarchie; de même les Anciens comprennoient, sous des termes génériques, tous leurs signaux muets, à quelques troupes qu'ils appartenissent, & quelle que pût être leur forme; les mêmes termes avoient encore chez eux comme chez nous, outre une signification générale, leur application particulière. Chez les Romains, par exemple, qui se servoient indifféremment des mots *Signum* & *Vexillum*, pour désigner toutes sortes d'Enseignes; le premier mot signifioit néanmoins d'une manière expresse les Enseignes de l'infan-

terie légionnaire, & le second celles des troupes de cavalerie. Nous distinguons de même nos Enseignes en deux espèces; nous conservons le nom d'Enseignes à celles dont on se sert dans l'infanterie; nous appelons Étendards, Guidons, Cornetes, les Enseignes affectées aux gens de cheval.

Il y a toute apparence que dans les commencemens, les choses les plus aisées à trouver, servirent de signes militaires. Des branches de feuillages, des faisceaux d'herbes, quelques poignées de chacune, furent sans doute les premières Enseignes; on leur substitua dans la suite des oiseaux, ou des têtes d'autres animaux; mais, à mesure que l'on se perfectionna dans la guerre, on prit aussi des Enseignes plus composées, plus belles, & l'on s'attacha à les faire d'une matière solide & durable, parce qu'elles devinrent des marques distinctives & perpétuelles pour chaque nation. On mit encore au rang des Enseignes les images des Dieux, les portraits des Princes, des Empereurs, des Césars, des grands Hommes, & quelquefois ceux des Favoris.

On adopta aussi des figures symboliques. Les Athéniens avoient dans leurs signes militaires la chouette, oiseau consacré à Minerve; les Thébains, le sphinx; d'autres peuples ont eu des lions, des chevaux, des

(a) Herod. L. II. c. 33.

minotaures, des sangliers, des loups, des aigles.

L'aigle a été l'Enseigne la plus commune de l'antiquité; celle de Cyrus & d'autres rois de Perse dans la suite, étoit une aigle d'or aux ailes déployées, portée au sommet d'une pique. L'aigle devint l'Enseigne la plus célèbre des Romains; elle étoit de même en relief posée à l'extrémité d'une pique, sur une base, ou ronde, ou triangulaire, tenant quelquefois un foudre dans ses ferres; sa grosseur n'excédoit pas celle d'un pigeon; ce qui paroît conforme au rapport de Florus, qui dit qu'après la défaite de Varus, un *Signifer* en cacha une dans son baudrier.

L'on sçait que chez les Romains le nombre des aigles marquoit exactement le nombre des légions, parce que l'aigle en étoit la première Enseigne. Les Manipules avoient aussi leurs Enseignes; elles ne consistèrent d'abord qu'en quelques poignées de foin qu'on suspendoit au bout d'une longue perche; & c'est de-là, dit Ovide, qu'est venu le nom que l'on donna à ces divisions de l'infanterie légionnaire.

Pertica suspensas portabant longa Manipulos,

Unde Manipularis nomina miles habet.

Dans les tems postérieurs, ces marques de l'ancienne simplicité firent place à d'autres plus recherchées, dont on voit la représentation sur les médail-

les & les monumens qui se sont conservés jusqu'à nous; c'étoit une longue pique traversée à son extrémité supérieure d'un bâton en forme de T, d'où pendoit une espèce d'étoffe quadrée. La hampe de la pique portoit dans sa longueur des plaques rondes ou ovales, sur lesquelles on appliquoit les images des Dieux, des Empereurs & des Hommes illustres. Quelques-uns de ces signes sont terminés au bout par une main ouverte; il y en a qui sont ornés de couronnes de laurier, de tours & de portes de villes; distinction honorable accordée aux troupes qui s'étoient signalées dans une bataille, ou après la prise de quelque place.

L'Étendard de la cavalerie nommé *Vexillum* ou *Cantabrum*, n'étoit qu'une pièce d'étoffe précieuse d'environ un pied en carré, que l'on portoit de même au bout d'une pique, terminée en forme de T.

Les dragons ont encore servi d'Enseignes à bien des peuples. Les Assyriens en portoient. Suïdas cite un fragment qui donne le dragon pour Enseigne à la cavalerie Indienne; il y en avoit un sur mille chevaux; sa tête étoit d'argent, & le reste du corps d'un tissu de soie de diverses couleurs. Le dragon avoit la gueule béante, afin que l'air venant à s'insinuer par cette ouverture, enflât le tissu de soie qui formoit le corps de l'animal, & lui fit imiter en quelque sorte le sifflement & les re-

plis tortueux d'un véritable dragon.

Selon le même Suidas, les Scythes eurent pour Enseignes de semblables dragons. Ces Scythes paroissent être le même peuple que les Goths, à qui l'on donnoit alors ce premier nom. On voit ce dragon sur la colonne Trajane dans l'armée des Daces ; il n'est pas douteux que l'usage n'en ait été adopté par les Perses, puisque Zénobie leur en prit plusieurs.

Après Trajan, les dragons devinrent l'Enseigne particulière de chaque cohorte, & l'on nomma dragonaires ceux qui les portoient dans le combat. Cet usage subsistoit encore lorsque Végece composa son excellent abrégé de l'art militaire.

On prit enfin des Enseignes symboliques, comme des armes, des devises, & des chiffres ; les uns étoient ceux des Princes, ceux des chefs ou d'autres affectés aux troupes.

L'honneur a fait de tous les tems une loi capitale du respect & de l'attachement des peuples pour leurs Enseignes ; quelques-uns ont poussé ce sentiment jusqu'à l'idolâtrie ; & pour ne parler que des Romains, on sçait qu'ils se mettoient à genoux devant les leurs, qu'ils juroient par elles, qu'ils les parfumoient d'encens, les ornoient de couronnes de fleurs, & les regardoient comme les véritables dieux des légions ; hors des tems de guerre, ils les dé-

posoient dans les temples. Comme il y avoit une grande infamie à les perdre, c'étoit aussi une grande gloire d'en prendre aux ennemis ; aussi préféreroit-on plutôt de mourir, que de se les laisser enlever ; & quiconque étoit convaincu de n'avoir pas défendu son Enseigne de tout son pouvoir, étoit condamné à mourir. La faute rejaillissoit même sur-tout la cohorte ; celle qui avoit perdu son Enseigne, étoit rejetée de la légion, & contrainte à demeurer hors de l'enceinte du camp, & réduite à ne vivre que d'orge, jusqu'à ce qu'elle eût réparé sa honte par des prodiges de valeur. Jamais les Romains ne firent de traités de paix que sous la condition que leurs Enseignes leur fussent rendues ; de-là les louanges d'Auguste par Horace, cet Empereur s'étant fait restituer les Enseignes que les Parthes avoient prises à Crassus.

Il faudroit des volumes entiers pour rapporter tous les usages des Anciens sur les Enseignes ; encore ne pourroit-on pas toujours se flatter d'avoir démêlé la vérité dans ce cahos de variations successives, qui ont produit à cet égard une infinité de changemens dans les pratiques de toutes les nations. Quelles difficultés n'éprouvons-nous pas, seulement pour accorder entr'eux nos propres Auteurs, sur ce qu'ils ont écrit des Enseignes dont on a fait usage dans les différens

tems de notre Monarchie ?

ETÉOCLE, *Eteocles*, (a) *Ἐτεοκλῆς*, naquit de l'inceste d'Œdipe avec Jocaste sa mere, qu'il avoit épousée sans la connoître, selon Diodore de Sicile. Du même inceste naquit encore Polynice, avec deux filles, Antigone & Ismene.

Après la mort, ou, si l'on veut, après la retraite d'Œdipe, ses deux fils Étéocle & Polynice, convinrent de régner tour à tour. Diodore de Sicile dit que ces deux jeunes Princes, devenus grands, ayant appris l'opprobre de leur maison, enfermerent leur pere dans son palais; après quoi, s'étant rendus maîtres du royaume, ils convinrent ensemble qu'ils régneroient tour à tour chacun une année; convention qui fut la source de leur haine & de la guerre qui, selon Pausanias, fut une des plus considérables qu'il y ait eu parmi les Grecs, pendant les tems héroïques. Elle est connue sous le nom de guerre de Thebes.

Les deux freres étant donc convenus de régner l'un après l'autre, Étéocle, qui étoit l'ainé, monta sur le trône le premier; mais, l'année étant expirée, il trouva tant d'appas à être le maître, qu'il ne voulut point céder sa place à son frere. Polynice indigné se retira à Argos chez le roi Adraste, qui lui fit épouser sa fille Argie. On dit même

qu'Adraste, pour lui marquer son estime, lui promit de le faire rentrer dans sa patrie, & de le rétablir dans tous ses droits. Dans ce dessein, il envoya Tydée en ambassade chez Étéocle, pour lui parler du retour de son frere. On raconte que Tydée, tombé dans une embuscade de cinquante hommes, qu'Étéocle, averri du sujet qui l'amenoit, avoit posée sur son chemin, les tua tous, & revint à Argos. Adraste, apprenant cette trahison, se prépara à une expédition militaire, & engagea dans son parti plusieurs célèbres capitaines de ce tems-là. Mais, cette expédition fut très-malheureuse. Étéocle & Polynice se tuerent l'un l'autre dans un combat singulier. Tous les autres périrent aussi de différentes manières. Adraste seul eut le bonheur de sauver sa vie.

Étéocle eut pour successeur son fils de Laodamas, qui, jeune encore, fut mis sous la tutelle de Créon de Ménœcée.

Le récit que fait Euripide dans ses *Phéniciennes*, de la mort d'Étéocle & de Polynice, est un des morceaux les plus travaillés des tragédies de ce Poète, puisqu'il y peint le combat des deux freres avec les couleurs les plus vives & les plus vraies, & qu'il en met toutes les circonstances sous les yeux du spectateur, avec une netteté & une précision ad-

(a) Diod. Sicul. p. 185, 186. Paus. pag. 324, 331. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 206. T. VII. p. 167, 192. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 413. & suiv. T. V. p. 119. & suiv.

mirables. En voici un abrégé.

» Etéocle & Polynice , dit
 » Euripide, se battirent d'abord
 » avec la lance. Chacun d'eux
 » examine attentivement les
 » mouvemens de son ennemi,
 » pour rendre ses efforts inuri-
 » les , & se couvrir avec soin
 » de son bouclier. Etéocle heur-
 » te contre une pierre , qui l'o-
 » blige de faire un pas en avant
 » & de se découvrir en partie,
 » Polynice saisit l'occasion qui
 » se présente de le blesser , &
 » lui perce la cuisse avec sa
 » lance. Dans le tems même
 » qu'il le frappe, il se décou-
 » vre l'épaule ; Etéocle profite
 » du moment , & lui enfonce
 » sa lance dans la poitrine.
 » Pour se tirer de l'embarras où
 » le met cet accident , il fait
 » un pas en arrière , & prend
 » une pierre avec laquelle il
 » rompt la lance de Polynice
 » par le milieu ; ainsi , comme
 » ils n'ont plus de lance ni l'un
 » ni l'autre , le combat rede-
 » vient égal entr'eux. Alors,
 » ils mettent l'épée à la main ,
 » & fondent l'un sur l'autre.
 » Leurs boucliers se touchent,
 » le combat s'échauffe , & ils se
 » chargent avec la plus grande
 » fureur. Enfin , Etéocle s'avi-
 » se d'une ruse qui étoit en
 » usage parmi les Thessaliens,
 » & qui lui étoit connue par le
 » commerce qu'il avoit avec
 » ces peuples. Il change son
 » attaque , il porte son pied
 » gauche en arrière , ayant tou-

» jours soin de se tenir bien
 » couvert ; & avançant son pied
 » droit , il passe son épée dans
 » le corps de son frere , & le
 » traverse depuis le nombril
 » jusqu'à l'épine du dos. Poly-
 » nice en recevant le coup
 » penche son corps en avant ,
 » & tombe sur la poussière , qu'il
 » teint de son sang. Etéocle ,
 » qui se croit assuré de la vic-
 » toire , jette son épée par ter-
 » re , & court sur son frere
 » pour le dépouiller ; il nes'oc-
 » cupe que de ce soin , & ne
 » prend aucune précaution.
 » C'est ce qui cause sa perte.
 » Polynice , qui respiroit enco-
 » re , & qui dans sa chute n'a-
 » voit point quitté son épée ,
 » la lève , quoique d'une main
 » foible , la plonge dans le
 » corps d'Etéocle , & lui perce
 » le foie. On les voit étendus
 » tous deux à côté l'un de l'au-
 » tre , sans que la victoire se
 » soit déclarée pour l'un des
 » deux. »

ETÉOCLE , *Eteocles* , (a)
 ΕΤΕΟΚΛΗΣ . Argien qui fut un des
 chefs de la guerre de Thebes,
 Euripide en fait le portrait sui-
 vant, » Cet autre , dit ce Poëte,
 » est Etéocle , jeune héros , peu
 » favorisé des biens de la for-
 » tune , mais comblé d'honneurs
 » dans l'Argolide ; tellement
 » désintéressé dans les services
 » qu'il rendoit à sa patrie ,
 » que jamais il ne put se ré-
 » soudre à recevoir rien de ses
 » amis même , dans la crainte

» de corrompre tant soit peu
 » son integre équité, & de se
 » voir lié par les présens. Il
 » haïssoit les méchans, & non
 » l'État; & il distinguoit la ré-
 » publique de ceux qui la
 » rendoient odieuse en la gou-
 » vernant mal. «

ETÉOCLE, *Eteocles*, (a)
 Ἐτεόκλης, étoit fils d'une fille
 de Leucon, & d'Andréus qui
 vint le premier s'établir dans le
 pays d'Orchomene en Béotie.
 Mais, selon les Béotiens, il
 passoit pour être fils du fleuve
 Céphisse; & de-là vient que
 quelques Poètes lui ont donné
 cette qualité. Étéocle, ayant
 succédé à son pere, souffrit
 que le pays retint son premier
 nom; il établit seulement deux
 tribus, dont il nomma l'une la
 Céphissiade, & l'autre l'Étéoc-
 lée. Il donna à Halmus, fils de
 Sisyphe, un petit canton, où
 celui-ci bâtit quelques villages
 qui furent nommés les Hal-
 mons; mais, dans la suite, ce
 nom resta à un seul village.

Les Béotiens disoient qu'E-
 téocle est le premier qui se
 soit avisé de sacrifier aux Gra-
 ces; ils prétendoient qu'il en
 reconnoissoit trois; mais, ils
 ignoroient les noms qu'il lui
 plut de leur imposer.

ETÉOCLE, *Eteocles*, (b)
 Ἐτεόκλης, Lacédémonien. Com-
 me Lyfandre ne tuoit pas seu-
 lement pour ses ressentimens
 particuliers, mais qu'il servoit

encore l'inimirié, la haine &
 & l'avarice des amis qu'il avoit
 dans toutes les villes, & leur
 aidait à les affouvir par la mort
 de leurs ennemis; on vanta fort
 un mot que dit Étéocle à ce
 sujet; sçavoir, *que la Grece ne
 pourroit supporter deux Lyfandres.*
 Théophraste écrit que ce même
 mot avoit déjà été dit d'Alci-
 biade par Archistrate; mais,
 il ne lui convenoit pas si bien;
 car, dans Alcibiade, ce qui
 déplaçoit le plus, c'étoit une
 grande insolence avec beau-
 coup de luxe & de vanité; au
 lieu que dans Lyfandre la ru-
 desse de ses mœurs & la cruauté
 rendoient sa puissance terrible
 & insupportable.

ETÉOCLE, *Eteocles*, (c)
 Ἐτεόκλης, Ephore de Lacédé-
 mone, qui refusa à Antipater,
 gouverneur de Macédoine,
 cinquante enfans de la ville,
 qu'il lui demandoit pour ôtages,
 après la défaite d'Agis, roi de
 Sparte, la troisième année de la
 112.^e Olympiade, 330 ans
 avant Jesus Christ. Il lui allé-
 gua pour raison de ce refus,
 que c'étoient de jeunes arbres
 qui devoient être bien cultivés,
 & qui ne profiteroient point,
 s'ils étoient transportés ailleurs.
 Néanmoins, il lui offrit des
 vieillards, ou des femmes, au
 double; mais, Antipater, ne
 les voulant pas accepter, s'em-
 porta à des menaces qui n'é-
 tonnerent point Étéocle. Il ré-

(a) Pauf. p. 195. Mém. de l'Acad. des
 Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 11.
 (b) *Strab.* T. IV. p. 505, 506, 507.

(c) Plut. T. I. p. 443, 444.

(d) Plut. T. II. p. 235.

pondit courageusement , que si Antipater demandoit aux Lacédémoniens des choses plus difficiles que la mort , il leur seroit plus aisé de mourir que de donner ce qu'il prétendoit.

ETÉOCRETES, *Eteocretes*, *Ἐτεοκρέτης*, (a) nom que Diodore de Sicile donne aux premiers habitans de l'isle de Crète. Ce mot signifie de véritables Crétois ,* des Crétois indigènes , Autochthones , c'est-à-dire , originaires du païs , nés dans le païs. Le nom d'Étéocretes fut restreint dans la suite à un peuple particulier , dont il est fait mention dans Homère. Strabon place ce peuple dans la partie méridionale de l'isle , & lui donne la petite ville de Prasos , où étoit un temple de Jupiter.

ETÉONE , *Eteonus* , (b) *Ἐτεώνη*, ville de Grece dans la Béotie , selon Homère. Ce Poète la qualifie montagnieuse , sans doute parce qu'elle étoit située dans les montagnes. Ses habitans partirent pour le siege de Troye , ce qui prouve l'antiquité de cette ville. Strabon dit qu'elle fut ensuite appelée Scarphe , & qu'elle étoit située dans le territoire des Parasoïens ; il ajoute cependant que d'autres la mettoient dans celui des Platéens.

Étienne de Byzance en fait une ville d'Eubée ; mais , on

soupçonne avec bien de la vraisemblance , que c'est une faute , & qu'il faut lire la Béotie , au lieu de l'Eubée. D'ailleurs , Étienne de Byzance assure , comme Strabon , que cette ville se nommoit Scarphe de son tems.

ETÉONÉE, *Eteoneus* , (c) *Ἐτεωνεύς* : un des principaux officiers de Ménélaüs , roi de Lacédémone , étoit fils de Boëthus. Télémaque & Pisistrate étant venus à Lacédémone , & étant entrés , montés sur leurs chars , dans la cour du palais de Ménélaüs , Etéonée va annoncer leur arrivée au Prince ; & s'approchant , il lui dit : » Di- » vin Ménélaüs , deux étran- » gers viennent d'entrer dans » la cour ; on les prendroit ai- » sément tous deux pour les » fils du grand Jupiter. Or- » donnez si nous irons dételier » leurs chars , ou si nous les » priérons d'aller chercher ail- » leurs des hôtes qui soient en » état de les recevoir. «

Ménélaüs , offensé de ce discours , lui répondit : » Fils de » Boëthus , jusques-ici vous ne » m'aviez pas paru dépourvu » de sens ; mais aujourd'hui je » vous trouve très-insensé de » me venir faire une telle de- » mande. En vérité , j'ai eu » grand besoin moi-même de » trouver de l'hospitalité dans » tous les païs que j'ai traversés

(a) Diod. Sicul. pag. 270. Homer. Odyss. L. XIX. p. 176. Strab. pag. 221 , 475.

(b) Homer. Iliad. L. II. v. 4. Strab.

298, 408, 409.

(c) Homer. Odyss. L. IV. v. 22. & seq.

» pour revenir dans mes États;
 » veuille le grand Jupiter que
 » je ne sois plus réduit à l'é-
 » prouver, & que mes peines
 » soient finies. Allez donc
 » promptement recevoir ces
 » étrangers, & les amenez à
 » ma table. »

Sur le champ, Etéonée part sans répliquer, & il ordonne aux autres esclaves de le suivre. Ils dételent les chevaux, qui étoient tout couverts de sueur, les font entrer dans de superbes écuries, & leur prodiguent le froment mêlé avec la plus belle orge. Ils mettent les chars dans une remise dont l'éclat éblouissoit les yeux; & ensuite ils conduisent les deux Princes dans les appartemens, où ils furent très-bien traités.

ÉTERNITÉ, *Æternitas*, (a) fut adorée comme une déesse dans l'antiquité. On la voit souvent figurée sur des médailles, mais en des manières très-différentes. Dans une médaille de Tite, l'Éternité est représentée en femme qui tient la tête du Soleil rayonnant, & celle de la Lune. Il n'est rien qui représente mieux l'Éternité que le Soleil, dont le cours ne devoit jamais cesser, selon l'opinion de la plupart des Payens. Dans une autre d'Adrien, la femme tient d'une main la tête du Soleil, & de l'autre celle de la Lune. Comme cette image est assez commune, je croirois

volontiers, dit D. Bernard de Montfaucon, que c'étoit en cette manière qu'on représentoit ordinairement la déesse Éternité, & que les autres figures qui portent le nom d'Éternité sur les médailles, n'en sont que des symboles. Ce qui me confirme dans cette opinion, poursuit-il, est que Rome Éternelle, dans une médaille du même Adrien, tient aussi la tête du Soleil rayonnant.

Une autre médaille de Tite, donne une image de l'Éternité, fort différente de la précédente. Un Mars *Gradivus*, c'est-à-dire, dans l'attitude d'un homme qui marche, porte de sa main gauche un trophée, & de la droite une pique, pour marquer que les victoires & les trophées de Tite étoient consacrés à l'Éternité.

Outre les figures de femmes qui portent à la main une tête du Soleil rayonnant avec l'inscription *Æternitas*, on en voit deux dans les médailles de Faustine Mere, avec la même inscription, qui ont à la main droite un globe, sur lequel est un oiseau rayonnant, qu'on croit être le phénix, mis pour symbole de l'Éternité, à cause qu'il se renouvelle toujours, & arrive par ce moyen à l'immortalité. Son histoire passe pour fabuleuse; ce qui n'empêchoit pas que les Payens, qui la regardoient comme vérita-

(*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 331, 332. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 215, 216.

ble, n'en fissent un symbole de l'Éternité. Dans une médaille de Carin, outre le phénix qui est sur la main de la femme, il y en a un autre à ses pieds; ils sont tous deux sur un globe.

Sur les médailles de l'impératrice Faustine, elle est représentée, tantôt tenant une main étendue, & un bâton ou sceptre de l'autre; tantôt tenant un globe d'une main, & une pique de l'autre; quelquefois avec une torche, d'autrefois elle tient le globe d'une main, & de l'autre elle se couvre la tête d'un voile; ou elle tient le globe de la gauche, & étend la droite. Cette inscription *Æternitas* se mettoit ordinairement après que l'Empereur ou l'impératrice étoient morts, pour la consécration ou l'apothéose; car, les Romains déifioient aussi leurs Empereurs défunts. On voit Faustine Mere dans un revers, assise sur un globe couvert d'étoiles; & dans un autre, montée sur un char tiré par deux éléphants, avec l'inscription *Æternitas*; dans une autre, montée sur un char tiré par deux lions, elle a comme Cybele une couronne murale ou tourelée. Dans une de Faustine la Fille, l'impératrice monte au ciel, & une femme ailée tient une torche. On trouve encore Faustine la Fille sur un globe, entre deux femmes qui se couvrent d'un

voile, avec l'inscription *Æternitas*.

L'Éternité est aussi désignée dans une médaille de l'Empereur Philippe, par un éléphant, sur lequel est monté un petit garçon qui tient des fleches. On dit que l'éléphant est pris pour symbole de l'Éternité à cause de sa longue vie.

Dans Posthume, l'Empereur est couronné par Hercule, & cela pour marquer la durée future de son empire. L'inscription est *Æternitas Aug.*

ETERNUMENT, *Sternutamentum, Sternutatio.* (a) L'ancienneté & l'étendue de la coutume de faire des souhaits en faveur de ceux qui Éternuent, ont engagé les littérateurs à rechercher curieusement, d'après l'exemple d'Aristotele, si cet usage tiroit son origine de la religion, de la superstition, des raisons de morale ou de physique.

Mais, toutes les recherches qu'on a faites à ce sujet, ne laissent à désirer que la vérité ou la vraisemblance. Il faudroit être aujourd'hui bien habile pour deviner si dans les commencemens l'on a regardé les Éternemens comme dangereux, ou comme amis de la nature; chaque peuple a pu s'en former des idées différentes, puisque les anciens médecins mêmes ont été partagés; cependant, aucun d'eux n'a adopté

(*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 145, 146. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 265.

Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 325. & suiv.

le système de Saint Clément d'Alexandrie, qui ne connoît les Sternutations que comme une marque d'intempérance & de mollesse ; c'est un système à lui tout seul.

Laisant donc à part la cause inconnue qui a pu porter les divers peuples à saluer un mouvement convulsif de la respiration, qui n'a rien de plus singulier que la toux & le hoquet, il suffira de faire quelques observations sur cet usage.

On sçait d'abord que les Grecs avoient différentes formules de complimens pour saluer ceux qui étérnuoient. La plus simple & la plus commune étoit celle de *Ζήτω, vivez*, comme nous en assure Olympiodore dans son commentaire sur le Phédon de Platon. C'est précisément la même dont les Juifs se servent de tout tems dans les mêmes occasions, & le *salve* des Latins ; ils employoient aussi celle de *Ζῆν ὦν*, *Jupiter vous conserve*. Il paroît même d'après quelques monumens, qu'ils ne se contentoient pas, comme nous, de former ces souhaits pour les autres, ou de les recevoir, mais qu'ils s'en faisoient eux-mêmes l'application apparemment quand ils étoient seuls.

Ces honnêtetés faisoient aussi chez les Romains un des devoirs de la vie civile, *Sternutationis salutatur* ; ce sont les paroles de Pline, & il ajoute comme une chose singulière, que l'empereur Tibère, avec

toute sa gravité, ne laissoit pas d'exiger cette marque d'attention & de respect de ceux de sa suite, même en voyage & dans sa litière ; ce qui semble supposer que la vie libre de la campagne, ou les embarras du voyage les dispensoient ordinairement de certaines formalités attachées à la vie citadine. Dans Pétrone, Giton, qui s'étoit caché sous un lit, s'étant découvert lui-même par un Étérnement, Eumolpus lui adresse aussitôt son compliment, *salvere Gitona Jubet* ; & dans Apulée semblable contre-tems étant arrivé plusieurs fois au galant d'une femme qui avoit été obligé de se retirer dans la garde-robe, le mari dans sa simplicité, supposant que c'étoit sa femme, *solito sermone salutem ei precabatur*, faisoit des vœux pour sa santé, suivant l'usage.

Ceux qui ont succédé aux Grecs & aux Romains dans les trois parties du monde, soit qu'ils aient reçu cette politesse d'eux ou de leurs ancêtres, l'ont gardée religieusement jusqu'à ce jour sans aucune exception, à la réserve peut-être de quelques Anabaptistes ou Trembleurs d'Angleterre, qui ont étendu leur réforme chagrine jusque sur cet acte de civilité, comme sur un reste de superstition payenne ; mais, cette exception, bien loin d'infirmer la règle, la confirme, & cette singularité affectée ne doit être regardée que comme un entêtement bizarre, qui ne

tire à aucune conséquence contre le consentement unanime du reste du genre humain.

Afin que rien n'y manque, il ne sera pas inutile d'ajouter ici les suffrages des habitans de l'extrémité de l'Afrique, & même du nouveau monde, peuples certainement inconnus aux Grecs & aux Romains. Les relations du Monomotapa nous assurent que quand le roi du pays éternue, tous ceux qui se trouvent dans le lieu de sa résidence, ou aux environs, en sont informés dans le même instant, ou par certains signaux, ou par certaines formules de prières qui se font tout haut en sa faveur, & qui passent successivement de la cour à la ville, & de la ville dans les faubourgs, de manière que l'on n'entend retentir de tous côtés que des vœux solennels pour la santé du Prince, & des espèces de *vive le Roi*, qu'ils sont obligés de dire hautement chacun dans leur langage. Mais, ce qui paroît plus étonnant, c'est que les Espagnols ont trouvé cette politesse établie dans le nouveau monde, s'il en faut croire l'histoire de la conquête de la Floride, dont l'auteur nous assure que le Cacique de Guachoia ayant éternué en présence de Soto, les Indiens de sa suite s'inclinèrent aussitôt devant lui, étendirent leurs bras, & lui donnerent à leur manière les marques ordinaires de leurs respects, priant le Soleil de le défendre, de l'éclairer, & d'é-

tre toujours avec lui. Ces exemples en disent beaucoup, & nous marquent assez intelligiblement d'où cet usage peut venir; que ce n'est ni un effet de l'éducation, ni de l'imitation, ni de la tradition, qu'il naît, pour ainsi dire, avec nous, & qu'il sort du sein même de la nature.

La superstition, qui se glisse par-tout, ne manqua pas de s'introduire dans ce phénomène naturel, & d'y trouver de grands mystères. Dans tout le corps du paganisme le plus ancien, chez les Égyptiens, chez les Grecs, chez les Romains, c'étoit une espèce de divinité familière, un oracle ambulante, qui, dans leurs préventions, les avertissoit en plusieurs rencontres du parti qu'ils devoient prendre, du bien ou du mal qui devoit leur arriver; les Auteurs sont remplis de faits qui justifient clairement leur attention extrême là-dessus, & leur vaine crédulité. Xénophon harangue ses troupes; un de ses soldats éternue précisément comme il les exhortoit avec chaleur à prendre une résolution hasardeuse, mais qui lui paroissoit nécessaire; toute l'armée, d'un mouvement unanime, adore Dieu, dit l'Historien, & lui-même, saisissant l'occasion, conclut en habile homme, qu'il falloit offrir sur le champ des sacrifices d'actions de grâces au dieu conservateur, qui les avoit déterminés par ce signal à suivre les conseils salutaires

de leur Général. Dans Homère, Pénélope fatiguée des assiduités importunes de ses amans, fait des imprécations contre eux & des vœux pour le retour d'Ulysse; Télémaque l'interrompt par un de ces Éternumens authentiques, qui ébranlent toute une maison; la Princesse s'abandonne à des transports de joie, & son conseil entrant dans son sens, regarde cet accident comme une assurance infaillible de l'accomplissement de leurs souhaits. Ce fameux démon de Socrate, qui lui marquoit précisément le chemin qu'il devoit suivre dans certains états ambigus assez fréquens dans l'usage de la vie, qui ne présentent à droite & à gauche que des incertitudes ou des probabilités, ce démon prétendu, n'étoit ni un sylphe, ni un salamandre, ni un génie, ce n'étoit que l'Éternument, s'il en faut croire Polymnis chez Plutarque.

Mais, où ce symptôme étoit particulièrement décisif, c'étoit dans le commerce des femmes & des jeunes gens. Dans Aristénète, Parthénis, jeune folle entêtée de l'objet de sa passion, après plusieurs combats & de longues irrésolutions, se détermine enfin à expliquer ses sentimens par écrit à son cher Sarpédon; elle éternue dans l'endroit de sa lettre le plus vis & le plus tendre; c'en est assez pour elle; cet incident lui tient lieu de réponse, & lui fait juger que dans le même instant son cher Adonis pensoit à

elle sur le même ton, comme si cette opération du cerveau, en concours avec l'idée d'un sujet agréable, étoit une marque certaine de l'union que la sympathie établit entre les cœurs. Par la même raison, les Poètes Grecs & Latins disoient des jolies personnes, *que les Amours avoient éternué à leur naissance.*

Après cela, il y avoit plusieurs observations à faire pour démêler les bons d'avec les mauvais. Quand la Lune étoit dans les signes du Taureau, du Lion, de la Balance, du Capricorne, ou des Poissons, c'étoit un bon augure; dans les autres, mauvais; le matin, depuis minuit jusqu'à midi, favorable au contraire, depuis midi jusqu'à minuit; pernicieux en sortant du lit ou de la table; il falloit s'y remettre, & tâcher, ou de dormir, ou de boire, ou de manger quelque chose, pour changer ou rompre les loix du mauvais quart d'heure. Ils tiroient aussi de semblables inductions des Éternumens simples ou redoublés, de ceux qui se faisoient à droite & à gauche, au commencement ou au milieu de l'ouvrage, & de plusieurs autres circonstances dont le détail seroit long & ennuyeux.

Dans tous ces faits & toutes ces préventions, on ne peut pas nier qu'il n'y eût de la folie & de la superstition; il peut bien se faire aussi que le menu peuple, rempli de ces préjugés, en mêloit quelques grains dans

les civilités & dans les vœux qu'il formoit en faveur de ceux qui éternuoient ; mais, c'étoit un abus populaire , dont les gens sensés & les personnes raisonnables ne faisoient que rire comme on le peut voir dans Cicéron , dans Sénèque , & même dans les Auteurs comiques.

ETÈS, *Ætes*, *Αἴτες*, (*a*) Athénien , que Démosthène , dans sa harangue contre Nééra , qualifié Cériade. C'est parce qu'il étoit de quelque bourg de l'Attique , qui portoit ce nom.

ÉTÉSIENS , *Etesia*, sorte de vents. Les Anciens donnoient le nom d'Étésien , du terme Grec *ἐτήσιος*, qui signifie *anniversaire* , à des vents dont le souffle se faisoit sentir régulièrement chaque année , & rafraichissoit l'air pendant six ou sept semaines , depuis le solstice d'été jusque dans la canicule. Le règne des vents Étésien étoit annoncé par ceux que l'on nommoit *prodromes* ou *précurseurs* , durant quelques jours.

Ces vents , mettant de la température dans l'air pendant la saison des chaleurs , la plus commune opinion veut qu'ils soufflent de la bande du nord ; & c'est ainsi que le vent de nord étant le traversier des bouches du Nil , dont le cours en général est du midi au septentrion , les Anciens attribuoient aux vents Étésien ,

pendant Juin & Juiller , le refluxement des eaux du fleuve , qui pouvoit contribuer à son débordement régulier dans la même saison. Le rhumb de ce vent n'est pas néanmoins tellement fixé à cette région du monde , qu'il ne participe de plusieurs autres ; & le nom d'Étésien est appliqué à des vents venant du couchant comme du septentrion. C'est pour cette raison que dans plusieurs Auteurs anciens , les Étésien sont déclarés favorables sur la Méditerranée , à ceux qui sont route d'occident en Orient ; & accusés d'être contraires pour la route opposée. C'est ainsi qu'on peut entendre les vents Étésien dans quelques endroits de Cicéron & de Tacite. Aristote ou l'auteur Grec , quel qu'il soit , du traité intitulé *le Monde* , dit formellement que les Étésien tiennent également du vent *ζεφύρος* comme de l'*ἀπρος* ; & Diodore de Sicile étend la bande des vents Étésien jusqu'au couchant d'été. On trouve même dans Pline & dans Strabon , d'après Posidonius , que des vents soufflant de l'est sont appelés Étésien ; mais , il est constant qu'en cela ils s'écartent de l'idée la plus générale qu'on doit avoir des vents Étésien ; & cette communication du nom d'Étésien à des vents étrangers à la région ordinaire des Étésien , ne peut être admise ou autorisée , qu'au

(*a*) Demosth. Orat. in Neer. p. 267.

tant que la dénomination en elle-même deviendra propre à tout vent qui soufflera régulièrement. Il en seroit de même du nom de vent *alisé*, qui vient du vieux terme *alis*, qui signifie réglé, quoiqu'il soit spécialement employé à désigner le vent qui règne sur les mers renfermées entre les tropiques, & qui, dans la mer du Sud particulièrement, conduit les navigateurs d'Orient en Occident.

ETÉSIPÉ, (a) nom commun à deux enfans d'Hercule. Il eut l'un d'Aslidamie, fille d'Amyntor, & l'autre de Déjanire, fille d'Énée.

ETHAI, *Ethaï*, E'ti, (b) Géthéen, du tems de David. Ce Prince, fuyant devant Absalom son fils, dit à Ethaï : » Pour-
» quoi venez-vous avec nous ?
» Retournez, & allez avec le
» nouveau Roi; parce que vous
» êtes étranger, & que vous
» êtes sorti de votre païs.
» Vous n'êtes que d'hier à Jérusalem, & vous en sortiriez aujourd'hui à cause de
» moi ? Pour moi j'irai où je
» dois aller ; mais pour vous,
» retournez, & remenez vos
» gens avec vous. Puissiez-vous
» recevoir du Seigneur qui est
» plein de bonté & de justice,
» la récompense de votre zèle
» & de votre fidélité ! Ethaï lui
» répondit : Vive le Seigneur,

» & vive le Roi mon maître,
» en quelque état que vous
» puissiez être, mon Seigneur
» & mon Roi, votre serviteur
» y fera, soit à la mort ou à
» la vie. David lui répondit :
» venez donc & passez ; »
Ainsi Ethaï Géthéen passa avec tous les gens qui le suivoient, & tout le reste du peuple.

ETHAI, *Ethaï*, A'yi, (c) fils de Ribaï, de la ville de Gabaath, étoit un des braves de l'armée de David.

ETHALIDE, *Æthalides*, (d) A'θαλίδης, fils de Mercure & d'Eupoleme, fille originaire de Larisse. Ce jeune Prince, ayant obtenu de son pere la permission de faire des souhaits, & d'y comprendre toutes choses, excepté l'immortalité, demanda de pouvoir se souvenir de tout ce qu'il auroit fait durant sa vie & après sa mort, lorsque son ame auroit passé dans d'autres corps ; & de pouvoir conserver la mémoire des circonstances de toutes ses transmigrations. Diogène Laërce qui rapporte ceci tiré d'Héraclide de Pont, au commencement de la vie de Pythagore, ajoute que ce dernier Philosophe voulant faire valoir sa métempsychose, assuroit qu'il avoit été lui-même cet Ethalide.

D'autres racontent autrement l'histoire d'Ethalide. D'abord ils le mettent sur la liste des

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom. VII, p. 64.

(b) Reg. L. II. c. 15. v. 19. & seq.

(c) Paral. I. L. C. 21. v. 34.

(d) Diog. Laërt. p. 569. Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom. VI. pag. 376 & 377.

Argonautes ; ensuite , ils disent de lui , qu'il avoit obtenu de son pere Mercure deux graces ; l'une , que vif ou mort il seroit toujours informé de ce qui se faisoit dans le monde ; l'autre , qu'il seroit la moitié du tems parmi les vivans , & l'autre moitié parmi les morts ; fable fondée peut-être sur ce qu'il étoit le héraut des Argonautes , & que cette fonction le rendoit souvent présent & souvent absent de l'armée , & l'obligeoit à être exactement informé de ce qui se passoit. Il étoit aussi par sa mere du sang des Eolides , puisqu'elle étoit fille de Pisidice , sœur de Créthée.

ETHALIE , *Æthalia* , (a) *Ἰθάκη* , île de la mer Tyrrhene , située vis-à-vis une ville d'Italie , appelée Poptonium , & éloignée de trois cens stades de l'île de Corse , selon Strabon & Diodore de Sicile.

Cette île fut ainsi nommée de la quantité de suye qu'on y voyoit , *ἄθαλας* en Grec signifiant suye. On y rencontroit une sorte de pierre nommée Sidérite , qui contenoit beaucoup de fer , & qu'on fendoit en plusieurs morceaux pour en tirer ce métal. Les ouvriers , ayant d'abord coupé une grande quantité de ces pierres , les jettoient dans des fourneaux d'une forme particulière. Quand la chaleur avoit fondu ces pierres , ils les partageoient

en différens morceaux gros comme les plus grosses éponges ; & on vendoit ces morceaux à des marchands qui les transportoient à Dicéarchie , & en d'autres villes de commerce. Ceux qui avoient acheté cette marchandise , la donnoient enfin à des ouvriers en fer qui lui faisoient prendre toutes sortes de figures. Car , les uns en fabriquoient des représentations d'oiseaux ; les autres , des beches , des faux , en un mot , différentes sortes d'outils , dont tous les païs où on les transportoit ensuite , éprouvoient l'utilité.

Il y avoit à Ethalie un port renommé , sur-tout depuis que les Argonautes , en traversant la mer Tyrrhene , y avoient abordé ; ils lui donnerent le nom d'Argos , de celui de leur vaisseau ; & ce nom se conservoit encore du tems de Strabon & de Diodore de Sicile.

Cette île est nommée Ilva par Pline. Prolémée dit *Æthala* , qu'il distingue mal à propos d'Ilva. C'est aujourd'hui Elve ou Elbe sur la côte de Toscane , vis-à-vis de Piombino , dont elle n'est séparée que par un canal de dix milles.

ETHALIE , *Æthalia* , (b) *Ἰθάκη* . nom que Tite-Live donne à une île de la mer Égée , située sur les côtes de l'Asie mineure. Comme plusieurs Auteurs anciens attestent

(a) Strab. pag. 123 , 223 , 224 , 225. Diod. Sicul. p. 160 , 204 , 205. Plin. T. I. p. 160. Ptolem. L. III, c. 1 , 3.

(b) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 13. Plin. Tom. I. p. 257. Homer. Iliad. L. I. v. 592 , 593.

que l'isle de Chio a porté ce nom, on peut croire que Tite-Live a voulu parler de cette isle. Les circonstances même s'y rapportent, comme on peut le voir dans cet Historien.

Madame-Dacier, dans une remarque sur la chute de Vulcain dans l'isle de Lemnos, dont il est parlé dans le premier livre de l'Illiade, dit : « Cette » fable de Vulcain précipité » dans l'isle de Lemnos, mar- » quoit seulement la nature de » cette isle dont il sortoit des » feux souterrains ; c'est pour- » quoi, on l'appelloit ancien- » nement *Ethalia*, l'isle ar- » dente, & elle étoit consacrée » à Vulcain. »

ETHALION, *Ethalion*, (a) matelot Tyrrhénien que l'on feint avoir été métamorphosé en dauphin. C'est sans doute le même dont parle Ovide.

ETHAM, *Etham*, *O'vaim*, (b) nom de la troisième station des Israélites, après leur sortie d'Égypte. Etham devoit être vers la pointe de la mer Rouge, & c'est peut-être la même que *Buthus* ou *Buthum*. D'Etham, les Israélites allèrent à Pihahiroth.

ETHAN, *Ethan*, ou plutôt *ETTAN*. Voyez *Ettan*.

ETHAN [les fleuves d'], (c) *Fluvii Ethan*. Il en est parlé dans un des Pseaumes. On l'explique diversément, ou des eaux d'Étam, dont il a été parlé

sous l'article d'Étam, ou des fleuves violens & rapides, suivant la force de l'Hébreu *Ethan*, qui signifie *fort*, *haut*, *élevé*. Les Juifs l'entendent des fleuves que les Israélites passèrent en venant dans la Terre Sainte. Ils croient que l'Arnon fut mis à sec, de même que le Jourdain, pour donner passage aux Hébreux.

L'Hébreu porte mot à mot : *vous avez desséché le fleuve de la Force*, c'est-à-dire, le fleuve rapide, en parlant du Jourdain seul. La langue Hébraïque met souvent le pluriel pour le singulier, par une espèce d'emphase ; on peut dire aussi que le Jourdain est grossi de plusieurs torrens qui coulent dans le même lit que ce fleuve, à l'endroit où il fut desséché pour le passage des Israélites. Ainsi, ils furent tous desséchés en ce lieu en même tems que le Jourdain.

ETHAN, *Ethan*, *אֶתְנָן*. (d) Ezrahite, ou, comme disent d'autres, fils d'Ezra, étoit un des hommes les plus sages de son tems. Salomon étoit cependant plus sage que lui. Le Pseaume 78 porte le nom d'Ethan Ezrahite. Ethan Ezrahite s'appelloit aussi Idithun ; & il paroît sous ce nom à la tête de plusieurs Pseaumes. Il y en a qui prennent cet Ethan pour le même qui suit.

ETHAN, *Ethan*, (e) *אֶתְנָן*,

(a) Ovid. Metam. L. III. c. 17.

(b) Exod. c. 13. v. 20. Numer. c. 33. v. 6.

(c) Psal. 73. v. 15.

(d) Reg. L. III. c. 4. v. 31.

(e) Paral. L. I. c. 6. v. 44. c. 15. v. 17.

Atham, Lévi, fils de Cusi, ou Cafaia, de la famille de Mérari, fut un des principaux chantres, sous le règne de David.

ETHAROTH, ETHROTH, ou ATHAROTH, (a) il y a eu dans la Palestine plus d'une ville de ce nom.

1.° ATHAROTH, ou ATHROTH-SOPHAN, ville de la Palestine, dans la tribu de Gad. Les deux noms se trouvent dans un même verset; & D. Calmet croit que c'est la même ville. Notre Vulgate brouille un peu ces noms; car, au lieu de ces mots: *Et Ataroth atque Aroer. Item Atroth-Sophan, Jahzer, Jogheda, &c.* comme portent les versions sur l'Hébreu; on y lit: *Et Ataroth & Aroer, & Ethroth, & Sophan, & Jahzer & Jogheda, &c.*, par où l'on voit que d'Ethroth-Sophan elle fait deux lieux différens l'un de l'autre, & du premier qui est nommé Ataroth dans le même verset.

2.° ATHAROTH, autre ville de la Palestine sur les frontières d'Ephraïm, entre Janoë & Jéricho. D. Calmet croit que c'est la même qu'Ataroth-Adar, ou, selon d'autres versions, Ataroth-ad-Dar, qui est nommée au livre de Josué en deux chapitres différens, dans l'un desquels notre Vulgate porte, selon quelques éditions, Astaroth-Addar.

(a) Numer. c. 32. v. 34, 35. Josu. c. 16. v. 5, 7. c. 18. v. 13.

(b) Reg. L. III. c. 16. v. 31.

(c) Homer. Iliad. L. XXIII. v. 295.

ETHBAAL, *Ethbaal*, (b) l'ethbaal, roi des Sidoniens, fut pere de Jézabel, femme d'Achab.

ETHÉ, *Ethe*, *Ath*, (c) nom d'une cavale, que le prince Echepolus avoit donnée à Ménélaus.

ETHECA, (d) terme qui se trouve dans Ezéchiel: *Ethecas ex utraque parte centum cubitorum*. Ce terme est formé sur l'Hébreu *Athikim*, ou *Ethikim*, qui peut signifier une galerie, un portique, un lieu séparé. Saint Jérôme, qui a employé le terme *Etheca* au chapitre 41 d'Ezéchiel, le rend au chapitre 42. v. 3. 5. par un portique; & c'est sa vraie signification. Cependant, dans son Commentaire, il lit *Etheta*, & dit que ce terme signifie un balcon: *Ethetas Romæ appellant solaría de cenaculorum parietibus eminentia, sive maniana, ab eo qui primus invenit*.

ETHÉEL, *Etheel*, *Ethel*, (e) fils d'Isaïas & pere de Masia, étoit de la tribu de Benjamin.

ETHEI, *Ethei*, *Ethi*, (f) fils de Jérée, esclave Égyptien, & d'une fille de Sésan, fut pere de Nathan.

ETHÉMON, *Ethemon*, (g) est mis par Ovide, au nombre de ceux qui périrent dans la querelle qui s'excita à la cour de Céphée, à l'occasion du mariage de Persée & d'Andromède.

(d) Ezech. c. 41. v. 35.

(e) Esdr. L. II. c. 11. v. 7.

(f) Paral. L. I. c. 2. v. 35, 36.

(g) Ovid. Metam. L. V. c. 5.

Ethémon, au milieu de la mêlée, paroïssoit si furieux, que sa rage en avoit fait un ennemi redoutable ; mais, comme il vouloit décharger un coup sur la tête de Persée, il frappa une colonne avec tant de force, que son épée se rompit entre ses mains, & la pointe qui en rejaillit, vint donner par hazard dans la gorge de son maître. Néanmoins, il ne fût pas mort de cette blessure, si en même tems Persée ne lui eût passé son épée au travers du corps.

ETHER, *Ether*, ou ATAR, ou JETHER, (a) ville de la Palestine, à vingt milles d'Eleuthéropolis, près de Malatha, dans la partie la plus méridionale de Juda. Erher fut d'abord attribuée à la tribu de Juda, & ensuite elle fut cédée à celle de Siméon.

ETHER, *Æther*, Αἴθερ, (b) nom d'un chien de chasse, selon Xénophon. Ce mot signifie Air.

ETHER. Voyez *Æther*.

ETHÉRÉA, *Ætherea*, surnom commun à plusieurs divinités Aériennes.

ETHÉRÉUS, *Æthereus*, nom d'un des chevaux du Cirque. Voyez Chevaux du Cirque.

ETHÉRIUS, *Ætherius*, (c) un des surnoms qui furent donnés à Jupiter.

ETHI, *Ethi*, Ἰθί, (d) un des hommes très-forts & très-braves de la tribu de Gad, qui vinrent se retirer près de David, lorsqu'il étoit caché dans la forteresse du désert. Ils étoient très-vaillans dans le combat, se servant du bouclier & de la lance ; ils avoient un visage de lion, & ils égaloient à la course les chevre des montagnes.

ETHICIENS, *Æthices*, (e) Ἀἰθίαι, peuple de Grece. Strabon place les Ethiciens dans les montagnes de l'Épire, auprès de la Macédoine & de la Thessalie, vers les sources du Pénée, où ils subsistoient déjà au tems des guerres des Lapithes & des Centaures ; car, c'est vers les Ethiciens, si l'on en croit Homère, Strabon & Plutarque, que se retirèrent les Centaures, & quelques autres peuples de la Thessalie vaincus par Ixion & Pirithoüs, chefs des Lapithes.

La moindre ancienneté qu'on puisse donc donner aux Ethiciens, est d'avoir habité un canton de l'Épire environ un siècle avant la guerre de Troie, & de s'y être établis vers le même tems à peu près que les Thesprotes. Il n'y a pas d'apparence qu'ils aient été, dès le tems des Chaoniens, puisque les Chaoniens, dit Strabon, régnerent d'abord dans toute l'É-

(a) Josu. c. 15. v. 41. c. 19. v. 7.

(b) Xénoph. p. 987.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Moutf. Tom. I. pag. 13.

(d) Paral. L. 1. c. 12. v. 8, 12.

(e) Strab. pag. 326, 327, 430, 434. Homér. Iliad. L. II. v. 251. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. VII. p. 162. & suiv.

pire, & après eux les Molosses. Pour les Thesprotes, dont la domination se trouve placée dans l'intervalle de l'établissement des Chaoniens, & de celui des Molosses, on ne dit point qu'ils aient régné dans toute l'Épire, à cause sans doute des différens peuples; tels que les Ethiciens, & les autres qui s'établirent vers les montagnes de l'Épire, tandis que les Thesprotes occupoient le reste du païs.

Les Ethiciens ne subsistoient déjà plus, ou du moins n'étoient plus reconnus pour un peuple particulier, au tems des guerres des Romains dans la Grece. La gloire & la puissance des Thessaliens & des Macédoniens avoient, pour ainsi dire, absorbé leurs voisins, sur-tout les Épirotes ou les peuples du continent, jusqu'à les obliger de gré ou de force, à ne faire plus qu'une même nation avec leurs vainqueurs. C'est ainsi, dit Strabon, que les Ethiciens étoient devenus partie des Thessaliens.

ETHILLA, (a) étoit fille de Laomédon & sœur de Priam. Protésilaüs l'emmenoit captive sur ses vaisseaux, avec plusieurs autres Troyennes, lorsque tout à coup accueilli d'une violente tempête, il eut bien de la peine

à se mettre à la rade entre Mende & Scione. Là, s'étant écarté du rivage avec les siens, pour aller chercher de l'eau bien avant dans les terres, Ethilla profita de l'occasion; & adressant la parole à ses compagnes: *Si l'on nous mene en Grece, leur dit-elle, tout ce que nous avons souffert jusqu'ici, sont des roses, en comparaison des malheurs qui nous attendent. Croyez-moi, brûlons la flotte des Grecs.* Ces misérables captives la crurent, & mirent le feu aux vaisseaux de Protésilaüs, qui par là fut réduit à la nécessité de se fixer avec elles dans ce païs, & il y bâtit Scione, où ces Grecs & ces Troyennes ne firent plus qu'un peuple.

ETHION, *Æthion*, (b) l'un de ceux qui furent tués dans le combat qui se donna à la cour de Céphée, au sujet des noces de Persée & d'Andromède. Il prévoyoit autrefois les choses futures, mais il ne put connoître alors ce qui lui devoit arriver.

ETHIONOME, *Ethionome*; étoit une des filles de Priam.

ETHIOPE, *Æthiope*, (c) *Ἀἰθίοπη* étoit un des noms de Diane. Érienne de Byzance, au mot *Ἀἰθίοπη*, apporte plusieurs raisons de ce nom.

ETHIOPIE, *Æthiopia*, (d)

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 192, 193.

(b) Ovid. Metam. L. V. c. 5.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. p. 295.

(d) Jult. L. I. c. 2. Strab. pag. 819.

& seq. Diod. Sicul. pag. 72, 73, 100. & seq. Herod. L. II. c. 28. & seq. L. III. c. 17. & seq. L. VII. c. 69. Pomp. Mel. p. 201, 211. & seq. Ptolem. L. IV. c. 6. & seq. Plin. T. I. p. 352, 345. & seq. Numer. c. 12. v. 1. Lucian. Tom. I.

Αἰθιοπία, nom, qui, dans les Auteurs anciens, est commun à divers païs, tant de l'Asie que de l'Afrique.

Les Grecs nommoient en général Ethiopiens tous les peuples qui ont la peau noire ou basannée. On croit ordinairement que l'Ethiopie est désignée par le mot de *Chus*, dans quelques livres de l'Ancien Testament. M. Huet, dans son traité de la situation du Paradis Terrestre, le prouve contre le sçavant Bochart qui l'avoit nié. Bochart prétend que *Lud*, dont il est parlé dans Isaïe, est l'Ethiopie des Grecs; & que les Ethiopiens sont nommés *Ludéens* par Jérémie. Il en apporte diverses preuves qui ne sont guère que des convenances peu décisives.

1. Il est certain que les Anciens ont donné quelquefois le nom d'Indiens aux peuples de l'Ethiopie :

Usque coloratis amnis devexus ab Indis,

dit Virgile en parlant du Nil :

*Ultra Garamantas & Indos
Proferet imperium,*

c'est le même ailleurs, en parlant d'Auguste qui avoit effectivement conquis quelques villes d'Ethiopie, & obligé ces peuples à lui demander la paix par des ambassadeurs.

Élien met des Indiens auprès

des Garamantes dans la Libye; & en conférant ce passage avec un autre d'Hérodote, on voit qu'il s'agit là de l'Ethiopie.

Dans Procope, l'Ethiopie est nommée Inde, & on pourroit montrer, par un grand nombre de passages des anciens Historiens Ecclésiastiques, qu'on ne lui donnoit point alors d'autre nom.

On peut apporter plusieurs raisons de cette expression :

1.^o La ressemblance qui étoit anciennement entre les Ethiopiens & plusieurs nations. Hérodote distingue deux sortes d'Ethiopiens; les uns Orientaux, qui habitoient au milieu des Indes, & servoient avec eux dans les troupes de Darius & de Xerxès; les autres Occidentaux, qui demeuroient au midi & à l'occident de l'Égypte; les uns & les autres étoient également noirs, & différoient seulement par le langage & la forme de leurs cheveux, les Ethiopiens d'Afrique les ayant extrêmement crépus comme les Negres, au lieu que ceux de l'Inde les avoient noirs, longs & rudes comme du crin.

2.^o L'origine des Ethiopiens voisins de l'Égypte; car les Indiens croyoient sur une ancienne tradition, que les noirs ou Ethiopiens de l'Inde avoient abandonné leur païs pour passer en Afrique, où ils avoient

p. 984, 985. Tom. II. p. 994. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 104. T. III pag. p. 123, 124. T.

IV. p. 597. & *saïe*. Tom. V. pag. 318. & *saïe*. T. VI. p. 97. T. VII. p. 81.

peuplé l'Éthiopie, après en avoir chassé les Égyptiens ; c'est Jarchas, Philosophe Indien, qui l'assure à Apollonius dans Philostrate, & ce Philosophe Pythagoricien en paroît si persuadé, que dans la suite il parle aux Éthiopiens sur ce principe.

Eusebe & George le Syncelle, après d'anciens Historiens, font mention de cette migration des Éthiopiens, & en placent le tems sous le règne d'Aménophis, pere du fameux Sésostris, c'est-à-dire, dans les premiers tems héroïques de la Grece. Cette migration des Éthiopiens de l'Inde dans l'Afrique, n'est peut-être pas tout-à-fait à rejeter ; car, les Éthiopiens ou Abyssins different des Negres par leur langue, par leur chevelure, & même par la couleur de leur teint & les traits de leur visage, quand on les examine de près ; les Abyssins ont des cheveux, & non de la laine, & le teint brun-olivâtre avec des taches noires, & non entièrement noir comme les Negres. Il est vrai qu'aujourd'hui on ne trouve plus de véritables noirs dans la presqu'île de l'Inde, la seule partie de ce pays qui ait été connue des Grecs ; mais, outre que le témoignage d'Hérodote est précis, les nouvelles découvertes nous ont appris que presque toutes les îles méridionales de l'Inde sont remplies de Noirs, ce qui a fait croire à de très-habiles

gens, que ces Noirs à longs cheveux sont les anciens & naturels habitans de l'Inde.

Les Portugais donnent le nom de Noirs aux Canarins, voisins de Goa, & il semble que les ancêtres de ces Canarins ont été de véritables Noirs, dont le mélange avec les Arabes & les Indiens blancs a altéré la couleur.

Les Anciens, voyant donc que les Éthiopiens d'Afrique & plusieurs nations de l'Inde se ressembloient dans un point aussi essentiel que cette noirceur radicale, qui, se remarquant dans les enfans quelques instans après leur naissance, ne peut être attribuée à l'ardeur du soleil, & sçachant par une tradition confuse, que ces peuples avoient une même origine, ils confondirent leurs noms, & les employèrent presque comme synonymes, nommant Indiens les peuples de l'Éthiopie, ainsi que nous l'avons prouvé ci-dessus, & Éthiopiens les Noirs de l'Inde, ainsi que fait Hérodote qui les appelle *Ἀπ' ἡλίου ἀπατοῖται Αἰθίοπες*.

Il paroît même, par un endroit des Scholies d'Eustathe sur Denys de Charax, que l'on avoit étendu cet usage jusqu'à la haute Égypte, & qu'on lui donnoit quelquefois le nom d'Inde, aussi-bien que celui d'Éthiopie qu'elle porte souvent de l'aveu de tout le monde.

Il. L'Éthiopie, à ne considérer que celle qui étoit ren-

fermée dans l'Afrique , étoit divisée par les Anciens en diverses manières , suivant Hérodote & plusieurs autres ; elle étoit partagée en deux le long des côtes du golfe Arabique , & même au-delà. Une partie de la grande Péninsule de l'Arabie faisoit l'Ethiopie orientale , & ce qui est entre ce golfe & le Nil , & par conséquent en Égypte , formoit l'occidentale. Pline divise aussi les Ethiopiens en Orientaux & Occidentaux ; mais , il les place tous dans l'Afrique ; & cite Homère comme garant de cette division. M. Huet allégué le même Poète , & prétend que l'orient & l'occident de l'Ethiopie se doivent prendre , par rapport à la mer Rouge. Ce qui favorise le sentiment de M. Huet , c'est que Séphora , femme de Moïse , qui étoit de Madian , sur la mer Rouge , est nommée Chusite ou Ethiopienne.

Pline remarque que l'Ethiopie fut d'abord nommée *Æthéria*. Hésychius dit *Αἰθία* ; & comme , suivant la remarque du P. Hardouin , ce nom a été aussi donné à l'Égypte , peut-être leur étoit-il commun , lorsque les Égyptiens étoient les maîtres de l'Ethiopie. Pline ajoute qu'elle fut ensuite appelée *Atlantia* , & peu après *Ethiopie* , du nom d'Ethiops fils de Vulcain. L'esprit fabuleux est inépuisable ; & si un pays a eu quatre ou cinq noms voilà quatre ou cinq Princes dont il faut imaginer la nais-

sance , la généalogie & l'histoire. Pline a sans doute pris des Grec le prétendu Ethiops fils de Vulcain. L'étymologie n'est-elle pas plus naturelle , si l'on observe qu'*Αἴθερ* , mot Grec , veut dire brûler , & *ὤψ* le visage , c'est-à-dire , visage brûlé , ou noirci par les ardeurs du soleil.

La division que Plotémée nous fournit est préférable aux autres , parce que c'est la plus distincte , sa méthode n'admettant point de descriptions confuses , & qu'il a profité de ceux qui avoient écrit avant lui. Il distingue donc l'Ethiopie en trois parties ; qu'il traite en autant de chapitres.

1.^o L'Ethiopie sous l'Égypte , qui répond à peu près à la Nubie , à l'Abyssinie , & sous laquelle il faut ranger la Troglodytique des anciens , qui est aujourd'hui la côte d'Abex. C'est proprement à cette partie de l'Ethiopie , que l'on a donné le nom d'*India* , dans l'antiquité.

2.^o L'isle de Méroé , dont il est traité amplement dans son article particulier.

3.^o L'Ethiopie * intérieure. Ce pays comprend tout ce qui étoit au midi du fleuve Niger , c'est-à-dire aujourd'hui , du Sénégal & du Niger , & au couchant méridional de l'Abyssinie. Il appelle Barbarie une province dont Rapta étoit la capitale , qui répond aujourd'hui au Zanguebar. Il nomme Asanie , ce qui est à présent

le royaume d'Adel ; il met une place maritime nommée l'Hippodrome d'Éthiopie, vers l'endroit de la Guinée, où est présentement Christianebourg. Il n'a pas cru que les connoissances de son tems fussent assez sûres pour en faire usage plus loin que le promontoire Prassum, à l'opposite de l'île qu'il nomme Ménuthias, & qui est le cap de Mosambique, opposé à l'île de Madagascar. Il ne laisse pas de nommer quantité de nations, dont l'existence doit être d'autant plus suspecte, que l'on n'en connoît rien que les noms, & quelques descriptions fabuleuses & puériles. Ainsi, on peut regarder le Congo & la Cafreterie, comme des pays absolument inconnus aux Géographes Grecs & Romains ; il n'en est pas de même de l'Éthiopie proprement dite, qui étoit au midi de la haute Égypte. Ce pays est illustre dans l'antiquité, tant par la richesse de son commerce, que par les guerres qu'il eut avec les Égyptiens. C'est ainsi qu'en parle M. Huet dans son histoire du commerce & de la navigation des Anciens.

III. Ces deux nations se sont long-tems disputé la primauté & l'antiquité. Les Éthiopiens prétendoient être la plus ancienne nation du monde, & avoir peuplé les premiers l'Égypte par leurs colonies, sous la conduite d'Osiris. Les Égyptiens soutenoient au contraire que les Éthiopiens sont sortis

d'eux ; & cela semble confirmé par le témoignage de Moïse. Ces différends ont produit entre eux plusieurs guerres, qui ont eu divers succès, & avant même la guerre de Troie. Les rois d'Égypte, Sésostris & Rhamssés, dont le premier régna peu d'années après Salomon, & le second environ 50 ans après le premier, se rendirent maîtres de l'Éthiopie, qui secoua le joug bientôt après, & se sépara entièrement de l'Égypte, sans y entretenir aucune correspondance. Ptolémée Philadelphie ne négligea pas les avantages que l'Égypte pouvoit retirer de l'Éthiopie ; il y entra avec une armée, & fit mieux connoître ce pays qu'il ne l'avoit été jusqu'alors. Il fit refleurir le commerce. La ville de Coptos sur le Nil étoit l'entrepôt, & comme le magasin de toutes les marchandises, tant de celles qui venoient de l'occident par Alexandrie, pour passer au levant, que de celles qui venoient de l'Éthiopie par le Nil ; & parce que les navigations de la mer Rouge étoient plus difficiles & dangereuses vers le fond du golfe Arabe, que vers son embouchure, Ptolémée Philadelphie fit bâtir la ville de Bérénice, ainsi appelée du nom de sa mere, sur le bord de ce golfe, plus bas vers son entrée, dans le pays des Troglodytes, pour y faire passer les marchandises de Coptos.

Loix des Éthiopiens.

Les Éthiopiens avoient plu-

seurs loix fort différentes de celles des autres peuples, surtout pour ce qui regardoit l'élection des Rois. Les Prêtres choisissoient les plus honnêtes gens de leur corps, & les enfermant comme dans un cercle, celui de ces derniers que prenoit au hazard un des Prêtres, qui entroit dans le cercle en marchant & en sautant comme un Égipan ou un Satyre, étoit déclaré Roi sur le champ, & tout le peuple l'adoroit comme un homme chargé du gouvernement par la providence divine. Le nouvel élu commençoit à vivre de la manière qui lui étoit prescrite par les loix. En toutes choses, il suivoit la coutume du païs, ne punissant & ne récompensant que selon les règles établies dès l'origine de la nation. Il étoit défendu au Roi de faire mourir aucun de ses sujets, quand même il auroit été déclaré en jugement digne du dernier supplice; mais, il lui envoyoit un officier, qui lui apportoit le signal de la mort; & aussitôt le criminel s'enfermoit dans sa maison, & se faisoit justice à lui-même. Il ne lui étoit point permis de s'enfuir en des royaumes voisins, & de changer ainsi la peine de mort en un bannissement, comme cela se pratiquoit chez les Grecs.

On raconte à ce sujet, qu'un certain homme ayant vu cet ordre de mort, qui lui étoit envoyé de la part du Roi, & songeant à s'enfuir hors de

l'Ethiopie; sa mere, qui s'en doutoit, lui passa sa ceinture autour du col, sans qu'il osât se défendre, & l'étrangla ainsi, de peur, disoit-elle, que son fils ne procurât par sa fuite une plus grande honte à sa famille. Il y avoit quelque chose encore de plus extraordinaire dans ce qui regardoit la mort des Rois. Les Prêtres qui servoient à Méroé, y avoient acquis un très-grand pouvoir. Ceux-ci, quand il leur en prenoit fantaisie, dépêchoient un courier au Roi pour lui ordonner de mourir. Ils lui faisoient dire que les dieux l'avoient ainsi réglé, & que ce seroit un crime de violer un ordre qui venoit de leur part. Ils ajoûtoient plusieurs autres raisons qui surprennent aisément des hommes simples, prévenus d'une ancienne coutume, & qui n'avoient pas assez de force d'esprit pour résister à ces commandemens injustes. En effet, les premiers Rois s'étoient soumis à ces cruelles ordonnances, sans aucune autre contrainte que celle de leur propre superstition. Ergamènes, qui régnoit du tems de Ptolémée second, & qui étoit instruit de la philosophie des Grecs, fut le premier qui osa secouer ce joug ridicule. Ayant pris une résolution vraiment digne d'un Roi, il s'en vint avec son armée attaquer la forteresse où étoit autrefois le temple d'or des

Ethiopiens. Il fit égorger tous les Prêtres, & institua lui-même un culte nouveau.

Les amis du Roi s'étoient fait une loi, qui subsistoit encore du tems de Diodore de Sicile, quelque singulière qu'elle fût. Lorsque leur maître avoit perdu l'usage de quelque une des parties de son corps, par maladie ou par quelque accident, ils se donnoient la même infirmité, croyant que c'étoit une chose honteuse, par exemple, de marcher droit à la suite d'un Roi boiteux; & il leur paroissoit absurde de ne pas partager avec lui les incommodités corporelles, puisque la simple amitié nous oblige à prendre part à tous les biens & à tous les maux qui arrivent à nos amis. Il étoit même fort commun de les voir mourir avec leurs Rois, & ils pensoient qu'il leur étoit glorieux de donner ce témoignage d'une fidélité constante. De-là vient que chez les Ethiopiens, il étoit difficile de former aucune entreprise contre le Roi, par l'attention que tous ses amis apportent à leur conservation commune. C'étoient-là les loix & les coutumes des Ethiopiens qui demeuroient dans la capitale, & qui habitoient l'île de Méroë, & cette partie de l'Ethiopie qui touchoit à l'Égypte.

Funérailles des Ethiopiens.

Les Ethiopiens avoient des

cérémonies très-singulières dans leurs funérailles. Après avoir salé les corps, ils les mettoient dans une niche de verre, qu'ils posoient sur une colomne; de sorte qu'on les voyoit à découvert: c'est ainsi que le rapporte Hérodote; mais, Ctesias soutient qu'il se trompe. Il dit qu'à la vérité on faisoit les corps, mais qu'on ne les voyoit point à nu dans une niche de verre. Car, comme ils avoient été altérés par le feu, où on les avoit fait passer, ils ne pouvoient conserver la ressemblance du défunt. Mais, il soutient que l'on faisoit une statue d'or, qui le représentoit, dans laquelle son cadavre étoit renfermé; & que c'étoit cette statue que l'on posoit dans une niche, & qu'on voyoit au travers du verre. Au reste, ce n'étoient que les plus riches que l'on ensevelissoit ainsi. On faisoit faire des statues d'argent pour ceux qui l'étoient moins, & des statues de terre cuite pour les pauvres. A l'égard du verre, on en trouvoit abondamment en Ethiopie, & il n'y avoit personne qui ne fût en état d'en avoir.

Hérodote dit que les plus proches parens du mort gardoient un an entier cette niche de verre dans leurs maisons, lui faisoient, durant ce tems-là, des sacrifices, lui offroient les prémices de toutes choses; & quand l'année étoit finie, ils la transportoient aux environs

de la ville, en quelque lieu où ils la plantoient.

Des caractères hiéroglyphiques chez les Éthiopiens.

Ces sortes de lettres ressembloient, les unes à différentes espèces d'animaux, d'autres aux extrémités du corps humain, d'autres à des instrumens mécaniques. Ainsi, ils composoient leur écriture, non d'un assemblage de lettres & de mots, mais d'un arrangement de figures, dont un long usage avoit gravé la signification dans leur mémoire. En effet, s'ils représentoient un milan, un crocodile, un serpent, ou quelque partie du corps humain, un œil, une main, un visage, & d'autres choses semblables; c'est que le milan, par une métaphore naturelle, signifie tout ce qui est prompt & subit, & qu'il vole le plus légèrement de tous les oiseaux, le crocodile dénote toute sorte de méchanceté; l'œil marque un observateur de la justice, & tout ce qui défend le corps. Entre les autres parties, la main droite avec les doigts étendus, exprime l'abondance des choses nécessaires à la vie; la main gauche fermée indique l'économie & l'épargne. Il en est à peu près de même des autres parties du corps, aussi-bien que des instrumens. Les Éthiopiens recherchant avec soin la signification de chacune de ces figures, & se l'imprimant dans l'esprit, par une longue applica-

tion, connoissoient d'abord ce qu'elles représentoient.

Coutumes de quelques Éthiopiens sauvages.

Il y avoit plusieurs autres nations Éthiopiennes, dont les unes cultivoient les deux côtés du Nil, avec les isles qui étoient au milieu, les autres habitoient les provinces voisines de l'Arabie, d'autres étoient plus enfoncées dans l'Afrique. Presque tous ces peuples, & entre autres, ceux qui étoient nés le long du fleuve, avoient la peau noire, le nez camus & les cheveux crépus. Ils paroissoient très-sauvages & très-féroces, & l'étoient pourtant beaucoup moins par tempérament, que par volonté & par affectation. Ils étoient fort secs & fort brûlés; leurs ongles étoient toujours longs comme ceux des animaux; ils ne connoissoient point l'humanité; ils ne pouissoient qu'un son de voix aigu. Ne s'étudiant point du tout à rendre la vie plus douce & plus agréable, ils n'avoient rien des mœurs ordinaires. Quand ils alloient au combat, les uns s'armoient de leurs boucliers, faits de cuir de bœuf, & avoient en main de petites lances; les autres portoient des traits recourbés, d'autres se servoient d'arcs, dont le bois étoit de la longueur de quatre coudées, & qu'ils bandoient avec le pied. Quand ceux-ci n'avoient plus de traits, ils combattoient avec des maf-

sues. Ils menaient les femmes à la guerre, & les obligeaient de servir dès qu'elles avoient un certain âge. Elles portoient ordinairement un anneau de cuivre pendu à leurs levres.

Quelques-uns de ces peuples passoient leur vie sans s'habiller, se couvrant seulement de ce qu'ils trouvoient pour se mettre à l'abri du soleil. Les uns coupoient une queue de brebis, & se la passoient entre les cuisses, pour cacher leur nudité; d'autres prenoient des peaux de leurs bestiaux. Il y en avoit qui s'entouraient la moitié du corps avec des espèces de ceintures faites de cheveux, la nature du pays ne permettant pas aux brebis d'avoir de la laine. A l'égard de la nourriture, les uns vivoient d'un certain fruit qui croissoit sans culture dans les étangs & dans les lieux marécageux; d'autres mangeoient les plus tendres rejettons des arbres, dont l'ombrage les garantissoit de la chaleur du midi; quelques-uns s'occupoient du sésame & du lotos. Il y en avoit qui ne vivoient que de racines de roseaux. La plupart d'entr'eux s'exerçoient à tirer des oiseaux, & comme ils manioient l'arc fort adroitement, cette chasse remplissoit abondamment leurs besoins. Mais, la plus grande partie de ces peuples soutenoient leur vie avec le lard & la chair de leurs troupeaux.

Les Éthiopiens qui habitoient au-dessus de Meroë, fai-

soient des distinctions remarquables entre les Dieux. Ils disoient que les uns étoient d'une nature éternelle & incorruptible, comme le Soleil, la Lune & l'Univers entier; que les autres, étant nés parmi les hommes, s'étoient acquis les honneurs divins par leurs vertus, & par les biens qu'ils avoient faits au monde. Ils révéroient Isis, Pan, & sur-tout Jupiter, & Hercule, dont ils prétendoient que le genre humain avoit reçu le plus de bienfaits. Quelques Éthiopiens, cependant, croyoient qu'il n'y avoit point de dieux, & quand le soleil se levait, ils s'ensuyoyent dans leurs marais, en blasphémant contre lui comme contre leur plus cruel ennemi.

Ces Éthiopiens différoient encore des autres nations dans les honneurs qu'ils rendoient à leurs morts. Les uns jettoient leurs corps dans le fleuve, pensant que c'étoit la plus honorable sépulture qu'on pût leur donner. Les autres les gardoient dans leurs maisons, enfermés dans des niches de verre, croyant qu'il convenoit à des enfans d'avoir toujours devant les yeux le visage de leurs parens, & à ceux qui survivoient, de conserver la mémoire de leurs prédécesseurs. D'autres renfermoient les corps morts dans des cercueils de terre cuite, & les enterroient aux environs des temples. Ils regardoient comme le plus in-

violable des sermens celui qui se faisoit sur les morts.

En certains païs, les Ethiopiens sauvages donnoient la royauté à celui d'entr'eux qui étoit le mieux fait, disant que les deux plus grands dons de la fortune étoient la Monarchie & la belle taille. Ailleurs, ils la déféroient au pasteur le plus vigilant, comme à celui qui auroit le plus de soin de ses sujets. D'autres choissoient le plus riche, dans la pensée qu'il seroit plus en état de secourir ses peuples. Il y en avoit d'autres qui prenoient pour Rois ceux qui étoient les plus forts, estimant dignes de la première place, ceux qui étoient les plus capables de les défendre dans les combats.

Il y avoit dans la Libye, & tout auprès du Nil, un très-beau païs, qui produisoit une grande quantité de fruits de toute espèce. On y trouvoit un abris commode dans les grandes chaleurs, entre les plantes qui croissoient dans les marais. Les Africains & les Ethiopiens étoient continuellement en guerre pour se disputer ce terrain. On y voyoit un grand nombre d'éléphants, qui descendoient de la haute Libye, attirés, selon quelques Auteurs, par la bonté des pâturages. En effet, des deux côtés du fleuve, il y avoit de grands marais où croissoient toutes sortes d'herbes, & sur-tout des roseaux que ces animaux trouvoient si bons, que quand ils en avoient une fois goûté, ils

demeuroient toujours dans cet endroit, où ils consommoient les vivres des habitans. Il n'est pas étonnant, dit Diodore de Sicile, que des pasteurs qui logeoient sous des tentes, & qui regardoient comme leur patrie le séjour le plus commode pour eux, vinssent se rendre dans des marais qui attiroient des animaux mêmes, chassés par le manque d'eau & de pâturages, du milieu des terres, où le soleil brûle tout ce qui en sort.

Quelques Auteurs disent que dans l'Ethiopie appelée sauvage, il naissoit un nombre infini de serpens d'une grandeur extraordinaire. Ils se battoient contre les éléphants auprès des eaux dormantes. S'étant d'abord jettés sur eux avec impétuosité, ils leur entortilloient les cuisses, & si long-tems, que l'éléphant engourdi & écumanant tomboit de lui-même, après quoi ils le dévorioient facilement, dans l'impuissance où il étoit de se relever. Mais, quand ils avoient manqué leur coup par quelque accident, & que les éléphants fuyoient vers le fleuve, ils ne quittoient jamais leur retraite pour les poursuivre. Ils évitoient les lieux plats, & se tenoient toujours au pied des montagnes, & dans des cavernes assez profondes pour suffire à la longueur de leur corps; la nature faisant connoître à tous les animaux ce qui leur est propre.

IV. Après tant de diverses contrées, auxquelles on a dé-
montré

montré que le nom d'Ethiopie a été commun , il seroit difficile de dire quelle est celle où Lucien dit que l'astronomie prit naissance. Voici ses termes , traduits par M. d'Ablancourt. « Les » Ethiopiens , à ce qu'on dit , » sont les premiers qui l'ont » découverte , à cause que leur » ciel est sans nuages , & qu'ils » n'éprouvent pas comme nous » le changement des saisons. » Après avoir donc remarqué » les faces [phases] différentes » de la lune , ils en voulurent » chercher la cause , & trou- » verent à la fin que cela ve- » noit des divers aspects du » soleil , dont elle empruntoit » sa lumière. Ils étudierent en- » suite le cours & la nature des » autres planetes , & leur don- » nerent des noms , pour les » discerner & marquer leurs » diverses influences. « Tous les Sçavans s'accordent presque à faire honneur de cette invention aux Chaldéens ; & on pourroit aisément concilier ces deux sentimens.

Lucien fournit encore deux choses remarquables ; 1.^o Que les Ethiopiens adoroient le jour, ce qui est bien exprimé dans ce vers d'un de nos Poëtes , qui transporte aux Persans ce qui peut aussi convenir aux Ethiopiens :

*Où le Perse est brûlé de l'astre
qu'il adore.*

2.^o L'autre observation de Lucien , est que les Ethiopiens

Tom. XVI.

sont nommés par Homère irrépréhensibles. Rien ne peut faire plus d'honneur à cette nation que l'idée que l'on a de la justesse des épithetes d'Homère.

Il n'est pas non plus fort aisé de dire dans quelle sorte d'Ethiopie étoit roi le pere d'Andromede , laquelle fut délivrée par Persée , qui revenoit de Libye , où son pere l'avoit envoyé contre les Gorgones.

V. L'Ethiopie moderne a des bornes plus resserrées que l'ancienne ; mais , les Géographes de notre tems ne s'accordent pas mieux que les anciens , sur les païs que l'on doit nommer l'Ethiopie. Baudrand la distingue en haute ou intérieure , où sont l'Abyssinie , la Nubie , les Galles , & les autres États voisins ; & la basse ou l'extérieure , où sont la Cafrerie , le Monomotapa ; le Monoëmugi & le Zanguebar. On voit que Baudrand renverse les idées des Anciens , en nommant extérieure la partie de l'Ethiopie qu'ils nommoient intérieure. D'autres donnent pour bornes à l'Ethiopie moderne la mer Rouge , la côte d'Ajan , & le Zanguebar à l'orient ; le Monoëmugi & la Cafrerie au midi ; le Congo à l'occident ; la Nubie & l'Égypte au septentrion. Ainsi , ils y comprennent l'Abyssinie , & quelques vastes païs éloignés des côtes , & dont on ne sçait que les noms de quelques royaumes.

ETHIOPIE , *Æthiopia* , *Αἰθιοπία* , nom qui a été donné
S

quelquefois à la Colchide. *Voyez* Colchide.

ETHIOPIENS, *Æthiopes*, Αἰθίοπες, peuples qui habitoient les païs connus des Anciens sous le nom d'Éthiopie. *Voyez* Éthiopie.

ETHIOPS, *Æthiops*, (a) est un des surnoms que l'on a donnés à Jupiter.

ETHIOPS, *Ethiops*, fils de Vulcain, dont il est parlé sous l'article d'Éthiopie, chiffre II. *Voyez* Éthiopie.

ETHLIUS, *Æthlius*, (b) Αἰθάλιος, Prince qui passe pour le premier qui ait régné sur les Éléens. Il étoit fils de Jupiter & de Protogénie fille de Deucalion, & fut pere d'Endymion. Pausanias dit ailleurs qu'Ethlius étoit fils de cet Eole qui eut le surnom de Jupiter. On croit que Pausanias confond ici Eole surnommé Jupiter, avec Eole surnommé Neprune, quoique le premier fût plus ancien que le second de deux ou trois générations.

ETHLIUS, *Æthlius*, Αἰθάλιος, (c) natif de Samos, fut auteur d'un ouvrage où il décrivait sa patrie. Athénée en cite deux fois le cinquième livre sous deux titres différens. Il l'appelle d'abord Οἱ τοὶ Σάμοι, *Fines Samois*, ce qui donne l'idée d'une description exacte de cette île; puis il le fait reparoître sous le titre d'Ὠραία Σαμία, *les Beautés ou les Délices de Samos*. Il doute

au premier endroit si l'ouvrage qu'il avoit entre les mains étoit d'Ethlius, question qu'on ne peut décider, l'ouvrage, tel qu'il fut, n'étant pas venu jusqu'à nous.

ETHNAN, *Ethnan*, Εὐθανῶν, (d) fut le troisième des fils de Halaas.

ETHON, *Æthon*, surnom qu'on dit avoir été donné à Érisichthon, à cause de son insatiable avidité pour le manger. Ce mot signifie ardent, brûlant.

Le nom d'Ethon a été commun à plusieurs chevaux. Le Soleil, Pluton, Pallas & Hector avoient chacun un cheval qui portoit ce nom, comme on le voit dans les Poètes. *Voyez* Aëthon.

(e) Virgile parle d'un cheval du nom d'Ethon qu'il donne à Pallas, fils d'Evandre. Après la mort de son maître, on vit, dit ce Poète, de grosses larmes couler de ses yeux. Sur quoi M. l'abbé Desfontaines fait la réflexion suivante : « Il est beau, » il est digne de l'Épopée, de » donner cette sensibilité à un » cheval chéri de son maître. » On ne s'étoit pas encore avisé en ce tems-là de supposer » avec quelques Philosophes » modernes, que les bêtes » étoient des machines; ce qui » heurte le sens commun & la » nature. C'est une des plus » fortes extravagances de l'esprit humain, & qui à peine

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 53.

(b) Paus. pag. 287, 300.

(c) Athen. p. 650, 653.

(d) Paral. L. I. c. 4. v. 7.

(e) Virg. Æneid. L. XI. v. 89, 90.

» peut-être soutenue comme
 » un jeu d'esprit. Cette opi-
 » nion est si folle, qu'il seroit
 » moins déraisonnable d'admet-
 » tre la matérialité de toutes
 » les âmes. Ce n'est pas ici le
 » lieu d'établir, comme je le
 » pourrois, un système très-
 » conforme à la religion sur la
 » nature de l'âme des bêtes,
 » sans avoir recours à l'imper-
 » tinente forme substantielle du Pé-
 » ripatéticien. Virgile fait donc
 » pleurer Ethon à la vue du
 » cadavre de son cher maître,
 » comme Homère fait pleurer
 » les chevaux d'Achille, dans
 » le dix-septième livre de l'Ili-
 » ade. Au reste, les Anciens &
 » les plus graves Auteurs at-
 » testent qu'on a vu des che-
 » vaux verser des larmes, en
 » voyant leur maître tué. Pline,
 » entr'autres l'assure : *Amiffos*
 » *lugent dominos, lacrymasque*
 » *interdum desiderio fundunt.* A
 » l'égard de ce que Suétone
 » rapporte des chevaux de Jule
 » César qui pleurerent sa mort,
 » comme le fait est donné pour
 » un prodige, il ne tire point à
 » conséquence.

ETHON, *Æthon*, *ἄθων*,
 (a) nom que se donne Ulysse
 dans un récit saint qu'Homère
 lui fait faire de ses aventures.
 » Deucalion, dit-il, eut deux
 » fils, Idoménée & moi. Ido-
 » ménée s'embarqua avec les
 » Grecs pour aller à Troye ;

» car, il étoit l'aîné, & hom-
 » me d'un grand courage. Pour
 » moi, comme le plus jeune,
 » je restai dans le Palais de
 » mon pere, & je m'appellois
 » Ethon.

ETHOPIE, *Ethopia*, (b)
 ville de l'Athamanie, selon
 Tite-Live. C'étoit une place
 située sur une hauteur, d'où
 elle commandoit Argithée. Zé-
 non, lieutenant de Philippe,
 roi de Macédoine, s'empara de
 cette place avec mille hommes
 de pied, l'an 189 avant l'Ère
 Chrétienne. Mais, il fut bien-
 tôt obligé de l'abandonner, ne
 se sentant pas en état de la dé-
 fendre contre les Athamanes
 & les Éoliens, qui accouroient
 de toutes parts pour l'y oppri-
 mer avec sa troupe.

ETHRA, *Æthra*, *ἄθρα*,
 (c) fille de Pitthéus, roi de
 Trœzene, devint grosse d'É-
 gée, roi d'Athènes, qui étoit
 logé chez son pere. Son amant
 étant obligé de retourner en
 Attique, & la laissant enceinte,
 lui ordonna, que si elle accou-
 choit d'un fils, elle le lui en-
 voyât lorsqu'il seroit grand. Il
 lui laissa une épée & des sou-
 liers, par le moyen desquels
 ce fils pût se faire reconnoître.
 L'enfant dont Ethra accoucha,
 est le fameux Thésée, dont
 on peut voir l'article ainsi que
 celui d'Égée son pere.

Ethra devint l'esclave d'Hé-

(a) Homer. Odyss. L. XIX. v. 183.

(b) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 2.

(c) Homer. Iliad. L. III. v. 144. Plut.

323, 658. Myth. par M. l'Abb. Ban. T.
 VII. pag. 96. & serv. Mém. de l'Acad.
 des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VI. pag.
 454. T. VII. p. 99, 100.

lène, ayant été amenée à Sparte avec cette Princesse par Castor & Pollux, & elle la suivit à Troye, lorsque dans la suite elle fut enlevée par Pâris. Pausanias, en expliquant un beau tableau de Polygnote, dit qu'on y voyoit Ethra la tête rasée, pour marque de son esclavage, & Démophoon, son petit-fils, dans la posture d'un homme inquiet, qui cherchoit à la délivrer. Le même Auteur ajoute qu'il falloit que le peintre eût lu le poëte Lefchée, qui rapporte dans ses ouvrages que Démophoon voyant dans le camp des Grecs, Ethra avec les autres esclaves, après la prise de Troye, la demanda à Agamemnon, & que ce Prince ne la lui rendit, qu'après en avoir reçu le consentement d'Hélène. Plutarque a donc tort de réfuter cette circonstance de l'histoire, de laquelle les Poëtes tragiques font mention, & Élien aussi; ainsi on voit que Pausanias n'est pas le seul qui en ait parlé.

Le même Plutarque, citant un vers du troisième livre de l'Iliade, dans lequel Homère parlant des esclaves d'Hélène, nomme Ethra, fille de Pirrhéus, dit que plusieurs Auteurs traitent ce vers de supposé. L'histoire de la captivité de la mère de Thésée est cependant très-constante par les Auteurs que nous avons cités; & on ne sçait ce que veut dire M. Dacier dans sa note sur ce vers d'Homère, dont voici les paroles. *Car ils voyent* [c'est-à-dire, ceux

qui soutiennent que ce vers est supposé] qu'il n'est pas vraisemblable qu'Homère eût appelé suivante d'Hélène, Ethra qui étoit sa belle mère, & qui avoit régné à Athènes. Il semble supposer que Thésée avoit épousé cette Princesse, & qu'elle étoit par conséquent la bru d'Ethra. Cependant, il est constant qu'Hélène étoit alors fort jeune & un enfant, comme le dit le même Plutarque, & que Thésée, après l'avoir enlevée, la cacha à Aphidne, & qu'il ne la vit plus depuis, les Tyndarides l'ayant délivrée, pendant qu'il étoit dans les prisons d'Aidonée. Où a-t-il pris aussi qu'Ethra avoit régné dans Athènes avec son fils.

ETHRA, *Ethra*, Αἰθρα, fille de Thétis & de l'Océan, épousa Atlas, & fut mère de Hyas & de sept filles. Ce Hyas passant dans la Libye, & ayant été malheureusement dévoré par un Lion, ses sœurs en jetterent tant de larmes, qu'elles moururent de douleur. Jupiter voulant récompenser leur tendresse, les métamorphosa en sept étoiles, que nous appelons *pluvieuses*, & que les Grecs nommoient *Hyades*, & les Latins *fucules*, *fucula*, non pas de *fus*, fausse étymologie, que Tyron imputoit aux Latins; & il les accusoit de dériver le mot *vas* de *εἶς*, *fus*, au lieu qu'il vient de *ὕειν*, pleuvoir. Aulugelle soutient que *fucula* est formé du nom Grec *ὕξιν*, en changeant l'esprit âpre en L.

ETHROTH. *Voyez* Etharoth.

ETIAS, *Etias*, Ἐτίας, fille d'Énée. *Voyez* Eris.

ÉTIENNE, *Stephanus*, (a) Στέφανος, terme qui signifie couronne. C'est le nom que l'on donne au premier martyr. Saint Étienne étoit apparemment du nombre des Juifs Hellénistes, qui avoient cru en Jesus-Christ. Saint Épiphane pense qu'il étoit du nombre des soixante-dix disciples de Jesus-Christ; mais, cela n'est nullement certain. Jesus-Christ avoit destiné ses soixante-dix disciples à enseigner & à prêcher; & il semble que Saint Étienne, & les six autres premiers diacres, n'avoient point encore de destination particulière, lorsqu'on les choisit pour le service ordinaire des tables. Ce fut l'année de Jesus-Christ 53 que les sept diacres furent élus. Saint Étienne est toujours mis à leur tête, comme le premier & le plus digne. On croit qu'il avoit étudié sous Gamaliel. Comme il étoit plein de zèle & du Saint-Esprit, il faisoit de grands prodiges, & de grands miracles devant le peuple; & quelques-uns de la synagogue des affranchis, des Cyrénéens, des Alexandrins, & quelques autres, étant entrés en dispute avec lui, ne pouvoient résister à la sagesse & à l'esprit qui parloient par sa bouche.

Alors, ils subornerent des gens, pour dire qu'ils l'avoient

entendu blasphémer contre Moïse & contre Dieu. Ils émuèrent donc le peuple, les Sénateurs & les Docteurs de la loi; & se jettant sur Étienne, ils le prirent & l'entraînerent au conseil. Ils produisirent de faux témoins, qui dirent: » Cet homme ne cesse de parler » avec blasphème contre le » Lieu saint & contre la loi. » Car, nous lui avons oui dire » que Jesus de Nazareth détruirait ce lieu-ci, & changera les ordonnances que Moïse nous a laissées. »

Cependant, comme tous ceux qui étoient assis dans le conseil avoient les yeux sur lui, son visage leur parut comme le visage d'un Ange. Alors, le grand-Prêtre lui demanda si ce que l'on disoit de lui étoit véritable. Saint Étienne répondit par un discours, dans lequel il montra qu'il n'avoit rien dit contre Moïse, ni contre le temple; mais, que les Juifs eux-mêmes avoient toujours été opposés à Dieu & aux Prophetes. Il leur reprocha leur endurcissement & leur infidélité; la mort qu'ils avoient fait souffrir aux Prophetes, & enfin à Jesus-Christ.

A ces paroles, ils furent transportés d'une rage qui leur déchiroit le cœur, & ils grinçoient les dents contre lui. Mais Étienne, étant rempli du Saint-Esprit, & levant les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu,

(a) Act. Apol. c. 6. v. 5. & seq. c. 7. v. 1. & seq. c. 8. v. 2.

& Jesus debout à la droite de Dieu, & dit : » Je vois les » cieux ouverts, & le fils de » l'homme qui est debout à la » droite de Dieu. » Alors, ils pousserent de grands cris, & se bouchèrent les oreilles ; puis ils se jetterent tous ensemble sur lui ; & l'ayant entraîné hors de la ville, ils le lapiderent, & les témoins mirent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme appelé Saul. Tandis qu'ils lapidoient Étienne, il prioit & disoit : *Seigneur Jesus, recevez mon esprit.* Et s'étant mis à genoux, il cria à haute voix : *Seigneur, ne leur imputez point ce péché.* Après cette parole, il s'endormit au Seigneur. Quelques personnes pieuses prirent soin de l'ensevelir, & de faire ses funérailles avec un grand deuil.

Voilà ce que l'Écriture nous apprend de Saint Étienne & de son martyre. On lit plusieurs particularités de sa sépulture, & ensuite de la découverte de son corps, dans un ouvrage imprimé à la fin du septième tome de la nouvelle édition de Saint Augustin, sous le nom du Prêtre Lucien. Son culte est très-ancien, & très-célebre dans l'Église, & Dieu a opéré par ses reliques une infinité de miracles, dont la plupart sont très-avérés.

Les Hérétiques supposèrent dans les premiers siècles, des révélations sous son nom ; mais,

les fideles les rejetterent, & témoignerent tant de dévotion pour ce Saint Lévitte, qu'on lui bâtit des oratoires, comme celui que lui éleva Saint Martial dans les Gaules. L'invention de ses reliques se fit l'an 415, sous l'empire d'Honorius & de Théodose le jeune ; & Orose fut le premier qui en porta en Occident, ce qui se voit dans les œuvres de Saint Augustin, & par les actes de cette translation, rapportés par Métaphraste, Lippoman & Surrius, sous le 3 Août, & par les Auteurs allégués par le cardinal Baronius, sous les années 34, 44, 74, 415, 416, 439, &c.

ÉTIENNE, *Stephanus*, (a) *Στέφανος*, intendant de Domitille, est un de ceux qui entrèrent dans la conjuration contre l'empereur Domitien. Comme il étoit le plus robuste, il se chargea de porter le premier coup ; & cela s'exécuta en cette manière. Un jour que Domitien se disposoit à aller prendre le bain, on lui dit qu'Étienne, intendant de Domitille, demandoit à lui parler pour une affaire de grande conséquence, qui ne souffroit point de délai. L'Empereur ayant donné ordre que tout le monde se retirât, entra dans sa chambre, & fit appeller Étienne, qui avoit le bras gauche en écharpe. Il le portoit ainsi depuis plusieurs jours, comme s'il

(a) Dio. Cass. p. 766, & seq. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 95. & suiv.

y eût eu quelque mal, afin de pouvoir cacher, comme il fit, un poignard dans l'écharpe, sans donner du soupçon. Il dit à l'empereur qu'il venoit lui découvrir une conjuration tramée contre sa personne, & lui donna un mémoire qui en contenoit le détail. Pendant que Domitien lisoit avec beaucoup d'attention & même de saisissement, Étienne tira son poignard, & le lui enfonça dans le ventre. La blessure n'étoit pas mortelle; & Domitien se jeta sur le meurtrier, & le terrassa, appelant au secours. Mais, comme toutes les portes étoient fermées personne ne put entrer; ainsi, ceux qui étoient destinés à achever le meurtre, eurent toute liberté de tomber sur Domitien, qui se débattoit tantôt de lui arracher son poignard, tantôt de lui porter ses doigts tourdéchiquetés dans les yeux, pour les lui crever. Le renfort d'assassins fit bientôt cesser le combat, en perçant Domitien de sept coups. Cependant, accoururent au bruit quelques officiers de la garde, qui vinrent trop tard pour sauver le Prince, mais qui tuèrent Étienne sur la place, l'an de J. C. 96.

ETIENNE, *Stephanus*, (a) *Στεφανος*, surnommé de *Byzance*, célèbre Grammairien, vivoit, à ce que l'on croit, du tems de

l'Empereur Anastase, vers la fin du cinquième siècle; car, il témoigne lui-même qu'il succéda dans l'emploi de Professeur au college royal de Constantinople, à Eugene, qui, selon Suidas, enseignoit vers le même tems.

Étienne de Byzance a composé un dictionnaire Géographique, où, non content de marquer les noms des villes & des provinces, il ajoute encore les noms dérivés, qui se donnoient à leurs habitans, comme sous Abdere celui d'*Abdérîtes*, sous Athènes celui d'*Athéniens*. Cet ouvrage, qui eût été d'un prix inestimable pour l'ancienne Géographie, a été assez mal abrégé par le grammairien Hermolaüs, sous l'empereur Justinien, & ce soin trop officieux nous a sans doute fait perdre l'original. Encore l'abrégé n'est-il pas parvenu tout entier jusqu'à nous. On ne laisse pas néanmoins d'en tirer de grands secours.

Dès l'an 1678, nous avons trois éditions Grecques d'Étienne de Byzance, l'une d'Alde Manuce, l'autre des Juntas, & la dernière de Xylander; en la même année, un Juif Portugais, nommé Pinedo, en donna une version Latine imprimée à Amsterdam, avec des notes. En 1688, il parut à Leyde une nouvelle version de cet Auteur, avec de sçavans Commentaires

(a) Suid. T. I. pag. 1044. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. p. 374, 387. & suiv. Tom. IX. p. 114. & suiv.

composés par Abraham Berke-
lius, & publiés par les soins de
M. Gronovius. Cette édition
est préférable à la première.
Quant à celle que le P. Lubin,
religieux Augustin de Paris,
promettoit, quoiqu'annoncée
depuis long-tems, elle n'a point
encore paru.

ETION, *Ætion*, (a) fameux
peintre. Cicéron le met au
nombre de ceux qui avoient
beaucoup contribué à la per-
fection de leur art.

ETIS, *Etis*, Η'τις, (b) ville
du Péloponnèse dans la Laconie.
Elle étoit située sur la baye de
Boée. On dit qu'elle eut pour
fondateur Énée, que la tempête
obligea de relâcher à cette
baye, lorsqu'il vouloit aborder
en Italie. Ce Prince lui donna
le nom de sa fille Etias.

ETLEVA, *Etleva*, (c) fem-
me de Gentius, roi d'Illyrie,
eut de ce Prince deux fils Scer-
dilétus & Pleuratus. Elle tomba
avec ses deux fils au pouvoir
des Romains, l'an 168 avant J. C.
Il y a apparence que cette Prin-
cesse est la même que Tite-Live
nomme ailleurs *Etuta*. Voyez
Etuta.

ETNA, *Ætna*, Αἴτνα, (d)
montagne célèbre & la plus
haute de la Sicile, située à l'o-
rient de cette île vers le bord
de la mer, au-dessus de Catane.

Les Anciens avoient bâti sur
cette montagne une chapelle en
l'honneur de Vulcain, le dieu
du feu. Voici ce qu'en dit Elien :
» Sur l'Ætna, montagne de Si-
» cile, il y a un temple consacré
» à Vulcain, & entouré de murs
» & d'arbres sacrés. On y gar-
» de un feu perpétuel. Il y a
» dans le bois & dans le temple
» des chiens sacrés, qui ca-
» ressent & flattent ceux qui
» viennent au temple & dans
» le bois, avec la modestie & la
» décence requises ; mais, s'il
» se présente quelque scélérat,
» ou un homme qui n'ait pas
» les mains pures, ils le mor-
» dent & le déchirent. S'il en
» vient qui se soient souillés par
» quelque action impudique,
» ils ne font que les mettre en
» fuite, & leur donner la
» chasse. »

Un Historien de Sicile dit
qu'à deux cens pas plus bas
que le sommet de l'Ætna, on
voit les restes d'une ancienne
voûte de brique ; que les habi-
tans de Catania & ceux des en-
viron de la montagne, les nom-
ment la tour du Philosophe,
& qu'une ancienne tradition
leur a appris qu'Empédocle
avoit fait construire cette voûte,
pour y pouvoir contempler à
couvert les causes des feux
du mont Etna. Le même Histo-

(a) Cicér. Brut. c. 35.

(b) Paus. p. 206.

(c) Tit. Liv. L. XLIV. c. 32.

(d) Ptolem. L. III. c. 4. Strab. p. 248,
258, 267. & seq. Just. L. IV. c. 1. Diod.
Sicul. p. 259. Pomp. Mel. p. 152. Virg.

Æneid. L. III. v. 554. & seq. Paus. p.
208, 267. Plin. Tom. I. p. 222, 262.
Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell.
Lett. Tom. III. pag. 254, 255. Tom.
IV. p. 419. T. XIV. p. 222, 223.

rien conjecture avec raison que ce sont les restes du temple de Vulcain.

Les Anciens se servoient des feux du mont Etna pour présager l'avenir ; car, ils jetoient dans le gouffre des cachets d'or ou d'argent, & toutes sortes de victimes. Si le feu les dévorait, c'étoit bon signe ; s'il les rejettoit en dehors, c'étoit un mauvais présage.

Le mont Etna est nommé par Pindare, *Pythior*, *Κίον ὀνύχια*, *colonne céleste*, comme s'il soutenoit le ciel à cause de sa hauteur.

Quelques-uns ont cru que Deucalion & Pyrrha n'échappèrent au déluge, qu'en se réfugiant sur le mont Etna ; restes confus de l'histoire de Noé, dont l'arche s'arrêta sur une des montagnes d'Arménie.

Le mont Etna a été de tout tems si célèbre, que les poètes Latins ont nommé la Sicile *Ætna Regna*. Il paroît que les Anciens appelloient du nom général d'Etna, les diverses montagnes contigues & inférieures, auxquelles les Modernes ont donné des noms particuliers.

Voici une description du mont Etna, tirée du troisième livre de l'Énéide, traduction de Ségrais.

Mais par tout ce rivage

Incessamment d'Etna tonne le bruit affreux,

Tantôt jusques au ciel il élance ses feux ;

Et roule à gros bouillons, sur la cime enflammée,

Un tourbillon épais de cendre & de fumée.

Tantôt du plus profond de ses gouffres ouverts,

Furieux, il mugit, & vomit dans les airs

Du mont étincelant les entrailles brûlantes,

Et les rochers fondus dans ses grottes ardentes.

On croit que par la foudre, autrefois terrassé,

Sous ce mont Encélade est encore oppressé ;

Qu'au moment qu'il respire, ainsi qu'une fournaise,

Par ce gouffre béant il exhale la braise ;

Et que l'isle à l'entour tremble aux moindres efforts

Que tente le géant pour mouvoir son grand corps.

1.^o Lorsque les Aborigènes entrèrent pour la première fois en Sicile, pour y fonder des colonies, l'embrasement du mont Etna fut si grand, qu'effrayés du péril, ils abandonnerent cette isle & passèrent en Italie, pour s'y établir avec plus de sûreté. Il semble, dit le sçavant P. Kircher, que ce fut ce qui donna lieu à la fable de l'enlèvement de Proserpine.

2.^o Après les Aborigènes vinrent les Sicaniens, qui, étant

épouvantés par les nouveaux tourbillons de feux, abandonnerent la partie orientale de l'isle, & se retirerent dans la plus occidentale.

3.^o du tems des Argonautes, il y eut un nouvel embrasement. Orphée en a fait la description dans ses vers.

4.^o Comme Énée aborda en Sicile, Virgile en a pris prétexte pour faire une belle peinture poétique du mont Etna, dont nous avons donné ci-dessus la traduction.

5.^o Lorsque les Grecs furent maîtres de la Sicile, c'est-à-dire, depuis la deuxième Olympiade jusqu'à la quatre-vingt-huitième, il y eut en tout ce tems-là trois embrasemens célestes; il y en eut un entre autres qui causa un extrême étonnement à Pythagore; & les Historiens rapportent que du tems d'Hiéron, le philosophe Empédocle périt en observant de près ce phénomène.

6.^o Sous les consuls Romains, il y eut quatre embrasemens, comme on peut le recueillir des écrits de Diodore de Sicile, de Polybe & autres.

7.^o Sous le règne de Jule César, il y en eut un très-violent, qui fut regardé comme un présage de la mort de ce Dictateur. La mer en fut si échauffée, que les poissons y furent étouffés, & que les vaisseaux qui étoient aux isles de Lipari, furent embrasés. La montagne fut quatre fois en feu dans l'espace de vingt ans.

8.^o Sous Caligula, 49 ans après J. C., le mont Etna devint si furieux, que cet Empereur, qui étoit alors en Sicile, chercha ailleurs une retraite moins dangereuse. L'empereur Adrien, plus hardi que Caligula, voulut considérer ce prodige, & monta jusqu'à une certaine hauteur pour le considérer de plus près.

Le P. Kircher, qui fournit ces détails, examina cette montagne en 1638. La hauteur de son sommet, dit-il, prise dans son axe, est de trente mille pas, selon Maurolycus & Clavius, qui l'ont calculée géométriquement, & cette montagne entière occupe un terrain de soixante milles ou de cent, suivant quelques autres. Le terroir d'alentour est gras & fertile; & il y a des vignobles, des pâturages, des forêts de pins, de hêtres, & de sapins. Mais, le haut est couvert de cendres mouvantes & de pierre de ponce; on y trouve un enfoncement dont l'ouverture à douze milles de circuit. Ce goufre effroyable par les flammes & la fumée qui sortent du fond & des côtés, avec un horrible mugissement qui ressemble au tonnerre, est ce que les Naturalistes appellent en Latin le *crater* d'Etna. L'aspect en est si affreux, qu'il n'y a point d'homme, quelque hardi & déterminé qu'il puisse être, qui ne soit saisi d'horreur & qui ne recule à la vue de ce précipice infernal. Il est

raisonnable que l'incendie perpétuel a accru cette montagne par les cendres qu'elle vomit ; c'est ce qu'on peut juger en considérant des rochers calcinés & couverts de cendres, & des cavernes parmi lesquelles il y en a d'assez grandes pour contenir trente milles hommes, & où l'on trouve des charbons de pierre de ponce & des scories de différentes matières minérales fondues. On voit des traces de grands torrens de cette matière, que les gens du pays nomment *Sciarra*, qui sont comme les vestiges & les monumens des grands ravages qu'a fait ce métal fondu en coulant. Au sommet, il y a de la cendre & de la neige, qui mettent dans un danger d'autant plus terrible pour ceux qui s'en approchent sans précaution, qu'elles couvrent des abîmes & des fondrières qui percent jusqu'au fond de la montagne. La perte de ceux qui s'y sont hasardés doit détourner les autres, & il en coûta presque la vie au P. Mathieu Taveran, qui eut la curiosité d'observer cette fournaise de trop près. Il semble que tout le haut de la montagne n'est composé que d'une masse de cendre, de pierre de ponce & de charbons de terre, entassée & suspendue en quelques endroits en forme de voûte. Comme cette masse reçoit intérieurement les esprits minéraux, & est extérieurement exposée aux neiges,

à la pluie & au vent ; il n'est pas surprenant que cette même matière brûlée s'emprenne de nouveau de ce qui la rendoit combustible & qu'elle recommence à brûler. Cornélius Sévèrus exprime cela admirablement bien.

*Cætera materies quæcumque est
fertilis igni,*

*Ut semel accensa est, moritur,
nec restat in illa*

*Quod repetat ; tantum cinis sine
semine terra est.*

*Hic semel atque iterum patiens,
ac mille perhausit*

Ignibus instaurat vires.

Le feu, qui ne s'éteint jamais entièrement dans ces gouffres, & qui se fait toujours remarquer, ou par la chaleur, ou par la fumée qui en sort, ne recommence à brûler qu'en de certains tems, plus ou moins, à proportion de l'amas de matière combustible qui s'y rejoint ; & plus long-tems elle a été sans brûler, plus elle a recueilli de ces esprits qui la rendent inflammable, & plus grande est la violence avec laquelle le feu pousse au-dehors des flammes, des cendres & des pierres. L'orifice de la fournaise ou du *crater*, est de 3080 pas, ou même de 3000. selon les uns ; (il y a dans le Latin 30000, mais c'est une faute d'impression) d'autres le font de 4000. Cette variété d'opinions vient de ce qu'elle est tantôt plus grande,

tantôt plus petite; ce qui est commun à tous les volcans. L'abîme de celui-ci est si profond, qu'on n'en sçauroit voir le bas. Des roches de figure pyramidale débordent des côtés, & quoique ces côtés soient parallèles, ils semblent pourtant se rapprocher en bas par les règles de l'optique; ce qui a trompé plusieurs observateurs, qui ont cru que cette fournaise se termine en pointe vers le fond comme un four à chaux. Le P. Kircher dit avoir remarqué au fond de ce gouffre une espèce de montagne de la matière minérale, autour de laquelle il a toujours observé un creux rempli d'une matière resplendissante, comme du métal fondu. Les côtés, par des conduits qui se correspondent, jettent en plusieurs endroits une fumée continuelle, qui, pendant la nuit, est une flamme. Le gouffre n'est jamais sans mugissements, & il en sort de tems en tems de si horribles, que le mont en est ébranlé. L'Erna est si élevé, que de dessus l'on peut découvrir toute la Sicile. & même les côtes d'Afrique, lorsque le tems est serein. Mais, si par malheur quelque tempête venoit à ébranler la montagne, ceux qui s'y trouveroient alors seroient perdus, & ne tarderoient guère à être ensevelis sous les cendres & les neiges. On a observé que si les soupiraux viennent à se boucher avec le tems ou par les secousses de la montagne,

sa violence redouble, & ses feux cherchent une nouvelle issue par la surface extérieure. C'est alors que se forment ces effroyables ouvertures & ces cavernes, parmi lesquelles il y en a qui pourroient contenir trente mille hommes. Il y a aussi un lieu souterrain & très-obscur, nommé par les Siciliens, *la Grotta de la Pulumba*, si grand, si profond, que ceux qui demeurent auprès du mont Erna, croient qu'il y a un chemin par lequel on peut passer sous l'île & sous la mer pour se rendre aux îles Eoliennes. Il est sorti autrefois de ces cavernes des rivières brûlantes, comme on peut juger, par un conduit rempli de ces roches brûlées, que les Siciliens nomment *sciarres*. Ces torrens de feu s'étendent quelquefois jusqu'à dix-huit mille pas de longueur, sur un, deux, trois ou quatre mille de large, comme les Historiens le racontent; c'est un digne sujet d'étonnement, que de penser comment cette montagne peut fournir cette incroyable quantité de matière, & dans quel lieu sont les fourneaux nécessaires pour la mettre en fusion.

Les Siciliens d'aujourd'hui l'appellent monte Gibello, & les François le mont Gibel. Ce nom moderne est un pléonisme, & ne signifie autre chose que le *mont mont*; car, Gibel en Arabe signifie une montagne, & vient des Arabes ou Sarrazins, qui ont possédé la Sicile.

ETNA, *Ætna*, *Etna*, ville

de Sicile, (a) située près de la montagne de même nom. En la 76^e Olympiade, Hiéron, tyran de Syracuse, ayant chassé les Catanéens de leur ville, y plaça de nouveaux habitans. Il rassembla jusqu'à cinq mille hommes du Péloponnèse, qu'il joignit à autant d'hommes du territoire de Syracuse, & il changea le nom de Catane en celui d'Etna. Il leur distribua au sort, non seulement les terres de Catane, mais encore de grands cantons voisins, & parvint à peupler ces lieux de dix mille habitans. Mais, après la mort d'Hiéron, les anciens Catanéens revenant dans leur pays, chassèrent les habitans. Ceux-ci, leur cédant le terrain, se retirèrent à Innéfa, selon Strabon, & Ennéfie, selon Diodore de Sicile, & ils donnerent à cette ville le nom d'Etna, à cause de celle dont on venoit de les chasser. Cette nouvelle Etna étoit à quatre-vingts stades de l'ancienne, c'est-à-dire, de Catane. On y passoit pour aller de Centurippe à Catane, & quand on vouloit aller de ce dernier lieu sur le mont Etna. Elle fut prise par Denys, tyran de Syracuse, l'an 403 avant J. C. On lit Etnes en pluriel dans Ptolémée.

Cluvier, qui a comparé les distances marquées par Strabon & par les anciens itinéraires, juge qu'elle doit avoir été à

l'endroit où est à présent *San Nicolo l'Arena, de Arenis*, monastère de l'ordre de saint Benoît, à douze milles de Catania.

ETNÉENS, *Ætnai, Αἰτναῖοι*, (b) étoient les habitans de la ville d'Etna. Pline les appelle *Ætnenses*. Voyez Etna.

ETNÉUS, *Ætnaus*, (c) est un des surnoms que l'on a donnés à Jupiter.

ETÉMOCLE, *Etæmocles*, (d) *Ἐταμοκλής*, philosophe Stoïcien. N'ayant pas été invité par Aristénète aux noces de sa fille, il lui envoya le biller suivant pendant qu'on étoit à table : « *Etæ-*
» *mocle à Aristénète. Ma vie*
» *passée témoigne assez com-*
» *bien j'ai l'esprit éloigné de la*
» *débauche ; car, importuné*
» *tous les jours par de plus*
» *grands seigneurs que toi, do*
» *manger avec eux, je ne leur*
» *ai jamais voulu accorder cer-*
» *te grace, à cause du dére-*
» *glement des festins ; mais,*
» *j'ai raison de me plaindre de*
» *ce que faisais profession d'a-*
» *mirer avec moi depuis tant*
» *d'années, tu as oublié de me*
» *prier à la noce de ta fille ;*
» *en quoi tu as d'autant plus*
» *de tort, que je suis ton voi-*
» *sin. Je n'en suis donc pas fâ-*
» *ché pour moi, mais pour toi,*
» *comme une marque d'ingra-*
» *atitude. Car, du reste, je ne*
» *mets pas ma félicité à faire*
» *bonne chère, & si je l'aimois,*

(a) Diocl. Sicul. p. 267, 291, 398, 402. Strab. p. 268. Ptolém. L. III. c. 4.
(b) Strab. p. 268. Plin. T. I. p. 163.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 53.

(d) Lucian. T. II. p. 858. & seq.

» je reçois assez de présens de
 » ceux qui sçavent mieux leur
 » devoir que toi. Aujourd'hui
 » même, j'ai pu manger chez
 » Pammenès, l'un de mes dis-
 » ciples, en un festin d'import-
 » tance; mais, je n'y ai pas
 » voulu aller, croyant que je
 » serois prié ici. Ce qui me sâ-
 » che le plus, c'est que tu en
 » as prié d'autres qui ne me
 » valent pas; en quoi tu mon-
 » tres que tu n'as pas la cer-
 » velle trop bien faite. Je vois
 » bien que tu l'as fait à la solli-
 » citation de Zénothémis & de
 » Diphile, à qui je voudrois
 » fermer la bouche d'un seul
 » argument; car, ils ne sçavent
 » pas seulement les élémens de
 » la Philosophie, pour ne point
 » parler des questions plus obs-
 » cures & plus épineuses. Mais,
 » jouis à la bonne heure de leur
 » conversation; car, pour moi,
 » qui ne trouve rien de grand
 » que la vertu, le mépris ni la
 » honte ne me touchent point.
 » Toute fois, pour te rendre
 » tout-à-fait inexcusable, je
 » t'ai abordé deux fois aujour-
 » d'hui, l'une chez toi, & l'autre
 » dans le temple de Castor
 » & de Pollux, afin que tu ne
 » puisses pas dire que tu n'as pas
 » songé à moi. Voilà ce que
 » j'avois à te représenter sur
 » ce sujet. Que s'il te semble

» que je me mette en colère
 » pour peu de chose, songe à
 » celle qu'eut Diane, pour
 » n'avoir pas été conviée à un
 » sacrifice avec les autres
 » dieux, & comme elle s'en
 » vengea cruellement. Cepen-
 » dant, tu as négligé un per-
 » sonnage comme moi, pour
 » prier un Diphile, qui aime
 » trop ton fils, pour être son
 » précepteur; & son valet t'en
 » pourroit bien dire des nou-
 » velles. Mais, il ne faut par-
 » ler mal de personne, ni trou-
 » bler l'allégresse des festins,
 » quoique Diphile le méritât
 » bien, pour m'avoir débauché
 » deux de mes disciples, sur
 » quoi je veux bien me taire,
 » pour le respect de la Philo-
 » sophie. Du reste, j'ai désen-
 » du à mon valet de rien pren-
 » dre, quand on lui voudroit
 » donner quelque chose, pour
 » montrer que ce n'est pas cela
 » qui me fait parler. »

Ce billet fut lu tout haut en
 présence de la compagnie par
 le valet d'Érotocle, suivant
 l'ordre qu'il en avoit reçu de
 son maître. Cet échantillon est
 propre à donner une idée de
 l'orgueil Stoïcien.

ETOLIE, *Ætolia, Αἰτωλία*. (a)
 province de Grece, avoit, sui-
 vant les cartes de M. d'Anville,
 l'Acarnanie au couchant, la

(a) Plin. T. I. p. 190. Strab. p. 449.
 & seq. Pomp. Mel. pag. 110. Pauf. pag.
 262, 288. Diod. Sicul. pag. 317, 487,
 562, 631. & seq. Ptolem. L. III. c. 15.
 Tit. Liv. L. XXVI. & seq. Lib. Just.
 L. XII. & seq. Lib. Roll. Hist. Anc.

T. II. p. 3. T. IV. p. 265. & suiv. T.
 V. p. 56. & suiv. Hist. Rom. T. III. p.
 489. & suiv. T. IV. p. 108. & suiv. T.
 V. p. 19. Mém. de l'Acad. des Inscrip-
 & Bell. Lett. Tom. XII. p. 218. & suiv.

mer ou détroit du golfe de Corinthe au midi, la Phocide & la Locride à l'orient & la Thessalie au nord.

Les Curetes, au rapport de Strabon, furent les premiers habitans de l'Étolie. Etolus, fils d'Endymion, obligé de quitter le Péloponnèse où il régnoit sur les Éléens, vint se réfugier dans ce país, en chassa les Curetes, & lui donna son nom. L'Étolie se nommoit auparavant Curetis & Hyantis.

En parlant de l'Étolie, il faut bien distinguer les tems, & ne pas confondre l'Étolie ancienne avec l'Étolie ajoutée. La première s'étendoit le long de la mer, depuis l'Achéloüs jusqu'à Calydon. L'autre, qui étoit contigue aux Locriens, s'avançoit vers Naupaëte & Eupalium jusqu'à l'Athamanie.

L'Étolie a eu autrefois ses Rois, & les plus fameux dans la fable ont été Œnéus, & son fils Méléagre, époux d'Atalante, à l'occasion duquel il y eut plusieurs guerres entre les Calydoniens & les Pleuronien. Ensuite, l'Étolie se gouverna quelque tems d'une manière républicaine, la souveraine autorité étant entre les mains du Panétolium, qui étoit le Conseil de toute la nation.

Tite-Live nous dépeint les Étoliens comme des orgueilleux & des ingrats, mais guerriers, ce qui se rapporte aux épithètes que leur donnent Homère de *μυχέμυ*, prompts à la guerre, & Euripide de *οὐκ ἄνδρ*

εὐσσοί, armés de boucliers. Ils combattoient n'ayant qu'un pied chaussé, ce que signifie l'épithète de *μυσακρινίδες*. Maxime de Tyr en fait de vrais brigands. Strabon les traite de pirates, & leur attribue l'invention de la fronde. Athénée dit qu'ils se piquoient de magnificence, & étoient toujours endettés.

Ces peuples furent presque toujours en guerre. Les avantages qu'ils remportèrent sur leurs voisins, les mirent en possession de divers lieux dans la Thessalie & l'Acarnanie; & c'est-là sans doute l'origine de l'Étolie ajoutée, dont nous avons parlé ci-dessus. L'an 425 avant l'Ère Chrétienne, les Athéniens parcoururent les côtes de l'Étolie, y brûlèrent un grand nombre de villages; mais, les Étoliens étant venus bien armés à leur rencontre, il se donna un combat où les Athéniens furent battus, & ils se retirèrent dans Naupaëte. Les Étoliens animés par ce succès, empruntèrent trois mille soldats Lacédémoniens, & vinrent insulter cette ville habitée alors par des Messéniens, qui se défendirent & les repoussèrent. Ainsi, les Étoliens tournèrent du côté d'une ville appelée Molycrie, dont ils se rendirent maîtres.

Diodore de Sicile remarque que les Étoliens étoient demeurés seuls invincibles ou infatigables dans la guerre Lamiaque, & ils ne perdirent point la présence d'esprit à l'aspect du nouveau secours qui arrivoit à

leurs adversaires. Mais, choisissant ce qu'ils avoient de plus vigoureux dans leur jeunesse, au nombre de dix mille hommes, ils les firent marcher vers les endroits difficiles & scabreux de leurs montagnes où ils avoient mis en sûreté leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards, & leurs trésors. Quoiqu'ils eussent abandonné celles de leurs villes qui n'étoient pas assez fortifiées, ils avoient redoublé les garnisons de celles qui étoient capables de se défendre, & ils attendoient l'ennemi avec beaucoup de résolution & de courage.

Antipater & Cratere qui, en entrant dans l'Etolie, y avoient trouvé toutes les campagnes & toutes les villes du Plat-païs abandonnées de leurs habitans, se transporterent du même pas vers les retraites escarpées, où toute cette nation s'étoit réfugiée. Les Macédoniens perdirent d'abord un grand nombre des leurs à une attaque si difficile ; & le courage des assiégés soutenu par l'avantage du lieu l'emporta de beaucoup sur la témérité des assiégeans. Mais, dans la suite, les soldats de Cratérus s'étant fait des rentes plus épaisses & mieux garnies contre le froid, & forçant par leur persévérance les assiégés à aller passer l'hiver au milieu des neiges, & sans aucune ressource de ravitaillement, les réduisirent bientôt aux dernières extrémités. Car, il falloit qu'ils s'exposassent à travers

une armée considérablement plus nombreuse & plus accoutumée à la guerre qu'ils ne l'avoient jamais été, ou qu'ils se résolussent à mourir de faim & de froid dans leur poste ; mais, lorsqu'ils commençoient à désespérer de leur salut, ils se virent délivrés, comme par le secours manifeste d'une puissance supérieure qui eût voulu récompenser leur courage & leur vertu. Car, Antipater & Cratere, frappés d'une nouvelle qu'on vint leur annoncer, assemblèrent aussitôt le conseil ; & on y fut d'avis de terminer sur le champ la guerre que l'on faisoit aux Eoliens.

Antipater passa ensuite en Asie, & il n'y fut pas plutôt arrivé, que les Eoliens se jetterent dans la Thessalie pour faire une diversion aux projets de ce Prince. Ils étoient douze mille hommes d'infanterie & quatre mille de cavalerie, sous le commandement d'Alexandre leur compatriote. Ils assiégèrent en passant Locres de Grece, & leurs détachemens battant la campagne, enleverent quelques forts. Mais, de plus, ils vainquirent dans les formes Polyclés, lieutenant d'Antipater, qu'ils tuèrent avec un nombre considérable de ses soldats. Ils rendirent les uns pour de l'argent, & vendirent les autres à ceux qui les voulurent acheter. Passant de-là en Thessalie, ils persuaderent à la plupart des villes de cette province d'entrer dans leur ligue contre Antipater,

tûpater , de sorte qu'ils formèrent bientôt une armée de vingt-cinq mille hommes de pied , & de quinze cens chevaux. Pendant qu'ils parcouroient ainsi les païs qui ne leur appartenoient pas, les Acarnaniens, mécontents d'eux de longue main, se jetterent dans l'Etolie, où ils désolèrent les campagnes & emportèrent plusieurs villes. Les Eoliens, apprenant ce désastre qui les regardoit personnellement, laissèrent toutes leurs troupes étrangères en Thessalie, sous la conduite de Ménon de Pharsale, & revinrent à la hâte avec tous leurs concitoyens à la défense de leur patrie propre, qu'ils délivrèrent effectivement des Acarnaniens qui furent bientôt défaits & chassés. Mais, pendant qu'ils étoient ainsi occupés, Polysperchon, laissé par Antipater au gouvernement de la Macédoine, passa lui-même dans la Thessalie avec des forces convenables; & ayant vaincu les ennemis en bataille rangée, il tua Ménon de sa main, il dissipa son armée & reconquit la Thessalie.

Je ne rapporte ces traits des Eoliens, que pour donner une idée de leur manière de faire la guerre. On trouvera dans Polybe & dans Tite-Live l'histoire de leurs exploits militaires. Il est certain que ces peuples étoient devenus, du tems des successeurs d'Alexandre le Grand, une nation fort puissante dans la Grece. Ils vivoient à

Tom. XVI.

peu près sur terre, comme les pirates sur mer, c'est-à-dire, de brigandages & de rapines. Uniquement attentifs au gain, ils n'en trouvoient point de honteux ni d'illicite, & ils ne connoissoient ni les loix de la paix, ni celles de la guerre. Ils étoient fort endurcis aux fatigues, & intrépides dans les combats. Ils se distinguèrent particulièrement dans la guerre contre les Gaulois qui firent une irruption dans la Grece, & ils se montrèrent de zélés défenseurs de la liberté publique contre les Macédoniens. L'accroissement de leur puissance les avoit rendus fiers & insolens. Cette fierté parut dans la réponse qu'ils firent aux Romains, lorsqu'ils leur envoyèrent des ambassadeurs, pour leur ordonner de laisser l'Acarnanie en paix. Ils témoignèrent, à nous en croyons Trogue Pompée, ou Justin son abrégiateur, un souverain mépris pour Rome, qui, selon eux, n'étoit dans son origine qu'une honteuse retraite de brigands & de voleurs, fondée & bâtie par un fraticide, & formée par l'assemblage de femmes enlevées par force à leurs parens. Ils ajoûtoient que les Eoliens s'étoient toujours distingués dans la Grece, autant par leur courage que par leur noblesse; qu'ils n'avoient redouté, ni Philippe, ni Alexandre son fils; & que pendant que ce dernier faisoit trembler toute la terre, ils avoient osé rejeter ses Édits & ses Ordonnances;

T

qu'ainsi, les Romains prirent garde de provoquer contre eux des armes qui avoient exterminé les Gaulois, & méprisé les Macédoniens. On peut juger par ces traits du caractère des Étolieus. Cependant, les Romains sçurent bien rabaisser leur fierté, en les domptant, & en les forçant d'obéir à leurs loix.

L'Étolie avoit deux fleuves remarquables, l'un l'Achéloüs, qui la séparoit de l'Acarnanie; l'autre l'Évéus, qui séparoit l'ancienne Étolie de ses Annexes. Pline compte parmi les peuples d'Étolie, les Athamans, les Tymphées, les Ephyrès, les Eniens, les Perrhebes, les Dolopes, les Maraces, les Atraces. Les principales villes du païs étoient Calydon, Macynia, Molycria, & Taphiasus. Sur le golfe de Corinthe, il y avoit Naupacte & Pylène, & dans l'intérieur du païs, Pleuron & Halicyrna. On y trouvoit aussi les monts Acanthon, Panétolium & Macynium.

On assure que l'Étolie répond à ce qu'on appelle présentement le Despotat, la partie de la Livadie renfermée entre les rivières d'Aspri & de Fidari. Baudrand ajoute que Peschiera, Petala & Necastro en sont les lieux principaux.

ETOLUS, *Ætolus*, Ἄτολος, (a) troisième fils d'Endymion,

succéda à son frere au royaume d'Elide. Mais, il fut obligé dans la suite de quitter le Péloponnèse, comme on peut le voir sous l'article d'Apis, fils de Jason. Il donna son nom aux Etohiens.

ETOVISSE, *Etovisia*, (b) ville d'Espagne, selon Tite-Live. Elle étoit dans le païs des Edétains, au rapport de Ptolémée. Le texte de ce dernier porte Etobese, ou, selon d'autres, Etobeme ou plutôt Hétobeme.

Il ne faut pas croire que cette ville fût sur l'Ebre, comme Ortelius le dit, faute d'avoir bien ponctué le passage de Tite-Live, où il est fait mention, & que voici: *Ab Gadibus Carthaginem ad hiberna exercitus rediit; atque deinde profectus prater Ætovisiam urbem, ad Iberum maritimumque oram ducit*. La virgule mise ou omise, après le mot *urbem*, fait deux sens bien différens, par rapport à la Géographie.

ÉTRIER, (c) espèce de grand anneau de fer ou d'autre métal, forgé & figuré par l'éperonier, pour être suspendu par paire à chaque selle, au moyen de deux étrivières; & pour servir, l'un à présenter un appui au pied gauche du cavalier lorsqu'il monte en selle, & qu'il met pied à terre, & tous les deux ensemble à soutenir les

(a) Paus. p. 288.

(b) Tit. Liv. L. XXI. c. 22. Ptolem. L. II. c. 16.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de

Montf. Tom. IV. pag. 77. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bel. Lett. T. XIII. p. 489, 490.

pieds ; ce qui non seulement l'affermir, mais le soulage d'une partie du poids de ses jambes quand il est à cheval.

On ne connoissoit point anciennement l'usage des Etriers. Outre la preuve tirée de tous les monumens de différens siècles, où l'on n'en voit jamais, quoiqu'il y ait plusieurs centaines de cavaliers dans les colonnes, dans les arcs & dans les autres grands monumens, où les figures sont si grandes, qu'on y remarque toutes les parties même les plus petites ; outre cette raison, dis-je, qui est décisive, on en tire une autre du silence des Auteurs, tant Grecs que Latins, qui n'ont jamais parlé d'Etriers. Les anciens Auteurs de Dictionnaires & de vocabulaires n'en ont jamais rien dit ; il est impossible qu'une chose d'un usage aussi ordinaire que le sont les Etriers, depuis qu'ils ont été introduits, eût été passée sous silence par tous ces Auteurs, & qu'elle n'eût jamais été gravée sur tant de marbres & de bronzes, qui représentent des chevaux harnachés. Les mots *stapes*, *stapeda*, *stapia*, & *bistapia*, dont on s'est servi dans les bas tems, ont été inventés depuis que l'usage des Etriers a été trouvé. Vossius, qui a attribué à François Philèphe l'invention du mot *stapeda*, pour signifier un Etrier, pourroit bien s'être trompé ; sur-tout s'il prétend que tous ces mots, qui ne paroissent qu'une corruption les uns des

autres, *stapes*, *stapia*, *stassa*, *staphia*, n'ont pas été en usage avant ce tems-là. M. du Cange apporte plusieurs exemples, où *stassa* & *stapha* sont pris pour des Etriers, & cela depuis le onzième siècle jusqu'au quatorzième.

Celui qui a cité saint Jérôme pour *bistapia*, s'est prudemment exprimé ainsi : *Si ma mémoire ne me trompe, saint Jérôme dit dans ses Epîtres, que lorsqu'il reçut quelques lettres, il alloit monter à cheval, & qu'il avoit déjà le pied dans l'Etrier, in bistapia*. Personne que lui n'a encore trouvé ce passage dans saint Jérôme ; & comme il ne le dit qu'en doutant, cela fait juger qu'il l'aura lu dans quelque moderne, & qu'il se sera ensuite imaginé l'avoir lu dans saint Jérôme. On rapporte aussi l'épitaphe de Rome, d'un homme qui montant à cheval, passa son pied dans l'Etrier, qui est appelé dans l'inscription *stapia*, & fut traîné si long-tems par le cheval, qu'il en mourut ; mais, tous les Sçavans conviennent aujourd'hui que cette inscription est ou moderne ou supposée. L'usage des Etriers étoit donc inconnu aux Anciens.

Xénophon, qui enseigne à monter à cheval, dit que le cavalier doit prendre de la main droite la crinière avec les rênes ; de peur qu'en sautant, il ne tire trop rudement la bride ; il apprend à monter du côté droit, & du côté gauche. Quand le maître étoit trop pesant

pour sauter à cheval, il falloit, dit-il, que l'écuyer le mît dessus, à la mode des Perses; il donne à entendre au même endroit, qu'il y avoit des écuyers si habiles, qu'ils dressoient les chevaux à se baisser devant leurs maîtres, quand ils vouloient monter sur eux.

Les Romains exerçoient leurs jeunes gens à monter à cheval en cette sorte. Ils faisoient des chevaux de bois, & ils leur apprennoient à sauter à cheval, premierement sans armes. Ils les faisoient monter, tantôt à droite, tantôt à gauche, afin que dans les occasions ils fussent également habiles à monter des deux côtés. Après qu'ils s'étoient suffisamment exercés à monter sans armes, ils les accoutumoient à monter armés, & à sauter même l'épée ou la lance à la main. Tous ces exercices, comme nous avons dit, se faisoient sans Étriers, & en étoient par-là beaucoup plus difficiles; cependant, c'étoit un grand déshonneur à un jeune Romain de ne pas sçavoir monter & aller à cheval. Il falloit sans doute, quand l'âge les appesantissoit, qu'ils se fissent mettre à cheval par leurs écuyers, s'ils en avoient; ou qu'ils prissent des avantages, ou d'un terrain plus élevé, ou de quelque pierre ou d'un tronc d'arbre.

Il est surprenant que la commodité des Étriers, si utile & si facile, ce semble, à inventer, ait été inconnue dans le tems

de la belle antiquité, lorsque tous les arts étoient dans une si grande perfection, que nos ouvriers modernes ont bien de la peine à l'atteindre. Cela paroît moins incroyable, lorsqu'on considérera que beaucoup d'autres usages, dont l'invention paroît aussi facile que celle des Étriers, leur étoient également inconnus. Quoi de plus aisé à des gens qui avoient l'usage du verre, qui en faisoient une infinité de pots, de vases & de bouteilles, que de faire des vitres pour garantir leurs appartemens des injures de l'air, sans rien ôter de la clarté du jour? Cependant, les Anciens, tant Grecs que Romains, à ce qu'ont cru jusqu'à présent presque tous les Antiquaires, n'ont jamais eu de vitres, même dans les tems où tous les arts fleurissoient le plus chez eux. L'invention de cet usage étoit réservée à des siècles de barbarie, aussi-bien que les lunetes, le télescope, l'aiguille marine, & plusieurs autres arts, que les Anciens n'avoient pas.

D. Bernard de Montfaucon se flatte d'avoir découvert la raison pourquoi les Anciens n'avoient pas trouvé l'usage des Étriers. » La selle n'étoit alors, » dit-il, qu'une pièce d'étoffe » qui pendoit quelquefois des » deux côtés presque jusqu'à » terre. Elle étoit doublée & » souvent bourrée. Il étoit difficile d'y attacher des Étriers » qui tinssent bien, soit pour

» monter à cheval , soit pour
 » s'y tenir ferme & commodé-
 » ment. On n'avoit pas encore
 » l'art de faire entrer du bois
 » dans la construction des sel-
 » les; cela paroît dans toutes
 » celles que nous voyons dans
 » les monumens. Ce n'est que
 » du tems de Théodose, que
 » l'on remarque que les selles
 » ont un pommeau; & que se-
 » lon toutes les apparences, le
 » fond en étoit une machine de
 » bois. C'est depuis ce tems-là
 » qu'on a inventé les Étriers,
 » quoiqu'on ne sçache pas pré-
 » cisément le tems de leur ori-
 » gine. «

ETRITUS, *Etritus*, (a) homme brave & entreprenant. Ces qualités, jointes à son attachement pour Plator, frere de Gentius, roi des Illyriens, causerent sa perte. Car, Gentius le fit mourir avec son frere, dont il avoit conçu de la défiance.

ETRUN [Camps de l']. Voyez Camps de Cesar.

ETRURIE, *Etruria*, contrée d'Italie, appelée par les Grecs *Tuscania*, Tyrhénie. Il y en a qui lisent Hétrurie. Voyez Hétrurie.

ETRUSQUES, *Etrusci*, peuple d'Italie, qui habitoit la contrée appelée Étrurie, ou Hétrurie. Voyez Hétrurie.

ETTAN, *Ettan*, *H'rtar*, (b) lieu ou maison de campagne située à deux schœnes de Jérusalem.

Le roi Salomon s'y plaisoit beaucoup, parce qu'il y avoit là de fort beaux jardins, de belles fontaines, & que la terre en étoit extrêmement fertile.

ÉTUDE, *Studium*, terme générique qui désigne toute occupation à quelque chose qu'on aime avec ardeur; mais, nous prenons ici ce mot dans le sens ordinaire, pour la forte application de l'esprit, soit à plusieurs sciences en général, soit à quelqu'une en particulier.

Nous n'encourageons point les hommes à se dévouer à l'Étude des sciences, en leur citant les Rois & les Empereurs qui menoient à côté d'eux, dans leurs chars de triomphe, les gens de lettres & les sçavans. Nous ne leur citerons point Phraortès, traitant avec Apollonius comme avec son supérieur, Julien descendant de son trône pour aller embrasser le philosophe Maxime, &c. Ces exemples sont trop rares & trop singuliers pour en faire un sujet de triomphe; il faut vanter l'Étude par elle-même & pour elle-même.

L'Étude est par elle-même de toutes les occupations celle qui procure à ceux qui s'y attachent, les plaisirs les plus attrayans, les plus doux & les plus honnêtes de la vie; plaisirs uniques, propres en tout tems, à tout âge & en tous lieux. » Les lettres, dit l'hom-

(a) Tit. Liv, L. XLIV, c. 30.

(b) Joseph, de Antiq. Judaïc. L. VIII, p. 372.

» me du monde qui en a le mieux
 » connu la valeur , n'embar-
 » rassent jamais dans la vie ;
 » elles forment la jeunesse ,
 » servent dans l'âge mûr , &
 » réjouissent dans la vieillesse ;
 » elles consolent dans l'ad-
 » versité , & elles rehaussent le
 » lustre de la fortune dans la
 » prospérité ; elles nous entre-
 » tiennent la nuit & le jour ;
 » elles nous amusent à la ville ,
 » nous occupent à la campa-
 » gne , & nous délassent dans
 » les voyages. «

Elles sont la ressource la plus sûre contre l'ennui , ce mal affreux & indéfinissable , qui dévore les hommes au milieu des dignités & des grandeurs de la cour.

» Je fais de l'Étude mon di-
 » vertissement & ma consolati-
 » on , disoit Pline , & je ne
 » sçais rien de si fâcheux qu'elle
 » n'adoucisse. Dans ce trouble
 » que me causent l'indisposition
 » de ma femme , la maladie de
 » mes gens , la mort même de
 » quelques-uns , je ne trouve
 » d'autre remède que l'Étude.
 » Véritablement , ajoute-t-il ,
 » elle me fait mieux compren-
 » dre toute la grandeur du
 » mal , mais elle me le fait aussi
 » supporter avec moins d'a-
 » mertume. «

Elle orne l'esprit de vérités agréables , utiles ou nécessaires ; elle élève l'ame par la beauté de la véritable gloire ; elle apprend à connoître les hommes tels qu'ils sont , en les faisant voir tels qu'ils ont été ,

& tels qu'ils devroient être ; elle inspire du zèle & de l'amour pour la patrie ; elle nous rend plus humains , plus généreux , plus justes , parce qu'elle nous rend plus éclairés sur nos devoirs , & sur les liens de l'humanité.

*C'est par l'Étude que nous sommes
 Contemporains de tous les hom-
 mes ,*

Et citoyens de tous les lieux.

Enfin , c'est elle qui donne à notre siècle les lumières & les connoissances de tous ceux qui l'ont précédé ; semblables à ces vaisseaux destinés aux voyages de long cours , qui semblent nous approcher des pays les plus éloignés , en nous communiquant leurs productions & leurs richesses.

Il ne faut pas toutefois qu'en chérissant l'Étude , nous nous abandonnions aveuglément à l'impétuosité d'apprendre & de connoître ; l'Étude a ses règles , aussi-bien que les autres exercices , & elle ne sçauroit réussir , si on ne s'y conduit avec méthode. Voyez l'article suivant.

ÉTUDES , terme par lequel on désigne les exercices littéraires , usités dans l'Instruction de la Jeunesse.

L'objet des Études a été fort différent chez les divers peuples & dans les différens siècles. Mais , je ne dirai rien sur ce sujet , pour me borner à exposer ici les judicieuses réflexions d'un maître d'une expérience

consommée sur la méthode des Études Latines, qui d'ailleurs sont presque l'unique objet de l'institution vulgaire. On me permettra cependant d'y joindre quelques traits qui me sont arrivés personnellement. Cet article, ainsi que plusieurs autres de ce dictionnaire, pourra paroître un peu long à ceux qui n'aiment que le superficiel, mais il ne le paroîtra pas à ceux qui ont le goût du solide.

Plusieurs Scavans, Grammairiens & Philosophes, ont travaillé dans ces derniers tems à perfectionner le système des Études; Locke, entre autres, parmi les Anglois; parmi nous, M. le Febvre, M. Fleury, M. Rollin, M. du Marfais, M. Pluche, & plusieurs autres encore se sont exercés en ce genre. Presque tous ont marqué dans le détail ce qui se peut faire en cela de plus utile, & ils paroissent convenir à l'égard du Latin, qu'il vaut mieux s'attacher aujourd'hui, se borner même à l'intelligence de cette langue, que d'aspirer à des compositions peu nécessaires, & dont la plupart des Érudians ne sont pas capables. Ce point est déjà bien établi par les Auteurs que l'on vient de citer, & par plusieurs autres également scavans.

Un ancien maître de l'Université de Paris, qui en 1666 publia une traduction des Captifs de Plaute, s'énonce bien positivement sur ce sujet dans la

préface qu'il a mise à ce petit ouvrage. » Pourquoi, dit-il, » faire perdre aux écoliers un » tems qui est si précieux, & » qu'ils pourroient employer si » utilement dans la lecture des » plus riches ouvrages de l'Antiquité? . . . Ne vaudroit-il » pas mieux occuper les enfans » dans les colleges, à apprendre » l'histoire, la chronologie, la » géographie, un peu de géométrie & d'arithmétique, & » sur tout la pureté du Latin » & du François, que de les » amuser de tant de règles & » instructions de grammaire? . . . Il faut commencer à leur apprendre le Latin par l'usage même du Latin, comme ils apprennent le François, & cet usage consiste à leur faire lire, à traduire & apprendre les plus beaux endroits des auteurs Latins, afin que s'accoutumant à les entendre parler, ils apprennent eux-mêmes à parler leur langage. « C'est ainsi que tant de femmes, sans Étude de grammaire, apprennent à bien parler leur langue, par le moyen simple & facile de la conversation & de la lecture; & c'est de même encore que la plupart des voyageurs apprennent les langues étrangères.

Un autre maître de l'Université, qui avoit professé aux Grasseins, publia une lettre sur la même matière en 1707; nous en rapporterons un article qui vient à notre sujet. » Pour savoir l'Allemand, l'Italien,

» l'Espagnol, le bas-Breton,
 » l'on va demeurer un ou deux
 » ans dans les païs où ces lan-
 » gues sont en usage, & on les
 » apprend par le seul commer-
 » ce avec ceux qui les parlent?
 » Qui empêche d'apprendre
 » aussi le Latin de la même ma-
 » nière? Et si ce n'est par l'u-
 » sage du discours & de la pa-
 » role, ce sera du moins par
 » l'usage de la lecture, qui sera
 » certainement beaucoup plus
 » sûr & plus exact que celui
 » du discours. C'est ainsi qu'en
 » usoient nos peres il y a qua-
 » tre ou cinq cens ans. »

M. Rollin préfere aussi pour
 les commençans l'explication
 à des Auteurs à la pratique de la
 composition; & cela parce que
 les thèmes, comme il le dit,
 » ne sont propres qu'à tour-
 » nenter les écoliers par un
 » travail pénible & peu utile,
 » & à leur inspirer du dégoût
 » pour une Étude, qui ne leur
 » attire ordinairement de la
 » part des maîtres, que des ré-
 » primandes & des châtimens;
 » car, poursuit-il, les fautes
 » qu'ils font dans leurs themes,
 » étant très-fréquentes & pres-
 » que inevitables, les correc-
 » tions le deviennent aussi; au
 » lieu que l'explication des
 » Auteurs, & la traduction,
 » où ils ne produisent rien
 » d'eux-mêmes, & ne font que
 » se prêter au maître, leur
 » épargnent beaucoup de tems,
 » de peines & de punitions. »

M. le Febvre est encore plus
 décidé là-dessus; voici comme

il s'explique dans sa méthode:
 » Je me garderai bien, dit-il,
 » de suivre la manière que l'on
 » suit ordinairement, qui est
 » de commencer par la compo-
 » sition. Je me suis toujours
 » étonné de voir pratiquer une
 » telle méthode pour instruire
 » les enfans dans la connois-
 » sance de la langue Latine;
 » car, cette langue, après
 » tout, est comme les autres
 » langues. Cependant, qui a
 » jamais oui dire qu'on com-
 » mence l'Hébreu, l'Arabe,
 » l'Espagnol, &c. par la com-
 » position. Un homme qui dé-
 » libere là-dessus, n'a pas grand
 » commerce avec la saine rai-
 » son. »

En effet, comment pouvoir
 composer avant que d'avoir fait
 provision des matériaux que
 l'on doit employer? On com-
 mence par le plus difficile; on
 présente pour amorce à des en-
 fans de sept à huit ans, les dis-
 cultés les plus compliquées du
 Latin, & l'on exige qu'ils fassent
 des compositions en cette lan-
 gue, tandis qu'ils ne sont pas
 capables de faire la moindre
 lettre en François sur les su-
 jets les plus ordinaires & les
 plus connus.

Quoi qu'il en soit, M. le
 Febvre suivit uniquement la mé-
 thode simple d'expliquer les
 Auteurs, dans l'instruction qu'il
 donna lui-même à son fils; il le
 mit à l'explication vers l'âge de
 dix ans, & il le fit continuer de
 la même manière, jusqu'à sa
 quatorzième année, tems au-

quel mourut cet enfant célèbre, qui entendoit alors couramment les auteurs Grecs & Latins les plus difficiles; le tout sans avoir donné un seul instant à la structure des thèmes, qui du reste n'entroient point dans le plan de M. le Febvre, comme il est aisé de le voir par une réflexion qu'il ajoute à la fin de sa méthode: « Où pouvoient aller, » dit-il, de si beaux & de si » heureux commencemens ? » Que n'eût-on point fait, si » cet enfant fût parvenu jusqu'à la vingtième année de » son âge ? Combien aurions-nous lu d'histoires Grecques » & Latines? Combien de beaux » Auteurs de morale ? Combien bien de tragédies ? Combien » d'Orateurs ? Car enfin, le » plus fort de la besogne étoit » fait. »

Il ne dir pas, comme on voit, un seul mot des thèmes ; il ne parle pas non plus de former son fils à la composition Latine, à la poésie, à la rhétorique. Peu curieux des productions de son élève, il ne lui demande, il ne lui souhaite que du progrès dans la lecture des Anciens, & il se tient parfaitement assuré du reste; bien différent de la plupart des parens & des maîtres, qui veulent voir des fruits dans les enfans, lorsqu'on n'y doit pas encore trouver des fleurs. Mais, en cela, moins éclairés que M. le Febvre, ils s'inquiètent hors de saison, parce qu'ils ne voient pas, comme lui, que la composition n'est

proprement qu'un jeu pour ceux qui sont consommés dans l'intelligence des Auteurs, & qui se sont comme transformés en eux par la lecture assidue de leurs ouvrages. C'est ce qui parut bien dans Mademoiselle le Febvre, si connue dans la suite sous le nom de *Madame Dacier*. On sçait qu'elle fut instruite, comme son frere, sans avoir fait aucun thème ; cependant, quelle gloire ne s'est-elle pas acquise dans la littérature Grecque & Latine ? Au reste, approfondissons encore plus cette matière importante, & comparons les deux méthodes, pour en juger par leurs produits.

L'exercice littéraire des meilleurs colleges, depuis sept à huit ans jusqu'à seize & davantage, consiste principalement à se former à la composition du Latin; je veux dire à lier bien ou mal en prose & en vers quelques centaines de phrases Latines; habitude du reste qui n'est presque d'aucun usage dans le cours de la vie; outre que telles sont la sécheresse & la difficulté de ces opérations stériles, qu'avec une application constante de huit ou dix ans de la part des écoliers & des maîtres, à peine est-il un tiers des disciples qui parviennent à s'y rendre habiles; je dis même parmi ceux qui achèvent leur carrière; car, je ne parle point ici d'une infinité d'autres qui se rebutent au milieu de la course, & pour

qui la dépense déjà faite se trouve absolument perdue.

En un mot, rien de plus ordinaire que de voir de bons esprits cultivés avec soin, qui, après s'être fatigués dans la composition Latine, depuis six à sept ans jusqu'à quinze ou seize, ne sçauroient ensuite produire aucun fruit réel d'un travail si long & si pénible; au lieu qu'on peut défer tous les adversaires de la méthode proposée, de trouver un seul disciple conduit par des maîtres capables, qui ait mis en vain le même tems à l'explication des Auteurs, & aux autres exercices que nous marquerons plus bas. Aussi plusieurs maîtres des pensions & des colleges reconnoissent-ils de bonne foi le vuide & la vanité de leur méthode, & ils gémissent en secret de se voir asservis malgré eux à des pratiques déraisonnables, qu'ils ne sont pas toujours libres de changer.

Tout ce qu'il y a de plus éblouissant & de plus fort en faveur de la méthode usitée pour le Latin, c'est que ceux qui ont le bonheur d'y réussir & d'y briller, doivent faire pour cela de grands efforts d'application & de génie; & qu'ainsi l'on espere avec quelque fondement, qu'ils acquerront par là plus de capacité pour l'éloquence & la poésie Latine; Mais, nous l'avons déjà dit, & rien de plus vrai, cent qui se distinguent dans la méthode régnante, ne sont pas le tiers du total. Quand

il seroit donc bien constant qu'ils dussent faire quelque chose de plus par cette voie, conviendrait-il de négliger une méthode qui est à la portée de tous les esprits, pour s'entêter d'une autre toute semée d'épines, & qui n'est faite que pour le petit nombre, dans l'espérance que ceux qui vaincront la difficulté, deviendront un jour de bons Latinistes? En un mot, est-il juste de sacrifier la meilleure partie des étudiants, & de leur faire perdre le tems & les frais de leur éducation, pour procurer à quelques sujets la perfection d'un talent qui est le plus souvent inutile, & qui n'est presque jamais nécessaire?

Pendant six ans que j'ai professé la quatrième dans notre College, je puis assurer que parmi une trentaine d'écoliers que j'ai eus chaque année, je n'ai pas trouvé en tout dix sujets qui montraient un goût décidé pour les Études. Voilà près de six ans que je suis passé de quatrième en troisième; & depuis ce tems-là, j'en ai rencontré encore moins. Je ne parlerai pas de quelques sujets, qui, sans montrer des talens supérieurs, n'ont pas laissé de se distinguer par une application assidue; mais, on sçait que le nombre de ces sujets n'est pas le plus grand dans une classe, & que c'est beaucoup quand parmi une trentaine on en trouve cinq à six. Ainsi, à parler juste, il y a plus des trois quarts

des écoliers d'une classe qui n'ont pas la moindre aptitude pour les Études ; & la plupart de ces écoliers , surtout dans les colleges de Province , étoient destinés par leur naissance à apprendre des métiers , & à se rendre par-là utiles à la société. Mais , après avoir passé quatre ou cinq ans plus ou moins dans un college , sans y avoir acquis aucune connoissance , à quoi ils ne sont pas même propres , ils n'en regardent pas moins alors l'état de leurs peres comme au-dessous d'eux ; & ils se croiroient déshonorés de s'y exercer. Que deviennent donc ces jeunes gens ? Le voici. Les uns s'engagent , & ils ne sçauroient être que d'assez mauvais soldats ; d'autres vont s'enfermer dans un cloître , dont ils sont presque toujours l'opprobre ; d'autres enfin entrent dans l'état ecclésiastique , auquel ils ne sont pas plus d'honneur.

Ces réflexions fondées sur une expérience journaliere , devroient porter le Gouvernement à donner plus d'attention qu'il n'en donne aux Études , & surtout à la manière dont elles se font. Il ne devroit point permettre que les enfans du bas peuple passassent un si grand nombre d'années dans les colleges , quand ils ne donnent point des marques de leur aptitude pour les Études , & qu'ils ne témoignent aucune bonne volonté pour leur avancement. Il devroit autoriser

les maîtres ou ceux qui ont l'inspection des Études , à les renvoyer à leurs parens , & contraindre en même tems ceux-ci de les garder pour les faire travailler à leur propre métier , ou à quelqu'autre convenable. Il y a long-tems que j'ai imaginé à ce sujet un projet de règlement , mais il seroit trop long d'exposer ici les idées qui me sont venues sur cette matière. Revenons à notre sujet.

Que diront nos Antagonistes , si nous soutenons avec M. le Febvre , que le moyen le plus efficace pour arriver à la perfection de l'éloquence Latine , est précisément la méthode que nous conseillons ; je veux dire la lecture constante , l'explication & la traduction perpétuelle des Auteurs de la bonne Latinité ? On ignore absolument , dit ce Grammairien célèbre , la véritable route qui mène à la gloire littéraire ; route qui n'est autre que l'Étude exacte des anciens Auteurs. C'est , dit-il encore , cette pratique si féconde qui a produit les Budés , les Scaligers , les Turnèbes , les Passerats , & tant d'autres grands hommes.

Schorus , auteur Allemand , qui écrivoit il y a deux siècles sur la manière d'apprendre le Latin , étoit bien dans les mêmes sentimens. « Rien , dit-il , » de plus contraire à la per- » fection des études Latines , » que l'usage où l'on est de né-

» gliger l'imitation des Auteurs, & de conduire les enfans au Latin plutôt par des compositions de college, que par la lecture assidue des Anciens. »

Aussi la méthode qu'indiquent ces Sçavans, étoit proprement la seule usitée pour apprendre le Latin, lorsque cette langue étoit si répandue en Europe, qu'elle y étoit presque vulgaire. Au tems, par exemple, de Charlemagne & de St. Louis, que faisoit-on pour lors autre chose, que lire ou expliquer les Auteurs ? N'est-ce pas de-là qu'est venu le mot de *Lecteur*, pour dire *Professeur* ? Et n'est-ce pas enfin ce qu'il faut entendre par le *Prædico* des anciens Latinistes ? terme qu'ils employoient perpétuellement pour désigner le principal exercice de leurs écoles, & qui ne peut signifier autre chose que l'explication des livres classiques.

D'ailleurs, il n'y avoit anciennement que cette voie pour devenir Latiniste ; les dictionnaires François - Latins n'ont paru que depuis environ deux cens ans ; avant ce tems-là, il n'étoit pas possible de faire ce qu'on appelle un thème, & il n'y avoit pas d'autre exercice de Latinité que la lecture ou l'explication des Auteurs. Ce fut pourtant, comme dit M. le Febvre, ce fut cette méthode si simple qui produisit les Budés, les Turnèbes, les Scaligers. Ajoutons que ce fut cet-

te méthode qui produisit Madame Dacier.

Quoi qu'il en soit, il est visible qu'on doit plus attendre d'une instruction grammaticale suivie & raisonnée, où les difficultés se développent à mesure qu'on les trouve dans les livres, que d'un farras de règles isolées, le plus souvent fausses & mal conçues ; & qui, quoique décorées du beau nom de principes, ne sont au vrai que les exceptions des règles générales, ou si l'on veut, les caprices d'une Syntaxe mal développée. Voilà pourtant à quoi se réduit le sçavoir de presque tout ce que l'on appelle maîtres de Latin dans les Provinces. Ces Maîtres sont peut-être plus à plaindre que coupables ; car le plus grand nombre n'a guère jamais lu d'autres livres que le Rudiment & la Particule. Mais, en quoi ils ne sont pas excusables, c'est de ne pas chercher à s'instruire dans les bons livres que nous avons sur cette matière ; & il faut l'avouer à la honte de plusieurs, c'est qu'ils ne sont ni lettrés ni propres à le devenir. Voilà ce qui fait qu'ils sont si entêtés de leurs règles de Rudiment & de Particule. Je me rappelle à ce propos ce qui m'est arrivé la première année que je professai la quatrième. Les trois quarts des règles de la Particule étant ou fausses, ou mal imaginées, ou inutiles, je ne croyois pas devoir fatiguer mes disciples à

leur faire apprendre par cœur un livre que la saine raison réprouve. Je me faisois cependant un devoir de leur faire remarquer les règles, & de les leur expliquer à mesure qu'elles se présentoient dans l'explication des Auteurs. Mais bientôt il se forma contre moi un violent orage, excité sans doute par quelqu'un de ceux dont tout le mérite consiste à sçavoir tant bien que mal le Rudiment & la Particule. On se plaignoit que je n'enseignois pas les principes, que je bâtissois sans fondement, & cent autres pédanteries de cette espèce, comme si des règles qui ne sont point fondées en raison, pouvoient jamais servir de fondement à un édifice qui doit porter sur la raison même. Je ne rapporte ce trait que pour montrer l'étendue des préjugés de certains ignorans Pédagogues.

Au reste, l'exercice de l'explication est tout-à-fait indépendant des difficultés compliquées dont on régale des enfans qui commencent. En effet, ces difficultés se trouvent rarement dans les Auteurs; elles ne sont, pour ainsi dire, que dans l'imagination & les recueils de ces prétendus Méthodistes, qui loin de chercher le Latin, comme autrefois, dans les ouvrages des Anciens, se sont frayés une route à cette langue, par de nouveaux détours où ils brusquent toutes les difficultés du François;

route scabreuse & comme impraticable, en ce que les tours, les expressions & les figures des deux langues ne s'accordant presque jamais en tout, il a fallu, pour aller du François au Latin, imaginer une espèce de mécanique fondée sur des milliers de règles, mais règles embrouillées, & le plus souvent impénétrables à des enfans, jusqu'à ce que le bénéfice des années & le sentiment que donne un long usage, produisent à la fin dans quelques-uns une mesure d'intelligence & d'habileté, que l'on attribue faussement à la pratique de ces règles.

Cependant, il est des observations raisonnables, que l'on doit faire sur le système grammatical, & qui réduites pour les commençans à une douzaine au plus, forment des règles constantes pour fixer les rapports les plus communs de concordance & de régime: & ces règles fondamentales clairement expliquées, sont à la portée des enfans de sept à huit ans. Celles qui sont plus obscures, & dont l'usage est plus rare, ne doivent être présentées aux étudiants que lorsqu'ils sont au courant des auteurs Latins. D'ailleurs, la plupart de ces règles n'ont été occasionnées que par l'ignorance où l'on est, tant des vrais principes du Latin, que de certaines expressions abrégées, qui sont particulières à cette langue, & qui une fois bien approfondies,

comme elles le font dans Sanctius, Port-royal & ailleurs, ne présentent plus de vraie difficulté, & rendent même inutiles tant de règles qu'on a faites sur ces irrégularités apparentes.

On peut ajouter que l'un des grands avantages de cette nouvelle institution, c'est qu'elle épargneroit bien des châtimens aux enfans; article délicat, dont on ne parle guère, mais qui mérite autant ou plus qu'un autre d'être bien discuté. Nous trouvons donc qu'il y a sur cela de l'injustice du côté des parens & du côté des maîtres; je veux dire trop de mollesse de la part des uns, & trop de dureté de la part des autres.

En effet, les maîtres de la méthode vulgaire, bornés pour la plupart à quelque connoissance du Latin, & entêtés follement de la composition des thèmes, ne cessent de tourmenter leurs élèves, pour les pousser de force à ce travail accablant; travail qui ne paroît inventé que pour contrister la jeunesse, & dont il ne résulte presque aucun fruit. Premier excès qu'il faut éviter avec soin.

Les parens, d'un autre côté, quoiqu'inquiets, impatiens même sur les progrès de leurs enfans, n'approuvent pas pour l'ordinaire qu'on les mène par la voie des punitions. En vain le Sage nous assure que l'instruction, appuyée de la puni-

tion, fait naître la sagesse; & que l'enfant livré à ses caprices devient la honte de sa mère; que celui qui ne châtie pas son fils, le hait véritablement, que celui qui l'aime, est attentif à le corriger, pour en avoir un jour de la satisfaction.

En vain il nous avertit que si on se familiarise avec un enfant, qu'on ait pour lui de la foiblesse & des complaisances, il deviendra un cheval fougueux, & fera trembler ses parens; qu'il faut par conséquent le tenir soumis dans le premier âge, le châtier à propos tant qu'il est jeune, de peur qu'il ne se roidisse jusqu'à l'indépendance, & qu'il ne cause un jour de grands chagrins. En vain S. Paul recommande aux pères d'élever leurs enfans dans la discipline & dans la crainte du Seigneur.

Ces oracles divins ne sont plus écoutés; les parens aujourd'hui plus éclairés que la Sagesse même, rejettent bien loin ces maximes; & presque tous aveugles & mondains, ils voient avec beaucoup plus de plaisir les agrémens & l'embonpoint de leurs enfans, que le progrès qu'ils pourroient faire dans les habitudes vertueuses.

Je citerai ici deux traits bien frappans de l'aveuglement des mères en particulier sur le compte de leurs enfans. Il m'est arrivé deux fois de trouver des mères qui prétendoient justifier leurs enfans sur des points dont

ils convenoient eux-mêmes. A-t-on jamais vu porter la tendresse maternelle jusqu'à ce point? De telles meres ne méritent pas le nom de meres; on devroit plutôt les appeller les meurtrières de leurs enfans.

La pratique de l'éducation sévère est trop bien établie, & par les passages déjà cités, & par les deux traits qui suivent, pour être regardée comme un simple conseil. Il est dit au Deutéronome, que s'il se trouve un fils indocile & mutin, qui, au mépris de ses parens, vive dans l'indépendance & dans la débauche, il doit être lapidé par le peuple, comme un mauvais sujet dont il faut délivrer la terre. On voit d'un autre côté que le grand-prêtre Héli, pour n'avoir pas arrêté les désordres de ses fils, attira sur lui & sur sa famille les plus terribles punitions du ciel.

Il est donc certain que la mollesse dans l'éducation peut devenir criminelle, qu'il faut par conséquent une sorte de vigilance & de sévérité pour contenir les enfans, & pour les rendre dociles & laborieux; c'est un mal, j'en conviens, mais c'est un mal inévitable. L'expérience confirme en cela les maximes de la Sagesse; elle fait voir que les châtimens sont quelquefois nécessaires, & qu'en les rejetant tout-à-fait, on ne forme guère que des sujets inutiles & vicieux.

Quoi qu'il en soit, le meilleur, l'unique tempérant qui

se présente contre l'inconvénient des punitions, c'est la facilité de la méthode que nous proposons; méthode qui, avec une application médiocre de la part des écoliers, produit toujours un avancement raisonnable, sans beaucoup de rigueur de la part des maîtres. Il s'en faut bien qu'on en puisse dire autant de la composition Latine; elle suppose beaucoup de talent & beaucoup d'application, & c'est la cause malheureuse, mais la cause nécessaire de tant de châtimens qu'on inflige aux jeunes Latinites, & que les maîtres ne pourront jamais supprimer, tant qu'ils demeureront fideles à cette méthode.

Il est donc à souhaiter qu'on change le système des Études; qu'au lieu d'exiger des enfans avec rigueur des compositions difficiles & rebutantes, inaccessibles au grand nombre, on ne leur demande que des opérations faciles, & en conséquence rarement suivies des corrections & du dégoût. D'ailleurs, la jeunesse passe rapidement; & ce qu'il faut savoir pour entrer dans le monde est d'une grande étendue. C'est pour cette raison qu'il faut saisir au plus vite le bon & l'utile de chaque chose, & glisser sur tout le reste; ainsi, le premier âge doit être employé par préférence à faire acquisition des connoissances les plus nécessaires. Qu'est-ce en effet que l'éducation, si ce n'est l'appren-

tissage de ce qu'il faut sçavoir & pratiquer dans le commerce de la vie? Or, peut-on remplir ce grand objet, en bornant l'instruction de la jeunesse au travail des thèmes & des vers? On sçait que tout cela n'est dans la suite d'aucun usage, & que le fruit qui reste de tant d'années d'Études, se réduit à peine à l'intelligence du Latin; je dis à *peine*, & je ne dis pas assez. Il n'est guère de Latiniste qui n'avoue de bonne foi que le talent qu'il avoit acquis au college pour composer en prose & en vers, ne lui faisoit point entendre couramment les livres qu'il n'avoit pas encore étudiés. Chacun, dis-je, avoue, qu'après ses brillantes compositions, Horace, Virgile, Ovide, Tite-Live & Tacite, Cicéron & Tribonien, ont souvent mis en défaut toute sa latinité. Il falloit donc s'attacher moins à faire des vers inutiles, qu'à bien pénétrer ces Auteurs par la lecture & par la traduction; ce qui peut donner tout à la fois ces deux degrés également nécessaires & suffisans, intelligence facile du Latin, éloquence & composition Française.

Pour entrer dans quelque détail de la méthode proposée, le maître aura soin dans les premiers tems, de rendre son explication fort littérale; il fera sentir la raison des cas & les autres variétés de grammaire; prenant tous les jours quelques phrases de l'Auteur, pour

y montrer l'application des règles. On explique de même, à proportion de l'âge & des progrès des enfans, tout ce qui est relatif à l'histoire & à la géographie, les expressions figurées, &c. à quoi on les rend attentifs par diverses interrogations. Ainsi, la principale occupation des étudiants, durant les premières années, doit être d'expliquer des Auteurs faciles, avec l'attention si bien recommandée par M. Pluche, de répéter plusieurs fois la même leçon, tant de Latin en François que de François en Latin; après même qu'on a vu un livre d'un bout à l'autre, & non par lambeaux, comme c'est souvent la coutume, il est bon de recommencer sur nouveaux frais, & de revoir le même Auteur en entier. On sent bien qu'il ne faudroit pas suivre pour cela l'usage établi dans les colleges, d'expliquer dans le même jour trois ou quatre auteurs de Latinité; usage qui nuit véritablement au progrès des enfans, lesquels, embarrassés & surchargés de livres, n'en étudient aucun comme il faut; outre qu'ils les perdent, les vendent & les déchirent, & constituent des parens (quelquefois indigens) en frais pour en avoir d'autres.

Outre l'explication des bons Auteurs, & la répétition du texte Latin, faite, comme on l'a dit, sur l'explication Française, on occupera nos jeunes Latinistes à traduire de la prose &

& des vers ; mais , au lieu de prendre , suivant la coutume des morceaux détachés de l'explication journalière , nous pensons qu'il vaut mieux traduire un livre de suite , en poussant toujours l'explication qui doit aller beaucoup plus vite. Le bronillon & la copie de l'écolier seront écrits posément , avec de l'espace entre les lignes , pour corriger ; opération importante , qui est autant du maître que du disciple , & à laquelle il faut être fidele. La version sera donc corrigée avec soin , tant pour l'orthographe que pour le François ; après quoi elle sera mise au net , sur un cahier propre & bien entretenu.

Ces pratiques formeront peu à peu les enfans , non seulement aux tours de notre langue , mais encore plus à l'écriture ; acquisition précieuse , qui est propre à tous les états & à tous les âges.

Depuis l'âge de douze ans jusqu'à quinze & seize , on suivra le système d'Etudes exposé ci-dessus ; mais alors les enfans prépareront eux-mêmes l'explication. De plus , ils seront occupés à diverses compositions Latines , pourvu que tout se fasse dans les circonstances & avec les précautions qui conviennent. Nous ne pouvons nous empêcher de placer ici quelques réflexions que fait sur cela M. Pluche.

» S'il est , dit-il , de la dernière absurdité d'exiger des

» enfans de composer en prose
» dans une langue qu'ils ne
» savent pas , & dont aucune
» règle ne peut leur donner le
» goût ; il n'est pas moins absurde d'exiger de toute une
» troupe , qu'elle se mette à
» méditer des heures entières
» pour faire huit ou dix vers ,
» sans en sentir la structure ni
» l'agrément ; il vaudroit mieux
» pour eux avoir écrit une petite lettre d'un style aisé ,
» dans leur propre langue , que
» de s'être fatigués pour produire à coup sûr de mauvais
» vers , soit en Latin , soit en
» Grec.

» Il est sensible que plusieurs
» courent les mêmes risques
» dans le travail des amplifications & des pièces d'éloquence , où il faut que l'esprit
» fournisse tout de lui-même ,
» le fond & le style ; peu y
» réussissent ; s'il s'en trouve
» six dans cent , quelle vraie
» semblance y a-t-il à exiger
» des autres de l'invention , de
» l'ordonnance , du raisonnement , des images , des mouvemens , & de l'éloquence ?
» C'est demander un beau chant
» à ceux qui n'ont ni musique
» ni gosier..... Lorsqu'une
» heureuse facilité de concevoir & de s'énoncer encourage le travail des jeunes gens ,
» & inspire plus de hardiesse au
» maître , je voudrois principalement insister sur ce qui a
» l'air de délibération ou de
» raisonnement ; j'aurois fort à cœur d'assujettir un beau na-

» turel à ce goût d'Analyse , à
 » cet esprit méthodique & aisé,
 » qui est recherché & applaudi
 » dans toutes les conditions ,
 » puisqu'il n'y a aucun état où
 » il ne faille parler sur le
 » champ , exposer un projet ,
 » discuter des inconvéniens , &
 » rendre compte de ce qu'on
 » a vu , &c. »

Quoi qu'il en soit , il est certain que des enfans bien dirigés par la nouvelle méthode , auront vu dans leur cours d'Etudes quatre fois plus de latin qu'on n'en peut voir par la méthode vulgaire. En effet , l'explication devenant alors le principal exercice classique , on pourra expédier dans chaque séance au moins quarante lignes d'auteur , prose ou vers ; & toujours comme on l'a dit , en répétant de Latin en François , puis de François en Latin , l'explication faite par le maître ou par un écolier bien préparé ; travail également efficace pour entendre le Latin , & pour s'enoncer en cette langue. Car il est visible qu'après s'être exercé chaque jour pendant huit ou dix ans d'humanités à traduire du François en Latin , & cela de vive voix & par écrit , on acquerra mieux encore qu'à présent la facilité de parler Latin dans les classes supérieures , supposé qu'on ne fit pas aussi bien d'y parler François. Ce travail enfin , continué depuis six

ans jusqu'à quinze ou seize , donnera moyen de voir & d'entendre presque tous les Auteurs classiques , les plus beaux traités de Cicéron , plusieurs de ses oraisons , Virgile & Horace entier.

Pour ne pas paroître trop long , je n'entrerais pas dans un plus grand détail sur la manière d'étudier , quoiqu'il y eût encore bien des choses à dire sur cette matière. On peut consulter les excellens traités que nous avons sur cet important objet.

ETUS, *Ætus*, Αἴτις , nom que les Anciens donnoient au Nil , fleuve d'Égypte , pour exprimer la rapidité de son cours par la force de ce mot , qui en Grec signifie *aigle* , comme Cælius Rhodiginus l'a remarqué après Lycophon.

ETUTA , *Etuta* , (a) fille d'Honunus , Prince des Dardaniens , avoit été d'abord promise à Plator , fils de Pleuratus roi d'Illyrie. Mais , ce jeune Prince ayant été tué par Gentius son frere , Etuta fut mariée au meurtrier de son premier amant.

ETYMOCLE , *Etymocles* , Εἰτυμῆχης , (b) intime ami d'Agésilas , au rapport de Plutarque.

ETYMOCLÈS , *Etymocles* , Εἰτυμὸς κλῆς , (c) député Lacédémonien , dont il est fait mention dans Xénophon.

(a) Tit. Liv. L. XLIV. c. 30.

(b) Plut. T. I. p. 610.

(c) Xenoph. p. 609.

EVA, *Eva*, Εὔα, (a) village du Péloponnèse, situé auprès du mont Parnon, qui séparoit les Lacédémoniens des Argiens & des Tégéates. Il y avoit dans ce village un temple consacré à Polémocrate, fils de Machaon & frere d'Alexanor; ce dieu guérissoit aussi les maladies; c'est pourquoi les habitans du lieu l'honoroiert d'un culte particulier.

Polybe donne le nom d'Eva à une colline près de Sellasie dans la Laconie.

EVADNÉ, *Evadne*, Εὐάνη, (b) fille de Mars & de Thébé, fut insensible aux poursuites d'Apollon. Mais, elle épousa Capanée, & elle aima tant son mari, qu'ayant appris qu'il avoit été frappé de la foudre au siège de Thebes, elle tomba en pamoison, & ensuite se jeta dans les flammes.

EVADNÉ, *Evadne*, Εὐάνη, (c) l'une des filles de Pélias, fut mariée à Canès, fils de Céphale & roi des Phocéens.

EVAGORAS, *Evagoras*, (d) Εὐαγόρας, roi de Salamine dans l'île de Chypre. Il descendoit de Teucer le Salaminien, qui, au retour de la guerre de Troye, avoit bâti cette ville, & lui avoit donné le nom de sa patrie. Ses descendans y avoient toujours régné depuis; mais, un

étranger, venu de Phénicie, ayant dépossédé le Roi légitime, avoit pris sa place; & pour se maintenir dans son usurpation, il avoit rempli la ville de Barbares, & soumis toute l'île à la domination du Roi des Perses.

C'est sous ce Tyran qu'Evagoras vint au monde. On prit grand soin de son éducation. Il se distingua parmi les jeunes gens par la beauté de son visage, par la force de son corps, & encore plus par un air de modestie & de pudeur, qui fait le plus grand ornement de cet âge. A mesure qu'il avançoit, on voyoit briller en lui les plus grandes vertus, le courage, la sagesse, la justice. Il porta dès lors ces vertus à un degré éminent, jusqu'à donner de la jalousie à ceux qui gouvernoient, & qui sentoient bien qu'un mérite si éclatant ne pouvoit pas demeurer dans l'obscurité d'une condition privée; mais, sa modestie, sa probité, sa droiture les rassurerent, & ils eurent en lui une pleine confiance, à laquelle il répondit toujours par une fidélité inviolable, sans jamais songer à les chasser du trône par la violence ni par la trahison.

Une voie plus honnête l'y conduisit, & ce fut la Providence, dit Isocrate, qui la lui ménagea. Un des principaux

(a) Paus. p. 157.

(b) Virg. *Æneid.* L. VI. v. 447.

(c) Diod. Sicul. pag. 178.

(d) Diod. Sicul. p. 447, 459. & seq.

Corn. Nep. in Chabr. c. 2. Plut. T. I. p. 439. Xenoph. p. 140. Just. L. V. c. 6. Paus. p. 5. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 641. & suiv. T. III. p. 397.

cioyens de la ville égorgea celui qui étoit sur le trône , & songea à arrêter Evagoras , & à se défaire de lui pour s'assurer le sceptre ; mais , celui-ci s'étant dérobé à ses poursuites , se retira à Solos ville de Cilicie. Son exil , loin de lui abatre le courage , lui donna de nouvelles forces. Accompagné seulement de cinquante hommes , déterminés comme lui à vaincre ou à mourir , il revint à Salamine , & chassa du trône celui qui s'en étoit emparé , & qui étoit soutenu par le crédit & la protection du roi des Perses. Rétabli dans Salamine , il rendit bien-tôt son petit royaume très-florissant , par son application à soulager ses sujets , & à les protéger en toute manière , à les gouverner avec justice & bonté , à les rendre actifs & laborieux , à leur inspirer du goût pour la culture des terres , la nourriture des troupeaux , le commerce , la marine. Il les forma aussi à la guerre , & en fit d'excellens soldats.

Il étoit déjà fort puissant , & s'étoit acquis une grande réputation , lorsque Conon , général Athénien , après sa défaite près d'Ægos-Potamos , se retira chez lui , ne croyant point pouvoir trouver ailleurs , ni d'asyle plus sûr pour lui-même , ni de protection plus puissante pour sa patrie. La ressemblance de caractères & de sentimens lia bien-tôt entr'eux une étroite amitié , qui dura toujours

depuis , & leur fut également utile à l'un & à l'autre. Conon avoit beaucoup de crédit à la cour du roi de Perse ; il l'employa auprès de ce Prince , par le moyen de Crésias son médecin , pour le réconcilier avec Evagoras son hôte , & il en vint à bout.

Evagoras & Conon , occupés du grand dessein d'abatre ou du moins d'affoiblir la puissance de Sparte , qui s'étoit rendue formidable à toute la Grece , concertoient ensemble les moyens de parvenir à leur fin. Ils étoient tous deux citoyens d'Athènes ; le dernier par sa naissance , l'autre par le droit d'adoption que ses grands services & son zele pour la République lui avoient mérité. Les Satrapes d'Asie voyoient avec peine leur país ravagé par les Lacédémoniens , & se trouvoient dans un grand embarras , parce qu'ils n'étoient pas en état de leur tenir tête. Evagoras leur remontra que ce n'étoit point par terre qu'il falloit les attaquer , mais par mer ; & il ne contribua pas peu , par le crédit qu'il avoit encore auprès du roi de Perse , à faire nommer Conon général de sa flotte. La célèbre victoire remportée près de Cnide sur les Lacédémoniens , en fut la suite , & porta à cette République un coup mortel.

Les Athéniens , pour reconnoître le service important qu'Evagoras & Conon leur avoient rendu auprès d'Artaxerxe , leur

Érigerent des statues à Athènes.

Evagoras, de son côté, poussant ses conquêtes de ville en ville, travailloit à se rendre maître de l'isle entière. Les Cypriotes eurent recours au Roi de Perse. Ce Prince, alarmé des progrès rapides d'Evagoras, dont il craignoit les suites, & comprenant de quelle importance il étoit pour lui de ne point laisser tomber en des mains ennemies, une isle dont la situation étoit si favorable pour tenir en bride l'Asie mineure, leur promit un prompt & puissant secours, sans se déclarer encore ouvertement contre Evagoras.

Occupé ailleurs par des soins plus importants, il ne put pas leur tenir parole aussi promptement qu'il l'avoit espéré & promis. Cette guerre de Cypre duroit depuis six ans, & le succès avec lequel Evagoras la soutenoit contre le Roi de Perse, devoit dissiper dans l'esprit des Grecs la terreur du nom Persan, & les réunir tous contre l'ennemi commun. Il est vrai que les secours qu'Artaxerxe avoit envoyés jusques-là, étoient peu considérables, & il en fut de même des deux années suivantes. Pendant tout ce tems, ce fut moins une guerre véritable, que des préparatifs à la guerre. Mais, quand il fut libre du côté des Grecs, il y donna une sérieuse application, & attaquait Evagoras avec toutes ses forces. L'armée de terre, commandée par Orontas son gendre,

étoit composée de trois cens mille hommes; & la flotte, de trois cens galères. Elle avoit pour amiral Téribaze, Persan d'une grande noblesse & d'une grande réputation. Gaos son gendre commandoit sous lui.

Evagoras, de son côté, fit alliance avec Acoris roi d'Égypte, alors ennemi des Perses, & il tira de lui un secours considérable de troupes. Ecatomnus, Souverain particulier de la Carie, avec lequel il avoit des intelligences secrètes, lui fournit aussi des sommes considérables pour l'entretien de ses troupes étrangères. Enfin, plusieurs autres ennemis, ou déclarés, ou couverts qu'avoient les Perses, participèrent à cette guerre d'une manière convenable à leur situation. Evagoras avoit en son pouvoir la plus grande partie des villes de Cypre; & il étoit outre cela maître de Tyr & de quelques autres villes de la Phénicie. Ainsi, il forma une flotte de quatre-vingt-dix voiles, dont il y en avoit vingt de Tyr & soixante-dix de l'isle de Cypre. Ses propres soldats montoient à six mille hommes, mais ses alliés lui en avoient envoyé bien davantage; & les trésors qu'il avoit amassés lui en fournirent un plus grand nombre encore d'étrangers stipendiaires. Le Roi des Arabes & quelques autres Princes, jaloux de la puissance des Perses, lui prêtèrent aussi du secours.

Evagoras, comptant sur toutes ces forces, se présenta

hardiment devant l'ennemi. Comme il avoit dans son armement beaucoup de ces barques légères, dont les corsaires faisoient usage, il les mena d'abord au-devant des vaisseaux de charge qui portotent les provisions des ennemis; de sorte qu'il en coula à fond quelques-uns, il en prit d'autres, & empêcha les derniers de joindre leur flotte. Il arriva de-là que les vaisseaux de guerre des Perses, ayant déjà débarqué un grand nombre de soldats dans l'isle de Cypre, ces derniers tombèrent en peu de jours dans la disette, par la crainte qui empêchoit les entrepreneurs des vivres d'en approcher. La faim produisit bientôt la révolte. Les soudoyés des Perses se soulevèrent contre leurs capitaines, & en ayant tué quelques-uns, ils remplirent tout le Camp de sédition & de désordre. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que les officiers principaux apaisèrent ce tumulte. Ils ramenerent toute la flotte vers les côtes de la Cilicie, où ils se pourvurent abondamment de tout ce qui leur étoit nécessaire.

A l'égard d'Evagoras, le roi Acoris lui avoit envoyé de l'Égypte de l'argent & des provisions en abondance. Mais, comme il sentoît que son armée navale étoit trop inférieure à celle des ennemis, il fit équiper encore soixante vaisseaux, & en demanda cinquante autres à Acoris; de sorte que sa flotte entière montoit à deux cens voiles.

Il la prépara à de vrais combats de mer, par des exercices violens & périlleux, & auxquels il donnoit peu de relâche. Ce fut sur la confiance qu'il s'étoit procurée à lui-même par ces préparatifs, que la flotte du roi de Perse, passant à la hauteur de Citium ville de Cypre, Evagoras, à la tête de la sienne, se jeta sur elle, & tombant en bon ordre sur des vaisseaux mal arrangés & qui ne s'y attendoient pas, il eut d'abord tout le succès dû à une attaque bien disposée; il sembla même s'assurer la victoire dès le premier moment. En effet, il coula à fond une partie des vaisseaux ennemis, & se rendit maître de l'autre. Cependant, Gaos & les autres officiers Perses ayant eu le tems de se reconnoître, formèrent une véritable défense; & ayant rendu peu à peu le combat égal, le désavantage passa à la fin du côté d'Evagoras. Il commença à céder; & bientôt après toute la flotte ennemie tombant sur la sienne, lui fit perdre un grand nombre de vaisseaux & le mit en fuite. Les Perses abordés à Citium, y firent à leur aise le débarquement de leurs troupes de terre & de mer; & y établissant leur place d'armes, ils partirent de-là pour Salamine qu'ils assiégèrent par mer & par terre.

Evagoras, qui, avant le combat de mer, s'étoit encouragé par quelque avantage qu'il avoit eu sur des troupes nouvellement débarquées, fut ex-

mêmement abattu par la défaite qu'il venoit d'essuyer sur mer, & qui avoit été suivie sur le champ du siège de sa capitale où on l'enfermoit. Cependant, résolu de se défendre jusqu'à la fin, il confia la garde de la ville & de l'isle entière à son fils Pythagoras; & lui-même accompagné de dix galeres, il partit la nuit à l'insçu des ennemis, & arriva en Égypte, où ayant abordé le roi Acoris, il le pressa vivement de s'intéresser à cette guerre, & de lui prêter de puissans secours contre le roi de Perse, qui n'étoit pas moins l'ennemi de l'Égypte que de Cypre même.

A son retour, Evagoras trouva sa capitale extrêmement pressée par les ennemis; & ne pouvant plus compter sur les alliés, il fut contraint d'entrer en négociation avec les assiégeans. Térabaze, qui avoit toute l'autorité dans l'armée des Perses, répondit qu'on feroit la paix, si Evagoras abandonnoit toutes les villes de Cypre; & que se contentant de demeurer roi de Salamine, il payât un tribut annuel au roi de Perse, auquel il seroit soumis d'ailleurs comme un serviteur à son maître. Quelque dures que ces conditions pussent être, Evagoras n'excepta que la comparaison du serviteur à son maître, & consentit d'ailleurs d'être un Roi dépendant du roi de Perse. Térabaze ayant refusé cet adoucissement, Orontas, chef des troupes de terre, & qui portoit

envie au poste de Térabaze, écrivit secrètement au Roi une lettre contre lui. Arraxerxe, ayant reçu cette lettre, ajouta foi aux accusations qu'elle contenoit. Il écrivit à Orontas de se saisir de Térabaze & de le lui envoyer. Orontas exécuta volontiers cet ordre; & il fut chargé de continuer le siège en l'absence de Térabaze. Mais, voyant qu'Evagoras se défendoit avec la même vigueur qu'auparavant, & s'apercevant de plus que les troupes, mécontentes de la disgrâce de Térabaze, respectoient peu les ordres de son successeur, & se dégoûtoient des travaux du siège, il commença à craindre quelque événement fâcheux pour lui-même. Ainsi, il envoya des députés à Evagoras, pour lui proposer la paix aux mêmes conditions précisément qu'il avoit acceptées de la part de son prédécesseur. Evagoras, qui se vit heureusement délivré de la captivité qu'il avoit à craindre, signa le traité de paix aux conditions qu'il avoit déjà proposées, c'est-à-dire, qu'il demeureroit roi de Salamine, qu'il payeroit au roi de Perse un tribut annuel, & qu'il auroit pour ses volontés toute la déférence qu'un Roi dépendant doit à un Roi supérieur.

Ce Prince vécut encore plusieurs années depuis la conclusion de ce traité. Il fut assassiné la troisième année de 101.^e Olympiade, 375 ans avant J. C., non par l'eunuque Nicoclès,

comme le dit Diodore de Sicile, mais par l'eunuque Thrasidée. Evagoras laissa deux fils, Nicoclès & Protagoras. Le premier, qui étoit l'aîné, lui succéda, & hérita de ses vertus aussi-bien que de son sceptre. Il lui fit de magnifiques funérailles. Le discours intitulé *Evagoras*, qu'Isocrate composa pour animer le jeune Roi à marcher sur les traces de son pere, & dont on a tiré l'éloge qui suit, lui tint lieu d'oraison funebre.

D I G R E S S I O N

Sur le portrait d'Evagoras.

Quoiqu'Evagoras ne fût Roi que d'un petit Etat, Isocrate, qui se connoissoit bien en vertu & en mérite, le compare aux plus puissans Monarques, & le propose comme un modèle parfait d'un bon Roi, persuadé que ce n'est pas l'étendue des provinces, mais l'étendue d'esprit, jointe à la grandeur d'ame, qui fait les grands Princes. En effet, il nous montre en lui plusieurs qualités véritablement royales, & qui doivent nous en donner une grande idée.

Evagoras n'étoit pas du nombre de ces Princes qui croient que pour régner, il suffit d'être de la famille royale; & que la naissance qui donne droit à la couronne, donne aussi le mérite & les talens nécessaires pour la soutenir avec honneur. Il ne concevoit pas qu'on pût s'imaginer que tout autre état, toute autre condition, exigeant néces-

sairement une espèce d'apprentissage pour y réussir, l'art de régner, le plus difficile & le plus important de tous, n'eût besoin d'aucun travail ni d'aucune préparation. Il avoit apporté en naissant d'heureuses dispositions, un grand fonds de génie, une conception aisée, une pénétration vive & prompte à laquelle rien n'échappoit, une solidité de jugement qui faisisoit tout d'un coup le parti qu'il falloit prendre; qualités qui sembloient pouvoir le dispenser de toute étude & de toute application; & cependant, comme s'il fût né sans talens, & qu'il se fût vu obligé de suppléer par l'étude à ce qui pouvoit lui manquer du côté de la nature, il ne négligea rien de ce qui pouvoit servir à lui orner l'esprit, & il donna un tems considérable à s'instruire, à réfléchir, à méditer, à consulter les gens habiles.

Quand il fut monté sur le trône, son grand soin & sa grande application furent de connoître les hommes, en quel consiste principalement la science d'un Prince, & de ceux qui sont à la tête des affaires. Il s'y étoit sans doute préparé par l'étude de l'histoire, qui donne une prudence anticipée, tient lieu de l'expérience, & apprend ce que sont les hommes avec qui l'on a à vivre, par ce qu'ont été ceux des autres siècles. Mais, on étudie tout autrement les hommes en eux-mêmes, dans leur caractère, dans leur conduite, dans

leurs démarches. L'amour de la République le rendoit attentif à tous ceux qui étoient capables de la servir ou de lui nuire. Il s'appliqua à entrer dans leurs plus secrètes inclinations , à découvrir les plus secrets ressorts qui les faisoient agir , à connoître leurs différens talens & leurs divers degrés de capacité , afin de marquer à chaque personne sa place , de donner de l'autorité à proportion du mérite , & de faire concourir le bien particulier avec le bien public. Ce n'étoit point sur le rapport d'autrui , dit Isocrate , qu'il récompensoit , ni qu'il punissoit ses sujets , mais sur ce qu'il en connoissoit par lui-même ; & ni la vertu des gens de bien , ni les mauvais desseins des méchans , n'échappoient à sa lumière & à ses recherches.

Il avoit une qualité bien rare dans ceux qui occupent les premières places , sur-tout lorsqu'ils se croient capables de gouverner par eux-mêmes ; je veux dire une docilité merveilleuse , qui naissoit de la défiance où il étoit de ses propres lumières. Éclairé comme il étoit , il n'avoit pas , ce semble , besoin d'avoir recours au conseil des autres ; & cependant il ne prenoit aucune résolution , & ne formoit aucune entreprise , sans avoir consulté les personnes sages qui étoient à sa cour ; au lieu que l'orgueil , qui est le venin secret de la souveraine puissance , porte la plupart de ceux qui sont arrivés au trône ,

à ne plus demander conseil , ou à ne le plus suivre.

Attentif à étudier dans chaque forme de gouvernement & dans chaque condition particulière ce qu'elles avoient de plus excellent , il se proposoit d'en réunir en lui toutes les bonnes qualités & tous les avantages ; affable & populaire , comme dans un État républicain ; grave & sérieux , comme dans un conseil de vieillards & de Sénateurs ; après avoir pris avec maturité un parti , ferme & décidé , comme dans une monarchie ; profond politique par l'étendue & la justesse de ses vues ; homme de guerre accompli , par un courage intrépide dans les combats , conduit par une sage modération ; bon pere , bon parent , bon ami ; & ce qui met le comble à son éloge , en tout cela toujours grand & toujours Roi.

Il soutenoit sa dignité & son rang , non par un air de fierté & de hauteur ; mais par une sévérité de visage & une majesté douce , que donnent la vertu & le témoignage d'une bonne conscience. Il gagnoit ses amis par ses libéralités , & soumettoit les autres par une grandeur d'ame à laquelle ils ne pouvoient refuser leur estime & leur admiration. Mais , ce qu'il y avoit de plus royal en lui , & qui lui attiroit pleinement la confiance de ses sujets , de ses voisins , & même de ses ennemis , étoit sa sincérité , sa bonne foi , son respect pour les enga-

gemens qu'il avoit pris, sa haine, ou plutôt la détestation qu'il témoignoit pour tout déguisement, tout mensonge, toute fourberie. Une simple parole de sa part étoit regardée comme un serment sacré, & l'on sçavoit que rien n'étoit capable de le porter à y donner la plus légère atteinte.

C'est par toutes ces excellentes qualités qu'il vint à bout de réformer la ville de Salamine, & d'en changer entièrement la face en assez peu de tems. Il la trouva grossière, féroce, barbare, ennemie des sçavans & des sciences; sans goût, ni pour les lettres, ni pour le commerce, ni pour les armes. Que ne peut point un Prince qui aime son peuple & qui en est aimé, qui ne se croit grand & puissant que pour le rendre heureux, & qui sçait mettre en honneur le travail, l'industrie, le mérite, de quelque genre qu'il soit? Assez peu d'années après qu'il fut monté sur le trône, on vit fleurir à Salamine, les arts, les sciences, le commerce, la marine, la guerre; en sorte que cette ville ne le cédoit à aucune des plus opulentes de la Grece.

Isocrate répète bien des fois que dans les louanges qu'il donne à Evagoras, dont on n'a rapporté qu'une partie, loin de rien exagérer, il demeure toujours au-dessous de la vérité.

EVAGORAS, *Evagoras*, Εὐαγόρας, (a) petit-fils du précédent, étoit fils de Nicoclès. Il succéda à son pere au royaume de Salamine; mais il en fut dépouillé par son oncle Protagoras.

Il y avoit alors dans l'isle de Cypre, neuf villes principales, qui avoient chacune leur Roi; & ce Roi étoit soumis au Roi de Perse. Ces neuf Princes, de concert entr'eux, se révolterent en même tems, l'an 351 avant l'Ère Chrétienne, en se portant tous pour souverains indépendans. Cette nouvelle irrita extrêmement Artaxerxe Ochus; & à sa sollicitation, Idrice, souverain de la Carie, mit sur pied huit mille soudoyés & quarante galeres, qu'il fit partir contre Cypre, en leur donnant pour commandant l'Athénien Phocion & Evagoras. Dès qu'ils furent arrivés, ils investirent la capitale Salamine des troupes qu'ils amenoient; & en ayant fait la circonvallation, ils l'assiégerent par mer & par terre. Comme la paix avoit duré long-tems dans cette isle, & que le terroir en étoit excellent, les soldats qui étoient les maîtres de la campagne, y firent un butin immense, & y amassèrent de grandes richesses. Le bruit même qui s'en répandit dans les côtes les plus voisines, attira de la Syrie & de la Cilicie un grand nombre d'hommes, qui venoient

(a) Diod. Sicul. pag. 532, 534. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 438.

d'eux-mêmes se joindre au camp des assiégeans. Enfin, l'armée d'Evagoras & de Phocion ayant été doublée par ce moyen, les Rois de Cypre tomberent dans le découragement & dans une véritable crainte de l'avenir. Ils se soumirent donc tous aux Perses, à l'exception de Protagoras, qui seul osa résister à leur puissance.

Cependant, Evagoras prétendoit toujours au royaume de Salamine, qu'il regardoit comme un bien paternel, dû à son aïnesse; & il comptoit y parvenir, avec la protection du roi de Perse; mais, comme il lui devint suspect par quelques accusations, ce Prince en vint à favoriser Protagoras; de sorte qu'Evagoras renonçant au trône de Salamine, & s'étant néanmoins justifié des accusations portées contre lui, reçut en échange un poste bien plus avantageux. On lui donna le gouvernement d'une province de l'Asie. Mais, s'y étant mal conduit, il revint une seconde fois dans l'isle de Cypre, où il fut pris & puni de mort; & Protagoras, s'étant soumis volontairement aux Perses, garda le trône de Salamine jusqu'à la fin de ses jours.

EVAGRE, *Evagrus*, (a) l'un des Lapithes. Dans le combat qu'il y eut entre les Lapithes & les Centaures aux noces

de Pirithoüs, Evagre, voyant le jeune Corythus renversé par le centaure Rhœtus: » Quelle gloire dit-il, à ce dernier, » penSES-tu donc avoir acquise » pour avoir tué un enfant? « Mais, Rhœtus ne lui permit pas de tenir de plus longs discours, & lui donna dans la bouche du tison qu'il avoit en main, & de la bouche, il le fit entrer dans le cœur.

EVALCUS, *Evalcus*, (b) *Εὐάλκος*. capitaine Lacédémonien, qui s'étoit acquis beaucoup de réputation. Pyrrhus, roi d'Épire, dans un combat où son fils avoit été tué par les Lacédémoniens, cherchoit par tout Evalcus, pour assouvir sur lui sa vengeance. L'ayant aperçu au milieu de la mêlée, il poussa son cheval contre lui. Evalcus lui gagne le flanc; & lui déchargeant un grand coup d'épée, il pensa lui abattre la main qui tenoit la bride; mais le coup ne porta que sur les rênes qu'il coupa. Pyrrhus, profitant de ce moment, le perce de sa javeline, & sautant en même tems à terre, il combat à pied, & fait un carnage effroyable de tous ces braves Lacédémoniens qu'il renverse sur le corps d'Evalcus.

EVAN, *Evan*, *Εὐαν*, (c) l'un des surnoms de Bacchus. M. l'abbé Gédoyen dit qu'on lui donnoit ce surnom à cause du lierre qui lui étoit consacré.

(a) Ovid. Metam. L. XII. c. 8.

(b) Plut. Tom. I. p. 403. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 238, 239.

(c) Ovid. Metam. L. IV. c. 1. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 248.

D'autres donnent au mot *Evan* la même signification qu'au mot *Evohe*. Voyez *Evohe*.

EVANDER [C. AVIANUS], *C. Avianus Evander*, célèbre sculpteur. Voyez *Avianus*.

EVANDRE [la Colline d'], *Tumulus Evandri*, (a) *Ἀνδρος* *E'vdr's por.* On lit dans Plutarque, que Philopœmen marchant contre Messène, trouva à moitié chemin, sur la colline d'Evandre, Dinocrate qui venoit à sa rencontre; il le chargea & le mit en fuite. Mais, cinq cens chevaux, qui gardoient le plat pays de Messène, étant survenus, & ceux qui avoient été repoussés, s'étant ralliés & joints à ces derniers, & occupant toutes les hauteurs de la colline; Philopœmen, qui craignoit d'être enveloppé, & qui vouloit sauver les jeunes cavaliers qui l'avoient suivi, se retiroit par des lieux difficiles, se tenant toujours à la queue, & tournant souvent tête aux ennemis pour les attirer à lui, & pour les empêcher de suivre ses cavaliers. Mais, les ennemis n'osoient le joindre, & se contentoient de caracoller tout autour avec de grands cris.

Personne, que je sçache, dit M. Dacier, n'a fait mention de cette colline d'Evandre. Mais, à quelque distance de

Messène, en tirant vers l'Arcadie, Polybe, & après lui Pausanias, placent une colline appelée Evan, qui est sans doute celle dont Plutarque parle ici. Ceux qui n'ont pas compris que cette colline étoit appelée Evan d'une exclamation bacchique, & n'entendant point ce mot, ont cru que c'étoit un nom tronqué, & ont mis Evandre sans sçavoir pourquoi.

EVANDRE, *Evander*, (b) *E'vdr's por.* Arcadien d'origine, & même roi d'Arcadie, selon quelques-uns. Quoi qu'il en soit, on dit qu'Evandre fut le plus grand capitaine & la meilleure tête qu'il y eût de son tems dans toute l'Arcadie. Il passoit pour être fils de Mercure, & d'une nymphe qui étoit fille du fleuve Ladon; ayant reçu ordre d'aller faire l'établissement d'une colonie, il prit avec lui quelques troupes de Pallantium, d'où il étoit, & vint s'établir, environ soixante ans avant la prise de Troye, sur les bords du Tibre où il bâtit une ville qui depuis fit partie de la ville de Rome; & du consentement de ceux qui l'avoient suivi, il lui donna le nom de Pallantium pour faire honneur à leur commune patrie; nom qui dans la suite, par le retranchement de deux lettres,

(a) Plut. T. I. p. 366, 367.

(b) Tit. Liv. L. I. c. 5, 7. Pauf. p. 325, 327. Dionys Halicar. L. I. c. 7. Juil. L. XLIII. c. 1. Virg. *Æneid.* L. VIII. v. 51. & seq. L. IX. v. 9. L. X. v. 148, 370. & seq. L. XI. v. 26. & seq.

L. XII. v. 184. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 368. T. V. p. 355, 356. T. VII. p. 29, 30. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 173. & suiv. T. IV. p. 385, 386.

I & n, a été changé en celui de *Palatium*.

Ce Prince, qui avoit apporté dans le païs des Aborigènes, l'usage des lettres qui y étoit alors inconnu, s'étoit attiré la bienveillance de ces peuples, qui, sans le regarder comme leur Roi, lui obéissoient comme à un homme d'une sagesse peu commune. Mais, rien ne lui attiroit davantage la vénération de ces peuples, que la réputation de sa mere *Carmen-ta*, que les Grecs nommoient *Thémis*, & qu'on regardoit comme une divinité. Elle fut pendant sa vie l'oracle de toute cette nation, & après sa mort on lui rendit les honneurs divins. *Evandre*, à qui *Carmen-ta* avoit appris il y avoit longtemps, qu'un héros, fils de *Jupiter*, arriveroit un jour dans le païs, & qu'il mériteroit par ses belles actions d'être mis au rang des Dieux, n'eut pas plusôt entendu prononcer le nom de celui qui avoit tué le fameux brigand *Cacus*, qu'il voulut être le premier à l'honorer, même de son vivant, comme une divinité. Ainsi, il lui érigea un autel à la hâte; & après lui avoir fait part des prédictions de sa mere, il immola en son honneur un jeune taureau. Après le sacrifice, il fut arrêté, à la priere d'*Hercule*, & par le consentement de toute la nation, qu'on célébreroit à perpétuité tous les ans une pareille solemnité, selon le rit des Grecs, qu'il prit soin lui-même de leur

apprendre, & on choisit pour y présider, deux des plus nobles familles du païs, celle des *Poticiens* & celle des *Pinariens*. La première, selon les historiens Romains, périt entièrement dans la suite, pour avoir voulu se décharger de cette cérémonie sur des esclaves publics, pendant que celle des *Pinariens*, fidelle à cet engagement, subsistoit encore du tems de *Cicéron*.

Dans le huitième livre de l'*Énéide*, *Virgile* raconte qu'*Énée* ayant remonté le *Tibre* pour aller demander à *Évandre* du secours, trouva ce vieux Roi avec sa famille, occupé à un sacrifice solennel en l'honneur d'*Hercule*. Ce moment si heureusement choisi pour l'entrevue d'*Énée* & d'*Évandre*, & qui étale aux yeux une scène si noble & si riche, est manifestement pris d'*Homère*; mais, ce que produit cette entrevue pour la connoissance des antiquités de Rome, est entièrement de *Virgile*.

Virgile raconte donc que le lendemain du sacrifice célébré en l'honneur d'*Hercule*, *Énée* trouvant naturellement l'occasion de faire parler *Evandre* sur les hommes & sur les mœurs du païs où il étoit; ce Roi reprenant les choses de plus haut, lui expose l'ancienne histoire du territoire de Rome, & l'état où étoit cette contrée depuis que sorti d'*Arcadie*, il étoit venu habiter le long des rives du *Tibre*. Ces forêts, dit-il, étoient

anciennement habitées par des faunes & par des nymphes, qui ne devoient point à une autre terre leur origine. Les hommes étoient rudes & grossiers comme les arbres des forêts qui les produisoient. Ils étoient si loin d'être civilisés, qu'ils ne sçavoient pas même atteler des bœufs à la charrue, ni vivre de ce qu'ils auroient pu recueillir. Saturne, chassé du ciel par son pere, se réfugia en Italie pour le bonheur de ces peuples. Il rassembla les hommes qui étoient auparavant dispersés sur les montagnes, & par le moyen des loix qu'il leur donna, y fit naître ce siècle heureux, que les Poètes ont nommé le siècle d'or. Ainsi, Saturne gouvernoit les hommes dans le repos d'une profonde paix. Sa suite & sa retraite donnerent au païs le nom de Latium. La fureur de la guerre & l'avarice firent changer une situation si heureuse. Les peuples d'Aufonie & les habitans de la Sicile firent des conquêtes dans ce païs, & furent cause que le païs changea de nom plus d'une fois. Les peuples furent soumis à des Rois, parmi lesquels celui qui se nomma Tivris, donna son nom au fleuve, qui se nommoit auparavant Albula. Evandre raconte ensuite comment les destins l'ont conduit en Italie, & quels sont les monumens qui seront souvenir de son arrivée toute la postérité. Après avoir montré à Énée quelques en-

droits singuliers, il le mena, dit Virgile, à l'endroit où est présentement le Capitole, & qui pour lors n'étoit qu'un endroit plein de ronces & de broussailles. Une horreur religieuse, ajoute-t-il, faisoit dès-lors les hommes à la vue de cet endroit; le roc même & le bois dont le roc étoit couvert, leur inspiroient une sainte frayeur. Cette forêt, dit Evandre, & cette colline où les arbres font une ombre si épaisse, c'est un Dieu qui les habite. On ne sçait quel est ce Dieu, les Arcadiens croient y avoir souvent vu Jupiter lui-même, lorsque de la main droite remuant son égide, il excitoit la tempête dans les airs. Remarquez, disoit Evandre à Énée, les ruines de deux anciens châteaux, dont l'un bâti par Janus, se nommoit *Janiculum*; l'autre bâti par Saturne, se nommoit *Saturnia*. Dans cet entretien, Evandre & Énée, dit Virgile, s'avançoient vers la maison d'Evandre, & entendoient les mugissemens des bœufs qui païssoient dans le lieu où est aujourd'hui le célèbre marché de Rome. Evandre en arrivant chez lui, dit à Énée: Hercule vainqueur de tant d'ennemis, n'a pas dédaigné cette demeure, & n'a point eu d'autre palais; méprisez de même, illustre étranger, l'éclat des richesses, & conformez-vous aux mœurs du Dieu que nous avons reçu en ce lieu; ne nous faites pas non plus que lui sentir la

pauvreté de nos cabanes.

EVANDRE, *Evander*, (a)
Εὐανδρος, Thesprien, qui, sur
la déposition d'un certain Ca-
rien, nommé Ménippus, fut con-
damné par les Athéniens pour
avoir violé les mystères.

EVANDRE, *Evander*, (b)
Εὐανδρος, Crétois d'origine,
& général des troupes auxi-
liaires de Persée, roi de Ma-
cédoine. Ce Prince, qui en
vouloit beaucoup à Eumene II,
roi de Pergame, parce qu'il
soupçonnoit que c'étoit par lui
que Rome avoit été instruite
de toutes ses démarches les plus
secretes, résolut de s'en ven-
ger, non par la voie des ar-
mes, mais par celle du crime
& de la trahison. Il apostâ
Evandre & trois Macédoniens
qui lui avoient déjà prêté leur
ministère en semblables occa-
sions, pour assassiner Eumene.
Persée sçavoit qu'il se prépa-
roit à faire un voyage à Del-
phes. Les assassins, le voyant
engagé dans un défilé fort étroit
au milieu des montagnes, rou-
lerent sur lui de la hauteur
où ils s'étoient placés, deux
grosses pierres, & lui en jet-
terent encore d'autres plus pe-
tites, comme une grêle dont ils
cherchoient à l'accabler; puis,
l'ayant laissé pour mort, ils
prirent la fuite.

Depuis, Persée vaincu par
les Romains & abandonné de
la plupart de ses amis, prit la

fuite. Evandre fut du petit
nombre de ceux qui ne l'aban-
donnerent point dans cette
circonstance. Pendant qu'ils
étoient à Amphipolis, Persée
en assembla les habitans dans
la place; mais, à peine eut-il
commencé à parler, que les
larmes qui couloient en abon-
dance de ses yeux, l'empêchant
de continuer, il chargea Evan-
dre d'entretenir cette multitu-
de en sa place, & descendit
de dessus son tribunal. Mais,
si le peuple avoit été touché
de l'état déplorable de son roi,
& n'avoit pu s'empêcher de
verser des larmes, en voyant
couler les siennes, il ne dai-
gna pas écouter Evandre; &
& quelques-uns même eurent
assez d'audace pour crier du
milieu de l'assemblée : *Sortez
d'ici, & par votre présence ne
causez pas la perte du peu que
nous sommes ici restés de citoyens.*
Des paroles si fieres fermerent
la bouche à Evandre. Ayant
donc quitté Amphipolis, ils se
retirerent à Samothrace.

Là, un jeune Romain d'une
naissance illustre, se trouvant
un jour à l'assemblée du peu-
ple, demanda aux Magistrats la
permission de lui parler en peu
de mots; & l'ayant obtenue :
» Samothraces, dit-il, nos hô-
» tes & nos amis, je vous prie
» de me dire si ce qu'on nous
» a assuré de votre isle est
» vrai ou faux, que toute la

(a) Demost. Orat. in Midi. p. 631.

(b) Plut. T. I. pag. 267. Tit. Liv. L.
XLII. c. 15. L. XLIV. c. 43, 45. L.

XLV. c. 5. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 9.
77. 78. Hist. Rom. T. IV. p. 520, 604.

» terre qu'elle renferme est
 » sacrée & inviolable. » Et tous
 lui ayant confirmé ce qu'il
 avoit appris de la sainteté du
 lieu ; « Pourquoi donc, repli-
 » qua-t-il, souffrez-vous qu'un
 » meurtrier, souillé du sang
 » du roi Eumene, le profane ?
 » Pourquoi, tandis que tous
 » les sacrifices commencent par
 » une formule qui en éloigne
 » ceux qui n'ont pas les mains
 » pures, permettez-vous à un
 » assassin détestable d'entrer
 » dans votre sanctuaire, & de
 » le souiller par sa présence ? »
 Il n'y avoit point de ville dans
 la Grece où l'on n'eût oui par-
 ler du meurtre abominable qu'E-
 vandre avoit presque exécuté
 à Delphes dans la personne du
 roi Eumene. C'est pourquoi,
 les Samothraces voyant les Ro-
 mains maîtres de leur isle & de
 leur temple, & d'ailleurs ne
 pouvant nier qu'on n'eût rai-
 son de leur faire ces reproches,
 envoyèrent leur premier Ma-
 gistrat vers Persée, pour lui dé-
 clarer qu'on accusoit de meur-
 tre Evandre le Crétois ; que
 leurs ancêtres avoient établi
 une loi, en vertu de laquelle
 ils étoient obligés d'informer
 contre ceux qu'on soupçonnoit
 d'être entrés dans le temple
 avec des mains souillées de quel-
 que attentat ; que si Evandre
 comptoit sur son innocence, il
 n'avoit qu'à paroître & défendre
 sa cause ; mais que s'il avoit
 quelque raison de ne pas risquer
 un jugement, il rendit au tem-
 ple sa pureté, en s'éloignant,

& évitât lui-même le danger
 dont il étoit menacé.

Alors Persée, ayant fait ve-
 nir Evandre, ne lui conseilla
 nullement de se présenter à des
 juges devant qui ni sa cause ne
 seroit assez favorable, ni son
 crédit assez grand, pour le ti-
 rer d'affaire. Ce Prince appré-
 hendoit d'ailleurs que si l'ac-
 cusé étoit convaincu, il ne le
 dénonçât lui-même comme l'au-
 teur de ce forfait. Il lui fit
 donc entendre que le seul parti
 qu'il eût à prendre, c'étoit de
 se donner généreusement la
 mort. Evandre en convint en
 présence du Roi. Mais, lui
 ayant dit qu'il choisiroit le
 poison préférablement au fer,
 il songeoit effectivement aux
 moyens de se sauver par la
 suite. Persée en fut averti ; &
 craignant de faire tomber sur
 lui-même tout le ressentiment
 des Samothraces, s'il permet-
 toit à l'accusé de se dérober
 au châtiment que méritoit son
 crime, il fit tuer Evandre. Il
 n'eut pas plutôt exécuté un
 dessein aussi téméraire qu'il
 étoit criminel, qu'il reconnut
 qu'il avoit admis dans sa per-
 sonne la même souillure qu'on
 venoit de reprocher à Evandre,
 entuant à Samothrace ce Crétois
 qui avoit blessé Eumene à Del-
 phes ; qu'ainsi les deux temples
 les plus respectables de l'Uni-
 vers avoient été souillés du sang
 humain, à sa seule follicitation.
 Pour détourner de dessus lui le
 soupçon de ce dernier meur-
 tre, il obligea le premier Ma-
 gistrat

gistrat en le gagnant à force d'argent, à publier qu'Evandre s'étoit lui-même donné la mort.

EVANGÉLISTES, *Evangelistæ*, terme particulièrement consacré pour désigner les quatre Apôtres que Dieu a choisis & inspirés pour écrire l'Evangile, ou l'histoire de Notre Seigneur Jesus-Christ, & qui sont St. Matthieu, St. Marc, St. Luc, & St. Jean.

Ce mot est composé d'*eu*, *benè*, & d'*aggelōs*, j'annonce une nouvelle, c'est-à-dire, porteur de bonnes nouvelles. C'est dans ce sens que Cicéron dit à Atticus : *O suaves epistolæ tuas uno tempore mihi datas duas, quibus evangelia quæ reddam nescio, deberi quidem planè fateor.*

Dans la primitive église, on donnoit aussi le nom d'Evangelistes à ceux qui annonçoient l'évangile aux peuples, étant choisis pour cette fonction par les Apôtres, qui ne pouvoient pas par eux-mêmes publier le christianisme par tout le monde. Mais, ces Evangelistes n'étoient point attachés à un troupeau particulier, comme les évêques ou les pasteurs ordinaires; ils alloient partout où les envoyoit les Apôtres, & revenoient vers eux quand ils s'étoient acquittés de leur commission; aussi étoit-ce une fonction extraordinaire, qui a ceûé avec celle des Apôtres, à moins qu'on ne veuille leur comparer nos missionnaires.

Quelques interprètes pensent que c'est dans ce sens que le diacre St. Philippe est appelé Evangeliste dans les actes des Apôtres, & que S. Paul écrivant à Timothée, lui recommande de remplir les fonctions d'Evangeliste. Le même Apôtre, dans son épître aux Ephésiens, met les Evangelistes après les Apôtres & les Prophetes. M. de Tillemont a employé le mot d'Evangeliste dans le même sens. « Beaucoup de ceux qui em- » brassèrent alors la foi, dit » cet Auteur, remplis de l'a- » mour d'une sainte philoso- » phie, commencerent à distri- » buer leurs biens aux pau- » vres, & ensuite allerent en » différentes contrées faire » l'office d'Evangelistes, prê- » cher Jesus-Christ à ceux qui » n'en avoient pas encore en- » tendu parler, & leur don- » ner les livres sacrés des Evan- » giles, &c. »

EVANGÉLUS, *Evangelus*, *Εὐαγγέλιος*, successeur de Branchus, qui donna son nom au célèbre oracle de Branchides, à Milet. Evangelus lui ayant succédé, cet oracle fut aussi appelé l'oracle des evangiles.

EVANGÉLUS, *Evangelus*, *Εὐαγγέλιος*, (a) valent de Périclès, étoit un homme très-entendu & très-habile, soit par lui-même, soit parce qu'il avoit été dressé par Périclès même. Cet homme gouvernoit les affaires de son maître, & il le fai-

(a) Plut. T. I. p. 162.

foit avec beaucoup d'exactitude.

EVANGÉLUS, *Evangelus*, Εὐαγγελῆς, (a) riche Tarentin. Il lui prit un jour envie de vouloir remporter le prix aux jeux Pythiques; & parce qu'il n'avoit pas assez de force, ni de vitesse pour disputer celui de la course ou de la lutte, il se voulut hasarder dans la musique. Il arriva donc à Delphes, à la persuasion de ses flatteurs, & se présenta aux jeux avec une robe de toile d'or, & une couronne de laurier, dont les feuilles étoient d'or massif, & le fruit de grosses émeraudes. Sa lyre étoit aussi d'or, garnie de pierreries, avec des figures d'Orphée, d'Apollon, & des Muses. Un si superbe appareil ravit tout le théâtre en admiration, & fit naître l'espérance de voir & d'entendre des merveilles; mais, comme il voulut faire paroître ce qu'il sçavoit, & qu'il vint à chanter & à toucher des instrumens, au lieu des miracles qu'on en attendoit, on ouït un misérable fausset, qui n'étoit point d'accord avec sa lyre, & pour comble de malheur, lorsqu'il la voulut toucher plus fortement, il rompit trois cordes. Cela fit rire tout le monde, d'autant plus qu'il avoit paru sur le théâtre après un autre qui avoit assez bien fait; puis l'indignation succédant à la risée, les

présidens des jeux, piqués de son insolence, le firent chasser du théâtre à coups de fouet, de façon qu'il traversa la scène tout sanglant, ramassant les ornemens de sa lyre, que l'on fouettoit aussi.

EVANGÉLUS, *Evangelus*, Εὐαγγελῆς, (b) Poète comique. On ne sçait pas en quel tems il a vécu. Athénée rapporte dans le 14 livre, le sujet d'une de ses pièces, sur quoi on pourra consulter Suidas & Casaubon.

EVANGÉLUS, *Evangelus*, Εὐαγγελῆς, (c) auteur Grec, qui avoit écrit un traité des Tactiques, c'est-à-dire, de l'art de ranger des troupes en bataille. Il en est parlé dans Arrien, qui a traité le même sujet, & qui dit que les écrits de cet Evangélus & ceux de Polybe, d'Eupolémus, d'Iphicrate & de Posidonius, étoient moins utiles de son tems, parce qu'ils avoient omis beaucoup de choses comme connues, & qui avoient pourtant besoin alors d'explication. Philopœmen, selon Plutarque, se plaisoit beaucoup à lire le traité d'Evangélus sur les Tactiques.

EVANGILE, *Evangelium*, Εὐαγγέλιον, c'est-à-dire, heureuse nouvelle. C'est le nom que les Chrétiens donnent aux livres canoniques du Nouveau Testament, qui contiennent

(a) Lucian. T. II. p. 541. & seq.
(b) Athen. p. 644. Suid. T. I. p. 1065.

(c) Plut. T. I. p. 353.

l'histoire de la vie, des miracles, de la mort, de la résurrection & de la doctrine de Jesus-Christ, qui a apporté aux hommes *l'heureuse nouvelle* de leur réconciliation avec Dieu.

Les Eglises Grecque & Latine, & les sociétés Protestantes ne reconnoissent que quatre Évangiles canoniques; sçavoir, ceux de St. Matthieu, de St. Marc, de St. Luc, & de St. Jean.

St. Matthieu écrivit le premier l'Évangile vers l'an 41 de l'Ere Chrétienne, en Hébreu ou en Syriaque, qui étoit la langue vulgaire alors en usage dans la Palestine; on croit que ce fut à la priere des Juifs nouvellement convertis à la foi. S. Epiphane ajoute que ce fut par un ordre particulier des Apôtres. Le texte original de St. Matthieu fut traduit en Grec de très-bonne heure. Quelques Auteurs ecclésiastiques attribuent cette version à St. Jacques, d'autres à St. Jean; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est très-ancienne. La version Latine ne l'est guère moins; elle est exacte & fidelle, mais le nom de son Auteur est inconnu. Le texte Hébreu se conservoit encore du tems de St. Epiphane & de St. Jérôme, & quelques Sçavans ont prétendu qu'il s'est conservé parmi les Syriens; cependant, en comparant le Syriaque qui subsiste aujourd'hui, avec le Grec, il est aisé de se convaincre que le premier n'est qu'une traduc-

tion de celui-ci, comme le prouve M. Mille dans ses *prolegomenes*.

Quelques-uns ont conjecturé que St. Marc écrivit son Évangile en Latin, parce qu'il le composa à Rome sur ce qu'il avoit appris de St. Pierre, & pour satisfaire aux desirs des Chrétiens de cette église; ce fut vers l'an 44 de Jesus-Christ. Cependant, St. Augustin & St. Jérôme attestent que tous les Évangiles, à l'exception de celui de St. Matthieu, avoient été écrits primitivement en Grec; & d'ailleurs, du tems de St. Marc, la langue Grecque n'étoit pas moins familière à Rome que la Latine. Au reste, la dispute seroit bientôt terminée, s'il étoit sûr que les cahiers de l'Évangile de St. Marc qu'on conserve à Prague, & l'Évangile entier de cet Apôtre, qu'on garde précieusement à Venise, sont l'original écrit de la main de St. Marc; car, D. Bernard de Montfaucon, dans le journal de son voyage d'Italie, atteste qu'après avoir soigneusement examiné ce dernier manuscrit, il a reconnu qu'il étoit écrit en caractères Latins. Au reste, comme ce n'est qu'en 1355 que l'empereur Charles IV, ayant trouvé à Aquilée l'original de St. Marc, écrit, disoit-on, de sa main, en sept cahiers, en détacha deux qu'il envoya à Prague; & que l'original de Venise n'est conservé dans cette république que depuis l'an 1420, ainsi que

M. Fontanini l'a prouvé dans une lettre à D. Bernard de Montfaucon, insérée, dans le même journal, ces prétendus originaux ne décident rien contre l'antiquité & l'authenticité du texte Grec, reconnue & attestée par les anciens Peres.

St. Luc étoit originaire d'Antioche, où il fut converti par St. Paul, & avoit été dès l'enfance exercé à parler & à écrire en Grec, que le règne des Séleucides avoit rendu la langue dominante dans sa patrie. Il s'attacha à St. Paul, qu'il suivit dans ses voyages; ce qui a fait penser à Tertullien que St. Paul étoit le véritable auteur de l'Evangile qui porte le nom de St. Luc; & à St. Grégoire de Nazianze, que St. Luc l'écrivit, se fiant sur le secours de St. Paul. D'autres ont prétendu qu'il l'écrivit sous la direction de St. Pierre. Mais on n'a aucune preuve positive de toutes ces assertions; & St. Luc n'insinue nulle part que ces Apôtres l'aient porté à écrire, ni qu'ils lui aient dicté son Evangile. Eusèbe & Eporius croient que St. Luc écrivit son Evangile vers l'an de J. C. 63. L'opinion la plus suivie & la mieux appuyée, est qu'il l'écrivit en Grec, en faveur des églises de Macédoine & d'Achaïe, vers la 53.^e année de l'Ère Chrétienne. Son style est plus pur & plus correct que celui des autres Evangélistes, quoiqu'on y rencontre des tours de phrase qui tiennent du Sy-

riaque, sa langue maternelle, & même du génie de la langue Latine; si l'on en croit Grotius dans ses prolégomenes sur cet Evangéliste.

Les Critiques ne sont pas d'accord sur l'année précise, ni sur le lieu où St. Jean composa son Evangile. Plusieurs ont avancé que ce fut à Ephèse, après son retour d'exil dans l'île de Pathmos, une des Sporades dans la mer Egée; d'autres soutiennent que ce fut à Pathmos même. Plusieurs manuscrits portent qu'il l'écrivit trente-deux ans après l'Ascension de Jesus-Christ, d'autres lisent trente, & d'autres lisent trente-un ans. Les uns en fixent l'époque sous l'empire de Domitien, les autres sous celui de Trajan. L'opinion la plus commune est que l'Evangile de St. Jean fut écrit après son retour de Pathmos, vers l'an de Jesus-Christ 98, la première année de Trajan, soixante-cinq ans après l'Ascension du Sauveur, & que l'Evangéliste étoit alors âgé d'environ quarante-vingt-quinze ans. Quoi qu'il en soit, aux instances de ses disciples, des évêques & des églises d'Asie, il se détermina à écrire son Evangile, pour l'opposer aux hérésies naissantes de Cérinthe & d'Ebion, qui nioient la divinité du Verbe; à l'incrédulité des Juifs, & aux idées des Platoniciens & des Stoïciens, quoique M. le Clerc & d'autres Modernes croient qu'il avoit emprunté de Pla-

ton ce qu'il dit du Verbe divin; mais, sa doctrine sur ce point est bien différente de celle des Platoniciens.

St. Jean avoit écrit son Evangile en Grec, & on le conservoit encore en original dans l'église d'Ephèse au septième siècle, au moins au quatrième, ainsi que l'atteste Pierre d'Alexandrie. Les Hébreux le traduisirent bientôt en Hébreu, c'est-à-dire, en Syriaque, & la version Latine remonte aussi jusqu'à l'antiquité la plus reculée.

La canonicité de ces quatre Evangiles est démontrée par le soin & la vigilance avec lesquelles les églises Apostoliques en ont conservé des exemplaires originaux ou des copies authentiques; par les décisions de différens Conciles, & notamment de celui de Trente; par le concours unanime des Peres & des Auteurs Ecclésiastiques, à n'en point reconnoître d'autres; & enfin par la confession même des sectes séparées de l'Eglise Romaine. Les Sociniens même les reconnoissent, quoiqu'ils tentent d'en altérer le sens par des interprétations arbitraires & forcées.

Les Hérétiques, sur-tout dans les tems les plus reculés, ne se sont pas contentés de rejeter tous ou quelques-uns de ces Evangiles, où se trouvoit la réfutation de leurs erreurs; mais, ils en ont encore supposé de faux & d'apocryphes, qui fussent favorables à leurs prétentions.

Entre ces Evangiles apocryphes & sans autorité, dont les uns sont venus jusqu'à nous, & les autres sont entièrement perdus, on compte.

1.^o L'Evangile selon les Hébreux.

2.^o L'Evangile selon les Nazaréens.

3.^o L'Evangile des douze Apôtres.

4.^o L'Evangile de S. Pierre.

Les Critiques conjecturent que ces quatre Evangiles ne sont que le même sous différens titres, c'est-à-dire, l'Evangile de saint Matthieu, qui fut corrompu de bonne heure par les Nazaréens hérétiques; ce qui porta les Catholiques à abandonner aussi de bonne heure l'original Hébreu ou Syriaque de saint Matthieu, pour s'en tenir à la version Grecque, qu'on regardoit comme moins suspecte, ou moins susceptible de falsification.

5.^o L'Evangile selon les Egyptiens.

6.^o L'Evangile de la naissance de la sainte Vierge; on l'a en Latin.

7.^o L'Evangile de saint Jacques qu'on a en Grec & en Latin, sous le titre de *Protévangile de saint Jacques*.

8.^o L'Evangile de l'enfance de Jesus; on l'a en Grec & en Arabe.

9.^o L'Evangile de saint Thomas; c'est le même que le précédent.

10.^o L'Evangile de Nicodème; on l'a en Latin.

- 11.^o L'Évangile éternel.
 12.^o L'Évangile de St. André.
 13.^o L'Évangile de St. Barthelemi.
 14.^o L'Évangile d'Apellès.
 15.^o L'Évangile de Basilide.
 16.^o L'Évangile de Cérinthe.
 17.^o L'Évangile des Ébionites.
 18.^o L'Évangile des Encratites, ou de Tatien.
 19.^o L'Évangile d'Eve.
 20.^o L'Évangile des Gnostiques.
 21.^o L'Évangile de St. Marcion; c'est le même que celui qui est attribué à saint Paul.
 22.^o L'Évangile de St. Paul; c'est le même que celui de saint Marcion.
 23.^o Les petites & les grandes interrogations de Marie.
 24.^o Le livre de la naissance de Jesus, qu'on croit avoir été le même que le Protévangile de saint Jacques.
 25.^o L'Évangile de St. Jean, autrement le livre du trépas de la sainte Vierge.
 26.^o L'Évangile de saint Mathias.
 27.^o L'Évangile de la perfection.
 28.^o L'Évangile des Simonien.
 29.^o L'Évangile selon les Syriens.
 30.^o L'Évangile selon Tatien; c'est le même que celui des Encratites.

(a) Homer. Odyss. L. IX. v. 107, 108.
 (b) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 11.

- 31.^o L'Évangile de Thadée, ou de saint Jude.
 32.^o L'Évangile de Valentin; c'est le même que l'Évangile de la Vérité.
 33.^o L'Évangile de Vie, ou l'Évangile du Dieu vivant.
 34.^o L'Évangile de saint Philippe.
 35.^o L'Évangile de saint Barnabé.
 36.^o L'Évangile de saint Jacques le majeur.
 37. L'Évangile de Judas Iscariote.
 38.^o L'Évangile de la Vérité, qui est le même que celui de Valentin.
 39.^o Les faux Évangiles de Leucius, de Séleucus, de Lucianus, d'Hésychius.
 Tel est le catalogue des Évangiles apocryphes, que M. Fabricius nous a donné dans son ouvrage intitulé *Codex apocryphus Novi Testamenti*.
 EVANTHE, *Evanthes*, (a) *Εὐανθης*, étoit pere de Maron, grand-prêtre d'Apollon à Ismare.
 EVANTHÉ, *Evanthé*, (b) nom que certains donnent à la mere des Graces, qui est appelée par d'autres Éurynome.
 EVANTHÈS, *Evanthes*, (c) *Εὐανθέης*, nom de trois sçavans hommes. Le premier étoit de Milet, & Diogène Laërce en fait mention dans la vie du philosophe Thalès. Le second étoit de Samos, & Plutarque

(b) Diog. Laërt. p. 19. Plut. T. I. p. 84. Plin. T. I. p. 450.

l'allégué en parlant de Solon. Le dernier étoit natif de Cyzique, & saint Jérôme le nomme dans le second livre contre Jovinien. Pline parle d'un Evanthès.

EVARCHIPPE, *Evarchippos*, *Εὐαρχίππος*, (a) l'un des Ephores de Lacédémone pendant la guerre du Péloponnèse.

EVARNÉ, *Evarne*, (b) nom que l'on donna à l'une des Néréïdes.

EVARQUE, *Evarchus*, (c) *Εὐαρχος*, Acarnanien, s'étant rendu tyran d'Asiaque, en fut chassé par les Athéniens. Mais, dans la suite, désirant de rentrer dans cette ville, il persuada aux Corinthiens de l'y ramener avec quarante vaisseaux & quinze cens hommes pesamment armés, auxquels il joignit quelques soldats mercénaires.

EVAS, *Evas*, (d) capitaine Phrygien, fut tué par Mézence.

EVATES, *Evates*, (e) nom d'une branche ou division des Druides, anciens philosophes Celtiques:

Strabon divise les philosophes Bretons & Gaulois en trois sectes, les Bardes, les Evates, les Druides. Il ajoute que les Bardes étoient poètes & musiciens; les Evates, prêtres & naturalistes; & les Druides, moralistes aussi bien que naturalistes; mais, Ammien Marcellin, Vossius & Hornius les

réduisent tous à deux sectes; sçavoir, les Bardes & les Druides. Enfin, César les renferme tous sous le nom de Druides.

Les Evates ou Vates de Strabon sont probablement ceux que d'autres Auteurs, & particulièrement Ammien Marcellin appelle Eubages; mais, M. Bouche, dans son histoire de Provence, les distingue. » Les » Vates, dit-il, étoient ceux » qui prenoient soin des sacrifices & des autres cérémonies de la religion; & les Eubages passaient leur tems à la recherche & à la contemplation des mystères de la nature. «

EUBAGES, *Eubages*, (f) nom d'une classe de Prêtres ou Philosophes chez les Celtes ou Gaulois.

Chorier pense que les Eubages sont les mêmes que les Druides & les Saronides de Diodore de Sicile. Quelques-uns croient que les Eubages sont ceux que Strabon appelle *Οὐατῆς*, *Vates*. Peut-être même s'est-on persuadé qu'il falloit lire *Οὐατῆς*, étant aisé de prendre un T pour un T. Quoi qu'il en soit, il paroît que les Eubages étoient différens des Druides. Ammien Marcellin parle des Eubages dans son quinzième livre; & parce qu'il ne s'agit là que de

(a) Xenoph. p. 452.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Monif. Tom. I, pag. 71.

(c) Thucyd. p. 118, 119.

(d) Virg. Æneid. L. X. v. 702.

(e) Strab. p. 197.

(f) Strab. pag. 197. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. V. p. 189, 390.

l'isle Britannique, quelques Auteurs ont cru que les Eubages n'étoient que dans cette isle, & qu'ils y étoient ce qu'étoient les Druides en Gaule. Mais encore un coup les Anciens, & surtout Strabon & Ammien Marcellin lui-même, à l'endroit cité, ne laissent aucun lieu de douter que les Eubages ne fussent différens des Druides, & au moins une espèce particulière de Druides, & qu'il n'y en eût dans les Gaules. Ammien Marcellin fait entendre que c'étoient les Philosophes de ces nations, & que leur occupation principale étoit l'étude de la nature.

EUBATAS, *Eubatas*, (a) fameux Athlète de Cyrene, donna un exemple singulier de continence. Laïs, celebre courtisane, ayant vu cet athlète, en devint éperdument amoureuse, & lui fit quelques propositions de mariage. L'athlète, pour ne point s'exposer par un refus au ressentiment & à la vengeance de cette femme, lui promit de faire là-dessus tout ce qu'elle souhaiteroit, après la célébration des jeux; & il eut grand soin d'éviter jusques-là tout commerce de galanterie avec elle. Ayant été déclaré vainqueur dans ces jeux, & ne voulant pas qu'on pût

l'accuser de rompre le marché qu'il avoit fait avec Laïs, il s'avisa de cet expédient. Il fit faire le portrait de cette courtisane, avec lequel il partit pour retourner en son pays, disant qu'il emmenoit Laïs avec lui, suivant ses conventions. La femme qu'il avoit à Cyrene, charmée de la fidélité d'un tel mari, lui fit ériger une espèce de colosse dans la même ville.

EUBATIDE, *Eubatidas*, *E'vâtiðas*, étoit de la ville de Corinthe. Voyez Arignote.

EUBIOTUS, *Eubiotus*, (b) *E'vîotoc*, frere bâtarde de Leucanor roi du Bosphore. Après la mort de ce Prince, Eubiotus fut choisi pour lui succéder. Il étoit, selon Lucien, ennemi des Alains & ami des Scythes.

EUBŒE, *Eubœa*, *E'vœa*, (c) isle de la mer Égée, qui s'étendoit depuis l'Attique, le long de la Béotie, jusques en Thessalie.

Comme elle étoit beaucoup plus longue que large, les Anciens la nommerent *Macris*. Elle fut aussi appelée *Abantis*; & Homère, lorsqu'il parle de ses habitans, ne les nomme jamais Eubœens, mais toujours *Abantes*. Aristote, cité par Strabon, dit que les Thraces étant partis d'Abes, ville de la

(a) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 223, 224.

(b) Lucian. T. II. p. 98.

(c) Ptolem. L. III. c. 15. Strab. pag. 328, 400, 441. & seq. Plin. T. I. p. 222. Pomp. Mel. pag. 145, 333, 460.

Diod. Sicul. p. 472, 512. Corn. Nep. in Miltiad. c. 4. in Themist. c. 3. Tit. Liv. L. XXVII. c. 3. L. XXXI. c. 23. L. XXXIV. c. 52. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 5. T. IV. p. 546, 551.

Phocide, vinrent s'emparer de cette île, & qu'ils donnerent aux habitans le nom d'Abantes. D'autres cependant prétendent que ce nom venoit d'un certain héros, comme celui d'Eubœe venoit d'une héroïne. On apporte d'autres raisons de ce dernier nom. L'Eubœe fut encore appelée Ocha du nom de sa plus haute montagne, & Ellopie, d'Ellops, fils de Jupiter. Selon Pline, cette île se nomma d'abord Chalcodotis ou Macris, comme le rapportent Denys & Ephorus; Macra comme le dit Aristide; Chalcis au rapport de Callideme, par ce qu'on y trouva le premier airain; Abantias, selon Ménéachme; & Asopis dans le style des Poètes.

Plusieurs Auteurs assurent que cette île faisoit autrefois partie de la Béotie, dont elle fut séparée par des tremblemens de terre & par l'impétuosité des flots de la mer, qui y fit un canal. Strabon & Pline mettent au midi deux promontoires, nommés l'un Géraëtum, & l'autre Capharée. Ce fut à ce dernier que Nauplius, roi de ce pays, fit allumer un grand feu la nuit, pour y attirer les Grecs, lorsqu'ils revenoient du siège de Troie; ce qui leur fit prendre ce feu pour un fanal, & cet écueil pour un port, où leurs vaisseaux vinrent se briser.

Strabon & Pline donnent à l'île d'Eubœe du moins deux mille pas dans la plus petite lar-

geur, & tout au plus quarante mille dans sa plus grande; cent cinquante mille pas de longueur & trois cens soixante-cinq mille pas de circuit. Les Athéniens l'eurent autrefois sous leur domination, & établirent des colonies dans Eréttrie & dans Chalcis, ses deux principales villes. Philippe, roi de Macédoine, n'oublia rien pour s'emparer de l'Eubœe, qu'il appelloit les *Entraves de la Grèce*. Les Athéniens avoient un grand intérêt de ne point laisser tomber en des mains ennemies une île que l'on pouvoit joindre au continent de l'Attique. Aussi Thucydide dit que dans la guerre du Péloponnèse, la révolte de l'Eubœe les consterna fort, parce qu'ils en retiroient plus que de l'Attique.

L'an 358 avant l'Ère Chrétienne, les habitans de l'Eubœe ayant pris querelle entr'eux, les uns rechercherent le secours des Bœotiens, & les autres, ceux des Athéniens; ce qui introduisit une véritable guerre dans cette île. Cependant, malgré bien des attaques & bien des rencontres, aucune des deux nations étrangères ne pouvoit se vanter d'avoir eu de l'avantage sur l'autre; & il ne s'étoit donné aucun combat assez considérable pour décider cette querelle. Mais, l'île entière souffroit beaucoup de cette division intestine; & les deux nations auxiliaires se détruisoient réciproquement. Ré-

veillées pourtant enfin par les pertes qu'elles avoient faites l'une & l'autre, elles entre-
rent en négociation, & conclurent la paix; les Béotiens revenant chez eux, se tinrent tranquilles, & la paix fut rendue à l'isle.

On trouvoit dans cette isle des villes assez mémorables, telles que Chalcis & Erétrie; Pline parle encore de Pyrrha, de Porthmus, de Nésus, de Cérinthe, d'Oréum, de Dium & de quelques autres. Il parle aussi de la fontaine Aréthuse, du fleuve Lelante, & des eaux chaudes, nommées Ellopies. Mais, rien n'a plus contribué à la célébrité de l'isle d'Eubœe, que son marbre de Caryste. Elle avoit aussi des montagnes, comme l'Ocha.

Cette isle est connue aujourd'hui sous le nom de Negrepont, dans l'Archipel. La terre en est très-fertile. Elle produit quantité de bled, de vin & de coton; l'huile, le miel y sont en grande abondance. Il y a de beaux & vastes pâturages, où l'on élève des troupeaux sans nombre; la laine, les fromages & les autres denrées qu'on en tire, sont une partie des richesses de l'isle. Il y avoit autrefois plusieurs villes fort peuplées, un très-grand nombre de gros bourgs, & plus de huit cents villages; mais, depuis que cette isle est passée sous la do-

mination de Infidèles, elle a beaucoup déchu. On y voit de hautes montagnes couvertes de neiges six mois de l'année.

EUBŒE, *Eubœa*, Εὐβοία, (a) ville de l'isle de même nom. Strabon, qui en fait mention, dit qu'elle fut engloutie par un tremblement de terre; & il remarque que cette isle est fort sujette à des vents souterrains qui la secouent.

Il y a eu d'autres lieux qui ont porté le nom d'Eubœe, comme une ville de Macédoine, une autre de Sicile, &c.

EUBŒE, *Eubœa*, Εὐβοία, (b) nymphe, fille du fleuve Astérion, fut la nourrice de Junon.

EUBŒE, *Eubœa*, Εὐβοία, (c) eut de Mercure un fils qui fut nommé Polybe.

EUBŒENS, *Eubœenses*, Εὐβοῖαι, les habitans de l'isle d'Eubœe. *Ἰοῦρε* Eubœe.

EUBOICUS SINUS. *Ἰοῦρε* Cœla Eubœa.

EUBOTAS, *Eubotas*, (d) Εὐβοίας, athlète de Cyrene, ayant sçu de l'oracle d'Ammon, qu'il remporteroit le prix de la course, fit faire sa statue; & le jour même qu'il fut couronné, elle se trouva posée. On dit qu'il fut aussi vainqueur à la course du char en la même Olympiade, qui étoit la 93.^e; mais, les Éléens rejettoient cette Olympiade, parce que ce furent les Arcadiens qui présidèrent aux jeux.

(a) Strab. p. 447.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 54.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 70.

(d) Xenoph. p. 358.

EUBULE, *Eubula*, (a) jeune fille Athénienne, qui fut livrée avec Praxithée & Théope ses sœurs, par leur propre mère, pour être immolées, suivant l'ordre de l'oracle; afin de faire cesser par leur mort une rude famine qui désoloit l'Attique.

EUBULE, *Eubula*, l'une des filles de Danaüs.

EUBULE, *Eubulus*, (b) *Ἐβούλος*, disciple de Saint Paul, dont il est fait mention dans la deuxième épître à Timothée. Il est honoré par l'Eglise Grecque le 28 de Février.

EUBULIDAS, *Eubulidas*, (c) officier qui étoit de Chalcis. Ce fut un de ceux que les Romains demandèrent au roi Antiochus, qu'il leur livrât l'an 190 avant J. C.

EUBULIDE, *Eubulides*, (d) *Ἐβουλίδης*, célèbre statuaire d'Athènes. On ne sçait pas précisément en quel tems il vivoit; Pausanias est je crois le seul qui en parle; il eut un fils nommé Euchir, qui fut aussi un habile sculpteur.

EUBULIDE, *Eubulides*, (e) *Ἐβουλίδης*, certain personnage, contre lequel Démosthène prononça une de ses harangues.

EUBULIDE, *Eubulides*, (f) *Ἐβουλίδης*, fameux philosophe de la secte Mégarique, naquit à Milet, & vivoit sous la 105.^e

Olympiade, vers l'an 360 avant Jésus-Christ. Il fut disciple & successeur d'Euclide.

Il inventa dans la dialectique divers sophismes extraordinairement captieux & embarrassans, auxquels il donnoit différens noms, comme le menteur, l'éclectre, le trompeur, le voilé, le sorite, le cornu, le chauve. Pour faire connoître, par exemple, ce que c'étoit que le menteur, on supposoit un homme qui disoit, je mens, & puis on argumentoit de telle manière, que de ce qu'il disoit vrai, on concluoit qu'il mentoit, & de ce qu'il mentoit, on concluoit qu'il disoit vrai. Si dicis te mentiri verumque dicis, mentiris. Dicis autem te mentiri, verumque dicis, mentiris igitur. Pour Embarrasser davantage, on faisoit considérer que dans les raisonnemens semblables à celui-là, quant à la forme, la conclusion étoit vraie; comment oserez vous rejeter la conclusion de celui-ci, disoit-on, pendant que vous admettez celle des autres? Il haïssoit fort Aristote, qu'il a repris en quantité de choses. Athénée fait mention des livres qu'il avoit composés contre lui. Alexinus, Euphantus, & Apollonius, surnommé Saturne, furent ses disciples.

EUBULIDE, *Eubulides*, *Ἐβουλίδης*, auteur Grec, qui

(a) *Æliam.* p. 194. & 195.

(b) *Ad Timoth. Epist.* 2. c. 4. v. 21.

(c) *Tit. Liv.* L. XXXVII. c. 45.

(d) *Paul.* p. 4. 479.

(e) *Démotth.* p. 882. & seq.

(f) *Diog. Laërt.* pag. 160. & seq. *Athen.* p. 354. 437. *Roll. Hist. Anc.* T. VI. p. 415.

écrivit la vie de Diogène le Cynique, & celle de Socrate, comme on le peut recueillir de ce que Diogène Laërce dit en parlant de ces deux Philosophes.

EUBULIDE, *Eubulides*, (a) *Εὐβουλίδης*, Sicilien, qui étoit de la ville de Centuripes. Cicéron lui donne le surnom de Grosphus, & nous apprend qu'il tenoit dans sa patrie un rang considérable, autant par sa vertu & sa noblesse, que par ses richesses. Mais, toutes ces qualités ne l'empêcherent pas d'essuyer les plus indignes traitemens de la part d'Apronius. On lui enleva en outre tout le froment qu'il avoit.

EUBULIE, *Eubulia*, (b) *Εὐβουλία*, déesse du bon conseil. Cette déesse avoit un temple à Rome. Son nom est pris d'*εὖ*, *benè*, bien, & *βουλή*, *consilium*, conseil.

EUBULUS, *Eubulus*, (c) *Εὐβούλος*, fils de Carmanor, fut pere de Carmé, qui eut de Jupiter une fille nommée Britomartis.

EUBULUS, *Eubulus*, (d) *Εὐβούλος*, orateur Athénien, qui étoit fort accrédité parmi le peuple. Il étoit grand ami d'Eschine, & ennemi déclaré de Démosthène. Un jour que le premier étoit accusé par le

second, Eubulus empêcha qu'on ne prononçât rien sur l'accusation. Les Juges mêmes se leverent avant que l'accusateur eût achevé de parler.

Cet Eubulus est sans doute le même dont parle Plutarque dans la vie de Phocion.

EUBULUS, *Eubulus*, (e) *Εὐβούλος*, surnommé Cetrius, Poète comique d'Athènes, étoit fils d'Euphranor. Il vivoit en la 101.^e Olympiade, entre la comédie ancienne & la comédie moyenne. Selon Suidas, il avoit composé vingt-quatre pièces. On en trouve un bien plus grand nombre, citées par Athénée, & qu'il seroit trop long de rapporter ici.

EUBULUS, *Eubulus*, (f) *Εὐβούλος*. Philosophe, natif d'Alexandrie, prit les leçons d'Euphranor, & devint ensuite maître de Ptolémée.

(g) S. Jérôme cite un auteur Grec du nom d'Eubulus, qui avoit écrit une histoire de Mithra. Il est parlé dans Pausanias d'un Eubulus, fils de Spinter. Suidas fait mention d'un troisième Eubulus, qu'il qualifie très-illustre Démagogue.

EUBURIATES, *Euburiates*, (h) peuples de la Ligurie. Ils habitoient quelque part vers la côte de Gènes, selon Plin.

(a) Cicér. in Verr. L. V. c. 46.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 117.

(c) Paus. p. 141.

(d) Plut. T. I. p. 744. Lucian. T. II. p. 942. Mémoires de l'Acad. des Inscriptions &

Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 95.

(e) Suid. T. I. p. 1067. Athen. p. 47. & seq.

(f) Diog. Laërt. p. 704.

(g) Paus. p. 56. Suid. T. I. p. 107.

(h) Plin. T. I. p. 149. Flor. L. II. c. 3.

Il en est aussi fait mention dans Florus.

EUCALPIDAS, *Eucalpidas*, *Εὐκαλπίδας*. (a) lieutenant de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Il fut employé à la conquête de l'Arcadie. C'est apparemment le même qui suit.

EUCALPIDAS, *Eucalpidas*, *Εὐκαλπίδας*. (b) Arcadien, que Démosthène met au nombre de ceux qui ont trahi leur patrie.

EUCHADIE, *Euchadia*, (c) qui avoit été femme d'Exégiste. L. Pison se retira un jour à sa maison de campagne, depuis qu'elle avoit perdu son mari. Cette circonstance ne donne pas une idée trop avantageuse de la vertu d'Euchadie.

EUCCHARISTIE, *Eucharistia*, du Grec *Εὐχαριστία*. c'est-à-dire, action de grâces, sacrement de la loi nouvelle, ainsi nommé parce que Jesus-Christ, en l'instituant dans la dernière Cene, prit du pain, & rendant grâces à son Pere, bénit ce pain, le rompit, le distribua à ses Apôtres, en leur disant: *Ceci est mon Corps*; & que c'est le principal moyen par lequel les Chrétiens rendent grâces à Dieu, par Jesus-Christ.

On l'appelle aussi *Cene du Seigneur*, parce qu'il fut institué dans la dernière Cene; *Communion*, parce que c'est le lien d'unité du Corps de Jesus-Christ & de l'Eglise; *Saint-Sacrement*, & parmi les Grecs, les

Saints Mystères par excellence, parce que c'est le principal des signes des choses sacrées, établis par Jesus-Christ; *Viatique*, parce qu'il est particulièrement nécessaire pour fortifier les Fideles dans le passage de cette vie à l'autre. Les Grecs l'appellent *Synaxe* ou *Eulogie*, parce que c'est le lieu de l'assemblée du peuple, & la source des bénédictions de Dieu sur les Chrétiens.

Les Théologiens Catholiques définissent l'Eucharistie, un sacrement de la loi nouvelle, qui, sous les espèces ou apparences du pain & du vin, contient réellement, véritablement & substantiellement le Corps & le Sang de Notre-Seigneur Jesus-Christ, pour être la nourriture spirituelle de nos âmes, en y entretenant la vie de la grace. Ils la considerent aussi comme un sacrifice proprement dit, dans lequel Jesus-Christ est offert à Dieu son Pere, par le ministère des Prêtres, & renouvelle d'une manière non sanglante, le sacrifice sanglant qu'il fit de sa vie sur l'arbre de la Croix, pour la rédemption du genre humain. Par ce sacrifice de la nouvelle loi, les mérites de la mort & passion de Jesus-Christ, sont appliqués aux fideles; & on l'offre dans l'Eglise Catholique, pour les vivans & pour les morts.

(a) Freinsh. suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.

(b) Demosth. Orat. de Coron. p. cxi.

(c) Cicet. Orat. in L. Pison. c. 70.

La matière de ce Sacrement est le pain de froment & le vin ; la discipline de l'Eglise Latine est de consacrer avec du pain azyme ou sans levain ; celle de l'Eglise Grecque est de se servir de pain levé ; l'un & l'autre est indifférent pour la validité du Sacrement. C'est un précepte de tradition ecclésiastique, de mêler un peu d'eau dans le vin ; la pratique en est constante parmi les Grecs & les Latins ; & elle est confirmée par Saint Cyprien & par les autres Peres. Ce mélange figure l'union des Fideles avec Jesus-Christ.

La forme de ce Sacrement sont ces paroles de Jesus-Christ, pour le pain, *ceci est mon corps*, pour le vin, *ceci est le calice de mon Sang*, ou *c'est mon Sang* ; paroles que le Prêtre prononce, non pas en son propre nom, mais au nom de Jesus-Christ ; & par la vertu desquelles le pain & le vin sont transsubstantiés, ou changés au Corps & au Sang de Jesus-Christ.

Les Evêques & les Prêtres ont toujours été les seuls Ministres ou Consécrateurs de l'Eucharistie ; mais, anciennement, les Diares la distribuoient aux Fideles, & ils pourroient encore aujourd'hui la dispenser, par ordre de l'Evêque.

Depuis l'institution de l'Eucharistie, les Chrétiens ont de tout tems célébré ce mystère dans leurs assemblées religieu-

ses, dans lesquelles les Evêques ou les Prêtres bénissoient du pain & du vin, & les distribuoient aux assistans, comme étant devenus par la consécration, le vrai Corps & le vrai Sang de Jesus-Christ. De-là le respect qu'ils ont eu pour l'Eucharistie, & l'adoration qu'ils lui ont rendue, comme on peut s'en convaincre par les prières qui, dans toutes les Liturgies, suivent les paroles de la consécration, & qui sont autant d'actes ou de témoignages d'adoration, & de monumens de la foi des peuples. Les Cathécumenes & les Pénitens n'assistoient point à la consécration de l'Eucharistie, & ne participoient point à sa réception. Jusqu'au douzième siècle, les Fideles la recevoient sous les deux espèces du pain & du vin, tant dans l'Eglise Latine que dans l'Eglise Grecque. Cette dernière a retenu son ancien usage ; mais, l'Eglise Latine a adopté celui de n'administrer l'Eucharistie aux simples Fideles, que sous l'espèce du pain. Le retranchement de la coupe, ou de l'espèce du vin, a occasionné les guerres les plus sanglantes en Bohême dans le quinzième siècle, & l'on en agita le rétablissement au Concile de Trente ; mais, la discipline présente de l'Eglise à cet égard a prévalu.

EUCHE, *Euche*, Εὐχή, (a) certaine dévotion, dont parle Lu-

(a) Lucian: Tom. I. p. 604.

cien. Ce nom veut dire vœu. On voit par-là quelle étoit cette déesse. Lucien dit qu'on pouvoit l'invoquer pour tout ce que l'on désiroit d'obtenir, & qu'elle ne s'opposoit à rien. Sans doute qu'une telle déesse étoit souvent invoquée.

EUCHÉNOR, *Euchenor*, *Εὐχένωρ*, (a) fils de Polyide le devin, étoit un homme, qui, ayant de grandes richesses, avoit encore plus de vertu. Il faisoit son séjour ordinaire à Corinthe. Il s'embarqua avec les Grecs pour aller au siège de Troye, quoiqu'il sçût fort bien la funeste destinée qui l'attendoit sur le rivage de Troye ; car, le vieux Polyide son pere lui avoit souvent prédit que s'il restoit à Corinthe, il seroit emporté par une cruelle maladie, & que s'il s'embarquoit avec les Grecs, il ne manqueroit pas de périr par le fer des Troyens. Dans cette extrémité, pour se mettre à couvert de la honteuse amende à laquelle les Grecs l'auroient condamné, s'il avoit refusé de les suivre, & pour n'avoir pas le déplaisir d'être sans honneur la proie d'une longue & douloureuse maladie, il préféra de s'embarquer. Pâris le blessa d'une fleche au-dessous de l'oreille ; toutes ses forces l'abandonnerent en même tems, & les horribles ténèbres de la mort l'envelopperent.

Cet Euchénor est donc com-

me Achille, qui alla à Troye, quoiqu'il sçût bien qu'il y périroit. Cela nuiroit un peu au caractère d'Achille, dont tous les traits doivent être uniques & supérieurs à tout, & qui doit régner sans rival dans ce ton héroïque ; mais, voici entre Euchénor & lui deux différences essentielles, qui conservent au héros du poëme toute sa supériorité. Achille n'allant point à Troye, devoit vivre longtemps, & Euchénor devoit être bientôt emporté par une cruelle maladie ; Achille, comme indépendant & comme Roi, pouvoit demeurer tranquillement chez lui sans être exposé à rien de honteux ; & Euchénor, comme particulier, devoit, ou marcher, ou être condamné à une amende ignominieuse. Car, anciennement on condamnoit à des amendes considérables, les particuliers qui refusoient d'aller à la guerre, quand leur Prince les y appelloit. Voilà Pourquoi cet Euchénor va à Troye sçachant bien qu'il y doit mourir. Il préfere un moindre mal, qui est la mort par l'épée, à deux maux plus grands, qui sont la mort par une douloureuse maladie, & la honte. Il n'a rien de commun avec Achille. Je ne puis assez m'étonner, dit Madame Dacier, que celui qui a procuré la plus belle édition que nous ayons de Didyme, ait choisi pour interprète Latin celui qui a pu expliquer

(a) Homet. Iliad. L. XIII. v. 663. & seq. Lucian. T. II. p. 1002.

ce vers de cette manière : *Ideo simul gravem callem declinabat Græcorum* ; car , c'est tout le contraire ; Euchenor préféra d'aller à l'armée. Le Grec dit très-clairement : *Ideo simul gravem multam declinabat Græcorum* ; il évitoit en même tems , & une grosse amende, & une grande maladie.

EUCHIDAS, *Euchidas*, (a) *Εὐχίδας*, Platéen. Après la bataille de Platées, les Lacédémoniens & les Athéniens ayant envoyé en commun à Delphes consulter l'oracle, sur le sacrifice qu'ils devoient faire, le dieu leur répondit : *Qu'ils élevassent un autel à Jupiter Libérateur, mais qu'ils se gardassent bien d'y offrir aucun sacrifice, avant que d'avoir éteint tout le feu qui étoit dans le païs, parce qu'il avoit été souillé & profané par les Barbares, & qu'ils vinssent prendre à Delphes même un feu pur sur l'autel appelé l'autel commun.*

Cet oracle ayant été rapporté aux Grecs, les généraux allèrent d'abord dans tout le païs, & firent éteindre tous les feux ; & Euchidas s'étant chargé d'apporter, avec toute la diligence possible, le feu du dieu, alla à Delphes. Il se purifia d'abord, s'aspergea d'eau sacrée, se couronna de laurier, s'approcha de l'autel, y prit avec révérence le feu sacré, & reprit à toutes jambes le chemin de Platées, où il arriva avant le

coucher du soleil, ayant fait ce jour là mille stades. En arrivant, il salua ses concitoyens, leur remit le feu, tomba à leurs pieds & un moment après il rendit l'esprit. Les Platéens l'emportèrent & l'enterrent dans le temple de Diane, surnommée Eucléa, & mirent sur son tombeau cette épitaphe en un seul vers : *Ci git Euchidas, pour être allé & revenu de Delphes en un seul jour.*

Dans nos Cartes, il n'y a que quatre cens stades, cinquante mille pas de Platées à Delphes. Mais, l'Plutarque est plus croyable que nos Géographes, car il avoit souvent fait ce chemin ; il en compte cinq cens ; ainsi, Euchidas fit ce jour là mille stades, ou cent vingt cinq mille pas, c'est-à-dire, quarante lieues à vingt-cinq stades par lieues.

Le Lecteur a dû remarquer un trait de superstition bien singulier, & dont nous ne croyons pas qu'on trouve ailleurs un seul exemple ; tout le feu d'un païs éteint par religion, parce qu'il avoit été souillé par les Barbares ; elle fait voir l'horrible aversion que les Grecs avoient pour ces étrangers.

EUCLÉA, *Eucléa*, *Εὐκλέα*, surnom de Diane. Voyez Diane Eucléa.

EUCLIDAS, *Euclidas*, (b) *Εὐκλείδης*, Lacédémonien, qui vecut au tems d'Artaxerxe Mnémon. Un jour, Euclidas

(a) Plut. Tom. I. p. 331.

I (b) Plut. T. I. 1013.

ayant dit bien des choses contre ce Prince avec beaucoup d'insolence, il se contenta de lui faire dire par son Capitaine des gardes : *Tu peux dire contre le Roi tout ce qu'il te plaît, & le Roi peut non seulement dire, mais faire tout ce que bon lui semble.*

EUCLIDAS, Euclidas, (a)
Εὐκλίδας, frere de Cléomene, roi de Sparte. Il fut associé par son frere à la royauté, & ce fut la première fois que les Spartiates eurent deux rois ensemble de la même famille.

Un jour que Cléomene s'étoit emparé de quelques hauteurs, Antigonus, roi de Macédoine, marcha contre lui avec les troupes des Achéens. Les chefs des Illyriens, voulant forcer les Lacédémoniens qui leur étoient opposés, s'ébranlerent les premiers pendant que la cavalerie des Achéens demouroit en bataille sans faire aucun mouvement, selon l'ordre qu'elle avoit reçu. Euclidas, qui commandoit de ce côté là, ayant appris que les Illyriens s'avançoient sans être soutenus par la cavalerie, détache promptement son infanterie la plus légèrement armée, & l'envoie par les derrières attaquer les Illyriens dénués de leur cavalerie. Cela étant exécuté, & cette infanterie légère d'Euclidas, ayant fait tourner tête aux Illyriens, les enfonça & les mit en désordre.

Philopœmen, qui étoit en bas dans la cavalerie des Achéens, voyant que ce n'étoit point une affaire bien difficile que de tomber sur cette infanterie d'Euclidas & de la renverser, & que c'étoit-là le moment de le faire, en dit d'abord son avis aux officiers du Roi qui commandoient la cavalerie. Mais, ces officiers, bien loin d'entrer dans son sentiment, le traitèrent de fou & de visionnaire ; car, sa réputation n'étoit pas encore assez grande ni assez établie pour autoriser & pour hasarder cette manœuvre dans une occasion si délicate & si importante.

Philopœmen ne se rebuta point ; & seul avec ses citoyens qu'il entraîna, il alla attaquer cette infanterie, la fit plier, la mit en fuite & en fit un grand carnage. Par cette manœuvre, les Macédoniens & les Illyriens, débarrassés de ce qui les arrêtoit, monterent hardiment & avec confiance aux ennemis. Euclidas avoit à combattre une phalange, dont la force consistoit dans l'union étroite de ses parties, dans le serrement de ses rangs, dans la roideur égale de ses piques hérissées & multipliées, dans l'impétuosité uniforme de ce corps massif, qui par son poids renversoît & accabloit tout ce qui s'opposoit à sa rencontre.

Pour prévenir cet inconvénient, un habile Capitaine se-

(a) Plut. T. I. 358, 359, 818. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 315, 311, 332.

roit descendu, avec ses troupes moins pesantes & moins embarrassées, fort loin au devant de cette phalange. Il l'auroit été attaquer dès qu'elle commençoit à monter; il l'auroit harcelée de toutes parts; & aidé des inégalités de la montagne, & de la difficulté de la monter ainsi à découvert, il auroit cherché à l'entamer par quelque endroit, & à s'y faire jour, pour en troubler la marche, en confondre les rangs, en rompre l'ordre de bataille; & en même tems il auroit reculé peu à peu, & regagné ainsi le haut de la montagne à mesure qu'elle s'avançoit. Après lui avoir ainsi fait perdre l'unique avantage qu'elle attendoit de la qualité de ses armes & de la disposition de ses gens, profitant de la commodité du poste qu'il occupoit, il les auroit facilement mis en suite.

Au lieu de cela, se flattant que la victoire ne pouvoit lui manquer, & croyant apparemment qu'on ne pouvoit laisser monter trop haut les ennemis, afin de les faire fuir ensuite par une descente roide & escarpée, il resta sur le sommet. Mais, comme il ne s'étoit pas réservé assez de terrain pour faire un mouvement en arrière, & pour éviter le choc redoutable de la phalange qui venoit fondre sur lui en bon ordre, il se vit si serré, qu'il fut contraint

de combattre sur le sommet de la montagne. Ses troupes ne soutinrent pas long-tems la pesanteur de l'armure & l'ordre de bataille de cette infanterie Illyrienne, qui s'étoit aussitôt rangée sur la hauteur, & mise en état de combattre; & Euclidas, qui n'avoit de terrain ni pour reculer, ni pour changer de place, fut bien-tôt renversé, vers l'an 223 avant Jesus-Christ.

EUCLIDE, *Euclides*, (a) *Εὐκλείδης*, célèbre Philosophe, natif de Mégare, fit beaucoup d'honneur à sa patrie. Il étoit si passionné pour Socrate, dont il étoit disciple, qu'il se déguisoit en femme, & passoit toutes les nuits de Mégare à Athènes, pour éviter les peines décernées par les Athéniens, contre ceux de Mégare qui oseroient entrer dans leur ville, & revenoit de vingt milles le matin dans son pays. Le philosophe Taurus, pour attirer ses disciples à l'étude de la Philosophie, après leur en avoir fait voir tous les avantages, leur rappelloit souvent l'exemple d'Euclide. Celui-ci vivoit environ quatre-vingt-dix ans avant le Géometre du même nom, qui étoit d'Alexandrie. Après la mort de Socrate, la crainte des Tyrans obligea Platon & les autres disciples de Socrate à sortir d'Athènes; ils se retirèrent à Mégare, où

(a) Diog. Laërt. pag. 138. & seq. | 414, 415. Mém. de l'Acad. des Inscrip-
t. Guid. Tom. I. pag. 1079. Strab. pag. | & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 10, Tom. I
393. Roll. Hist. Anc. Tom. VI, pag. | XVI, p. 136, 137.

Euclide les reçut, & leur procura le meilleur traitement qu'il put.

Euclide ne suivit point son maître ; car, au lieu de s'attacher principalement à la doctrine des mœurs, il se mit à raffiner sur les subtilités de la Logique. Il fonda une secte qui passa pour une branche, ou plutôt pour une continuation de l'école de Xénophane, de Parménide, & de Zénon d'Élée. Ceux qui suivirent sa méthode de philosopher, furent nommés Mégariques, *Megarici*, puis *Disputeurs*, & enfin *Dialecticiens*. On ne connoît guère le détail de ses opinions, & il est assez difficile de comprendre quelque chose dans sa doctrine sur la nature du bien. Il le faisoit unique sous différens noms ; on l'appelle, disoit-il, tantôt *Prudence*, tantôt *Dieu*, tantôt *Entendement*, & ainsi du reste. Il nioit tout ce qui étoit contraire à ce bien, disant qu'il n'existoit point. Il n'employoit que des conclusions dans ses disputes, & par-là on peut juger de l'ardeur & de l'impétuosité qu'il y apportoit, n'y ayant rien qui soit plus capable d'embarrasser & d'étourdir ceux qui soutiennent une thèse, que la véhémence avec laquelle un disputant entraîne des conclusions l'une sur l'autre, *donc, donc, donc*. Il inspira ce caractère d'esprit à ses disciples. Ce fut une fureur de disputer.

On dit qu'Euclide ayant un jour entendu son frère dire dans

sa colère, contre quelqu'un qui l'avoit offensé : *Que je meure si je ne me venge ; & moi, répliquait-il, je mourrai à la peine, si je ne puis calmer votre transport, & faire que vous m'aimiez encore plus que vous n'avez fait jusqu'ici.*

Eubulide, qui lui succéda, fut l'inventeur de divers sophismes extraordinairement capiteux & embarrassans, dont on trouvera un exemple à l'article d'Eubulide. Alexinus, qui succéda à Eubulide, fut grand amateur de la dispute. Diodore, autre disciple d'Eubulide, s'entêta & s'infatua si fort de cette espèce de combat, qu'il mourut de déplaisir, pour n'avoir pu résoudre sur le champ les questions de dialectique que Stilpon lui avoit faites. Cette secte d'Euclide ne peut pas avoir beaucoup contribué à l'éclaircissement de la vérité ; car, rien n'est plus propre à brouiller, & à obscurcir les matières, & à jeter des doutes dans l'esprit des auditeurs & des lecteurs, que l'application aux subtilités & aux quintessences de la Logique, qui dégénèrent presque toujours en chicanes, en opiniâtreté, en mauvaise foi, & en vanité de Sophiste. On ne sçait rien du système de Physique de ces Philosophes ; il n'y a guère d'apparence que leur passion de raffiner les idées dialecticiennes, leur ait laissé, ou l'envie, ou le loisir de travailler à l'application des effets de la nature.

On attribue à Euclide six
Y ij

dialogues intitulés, *Lamprias*, *Eschines*, *Phœnix*, *Criton*, *Alcibiade*, & de l'*Amour*. Eubulide fut son disciple & son successeur. Euclide florissoit sous la 97.^e Olympiade, vers l'an 390 avant J. C.

EUCLIDE, *Euclides*, (a) *Εὐκλείδης*, l'un des trente tyrans que Lyandre donna aux Athéniens.

EUCLIDE, *Euclides*, (b) *Εὐκλείδης*. Phliasien, fameux devin, fils de ce Cléagoras, qui avoit peint les Songes dans le Lycée. Il étoit à Lampsaque, lorsque Xénophon arriva dans cette ville avec ce qui lui restoit des dix mille Grecs, & cet Historien rapporte un entretien qu'il eut avec Euclide. Celui-ci félicitoit Xénophon de ce qu'il étoit revenu en bonne santé, & lui demandoit combien il avoit d'argent. Xénophon lui jura qu'il n'en auroit pas assez pour s'en retourner chez lui, à moins qu'il ne vendît son cheval, & tout ce qu'il avoit avec lui. Euclide n'en vouloit rien croire. Mais ensuite, ceux de Lampsaque ayant envoyé des présens à Xénophon, il offrit un sacrifice à Apollon. Euclide, qui étoit auprès de lui, ayant examiné les entrailles de la victime, lui dit alors qu'il n'avoit point d'argent.

EUCLIDE, *Euclides*, (c) *Εὐκλείδης*, officier Corinthien.

Denys, tyran de Syracuse, se voyant à la veille d'être forcé dans la citadelle où il s'étoit enfermé, envoya des ambassadeurs à Timoléon pour lui livrer la place. Timoléon sur le champ y fit filer Euclide & Télémaque avec quatre cens soldats. Ces troupes étant entrées heureusement dans la citadelle, s'en saisirent & s'emparent de tous les meubles du tyran & de toutes les provisions qu'il avoit faites; car, il y avoit quantité de chevaux, toutes sortes de machines de guerre & de traits; & on trouva jusqu'à soixantedix mille paires d'armes qu'on y avoit amassées de longue main.

EUCLIDE, *Euclides*, (d) *Εὐκλείδης*, dont Démosthène fait mention dans sa harangue contre Timocrate. Cet orateur parle de loix portées par cet Euclide.

EUCLIDE, *Euclides*, (e) *Εὐκλείδης*, fameux mathématicien, étoit d'Alexandrie, où il enseigna sous Ptolémée, fils de Lagus. Il ne faut pas le confondre, comme a fait Valère Maxime, avec Euclide de Mégare.

Il paroît qu'Euclide le Mathématicien s'est uniquement ou principalement occupé à la géométrie spéculative. Il nous a laissé un ouvrage intitulé *les Elémens* de Géométrie, en quinze livres. On doute pourtant

(a) Xenoph. p. 461.

(b) Xenoph. p. 425.

(c) Plut. Tom. I. p. 243.

(d) Demost. Orat. in Timocrat. p. 779.

(e) Cicer. de Orator. L. III. c. 79.

Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 607.

Mem. de l'Acad. des Inscrip. & Bell.

Lettr. T. XII. p. 86, T. XVI. p. 136.

fi les deux derniers sont de lui. Ses élémens contiennent une suite de propositions, qui sont la base & le fondement de toutes les autres parties des Mathématiques. Son livre est regardé comme un des plus précieux monumens qui nous soient venus des Anciens par rapport aux sciences naturelles. Il avoit aussi écrit sur l'optique, la catoptrique, la musique & sur d'autres matières scavantes.

On a remarqué que le fameux M. Pascal, à l'âge de douze ans, sans avoir jamais lu aucun livre de Géométrie, ni connu autre chose de cette science, sinon qu'elle enseignoit le moyen de faire des figures justes, & de trouver les proportions qu'elles avoient entr'elles, arriva, par la seule force de son génie, jusqu'à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide.

EUCLIDE, *Euclides*, (a) *Εὐκλείδης*, Athénien, qui s'opposa à ce que ses concitoyens favorisassent Aratus.

EUCRATE, *Eucrates*, (b) *Εὐκράτης*, Leucadien, dont il est parlé dans une harangue de Démosthène.

EUCRATE, *Eucrates*, (c) *Εὐκράτης*, Carthaginois, fut pere de l'historien Proclès ou Proclus.

EUCRATE, *Eucrates*, (d) *Εὐκράτης*, Sicyonien. C'étoit, selon Lucien, un vieillard qui

n'avoit point d'enfans, & qui cependant possédoit de grandes richesses. Il étoit sans cesse obsédé par une multitude de gens, qui en vouloient à sa succession.

EUCRATE, *Eucrates*, (e) *Εὐκράτης*, Philosophe, dont parle le même Lucien. Ce Philosophe fit un jour la débauche chez un de ses amis, qui célébroit le jour de la naissance de sa fille; & après avoir bien bu & philosophé, il se prit de paroles avec le Péripatéticien Euthydème, qui soutenoit opiniâtrément des choses contestées; de sorte qu'il cria jusqu'à minuit, ce qui lui fit mal à la tête, outre qu'il avoit trop mangé pour un vieillard. Il se mit donc au lit au retour, après avoir serré les viandes qu'il avoit données à garder à son valet, qui étoit derrière lui à table, & pris garde s'il n'en avoit rien escroqué. Eucrate avoit pourtant remporté la victoire, quoique ne ne fût pas, comme on dit, sans coup férir. Car, comme l'autre étoit querelleur & opiniâtre, & qu'il ne se vouloit pas rendre à ses raisons, il lui avoit jetté à la tête une coupe grande comme celle dont Nestor faisoit raison, & lui avoit fait un grand abreuvoir à mouches, & par ce moyen étoit devenu victorieux.

EUCRATE, *Eucrates*, (f) *Εὐκράτης*, personnage fort ri-

(a) Plin. T. I. p. 1046.

(b) Demosth. Orat. in Neer p. 866.

(c) Pauf. p. 123.

(d) Lucian. T. I. p. 225, 226.

(e) Lucien. T. I. p. 539. & seq.

(f) Lucian. T. II. p. 240. & seq. p. 456. & seq.

che, que Lucien introduit dans plusieurs de ses dialogues. C'étoit un bon homme, comme le prouvent quelques traits que nous allons citer. » Écoute, » dit-il à un incrédule, [cet » incrédule, c'est Lucien lui-même] écoute, dis-je, une chose qui m'est arrivée depuis cinq ans, & que je prouverai par de bons témoins. Comme j'étois aux champs pendant la vendange, & que je me promenois seul en un bois sur le midi dans une profonde rêverie, j'entendis premièrement japper des chiens, & je crus que c'étoit mon fils qui chassoit avec ses camarades, comme il avoit coutume. Mais, quelque tems après, j'ouïs la terre trembler avec un bruit comme de tonnerre, & je vis venir à moi un spectre de la hauteur des cedres, avec une torche à une main, & une épée à l'autre, haute de vingt coudées. C'étoit une femme coiffée de serpens, comme on peint Méduse, dont les uns étoient entortillés au tour de son cou en forme de carcans, & les autres étoient épars sur ses épaules; mais, de la ceinture en bas, elle étoit faite comme un dragon. Enfin, c'étoit le plus effroyable monstre qu'on ait jamais vu, & tout mon poil se dresse encore du souvenir..... Dinomaque prenant la parole : de quelle taille étoient les chiens, puisque le vénéur

» étoit si grand? Plus grands » que des éléphans, répondit » Eucrate, mais noirs, sales, » velus & tout hérissés. Ce » spectacle m'arrêta tout court, » ajouta-t-il; mais, comme » j'eus tourné en-dedans la » pierre de l'anneau que l'Arabe m'a donné, le fantôme disparut, & s'abîma dans les enfers, après avoir frappé la terre du pied. Je m'approchai tout curieux, pour regarder par cette ouverture; & m'appuyant contre un arbre, de peur de tomber, je découvris clairement l'Achéron, le Phlégéon & le Cerbere, & je reconnus quelques-uns d'entre les morts, & mon pere même, en l'état où nous l'avions enseveli. Que faisoient-ils là bas, dit-on? Ils étoient par troupes, reprit Eucrate, qui s'entretenoient dans un pré d'Asphodele. »

L'incrédule n'ajoutant pas foi à ce conte, non plus qu'à quelques autres dont on l'accompagna; » Je veux, reprit Eucrate, te dire encore une chose à laquelle peut-être tu te rendras; car, j'en suis témoin oculaire. Comme on m'eut envoyé jeune étudier en Égypte, il me prit envie de voir les raretés du pays, & entr'autres la statue de Memnon, qui fait du bruit au lever du soleil. J'y allai donc, & je n'ouïs pas seulement quelque son comme les autres; mais, elle me pro-

» nōnça un oracle , que je rap-
 » porterois , si je ne craignois
 » d'ennuyer la compagnie. J'a-
 » vois avec moi un scribe de
 » Memphis, qui avoit demeuré
 » dans une grotte sous terre ,
 » l'espace de vingt-trois ans ,
 » où l'on dit que la déesse Isis
 » lui avoit appris tous ses mys-
 » tères , de sorte qu'il étoit en
 » grande vénération. C'est Pan-
 » crate mon Précepteur , dit
 » Dinomaque , qui est un grand
 » homme camus , vêtu de lin ,
 » qui a les jambes grêles , les
 » lèvres grosses , la tête rase ,
 » & parle bon Grec. Lui-même,
 » reprit Eucrate , & je ne le
 » connoissois pas d'abord ; mais ,
 » voyant qu'il montoit sur des
 » crocodiles , & apprivoisoit
 » des bêtes farouches , je re-
 » connus que c'étoit un homme
 » divin ; & je tâchai de gagner
 » ses bonnes grâces , pour ap-
 » prendre ses secrets. Il fit si
 » bien , qu'il me persuada de le
 » suivre , & de laisser tous mes
 » gens à Memphis , sur l'assu-
 » rance que nous ne manque-
 » rions de rien. En effet ,
 » comme nous étions arrivés à
 » l'hôtellerie , il coëffoit un
 » bâton ou quelque manche
 » de balai , & l'habilloit en
 » homme ; & après avoir pro-
 » noncé dessus quelques paro-
 » les , on voyoit trotter ce bâ-
 » ton par le logis , & faire
 » tout ce qu'il falloit ; & quand
 » c'étoit fait , il lui rendoit sa
 » première forme. Comme il ne
 » me vouloit point apprendre
 » ce secret , quoiqu'il m'eût

» enseigné tous les autres , je
 » me cachai en un coin , tan-
 » dis qu'il faisoit ses mystères ,
 » & je l'ouïs prononcer un mot
 » à trois syllabes , que je re-
 » tins ; & sitôt qu'il fut sorti ,
 » je le prononçai sur un pilon
 » qui fut aussitôt animé , & com-
 » mença à tirer de l'eau dont
 » j'avois besoin. Mais , comme
 » il en eut apporté un seau , &
 » que je lui eus commandé de
 » s'arrêter , il n'en voulut rien
 » faire , & se mit toujours à en
 » tirer , jusqu'à ce qu'irrité de
 » sa désobéissance , & craignant
 » qu'il ne nous noyât , je le
 » coupai en deux d'un coup de
 » cognée ; mais , chaque pièce
 » commença à puiser séparé-
 » ment ; ce qui me mit fort en
 » peine , jusqu'à ce que le ma-
 » gicien arriva , qui défit l'en-
 » chantement , & puis après
 » disparut. Sçais-tu encore ce
 » mot , qui put faire un si grand
 » miracle , interrompit Dino-
 » maque ? Oui , dit Eucrate ;
 » mais , si le fantôme se mettoit
 » à tirer de l'eau , il faudroit
 » abandonner la maison ; car je
 » ne le pourrois faire cesser ? »

Ce nouveau trait n'étoit pas
 plus capable que les autres de
 convaincre un incrédule. Et
 celui-ci , justement indigné :
 » N'avez-vous point de honte ,
 » leur dit-il , à votre âge , &
 » dans l'estime où vous êtes ,
 » de venir conter ces sordides ,
 » quand ce ne seroit que pour
 » le respect de ces jeunes gens ,
 » dont vous remplirez l'esprit
 » de crainte & de superstition

» pour toute leur vie ? »

EUCRATE, *Eucrates*, (a) *Εὐκράτης*, Athénien qui étoit du Pirée. C'étoit un de des orateurs qui s'étoient élevés pendant les divisions, & avoient passé comme des torrens, gens sans cœur, insolens dans la bonne fortune, & lâches dans la mauvaise.

EUCRATE, *Eucrate*, (b) est le nom d'une des Néréides, ou nymphes Marines.

EUCRATIDE, *Eucratides*, *Eucratidas*, *Εὐκρατίδης*, (c) roi des Bactriains. Ce Prince monta sur le trône de cette nation, dans le même tems que Mithridate reçut la couronne des Parthes. Eucratide s'étoit signalé en plusieurs combats ; mais, comme les pertes qu'il y avoit faites, eurent entièrement consumé ses forces, & qu'il se vit assiégé par Démétrius roi des Indes, il scut, par les sorties continuelles qu'il fit à la tête de trois cens hommes seulement, fatiguer à tel point son ennemi qui en avoit soixante mille, qu'il le força de lever le siège après l'avoir soutenu cinq mois. Affranchi de ce péril, il alla subjuguier les Indes. Il en revenoit victorieux, lorsque son fils, qu'il avoit associé à l'Empire, l'assassina sur la route. Ce fils dénaturé, ne désavouant point son parricide, comme s'il eût

tué un ennemi & non un pere, conduisit son chariot sur les traces de son sang, & défendit qu'on lui donnât la sépulture.

Le parricide d'Eucratide [il portoit le même nom que son pere] ne resta pas long-tems impuni ; car, les Scythes ayant attaqué la Bactriane d'un côté, & les Parthes ayant fait la même chose de l'autre, Eucratide fut chassé du trône, & tué dans la fuite, en voulant y remonter.

EUCRITE, *Eucritus*, *Εὐκρίτης*, ami d'Evéphene. *Voyez* Evéphene.

EUCRITE, *Eucritus*, (d) *Εὐκρίτης*, fameux usurier, dont parle Lucien.

EUCRITE, *Eucritus*, (e) *Εὐκρίτης*, jeune homme qui aimoit la courtisane Corinne, selon le même Lucien.

EUCTÉMON, *Euctemon*, (f) *Εὐκτίμων*, étoit archonte d'Athènes, en la 93.^e Olympiade.

EUCTÉMON, *Euctemon*, *Εὐκτίμων*, (g) Athénien, dont parle Démoisthène, étoit du bourg de Lufis.

EUCTRÉSIENS, *Euctresii*, *Εὐκτρεσιες*, (h) nom d'un peuple, dont il est parlé dans Xénophon. Les Commentateurs aimeroient mieux lire Eutrésiens, comme on lit dans Pausanias ; mais, peut-être seroit-il plus à propos de corriger le texte de Pau-

(a) Lucian. T. II. p. 937. 938.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 71.

(c) Just. L. XLI. c. 6. Strab. p. 515. & seq.

(d) Lucian. T. II. p. 846. & seq.

(e) Lucian. T. II. p. 721.

(f) Xenoph. p. 433.

(g) Demosth. Orat. in Midi. p. 619.]

(h) Xenoph. p. 619.

sanias sur celui de Xénophon.
Voyez Eutrésiens.

EUCTUS, *Eustus*, Εὐστως, (a) gouverneur de la ville de Pella, l'an 168 avant l'Ère Chrétienne. Après que Persée, roi de Macédoine, eut été vaincu par les Romains, Euctus le reçut à Pella dans son palais avec ses pages. Ce Prince ne resta pas long-tems dans cette ville, & en étant sorti, il prit le chemin d'Amphipolis.

Plutarque nous donne Euctus pour l'un des deux gardes du trésor de Persée. L'autre se nommoit Eudéus. Plutarque ajoute que Persée tua de sa main, à coups de poignard, ces deux officiers, parce qu'ils avoient eu la hardiesse de lui représenter les fautes qu'il avoit faites, & qu'avec une liberté hors de saison, ils lui avoient donné leurs conseils sur ce qu'il devoit faire pour se relever. Ce double meurtre fut cause que tous ceux qui étoient alors auprès de Persée, l'abandonnerent. Il ne resta auprès de sa personne que trois officiers & quelques soldats Crétois.

EUDAIMONIE, *Eudaimonia*, Εὐδαιμονία, nom que les Grecs donnoient à la déesse appelée Félicité par les Latins. *Voyez* Félicité.

EUDAMIDAS, *Eudamidas*, Εὐδαμίδας, (b) Corinthien,

qui, en mourant, fit un testament qui sembleroit ridicule à tout autre qu'à un ami; car, n'ayant pour tout bien que deux amis, nommés l'un Charixene, l'autre Arétée, il laissa à l'un de nourrir sa mere, & à l'autre de marier sa fille; & Charixene étant mort cinq jours après, soit de regret, ou autrement, Arétée qui restoit, exécuta la commission de tous les deux; car, ils étoient substitués l'un à l'autre; & pour rendre son action plus illustre, il maria la fille de son ami & la sienne en un même jour, & leur donna à toutes deux un même mariage. Quant à la mere, il la nourrit jusqu'à la mort, quoique le peuple criât que le défunt avoit trouvé le secret d'hériter après la mort de son ami.

EUDAMIDAS, *Eudamidas*, Εὐδαμίδας, (c) capitaine Lacédémonien. L'an 382 avant l'Ère Chrétienne, les Lacédémoniens ayant déclaré la guerre aux Olynthiens firent partir leurs troupes sous la conduite d'Eudamidas, qui obtint des Éphores que Phébidas son frere commanderoit celles qui devoient bientôt suivre, & se joindre aux siennes. Quand Eudamidas fut arrivé dans cette partie de la Macédoine qui étoit aussi appelée la Thrace, il mit des garnisons dans les places qui eurent recours à lui, s'empa-

(a) Tit. Liv. L. XLIV. c. 43. Plot. T. I. p. 266.

(b) Lucian, T. II. p. 68. & seq.

(c) Xenoph. p. 556. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 333.

ra de Potidée, ville alliée des Olynthiens, qui se rendirent sans faire de défense, & commença la guerre contre Olynthe, mais lentement, comme il convenoit à un Général qui n'avoit pas encore réuni toutes ses troupes.

EUDAMIDAS, *Eudamidas*, *Εὐδαμίδας*, (a) étoit, selon Pausanias, fils d'Archidame, roi de Lacédémone, & frere d'Agis. Il succéda à son frere qui fut tué dans le combat livré par Antipater, Général d'armée d'Alexandre, aux troupes des Lacédémoniens, la première année de la 114.^e Olympiade, 324 ans avant Jésus-Christ. Eudamidas fut pere d'un autre Agis, qui eut pour fils Eurydamidas.

Selon Polybe, auteur digne de foi en matière d'Histoire, cet Eudamidas fut pere d'Archidame, quatrième du nom, qui au rapport de Plutarque, eut pour fils un autre Eudamidas, dont naquit Agis, troisième du nom. A cet Agis succéda Eurydamidas, que Cléomène fit empoisonner.

EUDAMUS, *Eudamus*, *Εὐδάμου*, (b) officier qui commandoit les éléphants d'Eumene. Cet officier, ayant été informé d'un complot qui se tramoit contre Eumene, alla sur le champ lui en donner avis, non par aucune bonne volonté qu'il

eût pour lui, ni pour l'obliger; mais uniquement par la crainte où il étoit de perdre l'argent qu'il lui avoit prêté. Eumene le remercia & le loua extrêmement de son affection & de sa fidélité; & rentrant dans sa tente, il dit à ses amis, qu'il n'étoit pas au milieu d'une armée d'hommes, mais au milieu d'une armée de bêtes féroces.

EUDEMONE, *Eudamon*, (c) *Εὐδαίμων* c'est-à-dire, Heureux, surnom qu'on donna au second Prince de la famille des Battrés, au rapport de Plutarque.

EUDEMONE, *Eudamon*, (d) *Εὐδαίμων*, lieutenant d'Alexandre le Grand. Ce Prince l'établit chef des Thraces, en la place de Philippe, qui avoit été assassiné.

EUDEMUS, *Eudemus*, (e) Il y a des éditions de Quinte-Curce qui lisent ainsi ce nom. Les autres portent Charideme, que l'Historien qualifie Athénien, parce que ceux d'Athènes lui avoient accordé le droit de bourgeoisie. Voyez Charideme.

EUDEMUS, *Eudemus*, (f) *Εὐδῆμος*, Philosophe de l'île de Chypre, sur la mort duquel Aristote composa son dialogue de l'Ame, se joignit à Dion pour délivrer la Sicile de la tyrannie de Denys.

EUDEMUS, *Eudemus*, (g)

(a) Paus. p. 178. Plut. T. I. p. 796.

(b) Plut. T. I. p. 593.

(c) Plut. T. I. p. 218.

(d) Q. Curt. L. I. c. 1.

(e) Q. Curt. L. III. c. 2.

(f) Plut. T. I. p. 967.

(g) Plut. T. I. p. 830.

E'υδνωος, de la ville de Pergame, après la mort d'Attale Philopator, apporta à Rome le testament de ce Prince, qui avoit institué le peuple Romain son héritier.

EUDÉMUS, *Eudemus*, (a) **E'υδνωος**, médecin & confident de Liville, fut associé à un complot formé par cette Princesse & par Séjan, contre les jours de Drusus; & il prêta pour un crime détestable le ministère de son art, qui lui donnoit chez Liville des entrées fréquentes & non sujettes à soupçon. On fit donc prendre à Drusus un poison qui n'agit que lentement; ce qui trompa Tibère, qui crut qu'il étoit mort de maladie naturelle. Et ce ne fut que plusieurs années après, qu'on découvrit l'horrible mystère. Eudémus, appliqué à la question, avoua tout.

EUDERCE, *Eudercus*, (b) **E'υδερκευς**, certain homme dont parle Demosthène dans sa harangue contre Aristocrate.

EUDÉUS, *Eudeus*, (c) **E'υδαρευς**, officier du roi Persée, & l'un des gardes du trésor de ce Prince. Voyez Euctus.

EUDIANAX, *Eudianax*, (d) **E'υδιανας**, pere de Nyctérion. Ce sont deux personnages feints d'un Dialogue de Lucien.

EUDICUS, *Eudicus*, (e) **E'υδικος**, le dernier des Epho-

res de Sparte, pendant la guerre du Péloponnèse.

EUDICUS, *Eudicus*, (f) **E'υδικος**, l'un des lieutenans de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Il contribua à soumettre la Thessalie aux Macédo-niens.

EUDIÉRU, *Eudieru*, (g) nom que Tite-Live donne à une tour. Pour pouvoir se former une idée de la situation de cette tour, il faut observer que les Romains étant campés entre Azore & Dolique, dans la Per-rhébie, & voulant passer de là dans la Macédoine, envoyèrent devant un corps de troupes de quarante mille hommes, & que ces troupes, à cause de la difficulté des chemins, n'ayant fait que cinq lieues en deux jours, camperent autour d'un lieu qu'on appelloit la tour d'Eudiéru. On voit par ce récit, que ce lieu n'étoit qu'à cinq lieues, ou comme porte le texte, qu'à quinze milles d'Azore & de Dolique.

Au reste, l'endroit où Tite-Live fait mention d'Eudiéru, est fort défectueux; & si ce mot n'a point souffert lui-même d'altération, il pourroit être dérivé de *σιερός*, qui signifie humide. C'est pourquoi, la tour d'Eudiéru aura été ainsi appelée à cause de la douceur & de la bonté des eaux.

(a) Tacit. Annal. L. IV. c. 3. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 523 524. 561.

(b) Demost. Orat. in Aristocr. p. 758.

(c) Plut. T. I. p. 267.

(d) Lucian. T. I. p. 719.

(e) Xenoph. p. 462.

(f) Freinsh. suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.

(g) Tit. Liv. L. XLIV. c. 2, 3.

EUDOCIE, ou **EUDOXIE**, *Eudōcia*, *Eudoxia*. Voyez Athénaïs.

EUDORE, *Eudora*, (a) nom qui fut attribué à l'une des Néréides. Ce fut aussi le nom d'une nymphe Océanide. Une des Hyades porta encore le même nom.

EUDORUS, *Eudorus*, (b) *Εὐδωρος*, fils de Polymele & de Mercure. Phylas, pere de Polymele, l'ayant retiré dans son palais, prit soin de son éducation, l'aima tendrement, & le fit élever comme son propre fils. Ce fut depuis un des capitaines Grecs qui allerent au siège de Troye.

EUDOSSES, *Eudosses*, (c) peuple de Germanie, compris entre les Sueves septentrionaux. Ils habitoient la partie de la Poméranie où sont les villes de Stralsund & de Bar, c'est-à-dire, la partie la plus occidentale. Le temple de Herthe si révéré des Germains, rendoit leur pays célèbre. Il étoit dans une île de la mer Baltique, & cette île étoit commune à sept peuples. Bunitium, que tous les Géographes expliquent par Stralsund, étoit leur principale retraite.

EUDOXE, *Eudoxus*, (d) *Εὐδοξος*, fils d'Eschine, naquit à Cnide, & vivoit sous la 97.^e

Olympiade, vers l'an 392 avant Jésus-Christ. Il fut astrologue, géometre, médecin & législateur, & apprit la géométrie sous Archytas, & la médecine sous Philistion de Sicile. Sotion, dans ses successions, dit qu'il fut aussi auditeur de Platon. Après avoir reçu quelque tems les leçons de ce dernier, il ne fut pas satisfait de ce qui s'enseignoit sur l'astronomie dans les écoles d'Athènes. Il alla donc en Égypte puiser cette source, & ayant obtenu une lettre de recommandation d'Agésilaüs, roi de Lacédémone, à Néclanébus, roi d'Égypte, il demeura seize mois avec les astronomes de ce pays-là, pour profiter de leurs conférences. A son retour, il composa plusieurs livres d'astronomie, & entr'autres la description des Constellations qu'Aratus mit en vers quelque tems après par l'ordre d'Antigonus.

On attribue les hypothèses suivantes à Eudoxe. Il supposa, 1.^o que la terre étant immobile au centre du monde, les planètes & les étoiles étoient emportées au tour d'elle d'orient en occident, par un mouvement général, dont la révolution s'achevoit en vingt-quatre heures.

2.^o Que chaque planète étoit

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 71, 72. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. III. p. 460.

(b) Homer. Iliad. L. XVI. v. 179. & seq.

(c) Tacit. de Morib. Germ. c. 4.

(d) Suid. T. I. p. 1072. Diog. Laërt.

p. 622. & seq. Strab. p. I. 390, 391, 392, 656. Plut. T. I. p. 305. Cicér. de Divinat. L. II. c. 87. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. p. 623. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. I. p. 12, 70. T. XVIII. p. 106.

attachée à un cercle particulier, qui l'emportoit en même tems dans un sens contraire ; c'est-à-dire, d'occident en orient, & la faisoit reculer d'une certaine quantité, pendant chaque révolution diurne, mais dans un autre plan que celui de l'équateur.

3.^o Que ce second cercle étoit emporté lui-même par un troisième, qui éloignoit d'abord les deux premiers du plan de l'écliptique du soleil, pour les en rapprocher en suite, ce qui causoit l'apparence du mouvement des planetes en latitude.

4.^o Enfin, Vénus, Mercure, Mars, Jupiter & Saturne avoient un quatrième mouvement, qui les portoit suivant leur éclipse, mais dans un sens contraire à celui de leur mouvement propre, & qui causoit les apparences de station, de rétrogradation & d'accélération. Ces cercles ou spheres étoient au nombre de vingt-six.

Euxode publia des Ephémérides, où l'année étoit distribuée en ses parties, suivant le cours du soleil & des planetes, & pour cela il est appelé par Cicéron, par Strabon & par Aulu-Gelle, le pere & l'inventeur des fastes. Lucain dit, en parlant de soi à la manière des Poëtes, c'est-à-dire, avec beaucoup de suffisance :

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 148.

(b) Paus. p. 105, 106. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 308, 309.

Nec meus Eudoxi vincetur fastibus annus.

La patrie d'Eudoxe lui fut redevable de plusieurs loix qu'il fit pour elle. Ce Philosophe mourut, à ce qu'on croit, en la 107.^e Olympiade, vers l'an 352 avant J. C. Il laissa trois filles, que Suidas nomme Aëlis, Delphis & Philtis.

EV

EVE. Voyez Heve.

EVÉDORACHUS, EVÉDORESCHUS, EVEDORISCHUS, *Evedorachus, Evedoreschus, Evedorischus*, (a) régna dix-huit sars dans l'opinion des Chaldéens.

EVÉMÉRION, *Evemerion*, *Εὐαμερίων*. (b) étoit un héros, à qui les Sicyoniens rendoient tous les jours après le coucher du soleil des honneurs divins. Cet Evémérion, suivant la conjecture de Pausanias, étoit le même que les Pergaméniens, autorisés par un certain oracle, nommoient Téléphore, & les Épidauriens Acésius. Pour se conformer au texte Grec, il faudroit lire Evamérion.

EVÉMON, *Evamon*, (c) *Εὐαίμων*, fut pere d'Eurypyle, l'un des capitaines Grecs qui partirent pour le siège de Troie.

EVÉNOR, *Evenor*, (d) pere de Léocrite, selon Homère dans son Odyssée.

(c) Homer. Iliad. L. II. v. 243. L. V. v. 76.

(d) Homer. Odyss. L. XXII. v. 194.

EVENTUS. *Voyez* Bon Succès.

EVÉNUS, *Evenus*, (a) *Εὐνός*, fleuve de l'Asie mineure dans l'Éolide. Plin. dit que les villes de Lynesse & de Milet, qui ne subsistoient déjà plus de son tems, avoient été sur ses bords; & Strabon assure que les habitans d'Adramytte faisoient venir l'eau de ce fleuve par des canaux. Il se déchargeoit dans la mer Égée à Pitane.

EVÉNUS, *Evenus*, (b) *Εὐνός*, fleuve de Grece dans l'Étolie, s'appelloit autrefois Lycormas, selon Strabon. Il avoit sa source au mont Othrys, suivant la carte de la Grece par M. d'Anville, & se rendoit dans la mer Ionienne, vers l'endroit où commençoit le golfe de Corinthe. On voyoit sur les bords de ce fleuve la célèbre ville de Calydon, & à son embouchure la ville de Chalcis. Il séparoit la province qui portoit proprement le nom d'Étolie, & qui pour cela étoit nommée *Ætolia vetus*, d'avec l'Étolie ajoutée, ou les conquêtes des Étoliens. C'est aujourd'hui la rivière de *Fidari*, que quelques-uns nomment *Lafidari*, confondant l'article avec le nom.

EVÉNUS, *Evenus*, (c) *Εὐνός*, fils de Sélépius, fut pere

de Mynes & d'Epistrophus, deux héros qui furent tués par Achille.

EVÉNUS, *Evenus*, (d) *Εὐνός*, pere de Marpessé, qui fut mariée à Idas. Telle est la tradition qu'Homère a suivie. Il y en a une autre différente de celle-là, comme on peut le voir dans l'article suivant.

EVÉNUS, *Euenus*, *Εὐνός*, fils de Mars, & roi d'Étolie. Ce Prince fut, dit-on, si piqué d'avoir été vaincu à la course par Idas, qui lui avoit promis Marpessé sa fille, s'il remportoit la victoire, qu'il se précipita dans un fleuve qu'on appella depuis Evénus. *Voyez* l'article suivant.

EVÉNUS, *Evenus*, (e) *Εὐνός*, poète Élégiacque, qui étoit de Paros. On sçait qu'il fleurit vers la 91.^e Olympiade, parce qu'il eut pour disciple l'historien Philistus, qui favorisa le parti du premier Denys. Eratosthène & Suidas font mention d'un autre Evénus, aussi de Paros, & poète Élégiacque, mais plus ancien. C'est apparemment celui-ci, qui, désespérant d'atteindre le ravisseur de sa fille, qu'il avoit poursuivi jusques sur les bords du Lycormas, se précipita dans ce fleuve, & lui donna son nom. Quoi qu'il en soit, de cette histoire, qui est contredite par Porphyre & par

(a) Plin. Tom. I. pag. 281. Strab. p. 614.

(b) Strab. pag. 327, 335, 336, 450. Plin. T. I. p. 192. Diod. Sicul. p. 168.

(c) Homér. Iliad. L. II. 199, 200.

(d) Homér. Iliad. L. IX. v. 553.

(e) Suid. Tom. I. pag. 1074, 1075. Mem. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. VII. p. 375, 376.

Eustathe, l'ancien Evénus est le moins célèbre du côté de la poésie; & c'est au second que l'on attribue les divers fragmens qui ont passé jusqu'à nous sous le nom d'Evénus.

Quoique ces fragmens soient trop peu considérables pour en rien conclure de son mérite, on n'a pas laissé quelquefois de l'exalter; soit parce que Philippe de Thessalonique, qui après Méléagre a travaillé au recueil de l'Anthologie, a assigné le laurier à Evénus; soit parce que Socrate interrogé pourquoi dans sa prison il s'étoit appliqué à la poésie, lui qui jusques-là ne s'y étoit jamais exercé, répondit qu'en cela il n'avoit point voulu se montrer le rival d'Evénus, dont il connoissoit la supériorité. Mais, en lisant attentivement le Phédon, on s'aperçoit bientôt que cet éloge est un éloge ironique, & que Socrate, dans ce dialogue, ne fait d'Evénus qu'un Sophiste ennemi de la vraie Philosophie, comme dans le Phédrus, il en fait un poète médiocre, qui avoit seulement mis en vers certaines règles du genre judiciaire, desquelles il étoit l'inventeur.

Pour son caractère, on en peut juger par ces mots d'Arrien, sur Epictète. *Au lieu de Chrysippe & de Zénon, vous avez lu Aristide & Evénus; n'avez-vous rien perdu à cette lecture?* Nous savons d'ailleurs par

Artémidore, qu'Evénus avoit composé des Eroriques, & qu'il les dédia à un certain Eunomus.

On remarque que dans l'Anonyme imprimé à la suite de Censorin, au lieu de *Evehemerus*, qui s'y lit encore aujourd'hui, les manuscrits portent *Eurestus*, qu'il étoit bien plus naturel de changer en *Evenus*, d'autant mieux, qu'excepté Giraldus & quelques autres modernes que l'ont suivi, nul Auteur ne fait un poète d'Evéhémere.

EVÉON, *Evaon*, (a) *Evaion*, certain personnage, dont parle Démostène dans sa harangue contre Midias.

ÈVEQUE, *Episcopus*, *Ἐπίσκοπος*, prélat du premier ordre, qui est chargé en particulier de la conduite d'un diocèse, pour le spirituel, & qui, conjointement avec les autres Prélats, participe au gouvernement de l'Eglise universelle.

Sous le terme d'Evêques sont aussi compris les Archevêques, les Primats, Patriarches, & le Pape même, lesquels sont tous des Evêques, & ne sont distingués par un titre particulier des simples Evêques, qu'à cause qu'ils sont les premiers dans l'ordre de l'Episcopat, dans lequel y a plusieurs degrés différens par rapport à la Hiérarchie de l'Eglise, quoique par rapport à l'ordre, les Evêques aient tous le même pouvoir chacun dans leur diocèse.

(a) Demost. Orat. in Mid. p. 614.

Le titre d'Évêque vient du Grec *Επισκοπος*, & signifie *surveillant* ou *inspecteur*. C'est un terme emprunté des Payens ; car, les Grecs appelloient ainsi ceux qu'ils envoyaient dans leurs provinces, pour voir si tout y étoit dans l'ordre.

Les Latins appelloient aussi *Episcopus* ceux qui étoient inspecteurs & visiteurs du pain & des vivres ; Cicéron avoit eu cette charge, *Episcopus oræ campaniæ*.

Les premiers Chrétiens emprunterent donc du gouvernement civil le terme d'Évêques, pour désigner leurs Gouverneurs spirituels ; & ils appellerent diocèse la province gouvernée par un Évêque, de même qu'on appelloit alors de ce nom le gouvernement civil de chaque province.

Le nom d'Évêque a été donné par Saint Pierre à Jesus-Christ ; il étoit aussi quelquefois appliqué à tous les Prêtres en général, & même aux Laïcs peres de famille.

Mais, depuis long-tems, suivant l'usage de l'Eglise, ce nom est demeuré propre aux Prélats du premier ordre, qui ont succédé aux Apôtres, lesquels furent les premiers Évêques institués par J. C.

On les appelle aussi *Ordinaires*, parce que leurs droits de juridiction & de collation pour les bénéfices leur appartiennent de leur chef, *ex jure ordinario*, c'est-à-dire, *suivant le droit commun*.

Les Évêques sont les Vicaires de Jesus-Christ, les successeurs des Apôtres & les Princes des Prêtres ; ils possèdent la plénitude & la perfection du sacerdoce, dont Jesus-Christ a été revêtu par son Pere ; de sorte que quand un Évêque communique quelque portion de son pouvoir à des Ministres inférieurs, il conserve toujours la suprême juridiction & la souveraine éminence dans les fonctions hiérarchiques.

Ils sont les premiers Pasteurs de l'Eglise, établis pour la sanctification des hommes, étant les successeurs de ceux auxquels Jesus-Christ a dit : *Allez, prêchez à toutes les nations, en leur enseignant à garder tout ce que je vous ai dit*.

Il appartient à chacun d'eux d'ordonner dans son diocèse les Ministres des autels, de confier le soin des âmes aux Pasteurs qui doivent travailler sous leurs ordres ; c'est pourquoi, ils doivent, suivant le droit commun, avoir l'institution des bénéfices & la disposition de toutes les dignités ecclésiastiques.

Chaque Évêque exerce seul la juridiction spirituelle sur le troupeau qui lui est confié, & tous ensemble ils gouvernent l'Eglise.

La dignité des Évêques est très-respectable, puisque leur institution est divine, leurs fonctions sacrées, & leur succession non interrompue. L'épiscopat est le plus ancien & le plus éminent

éminent de tous les bénéfices ; c'est la source de tous les ordres & de toutes les autres fonctions ecclésiastiques.

Jésus-Christ dit, en parlant des Apôtres, leurs prédécesseurs, *que, qui les écoute, l'écoute; & que, qui les méprise, le méprise.*

Ils sont les Pères & les premiers Docteurs de l'Eglise, auxquels toute puissance a été donnée dans le ciel & sur la terre, pour lier & délier en tout ce qui a rapport au spirituel.

Les Apôtres, ayant prêché l'Evangile dans de grandes villes, y établissoient des Evêques, pour instruire & fortifier les fideles, travailler à en augmenter le nombre, gouverner ces Eglises naissantes, & pour établir d'autres Evêques dans les villes voisines, quand il y auroit assez de Chrétiens pour leur donner un Pasteur particulier. *Je vous ai laissé à Crete*, dit Saint Paul à Tite, *afin que vous gouverniez le troupeau de Jésus-Christ, & que vous établissiez des Prêtres dans les villes où la foi se répandra.* Par le terme de *Prêtres*, il entend en cet endroit les Evêques, ainsi que la suite de la lettre le prouve.

Le nombre des Evêques s'est ainsi multiplié à mesure que la religion Chrétienne a fait des progrès. Pendant les premiers siècles de l'Eglise, c'étoient les Evêques des villes voisines qui en établissoient de nouveaux dans les villes où ils le croyoient nécessaire; mais, depuis huit

Tom. XVI,

ou neuf cens ans, il ne s'est guère fait d'établissement de nouveaux Evêchés sans l'autorité du Pape. Il faut aussi entendre les autres parties intéressées, & en France, il faut que l'autorité du Roi intervienne.

Le Pape, comme successeur de Saint Pierre, est le premier des Evêques; la prééminence qu'il a sur eux est d'institution divine. Les autres Evêques sont tous successeurs des Apôtres; mais, les distinctions qui ont été établies entr'eux par rapport aux titres de *Patriarches*, de *Primats* & de *Métropolitains*, sont de droit Ecclésiastique.

Saint Paul, dans son Epître à Timothée, dit que, *Si quis Episcopatum desiderat, bonum opus desiderat.* Les Evêchés n'étoient alors considérés que comme une charge très-pesante; il n'y avoit ni honneurs ni richesses attachés à cette place; ainsi, l'ambition, ni l'intérêt ne les faisoient point rechercher; plusieurs, par un esprit d'humilité, se cachotent, lorsqu'on les venoit chercher pour être Evêques.

A l'égard des qualités que Saint Paul désire dans un Evêque: *Oportet*, dit-il, *Episcopum irreprehensibilem esse, unius uxoris virum, sobrium, castum, ornatum, prudentem, pudicum, hospitalem, doctorem, non violentum, non percussorem, sed modestum; non litigiosum, non cupidum, sed suæ domui benè præpositum, filios habentem subditos cum omni castitate.*

Z

Ces termes, *uniū uxoris virum*, signifient qu'il falloit n'avoir été marié qu'une fois, parce que l'on n'ordonnoit point de bigames; d'autres entendent par-là que l'Évêque ne doit avoir qu'une seule épouse.

C'est une tradition de l'Église, que depuis l'Ascension de Notre-Seigneur, les Apôtres vécurent dans le célibat; on élevoit cependant souvent à l'épiscopat & à la prêtrise des hommes mariés. Ils étoient obligés dès-lors, ainsi que les diacres, de vivre en continence, & de ne plus regarder leurs femmes que comme leurs sœurs. La discipline de l'Église Latine n'a jamais varié sur cet article. Les femmes d'Évêques se trouvent nommées dans quelques anciens écrits, *Episcopa*, à cause de la dignité de leurs maris.

Mais, peu à peu, dans l'Église Latine, on ne choisit plus d'Évêques qui fussent actuellement mariés, & telle est encore la discipline présente de l'Église Latine; on n'admet pas à l'épiscopat, non plus qu'à la prêtrise, celui qui aura été marié deux fois.

Dans les Églises Schismatiques, telles que l'Église Grecque, les Évêques & les Prêtres sont mariés.

On trouve dans l'Histoire Ecclésiastique, plusieurs exemples de Prélats qui furent

élus entre les Laïcs, tels que Saint Nicolas & Saint Ambroise; mais, ces élections n'étoient approuvées que quand l'humilité de ceux que l'on choisissoit pour Pasteurs, étoit si universellement reconnue, qu'on n'avoit pas lieu de craindre qu'ils s'enorgueillissent de leur dignité; & bien-tôt on n'en choisit plus qu'entre les clercs.

Les Évêques doivent, suivant le Concile de Trente, être nés en légitime mariage, & recommandables en mœurs & en science; ce Concile veut aussi qu'ils soient âgés de trente ans; mais en France, il suffit, suivant le Concordat, d'avoir vingt-sept ans commencés. On trouve quelques exemples d'Évêques qui furent nommés étant encore fort jeunes. Le Comte Héribert, oncle de Hugues Capet, fut nommé à l'Archevêché de Reims, son fils, qui n'étoit âgé que de cinq ans; ce qui fut confirmé par le Pape Jean X. Ces exemples singuliers ne doivent point être tirés à conséquence.

EVERCA, *Everca*, (a) l'un des principaux d'entre les Thébains, fut mis à mort par Persée, parce qu'il avoit parlé un peu trop librement contre lui dans l'assemblée de sa nation, & avoit déclaré qu'il informeroit les Romains de tout ce qui se passoit.

EVERÈS, *Everes*, (b) l'un des fils de Pterélas, fut le seul

(a) Tit. Liv. L. XLII. c. 13.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 5.

de ses freres qui ne périt pas dans un combat contre les fils d'Electryon. On lui avoit confié la garde des vaisseaux, & ce fut ce qui lui sauva la vie. Car, s'il se fût trouvé au combat, il y a apparence qu'il y seroit péri comme ses freres.

EVERÈS, *Everes*, (a) fils d'Hercule & de Parthénopée, fille de Stymphale.

EVERGETES, *Evergetes*, (b) *Εὐεργέτης*, peuples d'Asie, qui avoient leurs habitations dans le voisinage de la Drangiane. Au lieu d'*Evergetes*, on lisoit autrefois dans Plin *Argetes*, auquel le P. Hardouin a substitué le vrai nom, sur l'autorité de Strabon, qui dit qu'Alexandre le Grand, sortant de la Drangiane, alla chez les Evergetes. Or, Plin, à l'endroit cité, joint ensemble les Drangiains & les Evergetes, ce qui est d'autant plus remarquable en cet endroit, qu'il ne suit point l'ordre alphabétique, qu'il affecte quelquefois.

Les Anciens conviennent que ce fut Cyrus qui leur donna le nom d'Evergetes, c'est-à-dire, un nom équivalent; car, ce mot est Grec, & exprime dans cette langue celui d'*Orosanga* dont se servoient les Perses, & tous deux signifient en François *bien-faisans* & *bien-faiteurs*. Diodore de Sicile dit que Cyrus, celui qui transporta aux Perses l'empire des Medes, s'étant engagé

dans un désert, où les vivres venant à manquer, la famine fut si affreuse dans son armée, que les soldats étoient réduits à se nourrir de la chair de leurs camarades; les Arimaspes lui amenèrent trente mille chariots de vivres, & que ce secours inespéré ayant sauvé l'armée, Cyrus, par reconnoissance, voulut qu'à l'avenir ils fussent exempts de toutes sortes de tributs, les combla de marques de sa libéralité, & leur changea leur ancien nom d'Arimaspes en celui d'Evergetes. Alexandre, étant arrivé chez eux, éprouva à son tour leur honnêteté, & leur marque de gratitude. Strabon dit de même, mais sans marquer aucune circonstance, qu'Alexandre passa du païs des Drangiains à celui des Evergetes; Justin s'accorde avec lui sur ce point; & Arrien dit aussi qu'on les nomma Evergetes, parce qu'ils lui avoient fait plaisir; mais, il prétend qu'ils se nommoient auparavant *Agriaspes*; ce qui peut être une faute des copistes, qu'il a été d'autant plus facile de faire, que ces deux mots ne diffèrent que par la transposition & le changement de quelques lettres.

EVERGETES, *Evergetes*, *Εὐεργέτης*, (c) surnom, qui devint propre à plusieurs Princes, & qui signifie *bien-faisant*, *bien-faiteur*, comme on l'a dit dans l'article précédent.

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 64.

(b) Plin. T. I. p. 335. Diod. Sicul.

pag. 605. Strab. p. 724. Just. L. XII, c. 5.

(c) Plut. T. I. p. 218.

Cette épithète fut d'abord donnée par les Anciens à leurs Princes, pour quelques bienfaits insignes, envers les hommes ou les Dieux. Dans la suite, cet éloge d'Evergetes fut affecté par quelques-uns pour se distinguer de ceux qui portoient un même nom. Les rois d'Égypte ont presque tous porté le nom de Ptolémée, avec des surnoms; & le troisième prit le surnom d'Evergetes, afin d'être distingué de son père & de son ayeul. La raison de cela, dit Saint Jérôme, fut que ce Prince ayant fait une expédition militaire en Syrie, & à Babylone, rapporta en Égypte, parmi les dépouilles de ses ennemis, les vases sacrés & les idoles des Dieux que Cambyse avoit emportés d'Égypte en Perse. A son exemple, un de ses petits-fils, septième roi d'Égypte, appelé par dérision *Physeon*, c'est-à-dire, *ventru*, & qui étoit le plus méchant de tous les Rois qui eussent régné en Égypte, voulut néanmoins être appelé Evergetes II; mais ceux d'Alexandrie l'appellerent au contraire *Kakergetes*, c'est-à-dire, *mal-faisant*, à cause de ses horribles cruautés. Les rois de Syrie entre autres ont fort affecté ce surnom. Lorsque les Romains se furent rendus maîtres de la Grece, les Grecs donnerent le même titre aux Empereurs; &, dans plusieurs

médailles anciennes, on voit que le nom d'Evergetes est souvent donné aux Princes & aux Souverains.

EVERGUS, *Evergus*, (a) *Ἐβεργος*, Athénien, dont il est parle dans la harangue de Démosthène contre Panténétus.

EVESPÉRIDES, ou EVESPÉRITES, *Evesperida*, *Evesperita*, *Ἐβσπερίδαι*, *Ἐβσπερίται*, (b) peuples de Libye. Leurs terres étoient fort bonnes. Dans les meilleures années elles rendoient le centuple. Les Evespérides étoient voisins des Aufchises, selon Hérodote. Thucydide fait mention des Evespérides.

EVESPÉRIS, ou EVESPÉRIDES, *Evesperis*, *Evesperides*, *Ἐβσπερίς*, *Ἐβσπερίδες*. (c) Ce fut le premier & le véritable nom de la ville de Bérénice, dans la Pentapole. C'est par erreur, qu'à l'article de cette ville on lit ce nom Hespéris ou Hespérides. Il faut lire Evespéris ou Evespérides, car c'est ainsi qu'on le trouve écrit dans Hérodote. Il est vrai que cet Auteur, comme on le voit dans l'article précédent, semble plutôt faire de ce nom un nom de peuple, qu'un nom de ville; mais, rien n'empêche que cette nation n'eût une ville qui fût appelée de leur nom.

EVESPÉRITES, *Evesperita*, *Ἐβσπερίται*. Voyez Evespérides.

(a) Demosth. Omt in Pantzn. p. 987. & seq.

(b) Herod. L. IV. c. 171, 198, 204.

Thucyd. p. 537.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 32, 33.

EUGANÉENS, *Euganei* (a) peuples d'Italie, selon Tite-Live. Cet Auteur leur assigne une demeure différente de celle qu'ils eurent dans la suite. Voici le passage: » On peut assurer » qu'Anténor, après avoir es- » luyé diverses aventures, se » mit à la tête d'une troupe » d'Hénètes, qu'une sédition » avoit chassés de la Paphla- » gonie, & qui ayant perdu » leur roi Pylémenes à Troye, » cherchoient un autre chef, » qui pût leur procurer un nou- » vel établissement; qu'il péné- » tra avec eux jusques dans » le fond du golfe Adriatique; » & qu'après avoir chassé les » Euganéens qui habitoient » entre la mer & les Alpes, il » s'empara de cette contrée » avec les Hénètes, & ceux » des Troyens qui avoient suivi » sa fortune; qu'enfin, il don- » na le nom de Troye à la pre- » mière terre & au premier » bourg qu'il occupa, & celui » de Vénètes aux deux na- » tions qu'il avoit amenées avec » lui, & dont il ne fit qu'un » peuple. »

On voit par ce passage, pourquoi les Poètes donnent souvent au pays des Vénètes en général, le nom des Euganéens ses anciens possesseurs. Silius dit :

*Tum Trojana manus, tellure anti-
quitus orti*

*Euganea, profugitque sacris An-
tenoris oris.*

Martial dit :

*Quæque Antenoreo Dryadum pul-
cherrima Fauno,*

*Nupsit ad Euganeos sola puella
lacus.*

Sidoine Apollinaire dit :

Quidquid in ævum,

*Mittunt Euganeis Patavina volumi-
na chartis.*

Mais, comme cette migration est fort ancienne, il n'y a guère que les Poètes qui aient entendu par ce nom l'ancienne demeure de ce peuple, qui l'ayant perdue, se jeta dans les Alpes, & s'établit entre l'Adige & le lac de Côme.

Pline dit que les Euganéens avoient le droit du *Latium*, c'est-à-dire, les mêmes droits que cette province. Il nous apprend aussi que Caton leur attribuoit trente-quatre villes. Le même Pline ajoute qu'ils tiroient leur nom des avantages de leur naissance; en effet, selon le P. Hardouin, *εὐγενής*, ou *εὐγενής*, signifie *bien nés*. Les *Triumpilini*, dont le pays est aujourd'hui la vallée de *Troppia*, & les *Camuni*, qui occupoient la vallée de *Camonica*, faisoient partie de ce peuple. Ils bâtirent

(a) Tit. Liv., L. I. c. 1. Plin. Tom. I. p. 175. Sili. Ital. L. VIII. v. 604, 605. Martial. L. IV. Epigr. 25.

la ville de Vérone ; mais , il y a bien de l'apparence que le nom de leur capitale s'est conservé dans celui de *Lucano*, sur le lac du même nom , entre le Majeur , *Maggiore* , & celui de Côme.

EUGÉNEIA, *Eugeneia*, *Evyntia*, nom que les Grecs donnoient à la noblesse. *Voyez* Noblesse.

EUGÉNIUM, *Eugenium*, (a) ville d'Illyrie , au rapport de Tite-Live. Elle fut cédée aux Romains par un traité de paix , conclu l'an 205 avant Jésus-Christ , entre ce peuple & Philippe , roi de Macédoine.

EUGÉRIE, *Eugeria*, déesse à qui les dames Romaines sacrifioient , pour être préservées d'accidens pendant leur grossesse.

EUGRAPHUS, *Eugraphus*. (b) L'épithaphe d'une ancienne urne porte que cette urne a été faite par Eugraphus pour Apate sa mere & pour Eugraphus , petit - fils d'Apate.

E V

EVHÉMERE, *Evhemerus*, *Ἐβήμερος*, (c) auteur sur la patrie duquel les sentimens sont partagés. Polybe le fait Messénien ; & Plutarque , Tégéate. Il étoit de l'isle de Cos , selon Athénée ; si l'on en croit Arnobe , il avoit vu le jour à Agrigente. Rien

donc de plus incertain que le lieu de sa naissance , & il a cela de commun avec Homère ; à cette différence près , que la plupart des villes Grecques , flattées de la réputation du dernier , se disputèrent à l'envi la gloire d'avoir produit un Poète si fameux. Il n'en étoit pas de même d'Evhémère ; aucune d'elles ne voulut avouer un homme dont les écrits détruisoient entièrement la religion dominante.

Dans cette diversité d'opinions , on se rangeroit volontiers du côté de Polybe , parce qu'il étoit moins éloigné , que ni Plutarque ni les autres du tems auquel vivoit Evhémère. Mais , comme il y avoit deux villes appelées *Messénie* , l'une dans le Péloponnèse , & l'autre dans la Sicile , on ne sçait à laquelle des deux appartenait Evhémère. Les Anciens ne s'expliquent point là-dessus , & à peine ont-ils daigné instruire la postérité de quelques circonstances , qui concernent la vie d'Evhémère. Il étoit contemporain de Cassandre , roi de Macédoine. Diodore de Sicile le dit en termes formels ; & il ajoute que ce Prince honoroit Evhémère de son amitié. Il le chargea d'affaires importantes ; & à sa sollicitation , il entreprit de longs & pénibles voyages.

(a) Tit. Liv. L. XXIX. c. 12.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 84.

(c) Cicér. de Natur. Deor. L. I. c. 120. Strab. p. 102 , 299. Athen. p. 658.

Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 376. Tom. VIII. p. 107. & suiv. T. XV. p. 265. & suiv. T. XVI. p. 61. & suiv.

S'étant embarqué par ses ordres dans un des ports de l'Arabie heureuse, après plusieurs jours de navigation sur l'Océan, il découvrit une île qui se nommoit *Panchée*; les habitans en étoient fort opulens, & parmi eux il y avoit des Crétois, qui, quoique venus autrefois à la suite de Jupiter, conservoient encore quelques vestiges de leur langue maternelle. A soixante stades de la capitale, se voyoit un temple digne par ses immenses richesses de la grandeur & de la majesté du souverain des Dieux que l'on y adoroit. Une colonne d'or en faisoit le principal ornement, moins toutefois par le prix de la matière, que par la singularité des événemens dont le monument en question étoit dépositaire. On y trouvoit les vies de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, de Diane & d'Apollon. Toutes ces vies avoient été écrites par Mercure; Evhémère du moins le vouloit persuader dans la préface de l'ouvrage dont nous allons rendre compte.

Un morceau publié sur des mémoires si respectables, devoit également curieux & intéressant; curieux, parce que tout y avoit les graces de la nouveauté, & intéressant, parce que, si vous en exceptez les incrédules de profession, personne ne pouvoit contester la certitude des faits que l'on y annonçoit. Il étoit intitulé *l'εὐαγγέλιον*, ou l'Histoire sacrée; & ce frontispi-

ce convenoit parfaitement à un ouvrage composé sur les inscriptions, que pendant le cours de ses voyages, Evhémère avoit découvertes en divers endroits consacrés au service des dieux. Voici comment s'en explique Lactance: » Evhémère de Mes-
» sene a donné une histoire de
» Jupiter, & des autres héros
» dont depuis on a fait des di-
» vinités, uniquement guidé
» par les titres & les inscrip-
» tions sacrées que lui avoient
» fournis les plus anciens tem-
» ples, & particulièrement ce-
» lui de Jupiter Triphylien. On
» y admiroit entr'autres choses
» une colonne d'or, où ce dieu
» lui-même, comme le titre
» l'indiquoit, avoit gravé les
» actions les plus éclatantes de
» son règne. « Circonstance, qui ne s'accorde pas avec les paroles de Diodore de Sicile, suivant le témoignage duquel le tout étoit de la façon de Mercure; & Diodore de Sicile paroît plus croyable, lui qui, à en juger par sa narration, avoit lu fort exactement les livres d'Evhémère.

Le dessein que notre Auteur s'y proposoit, étoit de faire voir, que Cœlus, Saturne, & le reste de ceux auxquels on avoit érigé des autels, ne différoient pas des autres mortels. Le monde alors étoit dans son enfance. Les premiers hommes ne se formoient pas des idées bien justes de la plupart des objets, & ces idées d'ailleurs étoient en très-petit nombre,

Hors d'état donc de faire un usage bien étendu de leur raison, de petites choses leur paraissent merveilleuses & surnaturelles; les vastes & rapides conquêtes des grands capitaines éblouirent des nations entières; il y en eut qui, plus sensibles aux bienfaits, ne purent voir sans étonnement, des Rois qui ne sembloient être montés sur le trône, que pour travailler au bonheur de leurs sujets, soit par l'utilité des découvertes, soit par la sagesse de leur gouvernement; & presque tous, comme de concert, crurent que des personnes qui leur étoient infiniment supérieures en talens, devoient cet avantage à une nature bien plus excellente que la leur. Tel étoit à peu près le système d'Evhémère sur l'origine de l'idolâtrie; ce que prouve clairement un passage de Cicéron dans le traité de la nature des dieux. Il nous apprend encore que ce même Écrivain, pour mettre son sentiment dans un plus beau jour, avoit marqué soigneusement les pais & les villes illustrées par les tombeaux de presque toutes les divinités, que les Poètes & les Théologiens ont honoré du titre pompeux d'immortels.

Evhémère ne s'en étoit pas tenu-là. Dans la vue de porter le dernier coup à la religion payenne, il n'avoit passé sous silence aucun de ces faits, qui pouvoient ouvrir les yeux au public sur le chapitre de tant

de dieux différens, adorés dans les villes & dans les provinces. Nous avons un exemple du peu de ménagement de notre Auteur à leur égard dans la personne de Cadmus, dont on sçait que la nombreuse postérité avoit peuplé le ciel. Il assuroit que cet étranger étoit un cuisinier du roi de Sidon, & que séduit par les charmes d'Harmonie, une des musiciennes de la cour, il l'avoit enlevée & conduite dans la Boëotie. Pareille généalogie ne feroit point honneur à Bacchus, qui d'ailleurs ne démentoit point par ses inclinations une origine si peu digne du rang éminent que lui avoit accordé parmi les dieux la trop crédule antiquité. Ce fragment d'Evhémère est rapporté par Athénée, qui l'avoit tiré du troisième livre de son histoire. Il ne seroit guère possible aujourd'hui de décider si le nombre en étoit plus considérable. On ne connoît aucuns monumens qui puissent là-dessus ouvrir le chemin à des conjectures solides & judicieuses.

Au reste, il seroit assez probable, qu'un passage que l'on trouve dans Sext. Empiricus, contient le commencement de cet ouvrage. Voici ce passage :
 » Lorsque les hommes, dit
 » Evhémère, surnommé l'*Athée*,
 » vivoient dans le désordre &
 » dans la confusion, ceux qui
 » surpassoient les autres en force & en prudence, les obligent à respecter leurs vœux; & aspirant toutefois à

» quelque chose de plus rele-
 » vé, ils se prétendirent revê-
 » tus de qualités divines & sur-
 » naturelles; aussi plusieurs en
 » firent les objets de leur cul-
 » te. « Tout le projet d'Evhé-
 » mere se trouve renfermé dans
 ce peu de mots; & il faut avouer
 que cet Écrivain ne pouvoit
 guère entrer en matière par
 un exorde qui convint mieux à
 son sujet. Il y avoit même de
 l'affectation dans ce début, à la
 tête duquel paroît un vers, que
 quelques Anciens attribuent à
 Critias, & d'autres au poëte
 Euripide. Or, ce vers se lisoit
 dans une pièce remplie de blas-
 phèmes & d'impiétés, au juge-
 ment de Plutarque. On ne peut
 pas douter que ceci n'ait beau-
 coup contribué à soulever le
 Lecteur contre les écrits d'E-
 vhemere.

Le texte qu'on vient d'em-
 ployer, établit d'une manière
 évidente, que le plus ordinaire-
 ment on le désignoit par l'épi-
 thete injurieuse d'athée. Théo-
 phile d'Antioche a été plus
 loin. Dans son apologie, il le
 traite de très-impie *ἄθεος*.
 Mais, S. Clément d'Alexandrie
 en porte un jugement plus favo-
 rable. Il est persuadé que ni
 Protagore ni Evhemere ne doi-
 vent pas être mis au nombre
 des athées; rien de plus réglé
 selon lui que la vie de ces Phi-
 losophes, & tout leur crime
 étoit d'avoir pénétré plus avant
 que le commun des hommes,
 dans les mystères de l'idolâtrie.

Saint Augustin s'est exprimé

de même sur le compte de ces
 athées prétendus, dont Lactan-
 ce, Minucius Félix & Arnobe
 ont aussi pris la défense; & ce
 sentiment, à le bien examiner,
 paroît fort vraisemblable; du
 moins, si par le mot d'*Athée*,
 on entend celui qui ne recon-
 noît pas un Être suprême; éga-
 rement dans lequel on ne prou-
 vera jamais que notre Messénien
 soit tombé. Plutarque, qui ne
 le ménageoit pas, se contente
 d'assurer qu'Evhémere, des dieux,
 en faisoit de simples hommes.
 Il ne laisse pas néanmoins d'a-
 vancer sur un principe si rui-
 neux, que cet Auteur enseignoit
 hautement l'athéisme. Nous di-
 sons sur un principe si ruineux,
 parce que dans son histoire, il
 ne se trouvoit pas le moindre
 terme qui pût autoriser cet in-
 juste soupçon. Mais, comme la
 plupart des hommes, dans le
 dessein de grossir les objets, n'a-
 busent que trop souvent des ter-
 mes, celui-ci quelquefois a eu
 une acception plus étendue.
 Combien de gens, quoique très-
 convaincus de l'existence d'un
 Dieu, ont été accusés d'athéisme,
 uniquement parce qu'ils
 ne vouloient prodiguer, ni aux
 Saturnes, ni aux Jupiters, les
 attributs de la divinité. Les
 Chrétiens, par exemple, étoient
 des athées détestables au ju-
 gement des Gentils, & même
 de ceux qui connoissoient le
 fonds de leur doctrine, dont les
 principes étoient directement
 contraires à ce dogme pervers.
 Mais revenons à Evhemere.

Son histoire lui suscita bien des ennemis, & les Grecs à l'en-
vi travaillèrent à la décréditer.
Malgré le soulèvement général,
Ennius en fit quelque tems
après une traduction Latine ;
mais, ni la traduction ni l'ori-
ginal ne subsistent plus aujour-
d'hui ; sans doute par le scrupule
que se firent nombre de
personnes dans la suite, de
laisser voir le jour à un monu-
ment qui anéantissoit la religion
dominante. Rarement on fait
grâce à des écrits de cette na-
ture. Les Payens, aussi-bien que
nous, avoient leurs dévôts ; &
on lit dans Julien, que leur zèle
avoit dès-lors causé la perte de
plusieurs traités composés par les
Epicuriens & les Pyrrhoniens.
Quoi qu'il en soit, il y a bien
de l'apparence qu'Evhémère
avoit fabriqué une partie des
inscriptions dont il faisoit usage,
& en particulier celles du temple
de Jupiter Triphylien, qui
ne sçauroient être véritables,
si, comme on le croit, l'isle de
Panchée n'a jamais existé.

L'épithète de Philosophe dont
il est honoré dans Plutarque,
ne prouve rien du tout ; ce se-
roit trop de vouloir en con-
clure qu'Evhémère a composé
des traités de Philosophie. Nous
croirions plutôt que son système
sur la Théologie payenne lui
avoit mérité ce titre. Les té-
moignages de Columelle, &
d'un Auteur anonyme imprimé

à la fin de Censorin, sont plus
précis ; l'un & l'autre mettent
Evhémère au nombre des Poë-
tes. Mais, il faut avouer que
leur texte est corrompu, & que
dans les deux passages il est
moins question d'Evhémère, que
du poëte Evénus.

E U

EUHIUS, *Euhius*, surnom
de Bacchus, le même que celui
d'Évohé. Voyez Évohé.

EUHYDRUM, *Euhydrium*,
(a) ville de Grece dans la Thes-
salie. Elle fut détruite par Phi-
lippe roi de Macédoine, l'an
198 avant l'Ère Chrétienne.

E V

EVI, *Evi*, *E'vir*, (b) un des
premiers princes des Madiani-
tes, fut tué, avec plusieurs au-
tres, dans la guerre que Dieu
commanda à Moïse de faire à
ces infidèles, pour les punir
des outrages qu'ils avoient faits
aux Israélites, & sur-tout de
ce que par leurs artifices, ils les
avoient portés à sacrifier aux
idoles. Phinées, fils d'Éléazar,
fut le chef de cette expédition,
& se mit pour l'exécuter à la tête
de mille hommes choisis de
chaque tribu.

EVIA, *Evia*, *Ε'via*, (c) lieu
de Macédoine, au rapport de
Diodore de Sicile. Cet Auteur
dit qu'Eurydice étoit campée à
Evia de Macédoine.

EVILMÉRODACH, *Evil-*

(a) Tit. Liv. L. XXXII. c. 13.

(b) Numet. c. 31. v. 8.

(c) Diod. Sicul. p. 676.

merodach, *E'v' m' m' r' d' a' c' h*, (a) fils & successeur du grand Nabuchodonosor roi de Babylone. Il gouverna d'abord le royaume pendant la maladie de son pere, qui s'étoit mis dans l'esprit qu'il étoit métamorphosé en bœuf. Mais, après sept ans, l'esprit étant revenu au Roi, & son imagination s'étant guérie, il remonta sur le trône; & Evilmérodach fut, à ce que l'on croit, mis en prison par son pere. Ce fut dans cette prison qu'Evilmérodach fit connoissance & amitié avec Jéchonias roi de Juda, qui avoit été amené à Babylone par Nabuchodonosor; en sorte qu'aussitôt après la mort du roi, Evilmérodach étant monté sur le trône, tira Jéchonias de prison, le combla de faveurs, & le plaça au-dessus de tous les autres Rois qui étoient dans sa cour à Babylone. Joseph dit qu'il lui fit de riches présens, l'établit grand maître de sa maison, & eut pour lui une affection très-particulière. Ainsi, il le traita d'une manière bien différente de celle dont Nabuchodonosor l'avoit traité, lorsque son amour pour le bien de son païs l'ayant fait résoudre à se mettre de bonne foi entre ses mains avec ses femmes, ses enfans & tout son bien, afin de l'obliger à lever le siege de Jérusalem, il lui avoit manqué de parole.

Les Hébreux, & après eux

saint Jérôme & plusieurs Interpretes, disent qu'Evilmérodach, après la mort de son pere, voyant que les premiers du Royaume faisoient difficulté de le reconnoître, craignant que Nabuchodonosor ne fût encore en vie, & pour les convaincre qu'il étoit véritablement mort, le fit tirer du tombeau, & traîner par les rues à la vue de tout le monde. D'autres ajoûtent que Jéchonias lui inspira de faire déterrer le Roi son pere, & d'en donner le corps hâché à trois cens corbeaux, de peur qu'il ne revînt du tombeau, comme il étoit revenu de sa métamorphose en bœuf.

Evilmérodach ne régna qu'un an selon quelques uns. Selon d'autres il régna deux ans. Mais, il y en a qui prolongent beaucoup plus le règne de ce Prince, puisqu'ils lui donnent jusqu'à vingt-trois ans de durée. Joseph ne lui en donne que dix-huit. Quoi qu'il en soit, on place sous Evilmérodach la découverte que fit Daniël de la fraude des prêtres de Bel; l'innocent artifice par lequel ce Prophete fit périr un Dragon qui étoit honoré comme un dieu; la délivrance miraculeuse par laquelle ce même Prophete avoit été tiré de la fosse aux lions, où le prophete Habacuc lui avoit porté de la nourriture.

Evilmérodach s'étoit rendu

(a) Reg. I. IV. c. 25. v. 27. Jerem. c. 52. v. 31. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 350. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 363.

si odieux par ses débauches & ses autres dérèglemens, que ses propres parens conspirèrent contre lui, & le mirent à mort.

Nériglissor, mari de sa sœur, qui avoit été à la tête des conjurés, régna en sa place, l'an 560 avant J. C., dans l'opinion de ceux qui ne donnent que deux ans de règne à Evilmérodach.

EVIPPE, *Evippe*, (a) femme de Piérus, roi de Macédoine, eut de ce Prince neuf filles, & fut en danger de la vie autant de fois qu'elle en accoucha.

EVIPPUS, *Evippus*, Εὔιππος, (b) capitaine Troyen, succomba sous les coups de Patrocle.

EVITUS, *Evitus*, Εὔιτος, (c) l'un des lieutenans d'Antigonos, obtint le gouvernement de l'Arie, province d'Asie. Mais à peine fut-il arrivé dans cette province, qu'il y mourut, & il eut pour successeur Evagoras.

EVIUS, *Evius*, Εὔιος, surnom de Bacchus. C'est le même que celui d'Évohé. V. Évohé.

EVIUS, *Evius*, Εὔιος, (d) joueur d'instrumens. Eumene & Ephestion eurent un jour querelle ensemble, au sujet de ce joueur d'instrumens, parce que pour le loger, Ephestion avoit fait sortir par force les gens

d'Eumene du logis qu'ils avoient retenu pour leur maître. Et, quelque tems après, lorsqu'il sembloit que cette querelle fût apaisée, elle se renouvella de telle sorte, que l'on en vint de part & d'autre à des reproches & à des injures sanglantes. Mais, enfin, par l'arrivée & par le commandement d'Alexandre, leurs inimitiés cessèrent, pour le moins en apparence.

EULABE, *Eulabes*, Εὐλάβης, (e) certain Athénien, qui étoit du bourg de Phalere. Démosthène en fait mention dans sa harangue contre Nécéra.

EULÉE, *Euleus*, Εὐλαῖος, (f) fleuve d'Asie, qu'on croit être le même que le Vlai, dont parle le prophète Daniël.

Pline dit que l'Eulée baignoit la citadelle de Suse, & Hérodoté nomme Choaspes le fleuve qui passoit à Suse. Cette diversité d'opinions de ces deux Auteurs a donné lieu à une dispute entre les Sçavans; sçavoir, si l'Eulée & le Choaspes sont un même fleuve. Pline, qui les fait venir l'un & l'autre de la Médie, les distingue, en faisant tomber le Choaspes dans le Pasitigris, avec lequel il se répand dans le pays de la Chal-

(a) Ovid. Metam. L. V. c. 9.

(b) Homer. Iliad. L. XVI. v. 417.

(c) Diod. Sicul. p. 696.

(d) Plut. T. I. p. 583. Freinsh. Suppl. in Q. Curr.

(e) Demosth. Orat. in Nécér. p. 871.

(f) Dan. c. 8. v. 2. Plin. T. I. pag. 327, 334. Herod. L. I. c. 188. Strab. p. 728. Diod. Sicul. pag. 681. Ptolem. L. VI. c. 3. Mém. de Acad. des Inscriptions & Bell. Lett. Tom. VII. p. 209, 210.

dée ; & il fait couler l'Eulée dans le lac de Charax, dans lequel le Pasitigris se décharge aussi. Strabon rapporte un autre sentiment qui est celui de Polyclète ; sçavoir, que le Choaspes, l'Eulée, & le Tigre, se joignent dans un certain lac, & vont ensemble à la mer. Ainsi, Polyclète distingue ces fleuves, & dit de leur sortie dans un même lac, presque la même chose que Pline, excepté que ce dernier est un peu plus embrouillé dans ce qui regarde son Pasitigris, & les lacs de la Chaldée, comme il les appelle.

Saumaïse croit au contraire que l'Eulée & le Choaspes sont le même fleuve nommé d'une manière près de sa source, & d'une autre, lorsqu'elle sort de dessous terre, où elle se cache un intervalle de chemin. Car Pline dit : L'Eulée ayant sa » source dans la Médie, & se » cachant dans un souterrain » d'un espace médiocre, en » ressort, & traversant la Médie » sobatene, fait le tour de la » forteresse de Suse. « Mais, comme il ne se cache qu'un court espace, on pourroit avec Saumaïse douter s'il n'a pas un de ces deux noms depuis sa source jusqu'à l'endroit où il se perd sous la terre, & un autre nom depuis l'endroit où il recommence à paroître. On ne peut pas nier qu'il n'ait deux sources. Ptolémée lui en donne deux, l'une dans la Susiane à 35 deg. de latit, l'autre dans la Médie, à 38 deg. de latit.

Que dirons-nous à cela, dit Saumaïse ? L'Eulée auroit-il sa source dans la Médie ? Se cacheroit-il ensuite pour reparoître dans la Susiane ? Il n'y a rien de plus vraisemblable. Ce sentiment peut être fortifié de plusieurs raisons.

En effet, ce que l'on dit du Choaspes, convient à l'Eulée. Hérodote dit qu'il passe à Suse, que les Rois n'usent point d'autre eau que de la sienne ; que même après l'avoir fait bouillir, ils en portoient avec eux une provision, lorsqu'ils faisoient de longs voyages. Pline dit de même de l'Eulée, qu'il entoure la forteresse de Suse & le temple de Diane, lequel est en grande vénération à ces peuples, que lui-même en est fort estimé, que les Rois ne boivent point d'autre eau, & que pour cela ils en portent fort loin. Il fait venir de la Médie le Choaspes & l'Eulée. Ptolémée, qui ne parle que de l'Eulée, ne connoît point le Choaspes, & il n'est pas rare qu'un fleuve ait deux noms, comme l'Ister & le Danube, *Vierra* & *Visurgis*, l'un près de sa source, l'autre plus loin.

M. d'Anville, dans sa carte de l'expédition d'Alexandre, nomme Choaspes, la partie du fleuve qui traverse la Médie, & Eulée la partie qui arrose la Susiane. Il donne aussi dans la même carte, le nom de Choaspes à une rivière qui va se rendre dans l'Eulée au-dessous de Suse. Dans une autre carte, il

dit *Eulaus*, *five Vlai vel Choaspes*, l'Eulée, ou le Vlai, ou le Choaspes.

Il y a aussi bien de la difficulté touchant la manière dont ce fleuve arrive à la mer. Pline dit : « Le lac que forment l'Eulée & le Tigre, auprès de Charax. Et ailleurs : le Tigre reçoit le Choaspes, qui vient de la Médie. » Mais, Ptolémée donne à l'Eulée une embouchure dans la mer, à près de 50 milles d'Allemagne de l'embouchure orientale du Tigre ; il fait plus, il suppose entre le Tigre & l'Eulée une rivière qu'il appelle Mosœe. Cela fait une contradiction. D'ailleurs, Arrien dit que l'on coupa un canal de communication entre le Tigre & l'Eulée. Ils n'étoient donc pas si éloignés l'un de l'autre ; car, comment auroit-on pu creuser un si long canal & le rendre navigable ? Voici les passages d'Arrien. « Ayant fait aborder sa flotte au pays des Susiens, il monta sur les vaisseaux avec des soldats armés de boucliers ; & avec l'avant garde, il s'avança vers la mer, descendant l'Eulée ; & quand il fut près de l'embouchure par laquelle ce fleuve se jette dans la mer, laissant la plupart de ses vaisseaux, & ceux qui étoient endommagés, il s'avança lui-même avec les barques les plus légères, & navigea par mer, depuis l'Eulée jusqu'à l'embouchure du

Tigre. Les autres navires se rendirent par l'Eulée dans le canal que l'on a amené du Tigre jusqu'à ce fleuve, & entrèrent ainsi dans le Tigre. » Le même Auteur ajoute peu après : « Alexandre ayant doublé par mer tout l'espace du golfe Persique, entre l'Eulée & le Tigre, remonta ce dernier fleuve jusqu'à son camp, c'est-à-dire, jusqu'au lieu où Ephésion étoit avec l'armée. » On voit par ce récit d'Arrien, que l'Eulée étoit un fleuve qui couloit jusqu'à la mer, où il avoit son embouchure indépendante ; qu'outre cela, il communiquoit au Tigre par un canal. On voit de plus que ce canal de communication ne devoit pas être fort éloigné de l'embouchure de ces deux fleuves. Ceci posé, il est difficile de comprendre comment entre l'Eulée & le Tigre il y avoit le fleuve Mosœe, à qui Ptolémée donne une embouchure, dans la mer ; & comment il pouvoit traverser ce canal, dont les eaux se feroient écoulées par son lit, de sorte qu'il n'auroit plus été navigable. Peut être que Ptolémée a manqué d'exactitude, & que le Mosœe se répandoit dans le Tigre, ou dans l'Eulée, au-dessus du canal.

Le nom que prend aujourd'hui l'Eulée, est Caron.

EULÉE, *Eulaus*, (α) Εὐλαίος, eunuque qui fut chargé de l'éducation de Ptolémée Philométor. Cet Eunuque, qui de-

(α) Diod. Sicul. L. XXVI, Excerpt, Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 673.

vint ensuite son premier ministre, avoit employé tous ses soins à le plonger dans le luxe & dans la mollesse, afin de le rendre incapable des affaires, & de se rendre lui-même aussi nécessaire quand ce jeune Prince seroit majeur, qu'il l'avoit été pendant sa minorité, & de conserver ainsi toujours le pouvoir entre ses mains.

EULIMENE, *Eulimene*, (a) étoit une des nymphes appellées Néréides.

EUMACHUS, *Eumachus*, *Εὐμαχος*, (b) capitaine Grec, étoit de Chrysis.

EUMACHUS, *Eumachus*, *Εὐμαχος*, (c) autre capitaine Grec, qui vivoit environ trois cens ans avant J. C. Voyez Archagarthe.

EUMATHÈS, *Eumathes*, (d) *Εὐμάθης*, est compté au nombre des trente tyrans que Lyfandre donna aux Athéniens.

EUMEDE, *Eumedes*, *Εὐμήδης*, (e) célèbre héraut Troyen, fut pere de Dolon. Il n'eut que lui de fils avec cinq filles.

EUMEDE, *Eumedes*, (f) *Εὐμήδης*, capitaine Troyen, fils du fameux Dolon, portoit le nom de son ayeul, & avoit la courageuse habileté de son pere, qui s'offrit autrefois à servir d'espion aux Troyens dans le camp des Grecs, & qui osa

demander pour récompense le char d'Achille. Mais, son audace reçut un autre prix de la main de Diomede, qui lui fit perdre pour jamais le désir de posséder les chevaux du fils de Pélée. Turnus, ayant aperçu Eumedede hors des rangs, lui lance de loin un javelot. Eumedede tombe blessé; Turnus court sur lui, l'atteint, arrête son char, saute à terre, & lui mettant un pied sur la gorge, lui arrache son épée & la lui plonge dans le sein: » Troyen, dit-il, voici » les vastes campagnes d'Hes- » périe, que les armes à la » main tu prétends conquérir. » Que ton corps étendu mesure » aujourd'hui cette terre. Turnus traite ainsi ceux qui osent » combattre contre lui. C'est » de cette façon qu'ils s'éta- » blissent en ces lieux. »

EUMÉDON, *Eumedon*, (g) fils de Bacchus & d'Ariane, est mis par Hygin au nombre des Argonautes.

EUMÉE, *Eumæus*, *Εὐμαῖος*, (h) homme plein de sagesse, à qui Ulysse avoit donné l'intendance de ses troupeaux, & qui avoit en même tems soin de tous les pasteurs de ce Prince, aussi bien que de ses autres domestiques.

Ulysse, comme tout le monde le sçait, fut absent de ses États

(a) Anriq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 71.

(b) Thucyd. p. 119.

(c) Diod. Sicul. p. 763. & seq.

(d) Xenoph. p. 461.

(e) Homer. Iliad. L. X. v. 314.

(f) Virg. Æneid. L. XII. v. 346. &

seq.

(g) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 84.

(h) Homer. Odysf. L. XIII. v. 403. & seq. L. XIV. v. 3. & seq. L. XV. v. 288. & seq. L. XVI. v. 1. & seq. L. XVII. & seq. Lib.

pendant plusieurs années. Y étant enfin revenu, sans se faire connoître, il eut ordre de Minerve de s'adresser à Eumée. Il le trouva sous un des portiques qui régnoient tout autour d'une belle maison bâtie de grosses pierres, dans un lieu fort découvert. Ce serviteur fidele l'avoit bâtie de ses épargnes, sans en parler, ni à Pénélope, ni au bon vieillard Laërte, au milieu d'une basse-cour fort vaste qu'il avoit environnée d'une haie vive, fortifiée en dehors d'espace en espace de gros pieds de chêne qu'il avoit taillés. Dans cette basse-cour, il avoit fait douze belles étables pour les femelles qui avoient des petits; dans chacune il y en avoit cinquante; les mâles couchoient dehors, & ils étoient moins nombreux que les femelles, car les poursuivans de Pénélope en diminuoient journellement le nombre, Eumée étant forcé de leur en envoyer tous les jours un des plus gros, pour leurs sacrifices & leurs festins. Il n'y en avoit plus que trois cens soixante. Quatre gros chiens d'une grandeur prodigieuse & semblables à des bêtes féroces, veilloient à la garde des troupeaux; Eumée les nourrissoit de sa main, & alors il étoit assis sous ce portique, travaillant à se faire une chaussure de cuir de bœuf avec tout son poil. Trois de ses bergers étoient allés mener leurs troupeaux en différens pâturages; & le quatrième, il l'avoit envoyé à la

ville porter à ces fiers poursuivans le tribut ordinaire pour leur table. Les chiens, apercevant tout d'un coup Ulysse, se mirent à aboyer & à courir sur lui. Ulysse, pour se garantir, se couche à terre & jette son bâton; ce Prince étoit exposé là au plus grand de tous les dangers, & dans sa maison même, si ce maître pasteur ne fût accouru promptement. Dès qu'il eut entendu l'aboi des chiens, son cuir lui tomba des mains; il sortit du portique & courut en diligence à l'endroit où il entendoit le bruit. A force de cris & de pierres, il écarta enfin ces chiens; & ayant délivré Ulysse, il lui parla en ces termes: » Vieillard, il s'en » est peu fallu que mes chiens » ne vous aient dévoré; vous » m'auriez exposé à une dou- » leur très-sensible & à des » regrets éternels. Les dieux » m'ont envoyé assez d'autres » déplaisirs sans celui-là. Je » passe ma vie à pleurer l'absence, & peut-être la mort » de mon cher maître, que sa » bonté & sa sagesse égaloient » aux dieux, & j'ai la douleur » de fournir pour la table de » ses plus mortels ennemis, » tout ce que j'ai de plus beau » & de meilleur, pendant que » ce cher maître manque peut- » être des choses les plus nécessaires à la vie, dans quel- » que terre étrangère, suppo- » sé même qu'il vive encore, » & qu'il jouisse de la lumière » du soleil. Mais, bon homme, » entrez,

» entrez , je vous prie , dans
 » ma maison , afin qu'après vous
 » être rafraîchi , & après avoir
 » repris vos forces par quelque
 » nourriture , vous m'appre-
 » niez d'où vous êtes & tout ce
 » que vous avez souffert. »

En achevant ces mots , il le
 fait entrer & le conduit lui-
 même. Dès qu'ils sont dans la
 maison , il jette à terre quel-
 ques brossailles tendres qu'il
 couvre d'une grande peau de
 chevre sauvage , où il le fait
 asséoir. Ulysse est ravi de ce
 bon accueil & lui en témoigne
 sa reconnaissance : » Mon hôte ,
 » lui dit-il , que Jupiter & tous
 » les autres dieux accomplis-
 » sent tout ce que vous désirez ,
 » pour vous récompenser de la
 » bonne réception que vous me
 » faites. »

Cependant , Eumée ayant re-
 levé sa tunique jusqu'à la cein-
 ture , courut promptement à
 une des étables , & il en ap-
 porta deux jeunes cochons ; il
 les égorga , les prépara , les
 mit par morceaux , & après les
 avoir fait rôtir , il les servit à
 Ulysse avec les broches mêmes ,
 & les saupoudra de fleur de fa-
 rine ; il mêla ensuite l'eau &
 le vin dans une urne : & s'é-
 tant assis vis-à-vis d'Ulysse , il
 le presse de manger. Pendant
 qu'ils s'entretiennent ensemble ,
 les bergers arrivent avec leurs
 troupeaux , qu'ils enferment
 dans les étables ; toute la basse-
 cour retentit des cris de toutes
 ces bêtes qu'on ramène des pâ-
 turages ; alors Eumée crie à ses

Tom. XVI.

bergers : » Amenez-moi promp-
 » tement la victime la plus
 » grasse que vous ayez dans vo-
 » tre troupeau ; que j'offre un
 » sacrifice à Jupiter en faveur
 » de cet étranger qui est notre
 » hôte , & que nous en profi-
 » tions en même tems , nous
 » qui avons tous les jours tant
 » de fatigues à garder ces trou-
 » peaux , pendant que d'autres
 » se nourrissent tranquillement
 » des fruits de nos peines. »

Ayant ainsi parlé , il fendit
 du bois pour le sacrifice. Les
 bergers amenèrent la victime la
 plus grasse ; c'étoit un cochon
 de cinq ans , & la présentèrent
 à l'autel. Eumée n'oublia pas
 alors les dieux ; car , il étoit
 plein de piété. Il prend les soies
 du haut de la tête de cette vic-
 time & les jette dans le feu
 comme les prémices , & de-
 mande à tous les dieux , par des
 vœux très-ardens , qu'Ulysse
 revienne enfin dans son palais.
 Sa prière finie , il assomme la
 victime avec le tronc du même
 chêne dont il avoit coupé le
 bois pour l'autel , & qu'il avoit
 réservé pour cette fonction. La
 victime tombe sans vie ; les ber-
 gers l'égorge en même tems ,
 la font passer par les flammes &
 la mettent en quartiers. Eumée
 prend de petits morceaux de
 tous les membres , les met sur la
 graisse dont il avoit enveloppé
 les cuisses , & après avoir répand
 du dessus de la fleur de farine ,
 il les jette au feu pour les faire
 brûler. Le reste fut ensuite cou-
 pé par morceaux , mis en bro-

A a

che & rôti avec soin. On les mit sur des tables de cuisine, & le maître pasteur se leva pour faire lui-même les portions ; car il étoit plein d'équité. Il en fit sept parts , il en offrit une aux nymphes, une autre à Mercure fils de Maïa, en accompagnant son offrande de prières. Ses trois bergers & lui eurent aussi chacun leur part, & Ulysse fut régalé de la partie la plus honorable , qui étoit le dos de la victime. Ulysse, ravi de cette distinction , en témoigne sa reconnaissance en ces termes.

» Eumée, daigne le grand Jupiter vous aimer autant que
 » je vous aime, pour le bon accueil que vous me faites , en
 » me traitant avec tant d'honneur, malgré l'état misérable
 » où je me trouve. « Eumée lui répondit : » Étranger, que j'honore comme je dois , faites
 » bonne chère des mets que je
 » puis vous offrir ; Dieu nous
 » donne une chose & nous en
 » refuse une autre, mêlant notre vie de biens & de maux
 » comme il lui plaît ; car, il est
 » tout-puissant. «

En finissant ces mots, il jette au feu les prémices de sa portion, & prenant la coupe pleine de vin, & après en avoir fait les libations, il la présente à Ulysse sans se lever de sa place. Un esclave, qu'Eumée avoit acheté de quelques marchands Taphiens depuis le départ de son maître, & qu'il avoit acheté de son argent, sans le secours de Pénélope, ni du bon vieillard

Laërte, servit le pain. Quand ils eurent mangé & bu, & qu'ils furent rassasiés, l'esclave desservit, & peu de tems après ils allèrent se coucher. Mais, comme la nuit étoit très-froide, Eumée approcha du feu le lit d'Ulysse & y étendit des peaux de brebis & de chèvres ; & Ulysse s'étant couché, il le couvrit d'un manteau très-ample & très-épais, qu'il avoit de rechange pour se garantir du froid pendant l'hiver le plus rude. Les jeunes bergers se couchèrent près de lui ; mais, Eumée ne jugea pas à propos de s'arrêter là à dormir loin de ses troupeaux ; il se prépara pour aller dehors. Ulysse étoit ravi de voir le soin que ce bon pasteur prenoit de son bien pendant son absence. Premièrement, il mit sur ses épaules son baudrier d'où pendoit une large épée ; il mit ensuite un bon manteau qui pouvoit le défendre contre la rigueur du tems ; il prit aussi une grande peau de chevre, & arma son bras d'un long javelot, pour s'en servir contre les chiens & contre les voleurs. En cet équipage, il sortit pour aller dormir sous quelque roche à l'abri des souffles du Borée, près de ses troupeaux.

Le lendemain, Ulysse & Eumée se mirent à table avec les bergers. Et après le souper, Ulysse, pour éprouver Eumée, & pour voir s'il avoit pour lui une véritable affection, & s'il voudroit le retenir plus longtemps, ou s'il seroit bien aise de

se défaire de lui & de l'envoyer à la ville, lui parla en ces termes : » Eumée, j'ai envie d'aller demain à la ville dès le matin mendier mon pain, pour ne vous être pas ici plus long-tems à charge, ni à vous, ni à vos bergers. C'est pourquoi, je vous prie de ne pas me refuser vos avis, & de me donner un bon guide pour me conduire. « A cette proposition, Eumée entra dans une véritable colère. » Eh ! bon homme, lui dit-il, quelle pensée est-ce qui vous est venue dans l'esprit ? Avez-vous donc envie de périr à la ville sans aucun secours. Je vous assure que vous n'êtes à charge ici, ni à moi, ni à aucun de mes compagnons, & que nous vous y voyons avec une extrême joie. Quand le fils d'Ulysse sera venu, il vous donnera des habits tels que vous les devez avoir, & il vous fournira les moyens d'aller par tout où vous voudrez. « Ulysse, ravi de ces marques d'affection, lui en témoigna sa reconnoissance. Comme la conversation fut poussée bien avant dans la nuit, ils n'eurent pas beaucoup de tems pour dormir.

A la pointe du jour, ayant allumé du feu, ils préparèrent le déjeuner, & envoyèrent ensuite les bergers avec leurs troupeaux aux pâturages. Le lendemain, Ulysse & Eumée se disposèrent à prendre le chemin de la ville. Ulysse met sur

ses épaules sa besace toute rapiécée, qui étoit attachée à une corde, & Eumée lui mit à la main un bâton assez fort pour le soutenir. Ils partent en cet état. Les bergers & les chiens demeurèrent à la bergerie pour la garder. Eumée, sans le sçavoir, conduisoit ainsi à la ville son maître & son Roi, caché sous la figure d'un misérable mendiant & d'un vieillard qui marchoit appuyé sur son bâton, & couvert de méchans habits tout déchirés. Après avoir marché long-tems par des chemins très-raboteux, ils arriverent à la ville. Pendant qu'Eumée entre dans la salle où les poursuivans de Pénélope étoient à table, Ulysse, à la porte du palais, est reconnu par son chien, qu'il avoit laissé en partant pour Troye, & qui meurt de joie d'avoir vu son maître. Eumée s'en retourne chez lui, & Ulysse demeure avec les Princes.

Eumée revint quelque tems après, menant avec lui trois cochons engraisés, les meilleurs de son troupeau ; il les laisse paître dans la basse-cour, & cependant ayant aperçu Ulysse, il s'approcha de lui, & lui dit : » Étranger, les Grecs ont-ils pour vous la considération & les égards que vous méritez, ou vous traitent-ils avec mépris, comme ils ont fait d'abord ? « Ulysse répond à sa demande, & pendant qu'ils s'entretiennent, on voit arriver Philœtius, qui avoit l'intendant.

A a ij

ce des troupeaux d'Ulysse dans l'île des Céphaléniens. Ce Prince, ayant tiré à part ces deux pasteurs, leur dit avec beaucoup de douceur : » Pasteurs, je ne sçais si je dois vous déclarer ou vous cacher une pensée qui m'est venue, mais mon cœur m'inspire de venir à vous. Dites moi franchement dans quelle disposition vous êtes pour Ulysse. S'il arrivoit ici tout d'un coup, & qu'un Dieu vous l'amenât, prendriez-vous son parti, ou vous déclareriez-vous pour les poursuivans de Pénélope ? Parlez, faites moi cette confidence, je n'en abuserai point. Ah ! s'écria Eumée, Jupiter, pere des dieux & des hommes, accomplissez notre désir. Que ce cher maître revienne ! Qu'un dieu favorable daigne nous l'amener ! Si ce bonheur nous arrivoit, étranger, vous verriez des preuves de l'amour que nous lui conservons, & vous seriez témoin des efforts que nous tenterions pour son service. »

C'est ainsi qu'Eumée prioit les dieux de ramener Ulysse ; & Philœtius ne désiroit pas moins ardemment son retour. Ulysse, instruit par-là des véritables sentimens de ces deux fideles serviteurs, & assuré de leur zele, leur dit : » Vous voyez devant vos yeux cet Ulysse ; c'est moi, qui, après avoir souffert pendant vingt années des maux infinis, suis

» enfin revenu dans ma patrie. Je connois que vous êtes les seuls de mes domestiques qui fassiez des vœux pour mon retour ; car, parmi tous les autres, je n'en ai pas entendu un seul qui désirât de me revoir, & qui demandât aux dieux que je revinsse dans mon palais. Je suis si touché des marques de votre affection, que vous pouvez compter que si Dieu me donne la victoire sur les poursuivans de Pénélope, je vous marierai l'un & l'autre, & je vous comblerai de biens ; je vous serai bâtir des maisons près de mon palais, & vous serez non seulement les amis & les compagnons de Télémaque, mais comme ses freres. Et afin que vous ne doutiez pas de la vérité de ce que je vous dis, & que vous soyez forcés de me reconnoître, je vais vous montrer une marque sûre qui ne vous laissera aucun scrupule, je vais vous faire voir la cicatrice de la blessure que me fit autrefois un sanglier sur le mont Parasse, où j'étois allé à la chasse avec les fils d'Autolycus, & qui vous est très-con nue. »

En achevant ces mots, il écarte ses haillons, & découvre cette large cicatrice. Les deux pasteurs, en la voyant, se mettent à pleurer, & se jettant au cou d'Ulysse, ils l'embrassent & le baissent avec des transports de joie mêlés d'un profond respect.

Ulysse, touché de ces marques de tendresse, y répond par tous les témoignages d'une véritable affection; la nuit les auroit surpris dans ces caresses réciproques, mêlées de larmes & de soupirs, si Ulysse n'eût modéré cet excès. Ce Prince, s'étant fait connoître ensuite aux poursuivans, ceux-ci, par leurs soumissions, tâcherent de désarmer sa colère; mais, se voyant rebutés, ils prennent le parti de se défendre. Dans le combat Eumée fut blessé par Crésippus. Le javelot volant par-dessus son bouclier, lui effleura le haut de l'épaule, & alla tomber à terre derrière lui. Après avoir échappé à ce danger, Eumée attaque Polybe, & le fait tomber sous ses coups.

Tels sont les principaux traits que l'Odyssée nous fournit de cet Eumée. L'idée qu'on a eue, que c'étoit un simple berger, a fait trouver qu'il en usoit trop familièrement avec son maître. Mais, cette idée est fautive, car Eumée étoit un homme considérable, non seulement par sa naissance, mais encore par son emploi. Par sa naissance, il étoit fils d'un Prince qui avoit régné dans l'île de Scyros; par son emploi, nous voyons dans l'Écriture Sainte même, que les intendans des troupeaux étoient des hommes considérables. D'ailleurs, rien ne marque mieux qu'Eumée étoit un hom-

me de conséquence, & qui avoit été bien élevé, que les discours qu'il fait à Ulysse & tout ce qu'il lui dit dans la conversation qu'il a avec lui. Il y a une éloquence très-naturelle & très-naïve, & beaucoup de sagesse.

Nous remarquerons encore que quoiqu'Eumée fût l'intendant & le maître des autres pasteurs, il ne laissoit pas de travailler de ses mains; les Princes mêmes travailloient, comme on le voit souvent dans l'Iliade & l'Odyssée; & c'est cette bonne & louable coutume qui avoit mis Ulysse en état de faire dans la nécessité ce qui le sauva. Ce maître pasteur avoit taillé lui-même les chênes dont il avoit fortifié sa haie, & il se faisoit, lorsqu'Ulysse arriva, une chaussure, c'est-à-dire, une sorte de bottine nécessaire à un homme soigneux, qui alloit nuit & jour pour veiller sur ses troupeaux. La peinture qu'Homère fait de l'état où est ce pasteur quand Ulysse arrive chez lui, est très-naturelle & très-agréable, aussi bien que le récit du danger qu'Ulysse court, & il n'y a qu'un goût corrompu qui puisse s'en moquer.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (a) *Εὐμῆλος*, Prince qui eut une fille, qui, selon Ovide, fut métamorphosée en oiseau. On croit que c'est le même qui suit.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (b)

(a) Orid. Metam. L. VII. c. 3.

(b) Homer. Iliad. L. II. v. 221, 222, 270. & seq. L. XXIII. v. 286. & seq.

EUMÉLUS, fils d'Admète & d'Alceste, la plus belle des filles de Pélias, étoit roi de Phères. Il alla au siège de Troye avec onze vaisseaux. Ce Prince pouvoit se vanter d'avoir les deux plus belles cavales de toute l'armée; elles étoient vites comme des oiseaux, toutes deux de même poil, de même âge & de même taille; Apollon lui-même avoit pris soin de les nourrir sur les montagnes de Piérie, & elles portoient par tout la terreur de Mars.

Eumélus étoit en réputation de bien mener un char, aussi fut-il le premier à se présenter pour le combat de la course des chars, aux jeux qui furent donnés par Achille, pendant la célébration des funérailles de Patrocle. Dès qu'on eut donné le signal, tous les rivaux partent en même tems, & animant leurs chevaux de la voix & de la main, ils les poussent à toute bride. Déjà les cavales d'Eumélus avoient gagné le devant, mais les chevaux entiers de Diomède le suivoient de si près, qu'à tout moment il sembloit qu'ils alloient voler par-dessus son char; le dos & les épaules d'Eumélus étoient moites de leur haleine, car ils appuyoient presque sur lui leurs têtes toutes fumantes de sueur, & blanches d'écume. Et il est certain que Diomède alloit, ou le passer, ou tenir du moins la victoire douteuse, si Apollon, irrité contre le fils de Tydée, ne lui eût fait tomber le fouet

de la main. Diomède, au désespoir, verse des larmes de rage, car il voit les cavales d'Eumélus redoubler leurs efforts, & ses chevaux ralentir leur ardeur, parce qu'ils ne sentent plus d'aiguillon qui les réveille. Minerve, qui s'apperçoit de la supercherie d'Apollon, s'approche promptement de Diomède, lui donne un fouet & inspire à ses chevaux une vigueur nouvelle. Non contente de cette faveur, elle pousse plus loin son indignation contre Eumélus, elle le joint, & rompt son essieu; les cavales s'écartent, le char se renverse, & le fils d'Admète tombe au pied des roues & se blesse au visage & aux bras; ses yeux sont baignés de larmes; il veut se plaindre, mais il ne trouve plus de voix.

Quand le combat fut fini, chacun des rivaux se présenta pour recevoir le prix. Eumélus arriva le dernier de tous, traînant à peine les débris de son naufrage. Achille, le voyant, fut touché de son malheur, & se levant au milieu de l'assemblée, il dit: » Celui qui avoit » d'abord le mieux couru, arrive » après tous les autres; mais en » considération de l'avantage » qu'il a d'abord remporté & » qu'il n'a pas perdu par sa » faute, donnons-lui le second » prix; le premier est dû à » Diomède. « Toute l'assemblée fut de son avis; Achille alloit donc, du consentement de tous les Grecs, donner le

second prix à Eumélus, si An-
riloque ne s'y fût opposé, pré-
tendant l'avoir mérité lui-mê-
me. Il lui donna cependant, en
manière de prix, une belle cui-
rasse qui étoit d'airain, & toute
bordée d'un étain très-fin, qui
la rendoit plus éclatante. Eu-
mélus la reçut comme un très-
grand honneur, avec beaucoup
de marques de reconnoissance.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (a)
Εὐμελος. originaire du païs de
Patra, fut le premier qui s'y fit
un établissement considérable ;
il régna même sur le peu d'ha-
bitans qui s'y trouverent. Trip-
tolème, venu d'Attique, lui ap-
prit à semer du bled & à bâtir
des villes. La première qu'il
bâtit fut appelée Aroé, du nom
même que les Grecs donnoient
à la culture des terres. Anthéas,
fils d'Eumélus, pendant que
Triptolème dormoit, s'avisa
d'atteler des dragons à son
char, & de courir le païs se-
mant du bled. Mais, le jeune
homme tomba malheureusement
& se tua. Eumélus & Triptolè-
me, pour honorer sa mémoire,
bâtirent à frais communs, une
ville qu'ils nommerent Anthée;
bientôt après, ils en fondèrent
une troisième entre Aroé &
Anthée, & cette dernière, à
cause de sa situation, fut nom-
mée Messatis.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (b)
Εὐμελος, capitaine Troyen,

dont Virgile fait mention dans
son *Énéide*.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (c)
Εὐμελος. fils d'Amphilycus,
de l'illustre famille des Bac-
chiades, naquit à Corinthe en-
viron 770 ans avant J. C. De
plusieurs ouvrages qu'on lui a
attribués, il n'y avoit que
l'hymne pour le voyage de Dé-
los, qui fût certainement de
lui ; les autres étoient une his-
toire de Corinthe, la Bugonie,
ou description des abeilles,
l'Europie, dont on ne sçait pas
bien le sujet, & la Titanoma-
chie ; quelques-uns ont dit que
ce dernier ouvrage étoit d'Aré-
tius. Tous ces ouvrages étoient
écrits en vers ; on ne composoit
pas autrement alors ; ce qui
montre ce qu'on doit penser de
ce qu'on lit dans saint Clément
d'Alexandrie, qu'Eumélus n'a-
voit fait que mettre en prose,
ce qu'Héliode avoit écrit en
vers avant lui. L'ouvrage inti-
tulé *le retour des Grecs*, cité par
le Scholiaste de Pindare, étoit-
il d'Eumélus, ou d'Eumolpe ?
Cette question ne sera jamais
bien décidée ; mais elle est peu
importante. Pausanias, Athé-
née, saint Jérôme, les Scho-
liastes d'Apollonius & de Pin-
dare font mention d'Eumélus.

Nous avons un fragment de
l'histoire de Corinthe d'Eumé-
lus, qui porte que le Soleil, fils
d'Hypérion, ayant eu d'Antio-
pe *Ætès* & *Aloëus*, fit un par-

(a) Paus. p. 431.

(b) Virg. *Æncid.* L. V. v. 665.

(c) Paus. p. 85. & seq. Athen. p. 22.

Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell.
Lett. Tom. VI. pag. 164. T. VII. pag.
26. T. VIII. 249.

rage entr'eux , suivant lequel Aloëus eut le païs qu'arrose l'Asope , & son frere Ætès celui d'Éphyre ou Corinthe ; qu'Ætès étant allé dans la Colchide , remit volontairement à Bunus le païs de Corinthe pour le garder , jusqu'à ce que lui-même , ou quelqu'un de ses enfans ou petits-enfans vint le lui redemander. Eumélus avoit ajouté dans la fuite de son histoire , que Médée avoit régné à Corinthe ; & après avoir marqué que Sisyphe y régna aussi depuis la fuite de cette Princesse , il donnoit la suite des descendans de Sisyphe , jusqu'à la conquête de Corinthe par les Héraclides ; cette généalogie étoit continuée depuis Ornyrtion , le plus jeune des fils de Sisyphe , jusqu'à Doridas & Hyanthidas , qui régnoient à Corinthe au tems du retour des Héraclides dans le Péloponnèse , quatre-vingts ans après la prise de Troye.

EUMÉLUS , *Eumelus* , (a) Εὐμηλος , Poète au lieu duquel le nom d'Evhémère s'est glissé dans Columelle.

EUMENE , *Eumenes* , (b) Εὐμένης , l'un des successeurs d'Alexandre le Grand , naquit à Cardie , ville de la Chersonnèse de Thrace. Si sa fortune eût été égale à son mérite , elle

n'auroit à la vérité rien ajouté à ses grandes qualités ; mais elle lui auroit du moins donné plus de lustre & un rang plus considérable dans le monde. En effet , ce n'est point l'éclat fragile de la fortune , mais la solidité du mérite , qui doit faire estimer les grands hommes tout ce qu'ils valent. Il entra dans le monde au tems que l'empire des Macédoniens commençoit à monter au plus haut période de sa grandeur ; & ce qui lui fit le plus de tort parmi eux , fut sa qualité d'étranger ; car il ne lui manquoit , pour être regardé comme un homme accompli , que d'être sorti d'un sang qui fût illustre chez cette nation. Les Macédoniens ne pouvoient s'accoutûmer qu'avec peine à lui donner la préférence chez eux , quoiqu'ils fussent quelquefois forcés par son mérite à la lui accorder. Son activité , sa vigilance , son assiduité constante au travail , son adresse & sa promptitude à trouver des ressources dans les affaires , étoient en lui des qualités qui le rendoient supérieur à tous les autres.

Cornélius Népos dit qu'Eumene étoit d'une des plus considérables familles du païs ; ce qui ne s'accorde pas trop avec le récit de Plutarque , qui écrit

(a) Lucian. Tom. II. p. 545 , 546.

(b) Plut. T. I. pag. 683. & seq. Corn. Nep. in Eumen. c. 1. & seq. Diod. Sicul. p. 628 , 636 , 643. & seq. Just. L. XIII. c. 4 , 6. L. XIV. c. 1. & seq. Q. Curr. L. IX. c. 1. L. X. c. 10. Strab.

p. 672. Appian. p. 121 , 175. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 23 , 25 , 31 , 44. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 20. & suiv.

d'après l'historien Duris, qu'il étoit fils d'un homme que la pauvreté avoit réduit à être toulrier dans la Chersonnèse de Thrace, qu'il fut pourtant élevé comme les enfans de condition dans les lettres & dans tous les exercices de la Palestre. Pendant qu'il étoit encore enfant, le roi Philippe passa par la ville de Cardie ; & comme il se trouvoit sans affaires, il eut la curiosité de voir les exercices des jeunes gens & la lutte des enfans. Parmi ces derniers, le jeune Eumène réussit si bien & fit paroître tant d'adresse, de gentillesse & de courage, qu'il plut à Philippe, qui voulut l'avoir auprès de lui, & qui l'emmena. Mais, je trouve plus vraisemblable, dit Plutarque, ce que d'autres assurent, que Philippe le prit en affection, & l'avança à cause de l'amitié qu'il avoit pour son pere, & en reconnoissance de l'hospitalité ; car il logeoit dans sa maison.

Quoi qu'il en soit, Philippe l'attacha d'abord à sa personne en qualité de secrétaire de ses commandemens, qui étoit une charge beaucoup plus considérable chez les Grecs qu'elle ne l'étoit chez les Romains. Il se conserva dans ce poste de faveur auprès de Philippe pendant sept ans entiers, & après la mort de ce Prince, qui fut malheureusement assassiné, il demeura encore treize années dans le même emploi auprès d'Alexandre son fils & son successeur. Après tout ce tems-là,

il fut créé colonel d'un régiment de cavalerie, qui étoit distingué par le titre de compagnons du Prince. Au reste, ces deux Rois l'admirent à tous leurs conseils, & lui donnerent part dans toutes leurs affaires. †

Dans son expédition des Indes, Alexandre l'envoya commander un corps ; & après la mort d'Éphestion, lorsque Perdicas fut envoyé remplir sa place, Eumene eut le gouvernement de Perdicas. C'est pourquoi Néoptoleme, qui étoit le grand Écuyer, ayant dit un jour après la mort d'Alexandre, *que pour lui, il portoit le bouclier & la lance du Prince, & qu'Eumene le suivoit portant son écritoire & son porte-feuille* ; les Macédoniens ne firent que rire de cette vanité, sachant fort bien qu'outre tous les grands honneurs qu'Alexandre avoit faits à Eumene, il l'honora encore de son alliance. Car, Barsine, fille d'Artabaze, qui fut la première personne qu'Alexandre aima en Asie, avoit deux sœurs dont l'une portoit le même nom qu'elle. Alexandre la donna à Eumene, dans cette celebre occasion où il choisit dans les plus nobles maisons de Perse, plusieurs filles qu'il fit épouser à ses principaux amis.

Malgré cette grande faveur, Eumene ne laissa pas d'être souvent en disgrâce auprès du Prince, & de courir même quelque danger à cause d'Éphestion. Premièrement, Éphestion ayant

fait donner à un joueur de flûte, nommé Évius, un logement que les valets d'Eumene avoient déjà retenu pour leur maître, Eumene, transporté de colère, alla trouver Alexandre avec Mentor, beau-frère d'Artabaze, & se mit à crier, *qu'il valoit bien mieux jeter les armes & apprendre à flûter & à jouer des comédies, puisqu'on préféroit des flûteurs & des comédiens à ceux qui avoient toujours le harnois sur le dos, & qui soutenoient tous les travaux de la guerre.* Alexandre fut très-fâché d'abord contre lui, & ensuite contre Ephestion qu'il reprit avec beaucoup d'aigreur; mais, peu de tems après, il changea, & fit retomber toute sa colère sur Eumene, trouvant qu'il lui avoit manqué de respect, & qu'il lui avoit parlé avec plus d'insolence qu'il n'avoit parlé contre Ephestion avec liberté.

Une autrefois, Alexandre voulant envoyer Néarque avec des vaisseaux reconnoître les côtes de l'Océan, & n'ayant point d'argent dans son épargne pour cette expédition, eut recours à ses amis, & demanda trois cens talens à Eumene qui n'en offrit que cent, & encore de fort mauvaise grace, disant qu'il avoit eu beaucoup de peine à les ramasser. Alexandre ne lui en fit aucun reproche, & refusa ses cent talens; mais il ordonna à ses gens de mettre secrètement le feu à sa tente, & pour le prendre sur le fait, & pour le convaincre de men-

songe, quand il seroit emporté son argent. Malheureusement la tente fut brûlée avant qu'on pût y apporter aucun secours, & Alexandre se repentir bien d'avoir donné cet ordre; car, tous les papiers du cabinet qu'Eumene avoit sous sa garde, furent brûlés. On y trouva de l'or & de l'argent que l'embrasement avoit fondu en masse, plus de mille talens dont il ne voulut rien prendre, & il fit écrire aux Sarrapes & à tous ses lieutenans, capitaines & gouverneurs des places, d'envoyer des copies de toutes les dépêches qui avoient été consumées par le feu, & il les rendit toutes à Eumene.

Quelque tems après, Eumene eut une autre querelle avec Ephestion, au sujet de quelque présent d'Alexandre. Ils en vinrent l'un & l'autre à des reproches fort vifs & à des injures sanglantes, & Alexandre ne lui en témoigna alors aucun mécontentement; mais, Ephestion étant venu à mourir, le Roi, qui étoit dans une affliction qu'on ne peut exprimer, conservoit beaucoup de ressentiment & d'aigreur contre tous ceux qu'il soupçonnoit d'avoir porté envie à la fortune de ce favori pendant sa vie, & de s'être réjouis de sa mort; & ses soupçons tomboient encore plus sur Eumene; car il se souvenoit toujours & lui parloit souvent des disputes & des querelles qu'il avoit eues avec lui. Mais Eumene, qui étoit un

homme fin , influant & persuasif , chercha un remède à sa disgrâce dans la chose même qui l'avoit perdu ; car , il prit le parti de seconder l'affection , l'empressement & le zèle qu'Alexandre témoignoit pour honorer la mémoire & pour embellir les obseques de son ami. Il inventa de nouveaux honneurs , & tout ce qu'il crut le plus capable d'augmenter la gloire du défunt , & fournit très-libéralement & très-généreusement la plus grande partie des sommes qu'il fallut pour célébrer ses funérailles , & pour lui élever un magnifique tombeau.

Après la mort d'Alexandre , il s'éleva un fort grand différent entre la Phalange & les Seigneurs de la cour. Eumene étoit intérieurement du parti des derniers ; mais , en public & dans tous ses discours , il faisoit semblant d'être neutre , & jouoit le rôle d'un simple particulier , disant qu'il n'appartenoit pas à un étranger comme lui de se mêler des affaires & des disputes des Macédoniens ; & quand les autres Seigneurs sortirent de Babylone , il resta dans la ville , travailla efficacement à adoucir les gens de guerre , & les disposa à écouter des propositions d'accommodement. Aussi quand les premiers troubles furent calmés , & que les principaux officiers s'étant abouchés dans une conférence dont on étoit convenu , distribuèrent les gouvernemens des provinces & les commande-

mens des armées , Eumene eut pour lui la Cappadoce & la Paphlagonie qui confinoit à la mer du Pont , jusqu'à Trapézonte. La Cappadoce n'étoit pas encore en ce tems-là aux Macédoniens ; car , Ariarathe en étoit Roi , & il étoit expressément porté par le traité , que Léonatus & Antigonus , avec une grosse armée , y conduiroient Eumene pour l'établir Satrape de cette contrée , & pour en chasser le roi Ariarathe. Antigonus ne fit pas grand compte de ce que Perdicas lui écrivit , car il étoit si rempli de hautes espérances , qu'il méprisoit tout le monde , & qu'il ne pensoit qu'à son propre agrandissement. Léonatus descendit dans la Phrygie , s'étant chargé de cette expédition en faveur d'Eumene. Mais , Hécatee , tyran des Cardians , l'étant venu trouver , & l'ayant prié avec de grandes instances de marcher plutôt au secours d'Antipater & des Macédoniens qui étoient assiégés dans la ville de Lamia , il se disposa à faire ce voyage , & pressa fort Eumene de se joindre à lui. Il employa même les offres les plus pressantes pour l'engager dans ses intérêts , & lui faire abandonner ceux de Perdicas ; mais , comme il le trouva constant & inflexible , il prit une autre voie pour se défaire d'un homme qui pouvoit lui être un si grand obstacle ; c'étoit de le faire assassiner ; mais Eumene prévint le coup. Il le quitta , & partit de nuit avec tout son équi-

page, qui consistoit en trois cens chevaux & deux cens de ses domestiques bien armés, & tous ses efforts qui étoient environ cinq mille talens qu'il avoit en or, & se retira auprès de Perdiccas. Il en fut très-bien reçu, eut beaucoup de crédit auprès de lui, & entra dans tous ses conseils.

Peu de tems après, il fut mené en Cappadoce avec une bonne armée que Perdiccas même voulut commander. Ariarathe fut fait prisonnier, la Cappadoce subjuguée, & Eumene établi Satrape. D'abord, il partagea les gouvernemens des villes à ses amis, & établit commandans des garnisons, juges & intendans, tous ceux qu'il lui plut, Perdiccas ne se mêlant point du tout de ces sortes d'affaires, & lui en laissant l'entière disposition. Après cela, il partit avec Perdiccas pour lui faire la cour, & pour ne pas laisser les Rois l'obséder seuls & se rendre maîtres de son esprit. Mais, Perdiccas s'assurant qu'il viendrait à bout tout seul de l'entreprise qu'il méditoit, & voyant d'ailleurs que les provinces qu'il laissoit derrière, avoient besoin d'un homme ferme & fidele pour les contenir, renvoya Eumene de la Cilicie, en apparence afin qu'il fût dans son gouvernement, & en effet afin qu'il tint en bride l'Arménie contigue à ses provinces, & qui étoit troublée par les menées de Néop-

toleme qui y formoit de grandes nouveautés.

Ce Néoptoleme étoit un homme rempli d'orgueil, & que les vaines espérances dont il se repaissoit avoient rendu d'une fierté insupportable. Eumene tâchoit de le ramener par sa conversation; & voyant que la phalange des Macédoniens étoit devenue très-audacieuse & très-insolente, il travailla à assembler un corps de cavalerie qui pût la tenir en respect & lui faire tête; pour cet effet, il donna toutes sortes d'immunités & d'exemptions de tous impôts à ceux du pais qui étoient en état de monter à cheval. Il acheta lui-même un grand nombre de chevaux, qu'il donna à ceux de sa cour auxquels il se fioit le plus, excita & releva leur courage par les honneurs & par les présens qu'il leur faisoit, les dressa & les accoutuma au travail & à la fatigue, par des revues, des exercices & des mouvemens continuels; de sorte que de tous ces Macédoniens, les uns furent fort surpris & les autres fort rassurés, en voyant qu'en si peu de tems il avoit rassemblé six mille trois cens chevaux en état de bien servir.

Environ dans ce tems-là, Cratérus & Antipater, après avoir subjugué les Grecs, passèrent en Asie pour ruiner la puissance de Perdiccas, & on avoit nouvelles qu'ils marchaient à grandes journées pour se jeter dans la Cappadoce. Perdiccas, qui

étoit obligé d'aller faire la guerre à Ptolémée, déclara Eumene généralissime de toutes les troupes qui étoient dans la Cappadoce & dans l'Arménie, & écrivit des lettres à Alcétas & à Néoptoleme pour leur ordonner d'obéir à Eumene à qui il donnoit pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. Alcétas répondit franchement qu'il ne se joindroit point à Eumene, & qu'il ne marcheroit point à cette guerre, parce que les Macédoniens qui étoient à ses ordres, avoient honte de combattre contre Antipater, & qu'ils étoient même tout prêts à obéir à Cratérus à cause de l'affection qu'ils lui portoient. D'un autre côté, on voyoit clairement que Néoptoleme machinoit quelque trahison contre Eumene; car, lorsqu'il fut mandé, non seulement il refusa de marcher, mais il rangea même ses troupes en bataille & alla l'attaquer.

Ce fut là qu'Eumene jouit pour la première fois des fruits de sa prévoyance & des préparatifs qu'il avoit faits; car, son infanterie ayant été battue, il défit Néoptoleme avec sa cavalerie, prit ses bagages, & tombant en corps sur sa phalange qui s'étoit débandée à la poursuite de cette infanterie qu'elle avoit rompue, il l'obligea à mettre bas les armes & à entrer dans ses troupes, après lui avoir prêté serment de fidélité. Néoptoleme rallia quel-

ques suyards & s'ensuit avec eux auprès de Cratérus & d'Antipater. Ils avoient déjà envoyé des ambassadeurs à Eumene, pour le presser de quitter le parti de Perdiccas & de se tourner de leur côté, lui promettant qu'il garderoit les gouvernemens qu'il avoit déjà, & qu'ils lui en donneroient encore d'autres avec de nouvelles troupes, pourvu que d'ennemi il voulût devenir l'ami d'Antipater, & que d'ami il voulût bien ne pas devenir l'ennemi de Cratérus.

Eumene, ayant entendu ces propositions, répondit, qu'étant ancien ennemi d'Antipater, il ne commenceroit pas à devenir son ami, lorsqu'il voyoit qu'il traitoit ses amis comme ses ennemis; que pour Cratérus, il étoit tout prêt à le réconcilier avec Perdiccas, & à le remettre dans ses bonnes grâces, à des conditions justes & raisonnables; mais que, s'il commençoit à l'attaquer & à lui enlever son bien, il marcheroit à son secours & l'aideroit de tout son pouvoir, tant que le sang couleroit dans ses veines, & qu'il abandonneroit plutôt son corps & sa vie que de trahir sa foi.

Cette réponse rapportée à Cratérus & à Antipater, ils délibéroient à loisir sur le parti qu'ils devoient prendre; & dans ce moment Néoptoleme arriva auprès d'eux. Il leur raconte le malheureux succès de la bataille, & les conjure l'un & l'autre de le secourir. Craté-

rus envoya donc Antipater en Cilicie ; & lui, avec la plus grande partie de l'armée, il marcha avec Néoptolème contre Eumène, dans l'espérance qu'il le surprendroit & qu'il tomberoit sur lui pendant que ses troupes seroient en désordre, & qu'elles ne songeroient qu'à boire & à faire la débauche après la victoire signalée qu'elles venoient de remporter. Cette prudence d'Eumène d'avoir prévu de bonne heure l'arrivée de son ennemi, & de s'y être préparé, on la prendra toujours sans doute pour la marque d'un capitaine vigilant & sage, mais non pas pour un acte de la dernière habileté ; au lieu que d'avoir fait non seulement que les ennemis n'aient rien su de ce qu'ils devoient ignorer, mais que ses troupes mêmes aient attaqué Cratérus avant que de sçavoir qui elles alloient combattre, & de leur avoir caché le général ennemi, il n'y a personne, dit Plutarque, qui n'avoue que c'est-là le chef-d'œuvre d'un grand capitaine ; car, il fit courir le bruit que c'étoit Néoptolème qui revenoit contre lui avec Pigrès, à la tête de quelque cavalerie de Paphlagoniens & de Cappadociens.

La nuit qu'il avoit résolu de décamper pour se mettre en marche, après qu'il se fût endormi, il eut une vision fort extraordinaire ; il lui sembla qu'il voyoit deux Alexandres, qui se préparoient à combattre

* l'un contre l'autre en bataille rangée, chacun à la tête de sa phalange ; ensuite que Minerve vint pour assister l'un, & Cérès pour donner du secours à l'autre ; que le combat fut rude & sanglant ; qu'enfin celui que Minerve appuyoit fut vaincu, & que Cérès fit une couronne d'épis dont elle couronna le vainqueur qu'elle protégeoit. Sur cela, il s'éveilla, & la dernière circonstance de ce songe ne lui laissa pas douter un moment qu'il ne lui fût très-favorable, d'autant qu'il combattoit pour un pays excellent, qui même étoit alors tout couvert d'épis déjà jaunes. Car, toute cette terre étoit cultivée & ensemencée, & elle présentait un spectacle très-agréable aux yeux, comme dans la paix la plus tranquille, des campagnes couvertes pat-tout de riches moissons. Mais, il se confirma encore plus dans cette pensée, quand il eut appris que le mot de la bataille que les ennemis avoient donné, étoit *Minerve & Alexandre*. Il donna tout aussitôt pour le sien, *Cérès & Alexandre*, & il ordonna à ses troupes de se couronner d'épis & d'en couvrir leurs armes. Plusieurs fois il fut sur le point de découvrir à ses principaux officiers & à ses capitaines, qui étoit l'ennemi qu'ils alloient combattre, afin de ne pas prendre sur lui seul de retenir & de leur cacher un secret si important, & dont il étoit peut-être nécessaire qu'ils fussent in-

formés. Il persista pourtant dans sa première résolution, & ne confia ce danger qu'à sa pensée. Dans l'ordonnance de sa bataille, il n'opposa à Cratérus aucun Macédonien, mais deux corps de cavalerie étrangère qui étoient conduits l'un par Pharnabaze, fils d'Artabaze, & l'autre par Phœnix de Ténédos; & il leur ordonna que sitôt qu'ils verroient l'ennemi, ils poussassent à lui & qu'ils le chargeassent, sans lui donner le tems de se retirer ni de parler, & sans recevoir aucun héraut de sa part pour quoi que ce pût être; car, il craignoit extrêmement que les Macédoniens venant à reconnoître Cratérus, ne se tournassent de son côté. Pour lui, il composa un corps de trois cens chevaux de l'élite de sa cavalerie, avec laquelle il passa à son aîle droite, pour être opposé à Néoptoleme qui commandoit l'aîle gauche des ennemis.

Quand ils eurent passé une petite colline, qui séparoit les deux armées, & qu'ils furent en présence, ils s'ébranlèrent & firent leur charge avec tant d'impétuosité, que Cratérus surpris, vomit mille injures contre Néoptoleme, lui reprochant qu'il l'avoit trompé, en le flattant d'un prompt changement de la part des Macédoniens, dès qu'ils le verroient paroître. Il exhorta ses officiers à donner en cette occasion des preuves de leur courage, & poussa à l'ennemi. Le premier choc fut

très-rude, les lances volèrent bientôt en éclats, & on en vint aux épées. Cratérus ne fit point de deshonneur à Alexandre dans ce dernier jour; car, il tua plusieurs ennemis de sa main, & renversa plusieurs fois tout ce qui osa lui faire tête. Enfin, blessé par un Thrace qui le prit en flanc, il tomba de son cheval. Toute la cavalerie ennemie passa sur son corps sans le reconnoître. Gorgias seul, un des lieutenans d'Eumène, l'ayant reconnu, mit pied à terre & établit une garde autour de lui, mais il tendoit déjà à sa fin & luttoit contre la mort.

Dans ce moment, Néoptoleme charge l'aîle droite où étoit Eumène; ils se haïssoient tous deux de longue main, & ce jour-là leur colère étoit encore plus enflammée. Ils firent deux décharges sans se reconnoître; mais, à la troisième, s'étant reconnus, ils poussent impétueusement l'un contre l'autre l'épée à la main, avec de grands cris. Leurs chevaux courant de roideur, se heurtent de front comme deux galères qui se choquent; alors, ils abandonnent la bride, se saisissent tous deux au corps, & tâchent de s'arracher leur casque & de rompre les épauletttes de leur cuirasse. Pendant qu'ils se tiraillent de cette manière, leurs chevaux se débent de dessous eux; ils tombent tous deux à terre sans lâcher prise, & se colletant tou-

jours; leur combat devient alors une lutte. Néoptolème se relève le premier. Eumène, profitant de ce moment, lui coupe le jarret, & se trouve tout aussitôt sur ses pieds. Néoptolème, qui ne pouvoit se tenir sur sa jambe blessée, s'appuie à terre sur un genou, & combat ainsi d'en bas avec beaucoup de courage, sans pouvoir porter de coup mortel à son ennemi; enfin, il reçoit un grand coup d'épée à la gorge, & tombe à la renverse tout étendu; Eumène se jette sur lui, le dépouille de ses armes, l'accable d'injures; & il est si transporté par sa haine invétérée & par sa colère, qu'il ne s'apperçoit pas que son ennemi a encore l'épée au poing, dont il le blesse par-dessous sa cuirasse à l'endroit de l'aîne, à cause de la posture où il est sous lui. Mais, le coup lui fait plus de peur que de mal, étant poussé par un bras foible que la mort gagne déjà.

Après qu'il l'eut dépouillé de ses armes, il se trouva très-mal de ses blessures, car il avoit les cuisses & les bras percés en plusieurs endroits. Il eut pourtant la force de se jeter sur son cheval & de pousser à son aile gauche, où il croyoit que les ennemis faisoient encore ferme. Ayant appris là que Cratérus a été tué, il pique à l'endroit où on lui dit qu'il trouvera son corps. Et voyant qu'il respire encore & qu'il n'a pas entièrement perdu connoissance, il descend de cheval,

se met à pleurer, lui tend la main, maudir & déteste Néoptolème, déplore le malheureux état où il le voit réduire, & se plaint & gémit de sa propre infortune & de la fatale nécessité qui l'a forcé de se trouver en armes contre son compagnon & son meilleur ami, & de lui porter ou de recevoir de lui les coups les plus terribles.

Eumène gagna cette bataille dix jours après la première, & cette victoire augmenta beaucoup sa réputation; car, tout le monde vit que de ses deux ennemis, il étoit venu à bout de l'un par sa prudence, & qu'il avoit vaincu l'autre par sa valeur. Mais, si ce grand succès releva infiniment sa gloire, il excita aussi contre lui une haine furieuse & une envie extrême, non seulement parmi ses ennemis, mais encore parmi ses alliés, de ce qu'un aventurier & un étranger comme lui avoit défait & tué le premier & le plus renommé capitaine des Macédoniens, avec les bras & les armes des Macédoniens mêmes. Si la nouvelle de la mort de Cratérus eût été portée plutôt à Perdicas, jamais les Macédoniens n'auroient eu d'autre Roi que lui. Mais malheureusement cette nouvelle ne fut sçue dans son camp, que deux jours après qu'il eut été tué en Égypte, où, comme nous l'avons dit, il étoit allé faire la guerre contre Ptolémée. Les Macédoniens ne l'eurent pas plutôt apprise, que pleins de colère ils résolurent

résolurent tous la mort d'Eumene, & nommerent Antigonus & Antipater pour aller exécuter cette vengeance. Cependant, Eumene, ayant rencontré les haras du Roi qui païssoient sur le mont Ida, prit tous les chevaux qui lui étoient nécessaires, & envoya des lettres de décharge à ceux qui en avoient soin. L'on rapporte qu'Antipater, en ayant été informé, se prit à rire, & dit qu'il admiroit la prévoyance d'Eumene, qui s'attendoit à leur rendre ou à leur demander compte des biens du Roi.

Le dessein d'Eumene étoit de donner la bataille dans les plaines de la Lydie, autour de Sardis, parce qu'il étoit plus fort en cavalerie, & qu'il avoit l'ambition d'étaler sa grande puissance aux yeux de Cléopâtre; mais, à la prière de cette Princesse, qui craignoit que, s'il attendoit-là les ennemis, Antipater ne l'accusât d'avoir eu avec lui quelque intelligence, il marcha vers la haute Phrygie, & passa l'hiver dans la ville de Célenes. Là Alcétas, Polémon & Docimus entrèrent en contestation avec lui pour le commandement de l'armée; & sur cela, il s'écria: Ne voilà-t-il pas ce que l'on dit communément: *Chacun pense à s'avancer, & pas un ne pense au danger qu'il y a de perdre tout & de se perdre soi-même?*

Il avoit promis aux soldats qu'il les paieroit dans trois jours; mais, n'ayant point d'ar-

Tom. XVI,

gent pour satisfaire à sa promesse, il leur vendit les fermes & les châteaux du païs, avec tout le bétail & toutes les personnes dont ils étoient pleins. Le capitaine, ou le chef de bande, qui avoit acheté un château, prenoit les machines & les engins de batterie qu'Eumene lui fournissoit, & alloit prendre ce château de force; après quoi il partageoit à ses soldats, tout ce qu'on y avoit pris jusqu'à la concurrence de ce qui leur étoit dû. Par ce moyen, il regagna tellement l'affection de toute l'armée, que les soldats ayant trouvé dans le camp plusieurs billets que les officiers des ennemis y avoient fait jeter, par lesquels ils promettoient cent talens & de grands honneurs à celui qui tueroit Eumene, les Macédoniens en furent très-irrités; & sur le champ ils firent une ordonnance, que désormais il y auroit toujours mille des plus vaillans & des principaux officiers qui seroient ses gardes du corps, qui se tiendroient tour-à-tour auprès de lui, & passeroient la nuit devant sa tente. Il n'y eut pas un officier qui refusât cette fonction, & qui ne fût ravi de recevoir de lui les marques d'honneurs & de distinction que les rois de Macédoine donnoient à leurs amis; car, Eumene avoit le privilege de distribuer des chapeaux de pourpre à la mode du païs, & des vestes magnifiques, ce qui passoit pour le don le plus royal

B b

parmi les Macédoniens.

La prospérité a cela de propre, qu'elle élève le courage de ceux qui l'ont naturellement le plus bas & le plus petit, de sorte que l'on croit voir en eux quelque sorte de grandeur, quand on les regarde dans l'élévation & dans la pompe où la fortune les a placés. Mais, celui qui a l'ame véritablement grande & ferme, paroît infiniment davantage dans les revers & dans les adversités qui lui arrivent, comme Eumene; car, premièrement, ayant perdu une grande bataille contre Antigonus dans le pays des Orcyniens en Cappadoce, par la trahison d'un de ses officiers, il ne donna pas le tems à ce traître d'échapper & de se retirer dans l'armée des ennemis; il le prit & le fit pendre sur le champ. Après quoi, dans sa suite il tourna tout court; & prenant un chemin tout opposé à celui que les ennemis tenoient pour le poursuivre, il passa à côté d'eux sans qu'ils s'en aperçussent, & retourna par les derrières dans le même camp où il avoit été battu. Il s'y logea; & faisant ramasser tous les corps de ses gens qui avoient été tués, il les fit brûler honorablement avec le bois des portes & des fenêtres qu'il envoya prendre dans tous les boïrgs & villages des environs. Il fit brûler les capitaines à part & les soldats à part; & après leur avoir élevé de grands monceaux de terre pour tombeaux, il décampa &

continua sa marche, de sorte qu'Antigonus, étant arrivé peu de tems après dans le même camp, ne pouvoit se lasser d'admirer son audace & sa fermeté.

Ensuite, ayant rencontré sur son chemin les bagages d'Antigonus, il pouvoit très-facilement, & sans coup férir, faire prisonniers un grand nombre de personnes libres & tous leurs esclaves, & s'emparer de toutes les richesses qu'Antigonus avoit amassées par tant de guerres & par tant de pillages de villes. Mais, il craignoit que ses gens, chargés de tant de butin & de tant de riches dépouilles, n'en devinssent plus pesans pour la fuite, plus mous à supporter la fatigue d'être errans çà & là, & plus incapables, par leur impatience, d'attendre le bénéfice du tems dans lequel il avoit mis toutes ses espérances, ne doutant point qu'enfin Antigonus, las de le suivre, ne tournât ses pas ailleurs. Mais, comme il étoit très-difficile de retenir les Macédoniens, & de les empêcher de se jeter sur un butin qui étoit étalé devant eux, & qu'ils n'auroient que la peine de prendre, il commanda à ses troupes de repaître, de faire repaître leurs chevaux, & de marcher ensuite à l'ennemi; & pendant ce tems-là, il envoya en secret un exprès à Ménandre, qui commandoit l'escorte des bagages d'Antigonus, lui dire que l'amitié qu'il conservoit pour lui l'obligeoit de lui

donner avis de se mettre en sûreté, de quitter au plus vite la plaine où il pouvoit être enveloppé dans un moment, & de se retirer au pied de la montagne voisine, d'où la cavalerie ne pourroit approcher, & où il ne pourroit être pris par ses derrières. Ménandre comprit d'abord le grand péril où il étoit, & gagna la montagne.

Cela étoit à peine exécuté, qu'Eumene envoya ouvertement ses coureurs battre l'estrade, & donna ordre qu'on prît les armes & qu'on bridât les chevaux, comme n'attendant que le moment de les mener à l'ennemi. Cependant, les coureurs reviennent & rapportent que Ménandre est hors d'insulte, & qu'il s'est retiré dans des lieux difficiles & avantageux. Eumene fit semblant d'être au désespoir d'avoir perdu une si belle occasion, & emmena son armée. On dit que Ménandre racontant un jour cela à Antigonus, les Macédoniens qui étoient présens se mirent à louer Eumene & à témoigner de l'affection pour lui, de ce que pouvant rendre esclaves leurs enfans & déshonorer leurs femmes, il leur avoit épargné cet affront, & les avoit laissés échapper. Mais, Antigonus, prenant la parole, leur dit: *Eh! mes amis, ce qu'Eumene a fait-là n'est point pour l'amour de nous, mais il a craint de se mettre des entraves dans sa fuite.*

Comme Eumene ne faisoit qu'errer çà, & là, & fuir tou-

jours, sans avoir ni dessein formé, ni route certaine, il conseilla à la plupart de ses soldats de se retirer, soit qu'il n'eût plus besoin d'eux, soit qu'il ne voulût plus traîner après lui tant de gens qui étoient en trop petit nombre pour combattre, & en trop grand nombre pour être cachés. Il ne retint que cinq cens chevaux & deux cens hommes de pied, & se retira dans un lieu fort d'assiette, appelé Nora, qui étoit sur les confins de la Lycaonie & de la Cappadoce. Et là encore il donna congé à tous ceux de ses amis qui, ne pouvant supporter les incommodités du lieu & la disette où ils étoient, le prièrent de les renvoyer. Il les embrassa, leur fit mille caresses, & leur donna la liberté de se retirer.

Peu de jours après, Antigonus arriva devant Nora; & avant que d'en former le siège, il envoya proposer à Eumene une entrevue, & lui dire qu'il n'avoit qu'à descendre pour lui parler. Eumene fit réponse qu'Antigonus avoit avec lui plusieurs de ses amis, qui pourroient prendre sa place s'il venoit à manquer, & commander l'armée; mais que pour lui, parmi ceux dont il avoit entrepris la défense, il n'y en avoit pas un seul qui pût le remplacer; & qu'aini il n'avoit qu'à lui envoyer des otages, s'il vouloit qu'il descendit pour s'aboucher avec lui. Antigonus insista & lui envoya dire que

c'étoit au plus foible à venir parler au plus fort. *Mais*, répondit Eumene, *je ne reconnaitrai jamais d'homme plus fort que moi, pendant que je serai maître de mon épée.* Antigonus fut donc obligé de lui envoyer des ôtages, comme il l'avoit demandé ; il lui envoya son propre neveu Ptolémée, & il descendit. Ils se saluerent & s'embrassèrent avec beaucoup d'amitié, comme se connoissant de longue main, & ayant vécu long-tems ensemble dans une étroite liaison. Leur conversation fut fort longue ; Eumene ne parla jamais, ni de sûreté pour sa personne, ni d'oubli du passé ; mais, il demanda toujours qu'on lui conservât ses gouvernemens, & qu'on lui rendit tout ce qui lui avoit été donné. Tous ceux qui étoient présens, étoient étonnés de sa fermeté, & admiroient sa magnanimité & sa hardiesse.

Pendant l'entrevue, la plupart des Macédoniens accouroient pour voir quel homme c'étoit qu'Eumene ; car, depuis la mort de Cratérus, il n'y avoit point d'homme dont il fût tant parlé dans l'armée, & qui eût tant de réputation ; mais Antigonus, craignant qu'on n'en vînt contre lui à quelque violence, se mit à crier qu'on n'approchât point, & fit chasser à coups de pierre ceux qui s'avançoient malgré cet ordre ; enfin, il prit Eumene entre ses bras, & faisant écarter la foule par ses gardes, il eut encore beaucoup de peine à ramener

Eumene dans sa forteresse & à le remettre en sûreté.

N'y ayant donc plus aucune espérance d'accommodement, Antigonus environna la place de bonnes murailles, laissa des troupes pour continuer le siège, & partit avec le reste de son armée. Eumene demeura assiégé dans Nora, qui étoit abondamment pourvue de bled, d'eau & de sel, mais qui manquoit de tout autre chose bonne à manger, de sorte qu'il n'avoit que le pain tout sec. Cependant, avec ce pain seul, il ne laissoit pas de traiter ceux qui étoient auprès de lui ; car, il les appelloit à la table tour-à-tour, & assaisontoit ces repas si maigres de beaucoup de grace & de familiarité, en les entretenant de choses agréables & plaisantes.

Il s'aperçut bientôt que rien n'incommodoit tant sa garnison que le petit espace qu'elle occupoit, renfermée dans de petites maisons serrées, & dans un terrain qui en tout n'avoit pas plus de deux stades de circuit, où on ne pouvoit, ni se promener, ni faire le moindre exercice, & où leurs chevaux, ne pouvant presque se remuer, devenoient pesans & incapables de servir. Pour dissiper donc cette langueur où les hommes & les chevaux croupissoient par l'inaction, & afin de les rendre plus dispos & plus légers pour la fuite, si l'occasion s'en présentoit, voici ce qu'il imagina. De la plus grande maison du lieu, & qui n'avoit en tout que

quatorze coudées , il en fit comme une falle d'exercice qu'il donna aux hommes, leur commandant de s'y promener d'abord tout doucement, & de doubler ensuite le pas peu à peu, & enfin de faire les mouvemens les plus violens. Pour les chevaux il les suspendoit les uns après les autres avec de grandes sangles qu'il leur mettoit sous le cou, & qu'il plaçoit dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie; ensuite, par le moyen de quelques poulies, il les élevoit en l'air, de manière qu'ils n'étoient appuyés que sur les pieds de derrière, & que des pieds de devant ils pouvoient à peine toucher la terre du bout de la pince.

Pendant qu'il les tenoit ainsi suspendus de la moitié du corps, les palefreniers venoient les exciter & les irriter avec de grands cris & de grands coups de fouet. Ces chevaux, pleins de fureur & de rage, tiroient de grandes ruades de leurs pieds de derrière, s'agitoient très-violemment, & faisant de grands efforts pour appuyer leurs pieds de devant, & voulant frapper la terre, ils donnoient une si grande extension à tout leur corps, qu'il n'y avoit point de nerf qui ne travaillât & qui ne souffrit, & qu'à force de hennir & de se tourmenter, ils étoient tout couverts de sueur & d'écume. Après cet exercice très-propre à les fortifier, à les tenir en haleine & à leur rendre les membres souples & dispos,

on leur donnoit leur orge bien mondée & pilée, afin qu'ils pussent la digérer plus promptement & avec moins de peine.

Comme ce siège trainoit en longueur, Antigonus fut informé qu'Antipater étoit mort en Macédoine, & que les affaires y étoient fort brouillées par les factions & par les brigues de Cassandre & de Polyperchon. N'aspirant donc plus à rien de médiocre, & dévorant déjà par ses espérances & par ses desirs l'Empire entier, il voulut avoir Eumene pour ami, afin qu'il lui aidât à avancer ses desseins & à les conduire à une heureuse fin. Il envoya pour cet effet Hiéronymus à Eumene, lui proposer des conditions de paix, & lui porter la formule du serment qu'il exigeoit de lui. Eumene y corrigea quelque chose, & prit les Macédoniens mêmes qui l'assiégeoient, pour juges, lequel de ces deux sermens étoit le plus juste & le plus raisonnable, ou celui qu'Antigonus lui présentoit, ou celui qu'il avoit réformé. Car, Antigonus parloit bien au commencement de la maison royale, mais il n'en parloit qu'en passant & par manière d'acquit, pour s'exempter de blâme, & tout le reste du serment ne regardoit que lui & ne l'attachoit qu'à lui; au lieu qu'Eumene, dans la correction qu'il fit, nomma la reine Olympias la première, avec les Rois ses enfans. Outre cela il jura, non qu'il *serviroit en tout & par-tout Antigonus seul*, & que

les amis & les ennemis d'Antigonus seroient les siens, comme cela étoit dans la formule d'Antigonus, mais *qu'il serviroit Olympias & les Rois ses enfans, & qu'il auroit mêmes amis & mêmes ennemis qu'eux*. Cette formule ayant paru la plus équitable, les Macédoniens lui firent prêter ce serment tel qu'il l'avoit dressé, leverent le siège, & envoyèrent vers Antigonus pour le porter à prêter le même serment.

Cependant, Eumene rendit tous les otages Cappadociens qu'il avoit à Nora; & ceux à qui il les avoit remis, lui donnèrent en échange des chevaux, des bêtes de somme, & des pavillons. Cela étant fait, il travailla à rappeler la plus grande partie des soldats qui s'étoient enfuis après sa défaite, & qui étoient errans dans la campagne. Il en rassembla un corps de près de mille chevaux, avec lesquels il se retira très-promptement, craignant toujours Antigonus, & avec très-grande raison; car, non seulement Antigonus envoya ordre à ses troupes de l'assiéger de nouveau & de presser plus vivement le siège; mais, il fit encore une réponse très-dure aux Macédoniens, qui avoient approuvé la correction qu'Eumene avoit faite au serment qu'il avoit dressé.

Pendant qu'Eumene fuyoit ça & là, il reçut des lettres des principaux de la Macédoine, qui craignoient l'agrandissement d'Antigonus; il en reçut aussi de la reine Olympias, qui l'ap-

pelloit & qui le pressoit de venir prendre la tutelle & la garde du jeune fils d'Alexandre, à qui ses ennemis dressaient des embûches pour le faire périr. Polysperchon & le roi Philippe lui écrivirent aussi pour lui donner ordre de faire la guerre à Antigonus avec l'armée qui étoit en Cappadoce, & de prendre dans le trésor royal, qui étoit à Quindés, cinq cens talents pour rétablir ses propres affaires, & d'en prendre pour les frais de la guerre autant qu'il en auroit besoin. Ils écrivirent aussi conformément à cela à Antigène & à Teutamus, qui commandoient les Argyraspides.

Ces officiers, ayant reçu ces lettres, firent en apparence un très-bon accueil à Eumene; mais, malgré cette bonne mine, on voyoit manifestement qu'ils étoient pleins d'envie & de jalousie, & qu'ils regardoient comme un affront d'obéir à Eumene. Pour ce qui est de l'envie, Eumene la guérit ou l'adoucit, en ne prenant point l'argent qu'il avoit ordre de prendre pour lui, & en disant qu'il n'en avoit pas besoin. Mais, pour l'ambition & la jalousie, qui les portèrent à refuser de lui obéir, quoiqu'ils fussent très-incapables de commander, il ne crut pouvoir y remédier qu'en leur inspirant un esprit de superstition. Il leur dit qu'Alexandre s'étoit apparu à lui pendant son sommeil, qu'il lui avoit montré une tente royale-ment parée, dans laquelle il y

avoit un trône , & qu'il lui avoit déclaré , *que tant qu'ils tiendroient le conseil dans cette tente pour y délibérer de leurs affaires , il y seroit ; qu'assis sur ce trône il donneroit ses ordres à ses capitaines , & qu'il les conduiroit dans tous leurs desseins & dans toutes leurs entreprises , pourvu qu'ils s'adressassent toujours à lui.*

Il persuada facilement cette vision à Antigene & à Teutamus , qui ne vouloient pas aller tenir le conseil chez lui , comme il croyoit aussi qu'il se déshonoreroit si on le voyoit aller à la porte des autres. On dressa donc d'abord une tente magnifique , on y éleva un trône , qu'on appella *le trône d'Alexandre* , & sur lequel on plaça son diadème , son sceptre , & ses armes , & on s'assembla dans cette tente pour y délibérer des affaires les plus importantes & les plus pressées.

De-là ils s'avancerent vers les hautes provinces. Sur le chemin , Peucestas , qui étoit ami particulier d'Eumene , & les autres Sattrapes se joignirent à eux avec toutes leurs troupes. Eumene , voyant qu'ils se méprisoient les uns les autres , mais qu'ils le craignoient tous également , & qu'ils n'épioient qu'une occasion favorable pour le tuer , supposa un grand besoin d'argent , & emprunta de grosses sommes de ceux qui le haïssoient le plus , afin qu'ils missent désormais en lui leur confiance , & qu'ils cessassent de lui dresser des embûches par

la crainte qu'ils auroient de perdre ce qu'ils lui auroient prêté ; de sorte qu'il arriva par-là que du bien d'autrui il en fit une garde sûre pour sa personne , & qu'au lieu que les autres donnent leur propre argent pour sauver leur vie , lui , au contraire , ne sauva la sienne & ne se mit en sûreté , qu'en prenant l'argent des autres.

Quelque tems après , comme les soldats marchaient pour aller chercher l'ennemi , & qu'Eumene , tombé dans une maladie dangereuse , se faisoit porter en litière assez loin de l'armée , pour être plus loin du bruit , à cause d'une grande insomnie dont il étoit travaillé ; quand ils eurent fait quelque chemin , ils s'apperçurent tout à coup que les ennemis ayant gagné les hauteurs de quelques côreaux qui les déroboient à leur vue , commençoient à descendre dans la plaine. La lueur étincelante de leurs armes dorées qui éclatoient aux rayons du soleil , n'eut pas plutôt brillé à leurs yeux ; ils n'eurent pas plutôt vu la belle ordonnance de leurs troupes , leurs éléphants chargés de leurs tours , & les hocquetons de pourpre , que leur cavalerie portoit sur ses épaules , & qui étoient son ornement ordinaire , quand elle alloit au combat , que ceux qui marchaient les premiers s'arrêtant , se mirent à crier qu'on appellât Eumene , & qu'ils n'avanceroient point s'il ne venoit à leur tête. En même tems , ils

mirent leurs boucliers à terre , s'entr'exhorterent à demeurer là sans bouger , & déclarerent à leurs officiers qu'ils n'avoient qu'à se tenir en repos , à ne point combattre , & à ne pas exposer les troupes , avant qu'Eumene fût venu pour les commander.

Cela étant rapporté à Eumene , il vint en toute diligence , pressant les esclaves qui le portoient ; & ouvrant des côtés les rideaux de sa litière , il tendoit la main aux soldats , & leur marquoit sa joie & sa reconnaissance. Dès que ses soldats le virent , ils le saluerent en langage Macédonien , releverent leurs boucliers , & les frappant avec leurs piques , ils se mirent à jeter des cris de victoire , & à défier les ennemis , comme ne craignant plus rien , puisqu'ils avoient leur capitaine à leur tête. D'un autre côté , Antigonus ayant appris de quelques prisonniers qu'Eumene étoit même si mal , qu'il se faisoit porter en litière à la queue de l'armée , crut qu'il lui seroit fort aisé de défaire les autres , & que sa maladie les lui livreroit entre les mains. Il se hâtoit donc pour les attaquer. Mais , lorsque s'étant avancé pour reconnoître leur posture , il eut vu leur belle contenance & la disposition de leur armée , il s'arrêta long-tems fort étonné. Il apperçut ensuite la litière qu'on portoit d'une aile à l'autre ; alors se prenant à rire , selon sa coutume , avec de grands éclats , il dit à ses amis qui

étoient autour de lui : *Voilà cette litière qui a rangé des troupes contre nous , & qui va nous combattre ; & sans perdre un moment , il fit sonner la retraite , & se retira dans son camp.*

Les deux armées s'étant séparées sans combat , camperent à trois stades l'une de l'autre , une rivière & des ravins entre deux. Et comme elles souffroient de grandes incommodités , parce que tout le païs étoit dévasté , Antigonus envoya des ambassadeurs aux Satrapes & aux Macédoniens de l'armée d'Eumene , pour les porter à quitter Eumene , & se rendre à lui , leur faisant à tous de magnifiques promesses. Les Macédoniens rejetterent ses propositions , & renvoyèrent les ambassadeurs , en leur faisant de grandes menaces , s'ils osoient jamais leur faire de pareilles propositions. Eumene , après les avoir loués de leur fidélité , leur dit cet Apologue fort ancien : » Un jour un lion , » devenu amoureux d'une jeune » fille , la demanda en mariage » à son pere. Celui-ci répondit » qu'il tenoit cette alliance à » grand honneur , & qu'il étoit » prêt à lui donner sa fille ; mais » que ses grands ongles & ses » dents tranchantes lui faisoient » peur , & qu'il craignoit qu'a » près son mariage , sur la moindre querelle qui surviendrait » dans leur ménage , il ne les appliquât sur sa fille un peu trop rudement. Le lion , qui étoit » passionné pour la jeune fille , » se fit arracher sur l'heure les

» ongles & les dents; après quoi,
 » le pere prit un bâton, & se
 » défit du prétendu gendre. Voi-
 » là, ajouta-t-il, ce que pretend
 » Antigonus. Il vous fait de
 » grandes promesses, pour se
 » rendre maître de toutes vos
 » forces; après quoi il vous
 » fera sentir ses ongles & ses
 » dents. α

Quelques jours après, des déserteurs d'Antigonus ayant rapporté à Eumene que ce général se préparoit à partir la nuit suivante, sur la seconde veille, (vers les neuf ou dix heures du soir) Eumene se douta d'abord que son dessein étoit de gagner la province de Gabene, qui étoit un païs gras & capable de nourrir de grosses armées, & d'ailleurs très-commode & très-sûr pour des troupes, à cause des rivières & des ravins dont il étoit traversé; c'est pourquoi il résolut de le prévenir. Dans cette vue, il persuada, à force d'argent, à quelques soldats étrangers, d'aller comme déserteurs dans le camp d'Antigonus, & de dire qu'Eumene devoit les attaquer à l'entrée de la nuit. En même tems, il fit partir les bagages, & donna ordre aux troupes de prendre de la nourriture & de se mettre en marche. Antigonus, sur ce faux avis qu'Eumene venoit l'attaquer, tint son armée sous les armes; cependant, Eumene avançoit chemin. Antigonus scût bientôt de ses coureurs qu'Eumene avoit décampé; & connoissant qu'il avoit été surpris par son ennemi,

il ne laissa pas de persister dans son premier dessein; & ayant commandé aux troupes de lever le camp, il fit tant de diligence, que sa marche avoit l'air d'une poursuite. Mais, voyant qu'il lui étoit impossible de joindre avec toute son armée, Eumene qui avoit au moins six heures d'avance, il laissa son infanterie sous les ordres de Pithon, & prenant sa cavalerie, il marcha à toute bride, de manière qu'au point du jour, il atteignit l'arrière-garde des ennemis qui descendoit une colline. Il s'arrêta sur la hauteur. Eumene, qui vit cette cavalerie, ne douta point que toute l'armée n'y fût, & s'arrêta pour se mettre en bataille. Ainsi, Antigonus rendit la pareille à Eumene, & l'amusa à son tour; car, il l'empêcha de continuer sa marche, & donna à son infanterie le tems d'arriver.

Alors, les deux armées se rangerent en bataille. Celle d'Eumene avoit trente-cinq mille hommes de pied plus de six mille chevaux, & cent quatorze éléphants; celle d'Antigonus, vingt-huit mille hommes de pied, huit mille cinq cens chevaux, & soixante-cinq éléphants. Le combat fut rude & opiniâtre, & poussé bien avant dans la nuit, car c'étoit pleine lune; cependant, la perte ne fut pas fort considérable ni d'un côté ni d'un autre. Antigonus perdit de son infanterie trois mille sept cens hommes, & de sa cavalerie cinquante-quatre; il eut plus

de quatre mille hommes blessés. Eumene perdit cinq cens quarante hommes de pied, très-peu de cavalerie, & eut plus de neuf cens hommes de blessés. La victoire étoit réellement du côté d'Eumene. Mais, comme ses troupes, quelques instances qu'il leur en fit, ne voulurent point revenir sur le champ de bataille pour enlever les corps, ce qui, chez les Anciens, étoit la preuve & comme le sceau de la victoire; elle fut attribuée au parti d'Antigonus qui y revint, & ensevelit ses morts. Le lendemain, Eumene envoya demander par un héraut la permission d'enterrer les siens, qui lui fut accordée; & il leur fit rendre les honneurs funebres avec toute la magnificence possible.

Quelque tems après, informé que les troupes des ennemis s'étoient dispersées pour prendre des quartiers d'hiver, Antigonus crut que ce seroit une occasion favorable pour les attaquer. Mais, Eumene envoya promptement ordre à tous les officiers de lever leurs quartiers & de le venir joindre en toute diligence; & montant à cheval avec tous les autres capitaines qu'il avoit avec lui, & qui étoient suivis de leurs soldats, qui portoient du feu dans plusieurs vaisseaux, il alla reconnoître un lieu fort élevé, qui pouvoit être vu facilement de ceux qui étoient en marche; & y mesurant un espace de terrain d'environ soixante-dix stades de circuit, il ordonne à ses soldats

d'y allumer des feux, d'abord fort grands, ensuite plus petits, selon la différence des veilles, afin que ceux qui les verroient de loin, le prissent pour un véritable camp.

Cela étant exécuté, & Antigonus ayant vu la nuit ces feux sur la hauteur, en fut fort affligé, & tomba dans le découragement, ne doutant point que les ennemis, avertis de sa marche, n'eussent rassemblé leurs troupes, & qu'ils ne vinssent au-devant de lui. Pour n'être donc pas obligé de combattre, las comme il l'étoit, contre des troupes toute fraîches, il prit le parti de retourner sur ses pas. Mais, voyant que personne ne se présentoit pour l'inquiéter dans sa retraite, comme cela ne manque jamais d'arriver quand on se retire à la vue de l'ennemi; & tous les habitans des environs lui disant qu'ils n'avoient point vu d'armée, & qu'ils avoient seulement vu la montagne pleine de feux; il reconnut alors que c'étoit un stratagème d'Eumene, & plein de douleur de s'être laissé ainsi abuser, il tourna bride, résolu d'en venir à une bataille.

Cependant, la plupart des troupes d'Eumene ayant eu le tems de se rassembler auprès de lui, admiroient sa grande prudence & sa grande habileté, & voulurent qu'il les commandât seul. Les deux capitaines des bandes des Argyraspides, Antigene & Teutamus, au désespoir de cette distinction, qui lui

étoit si glorieuse, résolurent de le faire périr ; & ayant entraîné dans cette conjuration la plupart des Satrapes & des premiers officiers , ils tiennent conseil pour délibérer où , quand & comment ils exécuteroient leur entreprise. Mais , ils furent tous d'avis qu'il falloit se servir de lui pour cette bataille , & s'en défaire d'abord après le combat. Eudamus , qui commandoit les éléphants , & Phédime allèrent sur le champ rapporter à Eumene cette résolution , non par aucune bonne volonté qu'ils eussent pour lui , ni pour l'obliger , mais uniquement par la crainte où ils étoient de perdre l'argent qu'ils lui avoient prêté. Eumene les remercia & les loua extrêmement de leur affection & de leur fidélité ; & rentrant dans sa tente , il dit à ses amis , qu'il n'étoit pas au milieu d'une armée d'hommes , mais au milieu d'une armée de bêtes féroces , fit son testament , & déchira & brûla tous ses papiers & toutes les lettres qu'on lui avoit écrites , ne voulant pas qu'après sa mort , ceux qui avoient donné des avis secrets , fussent exposés aux accusations & aux calomnies.

Après avoir disposé ainsi de ses affaires , il délibéra en lui-même s'il livreroit la bataille à ses ennemis , ou si , traversant la Médie & l'Arménie , il iroit se jeter dans la Cappadoce. Il ne prit point de résolution fixe pendant que ses amis furent avec lui. Quand il fut seul , après avoir été encore long-tems agi-

té de différentes pensées que l'écart de sa fortune lui inspiroit , & toutes contraires ; enfin , faisant effort sur lui-même , il mit son armée en bataille , & exhorta les Grecs & les Barbares à bien faire leur devoir. Car , pour sa phalange & ses bandes des Argyraspides , bien loin qu'elles eussent besoin qu'il les excitât , elles étoient les premières à l'encourager & à bien espérer de la victoire , l'assurant que les ennemis ne les attendroient point. En effet , se jettant sur eux avec furie , elles enfoncèrent l'infanterie , dont la plus grande partie fut taillée en pièces. Antigonus fut entièrement défait en cet endroit ; mais , d'un autre côté , sa cavalerie eut tout l'avantage par la lâcheté de Peucestas , qui combattit très-mal en cette journée ; & à la faveur d'une poussière qui s'étoit élevée , & qui obscurcissoit la vue , Antigonus enleva les bagages des ennemis sans être aperçu.

Le combat étant fini , les Argyraspides envoyèrent quelques officiers prier le vainqueur de leur rendre leurs bagages. Antigonus répondit que non seulement il rendroit tous les bagages aux Argyraspides , mais encore qu'en toute autre chose il les traiteroit avec toute sorte de bonté & d'humanité , pourvu qu'ils lui remissent Eumene entre les mains. A cette offre , voilà les Argyraspides qui prennent la malheureuse & infame résolution de livrer Eumene vi-

vant à ses ennemis. D'abord ; ils s'approchent de lui d'une manière qui ne pouvoit lui donner aucun soupçon , & comme pour le garder à leur ordinaire. Les uns se mettent à déplorer la perte de leur équipage , les autres à le consoler & à lui dire qu'il n'a que faire de se mettre en peine de rien , puisqu'enfin il a remporté la victoire , & la plupart à déclamer hautement contre les Sattrapes & officiers Généraux, qui, par leur lâcheté , avoient été cause que leur victoire n'avoit pas été complete. Ensuite , prenant leur tems , ils se jettent sur lui , lui ôtent son épée , & avec sa propre ceinture ils lui lient les mains derrière le dos. Nicanor fut envoyé par Antigonus pour le recevoir ; & comme on le menoit au travers de la phalange Macédonienne , qui étoit en armes , il demanda la permission de parler , non pour leur faire aucune priere , ni pour les détourner de leur dessein , mais pour leur dire des choses très-importantes , & qui regardoient leurs intérêts.

Là-dessus , on fait un grand silence , & alors Eumene montant sur un lieu élevé , & étendant ses mains liées : » O » les plus méchans de tous les » Macédoniens qui aient jamais » vécu , leur dit-il ! Jamais An- » tigonus auroit-il osé se flatter » d'élever un aussi grand tro- » phée à sa gloire , que celui » que vous élevez vous-mêmes » à votre honte , en livrant

» votre Général , après l'avoir » chargé de chaînes ? N'étoit- » ce pas déjà une action assez » lâche , après avoir remporté » la victoire , de s'avouer vain- » cus pour retirer des bagages , » comme si la victoire consistoit » dans les biens , & non dans » la seule valeur & dans les » seules armes ? Falloit-il en- » core , quel comble d'infamie ! » falloit-il donner pour rençon » de ces malheureux bagages » votre propre Général ? Pour » moi , je suis emmené captif , » mais non vaincu , vainqueur » de mes ennemis , & trahi seu- » lement par mes compagnons » & par mes troupes. Mais , au » nom de Jupiter dieu des ar- » mées , & au nom de tous les » dieux qui président aux ser- » mens , tuez-moi ici vous- » mêmes ; car , ma mort sera » toujours votre ouvrage , quoi- » qu'Antigonus me fasse mou- » rir. Et ne craignez de lui au- » cun reproche , car il a besoin » d'Eumene mort , & non pas » d'Eumene vivant. Si vous ne » voulez pas prêter vos mains » à ce ministère , rendez la li- » berté à une des miennes ; elle » suffira pour exécuter ce que » vous me refusez. Que si vous » n'osez me confier une épée , » jettez-moi aux bêtes , lié & » garrotté comme je suis ; si » vous me rendez ce dernier » office , je vous délivre & vous » absous de toutes les peines » que vous pouvez craindre de » la vengeance des dieux pour » ce crime ; & je vous déclare

» les hommes du monde les plus
 » pieux & les plus justes en-
 » vers votre Général. «

Quand Eumene eut ainsi parlé , toutes les autres troupes furent saisies de douleur , & tout rétentit de gémissemens & de plaintes ; mais , les Argyrafpides se mirent à crier : » Qu'on
 » l'emmene , & qu'on ne s'ar-
 » rêtte point à les vains dis-
 » cours & à tous ses contes ;
 » car ce n'est pas une chose si
 » horrible , qu'un scélérat , un
 » maudit Cherfonnésien périsse ,
 » après avoir fait contre les
 » Macédoniens tant de guer-
 » res ; mais , c'en est un très-
 » déplorable que les plus bra-
 » ves soldats d'Alexandre &
 » de Philippe , après tant de
 » combats , de blessures & de
 » fatigues , soient privés dans
 » leur vieillesse du prix de leurs
 » travaux , & réduits à aller
 » mendier leur vie. Eh ! il y a
 » déjà trois jours que nos fem-
 » mes couchent avec nos en-
 » nemis. «

En finissant ces mots , ils l'emmenent & le pressent de marcher. Toutes les troupes d'Antigonus étoient sorties à sa rencontre ; il ne restoit presque personne dans son camp. Antigonus , craignant qu'il ne fût écrasé par cette quantité de gens curieux & avides de le voir , envoya dix de ses plus forts éléphans avec beaucoup de piquiers Medes & Parthes pour écarter la foule.

Quand Eumene fut arrivé dans le camp , Antigonus n'eut

pas le courage de le voir , à cause de leur ancienne amitié , & de la familiarité avec laquelle ils avoient vécu long-tems ensemble ; & comme ceux à qui il l'avoit donné en garde , lui demandoient comment il vouloit qu'on le gardât : *Comme un éléphant* , leur dit-il , *ou comme un lion*. Mais , quelques jours après , attendri & touché de compassion , il commanda qu'on lui ôtât ses fers les plus pesans , & qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir , & il permit à ses amis de le voir , de passer avec lui les journées entières , & de lui porter tous les rafraichissemens dont il pourroit avoir besoin.

Antigonus passa ainsi plusieurs jours à délibérer sur ce qu'il en devoit faire , & il écou-toit les prieres & les promesses que lui faisoient pour lui Nérarque le Crétois , & son propre fils Démétrius , qui se faisoient un honneur de le sauver. Mais , tous les autres Satrapes & capitaines s'y opposoient & le pressoient de le faire mourir.

On dit qu'un jour Eumene demanda à Onomarchus qui le gardoit , *d'où vient qu'Antigonus , ayant entre ses mains son ennemi , ne le fait pas mourir promptement , ou ne le délivre pas généreusement ?* Onomarchus lui répondit avec insolence : *Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut tant faire le brave contre la mort ; il falloit le faire dans la bataille. Aussi l'ai-je fait* , lui répartit brusquement Eume-

ne , & demande-le à tous ceux qui ont eu l'audace de me joindre ; je t'assure que je n'en ai point trouvé de plus fort que moi. Eh bien , reprit Onomarchus , puisqu'aujourd'hui tu as trouvé plus fort que toi , que n'attends-tu donc tranquillement l'heure qu'il voudra prendre ?

Cependant , Antigonus n'osant pas décider du sort de ce grand homme , assembla son conseil. Le trouble & l'agitation parurent sur le visage de la plupart de ceux de l'assemblée ; ils étoient dans une surprise extrême qu'on eût différé si long-tems à les défaire d'un homme qui les avoit tenus dans de continuelles allarmes l'espace de tant d'années , & les avoit réduits aux dernières extrémités ; qui avoit fait périr leurs plus vaillans capitaines ; qui étoit enfin si redoutable par lui-même , que leur sûreté dépendoit absolument de sa perte ; ils ajoutaient que sa mort dissiperoit toutes leurs frayeurs , & mettroit tous les mal-intentionnés hors d'état de leur nuire ; ils conclurent par demander à Antigonus sur quels amis il croyoit pouvoir compter dans la suite , s'il fauvoit la vie à Eumene ? Que pour eux , ils lui déclaroient qu'il n'y avoit plus de fond à faire sur leur assistance , s'il gardoit plus long-tems ce dangereux ennemi. Antigonus , après avoir connu les intentions de toute l'assemblée , prit encore sept jours pour en délibérer.

Ce terme expirant , il crai-

gnit qu'un plus long délai ne causât quelque sédition dans l'armée ; c'est pourquoi , il fit défenses à toutes personnes de voir le prisonnier , & de lui porter aucune nourriture , aimant mieux , disoit-il , le laisser mourir de faim , que de faire souffrir une mort violente à un homme avec qui il avoit eu quelque liaison d'amitié. Malgré les ordres d'Antigonus , & à son insçu , dans le tems que l'armée décampoit , ceux qu'on avoit laissés à la garde d'Eumene l'étranglèrent dans la prison , au bout de trois jours , pendant lesquels on ne lui avoit pas donné la moindre chose à manger. Telle fut la fin déplorable d'Eumene à l'âge de 45 ans. Sa mort arriva l'an 314 ou 315 avant J. C. Antigonus rendit son corps à ses amis , afin qu'ils le brûlassent , & qu'après avoir recueilli ses cendres , ils les missent dans une urne d'argent , & qu'ils l'emportassent avec eux pour la remettre à sa femme & à ses enfans.

D I G R E S S I O N

Sur le portrait d'Eumene.

Outre les charmes de la conversation , il avoit la mine gracieuse & douce , & il ne ressentait en rien le guerrier qui avoit toujours eu le harnois sur le dos ; mais , il étoit de belle taille & frais comme un jeune homme , & si bien proportionné , que l'art n'a jamais fait de statue d'une symétrie plus par-

faite, dit Plutarque. Il n'étoit pas né sort éloquent; mais, il avoit une manière de parler douce & persuasive.

On peut dire qu'Eumene fut un homme des plus accomplis de son siècle en tout genre, & des plus dignes de succéder à Alexandre. Il n'en avoit pas la fortune, mais il ne lui étoit peut-être pas inférieur en mérite; véritablement brave sans témérité, & prudent sans foiblesse. Issu d'une basse naissance dont il ne rougissoit point, il s'avança par degrés jusqu'aux premières places, & auroit pu aspirer au trône s'il avoit eu, ou plus d'ambition, ou moins de probité. Dans un tems où les brigues & les cabales, animées par le motif le plus capable de remuer le cœur humain, je veux dire l'envie de régner, ne connoissoient ni sincérité ni bonne foi, ne respectoient ni les liaisons du sang ni les droits de l'amitié, & fouloient aux pieds les loix les plus sacrées, Eumene conserva toujours pour la famille royale un attachement & une fidélité inviolables, que nulle espérance, nulle crainte, nul renversement de fortune, nulle élévation ne purent jamais ébranler. Et c'est ce caractère-là même de probité qui blessait ses collègues; car, il arrive souvent que la vertu s'attire des inimitiés & des haines, parce qu'elle semble faire des reproches à ceux qui pensent autrement, & leur montrer leurs défauts de trop près.

Il possédoit toutes les qualités guerrières dans un souverain degré; la science militaire, le courage, la prévoyance, la fermeté d'ame, une fécondité merveilleuse de ruses, de stratagèmes, de ressources dans les périls les plus inopinés, & dans les conjonctures les plus désespérantes. Mais, nous mettrons au-dessus de tous cela un caractère de probité & les sentimens d'honneur qui dominoient en lui, qui n'accompagnaient pas toujours ces autres qualités brillantes dont nous avons parlé.

Un mérite si éclatant, si universel, & en même tems si modeste, qui devoit exciter l'estime & l'admiration des autres commandans, ne servit qu'à les irriter & à aigrir leur envie. Défaut trop ordinaire aux personnes d'une grande qualité! Ces Satrapes, pleins d'eux-mêmes, voyoient avec un œil jaloux, & avec une sorte d'indignation, qu'un officier sans naissance, mais plus brave, plus habile, plus expérimenté qu'eux, étoit arrivé par degrés jusqu'aux places les plus éminentes, qu'ils croyoient n'être dues qu'à ceux qui portoient un grand nom, & qui étoient issus d'une ancienne & illustre famille; comme si la vraie noblesse ne consistoit pas dans le mérite & dans la vertu.

Diodore de Sicile fait, au sujet d'Eumene, des réflexions bien philosophiques. » Nous sommes tous embarqués, dit-il, dans un vaisseau dont Dieu tient le gouvernail, & qu'il

» conduit à son gré, ou à bon
 » port, ou dans les écueils;
 » de sorte que le véritable sujet
 » d'étonnement n'est pas qu'il
 » nous arrive des malheurs,
 » mais que tout ce qui nous ar-
 » rive ne soit pas contraire en
 » bien ou en mal à l'attente que
 » nous avions lieu d'en former.
 » Cette réflexion peut être re-
 » gardée comme le véritable
 » fruit de l'Histoire. Les revers
 » les moins attendus & en quel-
 » que sens les plus injustes doi-
 » vent modérer la confiance
 » qu'inspire la prospérité & ser-
 » vir de consolation dans l'in-
 » fortune. C'est l'usage qu'Eumene fit constamment de l'une
 » & de l'autre situation, ne per-
 » dant jamais de vue les vicif-
 » situdes des choses humaines,
 » se reconnoissant étranger, &
 » ainsi très-éloigné par lui-
 » même de toute autorité en
 » Macédoine. »

EUMENE, *Eumenes*, (a)
 Εὐμένης, fils de Boa, danseuse
 & courtisane, & frere de Phi-
 létere qui fonda le royaume de
 Pergame. Il mourut avant son
 frere Philétere, & laissa un fils
 qui porta le même nom que son
 pere.

EUMENE, *Eumenes*, (b)
 Εὐμένης, fils du précédent, suc-
 céda à son oncle Philétere au
 royaume de Pergame. On est
 redevable de cette particularité
 aux soins de Strabon, qui a in-

férent dans le treizième livre de
 sa géographie, la suite des Rois
 de Pergame. Il faut remarquer
 cependant que sur l'article dont
 il est ici question, Pausanias &
 lui ne sont pas tout-à-fait d'ac-
 cord. Le premier de ces Auteurs
 paroît insinuer que cet Eumene
 étoit frere de Philétere; nous
 disons qu'il paroît insinuer, par-
 ce que nous serions portés à
 croire que l'inadvertence des
 Copistes a causé tout le désor-
 dre. Ce qu'il y a de vrai, c'est
 qu'un léger changement dans le
 texte, remettrait les choses
 dans leur état naturel. Que
 penser de Thémistius, qui, con-
 tre le sentiment général de l'an-
 tiquité, prétend que Philétere
 étoit pere d'Eumene? Mais,
 ces sortes de méprises ne se ren-
 contrent que trop ordinaire-
 ment dans les écrits des So-
 phistes. Dion Chrysostôme en
 fournit un exemple remarqua-
 ble; Eumene, selon lui, étoit
 fils d'un charron ou roulrier. Il
 est visible que cet Auteur a
 confondu le roi de Pergame
 avec Eumene, le plus sage &
 le plus habile des capitaines
 d'Alexandre le Grand; autre-
 ment il faudra soutenir que ce
 fameux Général avoit pris la
 qualité de Roi; il est constant
 néanmoins que sa fidélité pour
 la maison de son maître, ne put
 jamais être ébranlée, & que de
 son vivant, ni les Antigonus,

(a) Mém. de l'Acad. des Inscrip. &
 Bell. Lett. Tom. XII. p. 309.

(b) Strab. pag. 623, 624. Paus. pag.
 13. Diog. Laërt. pag. 379. Roll. Hist.

Anc. Tom. IV. pag. 349. Mém. de
 l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom.
 XII. p. 309. & suiv.

ni les Ptolémées n'osèrent ceindre le diadème.

Quoi qu'il en soit, Eumene signala les commencemens de son règne par une victoire éclatante. Le royaume de Pergame, dont la puissance s'augmentoît tous les jours, donnoit de l'ombrage à Antiochus Soter ; il craignoit avec raison, que les successeurs de Philète ne songeassent enfin à lui enlever les provinces situées en-deçà du mont Taurus. Il considéroit de plus, que Pergame lui appartenoit légitimement ; en effet, dans le traité conclu entre Séleucus & Philète, il étoit porté en termes précis, que la ville & les trésors de Lyfimaque seroient livrés au roi de Syrie ; ces motifs le déterminèrent à la guerre ; & résolu de ne pas laisser à Eumene le tems de s'affermir sur le trône, il s'avança jusqu'à Sardis. Ce fut-là que les deux armées en vinrent aux mains, celle d'Antiochus fut entièrement défaite ; & la mort de ce Prince, qui suivit de près, ne lui permit pas de tirer vengeance de l'affront qu'il avoit reçu. De tous les événemens du règne d'Eumene, voilà le seul que les Historiens aient eu l'attention de transmettre à la postérité. Le vin, au-

quel il étoit très-adonné, étouffa peut-être en lui les sentimens de la gloire & de l'ambition. On apprend de Crésiclés, que ses excès en ce genre le mirent au tombeau.

Strabon lui donne vingt-deux ans de règne, & dès-lors il a dû mourir vers la fin de la cent vingt-quatrième Olympiade, ou au commencement de la suivante ; car, les Auteurs, contents de marquer les années accomplies, ont omis les mois que ces Rois peuvent avoir régné de plus.

Il ne fut pas moins zélé protecteur des lettres que Philète son oncle ; Diogène Laërce en sera garant ; il assure qu'Arcésilaüs éprouva plus d'une fois la libéralité d'Eumene, & qu'en reconnaissance, ce Philosophe lui dédia quelques-uns de ses ouvrages.

EUMENE II, *Eumenes*, (a) *Εὐμένης*, fils d'Attale I, & frere d'Attale II, de Philète & d'Athénée, monta sur le trône de Pergame après la mort de son pere, sur la fin de la quatrième année de la 145.^e Olympiade, vers l'an 197 avant J. C. Eumene se fit une loi de cultiver fidelement l'amitié des Romains, & il leur en donna des preuves bien éclatantes dans la

(a) Strab. p. 624, 665. Corn. Nep. in Annib. c. 10, 11. Just. L. XXVII. c. 3. L. XXXI. c. 8. L. XXXII. c. 4. L. XXXIII. c. 1. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 30, 34. L. XXXIV. c. 26, 30. L. XXXV. c. 13. L. XXXVI. c. 42. & seq. L. XXXVII. v. 14. & seq. L. XXXVIII. c. 37. & seq. L. XXXIX. v. 27, 28. L.

XLII. c. 11. & seq. L. XLIV. c. 12, 13, 20. & seq. L. XLV. c. 19. Apian. p. 88, 89. Diod. Sicul. L. XXVI. Excerpt. Roll. Hist. Anc. T. IV. pag. 488, 628, 529, 559. & suiv. T. V. p. 6. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. VI. p. 182. T. IX. p. 398. T. XII. p. 240. & suiv.

guerre de Lacédémone. Nabis en avoit usurpé la couronne sur les héritiers légitimes ; & les Romains s'étant proposés, ou de détrôner ce tyran , ou de le mettre du moins hors d'état de leur nuire , envoyèrent contre lui des troupes auxquelles Eumene joignit les siennes. Nabis, confondu des pertes multipliées qu'il fit en peu de tems , demanda qu'on lui accordât une entrevue. Eumene y fut invité , & bientôt après la conférence , il retourna dans ses États.

Il étoit pour lui de la dernière conséquence d'éclaircir de près les démarches d'Antiochus. Ce Prince avoit une ambition démesurée ; & malgré le grand nombre de provinces soumises à sa domination , il méditoit continuellement de nouvelles conquêtes. Il offrit en mariage une de ses filles au roi de Pergame ; mais , Eumene , comprenant bien quel intérêt seul avoit part aux avances qu'on lui faisoit , ne marqua aucune envie de répondre aux empressements d'Antiochus. Philétere & Attale en furent surpris ; & représenterent , à leur frere que rien ne pouvoit lui arriver de plus glorieux , que de se voir recherché par un monarque à qui ses richesses , ses exploits , & la vaste étendue de son Empire , avoient mérité à si juste titre le surnom de Grand. » La conduite que je tiens aujourd'hui , leur dit-il , cessera de vous paroître déraisonnable , si vous considérez que la paix

» ne subsistera pas long-tems entre les Romains & Antiochus ; » la guerre se fera d'abord » avec un avantage égal , enfin la valeur & la fermeté de » cette nation belliqueuse , forceront la victoire à se déclarer en sa faveur ; alors , je » n'aurai plus rien à craindre , mes États seront plus florissans que jamais , & mes peuples goûteront , sans alarmes , les fruits d'une paix que mes soins leur auront procurée. » Que si la fortune sert le Syrien au gré de ses desirs , » croyez-vous que l'alliance dont il s'agit , me mette à » l'abri de ses injustices ? Supposez un moment qu'il veuille bien ne pas me troubler dans la possession du royaume de Pergame , ne serai-je pas » obligé de respecter ses caprices avec une soumission servile , & si peu digne du rang où les dieux m'ont élevé ? « Attale & Philétere , convaincus de la sagesse de ces réflexions , admirerent la prudence d'Eumene ; & lui , de son côté , demeura inviolablement attaché au parti des Romains.

La première année de la cent quarante-septième Olympiade , Sulpicius & Villius furent envoyés en Asie. Ils avoient ordre de demander à Antiochus des explications nettes & précises , de passer à Pergame , & de s'aboucher avec Eumene. Ce Prince souhaitoit la guerre ; les conférences roulerent là-dessus ; une magnifique réception & de

riches présens firent entrer les ambassadeurs dans ses vues ; ils prirent ensuite la route d'Éphesté où Antiochus étoit alors. On y vit arriver quelques jours après , les députés de plusieurs villes d'Asie , qui , à l'instigation d'Eumene , venoient se plaindre des mauvais traitemens du roi de Syrie. Les diverses prétentions de tant de personnes , firent échouer la négociation. Sulpicius & Villius refuserent constamment de se relâcher sur aucun article ; & ce Prince , qui ne pouvoit honorablement les accorder tous , songea plus sérieusement que jamais à se venger de la hauteur des Romains.

C'étoit une grande satisfaction pour Eumene , de voir les choses s'acheminer à une rupture ouverte. Il se flattoit , comme le remarque Tite-Live , qu'Antiochus ne seroit pas plus heureux que ne l'avoit été Philippe ; que le Sénat , touché de ses services , joindroit au royaume de Pergame , une partie des provinces dont on dépouilleroit l'ennemi commun , & que par-là il se trouveroit en état de résister aux Syriens , indépendamment des secours étrangers. Cet Auteur lui fait faire une autre réflexion , c'est que si malheureusement les Romains succomboient , il lui étoit plus avantageux de partager leurs disgrâces , que d'être exposé seul à recevoir la loi d'Antiochus , ou d'y être contraint par la force des armes. Le roi de Syrie , peu de

tems après le départ des ambassadeurs , passa l'Hellepont , & Eumene , sur le champ , fit embarquer Attale son frere , qui en porta la première nouvelle à Rome. Cependant , Eumene suivit Antiochus de près ; & de concert avec Quintius , il jeta cinq cens soldats dans Chalcis. Ce renfort , quoique médiocre , releva les espérances des habitans , que la présence d'Antiochus avoit effrayés. Ce Prince , peu de tems après , fut entièrement défait aux Thermopyles. Il ne paroît pas qu'Eumene & ses troupes aient eu quelque part à la gloire de cette journée.

Dans la description que nous en a laissée Tite-Live , il n'est fait aucune mention du roi de Pergame ; cependant , il ne devoit pas être éloigné du lieu où se donna la bataille. Ce qu'il y a de constant , c'est que , suivant cet Historien , il étoit dans l'isle d'Egine , quelques mois après l'action. Il avoit quitté l'Asie dans des circonstances où son absence pouvoit avoir des suites fâcheuses. Antiochus , que l'échec reçu aux Thermopyles avoit contraint de repasser la mer , menaçoit Pergame. Eumene d'abord fut tenté d'aller en personne défendre ses États ; la valeur & la sagesse d'Attale qui y commandoit , le rassurèrent ; & sous prétexte de sacrifier sa propre couronne à l'agrandissement de la République , il sortit du port d'Egine avec trois vaisseaux , & joignit la flotte Romaine au

promontoire de Syllée. Polyxénidas , amiral d'Antiochus , en fut averti , & résolu de prévenir la jonction des escadres de Rhodes & de Pergame , il marcha à la rencontre de Livius. Les deux armées se mêlèrent , & Eumene qui avoit le commandement de l'arrière garde , chargea l'aile droite des Syriens , & la mit en désordre. Polyxénidas prit la fuite , & sa flotte auroit été totalement détruite , si la légèreté des bâtimens qui la composoient , ne l'avoit dérobée à la furie du vainqueur.

Eumene ensuite fit voile pour Élée , d'où il se rendit à Pergame. Son dessein étoit de pourvoir à la sûreté de cette place , & de travailler encore plus efficacement que par le passé , à susciter de nouveaux ennemis à Antiochus. On sçait que l'Asie étoit remplie de colonies Grecques , dont quelques-unes étoient riches & puissantes. Il étoit important d'attirer les plus considérables dans le parti des Romains. Eumene en vint heureusement à bout , & par ses caresses & par ses intrigues. Tant de services lui acquirent la confiance entière des généraux de la République ; on en jugera par la manière dont Livius se conduisit à son égard. Il avoit pris des quartiers d'hiver à Canes , ville de l'Éolide. Le roi de Pergame alla l'y trouver , accompagné de ceur chevaux , & de deux mille hommes de pied ; & comme il lui eut proposé de ravager les environs

de Thyatire , Livius fit un détachement de cinq mille hommes , & se reposa sur ce Prince de la conduite de cette expédition. Elle réussit , & les soldats retournèrent au camp , chargés de dépouilles & de butin. Livius , au commencement du printemps , se remit en mer avec trente-quatre vaisseaux ; il s'avança du côté de l'Helléspont ; l'armée Romaine étoit en marche , & il falloit préparer les choses nécessaires à son passage.

Ce fut dans ce tems-là même qu'arriva le préteur Emilius , à qui le Sénat avoit décerné le commandement de la flotte. Eumene le suivit à Iassus ; on refusa de lui en ouvrir les portes , & il en auroit formé le siège , si ce Prince & les Rhodiens ne se fussent employés en faveur des habitans.

Cependant , Antiochus rassembloit des troupes nombreuses sur la frontière qui séparoit ses États d'avec ceux de Pergame ; & cela , vraisemblablement dans la vue de profiter de l'absence d'Eumene. Il l'avoit prévu , & ses places bien munies résisterent aisément aux efforts de Séleucus.

Ce jeune Prince , un des enfans d'Antiochus , s'étoit approché d'Élée vers le commencement du printemps ; Attale averti de sa marche le prévint , & couvrit cette ville avec le corps de troupes qui étoit sous ses ordres. En même tems , il dépêcha vers Eumene , des cour-

riers qui le trouverent à Samos. Eumene en partit sur le champ, aborda à Élée, & de-là il gagna sa capitale. Résolu de ne rien donner à la fortune, il se contenta de fatiguer l'ennemi par de fréquentes sorties. Ce Prince avoit tout lieu de croire que les Romains ne souffriroient pas qu'on l'opprimât. Emilius étoit à portée de le secourir, & ce Général ne pouvoit, sans trahir la gloire du nom Romain, livrer à la merci d'Antiochus, le plus fidele & le plus solide des alliés de la République.

Tels furent les motifs qui déterminèrent Eumene à temporiser; l'événement en justifia la justesse; les vaisseaux d'Emilius & ceux des Rhodiens se mirent en mer, & entrèrent heureusement dans le port d'Élée. Un renfort si considérable déconcerta les projets d'Antiochus, qui se vit contraint de demander à Emilius une conférence, dans laquelle on régleroit les articles de la paix. Le Préteur, avant que de répondre à une proposition de cette importance, voulut en délibérer avec Eumene, & le fit prier de se rendre incessamment à Élée; les Rhodiens, dans le conseil qui fut tenu à ce sujet, étoient d'avis que l'on s'abouchât avec Antiochus; Eumene n'avoit garde d'y consentir, il craignoit avec justice, que les Romains, incertains de l'avenir, contents des succès passés, ne traitassent à des conditions qui auroient

détruit toutes ses espérances; & dans la vue de rompre la négociation, il représenta « qu'u-
» ne paix faite dans la situa-
» tion présente des affaires, se-
» roit honreuse & peu durable.
» Convient-il d'écouter Antio-
» chus dans un tems, où mas-
» tre de la campagne, il assie-
» ge les villes de Pergame &
» d'Élée? S'imaginera-t-on que
» le Consul ratifie un traité
» conclu en son absence, &
» sans la participation du Sé-
» nat & du peuple Romain? » S'adressant ensuite au Préteur : « Repasserez-vous en
» Italie, ajouta-t-il, lorsque
» les articles seront arrêtés?
» Attendrez-vous ici le con-
» sentement du Sénat? En ce
» cas-là, il faudra assigner à
» l'armée des quartiers d'hiver,
» & ces quartiers d'hiver épu-
» seront les alliés. Ne vaut-il
» pas mieux continuer la guer-
» re? A en juger par les appa-
» rences, elle finira avec l'au-
» tomne. » Dans le fond, ces réflexions étoient judicieuses; Emilius en sentit toute la force; & malgré la gloire qui lui seroit revenue d'avoir consommé un si grand ouvrage, il refusa d'accepter l'entrevue qu'Antiochus desiroit si ardemment.

Cependant, Séleucus pressoit vivement le siège de Pergame; mais, un corps de troupes que les Achéens envoyèrent au secours de cette ville, obligea d'abord les Syriens à s'éloigner, & ensuite à se retirer entièrement des états d'Eumene; c'est

du moins ce que prétendent Appien & Tite-Live. La marche de l'armée Romaine qui s'avançoit à grandes journées, fut, ou la seule, ou la principale cause d'une retraite si précipitée.

Il paroît néanmoins qu'Eumene n'étoit que médiocrement inquiet du sort de sa capitale; malgré les efforts de l'ennemi, il avoit joint Emilius, qui, après quelques expéditions, le pria de vouloir bien retourner à Élée, & là, de préparer tout ce qui seroit nécessaire pour le passage du Consul. Enfin, l'armée gagna le rivage de l'Hellespont, & grâces aux soins d'Eumene, elle débarqua en Asie, sans trouver aucune opposition. Les vaisseaux de ce Prince étoient désormais inutiles, il résolut de les ramener à Élée. Les vents contraires le surprirent dans les environs du promontoire de Lectos; il se fit mettre à terre, dans la crainte qu'un plus long retardement ne l'empêchât de signaler son zèle envers la République. L'armée Romaine marchoit à Antiochus, Eumene s'y rendit avec toute la diligence imaginable; le Consul qui comptoit sur son amitié, lui exposa ses inquiétudes au sujet des vivres, il appréhendoit d'en manquer. Ce Prince se chargea volontiers de pourvoir à la subsistance des troupes, & il prit incontinent la route de Pergame; il n'y demeura qu'autant de tems qu'il lui en falloit

pour satisfaire à ses engagements. Le désir d'acquérir de la gloire le rappella bientôt dans le camp. Les deux armées étoient en présence. On lit dans Appien, qu'Eumene, le jour du combat, eut le commandement de l'aile droite. Tite-Live n'en dit rien. Il nous apprend seulement que le roi de Pergame avoit joint le Consul avec trois mille hommes de pied & huit cens chevaux; que par les sages manœuvres de ce Prince, les chariots armés de faux restèrent sans effet; en un mot, que lui & Attale son frere se distinguèrent extrêmement dans cette bataille. Elle ne fut pas disputée. Les Romains n'y perdirent que trois cens soldats, & Eumene vingtcinq. Une victoire si complète acheva d'abattre la fierté d'Antiochus. Il demanda la paix, & elle lui fut accordée, parce qu'aucun des articles proposés ne fut contesté. Aussitôt il se hâta d'envoyer des Ambassadeurs pour obtenir du Sénat la confirmation de ce qui avoit été réglé.

Eumene fit en même tems le voyage de Rome. Il y fut reçu avec une magnificence extraordinaire; tous les ordres s'empressèrent de lui témoigner la joie qu'ils avoient de voir un Prince à qui la République avoit de si grandes obligations. Ces transports déplurent à Caton, dont la vertu austère & farouche ne connoissoit point certains ménagemens. Cepen-

dant, les maximes outrées de ce sage Romain ne nuisirent point aux justes prétentions d'Eumene. Introduit dans le Sénat, il remercia cette auguste assemblée de la promptitude avec laquelle on avoit secouru ses États lors du siège de Pergame. Il la félicita ensuite au sujet des importantes victoires que les armées Romaines avoient remportées sur Antiochus. Son discours fini, on le pria de déclarer librement ce qu'il croyoit qu'on dût faire en sa faveur, que la compagnie souhaitoit passionnément de lui donner les marques les plus éclatantes de sa reconnoissance & de son amitié. « Si j'avois des graces à solliciter auprès de quel qu'un, répartit Eumene, je supplerois le Sénat de m'aider de ses conseils, & cela, dans la crainte, ou de porter mes desirs au-delà des justes bornes, ou de commander des choses peu conformes aux règles de la modestie & de l'équité. Aujourd'hui que mes prières s'adressent au Sénat même, n'est-il pas naturel de se reposer sur lui du soin des récompenses que méritent, & mes services, & ceux de mes freres? » Malgré des instances réitérées, il refusa toujours de s'expliquer, & sortit de l'assemblée. On délibéra de nouveau, & il fut arrêté que ce Prince étant mieux instruit qu'aucun d'eux, & de ses véritables intérêts, & de l'état

de l'Asie, on ne pouvoit se dispenser de l'entendre avant que de rien décider sur ce qui le regardoit. Là-dessus on fit rentrer Eumene, & pressé avec plus de vivacité que jamais, il parla en ces termes :

« J'aurois persévéré dans la résolution que j'avois prise de me taire, Messieurs, si l'audience que vous devez incessamment accorder aux Ambassadeurs de Rhodes, ne me forçoit de rompre le silence dans les circonstances du monde les plus embarrassantes pour moi. Il n'y a rien dans leurs prétentions qui m'attaque directement, rien qui paroisse les intéresser en particulier; ils plaideront la cause des villes Grecques, auxquelles ils veulent vous persuader de rendre la liberté. Que si jamais ils viennent à bout de la leur procurer, est-il douteux que les habitans, & de ces villes, & de celles mêmes qui sont tributaires du royaume de Pergame, ne se déclarent contre notre maison? Un si grand bienfait les attachera aux Rhodiens, dont en apparence ils seront les alliés, & les sujets en effet. Cette République, en travaillant sourdement à sa propre puissance, fera parade de son désintéressement, & soutiendra que la gloire des Romains, & la manière dont ils en ont usé jusqu'à présent, doivent les engager à briser

» les fers de cette nation. Que
 » ces beaux discours ne vous
 » en imposent pas. Donnez-
 » vous bien de garde de met-
 » tre de la différence dans la
 » manière dont vous en userez
 » avec vos amis, de trop abaîs-
 » ser les uns, & de trop élever
 » les autres. Faites réflexion
 » qu'alors la condition de ceux
 » qui vous ont déclaré la guer-
 » re, seroit plus avantageuse
 » que celle de vos amis & de
 » vos confédérés. Pour moi,
 » j'aime mieux, en toute autre
 » chose, abandonner une par-
 » tie de mes droits, que de
 » paroître les défendre avec
 » une opiniâtreté trop marquée;
 » mais, je ne souffrirai pas
 » que personne l'emporte sur
 » moi, dans un combat où il
 » s'agit de l'amitié, de la bien-
 » veillance, & des récompen-
 » ses que j'attends de votre li-
 » béralité. C'est la plus belle
 » portion de l'héritage que j'ai
 » reçu de mon pere; il est le
 » premier des Princes de la
 » Grece & de l'Asie qui soit
 » entré dans votre alliance;
 » alliance dont jusqu'à la fin de
 » ses jours il ne s'est pas dé-
 » parti un seul instant. Non
 » content de l'entretenir avec
 » une fidélité à toute épreuve,
 » il n'y a point eu de bataille
 » sur terre ou sur mer, à la-
 » quelle il ne se soit trouvé.
 » Est-il aucun des alliés qui
 » ait fourni plus abondamment
 » les provisions nécessaires à
 » la subsistance de vos armées?
 » Enfin, n'est-ce pas lorsqu'il

» travailloit à mettre les Béo-
 » tiens dans votre parti, qu'il
 » a été surpris de la maladie
 » qui l'a mis au tombeau? J'ai
 » depuis marché constamment
 » sur ses traces. A la vérité,
 » il ne m'a pas été possible de
 » rien ajouter à la vivacité de
 » son zèle pour la République,
 » il étoit sans bornes; mais,
 » la fortune, les tems, Antio-
 » chus & la guerre d'Asie,
 » m'ont procuré les moyens de
 » le surpasser par la grandeur
 » & l'importance de mes ser-
 » vices. Antiochus, roi de l'A-
 » sie & d'une partie de l'Euro-
 » pe, m'offroit sa fille en ma-
 » riage, & avec sa fille, la
 » restitution des places qui s'é-
 » toient soustraites à la domi-
 » nation des Attalides; il me
 » flattoit encore de l'espéran-
 » ce d'agrandir le domaine de
 » mes ancêtres, si je voulois
 » seconder les projets qu'il
 » avoit formés contre vous.

» Mon dessein n'est point ici
 » de tirer vanité de ne vous
 » avoir pas manqué, je ne par-
 » lerai que des choses qui font
 » honneur à l'amitié qui nous
 » unit. Les troupes de terre
 » & de mer que j'ai envoyées
 » à vos Généraux, les secours
 » de vivres que je leur ai don-
 » nés, sont si considérables,
 » que personne des confédérés
 » ne m'a jamais égalé de ce
 » côté-là. Parmi tant d'actions
 » qui se sont passées sur mer,
 » & en tant d'endroits diffé-
 » rens, il n'en est pas une seule
 » où je n'aie été présent. Il

» n'y a ni travaux ni dangers
 » auxquels je ne me sois expo-
 » sé. Quoi de plus triste dans
 » la guerre, que de souffrir les
 » incommodités d'un siège? Je
 » les ai souffertes. Enfermé
 » dans les murs de Pergame,
 » j'ai couru risque de perdre
 » & mes États & la vie. Le
 » siège levé, quoiqu'Antiochus
 » d'un côté, & Séleucus de
 » l'autre, fussent campés aux
 » environs de ma capitale, j'ai
 » sacrifié mes propres intérêts
 » au besoin que le Consul avoit
 » de ma flotte. Je me suis em-
 » barqué, & mes vaisseaux ont
 » transporté vos légions en Asie.
 » Dès ce moment, je n'ai plus
 » quitté Scipion, & il n'y a point
 » de soldat qui se soit moins
 » écarté du camp que moi &
 » mes frères. Il ne s'est fait
 » aucune expédition, & jamais
 » la cavalerie n'est venue aux
 » mains avec l'ennemi, que je
 » n'aie été du nombre des com-
 » batrants. Le jour de la ba-
 » raille, j'ai occupé le poste
 » que le Consul avoit bien vou-
 » lu confier à mes soins.
 » Je ne dirai point qui, dans
 » cette guerre, a mieux mérité
 » que moi du peuple Ro-
 » main. Cependant, des peup-
 » les & des rois que vous hon-
 » norez le plus particulière-
 » ment, il n'y en a point auquel
 » je ne me compare hardiment.
 » Masinissa, avant que de de-
 » venir votre allié, étoit vo-
 » tre ennemi. Il n'avoit ni
 » royaume, ni patrie, ni ar-
 » mée, lorsqu'il chercha un

» asyle dans votre camp, ac-
 » compagné seulement de quel-
 » ques cavaliers. La fidélité
 » néanmoins, & le zèle ardent
 » avec lequel il servit la Ré-
 » publique, vous engagèrent
 » à le rétablir dans ses États;
 » on y joignit les plus riches
 » provinces du royaume de Sy-
 » phax, & aujourd'hui Mali-
 » nissa est le monarque le plus
 » puissant de l'Afrique. De
 » quelles récompenses & de
 » quels honneurs ne sommes-
 » nous donc pas dignes, nous
 » qui avons toujours été vos
 » alliés, & jamais vos enne-
 » mis? Mon père, mes frères
 » & moi, lors de vos diffé-
 » rends avec Philippe, Antio-
 » chus & les Étolien, avons
 » combattu en votre faveur sur
 » mer & sur terre, non seule-
 » ment en Asie, mais encore
 » dans des pays éloignés de
 » Pergame, dans le Pélopon-
 » nèse, dans la Béotie & dans
 » l'Étolie. Que demandez-vous
 » donc, dira quelqu'un? je vais
 » m'expliquer, puisque vous
 » me l'ordonnez. Si vous avez
 » dépouillé le roi de Syrie des
 » provinces qui sont en-deçà
 » du mont Taurus, dans la vue
 » de les unir à vos domaines,
 » il n'y a point de voisinage qui
 » me soit plus agréable que le
 » vôtre, & je suis convaincu
 » que je ne sçaurois avoir de
 » rempart plus ferme & plus
 » solide contre les entreprises
 » de mes ennemis. Que si vous
 » êtes dans la résolution de re-
 » tirer vos armées, & de re-

» noncer à tant de provinces,
 » je ne crains pas d'avancer
 » qu'aucun des confédérés ne
 » peut prétendre à vos con-
 » quêtes, avec des titres plus
 » légitimes que le sont les
 » miens. Mais, objectera-t-on,
 » quoi de plus noble que d'ac-
 » corder la liberté à des vil-
 » les esclaves ? j'en conviens,
 » si ces villes n'ont pas exercé
 » des actes d'hostilité. En cas
 » qu'elles se soient rangées sous
 » les étendards d'Antiochus,
 » n'est-il pas de l'équité & de la
 » prudence du peuple Romain,
 » de combler de bienfaits un
 » Prince ami de la République,
 » préférablement à des gens
 » qui ont porté les armes con-
 » tre elle ? »

Le Sénat applaudit au dis-
 cours d'Eumene, & par-là il
 sut habilement détourner le
 coup dont les Rhodiens le me-
 naçoient ; leurs Ambassadeurs
 étoient chargés de la défense
 des colonies Grecques, & il
 faut avouer qu'ils firent valoir
 avec beaucoup d'art, les rai-
 sons que le roi de Pergame
 avoit détruites par avance.
 Leurs efforts furent inutiles ;
 la présence d'Eumene, ses in-
 sinuations, les services de son
 pere, les siens propres, tout
 concourut à lui faire obtenir
 ce qu'il souhaitoit. Le Sénat
 se piqua de reconnaissance &
 de générosité ; Eumene en ob-
 tint les contrées de l'Europe,
 & celles de l'Asie en-deçà du
 mont Taurus, qui jusque-là
 avoient appartenu à l'empire

de Syrie. La Carie néanmoins
 & la Lycie en furent détachées,
 & cédées aux Rhodiens, à
 l'exception de Telmissus & de
 quelques autres places de Ly-
 cie, dont, au rapport de Po-
 lybe & de Strabon, l'on jugea
 à propos de grossir le royau-
 me de Pergame. Il étoit diffi-
 cile que ce partage ne produi-
 sît souvent des sujets de divi-
 sion entre les deux empires.
 C'étoit vraisemblablement l'in-
 tention des Romains ; il y alloit
 de leur gloire & de leur inté-
 rêt, de marquer de grands
 égards pour un Prince, dont
 l'attachement à la République
 s'étoit signalé en tant d'occa-
 sions. Mais, quelque confiance
 qu'eussent les Romains en l'a-
 mitié d'Eumene, ils n'étoient
 pas fâchés que lui & ses voi-
 sins vécussent dans une espèce
 de méfintelligence. Leur union
 étoit infiniment à craindre ; &
 le Sénat, qui en sentoît les
 conséquences, déclara que les
 villes Grecques qui n'auroient
 point été tributaires d'Attale,
 & celles qui ne seroient entrées
 dans aucun engagement avec
 les Syriens, recouvreroient leur
 ancienne liberté. Plusieurs co-
 lonies, à la faveur de ce dé-
 cret, se trouvoient affranchies
 de la domination du roi de Per-
 game ; & il n'est pas douteux
 que la plupart, en cas de rup-
 ture, ne se fussent jointes à
 ceux qui les avoient délivrées
 du joug de l'esclavage.

Eumene, malgré cette dis-
 traction, étoit sans contredit le

plus opulent prince de l'Asie. Si l'on en croit Cicéron & Valère Maxime, ce fut au roi Attale que les Romains firent un si beau présent. Ces Auteurs se trompent, au jugement de M. l'Abbé Sévin, & ce sçavant en donne de bonnes raisons.

Eumene, peu de tems après son retour dans ses États, épousa Stratonice, fille d'Ariarathe, roi de Cappadoce. Le Consul Manlius étoit encore en Asie, lorsque les noces se célébrement. Eumene eut pour lui des égards infinis jusqu'au moment de son départ. Non content alors de lui prêter des vaisseaux pour le transport des troupes, il voulut encore qu'Athénée son frere l'accompagnât pendant le cours de sa navigation.

La paix n'avoit point étouffé toutes les semences de la haine qui divisoit depuis si longtemps les rois de Pergame & de Syrie. A peine les Romains étoient-ils sortis de l'Asie, que ces deux souverains se brouillèrent de nouveau; on ignore & le sujet & les suites de cette querelle; les soins de Cornélius Scipion rétablirent la bonne intelligence. C'est dommage que les ouvrages de Phylarque ne subsistent plus aujourd'hui. Celui dans lequel étoient décrites les guerres d'Eumene & d'Antiochus, répandroient un grand jour sur l'histoire de ce siècle-là, & on seroit bien plus à portée de développer les causes des démêlés

qui s'éleverent entre Eumene & Prusias. L'enlèvement de la Mysie & les conseils d'Annibal, concoururent également à allumer le feu de la discorde. Ce Général détestoit les Romains, & Eumene par contre-coup. Son attachement à la République le lui avoit rendu odieux, & il trouvoit un plaisir secret à lui susciter des ennemis, & à former des ligues qui le conduisissent à sa perte.

Il n'est pas aisé de déterminer en quelle année commencerent les actes d'hostilité. M. l'Abbé Sévin auroit beaucoup de penchant à croire que la rupture entre Eumene & Prusias éclata au plus-tard la première année de la 149.^e Olympiade. Annibal, qui commandoit les troupes de Prusias, remporta divers avantages sur celles d'Eumene; le général Carthaginois n'en fut redevable qu'à sa valeur, à son habileté & à son expérience. Les armées d'Eumene, à ce que nous apprend Diodore de Sicile, étoient composées de soldats aguerris, aucun Prince ne les payoit plus libéralement; & la générosité avec laquelle il récompensoit les belles actions, avoit attiré sous ses étendards les plus braves gens de la Grece & de l'Asie. Cependant, Annibal força presque toujours la victoire à se déclarer en faveur des Bithyniens. De toutes ces batailles, la seule dont on ait conservé la mémoire se donna sur mer.

La flotte de Pergame étoit plus forte en vaisseaux & en équipages; Annibal suppléa à tout par la ruse. Il fit rassembler un grand nombre de vases, & les remplit de serpens. Persuadé que la perte d'Eumene entraîneroit celle de son armée, & dans la vue de découvrir sûrement le navire que ce Prince montoit, il envoya un héraut avec une lettre qui ne contenoit pas un seul mot d'écriture. On l'admit à l'audience; & après avoir bien examiné ce dont il étoit chargé, il se retira, & le Roi ne pénétra point alors le véritable motif de ce message.

Annibal, instruit de ce qu'il desiroit sçavoir, ordonna aux Bithyniens d'attaquer plusieurs ensemble le vaisseau sur lequel Eumene combattoit; les ordres du général de Prusias furent ponctuellement exécutés, & le roi de Pergame n'évita la mort que par une prompte fuite. A peine eut-il le tems de gagner un camp qu'il avoit formé près du rivage. Cependant, le reste de la flotte étoit aux mains. Les vases d'abord excitèrent la risée du soldat & des matelots; mais, les serpens épars çà & là dans les vaisseaux, y jetterent le désordre & l'épouvante. Plusieurs des Anciens parlent avec éloge du stratagème dont il s'agit; de ce nombre sont Cornélius-Népos, Galien, Frontin & Justin. Le dernier de ces Auteurs prétend que les troupes de Prusias furent tou-

jours battues, ce qui est directement contraire au récit de Cornélius-Népos & de Tite-Live, écrivains plus croyables en toutes façons, que l'abréviateur de Trogue-Pompée. Il avance encore que le commencement de cette guerre est postérieur à la mort de Philippe; comment accorder cela avec l'ambassade d'Athénée, frere d'Eumene? Il est certain que ce Prince vint à Rome sous le consulat de Quintus Fabius Labéo, & de Marcus Claudius Marcellus, la seconde année de la cent quarante-neuvième Olympiade. Athénée, au reste, eut lieu d'être content de son ambassade. Les Romains envoyèrent Flaminius en Asie, avec ordre de rétablir la bonne intelligence entre les rois de Pergame & de Bithynie.

Mais, la paix que la médiation de Flaminius avoit procurée à Eumene, ne fut pas de longue durée. Pharnace, roi de Pont, & ayeul du célèbre Mithridate, s'étoit emparé de Sinope. Une invasion si subite alarma Eumene & les Rhodiens, protecteurs des colonies Grecques, & on vit arriver en même tems à Rome les Ambassadeurs des trois puissances. Les raisons des uns & des autres furent examinées en plein Sénat. Cette compagnie nomma des députés. Mais, comme le dessein de Pharnace n'avoit été que d'amuser Eumene, il se préparoit pendant ce tems-là à l'attaquer au dépourvu. Léo;

crite, général du roi de Pont, pénétra dans la Galatie, vers la fin de la troisième année de la cent - quarante - neuvième Olympiade. Eumene comptoit sur la fidélité des petits Princes qui gouvernoient la nation; mais, Léocrite gagna les uns, & ravagea le territoire des autres. L'armée, que Pharnace commandoit en personne, s'avança du côté de la Cappadoce.

Des procédés si contraires à la bonne foi, irritèrent Eumene au dernier point; & il rassembloit ses troupes avec une diligence extrême, lorsqu'Attale vint lui apporter la nouvelle de ce qui s'étoit passé à Rome. Ils concerterent ensemble les projets de la campagne. Leurs premiers efforts tomberent sur la Galatie. Léocrite n'y étoit plus. En vain, Carſignatus & Gæzotorius eurent recours à la clémence du vainqueur, on ne les écouta pas. Ce Prince, persuadé que ni les bienfaits, ni les sermens ne fixeroient jamais l'inconstance de ces Barbares, laissa par-tout des marques sanglantes de son passage. Le roi de Pergame ensuite tourna ses armes contre Pharnace même. Ariarathe, avec ses Cappadociens, le joignit sur sa route; & après onze jours de marche, ils parurent l'un & l'autre à la vue d'Amisus, ville considérable du royaume de Pont. Là ils apprirent que les députés du Sénat avoient débarqué en Asie. Attale partit sur le champ pour les aller recevoir.

Eumene, dans l'intervalle, ne s'occupa que du soin de discipliner son armée, & de la rendre plus nombreuse du double. Il vouloit faire connoître aux Romains qu'il étoit en état par lui-même, & indépendamment des secours étrangers, de faire repentir ceux qui oseroient l'insulter. Les députés arriverent enfin, & à leur sollicitation, les deux Rois cessèrent les actes d'hostilité. On voulut engager Pharnace à se trouver en personne aux conférences qui devoient se tenir; mais, il refusa de se rendre à une proposition si raisonnable. Il envoya seulement des Ambassadeurs munis de pleins pouvoirs. On s'aperçut bientôt du peu de cas que ce Prince faisoit, & de la médiation, & des médiateurs. Les plus petites choses étoient contestées, & les articles dont on étoit convenu un jour, on les éludoit le lendemain par des interprétations frivoles & captieuses.

Une mauvaise foi si marquée laissa la patience des députés. Ils s'en retournerent à Rome, & les troupes d'Eumene, qui étoient restées sur les frontières de la Galatie, rentrèrent en campagne. Pharnace de son côté ne demeura pas dans l'inaction; il s'empara de quelques places de la Cappadoce, & Léocrite alla mettre le siège devant Tius, ville de Paphlagonie. La garnison & les habitants en furent inhumainement passés au fil de l'épée. Eumene

eut bientôt sa revanche, il pénétra dans le royaume de Pont avec une armée formidable, qui, selon toutes les apparences, y remporta quelque victoire signalée. Il faut en juger par le traité de paix qui se lit encore aujourd'hui dans les écrits de Polybe. Eumene y parle en Prince qui, par la supériorité de ses armes, a contraint l'ennemi à recevoir la loi du vainqueur.

On ne seroit pas éloigné de penser que dans cette guerre, Prusias avoit fourni des troupes à Eumene. Il lui fit présent quelque tems après de la ville de Tius, & un si beau présent suppose que ces deux monarques vivoient dans une intelligence parfaite. Nous sçavons que les Rhodiens avoient pris avec chaleur la défense des habitans de Sinope, & naturellement ils auroient dû seconder les efforts d'Eumene. Soit jalouse de la trop grande puissance d'Eumene, soit offres avantageuses de la part de Pharnace, ils s'unirent étroitement avec ce Prince, pendant le cours de la guerre dont il s'agit. L'interruption du commerce servit de prétexte à cette République. Les vaisseaux d'Eumene croisoient sur tous les bâtimens qui portoient des marchandises dans le royaume de Pont. Les Rhodiens vraisemblablement se plaignirent, & le roi de Pergame refusa de se relâcher sur un article qui diminueoit considérablement les

revenus de l'ennemi. Il est vrai que la flotte Rhodienne fit échouer les projets d'Eumene; en revanche, ses troupes firent de fréquentes incursions sur les contrées de la Lycie soumises à la domination de la république de Rhodes. Elle ne se déclara que vers la fin de la guerre. Polybe semble l'insinuer; il ajoute que dans le tems qu'elle étoit le plus échauffée, Eumene tomba dangereusement malade. Attale prit le commandement de l'armée. Sa sagesse & son habileté, dans un poste si délicat, se firent admirer.

Eumene, infiniment satisfait d'une campagne si glorieuse, & ne suivant plus que les mouvemens de sa tendresse pour un Prince qui la méritoit si bien, lui conseilla de s'embarquer incessamment pour l'Italie. La santé du roi de Pergame devenoit tous les jours plus chancelante, & il prévoyoit combien un nouveau Souverain avoit à craindre des princes de l'Asie, les uns jaloux, & les autres ennemis de sa maison. La protection des Romains assuroit incontestablement à Attale la possession tranquille des états de Pergame. Il avoit beaucoup d'amis dans le Sénat, & un séjour de quelques mois à Rome, devoit naturellement achever de mettre dans ses intérêts les personnes les plus distinguées de la République. Cependant, Eumene se rétablit, & son premier soin fut d'éclaircir les démarches de Persée, roi

de Macédoine. Comme la haine des peres avoit passé jusqu'aux enfans, il vouloit absolument perdre un ennemi dont il appréhendoit le ressentiment. Les espions qu'il entretenoit à la cour de Macédoine, ne tarderent pas à lui fournir les moyens de se satisfaire. Il reçut de leur part un mémoire, qui contenoit en détail les preuves de la mauvaise volonté de Persée à l'égard des Romains.

Ce Prince, sous le prétexte spécieux d'aller à Delphes, venoit de parcourir une partie de la Grece. Le Sénat crut entrevoir les motifs de ce voyage. Les soupçons se changerent en certitude à l'arrivée d'Eumene. Les lettres qu'on lui avoit écrites de Macédoine, étoient précises, & la lecture fit juger à l'assemblée que la guerre étoit inévitable. Ce fut Attale, suivant Valérius Antias, qui révéla au Sénat les desseins de Persée. Mais, Tite-Live, sur le témoignage des Historiens les plus dignes de foi, prétend qu'Eumene vint à Rome lui-même, & que la République, pénétrée de reconnoissance, lui rendit des honneurs extraordinaires. Il ajoute, & Valère-Maxime est d'accord avec lui, il ajoute, dis-je, que le discours du roi de Pergame au Sénat fut entièrement ignoré du public, tant que dura la guerre, & cela malgré le nombre des personnes intéressées à rompre les mesures de ce Prince. Tels étoient les ambassa-

deurs de Persée, ceux de Rhodes & de plusieurs villes libres de l'Asie. Ces diverses puissances les avoient envoyés, sur les bruits qui s'étoient répandus du voyage d'Eumene.

La guerre ne commença que l'année suivante, la seconde de la cent cinquante-deuxième Olympiade. Persée jusque-là s'étoit contenté de haïr Eumene; mais, la démarche qu'il venoit de faire, irrita au dernier point le roi de Macédoine, & il forma dès ce moment le noir projet de se délivrer d'un Prince dont l'amitié étoit si utile aux Romains, & avec lequel il ne pouvoit plus espérer de se réconcilier. Eumene devoit aller à Delphes. Persée en fut averti, & ne laissa pas échapper une si belle occasion de satisfaire sa vengeance. Il se servit pour cet effet d'un certain Evandre, Crétois de naissance, auquel il associa trois Macédoniens. Quand ils furent arrivés à Delphes, ils allerent au logis d'une femme nommée Praxo, très-considerée dans cette ville, & par ses richesses, & par sa magnificence.

Elle étoit dans les intérêts de Persée. Evandre lui remit une lettre de ce Prince, & de concert avec elle, lui & ses compagnons examinerent les environs de Delphes. Eumene devoit débarquer à Cirrha. Le chemin de-là au temple conduisoit nécessairement à un sentier, qu'une masure à gauche, & un éboulement de terre à droite,

resserrioient tellement , qu'on étoit obligé de marcher à la suite les uns des autres. Cet endroit étoit très-propre à cacher une ambuscade ; Évandre plaça son monde derrière la murure , & y pratiqua des degrés à l'aide desquels on pouvoit attaquer Eumene à coup sûr. Ce Prince aborda quelques jours après à Cirrha ; & ayant pris la route du temple, escorté de ses gardes , à peine fut-il engagé dans le sentier dont on a parlé , que les assassins roulèrent sur lui deux pierres extrêmement pesantes ; l'une l'atteignit à la tête & l'autre à l'épaule. Il tomba sans mouvement, ses gens l'abandonnerent , & il ne resta auprès de lui que Pantaléon, un des principaux magistrats de la république des Éoliens.

Évandre, persuadé de la mort d'Eumene, se sauva avec précipitation , lui & ses complices ; il ne vouloit pas donner à la garde de ce Prince, le tems de le reconnoître. Un seul des siens arrêté auroit découvert le complot, & Persée seroit devenu l'objet de l'exécration publique. Cependant , les amis du roi de Pergame se rassemblerent autour de lui. On l'enleva , & ses vaisseaux le transporterent à Corinthe , & de-là à Égine. On n'admit dans son appartement que les personnes qui travailloient à la guérison de ses blessures , & le secret sur l'état de sa santé fut gardé avec tant d'exactitude, que le bruit

de sa mort se répandit jusqu'en Asie.

Attale y ajouta foi un peu trop légèrement , & il trâta sur le champ avec la Reine & le gouverneur de la citadelle. Malgré la résolution qu'avoit prise Eumene, de ne témoigner aucun mécontentement à son frere , il ne put s'empêcher à la première entrevue , de lui reprocher en quelque façon , l'empressement avec lequel il avoit recherché Stratonice. On dit pourtant qu'il l'embrassa avec beaucoup de tendresse , & qu'à en juger par les caresses qu'il lui fit , on auroit dit qu'il ignoroit entièrement ce qui venoit de se passer. On ne sçauroit nier que tant de modération ne soit digne des plus grands éloges. Les Princes les plus sages pardonnent quelquefois les offenses , rarement ils les oublient.

Au reste , les Romains entrèrent avec ardeur dans le ressentiment d'Eumene. Le Sénat lui envoya des ambassadeurs, sous prétexte de le complimenter sur sa guérison ; ils le joignirent à Pergame. Les sujets, à l'exemple du souverain , ne respiroient que la vengeance , & on se préparoit avec une diligence incroyable , à tirer raison d'un attentat dont on ne doutoit pas que Persée ne fût l'auteur. Les ambassadeurs sçurent habilement profiter des dispositions favorables où se trouvoit le Roi. Elles étoient conformes aux vœux secrets de

Rome ,

Rome , qui , par la ruine de Persée , se frayoit un chemin à la monarchie universelle. On arrêta donc les projets de la campagne ; & en conséquence , l'armée Romaine pénétra dans la Thessalie. Eumene , presque dans le même tems , vint débarquer à Chalcis , avec Attale & Athénée ses freres. Il avoit sur sa flotte mille chevaux & six mille hommes de pied , dont deux mille furent laissés à Chalcis , sous le commandement d'Athénée , & le roi de Pergame , avec les cinq mille qui lui restoit , se rendit au camp du consul Licinius.

On y eut bientôt avis que les Macédoniens s'approchoient. Les Romains coururent aux armes , & le consul , à l'instant , détacha deux cens hommes des troupes du roi de Pergame , dont moitié cavalerie , moitié gens de trait. A cinq cens pas du camp , ils rencontrèrent un parti qui alloit à la découverte. On se battit de part & d'autre avec un avantage égal ; le nombre des combattans l'étoit , & les deux Généraux ne les firent point soutenir. Eumene perdit dans cette action trente de ses cavaliers , & parmi eux Carfig-natus , un des principaux chefs des Gaulois. Quelques jours après , l'infanterie armée à la légère & la cavalerie des deux nations en vinrent aux mains. La bonne contenance du roi de Pergame empêcha la défaite totale des Romains , ou plutôt Persée ne sçut pas profiter de

Tom. XVI.

sa victoire. Les légions étoient consternées , & le consul dans l'abattement. Eumene lui conseilla de passer le Pénée , & de mettre ce fleuve entre son armée & celle des Macédoniens. Le pas étoit glissant ; heureusement l'ennemi ne s'avisa point d'inquiéter Licinius dans un mouvement si délicat.

Eumene rendit aux Romains un autre service très-important sur la fin de la campagne. Cotys , un des rois de Thrace , avoit conduit plusieurs de ses sujets au secours des Macédoniens , il étoit très-brave de sa personne , & son intrépidité avoit beaucoup contribué aux succès de Persée ; le priver d'un renfort si considérable étoit un coup de partie. Le roi de Pergame en vint à bout. Ce Prince , la campagne finie , prit la route de ses États. L'année suivante , il assiégea Abdere , ville de Thrace. Le siege devoit tous les jours plus difficile , & peut-être que ce Prince auroit été contraint de le lever , sans la trahison de Pythion.

Eumene étoit brouillé avec les Acheens. Les ambassadeurs de ce Prince avoient offert de sa part , dans une assemblée générale de cette nation , cent vingt talens , dont le produit annuel seroit consacré à l'entretien de ceux qui se trouveroient aux assemblées publiques de la nation en qualité de députés. La générosité du Roi déplut à Apollonius de Sicyone ;

D d

il convint que la grandeur de la somme étoit digne des Achéens ; mais, il représenta en même tems que ce présent paroîtroit également honteux & injuste , si l'on examinoit de près les vues de celui qui vouloit le faire , & les usages auxquels il le destinoit. Ces remontrances , jointes à celles de Cassandre d'Égine , échauffèrent les esprits de la multitude , au point , qu'aucun des assistans n'eut l'assurance d'ouvrir la bouche en faveur du roi de Pergame. Non seulement on refusa avec dédain les cent vingt talens , il fut encore ordonné que les statues & les monumens qui lui avoient été décernés , seroient détruits dans toutes les villes de la dépendance des Achéens.

Un procédé si violent mortifia extrêmement Eumene. Les secours de cette République lui avoient été très-utiles dans des tems critiques. Elle jouoit un beau rôle dans la Grece , & il comprenoit combien la perte de semblables alliés étoit préjudiciable à ses véritables intérêts. On auroit tenté vainement de les ramener , après un éclat de cette nature.

Attale , pendant qu'il étoit en quartier d'hiver à Élatée , osa entreprendre une négociation si épineuse , & il fut assez heureux pour la faire réussir. Il reçut la nouvelle du succès de ses démarches , comme il se dispoisoit à suivre le nouveau consul C. Marcus , dont tous les

préparatifs tendoient à pénétrer dans le sein de la Macédoine. Les Romains étoient déjà venus à bout de forcer les passages les plus difficiles , lorsqu'Eumene , avec vingt vaisseaux , joignit C. Marcus , qui alors se crut en état d'assiéger Cassandree ; mais , cette entreprise ne fut pas heureuse. On ne réussit pas mieux devant Démétriadée. Bien des gens alors soupçonnèrent Eumene d'avoir traversé sous main la prise de Démétriadée. Cydas & Antimachus y commandoient. Ces deux capitaines , à ce que rapporte Tite-Live , proposerent les premiers à ce Prince de traiter avec Persée ; la négociation fut très-secrete ; du moins , le roi de Pergame , immédiatement après la levée du dernier de ces sièges , alla saluer le consul , & le complimenta sur le progrès de ses armes en Macédoine. Eumene prit ensuite la route de Pergame.

Persée n'eut garde d'abandonner une négociation que Cydas & Antimachus avoient si heureusement entamée. Cryphon vint de sa part à Pergame , sous prétexte de régler la rançon des prisonniers. Animé par le désir de réussir dans une commission de cette importance , il commença son discours à Eumene , par établir que la nature avoit mis une espèce d'inimitié entre les villes libres & les monarques. Il lui représenta ensuite que les Romains les attaqueroient les uns après les autres ,

& qu'ils employoient les forces des Rois contre les Rois mêmes. Ces réflexions étoient solides & judicieuses, & on est surpris qu'elles eussent échappé à la pénétration d'un Prince aussi éclairé que l'étoit Eumene. L'esprit de vengeance lui avoit fermé les yeux sur ses propres intérêts; & uniquement dans la vue de satisfaire sa haine contre Persée, il lui avoit suscité une guerre, qui, en le renversant du trône, alloit ébranler celui de tous les autres souverains. Mais le mal étoit fait, & le remède presque impossible.

Les préparatifs que faisoit le Sénat, & la mauvaise conduite de Persée, annonçoient la ruine du royaume de Macédoine, & Eumene étoit trop habile, pour épouser, dans de pareilles conjonctures, la querelle d'un Monarque si peu digne de la place qu'il occupoit. Cryphon eut beau faire, le roi de Pergame ne voulut jamais entendre parler d'une ligue offensive contre les Romains. C'étoit le premier article des instructions de l'Ambassadeur. Le second concernoit la paix, & ce Prince fut beaucoup plus traitable sur celui-là. Il étoit bien informé que Persée la souhaitoit ardemment, & il croyoit s'être aperçu que le Sénat étoit las d'une guerre qui jusqu'alors n'avoit pas été fort heureuse. Eumene, persuadé que sa médiation seroit agréable aux deux partis, & que la conclusion de la paix lui feroit un honneur

infini auprès de toutes les puissances, laissa Cryphon se flatter de l'espérance de réussir dans cette partie de sa négociation. Celui-ci redoubla ses instances, & Eumene promit à la fin de travailler à la réconciliation de Persée avec les Romains; il s'engagea même à ne leur fournir, ni troupes, ni vaisseaux, mais à condition qu'on lui feroit compter quinze cens talens, en reconnaissance de ses bons offices; & la preuve, dit-il, que j'agis avec sincérité, c'est que je suis prêt à donner des otages. On convint qu'ils seroient envoyés dans l'île de Crete.

Cryphon se voyoit à la veille de conclure, lorsque Persée, qui ne pouvoit se résoudre à sacrifier une somme si considérable, fit naître de nouvelles difficultés. Quoique d'abord il eût accepté la proposition, il prétendit que la signature de la paix avec les Romains, devoit précéder le paiement des quinze cens talens; & il offroit, pour la sûreté de sa parole, de les déposer à Samothrace. Eumene comprit aisément qu'on cherchoit à l'amuser. L'île de Samothrace étoit une dépendance du royaume de Macédoine; & comment dans la suite forcer Persée à remplir ses engagements? En vain Eumene se réduisit à demander qu'on lui remit entre les mains une partie de la somme, Cryphon avoit ordre de ne se point relâcher. Ainsi finit une négociation qui

fera un monument éternel de la mauvaise foi & de l'avarice sordide de ces deux Princes.

Le seul avantage que Persée tira de ces conférences, fut de rendre son ennemi suspect aux Romains. A la vérité, Eumene avoit eu la précaution d'avertir le consul de l'arrivée de Cryphon à sa cour. Le rachat des prisonniers étoit l'unique objet de cette ambassade. C'est ce que le Roi faisoit insinuer à C. Marcus ; mais, ni le Sénat, ni lui, ne prirent point le change. Les fréquentes dépêches qui venoient de Macédoine, & les audiences qu'on accordoit à l'ambassadeur, parurent à tout le monde cacher des mystères, dont la République avoit de justes raisons de s'alarmer. On ne douta plus qu'Eumene n'eût formé le dessein de trahir la cause commune. L'amitié des Romains se changea en haine, & depuis ils embrassèrent avidement toutes les occasions qui se présentèrent de lui causer de l'inquietude & des mortifications.

La crainte de Rome, plus que la puissance d'Eumene, avoit jusqu'alors contenus les Gaulois dans le devoir. La méfintelligence entre ce Prince & la République, enhardit ces peuples ; ils coururent aux armes, & remportèrent une victoire signalée sur Eumene. Ne seroit ce pas de cette bataille qu'on doit entendre un endroit de Polyen, dans lequel il est dit qu'Eumene obligé, à cause de

sa mauvaise santé, de se faire porter dans une litière, & près de tomber entre les mains des Gaulois, qui le poursuivoient vivement, ordonna à ses gens de gagner la colline prochaine ? L'ennemi, persuadé que le Roi n'auroit pas pris le parti de s'arrêter-là, s'il n'avoit été soutenu de quelques corps de troupes cachées dans les environs, crut qu'il y auroit de la témérité à s'engager plus avant. Une si belle campagne releva les espérances des Gaulois, qui rentrèrent dans les États de Pergame dès le commencement du printems. Il est à présumer que la présence de Licinius empêcha que les deux armées n'en vinsent à une action décisive. Le Sénat l'avoit envoyé en Asie l'année précédente. On auroit tort de s'imaginer que ce fût pour favoriser Eumene. Le désir seul de se venger de ce Prince animoit les Romains. L'ambassadeur avoit ordre, à ce que Polybe conjecture, d'entretenir une division qui diminueroit considérablement les forces de l'une & de l'autre de ces puissances.

Licinius néanmoins, dans la vue de sauver en quelque sorte les apparences, fit consentir les parties à n'exercer pendant l'hiver aucun acte d'hostilité. Eumene n'assista point à la plûpart de ces conférences. Il apprit dans ce tems-là même que Prusias étoit à Rome. Son génie artificieux & intrigant le fit trembler. De nouvelles ac-

cusations auroient achevé de lui aliéner l'esprit des Romains. La nécessité de regagner leur confiance, l'obligea de s'embarquer. Le Sénat, averti de son départ, s'assembla extraordinairement, & presque tout le monde opina à ne lui point accorder d'audience. Si on permet à ce Prince de se justifier, disoit-on, & qu'après l'avoir entendu, on lui déclare franchement que ses raisons ont paru insuffisantes à la compagnie, ne sera-ce pas avouer à la face de tout l'univers, que la sagesse & le discernement n'ont eu aucune part à ce nombre prodigieux de bienfaits dont on a comblé Eumene ? Supposons au contraire que par des respects purement humains, on lui fasse une réponse favorable, ne nous reprochera-t-on pas d'avoir trahi & la vérité & les intérêts de la République ? Cet avis prévalut ; la difficulté étoit de trouver des adoucissmens à un refus dont la durée retomberoit sur les Romains mêmes. On délibéra, & il fut arrêté que sans différer, on publieroit un décret par lequel l'entrée de Rome seroit désormais défendue à tous les souverains.

Cependant, Eumene arriva à Brindes ; on lui députa sur le champ un des Questeurs. Il remit le décret à ce Prince, & après l'avoir pressé de lui déclarer les motifs de son voyage, il lui ordonna, de la part du Sénat, de sortir de l'Italie incessamment. Eumene répondit qu'il

n'avoit rien à demander à la République, & reprit le chemin de ses États. La nouvelle d'un affront si sanglant se répandit bientôt par toute l'Asie. Les ennemis d'Eumene se multiplièrent, au grand contentement des Romains, dont la politique avoit armé tant de peuples contre le royaume de Pergame. Il ne sera point inutile de remarquer ici que ces évènements doivent se rapporter à la troisième année de la cent cinquante-troisième Olympiade. Eumene tomba malade pendant l'hiver de la même année, & se reposa vraisemblablement sur Attale, du soin de travailler aux préparatifs de la campagne prochaine. Les Gaulois, dès que la saison le permit, s'avancèrent jusqu'à Synnade, & l'armée de Pergame se posta dans les environs de Sardis.

Licinins, qui continuoît toujours à faire les fonctions de médiateur, se transporta au camp des Gaulois. Il ne se proposoit que d'allumer de plus en plus le feu de la division. Il y réussit parfaitement ; & de retour à Sardis, il dit à Eumene que ces barbares, moins traitables encore que par le passé, avoient refusé avec dédain de se prêter à un accommodement. Mais, le mauvais succès de la négociation de Licinius n'intimida point Eumene ; il l'avoit prévu de loin, & à la tête d'une belle armée, il se voyoit en état de conjurer la tempête qui le menaçoit. On seroit même tenté de croire qu'il remporta sur les

Gaulois quelques avantages considérables ; car, on lit dans Polybe, que ces peuples, peu de tems après, envoyèrent des ambassadeurs à Rome. Ils obtinrent du Sénat la liberté de se gouverner dans la suite par leurs propres loix, à condition néanmoins de ne plus faire de course sur le territoire de leurs voisins. Il dispoit dans cette occasion, d'un bien qui appartenoit à Eumene par droit de conquête.

La Galatie, depuis quelques années, faisoit partie du royaume de Pergame, & elle auroit été contrainte de subir le joug de nouveau, si les Romains, jaloux de la grandeur d'Eumene, n'avoient arrêté le progrès de ses armes. On eut soin de l'instruire des intentions du Sénat sur le chapitre des Gaulois. Ce Prince ne s'y conforma qu'en partie ; à la vérité, les actes d'hostilité cessèrent ; mais, en revanche, les créatures qu'il avoit dans le pais, y semèrent, à son instigation, le trouble & le désordre, & les partisans de Rome y effuyoient tous les jours des mortifications. Polybe du moins nous apprend que ce fut là un article des plaintes que les ambassadeurs de Prusias à Rome avoient ordre de former contre le roi de Pergame. Ils l'accusèrent, outre cela, de s'être emparé de quelques places dépendantes de la Bithynie, & d'avoir, à l'insçu des Romains, conclu une ligue avec Antiochus. Les députés des Gaulois de la ville de Selge & de plu-

sieurs autres États, répétèrent les mêmes choses. Attale & Athénée étoient à Rome ; le Sénat voulut les entendre ; ils y vinrent, répondirent solidement aux objections de leurs adversaires, & la compagnie détrompée, les combla d'honneurs. Il fut décidé néanmoins que Caius Sulpicius & Manius Sergius passeroient en Asie, & que là ils examineroient si le bruit qui couroit d'une ligue entre Eumene & Antiochus, avoit quelque fondement.

Il auroit été contre la prudence, de ne point approfondir une accusation à la quelle les liaisons de ces Princes donnoient un air de vérité. Antiochus, au rapport d'Appien, étoit redevable de la couronne à Eumene, & ils avoient l'un & l'autre de justes sujets de n'être pas contents de la République. Il résulte de tout ce que l'on vient de dire, que le Sénat nomma les députés en question du vivant d'Antiochus, dont la mort tombe constamment sur la première année de la cent cinquante-quatrième Olympiade ; & dès-lors M. de Valois a eu tort de placer le départ de Caius Sulpicius sous le consulat de Tibérius Gracchus & de Juventius Thalma ; il y avoit plus d'un an que Démétrius étoit sur le trône. Au reste, jamais homme ne fut moins digne de la confiance du Sénat que C. Sulpicius. Vain naturellement, il s'imagina que de chagriner Eumene lui frayeroit le chemin à

une haute réputation. A peine eut-il mis le pied en Asie, qu'il fit afficher dans toutes les villes, que ceux qui auroient à se plaindre du roi de Pergame, vinssent à un jour marqué le trouver à Sardis. On y accourut de toutes parts, & C. Sulpicius plaça dans le Gymnase sa chaise curule, & écouta avec ostentation pendant dix journées entières, les horreurs & les infamies qu'il plut à chacun de débiter contre ce Prince.

Des pocédés si extravagans ne firent honneur, ni à l'ambassadeur, ni à la République, & le Sénat étoit trop modéré, pour ne pas faire là-dessus à Eumene quelque espèce de satisfaction. Les Historiens cependant qui sont parvenus jusqu'à nous, gardent un profond silence, & sur cet article, & sur plusieurs autres évènements qui ont dû précéder la mort de ce Prince. Il vécut encore près de huit ans, & plus de seize, si l'on adopte le calcul de Strabon, qui donne quarante-neuf ans de règne à Eumene; mais ce sentiment ne paroît pas soutenable. Le texte de Tite-Live établit avec évidence que la mort d'Eumene doit se rapporter à la dernière année de la 155.^e Olympiade.

Ce Prince laissa la couronne à son fils Attale qu'il avoit eu de Stratonice, & nomma pour tuteur de ce jeune Prince & régent du royaume, Attale son frere. Suivant une autre opinion, comme les besoins de

l'État demandoient un Prince capable par son habileté de détourner les malheurs dont la Monarchie étoit alors menacée, Eumene déclara son frere même son successeur; & un choix si judicieux fut le salut de la patrie.

DIGRESSION

Sur le portrait d'Eumene II.

Ce Prince aimait les lettres, comme avoient fait ses prédécesseurs; il augmenta considérablement la bibliothèque de Pergame, & plusieurs Sçavans ressentirent les effets de sa générosité. Il en fut payé sans doute par de magnifiques éloges, & on ne sçauroit nier qu'il ne les méritât à plus juste titre qu'aucun des souverains qui régnoient alors. Polybe sera notre garant. Voici comme il s'explique sur le chapitre d'Eumene. » Eumene, dit-il, quoique d'une complexion extrêmement délicate, suppléa à la foiblesse du corps par la vigueur & les lumières de l'esprit. Il ne fut inférieur à aucun des Monarques de son tems dans les choses ordinaires, & il les surpassa tous dans les grandes. Quelques villes peu considérables formoient, avant lui, le royaume de Pergame, & il en étendit les bornes au point, qu'il ne le céda à aucun des Empires les plus florissans qui subsistassent alors. Un si haut degré d'élévation fut moins

» l'ouvrage du hazard & de la
 » fortune, que de la pénétra-
 » tion, du travail & de l'activité
 » d'Eumene. Avidé de gloire, il
 » donna avec plus de profusion
 » qu'aucun autre Prince, des
 » marques de sa libéralité, &
 » aux villes Grecques, & à
 » plusieurs particuliers. Il sçut
 » maintenir dans l'obéissance &
 » dans la subordination ses trois
 » freres, tous à la fleur de leur
 » âge. Ils faisoient auprès de
 » lui la fonction de gardes, &
 » travailloient de concert à
 » l'affermissement de l'autorité
 » royale. » Les exemples d'une
 union si parfaite sont très-rares
 dans l'Histoire. Ces dernières
 paroles rappellent le souvenir
 d'une maxime de ce Prince, qui
 se lit dans le Recueil d'Antonius
 Melissa. *Si mes freres, disoit-il,*
me traitent en Roi, je les traiterai
en freres; s'ils me traitent en freres,
je les traiterai en Roi.

EUMENE, *Eumenes*, (a)
 Εὐμένης, roi de Bithynie, au
 rapport de Justin. Cet Auteur
 donne mal à propos le titre de
 roi de Bithynie à Eumene II,
 roi de Pergame.

EUMENE, *Eumenes*, (b)
 Εὐμένης, fils de Démétrius Po-
 liorcete, selon le même Justin,
 qui lui attribue un frere nom-
 mé Antigonus.

EUMÈNE, *Eumenes*, (c)
 Εὐμένης, lieutenant de Persée,

roi de Macédoine. Il comman-
 doit pour ce Prince la garnison
 de Thessalonique, l'an 168
 avant l'Ère Chrétienne. Athéna-
 goras partageoit avec lui l'au-
 torité du commandement.

EUMÉNIDE, *Eumenidas*, (d)
 Sicilien, qui étoit de la ville
 d'Halycie. C'étoit un homme
 autant distingué par sa probité
 que par ses biens. L'intendant
 qui régissoit ses riches posses-
 sions, fut accusé, à la sollicita-
 tion de Verrès; & Euménide,
 pour le sauver, donna soixante
 mille sesterces à Verrès.

EUMÉNIDES, *Eumenides*,
 (e) Εὐμνίδης, nom que les Grecs
 ont donné aux Furies.

Les Sçavans ne conviennent
 pas sur l'origine de ce mot.
 Eustathe & Sergius ont cru
 qu'elles ont été ainsi nommées
 par un sens contraire, & par
 antiphrase, comme parlent
 les Grammairiens; car Εὐμνίς,
Eumenes, en Grec signifie *doux*
 & *benin*, qui sont des qualités
 contraires à celles des Furies;
 mais, plusieurs Écrivains mo-
 dernes rejettent cette étymolo-
 gie. Ils prétendent que le nom
 d'Euménides a été imposé aux
 Furies en son vrai sens, &
 qu'elles furent ainsi appelées,
 lorsqu'Oreste fut absous du
 meurtre qu'il avoit commis en
 la personne de sa mere. Minerve
 apaisa les Furies & les

(a) Just. L. XXVII. c. 3. L. XXXIII.
 c. 1.

(b) Just. L. XVII. c. 2.

(c) Tit. Liv. L. XLIV. c. 32.

(d) Cicér. in Verr. L. VII. c. 12.

(e) Plut. T. I. p. 13. Pauf. pag. 105.
 447, 448, 449, 510. Ovid. Metam. L.
 X. c. 2. Myth. par M. l'Abb. Ban. T.
 V. pag. 130, 131. Mém. de l'Acad. des
 Inscrip. & Bell. Lett. T. V. p. 46.

adoucir; en sorte qu'elles cessent de le poursuivre & de le tourmenter. Cette opinion est fondée sur la tragédie d'Eschyle, intitulée *les Euménides*, où ce Poète raconte que Minerve s'employa fortement auprès des Furies pour les adoucir, & qu'elle en vint à bout. Les Athéniens prirent de-là occasion de les appeller Euménides. Harpocration & le Scholiaste de Sophocle rapportent cette même origine après Eschyle. Quoique cette étymologie soit fondée sur l'autorité de ces Auteurs, elle n'est pas néanmoins vraie; car, avant le jugement d'Oreste, les Athéniens appelloient Euménides les Furies, comme on le peut prouver par l'autorité de Sophocle, dans la tragédie d'Œdipe, où il dit que lorsqu'Œdipe se retira au territoire d'Attique, les Athéniens appelloient, dès ce tems-là, les Furies Euménides. Or, le jugement d'Oreste arriva long-tems après la mort d'Œdipe.

Les Furies sont au nombre de trois, dont les noms sont, Mégère, Alecto, & Tisiphone. Leur emploi étoit de punir les criminels. Jupiter s'en servoit pour châtier les vivans; & Pluton pour tourmenter les morts. Les Poètes nous les dépeignent sous une figure horrible, ayant autour d'elles des serpens entortillés, & des flambeaux à la main.

Il y avoit dans Athènes, auprès de l'Aréopage, un temple dédié aux Euménides, ou Fu-

ries, auxquelles les Athéniens avoient donné la qualité de vénérables déesses. Aristide & le Scholiaste de Thucydide parlent de ce temple, qui fut érigé en mémoire du jugement d'Oreste.

Les Euménides avoient plusieurs autres temples dans la Grece. Elles en avoient un dans un endroit nommé Acé, sur le chemin de Mégalopolis en Messénie. Les gens du lieu racontaient qu'à la première apparition de ces déesses, lorsqu'elles troublèrent l'esprit à Oreste, il les vit toutes noires; qu'à la seconde apparition, après qu'il se fut arraché un doigt, il les vit toutes blanches, & qu'alors il recouvra son bon sens; qu'à cause de cela, pour appaiser les premières, il les honora comme on avoit coutume d'honorer les manes des morts, mais qu'il sacrifia aux secondes. Et encore du tems de Pausanias, en mémoire de cet événement, ils se croyoient bien fondés à sacrifier à ces déesses & aux Graces en même tems.

A Cérυνée on voyoit aussi un temple des Euménides, que l'on croyoit avoir été fondé par Oreste, & l'on dit que si la curiosité y attiroit quelqu'un qui eût commis un meurtre, ou qui fût coupable de quelque autre crime, ou d'impiété, aussitôt la frayeur lui troublait l'esprit; c'est pourquoi, on n'y laissoit pas entrer tout le monde indistinctement. Les statues de ces déesses étoient de bois, & d'une

grandeur médiocre. Dans le parvis du temple, on voyoit des statues de marbre d'un goût merveilleux; & si l'on en eût cru les habitans, c'étoient des femmes qui avoient été autrefois prêtresses des Euménides.

Dans un bois sacré, situé sur les bords de l'Asope, non loin de Titane, on voyoit encore un temple des Euménides. Les habitans du païs observoient tous les ans un jour de fête en leur honneur; ils prenoient pour victimes des brebis pleines & les immoloient; ils ufoient d'hydromel dans leurs libations, & au lieu de couronnes, ils employoient des fleurs détachées; ils honoroient à peu près de même les Parques, qui avoient leurs autels à découvert dans ce bois.

EUMÉNIDES, *Eumenides*, *Εὐμενίδες*. (a) nom donné à une fête que l'on célébroit en l'honneur des Furies, selon M. l'abbé Banier.

EUMÉNIE, *Eumenia*, (b) *Εὐμενία*, ville de l'Asie mineure dans la grande Phrygie, selon Strabon, Ptolémée & Etienne de Byzance. Elle portoit le nom d'Eumene son fondateur, selon Eutrope. Pline dit qu'elle étoit sur le Cludrus, rivière qui tomboit dans le Caïstre ou dans le Méandre; car elle n'est pas assez connue pour que l'on sçache où elle aboutissoit. Cette ville est nommée *Eumenia* dans

Pline, Ptolémée & Eutrope, & dans la Notice de Hiérocles; mais, dans Etienne de Byzance, & dans la plupart des Notices Ecclésiastiques, elle est nommée *Eumencia*. C'étoit une ville épiscopale, & ces Notices la mettent dans la Phrygie Capatienne. Il est bon au reste d'avertir que lorsque Strabon dit les environs d'Amorium & d'Eumonia, que ses Interprètes Latins rendent par *Regio circa Amorium Eumeniamque*, il ne faut pas l'entendre comme si cet Auteur avoit mis ces villes proches l'une de l'autre. Au contraire, ces villes étoient assez éloignées; mais il faut les séparer, en disant, les environs d'Amorium & ceux d'Euménie.

Cellarius, de qui a été empruntée la plus grande partie de cet article, met cette ville dans la Phrygie, & croit qu'elle n'étoit point différente de celle de la Carie, de laquelle Pline dit qu'elle étoit sur le Cludrus; le P. Hardouin parle dans la même supposition. Etienne de Byzance les distingue, & compte trois Euménies. 1.^o Euménie, dans la Phrygie; 2.^o Euménie, dans la Carie; 3.^o Euménie, près de l'Hyrkanie. Pline fournit une quatrième Euménie, dans la Thrace, sur les confins de la basse Mœsie.

EUMÉNIUS, *Eumenius*, (c) capitaine Troyen, fils de Clytius, périt sous les coups de la

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 327.

(b) Ptolem. L. V. c. 2. Strab. pag.

576. Plin. Tom. I. pag. 205, 276.

(c) Virg. *Æneid.* L. XI. v. 666. & seq.

reine Camille. La lance de cette Princesse perça la poitrine de ce guerrier, & lui fit vomir des flots de sang. Il expira en se roulant sur la place & mordant la terre ensanglantée.

EUMÉNIUS, *Eumenius*, (a) célèbre orateur, Grec d'origine, mais natif d'Autun. Il enseigna quelque tems l'éloquence dans sa patrie, & ensuite il passa à une charge qui l'attachoit au palais & à la suite de l'Empereur. Il fut nommé *Memoria Magister*, charge que l'on compare à celle de *Maître des Requêtes* parmi nous. Constance, voulant renouveler la gloire des études dans la ville d'Autun, crut que personne n'étoit plus propre qu'Euménus à le seconder dans un pareil dessein, & il l'engagea à reprendre la profession en conservant sa charge dans le palais. La lettre qu'il lui écrivit à ce sujet, mérite d'être ici rapportée. Elle porte en tête les noms des deux Empereurs & des deux Césars, comme tous les autres actes qui s'expédioient alors dans toute l'étendue de l'Empire ; mais, il n'est pas douteux qu'elle ne doive être attribuée proprement à Constance, qui avoit les Gaules dans son département. En voici la traduction.

» Les Gaulois, nos fideles
» sujets, méritent que nous nous
» intéressions à l'éducation de
» leurs enfans, que l'on élève

» dans Autun, & que l'on y
» forme aux lettres & aux bon-
» nes mœurs. Et par quelle plus
» solide récompense pourrions-
» nous reconnoître leur zèle,
» qu'en leur procurant le seul
» bien que la fortune ne peut,
» ni donner, ni ôter? Ainsi,
» comme l'école où on les élève
» est maintenant sans chef, nous
» n'avons point cru pouvoir
» plus dignement remplir la
» place vacante, qu'en jettant
» les yeux sur vous, Euménus,
» qui avez fait preuve d'une
» éloquence non commune, &
» dont la probité nous est par-
» faitement connue par la ma-
» nière dont vous vous acquit-
» tez de votre charge auprès
» de nous.

» C'est pourquoi, en vous
» conservant les honneurs &
» prérogatives du rang dont
» vous jouissez, nous vous ex-
» hortons à reprendre la pro-
» fession oratoire. Vous n'i-
» gnorez pas que nous nous
» proposons de relever l'an-
» cienne gloire d'Autun. Con-
» courez-y, en travaillant à ins-
» pirer aux jeunes gens, par les
» belles connoissances, l'amour
» de la vertu ; & ne croyez
» pas vous dégrader en accep-
» tant l'emploi que nous vous
» offrons, puisqu'une profes-
» sion aussi honorable donne
» plutôt du lustre à quelque
» dignité que ce puisse être,
» qu'elle n'est capable de l'avi-

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 172. & suiv. Hist. du Bas Emp. par M. le Beau T. I. p. 137.

» lir. Et afin que vous compre-
 » niez la considération parti-
 » culière que nous avons pour
 » votre mérite, nous vous assi-
 » gnons six cens mille sester-
 » ces de gages. Adieu notre
 » cher Euménius. »

Nous ne trouvons rien de plus digne d'être observé dans cette lettre, que l'attention marquée du Prince à établir la vertu pour terme de toutes les belles connoissances. C'étoit bien aussi la façon de penser d'Euménius lui-même, qui déclare qu'il regarde les lettres comme le fondement de la tempérance, de la modestie, de la vigilance, de la patience. Lorsque ces heureuses dispositions, ajoute-t-il, ont passé en habitude dès l'âge le plus tendre, elles portent leur fruit dans tout le reste de la vie; & tous les emplois de la société, jusqu'au métier des armes, qui paroît si discordant avec les Muses, en sont infiniment mieux remplis.

Ce n'étoient pas là des discours spécieux dans la bouche de cet Orateur, & qui fussent démentis par sa conduite. Euménius consacra à la reconstruction des écoles d'Autun, ruinées par les malheurs de la guerre, les six cens mille sesterces qui lui étoient assignés pour ses gages, *sexcenta millia nummum*. Casaubon prétend que l'on doit lire *sexagena*, ce qui ne fait

pas la dixième partie, mais il se trompe. Euménius, comme un des premiers secrétaires des Empereurs, devoit avoir un salaire beaucoup plus considérable. On a recueilli ce qui nous reste d'Euménius dans les *Panegyrici veteres*, donnés par le pere de la Baune.

Il avoit professé publiquement à Rome avec réputation. il prononça à Treves, l'an de J. C. 306, un beau panégyrique en présence du grand Constantin. Cinq ans après, il harangua encore devant ce Prince à Treves, de la part des habitans d'Autun que Constantin venoit d'honorer de sa visite, & à qui il avoit laissé des marques de sa bonté & de son attention.

On dit qu'il enseigna dans sa patrie jusqu'à l'âge de plus de quatre-vingts ans.

EUMOLPE, *Eumolpus*, (a) *Ἐυμόλπος*, originaire de Thrace, étoit, selon Pausanias, fils de Neptune & de Chioné, qui naquit de Borée & d'Orythie; il n'est fait aucune mention des parens d'Eumolpe dans Homère, qui se contente de parler de lui comme d'un homme de grand courage. On dit que dans un combat qui se donna entre les Athéniens & les Eleusiniens, le roi Erechthée & Immaradus, fils d'Eumolpe, furent tués chacun à la tête de leurs troupes, & que la paix se fit ensuite aux conditions sui-

(a) Paus. pag. 70, 71, 110. Suid. T. I. pag. 1283. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 102, 103. Mém. de l'Acad. des

Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 653, 654. T. XVIII. p. 90, T. XXI. p. 84. & suiv.

vantes; que les Eleusiniens à l'avenir seroient soumis aux Athéniens; que cependant ils demeureroient en possession des mystères de la déesse, & que le sacerdoce de Cérès & de Proserpine seroit conservé à Eumolpe & aux filles de Célus; Pamphus & Homère nomment ces filles Diogénée, Pamméropé, & Séfara. Le plus jeune des fils d'Eumolpe fut le seul qui survécut à son pere; il se nommoit Céryx; cependant, les Céryces, ou héraut Grecs qui en étoient descendus, le disoient fils, non d'Eumolpe, mais de Mercure & d'Aglaure fille de Cécrops.

Selon le Scholiaste de Sophocle, Eumolpe étoit fils du poète Musée, petit-fils d'Antiphème & arrière-petit-fils d'un autre Eumolpe. Suidas fait aussi Eumolpe fils du poète Musée.

Eumolpe est regardé comme l'un des quatre personnages que Cérès se choisit elle-même pour la célébration de ses mystères; il en fut le premier hiérophante, c'est-à-dire, celui qui le premier y présida & les enseigna. Eumolpe, selon Arnote, fut le chef d'une des plus célèbres familles d'Athènes, qui seule eut la gloire de donner sans discontinuation un hiérophante aux Eleusiniens, tant que le temple de Cérès subsista parmi eux.

La durée de ce sacerdoce a été de douze cens ans, & ce

qui la rend encore plus mémorable dans la seule famille des Eumolpides, c'est que celui qui étoit une fois revêtu de la dignité d'hiérophante, étoit obligé de passer toute sa vie dans le célibat, comme nous l'apprenons de Pausanias dans ses Corinthiaques, de l'ancien Scholiaste de Perse, sur sa cinquième satire, & de deux différens passages de saint Jérôme, l'un dans son livre contre Jovinien, & l'autre dans son traité de la Monogamie.

Suidas attribue à Eumolpe plusieurs ouvrages, & entre autres un sur les mystères de Cérès, en trois mille vers.

EUMOLPE, *Eumolpus*, (a) *Εὐμόλπος*, arrière-petit-fils de Déicrate qui avoit épousé la sœur de Gorgias.

EUMOLPE, *Eumolpus*, *Εὐμόλπος*, natif de Corinthe, fut, dit-on, l'auteur d'une histoire, où il décrivoit le retour des Grecs après la prise de Troie. On a prétendu que dans l'endroit où le Scholiaste de Pindare le cite, on doit lire Eumele plutôt qu'Eumolpe; mais, il semble que cette correction est mal imaginée, parce que le Scholiaste cite Eumele peu après. On parle d'un autre Eumolpe, grammairien, dont on ne dit point quels furent les ouvrages; mais, celui dont Diogene Laërce cite le cinquième livre des histoires, peut bien être le Corinthien.

(a) Pauf. p. 376.

EUMOLPIDES, *Eumolpida*, *Εὐμολπίδαι*, (a) nom d'une famille sacerdotale à Athènes. Elle y tenoit un rang distingué, comme dépositaire de ce que la religion avoit de plus sacré.

Les Eumolpides, par une prérogative particulière, attachée plutôt à leur famille qu'à la dignité sacerdotale, avoient une espèce de juridiction sur ce qui se rapportoit au culte des dieux. Demosthène le dit expressément dans le discours contre Androton; quoiqu'il se serve du terme général d'impiété, cependant il n'y a pas d'apparence que cette famille eût droit de juger indifféremment tous les crimes commis contre la religion. Cette idée seroit contraire aux notions les plus assurées; il est plus naturel de penser que ces juges particuliers ne connoissoient uniquement que des crimes qui blesoient le culte dont ils étoient les ministres, & que leur juridiction se bornoit même aux moins considérables, à ceux qui ne méritoient pas une accusation dans les formes devant les Héliastes ou le peuple assemblé. Comme ils étoient les dépositaires, & même, selon Lyfias, les interpretes des réglemens anciens qui fixoient les cérémonies de la fête de Cérés,

& des traditions sur lesquelles ce culte mystérieux étoit fondé, toutes les infractions légères contre les points les moins essentiels, étoient soumises à leur examen; ils fixoient la grandeur de la faute & de la peine qu'elle méritoit. Car, il ne faut pas croire que les causes d'éclat, où il s'agissoit de l'exil ou de la mort d'un citoyen, fussent de leur ressort; l'affaire d'Alcibiade, celle d'Andocyde, dans lesquelles ils ne parurent que comme parties, & où ils ne firent qu'exécuter les décrets d'un tribunal supérieur, le prouvent assez.

Cette famille prit le nom d'Eumolpe, dont on peut voir l'article ci-dessus.

EUMOLUS, *Eumolus*, (b) étoit un des troisièmes Dioscures, selon quelques-uns.

EUNAPE, *Eunapius*, (c) *Εὐνάπιος*, natif de Sardes en Lydie, sophiste, médecin & historien, vécut dans le quatrième siècle, du tems de Valentinien, de Valens & de Gratien. Il vint à Athènes à l'âge de seize ans. Il étudia l'éloquence sous Proérèse, sophiste Chrétien, & la magie sous Chrysante, qui avoit épousé sa cousine. Nous avons une histoire des vies des Sophistes du IV.^e siècle par Eunape. On y trouve beaucoup de particula-

(a) Suid. Tom. I. p. 1083. Plut. T. I. pag. 302, 310. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 654. T. XVIII. p. 90. & suiv. T. XXI. p. 84. & suiv.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 295.

(c) Suid. T. I. p. 1099. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 265, 266.

rités pour l'histoire de ce tems-là. Il commence par Plotin, qui parut au milieu du III.^e siècle, d'où il passe à Porphyre, à Iamblique & à ses disciples, sur lesquels il s'étend particulièrement. Il avoit aussi écrit une histoire des Empereurs en quatorze livres, qui commençoient l'an de Jésus-Christ 268, au règne de Claude successeur de Gallien, & se terminoient à la mort d'Eudoxie, femme d'Arcade l'an 404. Il nous reste quelques fragmens de cette histoire dans les extraits de Constantin Porphyrogénète sur les ambassades, & dans Suidas.

Photius parle avantageusement d'Eunape, & Zozime le suit si bien dans son histoire, qu'il semble n'avoir fait que copier son ouvrage. Eunape donne quelquefois son jugement sur les ouvrages des Philosophes & des Sophistes dont il écrit la vie. Son style est fort concis; cependant, sa manière d'écrire ne laisse pas d'être assez nette & fleurie. Il semble témoigner un peu d'empressement pour paroître honnête homme parmi les payens. Il dit dans la vie d'Iamblique, qu'il ne veut employer aucune narration fabuleuse; dans celle de Libanius, il proteste contre la calomnie & la médisance; cependant, ses écrits sont remplis d'invectives & d'injures; il déclame contre les martyrs des

Chrétiens, contre leurs cendres, contre les Solitaires; & il paroît n'avoir entrepris la vie des philosophes, que pour relever l'idolâtrie, & rabaisser le Christianisme.

EUNÉUS, *Euneus*, Εὐνέως, (a) fils de Jason & d'Hypsiphyle, fille de Thoas, roi de l'île de Lemnos. Jason, en revenant de la conquête de la toison d'or avec les Argonautes, passa à Lemnos, où il eut deux enfans d'Hypsiphyle. Eunéus, qui étoit l'aîné, régna dans l'île. Tout ceci s'accorde fort bien avec le tems; car le voyage des Argonautes n'est tout au plus que quarante ans avant la guerre de Troie.

Homère fait mention deux fois d'Eunéus dans son Iliade. Il nous apprend qu'un jour plusieurs vaisseaux que ce Prince envoyoit aux Grecs devant Troie, arriverent fort à propos chargés de vin; il y en avoit en particulier pour Agamemnon & pour Ménélaüs mille mesures, dont Eunéus leur faisoit présent.

C'est de cet Eunéus, pour le dire en passant, que descendoit la famille des Eunides, musiciens si connus dans la suite à Athènes; ainsi qu'on peut le voir dans Eustathe & dans le grand Etymologicon.

EUNÉUS, *Euneus*, Εὐνέως, (b) jeune Athénien, frere de Thoas & de Soloon. Ces trois

(a) Homer. Iliad. L. VII. v. 447 & seq. L. XXII. v. 747. Mém. de Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. p.

398. T. XII. p. 103, 104.

(b) Plut. T. I. p. 12.

freres accompagnerent Thésée dans son voyage du pont Euxin.

EUNICE, *Eunice*, *Εὐνίκη*, (a) nom d'une nymphe de la mer. Hésiode, dans sa Théogonie, dit qu'Eunice aux bras vermeils (c'est l'épithète qu'il lui donne, *πιδόρυκος*), étoit fille de Nérée & de Doride, ou Doris.

Eunice, étoit encore une nymphe du fleuve Ascanius, qui est aujourd'hui l'Acse dans l'Asie mineure. Celle-ci, au rapport de Théocrite, Idylle 13.^e, est une des trois nymphes qui enleverent Hylas favori d'Hercule, qui l'avoit envoyé puiser de l'eau au fleuve Ascanius. Ce qui a donné occasion à cette fable, c'est qu'Hercule, en allant à l'expédition de la toison d'or, ayant rompu sa rame, mit pied à terre sur les côtes de l'Asie, aux environs du fleuve Ascanius, pour en couper une autre dans les bois. Pressé de la soif & de la chaleur, il envoya Hylas puiser de l'eau à la rivière voisine, dans laquelle le jeune homme tomba, & se noya; ou, comme le conte Théocrite, les Argonautes s'étant arrêtés dans la Propontide, sur la côte d'Asie, au port de Cyane, & s'étant mis dans des prairies fort agréables, pour y faire un repas, Hylas prit un vase d'airain,

& alla querir de l'eau pour Hercule & pour Télamon; mais, le poids du vase l'emporta, & il se noya.

Au reste, il ne faut point confondre ces deux nymphes; car, sans parler du reste, leurs noms tout semblables en notre langue, sont fort différens en Grec. La première s'appelle *Εὐνίκη*, qui est composé de *εὖ*, bien, & *νίκη*, querelle, dispute, différend, débat; de sorte que ce nom signifie querelleuse, opiniâtre; & pour se servir d'un mot populaire qui l'exprime fort bien, *hargneuse*. La seconde se nomme *Εὐρί*, ou, comme parle Théocrite, dans son dialecte Dorique, *Εὐρία*, mot composé de *εὖ*, bien, & *νικη*, ou *νικα*, victoire.

EUNICE, *Eunice*, *Εὐνίκη*, (b) mere de saint Timothée, étoit Juive de naissance; mais, elle avoit épousé un payen, qui fut pere de saint Timothée. Eunice avoit été convertie au Christianisme par un autre prédicateur que saint Paul; car, quand cet Apôtre arriva à Lystres, il y trouva Eunice & Timothée déjà avancés en grace & en vertu.

EUNICUS, *Eunicus*, (c) *Εὐνικός*, Athénien, qui étoit du bourg de Cholarge.

EUNOMIE, *Eunomia*, (d) *Εὐνομία*, nom qui s'est glissé

(a) Hésiod. Deor. Generat. v. 247. Antiq. expliq. par D. Bern. de Mantf. T. 1. p. 71.

(b) Actu. Apost. c. 16. v. 1. ad Timoth. Epist. 2. c. 2. v. 5.

(c) Demosth. Orat. in Eubulid. pag. 888.

(d) Mém. de l'Acad. des Inscriptions & Bell. Lett. Tom. III. p. 11.

pour celui d'Eurynome , mere des Graces , dans les hymnes d'Orphée , ou plutôt d'Onomacrite.

EUNOMIE , *Eunomia* , (a) *Evequin* , l'une des heures , étoit fille de Jupiter & de Thémis.

EUNOMUS , *Eunomus* , (b) *Evevovuc* , célèbre joueur de Cithare , qui étoit de la ville de Locres. Conon , le joignant à Ariston de la ville de Rhege , qui excelloit dans le même art , en rapporte une histoire , qui , quoiqu'elle paroisse un conte fait à plaisir , se trouve cependant munie de bonnes autorités. Ces deux musiciens étant allés à Delphes pour disputer le prix de leur art , il arriva qu'une corde de la cithare du premier s'étant cassée , on vit à l'instant voler une cigale , qui s'étant abattue sur la cithare , suppléa si bien au défaut de la corde par son chant , qu'Eunomus remporta la victoire. Le même Auteur ajoute que quoique les deux villes qu'il nomme , ne fussent séparées que par le fleuve Alex , les cigales chantoient du côté de Locres & étoient muetres du côté de Rhege.

Ce qu'il y a de singulier , c'est que ce fait est attesté comme une vérité par de très-grands Auteurs , tels que Strabon. Diodore de Sicile , Plin & Pausanias ; Diodore de Sicile en rend une raison peu digne de lui ;

c'est , dit-il , qu'hercule passant par ce pays , & se trouvant fatigué , se coucha sous un arbre & voulut dormir. Les cigales l'en ayant empêché par leur chant , il les maudit , & pria Jupiter de les exterminer à jamais , ce que le dieu lui accorda. Aussi , dit l'Historien , depuis ce tems-là on n'a entendu aucune cigale dans tout ce canton. Strabon , plus judicieux , en rend une raison très-plausible ; sçavoir , que Rhege est un pays couvert & humide , ce qui rend cet insecte engourdi , pendant qu'il est sec & découvert du côté de Locres , ce qui laisse à la cigale la liberté de chanter. Lorsqu'on sçait , comme la chose n'est pas douteuse aujourd'hui , que le chant des cigales n'est que le mouvement rapide de leurs ailes dans les tems chauds , on trouve encore meilleure la raison de ce sçavant & judicieux Géographe ; à quoi on peut ajouter que c'est sans doute cette singularité qui a donné lieu à la fable.

Les habitans de Locres avoient représenté en marbre Eunomus avec une cigale , sans doute pour faire croire que l'aventure étoit véritable.

EUNOMUS , *Eunomus* , (c) *Evevovuc* , capitaine Athénien , fut mis à la tête d'une flotte de treize vaisseaux qu'on envoya contre les Pirates. Dans un com-

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 201.

(b) Lucian. Tom. I. p. 755. Strab. p. 260. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom.

VIII. pag. 150 , 151. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bel. Lett. Tom. XIV. p. 186 , 187.

(c) Xenoph. p. 545 , 546.

bat qui se donna pendant la nuit au clair de la lune , les ennemis lui enleverent quatre galeeres à trois rangs de rames. Les autres ayant pris la fuite , se retirerent dans le port du Pirée.

EUNOMUS, *Eunomus*, (a) *Ἐνωμος*, préteur des Thessaliens , l'an 192 avant l'Ère Chrétienne , eut ordre de Quintus Flaminius d'armer la jeunesse de son pays.

EUNONE, *Eunone*, (b) roi des Adorfes. Les Romains , après avoir chassé de ses États Mithridate , roi du Bosphore , & le voyant près d'y rentrer à la tête d'une nombreuse armée , envoyèrent des ambassadeurs à Eunone pour l'engager à se joindre à eux. Ce Prince accepta , sans balancer l'alliance qu'on lui proposoit contre un rebelle qu'il ne croyoit pas en état de résister à une puissance aussi formidable que celle des Romains. Ils convinrent entre eux qu'Eunone tiendrait la campagne avec sa cavalerie , pendant que les Romains assiégeroient les villes avec leurs légions. Par ce moyen l'ennemi fut bientôt réduit.

Mithridate , abandonné de tous ceux dont les armes pouvoient le défendre , prit le parti de se jeter entre les bras d'Eunone , qui ne le haïssoit pas personnellement , & à qui l'alliance tout récemment contractée avec les Romains , don-

noit beaucoup de crédit & de considération. Ayant donc pris l'air , les vêtemens & la posture qui convenoit à sa fortune présente , il alla trouver ce Prince dans son palais , & se prosternant devant lui : « Vous voyez , » dit-il , à vos pieds ce Mithridate que les Romains » poursuivent par mer & par » terre depuis tant d'années. Je » vous fais l'arbitre de la destinée d'un des descendans du » grand Achémene ; car c'est » le seul bien que mes ennemis » ne m'aient pas enlevé. »

Eunone ne put refuser , ni sa compassion à l'état déplorable où la fortune avoit réduit un si grand Prince , ni son assistance à des prières qu'il employoit avec tant de noblesse. Il le releva , & loua le dessein qu'il avoit pris d'implorer le secours des Adorfes , & de le choisir lui-même pour son protecteur auprès des Romains. En même tems , il envoya des ambassadeurs à l'empereur Claude , avec une lettre dans laquelle il lui représentoit que ce qui engageoit les Empereurs du peuple Romain à faire amitié avec les Rois des nations puissantes , étoit d'abord la ressemblance de leur condition ; mais que pour lui il étoit uni d'ailleurs avec Claude par les avantages qu'ils avoient remportés conjointement sur leurs ennemis communs ; qu'après tout on ne

(a) Tit. Liv. L. XXXV. c. 39.

(b) Tacit. Annal. L. XII. c. 15. &

seq. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag.

214, 215.

pouvoit plus glorieusement terminer la guerre que par la victoire suivie du pardon de ses ennemis ; que c'étoit ainsi qu'après avoir vaincu Zorline, on lui avoit rendu ses États sans en rien retrancher ; qu'à l'égard de Mithridate, comme il étoit plus coupable, il ne demandoit point qu'on le rétablît sur son trône avec la même puissance qu'auparavant, mais qu'il se bornoit à prier l'Empereur qu'il ne lui ôtât, ni la vie, ni l'honneur en le faisant servir d'ornement à son triomphe. Claude répondit à Eunone, que quoi qu'il fût assez puissant pour faire souffrir à Mithridate la mort, dont sa perfidie étoit digne, cependant il imiteroit l'exemple de ses ancêtres, toujours aussi disposés à pardonner aux supplians, qu'à poursuivre jusqu'au bout les rebelles & les opiniâtres, & qui ne triomphoient que de ceux qu'ils avoient vaincus & pris les armes à la main.

EUNUQUE, *Eunuchus*, *Εὐνυχος*, titre d'une comédie de Térence. L'Eunuque fut joué deux fois en un jour ; & Térence en eut beaucoup plus d'argent qu'on n'en avoit jamais eu d'aucune pièce, car on lui donna deux cens écus, qui en ce tems-là étoient une somme fort considérable. Cela étoit marqué dans les anciennes Didascalies.

Un passage de Donat nous

apprend une chose assez singulière : c'est que quand on publioit, ou qu'on annonçoit les pièces d'un Poète nouveau, qui n'étoit pas connu, & dont la réputation n'étoit pas faite, on mettoit le nom de la comédie le premier, & après cela le nom du Poète, *Andria Terentii*, comme la pièce devant faire connoître le Poète ; mais, quand la réputation du Poète étoit formée, & qu'il étoit généralement estimé, en annonçant ou publiant ses pièces, on mettoit son nom avant celui de sa comédie, comme ici, *Terentii Eunuchus*. Si cette remarque est vraie, l'Eunuque fut donc la première pièce où l'on fit l'honneur à TERENCE de faire précéder son nom ; ainsi, ses trois premières pièces, l'Andrienne, l'Hécyre, & l'Heautontimorumenos, furent annoncées, *Andria Terentii*, *Hecyra Terentii*, *Heautontimorumenos Terentii*.

EUNUQUE, *Eunuchus*, (*a*) *Εὐνυχος*, nom que l'on donne à ceux qui naissent incapables d'engendrer, ou qui le deviennent, soit par maladie, soit par l'opération. C'est à ces derniers que le nom d'Eunuques convient plus proprement ; cependant, notre Seigneur le donne même à ceux qui, pouvant se marier, font profession de continence, pour le royaume des cieus.

Les Perses sont les premiers

(a) Genes. c. 39. v. 1. Levit. c. 22. v. 24. Deuter. c. 23. v. 1. Reg. L. 3. c. 22. 7. 9. L. IV. c. 9. v. 31. c. 24. v. 12, 15.

Paral. L. I. c. 28. v. 1. Matth. c. 19. v. 12. Rull. Hist. Anc. Tom. I. pag. 462, 463.

qui ont pratiqué l'art de faire des hommes Eunuques , & les Lydiens l'ont poussé jusqu'aux femmes ; les autres nations les ont imités. Il y avoit des Eunuques chez les Romains ; & les Princes des nations barbares prenoient de jeunes gens bien-faits , qu'ils faisoient Eunuques , pour les employer à la garde des femmes & des filles. Cela se pratique encore parmi les Turcs , & dans les cours des Princes d'Orient.

Cyrus , songeant à ne laisser approcher de lui que ceux sur la fidélité desquels il pouvoit absolument compter , crut les Eunuques , préférablement à tous autres , du caractère qu'il cherchoit ; par ce qu'étant sans femme , sans enfans , sans famille , & d'ailleurs généralement méprisés par la bassesse de leur naissance & par la honte de leur état , toutes sortes de raisons les engageoient à s'attacher uniquement à leur maître , de la vie duquel dépendoit toute leur fortune , & de qui seul ils tenoient , & biens , & considération. Il leur confia donc tous les ministères de sa maison ; & cet usage , déjà connu avant lui , devint général dans tout l'Orient.

On sçait qu'il passa aussi dans la suite chez les Empereurs Romains , auprès desquels les Eunuques étoient tout puissans ; & cela n'est pas étonnant. Il étoit tout naturel que le Prince , leur ayant confié le soin de sa personne , & trouvant en eux

du zèle & du mérite , leur confiait aussi la conduite de quelques affaires , & que peu à peu il se livrât entièrement à eux. Ces habiles courtisans sçurent bien profiter de ces momens favorables , où les Princes , délivrés du poids de leur dignité qui leur est à charge , deviennent hommes , & se familiarisent avec leurs officiers. Par ce moyen , s'étant emparés de leur esprit & de leur confiance , ils s'accréditèrent dans les palais , dominèrent dans les cours , s'attirèrent le maniement & la conduite des affaires publiques , se rendirent maîtres de la distribution des charges & des honneurs , & parvinrent eux-mêmes aux premières dignités de l'État.

Mais , les bons Empereurs , tels qu'Alexandre Sévère , abhorroient les Eunuques , comme des hommes vendus uniquement à leur fortune , & ennemis par principe du bien public ; qui ne songeoient qu'à s'emparer de l'esprit du Prince , à lui dérober la connoissance des affaires , à écarter d'auprès de lui tous les gens de mérite , & à le tenir resserré dans l'enceinte étroite de trois ou quatre officiers qui le dominoient & le maîtrisoient absolument.

Les Empereurs Chrétiens poussèrent les choses encore plus loin ; ils publièrent des loix pour défendre que l'on fit des Eunuques. Constantin , premier Empereur Chrétien , défendit , sous peine de la vie , de mutiler

ainsi les hommes. L'empereur Adrien l'avoit déjà défendu, & l'empereur Justinien imposa la loi du Talion contre ceux qui exerceroient cette violence.

Le terme Hébreu *sarîsim* signifie un véritable Eunuque; soit qu'il soit né tel, ou qu'il ait été fait Eunuque par la main des hommes. Mais assez souvent ce terme, de même que le Grec *ἑνυχος*, & le Latin *Eunuchus*, se prennent dans l'Écriture pour un officier d'un Prince, servant à sa cour, & occupé dans l'intérieur du palais; soit qu'il fût réellement Eunuque, ou non.

Dieu avoit défendu à son peuple de faire des Eunuques, & de couper même les animaux; il avoit dit dans le Deutéronome, que *celui dans lequel ce qui est destiné à la conservation de l'espèce, aura été coupé, ou retranché, n'entrera point dans l'assemblée du Seigneur*. On explique ces paroles diversement. Les uns croient que par-là Dieu défend aux Eunuques de se marier à des Israélites. D'autres, que Dieu leur défend l'entrée de son Temple, d'autres, qu'il leur interdit les charges de magistrature. Mais, il est plus croyable que Dieu les excluoit simplement des prérogatives extérieures attachées à la qualité d'Israélites & de peuple du Seigneur. Ils étoient regardés dans la République comme des bois arides & inutiles; *ecce ego lignum aridum*. Mais, cela n'empêchoit pas que ceux qui étoient

fidèles observateurs de la loi de Dieu, n'eussent part au bonheur & aux récompenses des Justes. *Hæc dicit Dominus Eunuchis : qui custodierint sabbata mea... & tenuerint sœdus meum, dabo eis in domo mea, & in muris meis, locum & nomen melius à filiis & filiabus.*

Il y avoit des Eunuques dans la cour des Rois de Juda & d'Israël, des officiers nommés *Sarîsim*, Eunuques; mais, c'étoient apparemment des peuples étrangers, ou si c'étoient des Hébreux, le nom d'Eunuques qu'on leur donna, marque seulement leur office & leur dignité.

Notre Sauveur dans l'Évangile parle d'une sorte d'Eunuques, différente de celle dont on vient de parler; ce sont ceux qui se sont faits Eunuques pour le royaume des Cieux, c'est-à-dire, qui par un motif de religion, ont renoncé au mariage, & à l'usage de toutes sortes de plaisirs de la chair. Origène & quelques anciens Hérétiques avoient autrefois pris les paroles de Jésus-Christ à la lettre, & prétendoient qu'il conseilloit de se faire Eunuques pour gagner le royaume du Ciel.

Dans la loi nouvelle, les Eunuques sont exclus du Clergé par les Canons, à l'exception de ceux qui auroient été faits Eunuques par les Barbares, ou par l'ordonnance des médecins, comme il est porté par le Canon du concile de Nicée. Il y a eu néanmoins quelques Evê-

ques Eunuques dans l'Église Grecque. Origène, comme on l'a déjà dit, se fit Eunuque par un zèle inconsidéré. Léonce, évêque d'Antioche, étoit Eunuque, & ce fut une des raisons pour lesquelles il fut déposé.

Il y a encore en Italie de jeunes gens que l'on fait Eunuques, afin qu'ils aient une belle voix, & qu'ils la puissent conserver; mais c'est à la Porte qu'il y a le plus grand nombre d'Eunuques. Il y en a de blancs & de noirs, à la cour du grand Seigneur. Les blancs sont au service du Sultan, & les noirs servent dans le serrail des femmes. On choisit pour ce serrail, les plus difformes de tous les negres de l'Afrique. Le commandant des Eunuques blancs est appelé *Capou Agasi*; & celui des Eunuques noirs *Kizler Agasi*.

Le mot d'Eunuque est Grec, & vient d'ἐὺν, *lit*, & d'ἄν, *garder*; comme qui diroit *gardien du lit*, parce qu'ils sont employés pour avoir soin des femmes; c'est pourquoi, ce nom n'a pas seulement été donné à ceux qui étoient hors d'état d'avoir lignée, mais aussi à des officiers des Princes. C'est en ce sens qu'il est dit que Putiphar étoit Eunuque de Pharaon, quoiqu'il fût marié; & que les Empereurs de Constantinople avoient des Eunuques pour officiers, qui étoient aussi

appelés *Cubicularii*, ou *Cubculi Custodes*, comme qui diroit Chambellan; entre lesquels il y avoit un Archi-Eunuque, ou grand Chambellan. La peine ordinaire de ceux qui étoient surpris en adultère, étoit d'être faits Eunuques.

EVOCATI. (a) Ceux qu'on nommoit ainsi chez les Romains, étoient des vétérans cavaliers ou piétons, pris, ou des citoyens, ou des associés, gens expérimentés & sages; on les appelloit *Evocati*, parce que par prières on les engageoit à servir de nouveau, quoiqu'ils eussent déjà fait toutes leurs campagnes; ils étoient exempts des travaux & de monter la garde, & ils avoient plusieurs autres privilèges. On appelloit aussi *Evocati*, du tems des Empereurs, des cavaliers choisis pour leur garde, dont il est souvent fait mention dans les inscriptions. Les Grecs les nommoient ἀρχαῖοι, comme qui diroit rappelés. Ils sont pourtant appelés Εὐεκατοι dans Dion Cassius.

César nomme souvent les *Evocati* dans ses commentaires sur la guerre des Gaules & la guerre Civile. Voyez VÉTÉRANS.

ÉVOCATION DES DIEUX. (b) C'étoit une opération religieuse du Paganisme. Pour bien entendre cette sorte d'Évocation [car les Anciens en avoient

(a) Cæf. de Bell. Gall. L. VII. p. 335. de Bell. Civil. L. I. p. 454. 455. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom.

IV. pag. 9. 10.

(b) Myrh. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 555. & suiv.

de plusieurs espèces], il faut sçavoir que la Théologie Payenne enseignoit que les dieux présidoient particulièrement sur quelques lieux, & que souvent il y avoit plusieurs de ces lieux qui étoient sous la protection du même dieu; & comme il ne pouvoit être par-tout en même tems, il étoit nécessaire d'user de la cérémonie de l'Évocation, quand on croyoit avoir besoin de sa présence. On avoit pour cela des hymnes propres à cette opération qu'on appelloit *κατάκλησις*, comme sont la plupart de ceux qu'on attribue à Orphée, & ceux du poëte Proclus. Ces hymnes étoient composés pour l'ordinaire de deux parties; la première étoit employée à louer les dieux, & à parler des lieux différens qui étoient sous leur protection; la seconde contenoit la prière par laquelle on s'efforçoit de les attirer, & de les faire venir dans les lieux où leur présence étoit nécessaire. Lorsqu'on croyoit que le dieu patron étoit arrivé, on célébroit des fêtes qui étoient nommées *ἐπισημνία*. Telles étoient quelques-unes de celles des Argiens en l'honneur de Junon, & de celles des habitans de Délos & de Milet, pour Apollon.

Lorsque le danger, qui avoit fait appeler les dieux, étoit passé, on leur permettoit de

s'en aller ailleurs, & on avoit encore d'autres hymnes pour célébrer leur départ. Jules Scaliger, que l'on peut consulter sur ce sujet, observe que ces hymnes qu'on nommoit *κατάκλησις*, & dans lesquels excelloit sur-tout Bachelide, poëte Lyrique, étoient plus longs que ceux qu'on employoit pour faire venir les dieux, afin de retarder autant qu'on pouvoit leur éloignement. Car, quand nous désirons, dit-il, nous voulons que ce qui est l'objet de nos souhaits, arrive promptement, & que ce soit le plus tard qu'il est possible, que nous en soyons privés.

ÉVOCATION DES DIEUX TUTÉLAIRES. (a) C'étoit une manière d'inviter les Dieux Tutélaires des pays où l'on portoit la guerre, à daigner les abandonner & à venir s'établir chez les vainqueurs, qui leur promettoient en reconnaissance des temples nouveaux, des autels & des sacrifices.

Les Romains, entr'autres peuples, ne manquèrent pas de pratiquer cette opération religieuse & politique, avant la prise des villes, & lorsqu'ils les voyoient réduites à l'extrémité. Ne croyant pas qu'il fût possible de s'en rendre les maîtres tant que leurs Dieux Tutélaires leur seroient favorables, & regardant comme une

(a) Tit. Liv. L. V. c. 21. Virg. *Æneid.* L. II. v. 351, 352. Q. Curt. L. IV. c. 3. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 554, 555. Antiq. expl.

par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 239, 240. Roll. Hist. Rom. Tom. II. p. 30. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. XIX. p. 348, & suiv.

impiété dangereuse de les prendre pour ainsi dire prisonniers, en s'emparant par force de leurs temples, de leurs statues, & des lieux qui leur étoient consacrés, ils évoquoient ces Dieux de leurs ennemis; c'est-à-dire, qu'ils les invitoient par une formule religieuse à venir s'établir à Rome, où ils trouveroient des serviteurs plus zélés à leur rendre les honneurs qui leur étoient dûs.

Tite-Live rapporte l'Évocation que fit Camille des Dieux Vêiens, en ces mots : » C'est » sous votre conduite, ô Apol- » lon Pythien, & par l'instiga- » tion de votre divinité, que » je vais détruire la ville de » Vêies; je vous offre la dixième partie du butin que j'y » ferai. Je vous prie aussi, Ju- » non, qui demeurez présente- » ment à Vêies, de nous sui- » vre dans notre ville, où l'on » vous bâtera un temple digne » de vous. »

Mais, le nom sacré des divinités Tutélaires de chaque ville étoit presque toujours inconnu aux peuples, & révélé seulement aux prêtres, qui, pour éviter ces évocations, en faisoient un grand mystère, & ne les proféroient qu'en secret dans les prières solennelles; aussi pour lors ne les pouvoit-on évoquer qu'en termes généraux, & avec l'alternative de l'un ou de l'autre sexe, de peur de les offenser par un titre peu convenable.

Macrobe nous a conservé la

grande formule de ces Évocations, tirée du livre des choses secrètes des Sammoniens; Sérenus prétendoit l'avoir prise dans un Auteur plus ancien. Elle avoit été faite pour Carthage; mais, en changeant le nom, elle peut avoir servi dans la suite à plusieurs autres villes, tant de l'Italie que de la Grece, des Gaules, de l'Espagne & de l'Afrique, dont les Romains ont évoqué les Dieux avant que de faire la conquête de ces pays-là. Voici cette formule curieuse.

» Dieu ou déesse Tutélaite » du peuple & de la ville de » Carthage, divinité qui les » avez pris sous votre protec- » tion, je vous supplie avec » une vénération profonde, & » vous demande la faveur de » vouloir bien abandonner ce » peuple & cette cité; de quit- » ter leurs lieux saints, leurs » temples, leurs cérémonies » sacrées, leur ville; de vous » éloigner d'eux; de répandre » l'épouvante, la confusion, la » négligence parmi ce peuple » & dans cette ville; & puis- » qu'ils vous trahissent, de vous » rendre à Rome auprès de » nous; d'aimer & d'avoir pour » agréables nos Lieux saints, nos » temples, nos sacrés Mystères; » & de me donner, ainsi qu'au » peuple Romain & à mes sol- » dats, des marques évidentes » & sensibles de votre protec- » tion. Si vous m'accordez cet- » te grace, je fais vœu de vous » bâtir des temples & de célé-

» brer des jeux en votre hon-
» neur. »

Après cette Évocation ils ne doutoient point de la perte de leurs ennemis , persuadés que les Dieux qui les avoient soutenus jusqu'alors , alloient les abandonner , & transférer leur Empire ailleurs. C'est ainsi que Virgile parle de la défection des Dieux Tutélaires de Troye, lors de son embrasement.

*Excessere omnes , adytis arisque
relictis ,*

Dī quibus imperium hoc steterat.

Cette opinion des Grecs , des Romains & de quelques autres peuples , paroît encore conforme à ce que rapporte Joseph , que l'on entendit dans le temple de Jérusalem , avant sa destruction , un grand bruit , & une voix qui disoit , *sortons d'ici* ; ce que l'on prit pour la retraite des Anges qui gardoient ce S. lieu , & comme un présage de sa ruine prochaine , car les Juifs reconnoissoient des Anges protecteurs de leurs temples & de leurs villes.

Finissons par un trait également plaisant & singulier , qu'on trouve dans Quinte-Curce , au sujet des Évocations. Les Tyriens , dit-il , vivement pressés par Alexandre qui les assiégeoit , s'aviserent d'un moyen assez bizarre pour empêcher Apollon , auquel ils avoient une dévotion particulière , de

les abandonner. Un de leurs citoyens ayant déclaré en pleine assemblée qu'il avoit vu en songe ce Dieu qui s'en retiroit de leur ville , ils lièrent sa statue d'une chaîne d'or , qu'ils attachèrent à l'autel d'Hercule leur Dieu Tutélaire , afin qu'il retint Apollon.

EVOCATION DES MANES. (a) C'étoit la plus ancienne , la plus solennelle , & en même tems celle qui fut le plus souvent pratiquée.

Son antiquité remonte si haut , qu'entre les différentes espèces de magie que Moïse défend , celle-ci est formellement marquée. *Nec sit . . . qui quarat à mortuis veritatem.* L'histoire , qu'on répète si souvent à ce sujet , de l'ombre de Samuël évoquée par la magicienne , fournit une autre preuve que les Évocations étoient en usage dès les premiers siècles , & que la superstition a presque toujours triomphé de la raison chez tous les peuples de la terre.

Cette pratique passa de l'Orient dans la Grece , où on la voit établie du tems d'Homère. Loin que les Payens aient regardé l'Évocation des ombres comme odieuse & criminelle , elle étoit exercée par les ministres des choses saintes. Il y avoit des temples consacrés aux Manes , où l'on alloit consulter les morts ; il y en avoit qui étoient destinés pour la cérémonie de l'Évocation. Pausanias

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 554. T. II. p. 181. & suiv.

alla lui-même à Héraclée , ensuite à Phyalie , pour évoquer dans un de ces temples une ombre dont il étoit persécuté. Périandre , tyran de Corinthe , se rendit dans un pareil temple qui étoit chez les Thesprotes , pour consulter les Manes de Mélisse.

Les voyages que les Poètes font faire à leurs héros dans les enfers , n'ont peut-être d'autre fondement que les Évocations , auxquelles eurent autrefois recours de grands hommes pour s'éclaircir de leur destinée. Par exemple , le fameux voyage d'Ulysse au pays des Cimmériens , où il alla pour consulter l'ombre de Tyréas ; ce fameux voyage , dis-je , qu'Homère a décrit dans l'Odyssée , a tout tout l'air d'une semblable Évocation. Enfin , Orphée qui avoit été dans la Thesprotie pour évoquer le fantôme de sa femme Eurydice , nous en parle comme d'un voyage d'enfer , & prend de-là occasion de nous débiter tous les dogmes de la Théologie Payenne sur cet article ; exemple que les autres Poètes ont suivi.

Mais , il faut remarquer ici que cette manière de parler , *évoquer une ame* , n'est pas exacte ; car , ce que les Prêtres des temples des Manes , & ensuite les magiciens , évoquoient , n'étoit ni le corps ni l'ame , mais quelque chose qui tenoit le milieu entre le corps & l'ame , que les Grecs appelloient *εἰδωλον* , les Latins *simulacrum* , *imago* , *um-*

bra tenuis. Quand Patrocle prie Achille de le faire enterrer , c'est afin que les images légères des morts , *εἰδωλα παρόντων* , ne l'empêchent pas de passer le fleuve fatal.

Ce n'étoit ni l'ame ni le corps qui descendoient dans les champs Élysées , mais ces idoles. Ulysse voit l'ombre d'Hercule dans ces demeures fortunées , pendant que ce héros est lui-même avec les dieux immortels dans les cieux , où il a Hébé pour épouse. C'étoient donc ces ombres , ces spectres ou ces Manes , comme on voudra les appeller , qui étoient évoqués.

De sçavoir maintenant si ces ombres , ces spectres ou ces Manes ainsi évoqués apparoissoient , ou si les gens trop crédules se laissoient tromper par l'artifice des Prêtres , qui avoient en main des fourbes pour les servir dans l'occasion , c'est ce qu'il n'est pas difficile de décider.

Ces Évocations , si communes dans le Paganisme , se pratiquoient à deux fins principales ; ou pour consoler les parens & les amis , en leur faisant apparoître les ombres de ceux qu'ils regrettoient ; ou pour en tirer leur horoscope. Ensuite , parurent sur la scène les Magiciens , qui se vanterent aussi de tirer par leurs enchantemens ces ames , ces spectres ou ces fantômes de leurs demeures sombres.

Ces derniers , ministres d'un

art frivole & funeste, vinrent bientôt à employer dans leurs Évocations les pratiques les plus folles & les plus abominables; ils alloient ordinairement sur le tombeau de ceux dont ils vouloient évoquer les Manes; ou plutôt, selon Suidas, ils s'y laissoient conduire par un béliet qu'ils tenoient par les cornes, & qui ne manquoit pas, dit cet Auteur, de se prosterner dès qu'il y étoit arrivé. On faisoit là plusieurs cérémonies, que Lucain nous a décrites en parlant de la fameuse magicienne nommée *Hermionide*; on sçait ce qu'il en dit.

Pour des charmes pareils elle garde en tous lieux

Tout ce que la nature enfante d'odieux;

Elle mêle à du sang qu'elle puise en ses veines,

Les entrailles d'un Lynx, &c.

Dans les Évocations de cette espèce, on ornoit les autels de rubans noirs & de branches de cyprès; on y sacrifioit des brebis noires; & comme cet art fatal s'exerçoit la nuit, on immoloit un coq, dont le chant annonce la lumière du jour, si contraire aux enchantemens. On finissoit ce lugubre appareil par des vers magiques, & des prières qu'on récitoit avec beaucoup de contorsions. C'est ainsi qu'on vint à bout de persuader au vulgaire ignorant & stupide, que cette magie avoit un pouvoir absolu, non seule-

ment sur les hommes, mais sur les dieux mêmes, sur les astres, sur le soleil, sur la lune, en un mot, sur toute la nature. Voilà pourquoi Lucain nous dit :

L'univers les redoute, & leur force inconnue

S'élève impudemment au-dessus de la nue;

La nature obéit à ses impressions,

Le soleil étonné sent mourir ses rayons,

.....

Et la lune arrachée à son trône superbe,

Tremblante, sans couleur, vient écumer sur l'herbe.

Personne n'ignore qu'il y avoit dans le Paganisme différentes divinités, les unes bienfaisantes & les autres malfaisantes, à qui les Magiciens pouvoient avoir recours dans leurs opérations. Ceux, qui s'adressoient aux divinités malfaisantes, professoient la magie goétique, ou sorcellerie dont nous venons de parler. Les lieux souterrains étoient leurs demeures; l'obscurité de la nuit étoit le tems de leurs Évocations; & des victimes noires qu'ils immoloient, répondoient à la noirceur de leur art.

Tant d'extravagances & d'absurdités établies chez des nations sçavantes & policées, nous paroissent incroyables; mais, indépendamment du retour sur nous-mêmes, qu'il seroit bon de faire quelquefois, l'étonnement

doit cesser, dès qu'on considère que la magie & la Théologie Payenne se touchoient de près, & qu'elles émanoient l'une & l'autre des mêmes principes.

EVOCATION, *Evocatio*, (a) l'une des trois manières de lever les milices chez les Romains. Cela se pratiquoit en envoyant des gens en différens endroits pour ramasser, & pour ainsi dire évoquer des troupes. Ceux qu'on nommoit Évoqués, tant cavaliers que piétons, se prenoient de la ville & des affociés.

ÉVODE, *Evodus*, *E'vōdōs*, (b) affranchi de Claude, eut ordre de présider à l'exécution de Messaline; ce qui arriva l'an de J. C. 48.

ÉVODIE, *Evodia*, *E'vōd'ia*, (c) dont parle saint Paul dans son Épître aux Philippiens. Quelques manuscrits Grecs lisent *Evodum*, ou *Evodium*, comme si c'étoit un homme; mais, les imprimés & la plupart des manuscrits lisent au féminin, *Evodiam*, Évodie; & il y a assez d'apparence qu'Évodie & Syntyque étoient deux femmes d'une grande vertu, qui avoient aidé saint Paul dans l'établissement de l'Évangile. Ces deux personnes étoient en différend pour quelque sujet qui nous est inconnu; saint Paul les conjure de se réuiner dans les mêmes sentimens. D'autres

croient que Syntyque étoit un homme & Évodie une femme, & que saint Paul les prie de se réconcilier. Mais, le Martyrologe mettant Syntyque au nombre des Saintes le 22 Juillet, il faut croire que le sentiment le plus commun a été qu'Évodie & Syntyque étoient deux femmes.

ÉVOÉ, *Evœ*, terme qui signifie la même chose que celui d'Évohé. Voyez Évohé.

ÉVOHÉ, *Evohē*, (d) c'est-à-dire, bon fils. On surnommoit ainsi Bacchus, parce que s'étant changé en lion pour défendre son pere contre les Géans, ce Dieu l'avoit excité par ces paroles: *Euge fili, Evohē Bacche; courage, mon fils Bacchus.*

Les hommes & les femmes, consacrés au culte de Bacchus, employoient la même expression. On les voyoit couronnés de lierre, les cheveux épars & presque nus, courir à travers les rues, criant comme des forcenés, *Evohē Bacche*. Quelques Peres de l'Eglise ont cru qu'ils invoquoient, sans le sçavoir, Eve & le Serpent qui la trompa, & qu'ainsi ce mot est un mot Hébreu.

EUPALAMON, *Eupalamon*, (e) l'un de ceux qui allerent à la chasse du sanglier de Calydon. Il fut tué par cet animal,

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 9, 10.

(b) Tacit. Annal. L. XI. c. 37.

(c) Ad Philipp. Epist. c. 4. v. 2.

(d) Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom. IV. pag. 247, 249, 262, 266.

(e) Ovid. Metam. c. 8.

comme il vouloit s'opposer à son impétuosité.

EUPALIE, *Eupalia*, Εὐπαλία, ville, la même qu'Eupalium. Voyez Eupalium.

EUPALIUM, *Eupalium*, (a) Εὐπάλιον, ville de Grece dans la Locride. Pline l'attribue aux Locriens Ozoles. Elle devoit être vers les frontières de leur país du côté de l'Étolie. Tite-Live la met près d'Érythres, ville qu'il attribue aux Étoliens. Elle n'étoit pas non plus éloignée de Naupacte, selon Strabon.

EUPATOR, *Eupator*, Εὐπάτωρ, c'est-à-dire, bon pere. Voyez Antiochus Eupator.

EUPATRIDES, *Eupatrides*, Εὐπατρίδαι, (b) nom que Diodore de Sicile donne à une des trois classes qui partageoient la République d'Athènes. Les Eupatrides formoient la première classe ; & cette classe étoit de ceux qui avoient reçu une éducation distinguée, & qui pouvoient être admis aux dignités. Elle répondoit à celle des prêtres Égyptiens.

EUPHAËS, *Euphaes*, (c) Εὐφάης, fils d'Antiochus, succéda à son pere au royaume de Messénie. Ce fut sous son règne que commença la guerre entre les Messéniens & les Lacédémoniens. Ces derniers ouvrirent la campagne par le siege d'Amphée, petite ville & peu considérable, mais qui leur pa-

rut propre à en faire leur place d'armes. Elle fut emportée d'emblée, & tous les habitans furent passés au fil de l'épée. Dès que les Messéniens sçurent la prise d'Amphée de la bouche même de ceux qui avoient échappé à la cruauté de l'ennemi, aussitôt ils accoururent de toutes parts au Stényclere, où le peuple ayant été convoqué, les principaux de la nation parlèrent tour à tour sur la conjoncture présente ; ensuite, Euphaès prit la parole & rassura les esprits en disant qu'il ne falloit pas juger des suites de la guerre par ce malheureux commencement ; que les préparatifs des Lacédémoniens n'avoient rien qui l'étonnassent ; qu'à la vérité ces peuples étoient plus agueris que les Messéniens, mais que les Messéniens se trouvoient dans la nécessité indispensable de payer de leurs personnes, & de faire preuve de leur courage ; qu'enfin leurs armes seroient plus favorisées des dieux, puisqu'ils n'étoient point les agresseurs, qu'ils ne faisoient que se défendre, & qu'on ne pouvoit leur reprocher, ni violence, ni injustice.

Euphaès, après avoir parlé de la sorte, congédia l'assemblée, & sans perdre de tems fit prendre les armes à tous les Messéniens ; il exerçoit continuellement les nouvelles mili-

(a) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 8. Plin. T. I. p. 190. Strab. p. 450.

(b) Diod. Sicul. p. 17.

(c) Paus. p. 225. & seq. Roll. Hist.

Anc. T. II. p. 101. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 92. & suiv.

ces, tenoit les vieux soldats en haleine, & leur faisoit observer une discipline beaucoup plus exacte que de coutume. Cependant, les Lacédémoniens ne cessent de faire des courses dans la Messénie; mais, regardant déjà ce pays comme le leur, ils l'épargnoient, n'abattoient, ni arbres, ni maisons, & se contentoient de faire quelque butin, si l'occasion s'en présentoit; ils coupoient les bleds, ils enlevoient les fruits, en un mot ils tâchoient de subsister aux dépens de leurs ennemis. Ils assiégèrent quelques places, mais ils n'en prirent aucune, parce qu'elles étoient bien fortifiées, & abondamment pourvues de toute sorte de munitions; de façon qu'ils se retirèrent avec perte, & qu'ils résolurent de ne faire à l'avenir aucun siège. Les Messéniens de leur côté ravageoient toutes les côtes maritimes de la Laconie, & même les terres qui étoient aux environs du mont Taigete.

Quatre ans depuis la prise d'Amphée s'étoient ainsi passés en hostilités de part & d'autre; lorsqu'Euphaès, croyant avoir suffisamment exercé ses troupes, & voulant profiter de la bonne disposition des Messéniens qui paroissent s'animer tous les jours de plus en plus contre les Lacédémoniens, déclara enfin qu'il vouloit tenir la campagne & marcher en corps d'armée. En même tems, il ordonne que les esclaves suivent, & qu'ils

aient à se munir d'outils propres à remuer la terre, & de tout ce qui étoit nécessaire pour faire de bons retranchemens. Les Lacédémoniens, avertis par la garnison d'Amphée, se mettent en marche aussitôt. Il y avoit sur les confins de la Messénie une grande plaine fort propre à donner bataille, à cela près qu'elle étoit coupée par un torrent fort profond. Ce fut là néanmoins qu'Euphaès rangea son armée en bataille; il nomma pour son lieutenant général Cléonnis, & donna le commandement de la cavalerie, tant pesante que légère à Pytharate & à Antandre; cette cavalerie ne faisoit pas en tout plus de cinq cens hommes. Quand les deux armées furent en présence, elles marchèrent l'une contre l'autre de bonne grace & avec cette haine invétérée qui les animoit. Mais, le torrent qui coupoit la plaine, les empêcha de se joindre & d'en venir aux mains. Il n'y eut que la cavalerie de part & d'autre qui combattit par-dessus la ravine; comme le nombre & le courage n'étoient pas différens de part & d'autre, l'avantage fut assez égal. Durant ce combat, Euphaès commanda aux esclaves qu'il avoit amenés à sa suite, de fortifier ses derrières & ses flancs, ce qu'ils firent en diligence. Cependant la nuit vint, qui mit fin au combat de la cavalerie, & qui donna le tems à Euphaès de se retrancher aussi par-devant. Le lende-

main matin, les Lacédémoniens voyant son camp fortifié, jugerent bien qu'il n'y avoit pas moyen de combattre des gens qui se tenoient renfermés dans leurs retranchemens; d'ailleurs, ils n'étoient pas en état de les y forcer, n'ayant rien apporté de ce qui étoit nécessaire pour cela; de sorte qu'ils prirent le parti de s'en retourner chez eux. Cette bataille fut donnée la seconde année de la dixième Olympiade.

L'année suivante, les vieillards de Sparte ne cessant de reprocher à la jeunesse, & sa lâcheté, & le peu de religion qu'elle avoit pour son serment, on entreprit une seconde expédition contre les Messéniens, non plus à la dérobée, mais ouvertement & de bonne guerre. Les deux rois se mirent à la tête de l'armée, Théopompe fils de Nicandre, & Polydore, fils d'Alcamene. Les Messéniens sortirent en même tems de leurs quartiers, & se voyant comme défiés au combat, ils marcherent courageusement à l'ennemi. Euphaès & Antandre menoiient l'aile gauche directement opposée à l'aile droite de Théopompe, Pytharate menoit la droite qui répondoit à l'aile gauche de Polydore, & Cléonnis étoit au centre. Un moment avant que l'on sonnât la charge, chaque Général s'étant avancé au milieu de ses troupes, exhorta officiers & soldats à bien faire leur devoir. Euphaès représenta aux Messéniens qu'il

ne s'agissoit pas seulement de conserver leurs terres & leurs fortunes, qu'ils ne pouvoient ignorer quel seroit leur sort, s'ils se laissoient vaincre; leurs femmes & leurs enfans réduits à la condition d'esclaves, tous les autres trop heureux s'ils en étoient quittes pour mourir par le tranchant de l'épée, leurs temples pillés, leurs villes & leurs maisons brûlées, tout leur païs en proie au vainqueur & à un vainqueur cruel; qu'il ne parloit pas par conjecture, & qu'ils avoient dans Amphée un exemple de ce qu'ils attendoit; qu'il valoit donc bien mieux prévenir des maux si funestes par une mort honorable; qu'après tout il leur étoit aisé de vaincre, à présent qu'ils avoient encore toutes leurs forces & tout leur courage, au lieu qu'il seroit bien tard, lorsque découragés par leurs pertes ils voudroient rétablir leurs affaires & réparer les malheurs de la guerre; c'est ce que leur représenta Euphaès.

Dès que le signal fut donné, les Messéniens non seulement marcherent, mais coururent au combat comme des gens qui comptoient la mort pour rien, & qui tous cherchoient à vaincre ou à périr. Les Lacédémoniens s'y porterent avec la même ardeur, mais ils étoient plus attentifs à bien garder leurs rangs & à ne se point laisser rompre. Quand ils furent les uns & les autres à portée de se mêler, ils com-

niencerent par se menacer du geste & des yeux, même de paroles; à entendre les uns, les Messéniens alloient être leurs esclaves, & ne faire plus qu'un corps avec les misérables Hilotés; les autres reprochoient aux Lacédémoniens leur insatiable envie de s'accroître, qui les armoit contre leurs frères, non seulement malgré les liens du sang, mais au mépris de leurs dieux paternels, & du grand Hercule dont le culte leur étoit commun. Des paroles ils en vinrent aussitôt aux mains. Les chefs eux-mêmes voulurent se mesurer l'un contre l'autre. Théopompe, n'écourant que son courage, s'avance le premier pour combattre Euphaès, qui le voyant venir ne put s'empêcher de dire à Antandre: » Ne vous semble-t-il pas que » Théopompe imite bien Poly- » nice dont il descend? car Po- » lynice, à la tête des Argiens, » fit la guerre à sa patrie, & » de sa propre main blessa mor- » tellement son frère, dont il » fut tué à son tour; & celui- » ci par un pareil attentat con- » tre la postérité d'Hercule » veut se déshonorer comme a » fait la malheureuse race de » Laïus & d'Œdipe; mais, je » suis bien trompé s'il sort du » combat aussi gaiement qu'il » s'y présente. « En même tems il marcha à lui. A ce spectacle une nouvelle ardeur s'empare des troupes, quoiqu'épuisées il semble que ce soient des troupes toutes fraîches qui aient

succédé aux premières; le combat s'échauffe plus que jamais, le carnage redouble, chacun s'oublie pour ne penser qu'à défendre son Roi. Le gros qui environnoit Euphaès étoit composé de gens d'élite & de tout ce qu'il y avoit de plus braves Messéniens; furieux ils chargent la troupe que commandoit Théopompe, obligent ce Prince lui-même à reculer, & enfoncent les Lacédémoniens qui couvroient sa personne. Mais, pendant ce tems-là, l'aile droite des Messéniens étoit fort maltraitée, Pytharate qui la conduisoit avoit été tué, & ses soldats n'ayant plus de chef avoient perdu courage & s'étoient laissé rompre. Cependant, ni Polydore qui avoit remporté cet avantage, ne voulut poursuivre les Messéniens dans leur suite, ni Euphaès qui avoit fait plier les Lacédémoniens, ne jugea à propos de les pousser davantage; car, pour Euphaès, de l'avis de ses lieutenans, il aima mieux quitter prise pour venir au secours des siens, qu'il se contenta de rallier & de soutenir, sans engager un nouveau combat avec Polydore, parce qu'il étoit déjà nuit, & celui-ci craignit de se mettre à la poursuite des fuyards dans un pays & par des routes qu'il ne connoissoit point. La nuit ayant séparé les combattans, le lendemain ni les uns ni les autres n'eurent envie de se battre, ni ne s'aviserent d'ériger un trophée; au contraire,

Ils envoyèrent des héros réciproquement d'une armée à l'autre , pour demander une suspension d'armes avec la liberté d'enterrer les morts.

Depuis ce combat , les affaires des Messéniens commencèrent à décheoir. Enfin , la huitième année de la guerre , qui étoit la treizième du règne d'Euphaès , il se donna un nouveau combat , où les plus déterminés quittant leur poste formerent un corps de part & d'autre , & combattirent avec furie. Euphaès , se laissant emporter à son courage plus qu'il ne convenoit à un Roi , chargea brusquement la troupe où étoit Théopompe ; mais , il reçut plusieurs blessures mortelles. Ce fut alors que le combat devint sanglant ; car , les Lacédémoniens , voyant Euphaès tombé & près d'expirer , firent les derniers efforts pour se rendre maîtres de sa personne ; & les Messéniens , encouragés par l'amour qu'ils avoient pour leur Roi , se battirent en désespérés autour de lui , sans compter que l'honneur les y engageoit , aussi pensoient-ils qu'il étoit plus beau de mourir pour leur Roi que de lui survivre en l'abandonnant. Ainsi , le malheur d'Euphaès opiniâtra le combat , & donna aux uns & aux autres occasion de faire des prodiges de valeur. Enfin , ce Prince fut rapporté au camp , où il eut

la consolation de sentir que ses troupes avoient fait leur devoir , & n'avoient point été battues. Au bout de quelques jours , il mourut après avoir régné treize ans , durant lesquels il fut toujours en guerre avec les Lacédémoniens.

Euphaès , mourant sans enfans , laissa au peuple la liberté de se choisir un maître. Cléonris & Damis se trouverent en concurrence avec Aristodeme & prétendoient l'emporter ; mais , malgré leur opposition , Aristodeme eut les suffrages du peuple & prit les rênes de l'État.

EUPHEME, *Eupheme*, passe pour avoir été la nourrice des Muses.

EUPHÉMUS , *Euphemus* , Εὐφῆμος , (a) fils de Trœzénus , mena les Ciconiens au secours des Troyens contre les Grecs.

EUPHÉMUS , *Euphemus* , Εὐφῆμος , (b) fameux Argonaute. Les Poètes , les Mythologues , les Historiens qui ont parlé du voyage de Jason , ont tous mis Euphemus dans le catalogue des héros qui eurent part à cette expédition.

On le disoit fils de Neptune , & on lui donne pour mere , les uns Europe , fille du fameux Tityus , les autres Mécionice ou Oris , fille du fleuve Eurotas. Si nous en croyons Pindare , il naquit sur les bords du fleuve Céphise dans la Béotie ;

(a) Homer. *Iliad.* L. II. v. 353.

(b) Paus. pag. 320. *Myth.* par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 386 , 436.

✱ *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom III. p. 392 & *suiv.* T. IX. p. 82. & *suiv.*

cependant , il habitoit au cap du Ténare dans la Laconie. Apollonius de Rhodes l'appelle Polypheme , dans son premier livre.

Il y a tout lieu de croire que c'est une faute dans le texte , & qu'il faut lire Εὐφύμος pour Πολύφωμος , d'autant plus qu'Apollonius le nomme par tout ailleurs Εὐφύμος , & qu'il parle d'un Polypheme Thessalien , fils d'Élatus , qui n'est point le même que celui-ci. D'ailleurs , Pindare , Apollodore , Pausanias & les autres l'appellent Euphémus , & aucun d'eux ne varie sur son nom.

Apollonius de Rhodes & Hygin vantent sa légèreté à la course , qui étoit telle , disent-ils , qu'en courant sur la mer à peine mouilloit-il ses pieds.

Pausanias lui attribue de plus une grande habileté à conduire un char. Dans la description qu'il fait d'un tableau qu'il avoit vu à Olympie , où étoient peints les jeux funebres que les Argonautes avoient célébrés à la mort de Pélias , il remarque entr'autres choses, qu'Euphémus avoit gagné à ces jeux le prix de la course du char attelé de deux chevaux.

Ces deux talens , que l'on attribue à Euphémus , suffisoient dans le siècle où il a vécu , & auroient même suffi dans des siècles bien postérieurs , pour en faire un grand homme. Aussi Apollonius de Rhodes l'honore-t-il dans son poëme , des mêmes épithètes qu'Homère

donne à Achille dans l'Iliade.

En voilà assez pour faire connoître le mérite d'Euphémus , & le rang qu'il tenoit parmi les Argonautes. Entrons maintenant dans le détail de ses aventures.

La navire Argo se trouva embarrassée entre ces fameux bancs de sable qui sont sur la côte de la Libye , & que l'on nomme aujourd'hui les seiches de Barbarie. Les Argonautes ne voyant point d'apparence de pouvoir continuer leur route le long de la côte , prirent le parti de mettre pied à terre , & de porter leur vaisseau sur leurs épaules. Ils le portèrent , disent les Poëtes , pendant douze jours , & arrivèrent enfin au lac Tritonis , où ils le mirent à l'eau ; mais , ils n'en furent pas plus avancés. Comment sortir de ce lac auquel ils ne connoissoient point d'issue dans la mer ? Orphée leur conseilla d'avoir recours aux dieux de la contrée , & de leur faire l'offrande du trépied d'Apollon qu'ils avoient dans leur vaisseau. Ils le firent , & sur le champ ils furent exaucés. Un Triton , qui se disoit fils de Neptune & Roi de la côte de Libye , leur apparut sous une forme humaine. Il reçut leur offrande , & leur marqua la route qu'ils devoient prendre pour trouver l'embouchure du lac , & pour se mettre en mer. Ce Triton n'est autre chose qu'un Roi de cette contrée , qui se nommoit Eurypyle. Ce Prince , ne pouvant faire agréer aux

Argonautes aucune des offres qu'il leur fit , prit une motte de terre qu'il trouva sous sa main , & la leur présenta. Euphémus , qui commandoit à la proue du vaisseau , s'élança sur le rivage & reçut la motte de terre. D'autres disent qu'Eurypyle la lui donna préférablement aux autres Argonautes , parce qu'il étoit fils de Neprune comme lui ; & que ce dieu destinoit dès-lors ses descendans à régner dans la Libye.

Les Argonautes partent , & Euphémus emporte sa motte de terre. Lorsqu'ils furent proche de l'isle de Théra , qui s'appelloit alors Callisté , cette motte fatale tomba malheureusement dans la mer , par la négligence des esclaves d'Euphémus , qui l'avoient en garde. Médée , qui avoit recommandé qu'on en eût soin , fut fâchée de cet accident. Si Euphémus l'eût conservée jusqu'à ce qu'il fût arrivé au Ténare , pour la jeter dans l'ancre qui conduisoit aux enfers , ses enfans seroient allés dès la quatrième génération s'établir dans la Libye ; parce qu'alors , dit-elle , les Minyens qui doivent naître du commerce des Argonautes avec les femmes de Lemnos , seront obligés de se retirer hors du Péloponnèse ; qu'au lieu d'aller droit dans la Libye , comme ils eussent fait sans cet accident , ils s'arrêteront dans l'isle de Théra , où ils demeureront jusqu'à la 17.^e génération ; auquel tems un héros de la race d'Euphémus

ira par ordre d'Apollon fonder dans la Libye un puissant empire.

C'est ainsi que Pindare , pour flatter Arcésilaüs roi de Cyrene , dont il écrit l'éloge , fait annoncer par la bouche de Médée , la grandeur future des descendans d'Euphémus.

Apollonius de Rhodes a pris un tour bien différent , pour traiter cette aventure. Il seint que lorsque les Argonautes furent dans l'isle d'Anaphé , l'une des Sporades , & voisine de l'île de Théra , Euphémus se ressouvint d'un songe qu'il avoit eu la nuit d'après l'entrevue du Triton , & le conta à Jason & aux autres Argonautes. Il avoit songé qu'il tenoit la motte de terre dans ses bras , & qu'il voyoit couler de son sein sur elle , quantité de gouttes de lait , qui , à mesure qu'elles la détrempoient , lui faisoient prendre insensiblement la forme d'une jeune fille fort aimable. Il en étoit devenu amoureux aussitôt qu'elle étoit née , & n'avoit eu aucune peine à la faire consentir à ce qu'il vouloit ; mais , il s'étoit repenti dans le moment d'un commerce qu'il croyoit incestueux. La fille l'avoit rassuré sur le champ , en lui apprenant qu'il n'étoit point son pere ; qu'elle étoit fille du Triton & de la Libye , & qu'elle seroit un jour la nourrice de ses enfans. Elle avoit ajouté qu'elle demouroit , par l'ordre de son pere , aux environs de l'isle d'Anaphé , dans la com-

pagnie des filles de Nérée ; & qu'elle paroîtroit sur la face des eaux, lorsqu'il en seroit tems, pour accueillir sa famille.

Jason, après quelques momens de réflexion, entrevit dans ce songe des espérances de gloire & de grandeur pour la postérité d'Euphémus. Il l'assura que de cette petite portion de terre de la Libye que le Triton lui avoit donnée, les dieux seroient naître une île que ses descendans rendroient célèbre ; qu'il devoit, sans hésiter, jeter la motte de terre dans la mer, & qu'il verroit sur le champ l'accomplissement du songe.

Euphémus suit le conseil de Jason, & jette dans la mer la motte de terre, qui dans l'instant fut convertie en une île charmante, qu'ils appellerent à cause de sa beauté Callisté, *Καλίστη*.

Cette fiction d'Apollonius paroît magnifique, & peut être citée comme un exemple remarquable du mélange adroit qu'un bon Poète sçait faire du mensonge & de la vérité, suivant la pratique d'Homère, & les préceptes des maîtres de la poétique.

EUPHETÈS, *Euphetes*, (a) *Εὐφῆτης*, roi d'Ephyre sur les bords du fleuve Selléis, donna à Phylée une cuirasse à l'épreuve pour gage de l'hospitalité qui étoit entr'eux.

EUPHILETE, *Euphiletus*, *Εὐφίλητος*, (b) fils de Damoti-

mus, selon Démosthène dans sa harangue contre Lacritus.

EUPHONIE, *Euphonia*, *Εὐφωμία*, prononciation facile. Ce mot est Grec, & composé de *εὖ*, *benè*, bien, & *φωνή*, *vox*, voix ; ainsi, Euphonie vaut autant que *voix bonne*, c'est-à-dire, *prononciation facile*, *agréable*. Cette facilité de prononciation dont il s'agit ici, vient de la facilité du mécanisme des organes de la parole. Par exemple, on auroit de la peine à prononcer *ma ame*, *ma épée* ; on prononce plus aisément *mon ame*, *mon épée*. De même on dit par Euphonie, *mon amie*, & même *m'amie*, au lieu de *ma amie*.

C'est par la raison de cette facilité dans la prononciation, que pour éviter la peine que cause l'*hiatus* ou bâillement toutes les fois qu'un mot finit par une voyelle, on insère entre ces deux voyelles certaines consonnes qui mettent plus de liaison, & par conséquent plus de facilité dans le jeu des organes de la parole. Ces consonnes sont appelées *lettres Euphoniques*, parce que tout leur service ne consiste qu'à faciliter la prononciation. Ces mots *prosum*, *profui*, *profueram*, &c. sont composés de la préposition *pro* & du verbe *sum* ; mais, si le verbe vient à commencer par une voyelle, on insère une lettre Euphonique entre la préposition & le verbe ; le *d* est alors cette

(a) Homer, Iliad. L. XV. v. 532.

1 (b) Demost. Orat. in Lacrit. p. 953.

lettre Euphonique , *pro-d-est* , *pro-d-eram* , *pro-d-ero* , &c. Ce service des lettres Euphoniques est en usage dans toutes les langues , parce qu'il est une suite naturelle du mécanisme des organes de la parole.

C'est par la même cause que l'on dit *m'aime-t-il ? dira-t-on ?* le *t* est la lettre Euphonique ; il doit être entre deux divisions , & non entre une division & une apostrophe , parce qu'il n'y a point de lettre mangée ; mais , il faut écrire *va-t'en* , parce que le *t* est là le singulier de *vous*. On dit *va-t'en* , comme on dit *allez-vous en* , *allons-nous en* .

On est un abrégé de *homme* ; ainsi , comme on dit *l'homme* , on dit aussi *l'on* , si l'on veut ; l'interrompt le babillement que causeroit la rencontre de deux voyelles , *i* , *o* , si on , &c.

S'il y a des occasions où il semble que l'Euphonie fasse aller contre l'analogie grammaticale , on doit se souvenir de cette réflexion de Cicéron , que l'usage nous autorise à préférer l'Euphonie à l'exactitude rigoureuse des règles ; *impetratum est à consuetudine , ut peccare suavitatis causâ liceret*.

EUPHORBÉ , *Euphorbus* , Εὐφροβός , (a) fils de Panthus , étoit un vaillant Dardanien , qui , en force , en courage , en adresse à mener un char , & en viresse , surpassoit tous ses compagnons , & dont les premières

armes étoient célèbres par la mort de vingt guerriers qu'il avoit précipités de leurs chars dans la mêlée. Ce fut lui qui le premier blessa Patrocle ; mais , il n'eut pas la gloire d'achever de le vaincre , action trop au-dessus de ses forces , car retirant promptement sa pique , il regagna son bataillon , & n'eut pas la hardiesse d'attendre Patrocle nu & désarmé.

Mais , quand il vit ce dernier étendu sur la poussière , il ne négligea pas une si belle occasion , & s'approchant de son corps il adressa ces paroles menaçantes à Ménélaus : » Fils » d'Atrée , que Jupiter a fait » naître pour gouverner des » peuples , retirez-vous ; abandonnez ce corps , & laissez-moi ces dépouilles sanglantes ; elles ne sont dues qu'à moi ; parmi les Troyens & leurs alliés il n'y a point de guerrier qui ose se vanter d'avoir le premier teint sa pique du sang de Patrocle ; c'est pourquoi ne vous obstinez pas à vouloir me priver d'une gloire qui me rendra à jamais célèbre parmi les Troyens ; laissez-là-moi remporter , ou je vais vous percer de ce fer , & vous arracher la vie. « Ménélaus ne s'étant point rendu à ces paroles menaçantes , Euphorbe lui porta un grand coup de pique sur son bouclier , dont l'airain se trouva de si bon-

(a) Homer. Iliad. L. XVI. v. 806. & seq. L. XVII. v. 9. & seq. Ovid. Metam. L. XV. c. 3. Paul. p. 114.

ne trempe qu'il ne put être percé, & que la pointe de la pique fut repoussée. Ménélus, après avoir soutenu ce coup, adressant sa prière à Jupiter, se jette sur son ennemi qui reculoit, le frappe de sa pique au bas de la gorge, & appuie tellement son coup, que le fer sort derrière le cou. Euphorbe tombe mort, & en tombant il épouvante les Troyens par le bruit de ses armes. Sa chevelure, pareille à celle des Grâces, nage dans le sang. Et les beaux nœuds d'or & d'argent, qui en serroient les belles boucles, en sont souillés.

Pythagore prétendoit que l'ame d'Euphorbe étoit passée dans son propre corps. La preuve qu'il en apportoit, étoit que lorsqu'il vit à Argos le bouclier de cet Euphorbe, que Ménélus y avoit suspendu dans le temple de Junon, il s'étoit, disoit-il, souvenu de l'avoir déjà vu, quoique ce fût la première fois qu'il fût venu à Argos, & que ce bouclier n'en fût point sorti. Lactance se moque avec raison de cette preuve, & prétend que ce bouclier avoit été ailleurs où Pythagore avoit pu le voir.

EUPHORION, *Euphorion*, *Εὐφώριον*, (a) nous est donné pour le pere de Solon par un

certain Philoclès, cité par le grammairien Didyme.

EUPHORION, *Euphorion*, *Εὐφώριος*, (b) pere d'Eschyle, fameux Poète tragique, étoit d'une famille des plus distinguées de l'Attique. Il vivoit vers le milieu du sixième siècle avant Jesus-Christ.

EUPHORION, *Euphorion*, *Εὐφώριος*, (c) petit-fils du précédent, étoit fils d'Eschyle. Il eut un frere, nommé Bion. Voyez Bion.

EUPHORION, *Euphorion*, *Εὐφώριος*, (d) natif de Chalcis en Eubée, & fils de Polymnète, naquit sous la 126.^e Olympiade, vers l'an 274 avant J. C. Il prit le goût de la poésie sous Archébule; il s'eut s'insinuer dans la faveur de la reine Nicia, qui le combla de bienfaits; il passa ensuite en Syrie auprès d'Antiochus le Grand; & ce Prince lui confia le soin de sa bibliothèque.

Il composa différens ouvrages, dont Meursius nous a donné une liste assez exacte, excepté qu'il lui attribue l'*Αἰτιολογία*, qui doit être rendue à Euphorion le tragique, & fils d'Eschyle. Euphorion de Chalcis publia des mélanges sous le nom de Mopsopies, parce que l'Attique, ainsi nommée autrefois, lui avoit fourni

(a) Plut. T. I. p. 78.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 221.

(c) Suid. T. I. p. 1102.

(d) Pauf. pag. 125, 661. Suid. T. I. pag. 1101, 1102. Virg. Eclog. 10. v.

50, 51. Quinril. L. X. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 131. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. II. p. 265. T. V. pag. 280, 282. T. VI. p. 456. T. VII. p. 360, 361.

la matière de ces mélanges. Cornélius Gallus en avoit traduit une partie, & Parthénus en transporta dans ses Érotiques les histoires d'Harpalyce, de Trambélus, de Cizycus & d'Apriate. Il est vraisemblable que ces histoires qui représentoient les effets tragiques de l'amour, étoient écrites en vers Élégiques; & comme elles paroissent extrêmement touchantes, on se faisoit un plaisir de les chanter; car, Euphorion a eu ses Rhapsodes, aussi bien qu'Homère.

Quintilien recommandoit la lecture d'Euphorion, & l'empereur Tibère se le proposa pour modèle dans la composition de ses poésies Grecques; il voulut même que son portrait & ses ouvrages fussent placés dans les bibliothèques. Mais, si Euphorion a eu les partisans, il a eu ses censeurs aussi, & des censeurs illustres. Pausanias lui reproche d'avoir péché contre les règles de la vraisemblance. Lucien l'accuse d'aimer les détails, & les longues descriptions. Cicéron dit simplement que ses poésies sont obscures; mais, un autre Écrivain les compare aux énigmes des disciples de Pythagore, qui appelloient la mer, *les larmes de Saturne*; & il ajoute que ces mêmes poésies étoient le supplice des Grammairiens. Héliadius enfin lui reproche d'avoir fabriqué de nouveaux mots, à l'imitation du premier Denys, qui en avoit rempli ses tragé-

dies, & d'avoir allié des termes dont l'union ne rendoit point sa pensée. Il cite entr'autres celui de *το δαγδς*, qu'Euphorion avoit adapté à Jason, quoique ce mot signifie bien plutôt un pilote, qu'un homme qui a fait naufrage. Tels sont, en général, les jugemens que les Anciens ont portés des poésies d'Euphorion; & on en peut tirer une induction particulière contre ses Élégies. Le goût pour les termes nouveaux, & l'obscurité qu'on lui reproche, sont vicieux en tout genre de littérature, mais principalement dans le genre élégiaque.

Virgile a quelquefois imité Euphorion & même jusque dans ses fautes, comme lorsqu'il fait dire à Choroëbe :

Dolus an virtus, quis in hoste requirat ?

Qu'importe de quelle manière on vienne à bout de son ennemi, par la ruse ou par la valeur ? Car, à l'exemple du Poète Grec, le Poète Latin donne à Choroëbe un sentiment fort bas, quoiqu'en même tems il nous le dépeigne comme un jeune Prince de grande espérance.

Il y a eu deux autres Auteurs du même nom, l'un a écrit des choses rustiques, & est souvent cité par Varron & par Columelle. L'autre étoit Grammairien, & fut précepteur de l'empereur Marc-Antoine le philosophe.

EUPHRANOR, *Euphranor*,
F f iv

Eυμβούλος, (a) pere du poëte Eubulus, selon Suidas étoit d'Athènes.

EUPHRANOR, *Euphranor*, *Ευφρανόρ*, (b) à la fois grand peintre & habile sculpteur, car il excelloit également dans la peinture & dans la sculpture. Il étoit de l'isthme de Corinthe, & vivoit en la 104.^e Olympiade, en même tems que Praxitele, vers l'an 364 avant J. C. Il prit les leçons de Pe sée qui avoit été disciple d'Apelle, & il eut lui-même pour disciple Antidotus. Quintilien fait un grand éloge d'Euphranor dans son institution de l'orateur. Il fut un des premiers qui sçut donner aux héros cette majesté qui doit paroître dans leur port, aussi-bien que sur leur visage; ce fut lui qui remarqua la beauté des proportions, & qui en dressa les règles.

Pline parle de plusieurs ouvrages de la façon d'Euphranor, & en particulier d'un tableau qui représentoit un combat de cavalerie. Pausanias parle aussi de ce tableau, dont il donne la description suivante. « Aumême lieu (il parle d'un lieu d'Athènes,) est un grand tableau qui représente cet exploit mémorable des Athéniens, lorsqu'ils vinrent au secours des Lacédémoniens à Mantinée. Toute la suite de cette guerre, l'extrémité où la

» Cadmée fut réduite, la défait
» te des Lacédémoniens à Leuctres, l'irruption des Béo-
» tiens dans le Péloponnèse;
» enfin le secours que Lacédémone tira de l'alliance d'Athènes, tout cela est fort
» bien décrit par plusieurs Historiens, & sur-tout par Xénophon. Mais, le sujet dont
» le peintre a fait choix, c'est
» ce combat de cavalerie où
» d'un côté Gryllus fils de Xénophon à la tête des Athéniens, de l'autre Épaminondas à la tête des Thébains,
» signalerent à l'envi leur valeur; & ce grand peintre
» c'est Euphranor. C'est lui aussi
» qui dans un temple voisin a
» peint l'Apollon surnommé
» Patroüs. »

EUPHRANOR, *Euphranor*, *Ευφρανόρ*, (c) Athénien, qui étoit du bourg d'Égile. Il en est fait mention dans la harangue de Démosthène contre Nééra.

EUPHRANOR, *Euphranor*, *Ευφρανόρ*, (d) charpentier, qui rendit de grands services à Aratus, en lui faisant des échelles à la vue de tout le monde, sans que personne se doutât de rien; car son métier ne le rendoit point suspect.

EUPHRANOR, *Euphranor*, *Ευφρανόρ*, (e) Philosophe natif de Séleucie, donna des leçons à Eubulus d'Alexandrie.

(a) Suid. Tom. I. p. 1067.

(b) Plin. T. II. p. 649, 651, 701. & 871.
Paus. pag. 6. Quintil. L. XII. c. 10.
Lucian. T. I. p. 499.

(c) Demosth. Orat. in Neer. pag.

(d) Plut. T. I. p. 1019.

(e) Diog. Laërt. p. 704.

EUPHRANOR, *Euphranor*, *Εὐφράνωρ*, (a) officier que Persée, roi de Macedoine, avoit donné pour gouverneur aux Dolopes. Ces peuples le tuèrent avec tant d'indignité, que la mort fut la plus légère des cruautés dont ils usèrent à son égard.

EUPHRANOR, *Euphranor*, *Εὐφράνωρ*, (b) autre officier au service de Persée. Ce Prince l'envoya l'an 169 avant J. C., avec deux mille hommes choisis à Mélibœe, ville qui étoit alors assiégée par un corps de troupes Romaines, avec ordre d'en faire d'abord lever le siège, puis d'entrer secrètement dans Démétride, avant que les Romains allassent d'olcos camper devant les murailles de cette ville. Dès que ceux qui attaquoient Mélibœe l'eurent apperçu qui descendoit de dessus les hauteurs, ils abandonnerent aussitôt leurs ouvrages avec beaucoup de précipitation & y mirent le feu. Euphranor, ayant délivré cette ville du péril qui la menaçoit, marcha sans différer à Démétride, & y entra. Alors, les assiégés espérèrent non seulement de défendre leurs murailles, mais même d'arrêter les ravages que l'ennemi exerçoit sur leurs terres; & en effet ils firent sur eux diverses sorties où ils en blessèrent un grand nombre.

EUPHRANOR, *Euphranor*,

Εὐφράνωρ, (c) officier qui commandoit les galères des Rhodiens pendant la guerre d'Alexandrie. C'étoit un chef plein de valeur & d'expérience, & plus semblable aux Romains qu'au Grecs en courage & en résolution.

Il y avoit entre l'armée des Romains & celle des ennemis, un passage fort étroit; & chacun des deux partis attendoit que l'autre le passât pour le charger en désordre, outre qu'après cela la retraite étoit fort difficile. Euphranor, voyant que César avoit de la peine à se résoudre: » Il me semble, » dit-il, César, que tu crains » qu'en passant le premier, tu » n'aies pas assez de tems pour » te remettre en bataille; quitte » te ces soins inutiles; & me » laisse cette charge; je ne puis » souffrir que les ennemis aient » la hardiesse de nous braver » plus long-tems, & m'offre à » les soutenir jusqu'à ce que » toutes nos galères soient passées, & je ne tromperai point » ton attente. «

César, après avoir loué son courage, fait sonner la charge. Euphranor s'avance, & passe avec quatre galères, qui furent aussitôt investies par les ennemis; mais, elles se démêlerent si bien, par leur adresse & par leur expérience, en présentant toujours la proue, qu'on ne les pût jamais prendre en flanc ni

(a) Tit. Liv. L. XLII. c. 41.

(b) Tit. Liv. L. XLIV, c. 13.

(c) Hirt. Panf. de Bell. Alex. p. 698.
& seq. Crét. Hist. Rom. T. VII, p. 533.

briser leurs rames ; de sorte qu'on eut le tems de les secourir ; & comme il n'y avoit pas beaucoup d'espace pour s'étendre , il fallut quitter la ruse & l'artifice pour avoir recours à la valeur. Les Romains firent si bien qu'ils remportèrent la victoire.

Les galeres des Rhodiens étoient toujours commandées par Euphranor , sans qui l'on n'avoit remporté aucun avantage sur mer ; mais , la fortune qui réserve souvent aux plus grands dangers ceux qu'elle a flâtés le plus , donna un exemple de son inconstance , en la personne de ce généreux Chef. Car , un jour que les deux armées étoient en présence , & qu'il s'étoit avancé le premier , selon sa coutume , & avoit coulé à fond une galere , il fut investi des ennemis lorsqu'il en poursuivoit une autre , & abandonné des siens , soit par crainte ou par trop de confiance ; de sorte qu'il périt seul avec sa galere , comme il avoit été le seul , qui avoit remporté de l'avantage dans ce combat. Ce fut l'an 47 avant J. C.

EUPHRATE, *Euphrates*, (a) *Εὐφράτης*, l'un des plus grands & des plus fameux fleuves de l'Asie. Strabon, Pline, Hérodote, Diodore de Sicile, en

un mot tous les anciens s'accordent à en mettre la source dans les montagnes d'Arménie, c'est-à-dire , au mont Taurus , & comme le dit Strabon , dans les parties septentrionales de cette montagne. Diodore de Sicile assure que les sources de l'Euphrate & du Tigre sont éloignées l'une de l'autre de quinze cens stades. Strabon les suppose plus éloignées de mille stades , ce qui ne laisse pas de faire un objet assez considérable.

Selon ce dernier, l'Euphrate plus grand que le Tigre , parcourt un plus grand espace de terres. Il couloit d'abord par la grande Arménie vers l'occident jusqu'à la petite Arménie , ayant celle-ci à droite , & le pais de Liscene à gauche. Ensuite , il se détournoit vers le midi jusqu'aux frontières de la Cappadoce. Laisant ces frontières & la Commagene à droite , & l'Asicinsene & la Sophe-ne de la grande Arménie à gauche , il s'avançoit jusqu'en Syrie. De-là se détournant de nouveau , il alloit enfin se perdre dans le golfe Persique. Au rapport de Diodore de Sicile , l'Euphrate & le Tigre , parvenus à l'extrémité de la Médie & de la Paratacène , embrassoient la Mésopotamie , à la-

(a) Strab. pag. 521, 527, 529, 539. Herod. L. I. c. 180, 185. L. V. c. 52. Diod. Sicul. p. 70, 71, 80. Pomp. Mel. p. 207. Solin. p. 256. & seq. Ptolem. L. V. c. 13. Plin. Tom. I. p. 267, 268, 307, 308. Just. L. XI. c. 12. L. XII. c.

13. L. XII. c. 6. L. XLII. c. 1. Genes. c. 2. v. 14. Deuter. c. 1. v. 7. Josu. c. 1. v. 4. Ecclesiastic. c. 24. v. 36. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 341. & suiv.

quelle même ils donnoient ce nom , parce qu'en effet cette province , étoit située entre ces deux fleuves. Strabon dit aussi que l'Euphrate & le Tigre embrassoient la Mésopotamie, terme Grec qui veut dire un pays situé entre deux fleuves. Diodore de Sicile ajoute que comme l'Euphrate & le Tigre étoient fort grands , & qu'ils parcouroient de grands pays , ils étoient très-favorables pour le commerce , que c'étoit pour cela que les villes qu'ils arrosoient , étoient très-marchandes , & contribuoient par-là à l'éclat & à la magnificence de Babylone.

Quelques-uns ont cru que ces deux fleuves avoient une source commune. Lucain dit :

*Quaque caput rapido tollit cum
Tigride magnus*

Euphrates, quos non diversis fontibus edit

Persis.

Et Boëce dans sa consolation de la Philosophie :

*Tigris & Euphrates uno se fonte
resolvunt*

*Et mox abjunctis difforiuntur
aquis.*

Cette opinion est démentie non seulement par le témoignage de plusieurs Anciens , mais encore par celui des Modernes.

Aujourd'hui les Arabes divisent l'Euphrate en grand & petit , le grand est celui qui prenant sa source dans les monts

Gordiens , se décharge dans le Tigre près d'Anbar & de Pélongiah. Le petit dont le canal est souvent plus gros que celui du grand , prend son cours vers la Chaldée , passe par Coufah , & va se décharger dans le Tigre , entre Vassith & Naharvan , en un lieu nommé aujourd'hui *Carna* , c'est-à-dire , *Corne* , parce qu'en effet il est la corne , ou le confluent du grand & du petit Euphrate.

Du petit Euphrate l'on passe dans le grand , par un canal que Trajan fit creuser. C'est la *Fossa-Regia* , ou le *Basilus fluvius* des Grecs & des Romains , que les Syriens ont appelé *Nahar-Malca* , par où l'empereur Sévère passa pour aller assiéger la ville de Crésiphon sur le Tigre. La violence du golfe Persique cause un reflux à l'Euphrate jusqu'à plus de trente lieues au-dessus de son embouchure. Les Arabes sont persuadés que les eaux de l'Euphrate sont salutaires , & qu'elles ont la vertu de guérir toutes sortes de maux.

Ce fleuve se dégorge aujourd'hui dans la mer par un canal qui lui est commun avec le Tigre ; mais autrefois il avoit son canal particulier ; & du tems de Pline on voyoit encore des vestiges de cet ancien canal.

Moïse dit que l'Euphrate est le quatrième des fleuves qui avoient leur source dans le paradis terrestre. L'Écriture l'appelle souvent le grand fleuve ,

& elle le donne pour limite du côté de l'orient, au païs que Dieu à promis aux Hébreux.

Les Auteurs profannes nous apprennent que l'Euphrate débordé pendant l'été, comme le Nil, lorsque les neiges des montagnes d'Arménie viennent à fondre. L'auteur de l'Ecclésiastique semble dire la même chose.

EUPHRATE, *Euphrates*, *Εὐφράτης*, (a) l'un des disciples de Platon, gouverna la Macédoine avec une autorité absolue sous le règne de Perdiccas. Il poussa l'amour pour la Philosophie à un excès ridicule, jusqu'à n'admettre à la table du roi que ceux qui sçavoient comme lui la Philosophie & les Mathématiques. Parménion fut apparemment un de ceux que l'ignorance priva d'un honneur que ses services paroissent lui avoir acquis. Il s'en vengea sous le règne de Philippe, en faisant mourir Euphrate.

EUPHRATE, *Euphrates*, *Εὐφράτης*, (b) philosophe Stoïcien, qui vécut dans le second siècle de l'Ère Chrétienne. Vespasien demanda un jour des avis & des leçons pour le gouvernement de l'empire Romain à Euphrate, à Dion Chrysostome & à Apollonius. Euphrate parla le premier, & il le fit avec une insolence qui méritoit

punition. Il commença par établir que des Philosophes ne devoient point flatter ceux qui les consultoient. Il prétendit ensuite que Vespasien avoit mal posé l'état de la question, & qu'il ne s'agissoit pas d'examiner comment il devoit gouverner l'Empire, mais s'il devoit être Empereur. Il lui reprocha comme une lâcheté, l'inaction dans laquelle il s'étoit tenu par rapport à Néron. « Vous vous êtes laissé, lui dit-il, dérober par Vindex une gloire qu'il vous convenoit d'acquérir. Lorsque j'entendois vanter vos victoires sur les Juifs, je me disois à moi-même, n'a-t-il donc rien de mieux à faire ? Maintenant distinguons dans votre projet deux parties. Vous attaquez Vitellius ; vous faites bien. C'est un nouveau Néron qu'il faut détruire. Mais, après que vous en aurez dé livré la terre, au lieu de vous substituer en sa place, abolissez la monarchie, devenue trop justement odieuse, & rendez la liberté au peuple Romain. »

Euphrate dans cette façon d'opiner avoit un motif secret. Il étoit jaloux de la préférence que Vespasien donnoit sur lui à Apollonius ; & sçachant que son confrère approuvoit entièrement le système du Prince, il se faisoit un plaisir de le contre-

(a) Athen. p. 509.

(b) Dio, Cass. pag. 791. Plin. L. I.

Epist. 10. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 107, 108, 132. & suiv.

dire. Dion Chrysostome, quoi- que plus doux, étoit entré dans son complot. Cependant, il n'embrassa pas entièrement son avis. Vespasien n'en fut pas moins affecté. Le trouble parut sur son visage, comme s'il n'eût osé être Empereur, à moins que Dion Chrysostome & Euphrate ne le trouvaient bon.

Nous venons d'observer d'après Philostrate, qu'Euphrate étoit jaloux de la considération où il voyoit Apollonius auprès de Vespasien. C'est, selon le même Historien, cette jalousie, qui, accrue & portée à l'excès par des disputes vives & continuelles entre ces deux Philosophes, porta enfin Euphrate à s'oublier jusqu'au point de se rendre accusateur de son confrere.

Il est pourtant à propos d'observer qu'Euphrate, qui nous est représenté par Philostrate comme un méchant homme, a en sa faveur un témoignage bien respectable. Pline le jeune, après l'avoir connu & fréquenté fort long-tems, lui donne les plus grands éloges. « La » régularité de ses mœurs, dit » Pline, est parfaite, & il y » joint une égale douceur. C'est » aux vices qu'il en veut, & » non aux hommes; il ne ré- » primande point avec hauteur » ceux qui sont en faute, il » travaille à les réformer. »

Il est encore bon de remarquer qu'il ne paroît dans Euphrate aucun soupçon de prestigi-

ges & d'imposture. Au contraire, c'est par cet endroit qu'il attaque Apollonius devant Vespasien. « Aimez, dit-il à ce » Prince, & embrassez la Phi- » losophie naturelle. Mais, » pour celle qui se vante d'être » l'interprète des Dieux, re- » jetez-la; car ceux qui l'en- » seignent, nous enflent d'un » vain orgueil, en débitant bien » des choses fausses & insen- » sées sur la divinité. »

Sous ce regard Euphrate a donc l'avantage sur Apollonius. Mais, sur l'article de l'intérêt, Apollonius, selon le rapport de son Historien, prend bien sa revanche, & brille beaucoup vis-à-vis d'Euphrate. Après la conférence qu'Apollonius, Dion Chrysostome & Euphrate eurent avec Vespasien sur son élévation à l'empire, ce Prince voulut les récompenser magnifiquement, & promit de leur donner tout ce qu'ils souhaiteroient. Apollonius ne demanda rien. Dion Chrysostome fit une demande plus noble que n'étoit le délintéressement de son confrere. Il pria le Prince d'accorder le congé à un jeune homme qui avoit quitté l'étude de la Philosophie pour les armes, & qui vouloit revenir à sa première profession. Mais, Euphrate demanda de l'argent pour lui & pour ses amis; ce qui lui attira de la part d'Apollonius ce reproche piquant : *Eh quoi ? Pendant que vous aviez tant de choses à demander à l'Empereur, vous conseilliez la Démocratie ?*

Euphrate chercha à se venger en prévenant les Gymnosophistes contre Apollonius ; ce qui fut cause qu'ils le reçurent assez mal , lorsqu'il les alla voir. Mais , quand il fut de retour , la querelle des deux Philosophes éclata avec une aigreur scandaleuse. Nous avons des lettres d'Apollonius à Euphrate , toutes plus insultantes les unes que les autres. Il l'attaque , & dans ces lettres , & dans quelques autres , non seulement sur l'intérêt , mais sur les mœurs. Il lui reproche des liaisons de débauche avec un certain Basfus , qu'il accuse de l'avoir voulu assassiner , après avoir empoisonné son propre pere.

Euphrate irrité , comme on le peut penser , ne garda plus de ménagement , & il se rendit délateur contre Apollonius auprès de Domitien. Il lui imputoit le crime de magie , & celui de rébellion. Il prouvoit le premier chef par la singularité de son vêtement & de sa manière de vivre , par la facilité qu'il avoit de se laisser traiter de Dieu. A l'égard du second , il prétendoit qu'Apollonius sollicitoit Nerva & plusieurs autres Sénateurs à conspirer contre l'Empereur , & qu'il avoit fait un sacrifice abominable , & immolé un enfant , pour chercher dans ses entrailles la connoissance de l'avenir , & des

moyens de faire réussir la conjuration.

Dans les premières années de l'empire d'Adrien , Euphrate obtint de ce Prince la permission de se donner la mort , parce qu'il ne pouvoit supporter la maladie jointe aux incommodités de la vieillesse.

EUPHRÉE , *Euphraus* , (a) *Εὐφραίης* , certain homme , dont Démosthène fait mention dans une de ses harangues contre Philippe. Cet homme fut arrêté & mis en prison comme un séditieux ; & sans attendre sa condamnation , il s'étrangla lui-même.

EUPHRON , *Euphron* , (b) *Εὐφρών* , général des Lacédémoniens , selon Xénophon. Mais , selon Diodore de Sicile , il étoit Sicyonien. Quoiqu'il en soit , c'étoit un homme entreprenant & téméraire ; & à l'aide des Argiens , il aspira à la tyrannie de Sicyone. Il y parvint en effet , & mit hors de Sicyone quarante des principaux citoyens , dont il s'appropriâ les richesses. Par ce moyen il se donna des gardes & des soldats & devint maître de sa ville. Mais , la citadelle étoit encore au pouvoir des Thébains. C'est pourquoi , il se rendit à Thebes dans le dessein d'engager les habitans à retirer leur garnison. Ceux qu'il avoit bannis , instruits de son projet , se rendirent aussi dans cette ville , &

(a) Demosth. in Phillpp. p. 93.

(b) Xenoph. pag. 623. & seq. Diod. Sicul. p. 494.

l'y assassinerent, l'an 369 avant Jesus-Christ.

EUPHRONIUS, *Euphronius*, Εὐφρόνιος, (a) précepteur des enfans de Marc-Antoine & de Cléopatre.

EUPHROSINE, *Euphrosine*, Εὐφροσύνη, l'une des Graces. Voyez Graces.

EUPITHE, *Eupithes*, (b) Εὐπίθης, pere d'Antinoüs, qui fut tué par Ulysse. Inconsolable de la mort de son fils, Eupithe excite le peuple d'Ithaque à en tirer vengeance. Plusieurs courent aux armes. Eupithe, transporté par son ressentiment, se met à leur tête. Il pensoit aller venger son fils; mais, au lieu de le venger, il alloit le suivre. En effet, Laërte ayant lancé sa pique, elle va donner d'une extrême roideur au milieu du casque d'Eupithe. Ce casque ne peut soutenir le coup; l'airain mortel le perce & brise le crâne d'Eupithe; ce vieillard tombe mort à la tête de ses troupes, & le bruit de ses armes retentit au loin.

EUPOLEME, *Eupolema*, mere d'Ethalide. Voyez Ethalide.

EUPOLEME, *Eupolemus*, Εὐπόλεμος, (c) capitaine Étolien, vivoit vers l'an 189 avant Jesus-Christ. Cette année, ceux d'Ambracie furent assiégés par les Romains; & les Étoliens s'étant assemblés résolurent

d'aller au secours des assiégés avec toutes leurs forces. Mais, apprenant que la ville étoit presque enfermée de toutes parts par les ouvrages des Romains, ils prirent le parti de partager leurs troupes. Ainsi, Eupoleme avec un camp volant s'approcha d'Ambracie, & se jeta dans la place par les intervalles qui restoient encore entre les travaux des assiégés. Il y donna de grandes preuves de sa valeur; mais, il ne fut pas secondé par ceux de ses compatriotes, qui étoient restés hors de la place. Il y a apparence que cet Eupoleme est le même que le suivant.

EUPOLEME, *Eupolemus*, Εὐπόλεμος, (d) le premier de la ville d'Hypate; on avoit promis aux exilés de cette ville qui étoient de la faction de Proxénus, qu'on les rétablirait dans leur patrie; & Eupoleme, comme le premier de la ville, leur avoit donné parole qu'ils y seroient reçus en toute sûreté. Dans cette confiance, quatre-vingts citoyens des plus considérables s'en étant revenus, Eupoleme à la tête d'une grande multitude, vint au-devant d'eux jusqu'aux portes de la ville. Mais, dans le tems même que leurs amis les embrassoient, & les félicitoient de leur retour, leurs ennemis se jetterent sur eux & les tuerent, au mépris de la foi qu'on leur avoit don-

(a) Plut. T. I. p. 949.

(b) Homér. Odyss. L. XXIV, v. 431. & seq.

(c) Tit. Liv. L. XXXVIII, c. 4.

(d) Tit. Liv. L. XLII, c. 25.

née, & des Dieux qui en avoient été témoins, & dont ils imploroient en vain la protection.

EUPOLEME, *Eupolemus*, *Εὐπόλεμος*, (a) fils de Jean, fut un des Ambassadeurs que Judas Maccabée envoya à Rome pour faire amitié & alliance avec le peuple Romain.

EUPOLEME, *Eupolemus*, *Εὐπόλεμος*, (b) illustre citoyen de la ville de Calacte, étoit l'hôte & l'ami de la famille de Lucullus. Un jour que Verrès soupoit chez lui, il eut soin de faire servir son argenterie sans ornemens & toute nue, pour n'en être pas dépouillé. Il n'y eut que deux petites coupes qu'on servit avec leurs emblèmes. Aussitôt Verrès, comme s'il eût été le bouffon de la fête, ne voulut point sortir de table, sans avoir sa récompense, & fit détacher ces emblèmes en présence de tous les convives.

EUPOLIA, *Eupolia*, *Εὐπολία*, (c) fille de Méléstippidas, fut mariée à Archidame II, roi de Sparte, & eut de ce Prince Agésilas.

EUPOLIS, *Eupolis*, *Εὐπολις*, (d) poète Athénien, l'un de ceux qui ont rendu fort célèbre la comédie appelée ancienne. Il

étoit fils de Sôlôpolis, & florissoit vers la 85.^e Olympiade, l'an 440 avant Jésus-Christ. Il n'avoit que dix-sept ans, lorsqu'il commença à paroître sur le théâtre. On lui attribue dix-sept pièces, dont il y en eut sept de couronnées. Il périt dans un naufrage sur l'Hellepont dans la guerre contre les Lacédémoniens. Cela fut cause qu'on ordonna qu'aucun Poète n'iroit à la guerre. D'autres disent qu'Alcibiade le fit mourir, parce qu'il avoit fait des vers contre lui.

EUPOLIUM, *Eupolium*, *Εὐπόλιον*, (e) ville de Grece dans la Locride, selon Thucydide.

EUPOMPE, *Eupompe*, (f) étoit une des Néréides. Voyez Néréides.

EUPOMPE, *Eupompus*, (g) Macedonien, habile Arithmétique & Géomètre. Il y a eu aussi un ancien Peintre de ce nom, maître de Pamphile, dont Apellès fut disciple.

EURIADÉ, *Euriades*, (h) *Εὐριάδης*, épithète que Démôsthène donne à un Athénien, nommé Xanthippe. Cette épithète est prise du nom de quelque lieu de l'Attique.

EURIPE, *Euripus*, *Εὐρύπυς*, (i) petit bras de la mer Egée,

(a) Maccab. L. I. c. 8. v. 17. & seq.

(b) Cicer. in Verr. L. VI. c. 43.

(c) Plot. T. I. p. 596.

(d) Suid. T. I. p. 1089, 1090. Cicer. Brut. c. 29. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 161. T. VI. p. 136.

(e) Thucyd. p. 238, 240.

(f) Antiq. expl. par D. Bern. de

Montf. Tom. I. p. 71.

(g) Elin T. II. p. 652, 692, 694.

(h) Demosth. Orat. in Neer. p. 871.

(i) Strab. p. 10, 36, 54, 403. Pomp.

Mel. pag. 145. Diod. Sicul. pag. 355.

Tit. Liv. L. XXVIII. c. 6. Paul. p. 40.

117, 570, 574.

qui faisoit la séparation de l'isle d'Eubœe d'avec la Béotie , & les païs contigus à cette province, Les Auteurs anciens l'appellent *Euripus Euboicus*, *Euripus Chalcidicus* ; le premier, du nom de l'isle d'Eubœe ; le second, de la ville de Chalcis.

L'an 410 avant l'Ère Chrétienne, les habitans de Chalcis & presque tous les Insulaires d'Eubœe, ayant abandonné le parti des villes alliées aux Athéniens, craignirent que ceux-ci ne vinsent ravager leur isle. Dans cette appréhension, ils proposèrent aux Béotiens de combler l'Euripe , & de ne faire qu'un continent de la Béotie avec l'Eubœe. Les Béotiens agréèrent cette proposition, & il leur parut avantageux d'entrer par terre dans un païs qui demeurerait isle pour les autres peuples. Ainsi toutes les villes des environs travaillèrent à l'envi & de concert à cet ouvrage ; & non seulement elles y obligèrent leurs citoyens ; mais, elles exigèrent encore des étrangers qui se trouvoient dans le voisinage d'y prêter leurs mains ; de sorte que la vigilance des Ingénieurs & la multitude des ouvriers, conduisirent bien-tôt à sa fin cette entreprise. La chaussée commençoit auprès d'Aulis du côté de la Béotie, & aboutissoit à Chalcis dans l'Eubœe , parce que c'étoit là le trajet le plus court de tout le détroit. Or, il y avoit eu de tout tems en cet endroit là même un courant,

Tom. XVI.

ou plutôt un flux & reflux de la mer très-violent & très-fréquent. L'ouvrage auquel on travailloit augmenta encore l'impétuosité des eaux ; car on ne leur avoit laissé de libre que la largeur nécessaire pour le passage d'un vaisseau, & l'on avoit bâti une haute tour sur chacune des deux extrémités de cette ouverture, recouverte par dessus d'un pont de bois. Théracène, envoyé par les Athéniens avec trente vaisseaux, entreprit d'abord de s'opposer à cet ouvrage de communication ; mais, les travailleurs étant soutenus par un grand nombre de soldats, il abandonna son projet, & passa dans les isles voisines.

Presque tous les Auteurs, Historiens, Géographes, Voyageurs, qui ont écrit de l'Euripe, n'ont dit qu'une partie de ce qui en est ; soit qu'ils ne l'aient pas vu, & qu'ils en aient seulement parlé selon le rapport qu'on leur en avoit fait ; soit qu'ils ne l'aient pas considéré attentivement & en divers tems, selon les divers quartiers de la Lune, & les divers jours du mois. A l'endroit où est la ville de Négrepont, l'Euripe est si serré, & de si peu de largeur, qu'à peine une galere y peut passer sous un pont levé qui est entre la citadelle & la tour des Vénitiens. Cet endroit est principalement appelé l'Euripe ; on donne aussi ce nom à l'étendue d'environ douze lieues de chaque côté, où le canal

G g

étant plus large, son cours inconstant n'est visible qu'au pied du château. Dans l'espace de ces douze lieues de chaque côté, on trouve plusieurs petits golfes, où l'on peut remarquer par l'accroissement & le décroissement de l'eau, la diversité de ce flux & reflux. Le cours de l'Euripe doit être considéré en divers tems, pendant chaque Lune. Il est réglé pendant 18 ou 19 jours, & dérégulé durant 11 jours. Les 8 premiers jours de la Lune, les 14, 15, 16, 17, 18, 19 & 20, de la pleine Lune, & les 27, 28 & 29, qui sont les trois du dernier quartier, l'Euripe est réglé. Les 9, 10, 11, 12, 13 du premier quartier, & les 21, 22, 23, 24, 25, 26 du dernier quartier, il est dérégulé. Ainsi, dans chaque Lune, il a 11 jours de dérèglement; & les 18 ou 19 autres son cours est réglé.

Pendant les jours de son dérèglement, il a dans un jour naturel, c'est-à-dire, en 24 ou 25 heures, 11, 12, 13 & même 14 fois son flux, & autant de reflux. Lorsque le cours de l'Euripe est réglé, il a cela de semblable avec la mer Océane, & avec le golfe de Venise, qu'en 24 ou 25 heures il a seulement deux fois son reflux; & chaque jour il retarde d'une heure comme l'Océan, & dure 6 heures en son montant, & autant en son descendant; soit en hiver, soit en été, soit que le vent soit violent, ou qu'il y ait

bonace. Dans les jours du dérèglement, le montant est d'environ une demi-heure, & le descendant de trois quarts d'heure. Toutes ces marées de l'Euripe, réglées ou non réglées, ont encore deux différences d'avec celles de l'Océan; la première est, que l'eau ne s'élève d'ordinaire que d'un pied dans son montant & rarement elle vient jusqu'à deux; au lieu que l'Océan s'élève quelquefois jusqu'à la hauteur de 80 coudées, comme dans les ports de Bretagne. La seconde différence est, que dans l'Océan l'eau s'abaisse, lorsqu'elle se retire en haute mer, & qu'elle s'élève, quand elle s'approche des côtes; mais, le montant de l'Euripe arrive, quand son eau s'écoule vers les îles de l'Archipel, où la mer est plus grande; & sa descente, lorsqu'elle court vers la Thessalie, dans le canal par où les galères passent pour aller à Salonichi. Entre le montant & la descente, il y a un petit intervalle, qui fait paroître l'eau en repos; de sorte que les plumes & la paille demeurent sur l'eau sans mouvement, à moins qu'il n'y ait du vent. On a encore observé que quand la mer monte, elle cesse quelquefois de monter un quart d'heure, ou une demi-heure, quoi qu'elle coure toujours, & qu'alors elle a deux montans dans un même flux. Au reste, on n'y reconnoît point de changement sous les solstices, ni sous les équinoxes. Le

P. Babin, dont on a tiré cet extrait, conféra de toutes ces choses avec les Turcs & les Grecs, lesquels ont soin des deux moulins qui sont sur ce détroit, & ils lui assurèrent qu'ils avoient fait les mêmes remarques sur les cours de l'Euripe depuis 14 ans; ce qui leur étoit aisé, parce que les roues des moulins tournent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon le flux & le reflux de l'eau.

Les anciens Auteurs qui ont parlé des agitations de l'Euripe, en parlent fort différemment; & néanmoins on peut concilier facilement leurs opinions. Antiphile, natif de Byzance, dit dans une épigramme Grecque, que l'Euripe a six fois son flux & reflux. Strabon, Pline, Suidas & plusieurs autres soutiennent que ce flux & reflux se fait sept fois. Pomponius Méla est plus conforme à la vérité, en assurant qu'il se fait 14 fois; mais, il semble qu'il veuille dire qu'en tout tems l'Euripe va & vient 14 fois en 24 heures. Voici comme il parle: « la mer y court » rapidement, tantôt d'un côté, » tantôt de l'autre; sept fois » le jour, & sept fois la nuit, » les flots retournent vers l'en- » droit d'où ils venoient au- » paravant; avec tant de vio- » lence, qu'ils résistent aux » vents, & arrêtent dans leur » course les vaisseaux qui vo- » guent à pleines voiles. » Sénèque semble être de même opinion, lorsqu'il dit :

*Euripus undas flectit instabilis
vagas,*

*Septemque cursus flectit, & toti-
dem refert,*

*Dum lassâ Titan mergat Oceano
juga.*

Car il ne parle que du flux & reflux du jour, qui est semblable pendant la nuit. Pline ne s'explique pas nettement, quand il dit que les courans de l'Euripe se font sept fois le jour & la nuit. Tite-Live croit avoir mieux trouvé la vérité que les autres. « L'Euripe, dit- » il, n'a pas sept flux & reflux » réglés dans un jour, comme » la renommée le publie; mais, » il court tantôt d'un côté, » tantôt de l'autre, à la ma- » nière du vent. » Cela convient assez bien aux jours dé- » réglés. Il se trompe quand il ajoute qu'il n'y a point de port plus mauvais que celui de Chal- » cis à cause du courant; car, ce flux & reflux ne fait nullement remuer les vaisseaux, qui ont assez d'espace pour se mettre à couvert du courant, soit dans le grand port, soit dans celui qui est de l'autre côté du port, comme il fut aisé de le voir en 1669, lorsque l'armée navale des Turcs hivernoit à Négrepont.

Entre ces Auteurs, quelques-uns ont considéré l'Euripe, quand la violence du vent retardoit le courant de l'eau, d'où vient qu'ils ne l'ont vu que six ou sept fois. D'autres

ne l'ont vu que dans des jours déréglés. Pour ce qui est de quelques Auteurs modernes, qui disent qu'il ne se passe rien dans l'Euripe de plus extraordinaire, que dans l'Océan, ou à Venise, ceux-là ne l'ont vu que dans les jours réglés, & n'ont pas remarqué les différences dont nous avons parlé.

Que si l'on demande la raison pour quoi l'Euripe est réglé dans de certains jours, & déréglé dans d'autres; c'est ce qu'il est bien difficile de savoir. On ne sçait pas non plus pour quoi en quelques endroits, comme à Dieppe, les grandes marées sont deux ou trois jours après la nouvelle Lune; pour quoi elles croissent à la nouvelle Lune, quand cet astre a le moins de force, & qu'elles diminuent, lorsqu'il commence à se fortifier; pour quoi dans une mer des Indes l'eau est quinze jours à monter & quinze jours à descendre; pour quoi dans les ports de Cambaye les grandes marées ne sont qu'à la pleine Lune, & qu'au port de Calecut, qui n'en est pas éloigné, elles n'arrivent qu'à la nouvelle Lune. Il nous faut avouer avec le prophète Roi, que *les élévations de la mer sont admirables*, & que ces secrets sont inconnus aux hommes.

(a) Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 376.

(b) Athen. p. 38. & seq. Suid. T. I. p. 1092, 1093. Plut. T. I. p. 59, 542. Paul. p. 3, 36. Strab. p. 27, 23, 183, 221, 356. & seq. Q. Curt. L. VIII. c. 1. Quintil. L. X. c. 1. Roll. Hist. Anc. T. III. pag. 149. & suiv. Tom. VI. p. 135.

Ceux du païs nomment aujourd'hui l'Euripe Eripos; les Italiens l'appellent Stretto di Negreponte; les François, le détroit de l'Euripe, ou le détroit de Négrepont.

EURIPIDAS, *Euripidas*, (a) Capitaine, qui menant un jour un détachement d'Éléens de plus de deux mille hommes, pour ravager le territoire de Sicvone, tomba entre les mains de Philippe. Tous ses soldats, à l'exception de cent, furent pris ou tués.

EURIPIDE, *Euripides*, (b) *Ἐϋπίδης*, célèbre poète Grec, est mis au nombre de ceux qui ont excellé dans la Tragédie. Il naquit la première année de la 75.^e Olympiade, 480 ans avant Jesus-Christ dans l'isle de Salamine, où son pere Mnésar-chus & sa mere Clito s'étoient retirés un peu avant que Xerxès entrât dans l'Attique. Cependant, Barnès, Jean. Albert Fabricius, & plusieurs autres le font naître à Phluie, bourg de l'Attique, Harpocraton & Suidas à Phlye, qui est encore un autre bourg de l'Attique; mais, ceux qui le font naître à Salamine ont raison. On dispute sur la condition de ses parens; les uns la font noble, & les autres roturière, & disent que sa mere vendoit des

Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. I. p. 217, 218. T. II. p. 409. & suiv. T. III. p. 197, 198. T. IV. p. 13, 14. T. V. p. 110. & suiv. T. VI. p. 278. T. VII. p. 187, 188. T. VIII. pag. 143. & suiv. T. IX. p. 44. & suiv.

herbes. Un certain oracle, mal entendu, fut cause que l'on éleva Euripide comme ceux dont les Grecs vouloient faire des Athletes; mais, la suite fit connoître qu'il étoit propre à d'autres choses.

Il apprit la physique sous Anaxagoras; mais, quand il eut vu les persécutions que ce Philosophe souffrit pour avoir parlé contre l'opinion populaire, il abandonna la Philosophie, & s'appliqua à la poésie dramatique, n'étant encore âgé que de dix-huit ans. Il ne négligea point pour cela dans la suite de sa vie l'étude de la morale & de la physique; il prit même des leçons de Socrate, qui parut l'estimer beaucoup. Il composa un grand nombre de tragédies qui furent fort estimées, & pendant sa vie & après sa mort.

Plusieurs Auteurs le regardent comme le plus accompli de tous les Poètes tragiques. Ses pièces néanmoins remportèrent assez rarement le prix aux jeux Olympiques. De soixante-quinze tragédies qu'il avoit faites, si l'on en croit Varron, ou de quatre-vingt-douze, selon d'autres, il n'y en eut que cinq qui le remportèrent. L'émulation, & enfin l'imitation qui s'éleva entre lui & Sophocle, lui causèrent peut-être moins de chagrin que les railleries d'Aristophane, qui se plaisoit à le maltraiter dans ses comédies.

Il y a dans ses tragédies plu-

sieurs rôles contre les femmes, dont il se plaisoit à médire, ce qui lui fit donner le titre d'*ennemi des femmes*. Il ne laissa pas de se marier; il répudia sa première femme à cause de sa mauvaise conduite, & il ne fut pas plus heureux avec la seconde. L'ignominie à quoi cela l'exposoit, & les railleries qu'en firent les Poètes comiques, l'obligèrent à sortir d'Athènes. Il se retira à la cour du roi Archélaüs, où il fut bien reçu. Ce Prince aimoit les vrais Sçavans, & les attiroit par ses libéralités. Il fit Euripide son premier ministre d'État, si l'on en croit Solin. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce Poète fut en grande considération auprès du Prince. Un certain Décamnique avoit raillé Euripide sur son haleine, qui n'étoit pas agréable; ce Poète ne demeura point sans répartie, & donna à ce défaut de son haleine une cause glorieuse; sçavoir, la fidélité avec laquelle il avoit gardé les secrets qu'on lui avoit confiés. Archélaüs, ne le trouvant pas assez vengé par cette réponse, lui livra Décamnique afin que l'offense fût expiée à coups d'étrivières. On prétend qu'Euripide se servit de la permission du Prince, si l'on en veut croire le témoignage d'Aristote.

Ce Poète fit une fin tragique; il se promenoit dans un bois, & à sa manière il méditoit profondément, lorsqu'il fut rencontré un peu à l'écart par les

chiens du Prince, qui se jetterent sur lui, & le déchirent en pièces; d'autres veulent qu'il ait été tué par des femmes, en haine de ce qu'il les avoit toujours maltraitées dans ses tragédies. Archélaus lui fit faire des funérailles magnifiques. La nouvelle de sa mort affligea de telle sorte les Athéniens, que toute la ville en prit le deuil. Un de ses amis, nommé Philémon, en fut si touché, qu'il déclara que s'il croyoit, comme quelques-uns l'assurent, que les morts conservent leur sentiment, il se pendroit pour aller jouir de la vue d'Euripide. Ce grand Poète avoit près de soixante-quinze ans lorsqu'il mourut.

Il ne nous reste que dix-neuf de ses tragédies, sur plusieurs desquelles on trouvera d'importantes réflexions parmi les Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres. Il aimoit à débiter plusieurs sentences pleines d'une bonne morale, & il se peignoit lui-même par-là; car, c'étoit un homme sévère & grave, & un peu indifférent pour les plaisirs; il s'enfermoit dans une affreuse caverne pour y composer ses ouvrages. Cependant, toutes ses maximes n'étoient pas bonnes. Il y en eut même quelques-unes pour lesquelles il courut de grands risques.

Il avoit mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richesses, qu'il terminoit par cette pensée : *Les ri-*

chesses font le souverain bonheur du genre humain ; & c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des dieux & des hommes. Tout le théâtre se récria, & il auroit été chassé de la ville sur le champ, s'il n'eût prié qu'on attendit la fin de la pièce, où le Panégyriste des richesses périrait misérablement.

On voulut aussi lui susciter une affaire très-sérieuse sur une réponse qu'il fait faire à Hippolyte. La nourrice de Phèdre lui représentoit qu'un serment inviolable l'engageoit au silence. *Ma langue a prononcé le serment*, répliqua-t-il, *mais mon cœur n'y a point consenti.* Cette distinction ne manquoit pas de couleur, parce que le serment que la nourrice avoit exigé d'Hippolyte par avance, l'obligeoit à taire un crime énorme, & qui intéressoit l'honneur du Roi; sçavoir, la passion incestueuse de Phèdre. Cependant, cette distinction parut à tout le peuple un mépris ouvert de la religion & de la sainteté du serment, qui alloit à bannir de la société & du commerce de la vie toute sincérité & toute bonne foi.

Cette autre maxime qu'avance Étéocle dans la tragédie intitulée *les Phéniciennes*, & que César avoit toujours dans la bouche, n'est pas moins pernicieuse. *S'il faut jamais violer la justice, ce doit être quand il s'agit d'un trône ; dans tout le reste, à la bonne heure, qu'on la respecte,*

C'est pour Étéocle , ou plutôt pour Euripide , dit Cicéron , un crime de faire une exception en faveur de ce qu'il y a précisément de plus criminel. Étéocle est un tyran , qui parle en tyran , & qui justifie son injuste conduite par une fausse maxime ; & il n'est pas étonnant que César , né avec un esprit de tyran & aussi injuste , ait fait valoir la sentence d'un Prince auquel il ressembloit. Mais , il est remarquable que Cicéron s'en prenne au Poëte même , & lui fasse un crime d'avoir laissé avancer sur le théâtre un prince si pernicieux.

Une autrefois , on s'offensa tellement des deux premiers vers de sa Ménéalippe , qui sembloient attaquer l'existence du plus grand des dieux , qu'il fut obligé de les changer. Il a débité quelquefois des propositions impies ; c'est le fondement sur lequel quelques-uns le font passer pour athée. Un jour , le peuple d'Athènes souhaitant qu'il terranchât un certain endroit de l'une de ses tragédies , il se présenta sur la scène , & dit au peuple : *Je ne compose point mes ouvrages . afin d'apprendre de vous , mais afin de vous enseigner.* Cette réponse peut recevoir un bon & un mauvais sens , aussi bien que la suivante. Il se plaignoit au poëte Alcegis , que pendant les trois derniers jours , il n'avoit pu faire que trois vers , quoi-qu'il eût travaillé sans relâche ; l'autre lui répondit qu'il en

avoit fait une centaine fort aisément. *Mais* , reprit Euripide , *il y a cette différence entre les miens & les vôtres , que les miens perceront toute l'étendue des siècles , & que les vôtres ne dureront que trois jours.* Valere Maxime a interprété tout ceci fort favorablement ; il y trouvoit moins d'orgueil qu'une confiance raisonnable , qu'un grand homme doit avoir en son mérite.

On lit dans la préparation évangélique d'Eusebe , un passage par lequel il semble qu'Euripide avoit un appartement dans la citadelle d'Athènes avec une pension du public. Ce qu'il y a de certain , c'est que les Athéniens lui firent faire un cénotaphe dans leur pais. Son véritable tombeau étoit en Macédoine , où nous avons dit qu'il mourut pendant qu'il étoit à la cour du roi Archelaüs , & il fut enterré , selon Plutarque , près de la ville d'Aréthuse. Cet Auteur dit que la foudre consacra son tombeau ; événement qui favorise , ajoute-t-il , ou plutôt qui justifie entièrement les partisans de ce grand Poëte , qu'il soit le seul à qui on ait vu arriver , après sa mort , la même chose qui étoit arrivée auparavant au plus saint de tous les hommes , & à celui qui étoit le plus aimé des dieux ; sçavoir , Lycurgue. Sur quoi M. Dacier fait la remarque suivante , dans laquelle il fixe en même tems le jugement que l'on doit porter d'Euripide. » Il paroît , dit-il , » par le témoignage des An-

» ciens, qu'il y avoit beaucoup
 » de gens qui mettoient Euripide au-dessus de Sophocle,
 » & qui le regardoient comme
 » le premier de tous les Poëtes
 » tragiques. Dans la poétique
 » d'Aristote, j'ai expliqué les
 » raisons de cette préférence,
 » & j'ai fait voir qu'elles étoient
 » fondées sur ce qu'Euripide
 » est de tous les Poëtes tragiques
 » le plus tragique & le
 » plus touchant, & que ses
 » pièces sont pleines d'instructions
 » excellentes; mais, ce
 » qui me paroît admirable,
 » c'est la bonne foi avec laquelle
 » le Plutarque prétend que cette
 » préférence a été justifiée
 » par cette foudre qui tomba
 » sur son tombeau.

» S'il falloit juger de ces
 » deux Poëtes par ces rapports
 » fabuleux, le témoignage que
 » Bacchus lui-même rendit à
 » Sophocle, devoit être d'un
 » plus grand poids pour un
 » payen, que cette foudre
 » tombée sur le tombeau d'Euripide.
 » On dit qu'après la mort de Sophocle les Lacédémoniens
 » entrèrent en armes dans l'Attique, & que
 » leur général vit en songe le dieu
 » Bacchus qui lui ordonnoit de rendre
 » tous les honneurs funebres à la nouvelle
 » Sirene qui venoit de mourir,
 » & que ce songe regardoit
 » Sophocle & sa poésie. Mais,
 » sans nous arrêter à des fables
 » nous pouvons juger de ces deux Poëtes
 » par leurs pièces. Sophocle paroît supérieur à

» Euripide en plusieurs choses,
 » & pour ce qui regarde les
 » mœurs & les caractères, &
 » pour ce qui regarde la diction,
 » la conduite & les chœurs.
 » De nos deux plus grands Poëtes François, l'un
 » a traité plusieurs sujets d'Euripide,
 » & a égalé son original, ou a laissé la victoire
 » douteuse; & l'autre, qui n'a
 » traité qu'un seul sujet de Sophocle,
 » est demeuré entièrement inférieur,
 » & a gâté le plus beau sujet de tragédie
 » qui ait jamais été étalé sur la scène.
 » On peut entrer en lice contre Euripide,
 » mais un homme sage se gardera bien d'y entrer contre Sophocle. «

De tous les Grecs il n'y en avoit point qui fussent si touchés & si amoureux de la poésie d'Euripide, que les Siciliens; & quand ceux qui voyageoient dans leur île leur en apportent des morceaux, ils les apprennent par cœur avec grand plaisir, & se les communiquent les uns aux autres. Plusieurs d'entre les Athéniens, qui avoient été faits prisonniers de guerre avec Nicias par les Syracusains, ne durent leur salut qu'à Euripide; & on dit qu'en cette occasion il y en eut quelques-uns, qui, étant de retour à Athènes, allèrent voir Euripide pour le remercier, en lui disant, les uns, *qu'ils avoient été délivrés de servitude pour avoir enseigné à leurs maîtres les endroits de ses pièces dont ils avoient pu se*

souvenir ; & les autres, qu'errant à travers champs après le combat, ils avoient trouvé de quoi se nourrir en chantant ses vers. Et cela ne doit pas paroître bien étonnant, puisque l'on raconte qu'un navire de la ville de Caurus, poursuivi par des corsaires, étant entré dans un port de Sicile, les Siciliens refusèrent d'abord de lui donner retraite & vouloient le chasser ; mais qu'ensuite ayant demandé à ceux qui étoient dedans s'ils sçavoient quelques vers d'Euripide, & eux ayant répondu qu'ils en sçavoient plusieurs, alors ils leur permirent d'aborder, & les reçurent avec toute sorte d'humanité & de bonté.

Les pièces, qui nous restent d'Euripide, sont les *Phénisses*, ou *Phéniciennes*, *Oreste*, *Médée*, *Alceste*, *Andromaque*, les *Suppliantes*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, *Rhesus*, les *Troades*, les *Bacchantes*, le *Cyclope*, les *Héraclides*, *Hélène*, *Ion*, *Hercule en fureur*, *Electre*, *Hécube*, & *Hippolyte* ; ces deux dernières tragédies semblent devoir remporter le prix sur toutes les autres.

EURIPIDE, *Euripides*, (a) *Εὐριπίδης*, autre Poète tragique. Celui-ci étoit d'Athènes & beaucoup plus ancien que le précédent. On lui attribue dou-

ze pièces, dont deux furent couronnées. Il eut un neveu qui porta le même nom que lui, & qui fut aussi un Poète tragique. On attribue à ce dernier trois pièces entr'autres, *Oreste*, *Médée*, & *Polyxène*.

EURIPYLUS, *Euripylus*, (b) certain personnage dont parle Cicéron, au second livre de ses *Tusculanes*.

EUROAQUILON, *Euroa-quilo*, *Εὐροακίλων*, (c) sorte de vent fort violent appelé nord-est ; il se leve entre le levant & le nord ; il s'en fallut peu qu'il ne fit périr le vaisseau qui portoit S. Paul à Rome.

EUROME, *Euromus*, (d) *Εὐρώμος*, ville de l'Asie mineure, étoit située dans la Carie, selon Pline & Strabon. Tite-Live fait mention de cette ville, aussi bien que des habitans, auxquels il attribue une province & des villes, dont les *Mylas-siens* & les *Alabandiens* s'étoient emparés vers l'an 167 avant J. C.

EUROMÉENS, *Euromenses*, nom que Tite-Live donne aux habitans d'Eurome. *Voyez* Eurome.

EUROPE, *Europa*, *Εὐρώπη*, (e) l'une & la plus petite partie des trois parties du monde connu des Anciens. Elle en étoit séparée par la mer Mé-

(a) Suid. T. I. p. 1092.

(b) Cicer. de Tuscul. L. II. c. 38, 39.

(c) Actu. Apost. c. 27. v. 14.

(d) Plin. T. I. p. 276. Strab. p. 636.

(e) Tit. Liv. L. XXXII. c. 33. L. XXXIII. c. 30. L. XLV. c. 25.

(a) Genes. c. 10. v. 5. Strab. p. 104.

(b) Plin. T. I. pag. 21, 22. Plin. T.

I. p. 135. & seq. Ptolem. L. II. & seq.

Herod. L. III. c. 115, 116. L. IV. c. 42,

45. Juft. L. II. c. 4. L. XLIV. c. 1.

diterranée, & les autres parties de cette mer qui s'étendaient jusqu'au Palus-Méotide. Elle avoit l'Afrique au midi, & l'Asie à l'Orient.

L'Europe n'a pas toujours eu ni le même nom, ni les mêmes divisions, par rapport aux principaux peuples qui l'ont habitée; car pour les sous-divisions, elles dépendent d'un détail impossible, tant à cause des interruptions que l'histoire a souffertes, que des fréquentes migrations des peuples, & des révolutions rapides qui ont souvent partagé une grande nation en plusieurs, réunis plusieurs en une, détruit des peuples entiers. Faute d'Historiens qui puissent donner un fil capable de nous tirer de ce labyrinthe, on perd souvent de vue des peuples déjà célèbres, tout à coup assujettis par une nation inconnue jusques-là, mais guerrière, & qui semble sortir de dessous la terre. Néanmoins, considérons un moment l'Europe, telle que l'ont connue les Anciens, dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous.

I. Moïse, après avoir nommé les fils & les petits-fils de Noé, ou plutôt les peuples qui en sortirent, dit que se divisant par colonies, ils allèrent s'établir dans les îles des nations, dans des terres qu'ils s'approprièrent, selon leurs langues & leurs familles, & formerent autant de nations. On ne doute point que par les îles des nations, Moïse n'ait vou-

lu dire l'Europe. Ce style des Asiatiques étoit conforme à la saine Géographie, puisque pour passer de l'Asie mineure en Europe, la première chose qui se présente, c'est une multitude innombrable d'îles semées sur l'Archipel. Peut être même, comme dit M. le Clerc, croyoient-ils que l'Europe entière étoit une grande île. Pomponius Méla n'en donne pas une autre idée, lorsqu'il dit que l'Europe est bornée à l'Orient par le Tanais, le Paulus-Méotide & le Pont-Euxin, au midi par la mer Méditerranée, à l'occident par la mer Atlantique, & au nord par la mer Britannique. Ces bornes ne sont pas toutes fort justes, par rapport aux connoissances modernes; mais, si un homme qui écrivoit bien des siècles après Moïse, & presque dans le cœur de l'Europe, a parlé ainsi, l'expression Asiatique en doit paroître moins étrange. Elle se retrouve dans le prophète Sophonie, & au second livre des Maccabées, où nous lisons que Démétrius Nicanor, ayant forcé ses ennemis à vivre en paix avec lui, congédia toute son armée, hormis les troupes étrangères qu'il avoit fait venir *ex insulis Gentium*, c'est-à-dire, de Grece.

Si les Asiatiques nommoient l'Europe, les îles, par opposition, ils nommoient continent l'Asie qu'ils habitoient. Hérodote s'est conformé à cette idée, en rapportant les victoires que

Sésostris remporta sur les Asiatiques & les Européens. Il parcourut ainsi le continent, dit cet Historien, jusqu'à ce que passant d'Asie en Europe, il subjuga les Scythes.

Quelques Modernes, voyant que la postérité de Japhet avoit peuplé l'Europe, ont prétendu que cette contrée a été nommée anciennement pour cette raison Japetia. Ortelius dit que sur le témoignage de l'Écriture on pourroit l'appeller Japetia. Merula va plus loin; il dit que plusieurs, *non pauci*, des Écrivains sacrés l'appellent Japetia.

Théocrite nomme cette partie du monde Tyria; & Mériula dit que c'est à cause d'une fille enlevée, mais il doute si par ce nom on en désigne la mère ou la patrie.

Un ancien nom de l'Europe dont tout le monde convient, c'est celui de Celtique. Ensuite, elle prit le nom d'Europe, sur l'origine duquel on varie. Les Poètes ont dit que Jupiter, pour faire honneur à Europe fille d'Agénor, qu'il enleva, donna son nom à une des parties du monde : *Tua fœtus orbis nomina ducet*, lui dit Vénus dans Horace. Hérodote, dans son IV.^e livre, appelé Melpomene, avoue qu'on ne sçait ni d'où vient ce nom, ni qui l'a donné à la partie du monde qui le porte. Bochart croit que ce sont les Phéniciens qui l'ont appelé *Ur-appa*, c'est-à-dire, blanc de visage, ou visage blanc,

parce que les Européens sont beaucoup plus blancs que les Africains. D'autres croient que l'Europe a été ainsi nommée d'une province qui étoit autrefois dans sa partie orientale, proche de l'Asie, où est aujourd'hui Constantinople, & que l'on rencontroit la première en venant d'Asie. Ce sentiment paroît bien probable; car, comme quelques-uns l'ont remarqué, soit dans l'antiquité, soit dans des siècles postérieurs, & jusqu'à nos jours, on a souvent donné à tout un grand & vaste pays le nom de la première contrée que l'on rencontroit en y abordant. Les deux autres parties du monde connues dans l'antiquité, l'Asie & l'Afrique, doivent leur nom à cet usage.

II. Les bornes de l'Europe ne sont pas les mêmes dans les écrits des anciens Géographes. Celles du midi & de l'occident n'ont jamais souffert de difficulté. C'est la mer qui l'entoure de ces deux côtés. Plin, Pomponius Mela & Erienne de Byzance la bornent au nord par la mer, mais plus par conjecture que par certitude; & Prolémée, après avoir suivi la côte aussi loin qu'il croit la connoître, met des terres inconnues, au lieu de l'Océan qu'il ne connoissoit pas. On sçait présentement que l'Europe est bornée au nord par la mer, & il n'y a plus lieu d'en douter. Les bornes de l'Europe, du côté de l'orient, ne sont pas si

clairement décidées ; il y a cinq opinions différentes , dans les écrits des Anciens , au sentiment du P. Briet.

La première est celle d'Hérodote , qui croyoit l'Europe bornée de ce côté-là par un détroit de communication qu'il supposoit entre la mer Septentrionale & la mer Caspienne. Cette opinion accommode assez la symétrie imaginaire de ceux qui croyoient les trois parties du monde séparées par autant de mers ; sçavoir , l'Europe séparée de l'Afrique par la Méditerranée & le détroit de Gibraltar ; l'Afrique séparée de l'Asie par la mer Rouge , & l'Asie séparée de l'Europe par ce détroit imaginaire , depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Océan , qui est au nord de l'Europe. Hérodote dit cependant deux choses remarquables , & qui ne permettent pas de le faire auteur de ce sentiment ; l'une que de son tems l'Europe n'avoit pas encore été découverte entièrement , & que l'on ignoroit si elle étoit entourée de la mer à l'occident & à l'orient ; l'autre , que la mer Caspienne est une mer par elle-même , & qui ne se mêle avec aucune autre. Ainsi , il n'y a pas sujet de lui attribuer une opinion fautive , qu'il contredit si positivement. Suivons le P. Briet.

La seconde opinion est celle de ceux qui ont regardé le Phase comme une borne commune entre l'Asie & l'Europe.

La troisième de ceux qui ont borné l'Europe à l'orient par le Danube. Ce sentiment , que le P. Briet attribue à Sénèque , n'est pas si éloigné de la vérité qu'il paroît d'abord. Acron , commentateur d'Horace , nous apprend que le nom de Danube a été donné au Tanaïs. Isidore semble favoriser Acron , lorsque parlant de la rubarbe , il dit qu'elle vient d'un pays barbare au-delà du Danube. Or , on sçait qu'on la cueille sur le Wolga , fleuve qui coule au-delà du Don ou du Tanaïs des Anciens.

La quatrième prend pour limites communes de l'Asie & de l'Europe , depuis le Pont-Euxin , le Bosphore Cimmérien , le Palus-Méotide , & tout le Tanaïs jusqu'à sa source , & de là une ligne tirée vers le nord.

La cinquième ne prend qu'une partie du Tanaïs , puis une ligne tirée de cette rivière au Wolga , & de ce dernier fleuve une autre ligne jusqu'à la rivière de Carambyce , que beaucoup de Modernes croient être présentement l'Obi , & enfin toute cette rivière jusqu'à son embouchure où est l'île d'Elixona , que plusieurs jugent devoir être la nouvelle Zemle. Ortelius & Clavier ont tâché de mettre cette opinion sur le compte de Pline ; mais , ceux qui la suivent font l'Europe beaucoup plus grande qu'elle n'est en effet , en l'étendant jusqu'à l'Obi , qui ne peut être la Carambyce des Anciens ;

car il est certain que toute la Sarmatie étoit en deçà de l'Obi moderne, & s'il eût été la séparation de l'Asie & de l'Europe, la division ancienne de la Sarmatie en Asiatique & Européenne seroit fautive, puisque toute la Sarmatie auroit été en Europe. La Carambyce des Anciens ne peut être que la Dwine, qui coule à Archangel, & auprès de laquelle sont encore les véritables bornes de l'Europe.

Telle est la diversité des opinions des Anciens sur les bornes de l'Europe à l'orient; car, si on en excepte ceux qui les ont reculées jusqu'au Phase, tous s'accordent à la terminer d'orient au midi & à l'occident par le Palus-Méotide, la mer Noire, la Propontide, l'Archipel, la Méditerranée & l'Océan. L'erreur des Modernes qui ont pris la Carambyce des Anciens pour l'Obi d'aprèsent, a jeté une énorme confusion dans la Géographie, & engagé presque tous les Géographes modernes dans une erreur qu'ils n'ont que trop bien copiée les uns des autres. Il n'est pas surprenant que Baudrand & tous les Dictionnaires auxquels le sien de 1682 a servi de base, aient adopté une décision fautive, qu'ils voyoient généralement reçue; Ortelius, Cluvier, & M. Sanson, qui y regardoient de plus près que lui, s'y sont trompés. Cependant, le P. Briet ayant démontré que la Carambyce des Anciens n'a rien de commun

avec l'Obi d'aujourd'hui, ceux qui ont travaillé après lui, devoient profiter de la correction. M. de l'Isle est presque le seul des nouveaux Auteurs, dont les cartes soient exemptes de cette erreur. Elle ne se trouve pas non plus dans la carte de l'Europe, qui est dans l'Atlas de Blaeu; mais, l'Auteur du discours qui lui sert d'explication, y a donné comme les autres. Une infinité de méthodes, d'introductions, &c. sont dans le même principe.

On dira peut être que le consentement des Modernes suffit pour placer les bornes de l'Europe à l'embouchure de l'Obi. Ce n'est pas ce dont il s'agit, mais de l'Europe des Anciens, qui est bornée par la Carambyce, aujourd'hui la Dwine; sinon Strabon & Pline se seroient trompés, en prenant la longueur de l'Europe, depuis Cadix jusqu'au Tanais; ce qui est juste, en mettant les limites à l'Archangel; mais, ce seroit le contraire si on les recule jusqu'à l'Obi, alors la longueur se doit prendre depuis Cadix jusques-là, & non pas jusqu'au Tanais.

III. Nous trouvons dans Strabon une description fort curieuse de l'Europe. Voici à peu près comment il s'exprime : « La figure de l'Europe » n'est pas la même par tout ; » elle produit des hommes vertueux & de bons citoyens ; » elle est toute propre à être » habitée, à l'exception d'une

» précieuses. Ceux , qui sont
 » privés de ces sortes de cho-
 » ses , n'en vivent pas plus mal
 » que ceux qui les possèdent.
 » Ajoutez à cela qu'elle abon-
 » de en troupeaux , & qu'elle
 » nourrit peu de bêtes dange-
 » reuses. Telle est en général
 » la nature de ce continent. »

IV. Les principaux païs de l'Europe étoient 1.^o les isles Britanniques , où l'on trouvoit la ville de Londinum, Londres, le fleuve Tamésis , la Tamise ; 2.^o l'Espagne , où étoient Carthagène , Hispalis , Tolertum , &c. 3.^o la Gaule qui avoit quatre principaux fleuves , que nous nommons aujourd'hui le Rhône , la Garonne , la Loire & la Seine ; 4.^o la Germanie , qui avoit quelques forêts fameuses dans l'histoire ancienne ; 5.^o la Sarmatie , où étoient la Vistule , le Borysthène & le Tanaïs ; 6.^o la Dace , qui étoit arrosée par le Danube & le Tibiscus ; 7.^o l'Illyrie , où l'on trouvoit plusieurs montagnes ; 8.^o la Grece & l'Italie , deux païs si renommés à cause de leurs habitans. Il est inutile d'entrer ici dans un plus grand détail touchant chacun de ces païs , dont on peut voir les articles particuliers.

V. L'Europe se divise aujourd'hui en seize parties ; quatre vers le septentrion , qui sont les isles Britanniques ; les États de Danemarck , qui renferment le Danemarck & la Norwege ; la Suede , & la Russie ou Moscovie. Huit au mi-

lieu , la France , les Païs-Bas , la Suisse , l'Allemagne , la Bohême , la Hongrie , la Pologne & la Prusse. Quatre au midi , le Portugal , l'Espagne , l'Italie , & la Turquie d'Europe.

Il y a en Europe des souverains de plusieurs sortes. Les principaux sont , un Prince Ecclésiastique qui est le Pape ; trois Empereurs ; sçavoir , celui d'Allemagne , qu'on nomme simplement l'Empereur ; celui de Russie ou Moscovie , qu'on appelle aussi *Czar* ; & l'Empereur des Turcs , qu'on appelle *le Grand-Seigneur*. Onze Rois , qui sont ceux de France , d'Espagne , de Portugal , d'Angleterre , de Pologne , de Danemarck , de Suede , de Prusse , de Bohême & de Hongrie , des deux Siciles , enfin de Sardaigne. Un Archiduc ; sçavoir , celui d'Autriche , & un grand Duc qui est celui de Toscane.

On y trouve aussi quatre Républiques considérables , qui sont Venise , les Provinces-Unies , ou États de Hollande , les cantons Suisses , & la République de Genes. Il y en a encore quatre moindres , qui sont celles de Geneve , de Luques , de saint Marin , & de Raguse.

Quoique l'Europe soit la moindre des trois parties de notre continent , elle a pourtant des avantages qui la doivent faire préférer aux autres. L'air y est extrêmement tempéré , & les provinces très-fertiles , si on excepte celles qui sont

sous le septentrion. Elle est abondante en toute sorte de biens, & les peuples y sont ordinairement doux, honnêtes, civilisés, très-propres pour les sciences & pour les arts. On dit que les François sont polis, adroits, généreux, mais prompts & inconstans ; les Allemands, sinceres, laborieux, mais pesans & trop adonnés au vin ; les Italiens agréables, fins, doux en leur langage, mais jaloux & traîtres ; les Espagnols secrets, prudents, mais rodomons & trop formalistes ; les Anglois courageux jusqu'à la témérité, mais orgueilleux, méprisans & fiers jusqu'à la sérocité. Les peuples de l'Europe, par leur adresse & par leur courage, se sont soumis ceux des autres parties du monde ; leur esprit paroît dans leurs ouvrages, leur sagesse dans leur gouvernement, leur force dans les armes, leur conduite dans le commerce, & la magnificence dans leurs villes. L'Europe surpasse aussi en toutes choses les autres parties du monde, soit pour ses édifices saints & profanes, soit pour le génie différent des peuples qui l'habitent. Nous pouvons encore ajouter aux avantages de l'Europe, celui d'avoir le vicaire de Jesus-Christ en terre dans la personne des Papes.

Il n'y eut d'abord qu'une seule langue en Europe, la Celtique, ou la Gomarique ; ensuite il y en eut deux, la Celtique & la Grecque, qui vint de Phé-

nicie, & qui produisit la Latine. Aujourd'hui, il y en a trois. La Latine, dont l'Italienne, la François & l'Espagnole sont des dialectes, mêlées néanmoins, sur-tout l'Espagnole, de l'ancien Celtique, & des autres langues des Barbares qui ont inondé l'Europe en différens tems ; la Tudesque, rejetton ou fille de la Celtique, & qu'on parle dans l'Allemagne, dans les îles Britanniques, en Suede & en Danemarck ; & l'Eslavonne, qui est la langue de la Pologne, de la Moscovie, d'une grande partie de la Turquie, de l'Eslavonie, & de presque toute l'Illyrie. Il y a encore quelques langues moins étendues, qui sont le Grec, l'Albanois, l'Hongrois, le Tartare, le Basque, le Bas-Breton, l'Irlandois & le Laponois.

EUROPE, *Europa*, *Εὐρώπη*, contrée particulière de l'Europe, de laquelle on la distingue, en la nommant l'Europe propre. C'est de cette Europe particulière qu'il faut entendre ce vers d'Aufone à Emilius Magnus Arborius :

Hinc tenus Europam, fama crescente, perito

Constantinopolis Rhetore te viguit.

Ortélius remarque que, faute de sçavoir cette distinction, Vinet s'est donné une torture inutile ; & qu'un autre critique nommé Titius Burgenſis, ne comprenant pas ce vers, a changé *Europam* en *Euripum*. Sextus Rufus,

fus, parlant de l'acquisition que fit la République Romaine dans la Thrace, divise toute la Thrace en six provinces; la Thrace propre, l'Æmimont, la basse Mœsie, la Scythie, la Rodope, & l'Europe, dans laquelle on a bâti les secondes citadelles de l'empire Romain, c'est-à-dire, Constantinople.

Le P. Charles de saint Paul marque ainsi les bornes de l'Europe de Thrace; elle s'étend le long de la mer, & est bornée au levant par la Propontide, au nord par le Pont, au couchant par l'Æmimont & la Rodope, & au midi par la mer Égée. Héraclée, Callipolis, Arcadiopolis, & quelques autres villes assez considérables étoient comprises dans cette province.

Il faut remarquer que dans le Code, dans les Nouvelles, dans les conciles de Chalcédoine & d'Éphèse, le nom d'Europe ne signifie que cette partie de la Thrace, & non pas tout ce que nous entendons aujourd'hui par ce mot pris dans sa plus grande étendue.

EUROPE, *Europa*, *Εὐρώπη*, (a) Princesse dont le nom est célèbre dans la fable, étoit fille d'Agénor roi de Phénicie. Jupiter, selon Ovide & Hygin, devenu amoureux de cette Princesse, ordonna à Mercure de

la conduire sur le bord de la mer, où ce dieu s'étant métamorphosé en Taureau, la mit sur son dos, & la transporta dans l'isle de Crète.

Paléphare croit que ce qui a donné lieu à cette fable, c'est qu'un capitaine Crétois nommé Taurus, enleva cette Princesse, après avoir pris sur Agénor la ville de Tyr; mais Échéménide, qui avoit écrit l'histoire de Crète, dit avec plus de vraisemblance, que quelques marchands de cette isle étant allés sur les côtes de Phénicie, & ayant vu la jeune Europe, dont la beauté les frappa, l'enlevèrent pour leur roi Astérius; & comme leur vaisseau portoit sur sa proue un taureau blanc, & que le roi de Crète se faisoit appeller Jupiter, on publia que ce dieu s'étoit changé en taureau pour enlever cette Princesse.

Hérodote, au commencement de son histoire, convient avec Échéménide, que ce furent des Crétois qui enlevèrent la fille d'Agénor; mais, il ajoute en même tems, que c'étoit par droit de représailles, les Phéniciens ayant auparavant enlevé Io, fille d'Inachus.

Ces témoignages sont positifs, & l'on ne voit pas pourquoi Bochart, peu content des deux explications que nous ve-

(a) Paul. p. 402, 569. Ovid. Metam. L. II. c. 19. Hesiod. de Deor. Generat. v. 357. Herod. L. I. c. 173. L. IV. c. 45. Horat. L. III. Ode 21. v. 25, 26. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 112, Tom.

III. p. 250. Tom. VI. p. 107. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 49. Tom. XIV. pag. 210.

nons de rapporter , & croyant avoir droit de chercher dans les équivoques de la langue des Phéniciens, le dénouement d'une fable Phénicienne , dit après Fullerus , que ce qui a donné lieu à celle-ci , est la double signification du mot *Alpha* ou *Ilpha* , qui veut dire également un taureau ou un navire. Il ajoute que les Grecs , qui n'entendoient pas assez cette langue , ayant trouvé cette expression ambiguë dans leurs Annales , au lieu de dire qu'Astérius avoit fait enlever Europe sur un vaisseau , publièrent que Jupiter l'avoit transportée dans l'île de Crete.

Quoi qu'il en soit, il est sûr , par le témoignage de toute l'antiquité , qu'Europe passa de Phénicie dans l'île de Crete , où elle arriva par l'embouchure du fleuve Léthé , qui passoit à Gortyne , comme le dit Solin. Les Grecs qui pouissoient le fabuleux jusqu'à l'excès, voyant sur ce fleuve des platanes toujours verts , publièrent que ce fut sous un de ces arbres que se passerent les premières amours de Jupiter avec Europe ; ce qui donna lieu aux habitans de Gortyne de frapper une médaille , où l'on voit d'un côté Europe , assez triste , assise sous un arbre , moitié platane & moitié palmier , au pied duquel est un aigle à qui elle tourne le dos. La même Princesse est représentée de l'autre côté , assise sur un taureau , entouré d'une bordure de feuilles

de laurier , avec la légende OPTINION.

L'on n'est pas d'accord sur le nom du Prince qui la fit enlever. Quelques-uns l'appellent Taurus , comme nous venons de le dire ; saint Augustin le nomme Xanthes , & ce Pere ajoute qu'on lui donnoit encore plusieurs autres noms. Mais , l'opinion la plus commune est qu'il s'appelloit Astérius , comme Apollodore , Diodore de Sicile , Eusebe , & plusieurs autres nous l'apprennent ; avec cette différence que Diodore de Sicile croit que ce Prince étant trop jeune lorsqu'Europe arriva dans l'île de Crete , elle eut de Taurus , Minos , Sarpédon & Rhadamanthe ; & qu'Astérius l'ayant épousée dans la suite , & n'en pouvant avoir d'enfans , les avoit adoptés ; au lieu que les autres soutiennent qu'ils étoient ses propres enfans.

Apollodore nous apprend qu'il étoient les parens d'Europe. Libye eut deux enfans de Neptune , Bélus & Agénor ; celui-ci étant passé en Europe épousa Téléphassa , dont il eut trois fils , Cadmus , Phénix , & une fille nommée Europe ; quoiqu'il y ait des Historiens , selon le même Auteurs , qui assurent que cette Princesse étoit fille de Phénix & petite fille d'Agénor.

Europe , devenue mere des trois Princes que nous venons de nommer , s'attira l'estime & la considération de tous les Crétois , qui l'honorèrent après sa mort comme une divinité. Ils

instituerent même une fête en son honneur, qu'Hésychius, après quelques anciens Auteurs, nomme *Hellotia*; & comme les Grecs changeoient les noms de ceux qu'on mettoit au nombre des dieux, on appella Europe *Hellotes*, nom que l'auteur de l'Étymologicon traduit par celui de *Vierge*; ce qui a embarrassé Bochart; car, quelle apparence, dit-il, qu'on ait donné ce nom à la mere de trois Princes? C'est ce qui le porte à croire que ce mot vient du Phénicien *Hallots*, qui veut dire *louange*, *épithalame*, & qu'on a voulu marquer par-là, qu'on avoit célébré l'arrivée d'Europe & son mariage, par des vers & des chansons; ce qui apparemment se renouvelloit tous les ans pendant sa vie, & fut continué après sa mort dans la fête qu'on institua en son honneur, & qui conserva le même nom d'*Hellotie*, ou de l'épithalame, ainsi que la ville de Gortyne où elle étoit célèbre.

Ceux qui ne seront pas satisfaits de la conjecture de Bochart, adopteront peut-être cette autre. Minerve, parmi plusieurs autres noms, avoit celui d'*Hellotis*; & les Corinthiens avoient institué une fête sous ce nom. Les Crétois, dans la suite, ayant honoré Europe comme une déesse, lui donnerent le surnom de Minerve, & célébrèrent en son honneur la fête qui étoit consacrée à cette déesse parmi les Corinthiens.

(*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 368.

Ce qui confirme encore cette opinion, c'est que les Sidoniens, pour consoler Agénor, mirent aussi cette Princesse au rang des déesses, & confondirent le culte qu'ils lui rendoient, avec celui d'Astarté, d'où vient que Lucien dit que l'une & l'autre n'étoient qu'une même divinité.

N'oublions pas de dire que plusieurs Auteurs ont cru que cette Princesse avoit donné son nom à l'Europe; mais, le sçavant Bochart croit avec plus de raison, que cette partie du monde fut ainsi appelée à cause de la blancheur de ses habitans. On pourroit cependant penser qu'Europe ayant été ainsi nommée à cause de son extrême blancheur, on auroit donné son nom à cette partie du monde, dont les habitans sont blancs. Il faut bien, au reste, que cette Princesse ait été extrêmement blanche, puisque les Poètes inventerent à ce sujet la fable, qui dit que la jeune *Angelo*, fille de Jupiter & de Junon, avoit dérobé le sard de sa mere, pour le donner à Europe, qui s'en servit si heureusement, qu'elle devint d'une extrême blancheur, comme nous l'apprend le Scholiaste de Théocrite. Horace a égard à cette grande blancheur, lorsqu'il dit en parlant d'elle :

Sic & Europe niveum dolofo

Credidit tauro latus, &c.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη,

(a) nom d'une nymphe, dont

il est fait mention dans les Poëtes.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη, (a) nom d'une des nymphes Occéanides. C'est apparemment la même que la précédente.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη, (b) fille de Tityus, fut, selon quelques-uns, mere de l'argonaute Euphémus.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη, (c) surnom qui a été donné à Cérès. On dit que Cérès Europe fut la nourrice de Trophonius.

EUROPS, *Europs*, Εὐρώψ, (d) fils d'Égialée, fut le second roi des Sicyoniens; il régna 45 ans, depuis l'an du monde 922, & 2113 avant J. C. Quelques-uns croient que c'est de lui & non pas d'Europe, sœur de Cadmus, que cette partie du monde que nous habitons, a pris son nom. Telchin lui succéda.

EUROPS, *Europs*, Εὐρώψ, (e) fut pere d'Hermion qui donna son nom à la ville d'Hermioné. A l'égard d'Europs, on le croit fils de Phoronée, dit Pausanias; mais, Hérophane de Troëzene dit nettement, qu'au cas qu'Europs fût fils de Phoronée, il étoit bâtard; & la raison qu'il en donne, c'est que l'empire d'Argos n'eût pas passé à Argus petit-fils de Phoronée, par sa fille Niobé, si Phoronée

avoit laissé un fils légitime. Cependant, Pausanias assure qu'Europs étoit légitime & qu'il mourut avant son pere; que d'ailleurs, quand il lui auroit survécu, il n'auroit jamais égalé Argus en puissance, puisque cet Argus passoit pour être fils de Jupiter & de Niobé.

EUROPUS, *Europus*, (f) Εὐρώπους, ville de macédoine, selon Étienne de Byzance. Cet Auteur dit qu'elle avoit pris son nom d'Europus, fils de Macédon & d'Orithyie, fille de Cécrops. Thucydide fait aussi mention d'une ville nommée Europus dans la Macédoine; il dit qu'elle fut attaquée par une armée de Thraces, qui ne put la prendre.

L'on ne sçait pas précisément de quelle Europus de Macédoine ces deux Auteurs ont voulu parler; car, il y en avoit plusieurs. Pline y en met deux, l'une sur l'Axius, l'autre qui étoit arrosée par la rivière Rhædias. Ptolémée y en met aussi deux, l'une dans la province qu'il nomme *Matie* ou *Emathie*, & l'autre dans le païs des Albores, ou Almopes, suivant les divers exemplaires de cet Auteur. Ortelius distingue les deux Europs de Ptolémée de celles de Pline, & en fait quatre villes différentes. Le P. Har-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 72.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 392.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 259.

(d) Paus. p. 94.

(e) Paus. p. 149.

(f) Thucyd. p. 169 Plin. Tom. I. pag. 201. Ptolém. L. III. c. 13. Strabon. pag. 327.

douin n'en fait que deux.

Strabon parle d'une ville d'Europus, qu'il place dans le voisinage des Tymphéens, peuple d'Épire.

EUROPUS, Europus, (a)
Εὐρωπος, ville d'Asie dans la Parthie, selon Pline, qui la met à l'orient d'été. Strabon place dans la Médie la ville de Rageïa, qu'il dit avoir été nommée Europus par Nicator son fondateur; mais que les Parthes l'appelloient Arsacia. C'est la même ville. Isidore de Charax dit que Dura, ville de Nicanor, bâtie par les Lacédémoniens, étoit nommée Europus par les Grecs. Ptolémée donne à la Médie une ville du nom d'Europus, qu'il range au nombre des villes Méditerranées du pays.

EUROPUS, Europus, (b)
Εὐρωπος, autre ville d'Asie dans la Syrie, située sur l'Euphrate. Elle étoit épiscopale, & reconnoissoit pour métropole Hiérapolis, sous le patriarchat d'Antioche. Le P. Charles de saint Paul la met dans l'Euphratense. Ortelius & ce Père se sont trompés, lorsqu'ils ont cru qu'Europus a été aussi nommée Amphipolis & Thapsacum. Plin., qu'ils citent pour garant, parle de deux villes différentes, dont l'une est Europus, ou Europum, l'autre Amphipolis, dont l'ancien nom étoit Thapsacum. Étienne de Byzance dis-

tingue fort bien Europus de Thapsacum, & les met l'une & l'autre sur l'Euphrate. Ptolémée place aussi Europus sur l'Euphrate, entre les villes de la Syrie.

Étienne de Byzance met dans la Carie, une ville du nom d'Europus. Son Interprète prétend que c'est la même que cet Auteur nomme peu de lignes auparavant Euromus; car, il dit d'Europus, qu'elle a été nommée Idriade, du nom d'Idris, fils de Chrysaor; & d'Euromus, qu'elle tiroit son nom d'Euromus, fils d'Idrius le Carien.

EUROPUS, Europus, (c)
Εὐρωπος. fleuve. Voyez Eurotas, fleuve de Thessalie.

EUROPUS, Europus, (d)
Εὐρωπος, l'un des descendants d'Hercule. Il fut l'aïeul de Lycurgue.

EUROPUS, Europus, (e)
Εὐρωπος, fils de Macédon, régna dans un canton de la Macédoine, auquel il donna son nom.

EUROPUS, Europus, (f)
Εὐρωπος. fils de Philippe I, roi de Macédoine. Ce dernier Prince, enlevé à ses sujets par une mort précipitée, environ 600 ans avant l'Ère Chrétienne, nomma pour son héritier Europus encore enfant.

Le roi des Illyriens, enhardi par l'enfance du roi des Macédoniens, qu'il croyoit pouvoir mépriser impunément, alla les

(a) Plin. T. I. p. 330. Strab. p. 524. Ptolem. L. VI. c. 2.

(b) Plin. T. I. p. 268. Ptolem. L. V. c. 25.

(c) Just. L. VII. c. 1.

(d) Just. L. VII. c. 2. Herod. L. VIII. c. 139.

attaquer, & les défit. Les Macédoniens, moins troublés qu'agris de cette perte, se disposèrent à la réparer par un second combat. Ils portent leur Roi dans un berceau à la tête de leurs phalanges, comme s'ils n'avoient été vaincus que parce qu'ils n'avoient pas combattu sous ses auspices, ou comme si la prévention où ils étoient de vaincre avec lui, devoit effectivement les rendre victorieux. La pitié qu'ils avoient de leur jeune Prince, leur étoit un redoublement de courage; surtout quand ils se figuroient que s'ils étoient encore vaincus, ils le précipiteroient eux-mêmes du trône dans les fers. Animés de tous ces mouvemens, ils livrent bataille à l'ennemi, en rompent les bataillons, dont ils font un grand carnage, & lui font sentir que la perte du premier combat ne devoit être imputée qu'à l'absence de leur Roi, & non à un défaut de valeur.

Le règne d'Europus fut d'environ 43 ans, à compter depuis la mort de son pere. Il y en a qui le font fils d'Argée & frere de Philippe I. Il s'en trouve aussi qui le nomment Éropus ou Érops. Justin lui donne Amyntas pour successeur; & Hérodote le dit pere d'Alcétas.

EUROTAS, *Eurotas*, (a)
Εὐρώτας, fleuve du Pélopon-

nèse. Strabon en parle ainsi :
» L'Eurotas a sa source assez
» près de celle de l'Alphée, à
» Aféa, village du territoire de
» Mégalopolis; l'un & l'autre
» fleuves coulent cachés sous
» la terre l'espace de quelques
» stades, puis en sortent, l'un
» dans la Laconie, l'autre dans
» la Pisatide. L'Eurotas recom-
» mence à se montrer dans la
» contrée de Belbina, selon la
» correction de Casaubon, passe
» auprès de la ville même de
» Sparte, & après avoir par-
» couru une petite vallée, près
» d'Hélos, il a son embouchu-
» re dans la mer, entre Gy-
» thium, port de mer de Lacé-
» démon, & la ville d'Acrides.
On lit à peu près la même chose dans Pausanias.

Plutarque le Géographe, dans la collection d'Oxford, T. II. nous a conservé quelques-uns des noms que l'Eurotas a portés, & l'origine que la fable donnoit à ces noms; voici ce qu'il en dit : » Himere, fils de » la nymphe Taygete & de La- » cédémon, s'étant attiré la co- » lère de Vénus, déshonora un » soir Cléodice sa propre sœur.
» Le lendemain, ayant appris » la vérité, il en eut une ex- » trême affliction; de sorte que, » transporté de douleur, il se » précipita dans le fleuve de » Maraton, qui fut nommé Hi- » mere à cause de lui. Ce fleuve

(a) Strab. pag. 371, 343, 343. Tit. Liv. L. XXXIV. c. 28. L. XXXV. c. 29. Plin. Tom. I. pag. 104. Paus. pag. 158, 202, 203, 327, 341. Ptolem. L.

III. c. 16. Stat. L. III. Sylv. 3. v. 92. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 282, 283.

» fut ensuite nommé Eurotas
 » pour cette raison. Les Lacé-
 » démoniens étant en guerre
 » contre les Athéniens, atten-
 » doient la pleine lune. Euro-
 » tas leur général méprisant
 » toute superstition, rangea
 » l'armée en bataille, malgré
 » la foudre & les éclairs; mais,
 » il perdit son armée, & de
 » chagrin il se jeta dans le
 » fleuve Himere, qui depuis ce
 » tems-là fut nommé Eurotas. »
 Pausanias donne une autre rai-
 son de ce nom, & cette raison
 paroît plus naturelle. » Mylès
 » étant mort, dit-il, son fils
 » Eurotas lui succéda. Celui-
 » ci voyant que son pays étoit
 » inondé, & que les eaux sé-
 » journoient sur la terre, fit
 » ouvrir un canal par où une
 » partie des eaux s'écoula dans
 » la mer; l'autre partie forma
 » un fleuve qu'il appella de son
 » nom Eurotas. »

Ortélius, trouvant dans Sta-
 ce ce vers :

*Et Lacedæmonii pecuaria culta
 Galefi,*

l'explique comme si le nom de
 Galésus avoit été commun à
 l'Eurotas, & à la rivière qui
 coule auprès de Tarente en Ita-
 lie; de sorte que pour les dis-
 tinguer, on avoit donné à l'Eurotas le surnom de Lacédémonien. L'abbé de Marolles l'entend du Galésus d'Italie, & prend le surnom de Lacédémonien d'une colonie de Lacédé-

moniens, qui, selon lui, vint s'y
 établir.

L'Eurotas, qu'on nomme au-
 jourd'hui Basiliopotamo, a quan-
 tité de longs & gros roseaux à
 son embouchure, près de la-
 quelle est la ville de Colochi-
 na. Les jeunes hommes de La-
 cédémone en faisoient autrefois
 des nates, & conchoient des-
 fus. Son lit a du fond, & il se-
 roit navigable pour de médiocres
 bâtimens à sept à huit lieues
 de son embouchure; mais, il
 n'a pas autant de largeur qu'il
 en faut pour virer sans qu'on
 touche les rivages.

Il y avoit une loi expresse
 qui ordonnoit aux Lacédémoniens de rendre des honneurs
 divins à l'Eurotas. Ce fleuve est
 célèbre dans les écrits des Poë-
 tes, qui nous représentent ses
 bords ornés de myrtes, de lau-
 riers & d'oliviers. C'étoit près
 de ses eaux, disent-ils, que
 Castor & Pollux avoient cou-
 tume de s'exercer, qu'Hélène
 leur sœur fut enlevée, & que
 Diane se plaisoit à chasser.

EUROTAS, *Eurotas*, (α)
 Ἐυρώτας, fleuve de Thessalie,
 auprès du mont Olympe, selon
 Strabon. Cet Auteur dit qu'il
 est nommé Titarésus par Homère.
 C'est le même que son abrégé
 viateur appelle Eûropus. La
 source de l'Eûropus est au mont
 Citarius, qui est une continua-
 tion de l'Olympe, & il se jette
 dans le Pénée. Au lieu de Ci-
 tarius, Casaubon veut que l'on

(α) Strab. p. 440, 441. Statil. Thebaïd. L. I. v. 118, 119.

lise Titharius, ou Titarus, suivant Eustathe. Quoi qu'il en soit, le Pénée semble refuser de recevoir l'Eurotas; car, à ce que dit Homère, l'eau de l'Eurotas nage comme de l'huile sur celle du Pénée, qui la rejette après cela, comme une eau maudite & engendrée par les furies infernales.

Oriélius croit trouver une montagne du nom d'Eurotas dans ce vers de Stace :

*Audiit & medius cæli Parnassus,
& asper*

*Eurotas, dubiamque jugo fragor
impulsi æten.*

EUROTAS, Eurotas, (a)
Εὐρώτας, fils de Mylès, & petit-fils de Lélex, commença à régner la 67.^e année de l'Ère Attique, l'an 1516 avant Jésus-Christ. C'est lui qui donna son nom au fleuve Eurotas. Comme il n'avoit point d'enfant mâle, quand il fut près de sa fin, il laissa le royaume à Lacédémon. Ce Lacédémon avoit épousé Sparte fille d'Eurotas.

EURUS, Eurus, vent d'orient, & l'un des quatre principaux. Ce vent est souvent nommé chez les Poètes.

EURYADE, Euryades, (b)
Εὐρύαδης, l'un des poursuivans de Pénélope, fut renversé par Télémaque.

EURYALE, Euryalus, est

la même chose qu'Euryese. Voyez Euryele.

EURYALE, Euryalus, (c)
Εὐρύαλος, fils de Mécistée, petit-fils du roi Talaüs, & arrière-petit-fils d'Amythaon, qui eut pour pere Créthée, est mis au rang des Argonautes par Apollodore; & cet Auteur est le seul qui l'y mette. On trouve ce même Prince au siège de Troye; du moins Homère, qui le donne pour un des chefs des Argiens, en fait la même généalogie que celle que l'on vient de rapporter. M. l'abbé Banier montre par plusieurs exemples, qu'il n'est pas impossible qu'une même personne se soit trouvée à ces deux expéditions. Apollodore même, après avoir dit dans le chap. 26 du liv. premier, en faisant la généalogie des Eolides, que Mécistée eut pour fils Eurvale qui alla avec les Argiens à la guerre de Troye, ajoute, en nommant les Argonautes au chapitre 27 qu'Euryale, fils de Mécistée en fut du nombre. Voyez Epéus.

EURYALE, Euryalus, (d)
Εὐρύαλος, capitaine Troyen, d'une figure charmante, & grand ami de Nisus. L'histoire de ces deux jeunes Troyens offre au Lecteur la scène la plus touchante. C'est le triomphe de la tendre amitié.

Aux jeux qui furent donnés

(a) Paus. p. 138.

(b) Homer. Odys. L. II. v. 267.

(c) Homer. Iliad. L. II. v. 72. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 387.

Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. p. 86.

(d) Virg. Æneid. L. V. v. 294. & seq. L. IX. v. 176.

par Énée en Sicile, à l'anniversaire de la mort de son pere Anchise, Nifus & Euryale se présentèrent les premiers pour le combat de la course; ce fut dans une prairie que se donna ce combat. On étoit près d'atteindre au but, lorsque Nifus qui touchoit à la victoire, tomba; son pied glissa dans un endroit sangeux, où l'on avoit depuis peu immolé des taureaux, & où la verte prairie étoit encore baignée de leur sang consacré aux dieux. Dans son malheur, Nifus n'oublia pas ses amours, il n'oublia pas son cher Euryale. Il se relève promptement, se met sur le passage de Salius qui le suivoit, & le fait tomber à la renverse sur l'arène. Euryale se trouve alors le premier. Vainqueur par le bon office de son ami, il acheve heureusement le reste de la carrière, & reçoit mille applaudissemens. Cependant, Salius faisoit retentir le Cirque de ses clameurs. S'étant approché d'Énée & des chefs assis aux premiers rangs, il soutint vivement que le prix lui appartenoit, & que la fraude ne devoit pas le lui faire perdre. Euryale ne disoit rien. La faveur de l'assemblée, ses larmes qui l'embellissoient, & les charmes de la vertu unie à la beauté, parloient pour lui. Aussi obtint-il le prix qui avoit été promis à celui qui surpasseroit les autres.

Depuis, quand on fut arrivé en Italie, la garde d'une des

portes du camp fut confiée à Nifus, & il étoit à ce poste avec Euryale son ami, car ils ne se quittoient jamais à la guerre. Un jour qu'Énée étoit éloigné, Nifus dit à son ami : « cher » Euryale l'ardeur que je sens » est-elle une céleste inspiration, ou seulement un de ces » desirs naturels que l'on croit » que le ciel inspire? Las d'un » tranquille repos, je brûle de » combattre, ou de me signaler » par quelque belle action. Tu » vois la sécurité des Rutules, » ensevelis dans l'ivresse & » dans le sommeil. La plus » grande partie de leurs feux » est éteinte, & un profond silence règne dans leur camp. » Apprends donc quel est mon » projet. Chefs & soldats, nous » désirons tous avec ardeur le » retour d'Énée. Nous voudrions au moins que quel- » qu'un nous apportât de ses » nouvelles. Je ne demande » rien pour moi. La gloire me » suffit. Mais, si l'on veut me » promettre pour toi ce que » je demanderai, je crois pouvoir me frayer le long de » cette colline une route jusqu'à » la ville de Pallantée, »

Euryale, non moins avide de gloire que Nifus, frappé de ce dessein, lui répondit : « Quoi, » Nifus, tu dédaignes de m'associer à une glorieuse entreprise? Pourrois-je te laisser » courir seul un si grand péril? » Né pendant le siège de Troye, » au milieu des combats & des » dangers, de tels sentimens

» ne m'ont point été inspirés
 » par le courageux Ophelte,
 » mon pere. Depuis que je
 » porte les armes à la suite
 » d'Énée, & que je te suis atta-
 » ché, m'as-tu vu me compor-
 » ter lâchement ? Ce cœur,
 » cher Nifus, ce cœur brave
 » la mort, & acheteroit volon-
 » tiers au prix de la vie cet
 » honneur où tu aspires. » Eu-
 » ryale va aussitôt réveiller les
 soldats de la garde qui devoient
 les relever. Dès que ceux-ci
 furent entrés en faction à leur
 place, Euryale suivit Nifus,
 & tous deux se préparèrent à
 se mettre en chemin pour aller
 trouver Énée.

Ils sortent des retranchemens,
 & à la faveur des ténèbres, ils
 entrent dans le camp ennemi,
 d'où ils ne sortiront qu'après
 avoir répandu bien du sang.
 Ils voient de toutes parts des
 soldats, que le vin & le som-
 meil ont étendus sur l'herbe,
 des chars dételés le long du
 rivage, & leurs conducteurs
 couchés entre les barnois &
 les roues; des armes éparées;
 & ça & là des vases remplis
 de vin. « Euryale, dit Nifus à
 » son ami, il faut faire un coup
 » hardi; l'occasion nous y in-
 » vite; c'est par là que je vais
 » m'avancer. Pour toi, observe
 » de loin, & prends garde que
 » l'ennemi ne vienne par der-
 » rière nous surprendre. Je
 » vais égorger tout ce qui s'os-
 » frira sur mon passage, & te
 » frayer une route aisée. »

Il cesse alors de parler. Aussi-

tôt il tombe l'épée à la main
 sur le superbe Rhamnès. Il sur-
 prend ensuite trois esclaves de
 Rhémus, & les massacre avec
 son écuyer & le conducteur de
 son char. Leur maître subit le
 même sort. Lamyre, Lamus &
 le beau Serranus ont la même
 destinée.

La fureur d'Euryale ne cede
 point à celle de Nifus; il sait
 tomber sous ses coups une fou-
 le de guerriers vulgaires; il
 surprend Fadius, Hébésus, Rhé-
 tus & Abaris. Animé par ces
 nocturnes exploits, Euryale
 marchoit vers le quartier de
 Messape, où les feux étoient
 presque éteints, & où les che-
 vaux dételés païssoient l'herbe.
 Mais, Nifus voyant que la fu-
 reur du carnage emportoit trop
 loin son ami : « Cessons, lui
 » dit-il, le jour qui approche
 » nous est contraire; c'est assez
 » répandre de sang; nous nous
 » sommes ouvert un chemin au
 » travers des ennemis; il suffit. »
 Ils ne s'arrêtent point à buti-
 ner, à enlever d'éclatantes ar-
 mes, de précieux vases, de su-
 perbes étoffes. Euryale cepen-
 dant prend l'écharpe de Rham-
 nès & son baudrier garni de
 clous d'or, & en charge vaine-
 ment ses épaules. Il prend
 aussi le casque de Messape or-
 né d'une brillante aigrette.
 Aussitôt ils sortent l'un & l'autre
 du camp, & se mettent en
 sûreté.

Cependant, il étoit parti de
 Laurente trois cens chevaux,
 qui avoient pris les devans,

pour joindre Turnus, & lui apporter des nouvelles de l'armée campée à quelque distance. Volscens commandoit cet escadron armé de longs boucliers. Déjà ils approchoient du camp de leurs alliés, lorsqu'ils apperçurent les deux jeunes Troyens, qui se détournent à gauche. La nuit commençant à se dissiper, le casque brillant de Mèlape trahit l'imprudent Euryale. « Je ne me trompe » point, s'écria Volscens du » milieu de son escadron, alte » là, jeunes gens. Quel motif » vous conduit? Qui êtes-vous? » Où allez-vous? » Nisus & Euryale, sans répondre, commencent à fuir & se jettent dans un bois, espérant échapper à la faveur des ténèbres. Volscens partage alors sa troupe, qui connoissoit le pays, & la poëte à toutes les issues du bois.

L'obscurité, & le poids des dépouilles dont Euryale est chargé, l'arrêtent dans sa course, & sa crainte l'égare dans ce chemin difficile. Cependant, Nisus avance sans sçavoir si Euryale le suit. déjà il a traversé le bois, & n'a plus rien à craindre. Il s'arrête & ses yeux cherchent en vain son ami. » Euryale, s'écria-t-il, en quel » lieu t'ai-je laissé? malheureux que je suis, de quel côté » te chercherai-je? » Il retourne sur ses pas; il s'engage de nouveau dans ces routes obscures & trompeuses, qu'il a déjà parcourues; il erre çà & là dans le silence des bois. Tout

à coup il entend derrière lui un bruit de chevaux, & des voix confuses frappent ses oreilles? il tourne la tête & apperçoit Euryale, qui n'ayant sçu quelle route tenir, & s'étant perdu dans l'obscurité, étoit entraîné par des mains ennemies, & faisoit de vains efforts pour se dégager. Que fera Nisus pour délivrer son ami? le peut-il de vive force? ira-t-il, en attaquant seul cette troupe nombreuse, chercher une mort héroïque? Il bande son arc, & levant les yeux vers l'astre de la nuit, il lui adresse sa prière; puis il décoche une flèche de toutes ses forces. Le trait va percer le dos de Sulmon, qui expire en vomissant des flots de sang. Encouragé par le succès de ce premier coup, Nisus leve le bras, & lance un second trait, qui vient en sifflant frapper Tagus, & lui perce les deux tempes.

Volscens, transporté de fureur, cherche vainement d'où sont partis les deux coups. Ne sçachant à qui s'en prendre, il se tourne vers Euryale : « ta » mort, dit-il, va venger celle » de ces deux guerriers. » A l'instant, il s'avance vers lui l'épée nue, pour le percer. A cette vue, Nisus se trouble; sa raison l'abandonne; il ne peut plus se tenir caché, ni soutenir un spectacle qui le pénètre de douleur. « C'est moi, s'écrie-t-il, c'est moi, qui ai lancé » les traits, Rutules punissez-moi; je suis le seul coupable.

» Celui-ci n'a osé ni pu vous
 » nuire. J'en jure par le ciel
 » & par ces autres; son crime
 » est d'avoir trop aimé son mal-
 » heureux ami. » Tandis qu'il
 parle, l'épée du furieux Vol-
 icens perce impitoyablement le
 flanc & le sein délicat du jeune
 Euryale. Il tombe mourant.
 Des ruisseaux de sang coulent
 sur son beau corps, & sa tête
 languissante se penche sur une
 de ses épaules.

Nisus se jette à l'instant au
 milieu de l'escadron ennemi. Il
 cherche Volcens; il n'en veut
 qu'à lui. On l'environne, on
 l'écarte, on s'oppose à sa fu-
 reur. Rien ne l'arrête; tout
 cède à sa foudroyante épée.
 Ayant enfin atteint Volcens,
 il la lui plonge dans la bouche
 jusqu'à la garde, au moment
 qu'elle s'ouvre pour le mena-
 cer, & il ne perd la vie qu'en
 l'ôrant à ce barbare. Percé
 aussitôt de mille coups, il tom-
 be sur le corps sanglant de son
 cher Euryale, & content de
 l'avoir vengé, il expire sans
 regrets. « Heureux amis! dit
 » Virgile, si mes vers ont quel-
 » que pouvoir, vous ne serez
 » jamais effacés de la mémoire
 » des hommes; vous y vivrez
 » tant que le Capitole sera la
 » demeure des descendans d'É-
 » née, tant que les Romains
 » seront les maîtres de l'Uni-
 » vers. »

EURYALE, *Euryalus*, (a)

Euryalus, l'un des prétendants
 d'Hippodamie, fut tué par É-
 nomaus. Pausanias dit qu'il n'a
 pu sçavoir de quel país ni de
 quelle famille étoit cet Eu-
 ryale.

EURYALE, *Euryalus*, (b)
Εὐρύαλος. seigneur Phéacien,
 qui s'emporta jusqu'aux invecti-
 ves contre Ulysse : « Etranger,
 » lui dit-il, je ne vous ai ja-
 » mais pris pour un homme qui
 » ait été dressé à tous les com-
 » bats qu'on voit établis parmi
 » les peuples les plus célèbres;
 » vous ressemblez bien mieux
 » à quelque patron de navire,
 » qui passe sa vie à courir les
 » mers pour trafiquer, ou pour
 » piller; ou même à quelque
 » écrivain de vaisseau qui tient
 » registre des provisions & des
 » prises; vous n'avez nullement
 » l'air d'un guerrier. » Le roi
 Alcinoüs n'approuva point ces
 invectives, & ordonna à Eu-
 ryale d'appaier par ses sou-
 missions & par ses présens, ce-
 lui qu'il venoit d'irriter. Eu-
 ryale obéit sans difficulté.
 « Grand Roi, dit-il à Alci-
 » nous, je serai à cet étranger
 » la satisfaction que vous m'or-
 » donnez, & je lui donnerai
 » une belle épée d'un acier
 » très-fin, dont la poignée est
 » d'argent, & le fourreau du
 » plus bel ivoire qu'on ait ja-
 » mais travaillé; je suis sûr
 » qu'il ne la trouvera pas in-
 » digne de lui. »

(a) Pauf. p. 366.

(b) Homer. Odyss. L. VIII. v. 127.
 & seq.

En finissant ces mots, il présente cette épée à Ulysse, & lui dit : « Généreux étranger, » si je vous ai dit quelque parole trop dure, souffrez que » les vents l'emportent; ayez » la bonté de l'oublier, & je » prie les dieux qu'ils vous » fassent la grace de revoir » votre femme & votre patrie, » & qu'ils finissent les maux » que vous souffrez depuis longtemps, éloigné de vos amis » & de votre famille. Mon » cher Euryale, repart Ulysse, » puissiez-vous n'avoir jamais » que des sujets de joie, & » que les dieux vous comblerent » de prospérités, & fassent que » vous n'ayez jamais besoin de » cette épée, dont vous me faites » présent, après m'avoir apaisé par vos paroles pleines de douceur & de politesse. »

EURYALÉ, Euryale, (a) *Εὐρυάλη*, l'une des Gorgones, étoit fille de Phorcys ou Phorcus & de Ceto. Le nom d'Euryalé, en Phénicien, veut dire *navis transitoria*, une chaloupe.

Il y eut plusieurs autres Princesses de ce nom. 1.^o une fille de Minos, qui eut Orion de Neptune; 2.^o une fille de Prærus, roi des Argiens; 3.^o enfin, une reine des Amazones, qui secourut Ætès, roi de Colchide, contre Persée.

(a) Mém. de l'Acad. des Inscriptions, & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 221, 222.

(b) Homer. Iliad. L. I. v. 320. & seq. Paus. p. 658. 659.

(c) Homer. Odyss. L. XIX. v. 244.

EURYBATE, Eurybates, (b) *Εὐρυβάτης*, héraut d'Agamemnon, se tenoit toujours auprès de la personne de ce Prince pour exécuter ses ordres. Il fut chargé avec Talthybius d'aller enlever à Achille la belle Briseïs. Cette commission étoit délicate; mais, il fallut exécuter l'ordre d'Agamemnon.

Selon Pausanias, Eurybate étoit peint sur un tableau que l'on voyoit dans le temple de Delphes. Le même Pausanias parle d'un Eurybate qu'il fait héraut d'Ulysse. Voyez l'article suivant.

EURYBATE, Eurybates, (c) *Εὐρυβάτης*, héraut d'Ulysse, paroïsoit un peu plus âgé que ce Prince. Il avoit les épaules hautes & amoncelées, le teint un peu basané, & les cheveux crépus. Ulysse le traitoit avec beaucoup de distinction, & lui faisoit plus d'honneur qu'à tous ses autres compagnons, parce qu'il trouvoit en lui une humeur conforme à la sienne, & les mêmes sentimens de justice & de piété.

EURYBIADE, Eurybiades, (d) *Εὐρυβιάδης*, roi de Lacédémone, étoit fils d'Euryclidas. Il fut nommé général pour commander la flotte des Grecs contre les Perses, l'an 480 avant l'Ère Chrétienne. Il dut cet honneur à la dignité de sa

& seq.

(d) Plut. Tom. I. p. 115, 117, 120, 121. Corn. Nep. in Themist. c. 4. Herod. L. VIII. c. 2. & seq. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 201, 213. & suiv.

patric; car, c'étoit d'ailleurs, selon Plutarque, un homme de peu de courage. En effet, lorsqu'Eurybiade vit le prodigieux nombre des vaisseaux ennemis tout de front, il en fut tellement effrayé, qu'il voulut regagner l'Isthme de Corinthe, afin que l'armée de terre fût près de celle de mer. Cette retraite auroit entraîné la perte commune des confédérés, si Thémistocle n'eût détourné le coup par le stratagème dont parle Cornélius Népos.

Plutarque rapporte quelques réponses que l'on dit que Thémistocle fit en cette occasion, & qui sont dignes de remarque. Eurybiade lui ayant dit : *On châtie ceux qui se levent sans ordre dans les combats publics; il est vrai*, répondit Thémistocle, *mais on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard & qui demeurent derrière.* Sur cela, Eurybiade ayant levé le bâton comme pour le frapper, Thémistocle lui dit : *Frappe, pourvu que tu écoutes.* Alors Eurybiade, admirant sa douceur & sa patience, lui ordonna de parler.

Selon Hérodote, ce ne fut pas Eurybiade qui eut cet entretien avec Thémistocle, mais Adimante, général des Corinthiens. D'ailleurs, la brièveté de Plutarque rend la chose obscure; elle paroîtra plus agréable, quand on l'entendra. Thémistocle étant allé au vaisseau d'Eurybiade pour le porter à changer la résolution qu'il avoit

prise de se retirer, l'obligea enfin à sortir pour faire une seconde assemblée des chefs de l'armée. Dans cette assemblée, Adimante, qui étoit fâché qu'on abandonnât le dessein d'aller vers l'Isthme, dit à Thémistocle : *On châtie ceux qui se levent sans ordre dans les combats publics*, pour lui faire entendre qu'ayant quitté son poste sans l'ordre de son général, il méritoit d'être châtié. Thémistocle lui répondit dans la même figure : *Oui, mais on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard & qui demeurent derrière*, pour lui dire que s'il avoit attendu dans son poste, toute la flotte seroit partie de Salamine, & que par-là ils auroient laissé échapper de leurs mains la victoire qu'ils pouvoient remporter dans ce détroit. Et en même tems, par cette réponse il semble taxer un peu son homme de lâcheté. C'est pourquoi, Plutarque, croyant que c'étoit avec Eurybiade que Thémistocle avoit eu cette conversation, a dit plus haut, *que c'étoit un homme de peu de courage.* On voit aussi par là ce qui oblige Eurybiade ou Adimante à lever le bâton sur Thémistocle.

Au reste, après le combat, les Spartiates, peu flatteurs, donnerent le prix de la valeur à Eurybiade, & celui de la sagesse à Thémistocle. Cette circonstance ne montre pas qu'Eurybiade fût un homme de peu de courage, comme le lui reproche Plutarque.

EURYBIE, *Eurybia*, (a) fille de Pontus & de la Terre, eut de son mariage avec Cræius, Astréus, Persé & Pallas.

EURYBIE, *Eurybia*, (b) qui est mise au nombre des nymphes, fut mere de Lucifer & des Étoiles.

EURYLÉE, *Euryclea*, (c) *Εὐρύκλεια*, fille d'Ops. & petite-fille de Pisénor, étoit une esclave de Laërte. Ce Prince l'avoit achetée fort jeune le prix de vingt bœufs, & la considéroit comme sa propre femme; mais, pour ne pas causer de jalousie, il n'avoit jamais pensé à l'aimer. Un jour que le jeune Télémaque, l'esprit agité de différentes pensées, au sujet d'un voyage que Minerve lui avoit conseillé d'entreprendre, montoit dans son appartement pour se coucher, Euryclee l'accompagna portant devant lui deux flambeaux allumés; car, de toutes les femmes du palais, c'étoit celle qui avoit le plus d'affection pour lui, & elle l'avoit élevé depuis son enfance. Dès qu'elle eut ouvert la porte de l'appartement, Télémaque s'assit sur son lit, quitta sa robe, la donna à Euryclee, qui, après l'avoir nettoyée & pliée bien proprement, la mit près de lui. Elle sortit ensuite de sa chambre, tira la porte par son anneau d'argent, & lâchant la courroie

qui suspendoit le levier, qui tenoit lieu de clef, elle la ferma. Télémaque passa la nuit à chercher en lui même les moyens de faire le voyage que Minerve lui avoit conseillé.

Dans la suite, Ulysse, après une absence de plusieurs années, étant revenu dans ses États sans se faire connoître, & s'étant présenté chez lui comme étranger, Euryclee fut chargée de lui laver les pieds. Aussitôt elle prit un vaisseau de cuivre. Elle y versa d'abord quantité d'eau froide, où elle mêla ensuite de l'eau bouillante. Ulysse étoit assis près du foyer, & il tournoit adroitement le dos à la lumière; car, il lui vint tout d'un coup dans l'esprit que cette bonne femme, en lui lavant les pieds, pourroit appercevoir une cicatrice qu'il avoit au-dessus du genou, & que cela pourroit le faire reconnoître. Cette bonne femme commença donc à lui laver les pieds, & aussitôt elle reconnut cette cicatrice qui lui restoit d'une blessure que lui avoit faite un sanglier sur le mont Parnasse, où il étoit allé chasser autrefois avec les fils d'Autolycus son ayeul maternel. Frappée de cette aventure & hors d'elle-même, elle laissa aller la jambe qu'elle tenoit, & qui tomba dans l'eau si rudement, que le vaisseau fut renversé & l'eau répandue. En

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 196, 197.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 368.

(c) Homér. Odyss. L. I. v. 428. & seq. L. XIX. v. 287. & seq. L. XXII. v. 318. & seq. L. XXIII. v. 1. & seq.

même tems, elle sentit dans son cœur un mélange de douleur & de joie ; ses yeux furent baignés de pleurs & sa voix arrêtée. Enfin, faisant effort sur elle-même, & lui, portant la main au menton, elle lui dit : « Ah !
 » mon cher fils, vous êtes Ulys-
 » se, & je ne vous ai reconnu
 » qu'après avoir touché cette
 » cicatrice ! » En prononçant
 ces mots, elle regardoit Péné-
 lope, pour lui annoncer que
 son cher mari étoit devant ses
 yeux. Mais, elle ne put attirer
 ses regards ni son attention ;
 car, outre que Minerve avoit
 distrahit l'esprit de cette Prin-
 cesse, & la tenoit appliquée à
 d'autres objets, Ulysse se jet-
 tant tout d'un coup sur elle, lui
 mit une main sur la bouche, &
 de l'autre il la tira à lui, & lui
 dit : « Ma chere nourrice, vou-
 » lez-vous me perdre, vous qui
 » m'avez allaité ? Je suis revenu
 » dans mon palais après avoir
 » souffert pendant vingt années
 » des maux infinis. Mais, puis-
 » que vous m'avez reconnu, &
 » que les soupçons que quel-
 » qu'un des dieux vous a inspi-
 » rés, sont changés en certitu-
 » de, n'en dites rien, de peur
 » que quelqu'un ne vous en-
 » tende dans ce palais ; car, je
 » puis vous assurer que, toute
 » ma nourrice que vous êtes,
 » si vous me découvrez, &
 » que Dieu fasse tomber sous
 » mes coups les poursuivans
 » de Pénélope, j'en eusse épar-
 » gnerai point le jour que je
 » punirai ces malheureuses fem-

mes, qui ont commis tant de
 desordres dans ma maison. »

La prudente Euryclée lui ré-
 pond : « Ah ! mon cher fils,
 » quelle parole venez-vous de
 » me dire ? ne connoissez-vous
 » pas ma fidélité & ma constan-
 » ce ! je garderai votre secret,
 » & je serai aussi impénétrable
 » que la plus dure pierre, & que
 » si Dieu vous donne la victoi-
 » re sur ces insolens, je vous
 » nommerai toutes les femmes
 » du palais qui méritent châtî-
 » ment pour avoir déshonoré
 » votre maison, & celles dont
 » l'attachement pour la Reine
 » & pour vous est digne de ré-
 » compense. Il n'est pas néces-
 » saire, ma chere nourrice,
 » que vous me les nommiez,
 » dit Ulysse, je les connoîtrai
 » bien sans vous, & je serai in-
 » formé de toute leur conduite.
 » Gardez seulement le silence,
 » & laissez faire les dieux. »

Lorsque les poursuivans &
 ces femmes de mauvaise vie,
 eurent subi la peine qu'ils mé-
 ritoient, Euryclée alla annon-
 cer cette grande nouvelle aux
 autres femmes, & les faire des-
 cendre dans la salle. Elles des-
 cendent avec des flambeaux
 allumés ; & se jettant à l'envi
 au cou de ce Prince, elles lui
 témoignent leur zele & leur
 tendresse ; elles lui baissent la
 tête, les épaules, les mains.
 Ulysse les reconut toutes, & il
 répondit à leurs caresses par des
 larmes & par des sanglots. Ce-
 pendant, Euryclée transportée
 de joie, monte à l'appartement

de

de la Reine pour lui annoncer qu'Ulysse est dans son palais. Le zèle lui redonne toutes les forces de sa jeunesse ; elle marche d'un pas ferme & assuré, & dans un moment elle arrive près du lit de cette Princesse, qui la traite de folle, & refusa de la croire. Pénélope cependant reconnut ensuite son mari ; mais, ce ne fut qu'après s'être bien assurée du fait.

EURYCLÉIDES, *Eurycleides*, nom qui fut donné aux disciples d'Euryclès le devin.

EURYCLÈS, *Eurycles*, (a) *Εὐρυκλῆς*, orateur Syracusain. Dans une assemblée de tous les Syracusains & de leurs alliés, tenue après une grande victoire qu'ils avoient remportée sur Nicias, Euryclès proposa ce décret : *Premièrement, que le jour que Nicias avoit été fait prisonnier, seroit une fête solennelle où l'on ne seroit aucune œuvre de ses mains, & que l'on passeroit à faire des sacrifices ; que la fête seroit appelée Alinaria, du nom du fleuve sur le bord duquel ce grand bonheur leur étoit arrivé. Quant aux prisonniers, que les valets & tous les alliés seroient vendus publiquement, & que tous les Athéniens de condition libre, & tous les Siciliens qui avoient embrassé leur parti, seroient mis en prison dans les carrières, excepté les deux généraux que l'on seroit mourir sans différer. Les Syracusains reçurent ce décret avec applaudissement.*

EURYCLÈS, *Eurycles*, *Εὐρυκλῆς*, surnommé l'Engastremythe, parce que l'on croyoit qu'il avoit un démon dans les entrailles, qui lui révéloit l'avenir. Il fut fameux à Athènes, & les devins furent appelés de ce nom Eurycléides.

EURYCLÈS, *Eurycles*, (b) *Εὐρυκλῆς*, Lacédémonien, fils de Lacharès. Un jour, M. Antoine ayant aperçu les frégates légères d'Octavien qui le poursuivoient, ordonna à son pilote de tourner la proue de sa galere contre ces frégates, & les écarta toutes. Il n'y eut qu'Euryclès qui le pressa plus vivement, & qui branlant une longue javeline de dessus sa proue, cherchoit à la lancer contre lui. M. Antoine le voyant, s'avança aussi sur la proue, & lui cria : *Qui est celui qui poursuit si opiniâtrement M. Antoine ? C'est moi,* répondit-il, *c'est Euryclès, fils de Lacharès, qui me sers de la bonne fortune d'Octavien pour venger la mort de mon pere. Car, ce Lacharès, accusé de quelque vol, avoit été décapité par les ordres de M. Antoine. Cependant, Euryclès ne heurta point la galere où étoit M. Antoine, mais il alla choquer une autre galere, & la heurta de son épéron avec tant de roideur, qu'il la fit tourner, & que l'ayant renversée sur le côté il s'en rendit maître, & en prit avec elle une autre où il y avoit quantité de vaisseau de prix*

(a) Plut. T. I. p. 141.

Tom. XVI.

(b) Plut. T. I. p. 947.

pour le buffer & pour la table.

EURYCLES, *Eurycles*, (a) *Εὐρυκλῆς*, noble Lacédémonien, grand flatteur, fourbe, artificieux, & pour tout dire en un mot, l'homme du monde le plus scélérat. Il étoit d'ailleurs si couvert, que les plus raffinés se laissoient surprendre & duper par ses artifices.

S'étant rendu à Jérusalem, il fit de très beaux présens à Hérode, pour entrer dans l'honneur de ses bonnes grâces & de sa confiance; & ce Roi, qui ne se laissoit jamais surmonter en libéralité, lui en fit d'encore plus grands. Et même, pour lui témoigner plus d'amitié, & lui rendre plus d'honneur, il le fit loger chez Antipater, qui étoit pour lors celui de ses fils qu'il aimoit le plus. Ce fourbe fit si bien par son adresse, qu'après s'être rendu maître de l'esprit de ces deux Princes, il entra entièrement dans la familiarité d'Alexandre. Il fit croire à ce Prince que son beau-père Archélaüs étoit son intime ami, & que cette considération l'obligeoit à rendre exactement ses devoirs à la Princesse Glaphyra, fille d'Archélaüs. Eurycles jouoit si bien son rôle, qu'il fut toujours le bien-venu par-tout. Il n'affectoit en apparence aucun parti; cependant, il les observoit tous, les dupoit tous, & faisoit tomber la calomnie où il lui plaisoit. Il les avoit tellement fascinés, qu'aucun ne se

détoit de lui, & que chacun croyoit de bonne foi l'avoir dans ses intérêts, s'imaginant que la communication qu'il avoit avec les autres, n'aboutissoit qu'à lui rendre plus de services.

Celui qui se vit à la fin pris, fut le Prince Alexandre, qui s'ouvrit trop à lui sur le mécontentement qu'il recevoit du roi Hérode son père. Ce traître rapportoit en même tems tout ce qu'il avoit appris à Antipater, l'assurant que les obligations qu'il lui avoit, l'engageoient à l'avertir du péril qui le menaçoit, afin qu'il se tint sur ses gardes, & qu'il se précautionnât contre Alexandre, qui, sans doute, dans le désir qu'il avoit de se venger de lui, ne manqueroit pas d'en venir un jour des paroles aux effets. Antipater lui en sçut très-bon gré, & ajouta à mille remerciemens des présens de grande valeur. Eurycles fit le même rapport à Hérode, & ce Roi qui croyoit tout ce qu'on lui disoit de ses deux fils Alexandre & Aristobule, ajouta aisément foi aux discours empoisonnés de ce perfide, & lui donna pour le prix de ses avis la somme de cinquante talens. Mais, comme tout cela ne satisfaisoit point son avidité, il alla en Cappadoce trouver Archélaüs, lui parla très-avantageusement du prince Alexandre, & lui dit qu'il avoit été assez heureux, pour contribuer à le remettre

(a) *Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 573. de Bell. Judaïc. p. 758, 759.*

bien avec son pere. Ce Roi, qui aimoit véritablement son gendre, à cause de sa fille Glaphyra, lui témoigna mille honnêtetés, lui fit mille caresses; & après l'avoir comblé de présens considérables, il lui donna congé pour retourner à Lacédémone. Y ayant demeuré quelque tems, & se servant toujours de ses artifices, il y fut enfin reconnu pour un perfide, & envoyé en exil.

EURYCRATE, *Eurycrates*, *Εὐρυκράτης*, (a) roi de Lacédémone, de la race des Eurysthénides, étoit fils de Polydote. Il succéda à son pere la troisième année de la 13.^e Olympiade, 726 ans avant J. C. Il finit la première guerre que les Lacédémoniens eurent contre les Messéniens, ayant pris Ithome & les autres villes des Messéniens.

EURYCRATE, *Eurycrates*, *Εὐρυκράτης*, (b) fils d'Anaxandre, & petit-fils du précédent, commença à régner la troisième année de la 24.^e Olympiade, & mit fin à la seconde guerre contre les Messéniens, la première année de la 28.^e Olympiade.

EURYDAMAS, *Eurydamas*, *Εὐρύδαμας*, (c) pere d'Abas & de Polvide, qui allerent secourir les Troyens contre les Grecs. Il étoit interprete des songes, mais il ne devoit plus avoir le

plaisir d'interpréter ceux de ses chers enfans au retour de cette guerre; car le vaillant fils de Tydée les tua tous deux.

EURYDAMAS, *Eurydamas*, *Εὐρύδαμας*, surnom qui fut donné à tlector.

EURYDAMAS, *Eurydamas*, *Εὐρύδαμας*, (d) un des poursuivans de Penelope, tomba sous les coups d'Ulysse.

EURYDAMAS, *Eurydamas*, *Εὐρύδαμας*, (e) fameux Athlete de Cyrene, gagna la victoire au combat du Ceste aux jeux Olympiques, la première année de la 79.^e Olympiade, 464 ans avant J. C. On dit que son antagoniste lui ayant enfoncé les dents dans la bouche, il les avala sans rien dire, cachant par-là sa douleur, & voulant aussi diminuer la gloire & l'honneur, ou le plaisir qu'il en auroit eu, s'il avoit sçu l'effet d'un tel coup.

EURYDAMAS, *Eurydamas*, *Εὐρύδαμας*, (f) Argonaute, fils d'Irus & de Démonasse, n'est nommé que par le seul Hygin, quoique son frere Eurytion se trouve dans la liste d'Apollonius & dans celle de Valérius Flaccus.

EURYDICA, *Euridica*, (g) femme de Pleuratus, roi des Illyriens, eut de ce Prince, Gentius qui succéda à son pere,

(a) Paus. p. 162.

(b) Paus. p. 163.

(c) Homer. Iliad. L. V. v. 148. & seq.

(d) Homer. Odys. L. XXII. v. 213.

(e) Alian. p. 169. Mém. de l'Acad.

des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 224.

(f) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 86.

(g) Tit. Liv. L. XLIV. c. 30.

& Plator qui fut mis à mort par son frere.

EURYDICE, *Eurydice*, (a) *Eurydice*, femme d'Orphée. Pour suivie par le berger Ariste, dit Virgile, elle fuyoit le long d'un fleuve; elle n'aperçut point un serpent redoutable caché sous l'herbe; elle en fut piquée, & perdit la vie. Les Dryades éplorées firent retentir de leurs cris les montagnes d'alentour. Les monts Rhodope & Pangée en furent émus; toute la Thrace consacrée au dieu Mars, le país des Getes, les contrées de l'Hebre & d'Orythie, verserent des larmes.

Le triste Orphée, fuyant le commerce des hommes, tâchoit, par le son de sa lyre, de soulager sa douleur. Nuit & jour sur un rivage désert, il déplorait la perte de son épouse. Il osa même descendre dans les gouffres du Ténare, pénétrer dans le royaume profond de Pluton, y traverser ces forêts ténébreuses où règne un éternel effroi, s'approcher du terrible monarque des morts, & aborder ces lugubres divinités que les prières des mortels n'ont jamais fléchies. Il les fléchit pourtant, & échappé de tous les dangers, Orphée revenoit sur la terre. Eurydice qui lui avoit été rendue, marchoit après lui vers le séjour de la lumière. Mais, la reine des Enfers lui avoit défendu de tourner la tête,

& de jeter les yeux sur son épouse. Cependant, un mouvement subit, dont il ne fut point le maître, lui fit oublier la loi; faute pardonnable, si l'Enfer sçavoit pardonner. Il s'arrêta, & lorsqu'il étoit sur le point de revoir la lumière, vaincu par son ardeur, il voulut voir sa chère Eurydice. Il perdit en un instant tout le fruit de ses peines; son traité avec l'impitoyable tyran des Ombres fut rompu, & les étangs de l'Averne retentirent par trois fois d'un bruit affreux. » Hélas! » s'écria la malheureuse Eurydice, qui nous arrache ainsi l'un à l'autre? Quelle barbarie! le cruel destin me rappelle dans le sombre empire des morts; le sommeil du trépas ferme pour toujours mes yeux à la lumière. Adieu, cher époux; c'est en vain que je vous tends les bras; je ne suis plus à vous; on m'en traîne dans les ténèbres éternelles. » Elle dit, & disparut comme une légère vapeur. Orphée courut après elle pour la joindre, & lui parler. Vains efforts! il ne la revit plus.

Cette fiction, selon M. l'abbé Banier, est fondée sur ce que la magie étoit fort en vogue dans ce tems-là, sur-tout en Égypte. Une des cérémonies des plus usitées dans cet art funeste, étoit l'évocation des âmes & des morts; & bien loin qu'elle fût regardée comme criminelle,

(a) Paus. p. 586. Ovid. Metam. L. X. c. 1. Diod. Sicul. pag. 161. Virg.

Georg. L. IV. v. 417. & seq. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 147, 151.

elle étoit exercée par les ministres mêmes des choses sacrées, dans des temples destinés à cela. Que si cette explication ne satisfait pas quelques Lecteurs, on peut dire avec Tzetzes, qu'Orphée guérit la femme de la morsure d'un serpent; mais que comme elle mourut peu de tems après, peut-être par sa faute, on dit qu'il l'avoit retirée des Enfers, mais qu'elle y étoit retombée. Voyez Orphée.

EURYDICE, *Eurydice*, (a) *Εὐρυδική*, femme d'Énée, selon Lescché & l'auteur des Cypriaques.

EURYDICE, *Eurydice*, (b) *Εὐρυδική*, fille aînée de Clyménus, fut mariée à Nestor, selon Homère.

EURYDICE, *Eurydice*, (c) *Εὐρυδική*, fille d'Amphiaraus & d'Eriphyle, & sœur de Démonasse.

EURYDICE, *Eurydice*, (d) *Εὐρυδική*, fille de Lacédémon, fut donnée en mariage à Acrisius qui étoit fils d'Abas. On voyoit à Sparte une colline, sur laquelle étoit un temple de Junon Argiva, dont on attribuoit la consécration à Eurydice.

EURYDICE, *Eurydice*, (e) *Εὐρυδική*, femme d'Amintas, roi de Macédoine, donna quatre enfans à son mari, trois fils, Alexandre, Perdicas & Phi-

lippe, pere d'Alexandre le Grand, & une fille nommée Euryone. Ce fut une Reine qu'on ne peut assez détester; car, elle devint si amoureuse de son gendre, que pour l'épouser elle s'engagea à le mettre sur le trône, & à faire mourir son mari. Cette conspiration eût été exécutée, si Euryone n'eût appris au Roi les adulteres & les pernicioeux desseins d'Eurydice. Le Roi, convaincu des crimes de son épouse, ne la punit point; il lui fit grace pour l'amour des enfans qu'il avoit eus d'elle. Il ne prévoyoit pas qu'elle dût un jour les faire périr. En effet, après qu'il fut mort, son fils Alexandre lui succéda, & ne vécut guère; car, Eurydice toujours elle-même & très-ambitieuse le fit périr. Elle exécuta le même crime sur Perdicas son second fils, qui étoit monté sur le trône après la mort d'Alexandre. C'est une chose surprenante, dit Justin, qu'une mere qui n'étoit échappée à la punition due à ses forfaits, que par les égards d'un bon pere envers ses enfans, ait pu les faire inhumainement égorger pour contenter ses infâmes voluptés. Le meurtre de Perdicas paroissoit d'autant plus barbare, que cette mere impitoyable ne l'avoit pas épargné pour un fils qu'il avoit encore au berceau.

(a) Paus. p. 659.

(b) Homer. Odys. L. III. v. 453.

(c) Paus. p. 320.

(d) Paus. p. 185.

(e) Strab. pag. 326. Just. L. VII. c. 4. Corn. Nep. in Iphicrat. c. 3. Paus. pag. 319. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 458.

Les Historiens qui nous restent, ne nous apprennent point ce qu'elle devint dans la suite, ni si elle fut punie de ses mauvaises actions. Il y a même des Historiens, qui, sans faire mention d'elle, ni en bien, ni en mal, attribuent à d'autres causes la mort des deux Princes qui règnèrent successivement après Amyntas.

On raconte qu'après la mort d'Alexandre, Pausanias, prince de la famille royale, ayant disputé le trône à Perdicas, Eurydice envoya prier Iphicrate l'Athénien, qui se trouvoit alors dans le païs, de venir chez elle, dans le dessein d'implorer son secours contre Pausanias. Quand il fut entré dans le palais, & qu'il se fut assis, cette Princesse désolée, pour émouvoir davantage sa pitié, prend ses deux enfans, Perdicas & Philippe, met le premier entre les bras, & l'autre sur les genoux d'Iphicrate, & pour lors lui tient ce discours : » Iphicrate, souvenez-vous qu'Amyntas, pere de ces malheureux orphelins, aima tousjours votre patrie, & vous adopta pour son fils. Ce double lien vous impose une double obligation. L'amitié de ce Roi pour Athènes, veut que vous nous reconnoissiez publiquement pour vos amis ; & la tendresse de ce pere pour votre personne, vous

» demande un cœur de frere » pour ces jeunes Princes. » Iphicrate, touché du spectacle & du discours, chassa l'usurpateur, & réablit le souverain légitime.

Strabon rapporte qu'Arrhabe, prince des Lyncistes, issu des Bacchiades, étoit ayeul maternel d'Eurydice.

EURYDICE, *Eurydice*, *Eupudix*, la même que Cleopatre, femme de Philippe pere d'Alexandre le Grand. Voyez Cléopâtre.

EURYDICE, *Eurydice*, (a) *Eupudix*, Athénienne d'une rare beauté, & qui descendoit de Miltiade. Elle épousa en premières noces Opheltas roi de Mycenes; après la mort de son mari, elle retourna à Athènes, où Démétrius Poliorcete la vit, lorsqu'il vint dans cette ville. Ce Prince ne put résister aux charmes de cette Dame, & voulut l'épouser pendant son séjour à Athènes. Les Athéniens regarderent ce mariage comme une grace spéciale & comme un très-grand honneur qu'il faisoit à leur ville, quoique Démétrius fût naturellement porté à faire des noces, & qu'il eût déjà plusieurs femmes. Eurydice eut de lui un fils qui fut appelé Corhabus.

EURYDICE, *Eurydice*, (b) *Eupudix*, fut mariée à Ptolémée Soter. Elle avoit une sœur nommée Philla, qu'épousa Démé-

(a) Plut. Tom. I. p. 894, 915. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. p. 107, 115.

(b) Plut. Tom. I. p. 612, 912. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 168.

trius Poliorcete. Lorsque ce dernier Prince fit voile vers l'Asie, résolu d'y chercher fortune en désespéré, Eurydice, qui étoit alors veuve, le reçut à Milet. Elle avoit avec elle la princesse Ptolémaïde sa fille, qu'elle avoit eue de Ptolémée Soter, & dont le mariage avec Démétrius avoit été conclu par l'entremise de Séleucus. Eurydice la lui donna, & de cette alliance naquit Démétrius, qui régna dans la suite à Cyrene. Eurydice avoit aussi eu de Ptolémée Soter, Ptolémée Céraune, & Arsinoé qui fut mariée à Lyfimaque roi de Thrace.

EURYDICE, *Eurydice*, *Εὐρυδική*, la même qu'Arsinoé, sœur & femme de Ptolémée Philopator. Voyez Arsinoé.

EURYELE, *Euryelus*, (*a*) étoit, selon Étienne de Byzance, le nom d'une citadelle de l'Épipoles, un des quartiers de la ville de Syracuse. M. Rollin dit que l'Euryele étoit l'entrée ou le passage qui conduisoit à l'Épipoles. Selon Tite-Live, c'étoit une élévation située à l'extrémité de la ville la plus éloignée de la mer, donnant sur un chemin qui conduisoit dans la campagne, & dont la situation étoit fort propre pour recevoir des convois.

EURYLÉON, *Euryleon*, nom que porta d'abord Ascagne, un des fils d'Énée. Voyez Ascagne.

EURYLOQUE, *Eurylochus*, *Εὐρύλοχος*, (*b*) l'un des compagnons d'Ulysse & en même tems beau-frère de ce Prince, ayant épousé sa sœur Crimene. Quand ils furent arrivés dans l'île d'Æœa, Ulysse, après avoir passé en revue tous ses compagnons, les partagea en deux bandes, se mit à la tête de l'une, & donna le commandement de l'autre à Euryloque. On jeta en même tems deux sorts dans un casque, pour voir quelle compagnie devoit aller à la découverte. Le sort d'Euryloque sortit le premier. Il se mit aussitôt en marche à la tête de ses vingt-deux compagnons. Ils ne purent quitter Ulysse & sa troupe sans pleurer amèrement, ni ceux-ci les voir partir sans fondre en larmes.

Dans le fond d'une vallée ils trouverent le palais de Circé, qui étoit bâti de belles pierres de taille & environné de bois. On voyoit à l'entrée des loups & des lions, qu'elle avoit apprivoisés par ses funestes drogues. Ils ne se jetterent point sur les gens d'Ulysse; au contraire, ils se leverent pour les flatter en remuant la queue, comme des chiens domestiques caressent leur maître qui sort de table, car il leur apporte toujours quelque douceur; de même ces lions & ces loups caressoient les compagnons d'Ulysse, qui ne laissoient pas d'é-

(a) Tit. Liv. L. XXV. c. 25, 26. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 445.

(b) Homer. Odyss. L. X. v. 205. &

seq. L. XII. v. 195. & seq. Paul. p. 664. Ovid. Metam. L. XIV. c. 7.

tre effrayés de leur taille énorme. Ils s'arrêtèrent sur la porte de la déesse, & ils entendirent qu'elle chantoit d'une voix admirable, en travaillant à un ouvrage de tapisserie, ouvrage immortel, d'une finesse, d'une beauté & d'un éclat qui ne se trouvent qu'aux ouvrages des déesses. Ils se mettent à l'appeler. Elle se leve de son siège, ouvre ses portes éclatantes, & les prie d'entrer. Ils entrent par un excès d'imprudence. Euryloque seul soupçonnant quelque embûche, demeura dehors. La déesse fait d'abord asseoir ces malheureux sur de beaux sièges, & leur sert un breuvage composé de fromage, de farine & de miel détrempé dans du vin de Pramne, & où elle avoit mêlé des drogues enchantées pour leur faire oublier leur patrie. Dès qu'ils eurent avalé ce breuvage empoisonné, elle leur donna sur la tête un coup de sa verge, & les enferma dans l'étable. Ils avoient la tête, la voix, les soies, enfin tout le corps de véritables pourceaux; mais, leur esprit étoit encore entier comme auparavant. Ils entrèrent dans l'étable en pleurant. Avant que de les enfermer, la déesse remplit leur auge de glands & de gouffes, dont les pourceaux ont accoutumé de se nourrir.

Euryloque retourne promptement au vaisseau pour annoncer la malheureuse & surprenante aventure de ses compagnons. Il étoit si pénétré de

douleur, qu'il ne pouvoit parler, quelque envie qu'il eût de l'apprendre, & ses yeux étoient noyés de pleurs. Par l'état où on le voyoit, il étoit aisé de juger que son affliction étoit extrême. Enfin, on le pressa tant de parler, qu'il apprit le malheur qui venoit d'arriver. » Divin Ulysse, dit-il, nous » avons parcouru ce bois selon » vos ordres. Nous avons trouvé dans le fond d'une vallée » la maison de Circé; là nous » avons entendu une voix mélodieuse; c'étoit une femme » ou plutôt une déesse qui chantoit. Nos compagnons ont » commencé à l'appeler. Elle » a quité promptement son siège, elle est venue ouvrir les » portes, & les a engagés à » entrer. Ils sont entrés par un » excès d'imprudence; mais » moi, soupçonnant quelque » embûche, je suis demeuré à » la porte. Ils sont tous périés » dans le palais, aucun d'eux » n'a reparu, quoique j'aie attendu long-temps pour en avoir » quelque nouvelle. « A ces mots, Ulysse prit son épée & un javelot, & ordonna à Euryloque de le conduire par le même chemin qu'il avoit tenu. Mais lui, se jettant à ses genoux, & les embrassant étroitement, le conjure avec larmes de renoncer à ce dessein. Ulysse lui répondit qu'il n'avoit qu'à demeurer sur le vaisseau à faire bonne chère.

Cependant, Ulysse se met en chemin pour aller chercher ses

compagnons ; & Mercure étant venu à sa rencontre , lui donne une plante , appelée moly , excellent antidote contre les enchantemens , & qui le garantit de ceux de Circé. Ulysse , en effet , étant venu chez cette déesse , en fut très-bien reçu ; & à sa prière , la verge enchantée à la main , elle ouvre la porte de l'étable , fait sortir ses compagnons , qui avoient la figure de pourceaux , & les amène dans la salle. Là elle passe & repasse autour d'eux , & les frotte d'une autre drogue. Aussitôt on voit tomber toutes les soies qu'avoit produites la boisson empoisonnée dont elle les avoit régalez. Ils reprennent leur première forme , & paroissent plus jeunes , plus beaux & plus grands qu'auparavant. Ils reconnoissent Ulysse à l'instant , & accourent l'embrasser avec des soupirs & des larmes de joie. Tout le palais en retentit ; la déesse elle-même en fut touchée. En même tems , Ulysse va rejoindre ses autres compagnons , qu'il trouve plongés dans une douleur très-vive. Il tâche de leur redonner courage par les bonnes nouvelles qu'il leur annonce , & les engage à le suivre dans le palais de Circé. Ils n'eurent pas de peine à se rendre à sa proposition. Le seul Euryloque tâchoit de les retenir , & leur adressant la parole , il leur disoit : » Ah ! Malheureux , où allons-nous ?

» Pourquoi courez-vous à votre perte ? Quoi ! aller dans » le Palais de Circé , qui nous » changera tous en pourceaux , » en loups , en lions , pour nous » obliger à garder ses portes ? » Avez-vous oublié les cruautés que le Cyclope a exercées sur nos compagnons qui » suivirent Ulysse dans sa caverne ? Leur perte ne doit » être imputée qu'à l'imprudence du chef. «

Ulysse fut si irrité de cette insolence , qu'il alloit tirer son épée pour lui abattre la tête , malgré l'alliance qui l'avoit uni à sa maison , si ses compagnons ne se fussent tous mis au-devant , & ne l'eussent retenu par leurs prières. » Ulysse , lui dirent-ils , consentez qu'il demeure » ici pour garder le vaisseau , » & menez-nous sans perdre de » tems au palais de la déesse. « Ulysse s'éloigna en même tems du rivage. Euryloque ne demeura point dans le vaisseau , il le suivit ; car , il craignoit les terribles reproches qu'il lui auroit faits. Du reste , il ne leur arriva rien de ce qui faisoit le sujet des appréhensions d'Euryloque.

EURYLOQUE , *Eurylochus*, *Εὐρύλοχος*, (a) officier , dont il est fait mention dans une des harangues de Démosthène contre Philippe.

EURYLOQUE , *Eurylochus*, *Εὐρύλοχος*, (b) officier d'Alexandre le grand. Les services im-

(a) Demosth. in Philipp. p. 93.

1 (b) Just. L. XII. c. 6.

portans qu'il avoit rendus à ce Prince, n'empêcherent pas qu'il ne fût égorgé par son ordre. Il avoit un frere nommé Epimene. *Voyez* Epimene.

EURYLOQUE, *Eurylochus*, *Εὐρύλοχος*, (a) qu'on dit être d'Égée, mais qui étoit certainement différent du précédent. Un jour qu'Alexandre renvoyoit les invalides & les vieillards de son armée dans leurs maisons, cet Euryloque se fit comprendre dans le rôle des invalides. Bientôt après on découvrit qu'il n'avoit aucune incommodité, & il avoua qu'il étoit amoureux d'une femme nommée Télésippa, & que sa maîtresse s'en retournant, il n'avoit imaginé que ce moyen pour la suivre. Sur cela, Alexandre s'informa qui étoit cette femme, & ayant appris que c'étoit une courtisane de condition libre, il fit venir Euryloque, & lui dit : *Mon ami, je veux bien te servir dans tes amours, vois donc comment nous pourrons faire, ou par nos prières, ou par nos présens, pour persuader à Télésippa de demeurer avec nous ; car, pour la force, je ne puis l'employer contre une personne libre.*

EURYLOQUE, *Eurylochus*, *Εὐρύλοχος*, (b) Magnétarque, c'est-à-dire, prince ou chef des Magnetes. On appelloit ainsi celui qui exerçoit la souveraine magistrature chez cette nation. Euryloque étoit Magnétarque,

l'an de Rome 560, & 192 avant Jesus-Christ.

Il s'étoit répandu un faux bruit que les Romains alloient rendre la ville de Démétriade à Philippe, roi de Macédoine ; & plutôt que de souffrir cette restitution prétendue, Euryloque & quelques-uns de sa faction étoient disposés à changer toute la face des affaires de la Grece, en s'unissant avec Antiochus & les Éoliens. Les ambassadeurs des Romains vinrent à Démétriade dans ces circonstances ; & instruits des dispositions d'Euryloque, & de ceux de son parti, ils furent obligés de garder en leur parlant, un tel tempérament, que pour leur ôter une vaine appréhension, on ne fit pas perdre à Philippe les espérances dont il se flattoit ; car, l'amitié de ce Prince leur étoit beaucoup plus utile que celles des Magnetes, par rapport à leurs vues. Ils se contentèrent donc de représenter que s'il y avoit quelque ville dans la Grece qui eût obligation aux Romains de sa liberté, c'étoit surtout Démétriade ; puisque Philippe y avoit non seulement établi une garnison, mais encore bâti un palais, d'où il montroit continuellement aux habitans le maître qu'ils étoient obligés de servir ; mais que les Romains avoient pris une peine inutile, si les Éoliens y introduisoient An-

(a) Plut. T. I. p. 689.

(b) Tit. Liv. L. XXXV. c. 31. & seq.

L. XXXVI. c. 31. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 535. Hist. Rom. T. IV. p. 239.

tiocus en la place de Philippe, & qu'au lieu d'un Roi dont ils avoient déjà éprouvé le gouvernement, il leur fallût obéir à un étranger & un inconnu.

Alors, Euryloque prenant la parole, dit que ni lui ni les Magnetes ne pouvoient dissimuler qu'ayant appris le dessein qu'avoient les Romains de rendre Démétriade à Philippe, il n'y avoit point d'extrémité à laquelle ils ne fussent prêts à se porter pour l'empêcher; & dans la chaleur du discours, il eut l'indiscrétion d'ajouter qu'alors même Démétriade n'avoit qu'une vaine apparence de liberté; mais que dans le fond, il ne s'y faisoit rien qui n'eût été ordonné d'avance par les Romains. Ce mot échappé témérairement excita les murmures de la multitude partagée en divers sentimens, les uns approuvant la liberté dont avoit usé le Magnétarque, & les autres étant indignés de son audace. Ces derniers ne tarderent pas même à entraîner les premiers dans leurs sentimens. Euryloque, se voyant abandonné de tout le monde, se déroba de l'assemblée, & s'étant rendu à la porte de la ville par des rues détournées, s'enfuit sans s'arrêter, jusqu'en Étolie.

Il en trouva les habitans disposés à la révolte; & ils envoyèrent même bientôt après des troupes contre Démétriade, sous la conduite de Dioclès. Ce Capitaine fut secondé dans la commission dont il étoit char-

gé, par Euryloque, qui ne voyoit pas d'autre moyen de rentrer dans sa patrie. Il écrivit donc aux parens & aux amis qu'il avoit à Démétriade, & à ceux des citoyens qui étoient de sa faction, de présenter sa femme & ses enfans en habits & dans la posture de supplians, à la première assemblée qui se tiendrait dans la ville, afin qu'ils conjurassent chaque habitant en particulier, & tout le peuple en général, de ne pas laisser périr en exil un citoyen innocent, contre qui on n'avoit prononcé aucune condamnation. Les gens simples & sans artifice par compassion, les méchans & les séditieux par l'espérance d'exciter dans la ville les troubles qui régnoient déjà dans l'Étolie, s'écrierent à l'envi les uns des autres qu'il falloit rappeler Euryloque. Après ces préparatifs, Dioclès partit avec toute la cavalerie des Étoliens qu'il commandoit alors, sous prétexte de remener dans sa patrie cet exilé, à qui ils avoient donné l'hospitalité; & ayant marché jour & nuit sans relâche, & fait une grande partie du chemin, quand il fut à six milles de la ville, il prit les devans avec trois escadrons seulement, ordonnant au reste de sa troupe de le suivre au petit pas. Quand il fut près de la porte, il fit mettre pied à terre à ses gens, leur recommandant de mener leurs chevaux par la bride, comme de simples voya-

geurs, sans garder aucun rang, afin de faire juger qu'ils n'étoient venus que pour escorter leur Commandant, sans avoir aucun dessein sur la ville. Il laissa un de ses escadrons sur la porte, pour empêcher qu'on ne la fermât aux cavaliers qui devoient arriver les derniers; & avec les deux autres il passa par le milieu de la ville & de la place publique, & reconduisit chez lui Euryloque, qu'il tenoit par la main, & que tout le monde félicitoit à l'envi de son heureux retour. Un moment après, la ville se trouva remplie de cavaliers, qui s'étant emparés de toutes les places commodés, se répandirent ensuite dans les maisons pour égorger les principaux de la faction opposée.

Euryloque ne survécut pas long-tems à cette espèce de triomphe. Il se donna lui-même la mort l'année suivante, pour ne pas tomber vivant entre les mains de Philippe, à qui ses concitoyens ouvrirent volontairement les portes de Démétriade.

EURYMAQUE, *Eurymachus*, Ἐὐρύμαχος, (a) l'un des premiers Princes d'Ithaque, & proche parent d'Ulysse, étoit fils de Polybe. Homère en fait un des chefs des poursuivans de Pénélope, & le met au nombre des plus robustes d'entr'eux.

Un jour qu'ils ne cessoient

de brocarder & d'insulter Ulysse, qui ne s'étoit pas encore fait connoître, depuis qu'il étoit de retour dans son royaume, après une absence de plusieurs années, Eurymaque commença le premier pour faire rire ses compagnons : « Pour-
» suivans de la plus vertueuse
» des Reines, leur dit-il, écoutez ce que j'ai à vous dire.
» Ce n'est pas sans quelque
» providence particulière des
» dieux sur nous, que cet
» étranger est venu dans la
» maison d'Ulysse; car, sa tête
» chauve peut nous servir de
» falot. Mon ami, lui dit-il,
» veux-tu entrer à mon service, je t'enverrai à ma campagne où tu auras soin de
» raccommoder les haies & de
» planter des arbres. Tu seras
» bien nourri, bien vêtu, bien
» chauffé, & tu auras de bons
» gages. Mais, si tu es si accoutumé à la sainéantise, que tu
» ne voudrais pas aller travailler, & que tu aimes bien
» mieux gueuser par la ville,
» & vivre dans l'oisiveté en satisfaisant ta glourronnerie,
» que de gagner ta vie à la
» sueur de ton front. »

Ulysse lui répondit : « Eurymaque, si nous avions tous
» deux à travailler, pour voir
» qui de vous ou de moi seroit le plus d'ouvrage à jeun,
» dans un des plus longs jours
» d'Été, & que dans une prai-

(a) Homer. Odyss. L. I. v. 399. & seg. L. XXI. v. 186. & seg. L. seg. L. II. v. 177. & seg. L. XVIII. v. 161. & seg. L. XXII. v. 44. & seg. Paus. p. 608.

« rie on nous mît la faucille
 « à la main, ou que dans une
 « grande pièce de terre on
 « nous donnât à chacun une
 « bonne charrue, attelée de
 « bons bœufs, jeunes, grands,
 « bien égaux & bien nourris,
 « vous verriez bientôt de mon
 « côté cette prairie rase &
 « l'herbe par terre, & ce champ
 « profondément labouré, & les
 « sillons bien droits & bien
 « tracés. Que s'il plaisoit à
 « Jupiter d'exciter aujourd'hui
 « par quelque endroit dans cet-
 « te île une sanglante guerre,
 « & qu'on me donnât un bou-
 « clier, une épée, un casque
 « & deux javelots, vous me
 « verriez me jeter des pre-
 « miers au milieu des ennemis,
 « & vous n'oseriez m'accuser
 « de fainéantise & de glouton-
 « nerie. Mais, vous aimez à
 « insulter les gens, & vous
 « avez un esprit dur & intrai-
 « table. Vous vous croyez un
 « grand personnage & un vail-
 « lant homme, parce que vous
 « êtes renfermé ici avec peu
 « de monde, & que vous ne
 « voyez autour de vous que
 « des hommes qui n'ont ni for-
 « ni courage, & qui ne valent
 « pas mieux que vous. Mais,
 « si Ulysse revenoit dans son
 « palais, ces portes, quelque
 « larges qu'elles soient, vous
 « paroîtroient bientôt trop
 « étroites pour votre suite. »

Eurymaque, piqué jusqu'au
 vif de ce reproche, regarda
 Ulysse d'un œil farouche, &
 lui dit : « Misérable, tu vas

« recevoir le châtimement de l'in-
 « solence avec laquelle tu par-
 « les au milieu de tant de Prin-
 « ces sans craindre leur ressen-
 « timent. Il faut, ou que le vin
 « t'ait troublé la raison, ou
 « que tu sois naturellement in-
 « sensé, ou que la belle victoi-
 « re que tu viens de remporter
 « sur ce gueux d'Irus, à force
 « de te remplir d'orgueil, t'ait
 « renversé la cervelle. » En
 achevant ces mots, il prend un
 marche-pied qu'il lui jette à
 la tête. Ulysse, pour l'éviter,
 se courbe sur les genoux d'Am-
 phinome, & le marche-pied
 poussé avec beaucoup de force,
 va frapper l'échançon à l'épaule
 droite; l'aiguïère qu'il tient à
 la main, tombe avec beaucoup
 de bruit, & il est renversé par
 terre, témoignant par ses plain-
 tes la douleur qu'il ressent.

Lorsque Pénélope vit qu'elle
 ne pouvoit plus éluder les pour-
 suites de ses amans, elle leur
 proposa, par l'inspiration de
 Minerve, l'exercice de tirer la
 bague avec l'arc, & promet
 d'épouser celui qui tendra le
 premier l'arc d'Ulysse, & qui
 fera passer le premier sa flèche
 dans plusieurs bagues disposées
 de suite. Les poursuivans ac-
 ceptèrent la proposition de la
 Reine; & Eurymaque, prenant
 l'arc, le chauffant, & le fro-
 tant de tous côtés, tâcha de le
 rendre plus aisé. Mais, toutes
 ces précautions ne servirent de
 rien; il ne put le tendre. Il en
 soupiroit de colere; & dans
 l'excès de son désespoir, il s'é-

cria : « O Dieux, que je souffre pour moi & pour ces Princes ! ma douleur ne peut s'exprimer ; elle ne vient pas tant de ce que je suis forcé de renoncer à l'hymen de la Reine ; car, & dans Ithaque, & dans toutes les autres villes de Grece, il y a assez d'autres Princesses qui pourront me consoler de cette perte ; elle vient de ce que nous nous trouvons si inférieurs en forces au divin Ulysse, que nous ne sçaurions faire aucun usage d'un arc dont il se servoit facilement ; quelle honte pour nous dans tous les siècles ! » Quelques autres poursuivans font aussi ensuite leurs efforts, mais sans aucun succès, quoiqu'ils n'oublient rien pour être plus heureux. En même tems, Ulysse, après avoir bien examiné son arc, & vu qu'il étoit en bon état, le tend sans aucun effort & aussi facilement qu'un maître de lyre tend une corde à boyau en tournant une cheville. Ulysse tendit son arc avec la même facilité, & pour éprouver la corde, il la lâcha ; la corde lâchée résonna, & fit un bruit semblable à la voix de l'hirondelle ; une douleur amère s'empara du cœur de tous les poursuivans, ils changerent de couleur ; & Ulysse les regardant avec des yeux terribles : « Lâches, leur dit-il, vous ne vous attendiez pas que je reviendrois des rivages de Troyc, & dans cette confian-

ce, vous consumiez ici tous mes biens, vous déshonoriez ma maison par vos infâmes débauches, & vous poursuiviez ma femme, sans vous remettre devant les yeux, ni la crainte des dieux, ni la vengeance des hommes ; vous voilà tombés dans les filets de la mort. »

Aussitôt, une pâle frayeur glace leurs esprits ; chacun regarde par où il pourra se dérober à la mort qui le menace. Le seul Eurymaque eut l'assurance de répondre : « si vous êtes véritablement Ulysse, roi d'Ithaque, lui dit-il, vous vous plaignez avec raison des poursuivans ; ils ont commis toutes sortes de désordres dans votre palais & dans vos terres ; mais, celui qui en étoit le principal auteur, & qui excitoit tous les autres, vient d'être puni ; c'est Antinoüs seul qui nous portoit à toutes ces violences & à ces injustices, & en cela il sacrifioit bien moins à l'amour qu'à l'ambition ; il vouloit régner à Ithaque, & s'as surer du trône par la mort du Prince votre fils. Jupiter n'a pas permis qu'il ait exécuté ses pernicieux desseins ; il a reçu le salaire dû à ses crimes. Épargnez maintenant vos sujets, nous vous serons toujours fideles, nous vous dédommagerons de tout le dégât que nous avons fait, nous vous donnerons des troupeaux, de l'or & de l'airain

» jusqu'à ce que vous soyez
» satisfait ; jusques-là votre co-
» lere est juste. »

Ulysse, jettant sur lui un regard terrible, lui dit : « Eury-
» maque, quand vous me donne-
» riez tous les biens que vous
» possédez en particulier, &
» que vous en ajouteriez de
» plus grands encore, je ne
» retiendrois pas mon bras ; je
» ne serai satisfait qu'après m'é-
» tre rassasié de vengeance, &
» avoir puni tous les pour sui-
» vants. Vous n'avez qu'à vous
» défendre, ou à prendre la
» suite ; mais, je ne crois pas
» qu'aucun de vous échappe à
» mon juste ressentiment. »

Ces mots portent la terreur dans l'ame de tous ces Princes, & lient leurs forces. Euryma-
» que leur dit : « Mes amis,
» n'attendons aucun quartier de
» cet homme irrité ; car, puis-
» qu'il est maître de l'arc & du
» carquois, aucune de ses flè-
» ches ne lui sera infidèle, &
» il ne cessera de tirer qu'il ne
» nous ait tous tués les uns après
» les autres. Ranimons donc
» notre courage, mettons l'épée
» à la main, opposons ces ta-
» bles à ses flèches, & jettons
» nous tous ensemble sur lui
» pour tâcher de le chasser de
» son poste, & de nous faire
» jour pour sortir & pour ap-
» peller du secours ; c'est le
» seul moyen de mettre cet im-

» posteur en état de se servir
» aujourd'hui, pour la dernière
» fois, de son arc & de ses flè-
» ches. En parlant ainsi, il tire
» son épée, & se lance sur U-
» lyssé avec de grands cris. »
Ulysse le prévient, & lui perce le cœur d'une flèche. Euryma-
que percé lâche son épée, tombe sur la table tout couvert de sang, renverse les plats, la coupe & le siège, & empoigne la poussière en combattant contre la mort ; une éternelle nuit ferme ses paupières.

EURYMAS, *Eurymas*, (a)
Εὐρύμας, capitaine Troyen.
Idoménée lui porta un grand coup de pique dans la bouche. Le fer perça l'os du crâne & traversa le cerveau ; ses dents furent fracassées ; des torrens de sang lui sortirent en même tems par la bouche, par les narines, & par les yeux, & le nuage de la mort l'enveloppa.

EURYMÉDON, *Eurymedon*,
Εὐρυμέδων, (b) fleuve de l'Asie mineure. Il avoit sa source au mont Taurus, & pour parler d'une manière plus particulière, aux monts Selgiques, d'où il couloit dans la Pamphylic. Il passoit sous les murs d'Aspende, & se jettoit dans la mer de Pamphylic. Cimon, général de la flotte des Athéniens, pour-
suivit le roi Xerxès jusqu'à l'embouchure de ce fleuve. Depuis, Antiochus le grand, cō-

(a) Homer. Iliad. L. XVI. v. 345.
de seq.

(b) Strab. pag. 571. 667. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 41. L. XXXVII. c. 23. Plut.

Tom. I. p. 466. Plin. Tom. I. pag. 271.
Pomp. Mel. pag. 71. Ptolem. L. V. c. 3.
Xenop. p. 541.

toyant l'Asie mineure, fut obligé de s'arrêter autour du fleuve Eurymédon, à cause d'une sédition qui s'étoit élevée parmi ses rameurs & ses matelots; & il n'en partit qu'après l'avoir apaisée.

L'Eurymédon coule maintenant dans la Caramanie sous le nom de Zacuth.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, *Εὐρυμέδων*, (a) Géant avec lequel Junon fut accusée d'avoir eu quelque intrigue.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, *Εὐρυμέδων*, (b) Ecuyer d'Agamemnon. Il fut tué avec ce héros. Pausanias dit qu'on voyoit encore de son tems à Mycenes quoique détruite, les tombeaux d'Agamemnon, & d'Eurymédon son écuyer.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, *Εὐρυμέδων*, (c) pere de Péribée, dont Neptune eut Naufithoüs, roi des Phéaciens, & pere d'Alcinoüs. Eurymédon étoit un Prince brave, qui régnoit sur les superbes Géans; Mais, il fit périr tous ses sujets dans les guerres qu'il entreprit, & périt aussi avec eux.

Il y a eu aussi un Eurymédon, fils de Faunus, & un autre, fils de Minos.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, *Εὐρυμέδων*, (d) capitaine Athénien. Il fut condamné à une

grosse amende, pour n'avoir pas travaillé avec ses collègues à la conquête de la Sicile, l'an 427 avant J. C.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, *Εὐρυμέδων*, (e) autre capitaine Athénien, ou peut être le même que le précédent. Il fut choisi avec Démosthène pour aller porter du secours à Nicias en Sicile. Démosthène n'eut ordre de partir qu'au commencement du printemps; mais, pour Eurymédon, il fut obligé de partir le premier, sans attendre la fin de l'hiver, avec dix galeres. Il porta à Nicias six vingts talens, avec la nouvelle, qu'en attendant que Démosthène pût arriver en Sicile, les Athéniens avoient nommé deux des officiers qui étoient auprès de lui, Ménandre & Euthydeme, pour l'aider & le soulager. Eurymédon, dans une action où il commandoit l'avant-garde, périt en combattant courageusement, & les trente vaisseaux qui composoient son escadre, furent brûlés. C'est ainsi que Justin raconte sa mort. Selon Diodore de Sicile, Eurymédon, qui commandoit la droite de la flotte d'Athènes, s'étant étendu le long du rivage, pour envelopper les ennemis, ce mouvement fut la cause de sa perte. Car,

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 495.

(b) Paus. pap. 113. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 318.

(c) Homer. Odyss. L. VII. v. 58. & seq.

(d) Diod. Sicul. pag. 314. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 425.

(e) Just. L. IV. c. 4, 5. Plut. T. I. p. 536, 539. Diod. Sicul. pag. 336, 337. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 461, 492.

comme

comme il s'étoit détaché du corps de la flotte, les Syracusains, après avoir enfoncé le corps de bataille qui étoit au milieu, tournerent contre lui, le pousserent vivement dans le fond du golfe appelé Dascon, & l'y déchirent entièrement. Il fut tué dans ce combat. Ils poursuivirent ensuite le reste des galeres, & les pousserent contre le rivage.

EURYMÉDUSE, *Eurymedusa*, (a) nom que quelques-uns donnent à la mere des Graces, nommée par d'autres Eurynome.

EURYMÉDUSE, *Eurymedusa*, *Εὐρυμέδουσα*, (b) fut chargée d'élever la princesse Nausicaë. C'étoit une femme que les Phéaciens amenèrent d'Épire sur leurs vaisseaux, & qu'ils choisirent pour en faire présent à Alcinoüs, parce qu'il étoit leur roi, & qu'ils l'écoutoient comme un Dieu. Comme ces peuples-là faisoient un grand commerce, ils achetoient des esclaves qu'ils revendoient. Ils avoient fait présent au Roi de celle-ci, & Homère fait entendre par là que c'étoit une personne considérable. Ce Poëte lui donne l'épithete de *Χαμνικός*, qui signifie une personne qui a soin de la chambre, à qui on a commis la garde de la chambre. Cette Euryméduse,

qui avoit élevé la Princesse, étoit parvenue à cet emploi, & c'étoit la fortune ordinaire dans les maisons des Princes; ils récompensent de cette charge ceux qui les avoient élevés.

EURYMENE, *Eurymene*, (c) nom qui fut donné à une Nymphe.

EURYMENES, *Eurymenæ*; *Ἐϋρμεναι*, (d) ville de Grece, selon Tite-Live & Étienne de Byzance. L'an 185 avant l'Ère Chrétienne, les Thessaliens revendiquoient cette ville & quelques autres des environs, soutenant que les Étolien les leur avoient ôtées de force, & les avoient gardées depuis contre toute justice. Ces derniers, au contraire, prétendoient qu'anciennement elles avoient fait partie de l'Étolie; & ce qui le prouvoit, ajoûtoient-ils, c'est que le consul Acilius les auroit accordées au roi de Perse, supposé qu'elles eussent appartenu aux Étolien, & qu'elles se fussent unies avec eux volontairement, & non contraintes par la force des armes.

Il y en a qui doutent si cette ville ne seroit pas la même qu'Erymnes. Voyez Erymnes.

EURYMUS, *Eurymus*, (e) fut pere d'un célèbre devin nommé Télémus.

EURYNOME, (f) *Eurynome*

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 11.

(b) Homer. Odyss. L. VII. v. 8. & seq.

(c) Myth. par M. l'Abb. Ban., Tom.

Tom. XVI.

IV. p. 268.

(d) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 25.

(e) Homer. Odyss. L. IX. v. 509.

(f) Ovid. Metam. L. XII. c. 9.

mus, Centaure. C'est un de ceux qui eurent part à la querelle excitée entre les Centaures & les Lapithes, aux noces de Pirithoüs. Il ne put éviter la mort, malgré tout le courage qu'il fit paroître. Il fut tué par le Lapithe Dryas.

EURYNOME, *Eurynome*, *Εὐρυνόμη*. (a) fille de l'Océan & de Tethys, eut de Jupiter les trois Graces, Aglaia, Euphrosine & Thalie. Ovide la fait aussi mere de Leucothoé.

Environ douze stades au-dessous de Phigalie, près du confluent du Lymax & du Nédas, on voyoit un temple fort célèbre & fort antique; c'étoit le temple d'Eurynome; il étoit environné d'une si grande quantité de cyprès, que l'on eût dit d'une forêt, & l'accès en étoit difficile à cause de sa situation. Le peuple de Phigalie s'imaginoit qu'Eurynome étoit un surnom de Diane; mais, ceux qui avoient quelque connoissance de l'antiquité, sçavoient bien qu'Eurynome étoit une fille de l'Océan, & qu'Homère en fait mention dans l'Iliade, lorsqu'il dit que Vulcain fut reçu par Tethys & par Eurynome. On ouvroit ce temple un certain jour de l'année, & tout le reste du tems on le tenoit fermé; ce jour-là le public & les particuliers y venoient sacrifier. Pausanias, qui fait ce récit, ajoute

que, comme il ne s'étoit point trouvé dans le país le jour de la fête, il n'avoit pu voir la statue d'Eurynome; mais qu'il avoit oui dire à des Phigiens qu'elle étoit attachée avec des chaînes d'or, & qu'elle représentoit une espèce de divinité marine, qui étoit moitié femme & moitié poisson, ce qui ne peut jamais convenir à Diane.

Le Scholiaste de Lycophron dit qu'Ophion & Eurynome, fille de l'Océan, règnèrent parmi les Titans avant Saturne & Rhéa; qu'ils furent vaincus au combat de la lutte, Ophion par Saturne, Eurynome par Rhéa; & qu'ensuite l'un & l'autre ayant été précipités dans le Tartare, Saturne & Rhéa règnèrent en leur place.

EURYNOME, *Eurynome*, *Εὐρυνόμη*, fille d'Apollon, fut mariée à Ethalion, & eut de ce Prince, Adrasle roi des Argiens, & Euriphyle femme d'Amphiaraus.

Il y eut une autre Eurynome, qui étoit de Lemnos. Celle-ci étoit fille de Doriclus, & femme de Codrus.

EURYNOME, *Eurynome*, *Εὐρυνόμη*, (b) l'une des femmes attachées au service de Pénélope. Celle-ci avoit l'intendance de la maison de cette Princesse. Homère en fait mention en plusieurs endroits de son Odyssée.

EURYNOMUS, *Eurynomus*,

(a) Paus. pag. 521, 522, 596. Ovid. Metam. L. IV. Hesiod. de Deor. Generat. v. 318, 907. & seq. Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom. I. p. 201. Mémoires de

l'Acad. des Inscriptions & Belles Lettres. Tom. III. p. 20, 21.

(b) Homère. Odyssée. L. XVII. v. 515, & seq.

EU

Εὐρύπυλος, (a) l'un des fils d'Égyptius prince d'Ithaque, fut un des poursuivans de Pénélope.

EURYNUS, *Eurynus*, (b) fils de Ménœcée, étoit honoré dans l'Échalie le jour de son anniversaire.

EURYONE, *Euryone*, (c) fille d'Amynras roi de Macédoine, & d'Eurydice. Voyez Eurydice.

EURYPON, *Eurypou*, le même qu'Eurytion roi de Sparte. Voyez Eurytion.

EURYPONTIDES, *Eurypontidai*, *Εὐρυποντίδαι*. Voyez Eurypon.

EURYPTOLEME, *Eurypptolemus*, *Εὐρυπτολέμης*, (d) fils de Pisianax, & coulin d'Alcibiade, fut envoyé en ambassade vers le roi de Perse.

EURYPTOLEME, *Eurypptolemus*, *Εὐρυπτολέμης*, (e) fils de Mégacles, étoit proche parent de Périclès. Ce fut pour cette raison que celui-ci alla souper chez Eurypptoleme le jour de ses nocces; car, il est à remarquer que l'on ne vit jamais d'ailleurs Périclès aller manger chez ses amis. Eurypptoleme eut une fille nommée Isodice, qui fut mariée à Cimon.

Il y en a qui croient que cet Eurypptoleme est le même que le Précédent, quoique les Au-

EU

515

teurs les fassent fils de peres de différens noms.

EURYPYLE, *Eurypylus*, *Εὐρύπυλος*, (f) tient parmi les alliés des Troyens un rang considérable, autant par sa naissance que par ses belles qualités, qui lui méritèrent le nom de héros de la part même des Grecs; car Ulysse, qui vit son ombre, lorsqu'il descendit aux Enfers, lui donne cette qualité.

Il étoit fils de Téléphus, & petit-fils d'Hercule; & du côté de sa mere Astyoche, sœur de Priam, il tiroit son origine du sang des rois de Troye.

Ce Prince étoit un des plus beaux & des mieux faits de son tems; mais, ce n'étoit pas de ces beautés efféminées, puisqu'aux qualités personnelles dont la nature l'avoit favorisé, il joignoit beaucoup de courage & de valeur. Nous apprenons en effet de Quintus Smyrneus, & on le voit sur la table Illiaque, qu'il ôta la vie à Nireus, fils du roi Charopus & d'Aglaia, qui avoit amené de Symé ses troupes sur trois vaisseaux, ainsi que le dit Homère; & après un rude combat, il tua aussi Machaon fils d'Esculape, qui vouloit venger la mort de Nireus.

Comme il n'arriva au siege de Troye qu'à la fin de la dixième année, il n'est pas étonnant

(a) Homer. Odyss. L. II. c. 22.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 160.

(c) Just. L. VII. c. 4.

(d) Xenop. p. 436, 439.

(e) Plut. Tom. I. p. 255, 209, 481; 488.

(f) Homer. Odyss. L. II. v. 519. & seq. Paus. pag. 215, 551. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 432. & suiv.

qu'Homère n'en ait point parlé dans son Iliade ; mais, il ne l'a pas oublié dans l'Odyssée. Voici de quelle manière parle Ulysse à Alcinoüs, à l'occasion de ce que fit Néoptoleme, lorsqu'il fut arrivé au siège de Troye, après la mort de son pere. » Ne croyez pas qu'il se tint au milieu des bataillons ou des escadrons ; il devoit toujours les trouper, & voloit le premier à l'ennemi. Il a tué de sa propre main une infinité de vaillans hommes dans la sanglante mêlée. Je ne sçauois vous nommer ici tous ceux qui sont tombés sous ses coups ; je vous dirai seulement que c'est à lui que nous devons la désaite du héros Eurypyle, & de ses troupes qui se firent tuer autour de son corps. Ces belliqueuses bandes de Cétéens étoient venues à cette guerre, attirées par des présents, & par l'espérance d'épouser des femmes Troyennes ; leur Général devoit être gendre de Priam. Je n'ai jamais vu un si beau Prince ; il n'y avoit que Memnon qui fut plus beau que lui. »

Cet endroit d'Homère nous apprend bien des circonstances de l'histoire de ce héros que nous ignorions sans lui ; que ce Prince étoit un des plus beaux de son tems ; qu'il combattit vaillamment au siège de Troye, qu'il fut tué par Pyrrhus ou Néoptoleme fils d'Achille ; qu'il avoit conduit à ce siège les Cétéens sur lesquels sans doute il

règnoit. Les Cétéens, au reste, habitoient la Mysie, partie de l'Asie mineure qui étoit proche du fleuve Caïcus. C'est ce que nous apprend Quintus Smyrnéus, lorsque parlant de l'arrivée d'Eurypyle au siège de Troye, il dit *qu'il étoit suivi des belliqueux Cétéens qui habitoient sur les rivages du Caïcus* ; ou, pour parler plus juste, sur les bords du Cétius, autre fleuve voisin du Caïcus, ainsi que le prouve une médaille rapportée par Spanheim, & frappée à Pergame, du tems de l'empereur Adrien. Que si on demande pourquoi les Pergaméniens firent frapper cette médaille, c'est, comme le dit ce sçavant antiquaire, après Aristide, parce que ce peuple mettoit au nombre de ses fondateurs Téléphus pere d'Eurypyle. Les Pergaméniens, pour flatter Adrien, avoient représenté sur cette médaille ce héros sous sa ressemblance & avec les mêmes traits qu'Antinoüs.

Nous apprenons encore du passage d'Homère, qu'Eurypyle étoit venu au siège de Troye dans l'espérance de devenir gendre de son oncle Priam, qui lui avoit promis sa fille Cassandre en mariage ; enfin, que les Cétéens ses sujets, qui se firent tous tuer autour de leur Roi, avoient été attirés au même siège dans l'espérance d'épouser des femmes Troyennes ; car c'est ainsi que s'exprime Madame Dacier, quoique le texte d'Homère porte seulement : *Se-*

compagnons Cétéens se firent tuer autour de lui , pour des présens de femmes. Voyez Cétéens.

L'auteur de la petite Iliade , cité par Pausanias , rapporte que Machaon fut tué par Eurypyle fils de Téléphus ; & de-là venoit ce qui se pratiquoit dans un temple d'Esculape qui étoit à Pergame ; on y chantoit des hymnes en l'honneur de Téléphus , mais sans y rien mêler qui fût à la louange d'Eurypyle , & il n'étoit pas même permis de prononcer son nom dans ce temple , parce qu'il étoit regardé comme le meurtrier de Machaon.

EURYPYLE, *Eurypylus*, (a) *Εὐρύπυλος*, fils d'Évémon , parti pour le siège de Troye avec quarante vaisseaux. Dans le partage que l'on fit du butin après la prise de cette ville , Eurypyle avoit eu un coffre qui renfermoit une statue de Bacchus fabriquée par Vulcain , & donnée par Jupiter aux Troyens. Eurypyle n'eut pas plutôt regardé dedans , qu'il en perdit l'esprit. Comme la raison lui revenoit de tems en tems , il saisit un de ces bons momens pour consulter l'oracle de Delphes touchant sa maladie. Il lui fut répondu que lorsqu'il trouveroit un pais où les hommes sacrifieroient avec des cérémonies étrangères , il y dédier sa statue , & s'y arrêta. Il arriva peu de tems après au port d'Aroé , & s'y trouva dans le

moment qu'on alloit sacrifier un jeune garçon & une fille à Diane Triclaria. S'étant arrêté dans ce lieu , & les habitans se souvenant que l'oracle leur avoit prédit autrefois , qu'ils seroient délivrés de la nécessité d'un si barbare sacrifice , lorsqu'ils verroient arriver un Roi inconnu avec un coffre , où seroit la statue d'un dieu ; Eurypyle fut guéri de sa maladie , après avoir dédié sa statue , qu'on appella Esymnere , & le peuple fut délivré d'une si cruelle cérémonie , qui lui avoit été imposée par le même oracle , pour expier le crime de Ménalippe & de Cométho , lesquels avoient profané le temple de Diane par leurs amours criminelles.

Quelques Auteurs attribuent l'aventure qu'on vient de raconter , non à Eurypyle le Thessalien ou le fils d'Évémon , mais à un autre Eurypyle fils de Dexamene , qui fut roi d'Olone , & qui ayant accompagné Hercule dans son expédition de Troye , reçut de lui ce coffre pour présent ; du reste , ils adoptent l'Histoire avec toutes ses circonstances. Pausanias dit qu'il a peine à croire qu'Hercule pût ignorer ce qu'il y avoit dans ce coffre , & qu'en ayant connoissance , il eût fait un si funeste présent à un Prince à qui il avoit obligation. Quoi qu'il en soit , ceux de Patrone reconnoissoient point d'autre Eurypyle que le fils d'Évémon , &

(a) Paus. p. 435. & seq. Homer. Iliad. L. II. v. 243 , 244.

ils l'honoroiert tous les ans sur son tombeau , immédiatement après la fête de Bacchus.

EURYPYLE , *Eurypylus* , *Εὐρύπυλος* , fils de Dexamene. Il en a été parlé dans l'article précédent.

EURYPYLE , *Eurypylus* , (a) *Εὐρύπυλος* , Prince de la Cyrénaïque , qui rendit un service important aux Argonautes. Les Poètes ont habillé à leur manière cette circonstance ; c'est-à-dire , qu'ils en ont fait une fable.

On a dit que quand Jason eut fait construire au pied du mont Pélion, la navire qui fut appelée *Argo* , & qu'il y eût mis une hécatombe & un trépied de cuivre , il entreprit le voyage de Delphes , en faisant le tour du Péloponnèse ; que prenant sa route par le promontoire de Malée , le vent du nord le jeta dans la Libye ; qu'avant que de prendre terre , il se trouva engagé dans le lac Tritonide ; que dans le tems qu'il cherchoit les moyens d'en sortir , un Triton s'apparut à lui , & lui dit que , moyennant le trépied qu'il avoit dans son vaisseau , il lui montreroit un chemin pour le dégager sans danger du chemin où il étoit ; que Jason ayant accepté cette offre , lui avoit donné le trépied ; que le Triton l'ayant mis dans son temple , avoit prédit à Jason & à ses compagnons , que quand quel-

qu'un de leurs descendans auroit enlevé ce trépied , il étoit établi par les destins qu'il y auroit cent villes Grecques qui seroient bâties sur le lac Tritonide ; enfin , que les Libyens informés de cet oracle , cachèrent le trépied.

On lit dans Diodore de Sicile , qu'il y avoit sur le trépied une inscription en caractères fort antiques , & qu'on l'avoit gardé jusqu'aux derniers tems chez les peuples appelés Hespéritains , dans la Cyrénaïque.

Ce conte avoit été adopté par tous ceux qui avoient écrit l'histoire de Cyrene , comme on peut le voir dans les Scholiastes de Pindare & d'Apollonius de Rhodes.

Ce qu'il y a de constant , c'est que le prétendu Triton étoit un Roi de cette contrée ; que ce roi s'appelloit Eurypyle , & qu'il donna de bons avis aux Argonautes , pour le garantir des bancs de sable des Syrtes. Voilà tout le mystère ; la prédiction qu'on lui fait faire n'ayant été inventée qu'après l'événement ; c'est-à-dire , lorsque les Grecs se furent établis dans cette parrie de l'Afrique , & y eurent bâti des villes.

Les Argonautes , pour reconnoître le bienfait d'Eurypyle , lui firent présent du trépied dont nous avons parlé. Eurypyle les pria de différer leur

(a) Herod. L. IV. c. 178 , 179. Myth. & favo. Mém. de l'Acad. des Inscript. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 433. & Bell. Lett. T. III. p. 393. & favo.

départ, pour venir se reposer dans son palais; ou d'attendre du moins qu'il allât leur chercher les présens que tout hôte pieux & bienfaisant doit faire aux étrangers. Les Argonautes, impatiens de s'en retourner, refuserent ses offres. Eurypyle qui vouloit s'acquitter avec eux en quelque façon que ce fût, prit une morte de terre qu'il trouva sous sa main, & la leur présenta. Euphémus, qui commandoit à la proue du vaisseau, s'élança sur le rivage & reçut la morte de terre. D'autres disent qu'Eurypyle la lui donna préférentiellement aux autres Argonautes, parce qu'il étoit fils de Neptune comme lui; & que ce dieu destinoit dès-lors ses descendans à régner dans la Libye.

EURYPYLE, *Eurypylus*, (a) *Εὐρύπυλος*, Prince qui avoit régné sur l'île de Cos, selon Homère au second livre de l'Iliade. Madame Dacier dit que cet Eurypyle étoit fils de Neptune, & qu'il fut tué par Hercule, qui de sa fille Calciopée eut Thessalus pere d'Antiphus & de Phidippe.

EURYPYLE, *Eurypylus*, (b) *Εὐρύπυλος* fameux devin, qui suivit l'armée des Grecs au siège de Troye. On croit que c'est le même que Eurypyle fils d'Évémôn, dont il est parlé ci-dessus.

EURYSACE, *Eurysaces*, (c) fils d'Ajaj, empêcha son oncle Teucer de rentrer dans ses propres États, en lui en fermant les passages, lorsqu'il voulut y retourner après la mort de Télamon son pere. On dit que les Athéniens décernerent les honneurs divins à Eurysace.

EURYSTHÉE, *Eurystheus*, *Εὐρυσθέης*, (d) fils de Sthénélus, roi de Mycenes dans le Péloponnèse, & petit-fils de Persée. Il étoit aussi petit-fils de Pélops par sa mere Nicippé, qui étoit fille de Pélops. Son pere ne devint seul possesseur du trône de Mycenes, que par la retraite d'Amphiryon, qui fut obligé de se retirer à Thebes, pour avoir tué son beau-pere. Cette circonstance fit naître Hercule dans cette ville, & le soumit à Eurysthée son cousin, qui vint au monde à peu près dans le même tems. D'autres à la vérité prétendent qu'Hercule ne fut assujetti à Eurysthée que par l'oracle de Delphes, qui voulut le punir du meurtre de ses enfans qu'il tua dans sa fureur, puisqu'il auroit pu se dispenser de se soumettre au roi de Mycenes, étant sous la protection de Créon dont il avoit épousé la fille.

Quoi qu'il en soit, c'est de là que sont venues les fables de la jalousie de Junon, qui avoit

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 184.

(b) Virg. Aeneid. L. II. v. 114.

(c) Jult. L. XLIV. c. 3.

(d) Pauf. pag. 61, 84. 182. Diod. Sicul. pag. 153. & seq. Jult. L. II. c. 4.

Homer. Iliad. L. XIX. v. 91. & seq. Herod. L. V. c. 39. L. IX. c. 26, 27. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 50. & suiv. T. VII. p. 11. & suiv.

retardé les couches d'Alcmene ,
 pour donner le tems à Eurys-
 thée de venir le premier au
 monde , & de commander à l'au-
 tre comme par droit d'ainesse.
 Homère raconte ce fait avec le
 merveilleux qu'il sçait si bien
 joindre à ses narrations. » Até ,
 » ce démon de discorde & de
 » malédiction , fit autrefois sen-
 » tir son pouvoir à Jupiter mê-
 » me , quoiqu'il soit plus puis-
 » sant que tous les hommes &
 » que tous les dieux ? La déesse
 » Junon , quoique d'un sexe in-
 » férieur à celui de Jupiter ,
 » surprit ce dieu par ses arti-
 » fices le jour qu'Alcmene de-
 » voit mettre au jour le grand
 » Hercule dans la belle ville
 » de Thebes ; car , Jupiter
 » ayant assemblé tous les dieux ,
 » & leur ayant dit , en se glori-
 » fiant de sa puissance : Dieux &
 » déesses , écoutez-moi , je veux
 » vous faire part de mes dé-
 » crets ; en ce même jour la
 » déesse Ilirïye , qui préside
 » aux accouchemens , va faire
 » voir la dernière à un homme
 » qui règnera sur tous ses voi-
 » sins , & sur tous les hommes ,
 » qui comme lui sont issus de
 » mon sang. Junon , frappée de
 » ces paroles , médite à l'ins-
 » tant une supercherie infigne ,
 » & lui répond : fils de Saturne ,
 » vous nous tromperez & vous
 » n'effectuerez point la pro-
 » messe que vous nous faites ;
 » jurez-nous donc par le plus
 » inviolable de tous les ser-
 » mens , que celui qui commen-
 » cera aujourd'hui à voir la lu-

mière , règnera sur ses voi-
 » sins & sur tous les hommes
 » qui sont sortis de votre sang.
 » Elle dit , & Jupiter , qui ne
 » sentit point la ruse cachée
 » sous ses paroles , jura le plus
 » grand des sermens , & se li-
 » vra lui-même aux douleurs
 » qu'on lui préparoit ; car , Ju-
 » non , quittant les sommets de
 » l'Olympe , descendit rapide-
 » ment dans la ville d'Argos
 » en Achaïe , où elle sçavoit
 » que la femme de Sthénélus
 » fils de Persée , grosse d'un
 » fils , étoit déjà dans le sep-
 » tième mois. Aussitôt elle la
 » fait accoucher quoiqu'elle ne
 » fût pas encore à terme , & re-
 » tarde l'accouchement d'Alc-
 » mene , en suspendant ses dou-
 » leurs ; elle remonte en même
 » tems dans l'Olympe , & dit à
 » Jupiter : Pere des dieux &
 » des hommes , qui par vos
 » foudres ébranlez le ciel & la
 » terre , je viens vous annon-
 » cer une nouvelle , qui sans
 » doute ne vous fera pas désa-
 » gréable ; il vient de naître
 » un homme qui doit régner sur
 » tous ses voisins , c'est Eurys-
 » thée fils de Sthénélus , & pe-
 » tit-fils de Persée. Il est issu
 » de votre sang ; ainsi il n'est
 » pas indigne de régner dans
 » Argos , & de jouir de la haute
 » fortune que vous lui avez
 » destinée. A ces mots , Jupiter
 » se sentit pénétré de douleur ,
 » & levant ses mains invinci-
 » bles , il prend la déesse de
 » malédiction par la tête , &
 » plein de dépit & de colère ,

» il fait le plus grand des ser-
 » mens , que jamais on ne la
 » verra reparoître dans l'Olym-
 » pe & dans le séjour des im-
 » mortels , & au moment même
 » il la précipite du palais étoi-
 » lé. Cette pernicieuse déesse
 » tombe dans le malheur eux sé-
 » jour des hommes où elle exer-
 » ce toutes ses fureurs , & ce
 » fut pour Jupiter un sujet de
 » chagrins & de peines , car il
 » vit long-tems son fils assujetti
 » aux ordres d'Eurysthée , &
 » obligé de soutenir tous les
 » travaux qu'il plut à ce tyran
 » de lui ordonner. « On sçait
 que ces travaux sont au nombre
 de douze , & qu'Hercule en
 sortit couvert de gloire , au
 lieu qu'Eurysthée s'étoit flatté
 que ce héros y succomberoit.

Après la mort d'Hercule , ses
 enfans demeurèrent à Trachine
 chez le roi Cécylx. Cependant ,
 Hyllus & quelques autres de
 ses freres étant devenus grands ,
 Eurysthée craignit qu'ils ne le
 chassassent du royaume de My-
 cenes qu'il possédoit ; & il ré-
 solut de faire sortir de la Grece
 tous les enfans d'Hercule. Il
 manda donc au roi Cécylx de
 bannir de son royaume les Hé-
 raclides , les enfans de Licym-
 nius , Iolaüs & tous les Arca-
 diens qui avoient combattu sous
 Hercule ; & qu'en cas qu'il ne
 le voulût pas faire , il lui dé-
 clareroit la guerre. Les Héra-
 clides & ceux qui étoient de
 leur suite , voyant qu'ils n'é-
 toient pas en état de soutenir
 la guerre contre Eurysthée ,

s'exilèrent volontairement de
 Trachine. Ils allèrent successi-
 vement dans plusieurs autres
 grandes villes très-puissantes ,
 demandant qu'on voulût bien
 les agréer pour habitans. Mais ,
 aucunes d'elles n'ayant osé le
 faire , les seuls Athéniens , gui-
 dés par leur équité naturelle ,
 les reçurent volontiers. Ils leur
 assignèrent pour demeure à eux
 & à toute leur suite Tricoryn-
 the , qui étoit un des quatre
 quartiers de l'Attique , & appel-
 lée pour cette raison même Té-
 trapole. Quelque tems après ,
 les enfans d'Hercule se trouvant
 forts & nombreux , & la gloire
 de leur pere leur enfant déjà
 le cœur ; Eurysthée , qui les crai-
 gnoit , mena contre eux une puis-
 sante armée. Mais , les Héra-
 clides secourus par les Athé-
 niens , & commandés par Iolaüs
 neveu d'Hercule , par Thésée
 & par Hyllus , vainquirent Eu-
 rysthée en bataille rangée , &
 lui tuèrent un grand nombre
 de soldats. Eurysthée lui même
 fut tué par Hyllus fils d'Her-
 cule , son char s'étant rompu
 sous lui lorsqu'il s'enfuyoit ; &
 tous ses enfans perirent dans
 cette bataille , l'an 1230 avant
 Jesus-Christ. Ainsi finit cette
 branche des successeurs de Per-
 sée ; & la couronne de Myce-
 nes , qui avoit demeuré long-
 tems dans sa famille , passa dans
 celle de Pélops ; Atreé son fils ,
 gouverneur de Mycenes , s'en
 étant fait déclarer Roi après la
 mort d'Eurysthée.

EURYTANES , *Eurytanes* ,

Eupurates, (a) peuple de Grece dans l'Étolie. Ce peuple, selon Thucydide, formoit la plus grande partie de la nation Étolienne. Strabon range aussi les Eurytanes parmi les habitans de l'Étolie. Étienne de Byzance fait la même chose; mais, les imprimés portoient de l'Italie, au lieu de l'Étolie, avant que Casaubon eût averti de cette faute dans une de ses notes sur Strabon, L. X. p. 465.

Ulysse, après sa mort, reçut les honneurs héroïques, & eut même un oracle dans le païs des Eurytanes, au rapport d'Aristote, cité par Tzetzes, sur le vers 794 de Lycophron.

EURYTE, *Eurytus*, *Εὐρυτός*, (b) roi d'Échalie, fut pere d'Iolé. Hercule, étant devenu amoureux de cette jeune Princesse, la demanda en mariage à son pere. Euryte exigea du tems pour se déterminer. Hercule, qui prit cette réponse pour un refus, emmena secrètement, pour se venger, les chevaux d'Euryte. Iphitus, fils de ce Prince, soupçonnant Hercule d'avoir dérobé ces chevaux, & étant allé les chercher dans Tirynthe, Hercule le fit monter sur une tour fort haute, & lui permit de porter ses regards de tous côtés pour voir s'il les découvreroit. Mais, Iphitus ne les apercevant

point, Hercule lui dit que c'étoit à tort & faussement qu'on l'accusoit de les avoir dérobés, & là-dessus il le jeta du haut de la tour en bas. D'autres prétendent qu'Hercule subjuga l'Échalie, & enleva Iolé après avoir tué Euryte.

EURYTE, *Eurytus*, *Εὐρυτός*, (c) l'un des Argonautes, que la plupart des Anciens ont confondu avec Eurytion. On doit cependant les distinguer; & faire de cet Euryte un second Argonaute, qu'aucun des Auteurs qui ont parlé de cette expédition n'a oublié. Il est vrai que dans Onomacrite, dans Apollonius & dans Pindare, on ne trouve qu'Eurytion; mais, comme ces trois Auteurs conviennent qu'il étoit fils de Mercure & d'Anrianire, & frere d'Échion, il faut en conclure 1.^o que c'est d'Euryte qu'ils ont voulu parler, 2.^o que cet Euryte n'est pas le même qu'Euryte roi d'Échalie, à qui Hercule ôta la vie.

EURYTE, *Eurytus*, *Εὐρυτός*, (d) le plus cruel & le plus fameux des centaures qui se trouverent aux noces de Pirithoüs. Échauffé par le vin qu'il avoit pris, & par les beautés d'Hippodamie, il parut comme furieux, & son ivresse devint plus forte, & redoubla par son amour. Il se lève & renverse

(a) Thucyd. pag. 237. Strab. p. 465. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 390.

(b) Diod. Sicul. pag. 165. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 56. Mém. de

l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. IX. p. 86.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. IX. p. 86.

(d) Ovid. Metam. L. XII. c. 6, 7.

auflrôt la table ; il veut enlever Hippodamie & la prend par les cheveux. Les autres centaures le fuivent , chacun fe faifit de celle qui lui plaifoit davantage , ou que le hazard lui fit rencontrer la première. Les Lapiches auflôt fe levent & vont à leur fecours ; & Théfée s'adreffant à Euryte : » Quelle » fureur te transporte , lui dit- » il , d'attaquer Pirithous , & » durant ma vie & en ma pré- » fence ? Traître , je te ferai » ressentir que tu as en lui feul » offense deux hommes qui font » bien capables de fe venger ! » Et afin de faire voir qu'il ne faisoit pas de vaines menaces , il écarte ceux qui s'opposent à fes efforts , & arrache Hippodamie d'entre les mains de ce furieux. Euryte ne répondit rien à Théfée , & en effet , il lui étoit impossible de défendre par les paroles une action fi détestable ; mais , il voulut fe jeter fur lui , & commettre un nouveau crime par une vengeance fi injufte. Théfée s'en détourna adroitement ; & ayant apperçu par hazard un grand vase antique à figures relevées en boses , qui étoit affez près de lui , il en donna un fi grand coup fur la tête d'Euryte , qu'il le renversa par terre , où il commença à se débattre , & à jeter tout enfemble par la bouche ,

& par fa plaie , le fang , le vin & la cervelle.

EURYTE, *Eurytus*, Εὐρύτης, (a) fils , ou , fuivant d'autres , neveu d'Augée. Un jour qu'il étoit allé à la tête d'une troupe d'Éléens , célébrer une fête de Neptune vers l'isthme de Corinthe , il fut attaqué à l'improviste par Hercule , & tué par ce héros près de Cléones , dans l'endroit même où l'on éleva depuis un temple en l'honneur du vainqueur.

EURYTE, *Eurytus*, Εὐρύτης, (b) un des géans qui firent la guerre aux dieux. Celui-ci attaqua Hercule , & fut tué par ce héros avec une branche de chêne.

EURYTE, *Eurytus*, Εὐρύτης, (c) fils de Mélanée , fut honoré du titre de héros. On faisoit tous les ans la fête de son anniversaire à Échalie. Il y a tout lieu de préfumer que cet Euryte est le même qu'Euryte roi d'Échalie , duquel il est parlé ci-dessus.

EURYTE, *Eurytus*, Εὐρύτης, (d) fils d'Actor , fut pere de Thalius , l'un des capitaines Grecs qui allerent au fiége de Troie.

EURYTION, *Eurytion*, (e) Εὐρυτίων est compté au nombre de ceux qui s'assemblerent pour la chasse du sanglier à Calydon.

EURYTION, *Eurytion*, (f)

(a) Diod. Sicul. pag. 166. Pauf. p. 111.

(b) Myth. par M. J. Abb. Ban. Tom. III. p. 278.

(c) Pauf. p. 221 , 267 , 279.

(d) Homer. Iliad. L. II. v. 128.

(e) Ovid. Metam. L. VIII. c. 7.

(f) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bel. Lett. Tom. IX. p. 26.

Eurytion, l'un des Argonautes, se trouve dans la liste d'Apollonius & dans celle de Valérius Flaccus. Plusieurs Anciens ont confondu cet Eurytion avec Euryte ; mais, il paroît qu'on doit les distinguer. *Voyez* Euryte.

EURYTION, *Eurytion*, *Eurytion*, centaure, qu'Ovide nomme Euryte, & qui, selon ce Poëte, périt aux noces de Pirithoüs, dans sa querelle avec les Lapithes. Mais, selon d'autres, Eurytion en fut quitte pour quelques blessures, comme on peut le voir dans l'article suivant.

EURYTION, *Eurytion*, (a) *Eurytion*, autre centaure, qui fut tué par Hercule, pour avoir voulu forcer Hippolyte fille de Dexamene. Bacchylide distingue ce centaure de celui dont il est parlé dans l'Odyssée. Mais, on croit que cette distinction est absolument inutile, parce que le centaure dont l'Odyssée fait mention, ne mourut point lors de sa querelle avec les Lapithes, qui se contenterent de lui couper le nez & les oreilles. Si l'on accorde une fois cette vérité, il sera bien aise de concevoir comment Hercule & Eurytion ont pu se rencontrer ensemble dans l'Achaïe. Pour en être persuadé, il ne faut que lire avec quelque attention le passage d'Homère. Rien n'est moins équivoque que ce passage.

Homère y dit en termes formels, que le centaure ne perdit point la vie en cette occasion ; & il est étonnant que Properce ait écrit, aussi bien que Bacchylide, que le malheureux Eurytion fut immolé à la juste vengeance des héros qui accompagnoient Pirithoüs.

Tu quoque, ô Eurytion, vino centaure peristi.

Au reste, ces sortes de méprises ne laissent pas de se rencontrer quelquefois même dans les Auteurs dont la réputation paroît la mieux établie du côté de l'exaëctitude.

EURYTION, *Eurytion*, (b) *Eurytion*, l'un de ceux qui se présenterent pour le combat de l'arc, aux jeux funebres qu'Énée donna en Sicile pour honorer la mémoire de son pere Anchise. On avoit attaché pour but au haut d'un mât, une colombe liée par le pied avec une ficelle. Le premier des concurrens qui tira, ne fit qu'effrayer l'oiseau. Le second ne l'atteignit point non plus, il coupa seulement la ficelle ; & la colombe en liberté s'envole, & suit dans les nues. Soudain Eurytion, qui tenoit sa flèche toute prête, invoque son frere Pandare. Il suit des yeux l'oiseau fugitif, fait partir son dard, & l'atteint. La colombe perd la vie au milieu des airs, & en tombant rapporte le trait qui l'a percée.

(a) Diod. Sicul. pag. 166. Mém. de V. p. 158, 159.
l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T.

(b) Virg. Æneid. L. V. v. 495. & seq.

EURYTION, *Eurytion*, (a) *E'vrytion*, habile orfèvre, dont Virgile fait mention dans le dixième livre de l'Énéide.

EURYTION, *Eurytion*, (b) *E'vrytion*, ministre de la cruauté de Géryon, fut tué par Hercule.

EURYTION, *Eurytion*, (c) *E'vrytion*, fils de Soüs, succéda à son pere au royaume de Sparte. Il laissa un fils, nommé Prytanis, qui fut son successeur.

Quoique Soüs fût en bien plus grande estime que son fils parmi les Spartiates, ils ne nommerent pas cependant sa maison de son nom, mais de celui d'Eurytion, car ils l'appellerent *la maison des Eurytionides*; & cela vient sans doute de ce que cet Eurytion fut le premier qui, pour plaire au peuple, relâcha un peu la puissance absolue des Rois; relâchement qui produisit dans Sparte une horrible confusion & une licence effrénée, qui y causerent des maux infinis pendant longtemps. Car, le peuple devint si insolent, que si les Rois qui lui succéderent, vouloient employer la force pour recouvrer leur autorité, ils se faisoient haïr; & si par complaisance ou par foiblesse, ils prenoient le parti de dissimuler, ils attiroient le mépris de ces rebel-

les, de manière que tout étoit en désordre, & qu'on n'écouloit plus les loix. Cela avança même la mort du Roi, pere de Lycurgue; car, ayant voulu séparer des gens qui se battoient, il reçut un coup de couteau de cuisine dont il mourut, laissant le royaume à son fils aîné Polydecte.

EURYTIONIDES, *Eurytionida*, *E'vrytionidas*, (d) nom d'une illustre famille de Sparte, ainsi nommée d'Eurytion. Voyez Eurytion.

EURYTIONIDES, *Eurytionida*, *E'vrytionidas*, (e) la même famille que Plutarque appelle ailleurs Eurytionides. V. Eurytionides.

EURYTIS, *Eurytis*, la même qu'Iolé fille d'Euryte. Voyez Iolé.

EURYTOMENE, *Eurytomena*, (f) nom donné par quelques-uns à la mere des Graces, que le plus grand nombre appelle Eurynome.

EUSEBÈS, *Eusebes*, (g) nom que les Anciens donnoient à une sorte de pierre précieuse. On dit qu'il y avoit dans un temple de Tyr, un siege pour le dieu Hercule, qui étoit tout de cette pierre précieuse.

EUSÉBIE, *Eusebia*, *E'vse'bia*, nom que les Grecs donnoient à la déesse Piété. Voyez Piété.

(a) Virg. *Æneid.* L. X. v. 490.

(b) *Antiq. expl.* par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 208.

(c) *Plut.* Tom. I. p. 40. *Roll. Hist. Anc.* Tom. II. pag. 98, 99.

(d) *Plut.* T. I. p. 40, 796.

(e) *Plut.* T. I. p. 447.

(f) *Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett.* Tom. III. p. 11.

(g) *Antiq. expl.* par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 95.

EUSSORUS, *Eufforus*, (a) *Εὐσώρος*, fut pere d'Acamas qui passoit pour le plus brave & le plus terrible des Thraces.

EUSTOCHIUS, *Eustochius*, *Εὐστόχιος*, (b) natif de Cappadoce, vivoit du tems de l'empereur Constant, dans le quatrième siecle. Il composa un livre des antiquités de son païs & des autres nations, comme nous l'apprenons de Suidas.

EUSTYLE, *Eustylus*, (c) terme d'architecture. C'est une espèce d'édifice, dont les colonnes sont placées à la distance la plus convenable l'une de l'autre; l'intervalle entre les deux colonnes étant précisément deux diametres & un quart d'une colonne, excepté celles qui sont dans le milieu des faces devant & derrière, qui sont éloignées les unes des autres de trois diametres.

Ce mot est Grec & composé de *εὖ*, *benè*, bien, de *σῦλος*, *columna*, colonne.

L'Eustyle tient le milieu entre le pycnostyle & l'aréostyle.

Vitruve observe que l'Eustyle est, de toutes les manières de placer les colonnes, celle qu'on approuve le plus, & qu'elle surpasse toutes les autres en commodité, en beauté & en force.

EUTÉE, *Eutæa*, *Εὐταία*, (d) ville du Péloponnèse dans l'Arcadie, selon Étienne de

Byzance. Il est fait mention de cette ville dans Xénophon, qui nous apprend qu'elle étoit située sur les frontières du païs. Agésilaüs, s'en étant emparé, n'y trouva que les vieillards, les femmes & les enfans, parce que tous ceux qui étoient en état de porter les armes, servoient dans les troupes des Arcadiens. Néanmoins, il ne nuisit en aucune manière à cette ville; si ses soldats avoient besoin de quelque chose, ils étoient obligés de l'acheter. Il s'appliqua même à faire réparer les murs, pendant le séjour qu'il y fit.

EUTERPE, *Euterpe*, (e) *Εὐτέρπη*, l'une des neuf muses, est regardée comme l'inventrice de la flûte. C'étoit elle qui présidoit à la musique.

Sur les monumens, Euterpe a un masque à son côté gauche, & une massue à la main droite. Elle a inventé la tragédie, ce que signifie le masque qu'elle porte. Sa double face qu'on trouve dans une médaille, ne s'observe pas ailleurs. Elle tient la massue d'Hercule, peut-être parce que la tragédie représente les héros, entre lesquels Hercule est le plus illustre; d'autres assurent que la massue marquoit Thalie. Ils croient aussi que c'est Thalie qui a la double tête. Spon, qui a publié un beau marbre qui représente

(a) Homer. Iliad. L. VI. v. 8.

(b) Suid. T. I. p. 1097.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 50, 115,

(d) Xenoph. pag. 604.

(e) Horat. L. I. Ode 1. v. 33. Diod. Sicul. pag. 150. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 226,

les Muses , les a quelquefois confondues.

Euterpe , selon Diodore de Sicile , fut ainsi nommée à cause du plaisir que la poésie sçavante procure à ceux qui l'écou- tent. Ce mot est composé de *eu* , *benè* , & *τίπη* , *delecto*.

EUTERPE , *Euterpe* , (a) *Εὐτέρπη* , nom que Phanias donne à la mere de Thémistocle , qui , selon cet Auteur , étoit de Carie.

EUTHÉNIE , *Euthenia* , (b) *Εὐθηνία* , nom que les Grecs donnoient à l'Abondance , qui fut personnifiée par les Anciens. On a pris pour l'Abondance une figure de femme couronnée de feuilles , qui tient de la main droite la corne d'abondance , & s'appuie de la gauche sur un de ces grands vases de terre dont on se servoit ancienne- ment pour garder le vin ou d'autres liqueurs. Sur une mé- daille de Trajan , elle est re- présentée assise , ayant deux cor- nes d'abondance , une de cha- que côté. Elle répand abondam- ment des grains dans une mé- daille d'Héliogabale. Elle verse aussi tout ce qui est dans la cor- ne d'abondance dans une de Balbin , & dans deux autres de Dece & de Numérien. Elle est représentée assise dans un re- vers d'Antonin le Pieux , où elle a sur la tête la fleur du Iorus , espèce de lis , qui est la marque d'Iris ; elle tient d'une

main la corne d'abondance , & de l'autre des épis & des pa- vots , comme la déesse Cérès.

EUTHETION , *Euthetion* , *Εὐθητιών* . (c) Cydathénéen , dont parle Démosthène dans une de ses harangues. C'est dans celle qui fut prononcée contre Nééra.

EUTHIPPE , *Euthippus* , (d) *Εὐθίππος* . Athénien du bourg d'Anaphlyste. On lit dans Plu- tarque , que Cimon , obligé de se retirer au moment qu'on al- loit livrer bataille à l'ennemi , s'adressa , avant que de partir , à Euthippe & à quelques autres de ses compagnons qui étoient les plus soupçonnés de favori- ser les Lacédémoniens , & les conjura de combattre de toutes leurs forces & sans se ménager , afin que cette journée servit de preuve à leur innocence , & effaçât de l'esprit de leurs ci- toyens un soupçon injuste qui les déshonorait. Ces braves gens , qui étoient au nombre de cent , excités par ces paro- les , lui demanderent son armu- re complete qu'ils placèrent au milieu de leur bataillon ; & se serrant en un gros , ils sou- tinrent avec beaucoup de va- leur les efforts des Spartiates , combattirent avec tant d'achar- nement , qu'ils se firent tous tuer , laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte , & un grand repentir de les avoir ac- cusés si injustement.

(a) Plut. Tom. I. p. 111.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 315.

(c) Demosth. Orat. in Neer. p. 866.

(d) Plut. Tom. I. p. 489.

EUTHYCRATE, *Euthycrates*, Εὐθυκράτης, (a) capitaine Olynthien. De concert avec Lathene, il livra sa patrie aux Macédoniens. Ces deux capitaines étoient les premiers & les plus considérables d'entre les habitans d'Olynthe.

EUTHYCRATE, *Euthycrates*, Εὐθυκράτης, (b) fameux sculpteur, natif de Sicyone, fils & disciple de Lysippe, imita son pere dans l'exacte observation des règles de la sculpture; & il aimait mieux s'attacher scrupuleusement à la correction, qu'aux agrémens & à l'élégance. Il fit à Delphes deux grandes & belles statues, l'une d'Hercule, & l'autre d'Alexandre. Une grande chasse de Thespis & des Thespiades étoit encore de sa façon. Il fit aussi plusieurs figures de Médée dans son char à quatre chevaux; plusieurs représentations de meutes de chiens; & un groupe d'un combat à cheval qui fut mis à l'entrée de l'autre où se rendoient les oracles de Trophonius. Il eut pour disciple Tisicrate, qui eut la réputation d'avoir mieux imité Lysippe qu'Euthycrate même, qui étoit son fils.

EUTHYDEME, *Euthydemus*, Εὐθυδῆμος, (c) Philosophe, qui s'entretient avec Socrate, dans le quatrième livre des choies mémorables de Xénophon.

EUTHYDEME, *Euthydemus*, Εὐθυδῆμος, (d) tyran de Sicyone. Pausanias en parle ainsi: «Après la mort de Cléon, les principaux de la ville eurent une si furieuse passion de dominer, que l'on y vit deux tyrans tout à la fois, savoir Timoclidas & Euthyde-
» Le peuple les ayant chassés, donna le gouvernement à Clinias pere d'Aratus. Plutarque, dans la vie d'Aratus, dit que le peuple fit choix de Timoclidas & de Clinias pour leur donner le gouvernement de l'État.

EUTHYDEME, *Euthydemus*, Εὐθυδῆμος, (e) roi de la Bactriane. Ce royaume avoit été usurpé sur l'empire de Syrie par Théodote I, qui le laissa à son fils du même nom que lui. Théodote II fut dépossédé par Euthyde-
» Euthyde-
» qui étoit un homme brave & prudent, & qui soutint long-tems la guerre contre Antiochus le Grand. Celui-ci fit tous ses efforts pour regagner la Bactriane; la valeur & la vigilance d'Euthyde-
» Euthyde-
» me qui la défendoit, les rendirent inutiles. Antiochus se laissa enfin d'une guerre par laquelle il vit bien qu'il ne viendroit jamais à bout de détrôner ce Prince. Il reçut donc les ambassadeurs d'Euthyde-
» Euthyde-
» me, qui lui représenterent, que la guerre qu'il faisoit à leur maître

(a) Diod. Sicul. pag. 538. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 5.

(b) Plin. T. II. p. 649, 653, 657.

(c) Xenoph. p. 791. & seq.

(d) Pauf. p. 99.

(e) Strab. pag. 515, 516. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 448, 449.

n'étoit point juste ; qu'il n'avoit jamais été son sujet, & que par conséquent, il ne devoit point s'en prendre à lui si d'autres s'étoient révoltés contre lui ; que la Bactriane avoit secoué le joug de l'empire de Syrie sous d'autres chefs long-tems avant lui ; qu'il étoit entré en possession de cet État par droit de conquête sur les descendans de ces chefs de la révolte, & qu'il la retenoit comme le prix d'une juste victoire. Ils lui insinuerent aussi que les Scythes, voyant les deux partis s'affoiblir par cette guerre, se dispoient à venir fondre sur la Bactriane ; & que s'ils s'obstinoient à se la disputer, il pourroit aisément arriver que ces Barbares l'enleveroient à tous deux. Cette considération frappa Antiochus, qui s'ennuyoit fort de la lenteur infructueuse de cette guerre. Il accorda des conditions qui produisirent la paix. Pour la confirmer & la ratifier, Euthydeme envoya son fils à Antiochus. Il le reçut fort bien, & jugeant sur sa bonne mine, sur ses discours, & sur l'air de majesté qui régnoit dans toute sa personne, qu'il étoit digne de régner, il lui promit une de ses filles en mariage, & accorda à son pere le nom de Roi. Les autres articles du traité furent mis par écrit, & l'on confirma l'alliance par les sermens ordinaires.

Il y en a qui donnent pour successeur à Euthydeme son fils Ménandre ; mais, d'autres nomment son fils Démétrius, & disent que se trouvant trop jeune pour succéder à son pere, il ne posséda la couronne qu'après la mort de Ménandre qu'ils font son oncle.

EUTHYDEME, *Euthydemus*, Εὐθύδημος, Philosophe Péripatéticien. Voyez Eucrate Philosophe.

EUTHYDIQUE, *Euthydicus*, Εὐθύδικος, jeune homme de Chalcis, étoit grand ami de Damon. Voyez Damon.

EUTHYDIQUE, *Euthydicus*, Εὐθύδικος, (a) médecin, dont il est parlé dans une harangue de Démosthène.

EUTHYME, *Euthymus*, (b) Εὐθύμος, athlete fameux par les victoires qu'il remporta dans les combats du Pugilat, & par ses autres aventures.

Il étoit de ces Locriens d'Italie qui habitoient vers le promontoire de Zéphyrium ; son pere se nommoit Astyclès ; mais, dans le païs, on disoit qu'Euthyme étoit fils du fleuve Cécine, qui séparoit le territoire des Locriens de celui de Rhégium. Il remporta le prix du Pugilat en la soixante-quatorzième Olympiade ; mais, l'Olympiade suivante, il n'eut pas le même bonheur ; car, Théagene de Thase ayant voulu disputer le prix du Pugilat & le

(a) Demost. Orat. in Boeot. p. 1013.

(b) Paus., p. 354. & seq. Plin. Tom. I. p. 402.

prix du Pancrace aux mêmes jeux , eut à la vérité l'avantage au Pugilat sur Euthyme ; mais , il ne put remporter le prix du Pancrace , parce qu'il avoit épuisé ses forces contre cet antagoniste. Comme il sembloit n'avoir disputé le prix du Pugilat que pour en priver Euthyme & pour lui nuire , les directeurs des jeux le condamnèrent à un talent d'amende envers Jupiter , & à un talent envers Euthyme. Théagène , en la soixante-sixième Olympiade , satisfit à Jupiter ; & pour réparer le tort qu'il avoit fait à Euthyme , au lieu de lui payer un talent , il s'abstint du Pugilat , ce qui fit qu'Euthyme en rapporta le prix cette même Olympiade & la suivante. Pythagore de Rhégium le mit en bronze , & c'étoit une statue admirable. Euthyme passa ensuite en Italie , où il combattit contre un héros ; voici comme on raconte cette aventure.

Ulysse , s'en retournant en Grece après la prise de Troye , erra long-tems sur la mer ; battu par la tempête , il fut obligé de relâcher en plusieurs ports de Sicile & d'Italie , & nommément à Témesse , où il aborda avec ses vaisseaux. Là un de ses compagnons , dans le vin & dans la débauche , fit violence à une jeune fille , & la déshonora. Les habitans , pour venger cet attentat , lapiderent le Grec. Ulysse , sans se mettre en peine de ce qui étoit arrivé , ne songea qu'à partir & mit à la voile.

Depuis cet accident , les manes de l'étranger ne cessèrent de tourmenter ces pauvres habitans , & n'épargnant aucun âge , ils portèrent la désolation dans toutes les familles ; de sorte que ce malheureux peuple étoit sur le point d'abandonner Témesse. Mais , ayant consulté l'oracle d'Apollon , la Pythie ordonna aux habitans de rester dans leur ville , & de tâcher seulement d'appaîser les manes du héros , en lui consacrant un temple avec une portion de terres , & en lui dévouant tous les ans une jeune vierge , la plus belle qu'ils pussent trouver ; ayant pratiqué cela , ils furent délivrés de la persécution qu'ils souffroient. Euthyme se trouvant par hazard à Témesse , justement dans le tems que l'on alloit faire ce cruel sacrifice au Génie du héros , informé de ce que c'étoit , il demanda à entrer dans le temple. Là il apperçoit une belle personne dans l'appareil d'une victime ; à cette vue , il est attendri , d'abord la compassion agit , puis l'amour ; cette jeune personne lui promet sa foi s'il peut la délivrer. Euthyme l'entreprend , il combat le Génie , & remporte sur lui une si belle victoire , que le Génie , honteux de sa défaite , quitte le pais & va se précipiter dans la mer. Les habitans de Témesse , redevables de leur salut au courage d'Euthyme , célébrèrent ses noces avec beaucoup de pompe & d'allégresse. On ajoû-

te qu'Euthyme parvint à une extrême vieillesse, & qu'il disparut tout à coup, sans payer le tribut à la nature comme les autres hommes.

Pline parle autrement. Il dit qu'Euthyme eut les honneurs divins, & de son vivant, & après sa mort; qu'on lui avoit érigé deux statues, l'une en son pays, l'autre à Olympie; & que toutes les deux en un même jour furent frappées de la foudre; événement, dit-il, que Callimaque trouvoit fort surprenant. Mais moi, ajoute-t-il, j'admire bien plus les dieux, d'avoir souffert que cet athlète usurpât un culte & des honneurs qui ne sont dûs qu'à eux.

EUTHYMUS, *Euthymus*, *Εὐθυμος*, (a) général de la cavalerie d'Icétas, roi des Léontins, fut pris dans la ville des Léontins, & mené à Timoléon, pieds & mains liés, par ses propres soldats. Quoique fort distingué à la guerre, par son courage & par sa valeur, Euthymus ne put obtenir miséricorde, à cause d'une raillerie qu'on l'accusoit d'avoir faite contre les Corinthiens; car, on prétend que, lorsque les Corinthiens se mirent en campagne pour les attaquer, il dit aux Léontins dans un discours public: *Que ce n'étoit pas une chose bien redoutable ni bien terrible, que des femmes Corinthiennes, quittant leurs maisons, se missent aux champs.*

(a) Plut. T. I. p. 252.

Ce mot est une espèce de parodie d'un vers de la Médée d'Euripide, où cette princesse dit, vers 24:

Κορίθιαι γυναῖκες, ἔζηλον δόμων,

Μὴ μοι τι μεμψέω.

Femmes de Corinthe, si je suis sortie de ma maison, ne me le reprochez pas. Euthymus en détourne plaisamment le sens; de *Κορίθιαι γυναῖκες*, qui est un vocatif dans Euripide, *femmes de Corinthe*, il en fait un nominatif, *les femmes de Corinthe*, & du mot *ἔζηλον*, qui est la première personne du singulier de l'Aoriste, *je suis sortie*; il en fait la troisième personne du pluriel, *sont sorties*. Cette parodie coûta cher à Euthymus. Tant il est vrai que la plupart des hommes sont plus sensibles aux injures qu'aux actions, & supportent plus difficilement le mépris que la perte. Car, que les ennemis emploient les voies de fait, cela est pardonnable à cause de la nécessité; mais, les injures & les railleries, on les regarde toujours comme des marques, ou d'une haine extraordinaire & personnelle, ou d'une insigne méchanceté.

EUTHYNUS, *Euthynus*, (b) *Εὐθύνος*, célèbre lutteur, dont Démosthène fait mention dans sa harangue contre Midias.

EUTONIUS, *Eutonius*, nom d'un des Chevaux du Cirque. Voyez Chevaux du Cirque.

EUTONSUS, *Eutonsus*, au-

1 (b) Demosth. Orat. in Midia. pag. 614

tre nom d'un des Chevaux du Cirque. Voyez Chevaux du Cirque.

EUTRAPÉLUS, *Eutrapelus*, (a) ami de M. Antoine. Cicéron, voulant écrire à ce dernier, adressa sa lettre à Eutrapélus, afin qu'il la lui remit.

EUTRAPÉLUS, *Eutrapelus*, (b) certain personnage, dont parle Horace. Quand Eutrapélus, dit-il, vouloit rendre un mauvais service à quelqu'un, il lui donnoit de beaux habits; & voici comme il raisonna: quand cet homme se verra brillant, dans l'abondance, il changera d'idées, il prendra un autre train; il vivra dans la mollesse, oubliera ses devoirs, se livrera au plaisir, empruntera à usure; & il finira par être gladiateur, ou valet de jardinier.

EUTRÉSIS, *Eutresis*, (c) **ΕΥΤΡΗΣΙΣ**, ville de Grece dans la Béotie, selon Homère. Elle étoit d'une antiquité fort reculée, puisqu'elle est comptée au nombre de celles qui envoyèrent leurs habitans au siège de Troye. Du tems de Strabon, ce n'étoit qu'un petit village, qui appartenoit aux Thespiens. On dit que Zéthus & Amphion y demeuroient, avant qu'ils eussent pris en main les rênes du gouvernement de Thebes.

EUTROPE, *Eutropius*, (d) Historien qui a vécu dans le quatrième siècle de l'Ère Chrétienne.

Il étoit du même païs que Jule Aufone, c'est-à-dire, ou de Bordeaux, ou de quelque autre endroit d'Aquitaine, du côté de Bazas. Symmaque, ami particulier d'Eutrope, confirme ce sentiment, en disant qu'il avoit des terres contigues à celle du consul Aufone, fils de Jule. On voit par-là qu'Eutrope fleurissoit en même tems qu'Aufone le fils, qui étoit un de ses admirateurs, & du fameux Symmaque, dont nous avons un recueil de lettres. C'est ce qui s'accorde parfaitement avec ce que nous apprend Marcel le médecin, qui écrivoit au commencement du cinquième siècle.

Eutrope dit lui-même qu'il suivit la profession des armes sous Julien, & qu'il se trouva avec lui à la guerre de Perse, où cet Empereur perdit la vie. On ignore quel rang Eutrope obtint dans les armées, & à quels honneurs il fut élevé dans la suite. Il est néanmoins certain qu'il exerça des charges considérables. Marcel le médecin dit qu'il fut élevé à de grands honneurs, sans les spécifier. On lui donne, à la tête de quelques éditions de ses ouvrages, le titre de *Clarissime*, qui étoit celui des Sénateurs. Il paroît qu'après la mort de Julien & de Jovienien, dont le règne fut de peu de durée, Eutrope suivit la

(a) Cicér. ad T. Pom. Attic. L. XV. Epist. 8.

(b) Horat. L. I. Epist. 18. v. 31. & seq.

(c) Homer. Iliad. L. II. v. 9. Strab. pag. 411.

(d) Suid. Tom. I. pag. 1099. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 306.

cour ou l'armée de Valens. Ce fut en effet à la prière de cet Empereur, qu'il composa l'abrégé de l'histoire que nous avons de lui. Voilà tout ce qu'on a de certain sur cet Historien.

Marcel le médecin dit qu'Eutrope avoit écrit sur la médecine, quoiqu'il ne fût pas médecin; & Suidas dit qu'il laissa divers écrits. Le plus connu, & l'unique qui nous reste de lui, est un abrégé de l'Histoire Romaine divisée en dix livres, que l'on regarde comme un ouvrage des plus parfaits en ce genre. Du tems de Charlemagne, Winfroy, diacre d'Aquilée, ayant entrepris de le retoucher, le fit de manière qu'il en renversa toute l'économie. Il en retrancha beaucoup de choses, en transposa beaucoup d'autres, & y en ajouta encore davantage de son crû. Il ne se contenta pas de retoucher ainsi les dix livres d'Eutrope, il entreprit encore de les continuer. On a recueilli sa continuation, dont on a fait huit livres, qui conduisent jusqu'à l'empereur Léon l'Isaurien, & à la déposition de saint Germain, patriarche de Constantinople, après les premières années du huitième siècle. A l'exemple de Winfroy, Landulphe Sagax, ou un autre Auteur inconnu, entreprit aussi de continuer cette histoire, & y fit des additions qui vont jusqu'à l'an de J. C. 806. L'ouvrage ainsi refondu & augmen-

té contient vingt-quatre livres, & porte le titre d'*Histoire mêlée*. Il fut imprimé séparément à Paris en 1531, & à Bâle en 1569, & depuis en différens recueils.

Dans le seizième siècle, divers Critiques s'occupèrent à rendre à Eutrope sa première pureté. Élie Vinet en donna la première édition, ainsi rétablie en 1553, à Poitiers. Il y en a eu depuis un grand nombre d'éditions, pour le détail desquelles nous renvoyons à l'Auteur cité plus bas, aussi bien que pour différentes traductions qu'on en a faites. Nous indiquerons seulement une très-belle traduction Française donnée avec des notes en 1717, par M. l'abbé Lezeau. D. Rivet, hist. littér. de la France, T. I. seconde partie, p. 220-231.

Fabricius, dans sa bibliothèque Latine, tom. I. liv. 3. donne à Eutrope le prénom de Flavivius, sur le témoignage de Charles Sigonius & Balthasar Boniface; mais, ce prénom ne se trouve pas dans les éditions d'Eutrope qui ont précédé ces deux Sçavans, non plus que dans les meilleurs manuscrits; Fabricius convient lui-même de l'un & de l'autre. Il conjecture aussi que Suidas auroit pu appeler Eutrope Italien, parce qu'il a écrit en Latin, & qu'ainsi on auroit eu tort de le croire sur ce témoignage, véritablement Italien de nation.

EUTROPIE, *Eutropia*, (a)

(a) Grév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 161, 243, 268, 343.

fut mariée à Maximien Hercule, & en eut Maxence. Il est vrai que quelques Écrivains ont jeté des soupçons sur la légitimité de la naissance de ce Prince, en disant qu'il n'étoit pas fils de Maximien Hercule, mais un enfant supposé par Eutropie, que des politiques avoient engagé à ce crime. Cette Princesse, après la mort de son mari, embrassa le christianisme, & voyagea ensuite dans la Palestine, par dévotion pour les lieux saints.

EUTROPIUS, *Eutropius*, (a) Prince qui tenoit un rang distingué dans la nation des Dardiens, épousa Claudia fille de Crispus. De ce mariage naquit Constance Chlore, pere du grand Constantin.

EUTYCHE, *Eutyche*, nom de celui à qui est dédié le troisième livre des fables de Phèdre. Ce n'est pas un nom Romain, & on ne sçait pas précisément qui étoit cet Eutyche. Phèdre fait entendre qu'il avoit dans la République un emploi considérable, qui l'obligeoit à donner audience à bien des gens, & qui ne lui laissoit pas un moment de tems à lui. On peut conjecturer néanmoins que c'étoit un affranchi d'Auguste, qui s'étoit conservé sous le règne de Tibère; car, Phèdre en use assez familièrement avec lui, & d'une manière à faire croire que leur liaison n'étoit pas nou-

velle, & qu'ils pouvoient bien avoir appartenu à un même maître. La plupart des esclaves ou des affranchis d'Auguste avoient des noms Grecs, comme Phèdre, Cosmus, Enceladus, Diomede, Thallus, & les deux qui écrivirent son testament, Polybius & Hilarion, &c. Un étranger comme Eutyche, dont le nom est Grec aussi, ne se seroit pas tant avancé, sans une protection toute particulière du Prince; & l'histoire nous apprend qu'Auguste en usoit bien & généreusement à l'égard de ceux qui étoient à son service, & qu'il leur donnoit part aux honneurs. *Multos libertorum, in honore & usu maximo habuit*, dit Suétone. Le nom d'Eutyche, avec la qualité d'affranchi, se trouve dans quelques inscriptions antiques.

EUTYCHÈS, *Eutyches*, l'un des Auriges du Cirque. Voyez Auriges du Cirque.

EUTYCHÈS [DOMITIUS], *Domitius Eutyches*. Voyez Domitia Eutychia.

EUTYCHIDAS, *Eutychidas*, *Εὐτυχίδας*, (b) historien Grec, cité par Plutarque dans la vie de Lycurque.

EUTYCHIEN, *Eutychianus*, *Εὐτυχιανός*, (c) affranchi des Césars, se joignit à Gannys gouverneur du jeune Héliogabale, pour le faire proclamer Empereur. Ces deux hommes, quoiqu'avec des caractères très-

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 159.

(b) Plut. T. I. p. 40.

(c) Dio. Cass. pag. 888, 910. Crév. Hist. Rom. T. V. p. 199. & suiv.

différens, étoient l'un & l'autre puissans en intrigues. Ils échauffèrent les esprits des soldats de la légion campée près d'Émèse, & ils agirent si efficacement auprès d'eux, qu'ils les engagerent à recevoir pendant la nuit le jeune Prince dans leur camp, & à le reconnoître pour Empereur. Au moment convenu, ils le revêtirent d'une robe pareille à celle que portoit Caracalla dans son enfance, afin de fortifier la ressemblance qu'ils lui attribuoient avec celui qu'ils disoient être son pere; & Héliogabale, accompagné d'eux & de toute sa famille, s'étant présenté à une des portes du camp, y fut reçu au milieu de mille acclamations de joie, décoré du nom d'Antonin, & salué Empereur.

Ce Prince accorda ensuite toute sa faveur & toute sa confiance à Eutychien, flatteur & imitateur de ses vices, homme sans aucun sentiment de pudeur, bouffon & farceur de profession, en sorte que le surnom même lui en fut donné, & qu'on le désignoit aussi communément par le nom de *Comazon*, qui signifie en Grec *Farceur*, que par son vrai nom. Héliogabale combla ce misérable de dignités & d'honneurs. Il le fit préfet du Prétoire, Consul avec lui, &c, ce qui étoit sans exemple, trois fois Préfet de la ville. Il n'écouloit que lui & ses semblables.

Eutychien, voyant que la princesse Mœsa avoit la principale autorité dans l'esprit du Prince, chercha à lui plaire & à gagner ses bonnes grâces, afin de se conserver toujours lui même dans les dignités où on l'avoit élevé, & de monter à de plus hautes, s'il étoit possible. Mœsa fut celle qui porta Héliogabale à adopter son cousin Alexien. Cette Princesse habile prévoyoit qu'un Prince aussi léger & aussi extravagant que son petit-fils, ne régneroit pas long-tems & auroit une triste fin. C'est pour cela que pour sa sûreté & pour celle de sa maison, elle lui persuada d'adopter son cousin & de le faire César, quoiqu'il ne fût alors âgé que de douze ou treize ans; & Eutychien ne manqua pas de paroître approuver son ambition & ses desseins, parce qu'il ne vouloit pas se voir privé de ce qu'il possédoit, au cas qu'Héliogabale vint à périr.

EUTYCHIEN, *Eutychianus*; *Εὐτυχίας*, Grammairien, qui vivoit dans le quatrième siècle, du tems de Constantin le grand, écrivit quelques traités de la dédicace de Constantinople; ce qu'on peut recueillir de ce qu'en a marqué Georges Codin, in *Select. de origin. Constant.* Agathyas fait mention d'un autre Eutychien qu'il nomme le jeune.

EUTYCHUS, *Eutychus*, (a)

(a) Cicér. Orat. pro Sext. Rosc. Amer. c. 26.

EUTYCHUS, fils du poëte Cécilianus, demouroit à la maison de campagne de son pere; au lieu que son frere Chérestrate étoit toujours à la ville avec Cécilius Stratus. Ce n'est pas à dire pour cela qu'Eutychus fût moins estimé de son pere. Au contraire, ce vieillard tenoit auprès de lui celui de ses fils qu'il aimoit le moins, & faisoit rester à la campagne, pour prendre soin de ses biens, celui qu'il aimoit le plus.

EUTYCHUS, *Eutychus*, **Εὐτυχς**. (a) Un jour Octavien, en sortant de sa tente à la pointe du jour, pour aller visiter sa flotte, rencontra, dit-on, sur son chemin un homme qui conduisoit un âne. Il lui demanda son nom. Cet homme l'ayant reconnu, lui dit qu'il s'appelloit Eutychus [heureux], & que son âne avoit nom Nicon [vainqueur]. C'est pourquoi, lorsque dans la suite il fit orner cet endroit des becs des galères prises, il y fit élever deux statues de bronze, l'une du bon homme, & l'autre de son âne.

EUTYCHUS, *Eutychus*, **Εὐτυχς**. (b) nom de ce jeune homme de la ville de Troade, qui s'étant trouvé avec les autres disciples au lieu où saint Paul étoit, & s'étant assis sur une fenêtre pendant que l'Apôtre prêchoit, s'endormit, &

tomba d'un troisième étage dans la rue. Saint Paul étant descendu, se coucha sur lui, l'embrassa, & dit aux freres : *Ne craignez point, son ame est en lui ;* & il le leur rendit vivant.

EUTYCLÈS, *Eutycles*, (c) **Εὐκλής**, Athénien qui accusa Aristocrate d'avoir violé les loix. Cet Aristocrate est celui contre lequel Démosthène prononça une de ses harangues.

EUXÉNUS, *Euxenus*, (d) **Εὐχένος**, capitaine Grec, qu'Agésilas laissa dans l'Asie mineure avec quatre mille hommes, pour défendre & retenir dans le devoir les villes de cette contrée.

EUXÉNUS, *Euxenus*, (e) **Εὐχένος**, philosophe Pythagoricien, conformoit peu sa conduite aux maximes de sa secte; car, Pythagoricien dans la spéculation, il vivoit en vrai Epicurien. Il donna des leçons au célèbre Apollonius de Tyane.

EUXIN [LE PONT], *Pontus Euxinus*, Πόντος Εὐχαινός. Voyez Pont Euxin.

EUXITHÉE, *Euxitheus*, (f) **Εὐχίτης**, Éléen, qui est mis par Démosthène au nombre des traitres de leur patrie.

EUXITHÉE, *Euxitheus*, (g) **Εὐχίτης**, certain Athénien en faveur duquel Démosthène prononça sa harangue contre Eubulide.

(a) Plut. T. I. p. 946.

(b) Act. Apost. c. 20. v. 9, 10.

(c) Demosth. Orat. in Aristocr. pag. 761.

(d) Xenoph. p. 513.

(e) Crée. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 107.

(f) Demosth. Orat. de Coron. p. 521.

(g) Demosth. Orat. in Eubulid. pag. 882. & seq.

E V

Euxithée étoit accusé de n'être point né de pere & mere Athéniens. Démosthène prouve le contraire, & fait voir que si la mere d'Euxithée a vaqué à des travaux mercénaires, elle y a été contrainte par son indigence. Démosthène s'étend là dessus, ainsi que sur d'autres objets, comme on peut le voir dans sa harangue.

E V

EVYUS, *Evyus*, (a) est un surnom fort ordinaire de Bacchus, pris de ce qu'ayant une fois tué un Géant, Jupiter son pere s'écria : *Evyus*, ô mon fils.

E X

EX, *Æx*, (b) nom que Pline donne à un écueil de la mer Egée, entre Ténédos & Chio, lequel ressemble à une chevre ; ce qui l'a fait appeller de ce nom, du mot Grec *αἴξ*, *capra*. Plutarque parle d'un jeune homme de ce nom, dans le livre des questions Grecques.

La fable fait mention d'une nymphe appelée Ex, nourrice de Jupiter qui la plaça entre les astres.

EXACTEUR, *Exactor*; (c) c'étoit 1.^o un domestique chargé de poursuivre le remboursement des dettes de son maître. 2.^o un autre domestique qui avoit l'œil sur les ouvriers. 3.^o un officier de l'Empereur

E X

537

qui haroit le recouvrement de l'impôt appelé *pecuniarium fiscium*; on le nommoit aussi *compulsor*. 4.^o un autre officier qui suivoit les patiens au supplice, & qui veilloit à ce que l'exécution se fit ainsi qu'elle avoit été ordonnée par les Juges. Celui-ci s'appelloit *Exactor supplicii*.

EXACTUS, *Exactus*, nom d'un des chevaux du Cirque. Voyez Chevaux du Cirque.

EXADIE, *Exadius*, *Ἐξάδιος* (d) l'un des Lapithes. Dans la querelle qui s'excita entre les Lapithes & les Centaures aux noces de Pirithoüs, Evagre attaqua le Centaure Grynée qui venoit de tuer deux Lapithes. « Tu n'en demeureras pas impuné, lui dit Exadie, pourvu que je puisse trouver des armes. » Et en parlant de la sorte, il aperçut le bois d'un cerf qui étoit suspendu à un pin, & sans différer davantage, il en donna dans le visage de Grynée, & lui en creva les yeux.

Homère met Exadie & les autres Lapithes dont il parle au premier livre de l'Iliade, au nombre des plus grands personnages. Voilà, dit Nestor, les plus vaillans hommes que la terre ait portés ; mais, s'ils étoient vaillans, ils combattoient aussi contre des ennemis très-vaillans, contre les Cen-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 250.

(b) Plin. T. I. p. 207.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de

Montf. Tom. V. p. 54.

(d) Ovid. Metam. L. XII. c. 7.
Homer. Iliad. L. I. 264.

taures des montagnes, dont la défaite leur a acquis un renom immortel.

Madame Dacier, de la traduction de laquelle j'ai emprunté ce passage, dit qu'à l'imitation d'Homère, elle a employé trois fois en deux lignes l'épithète *vaillant*, comme il a employé trois fois en deux vers celle de *Κάρτιστοι*; sur quoi Eustathe a fait cette judicieuse remarque, qu'Homère ne trouvant pas d'épithète plus propre que celle de *Κάρτιστοι*; n'a pas fait difficulté de la répéter trois fois, ce qui donne à son discours un air simple & naturel, que la variété des épithètes ne donne point. Je voudrois bien, continue Madame Dacier, que nous eussions le courage de profiter de cette remarque, nous qui nous donnons la torture, pour ne pas répéter en deux pages deux fois le même mot. Cette délicatesse pourroit bien autant venir de foiblesse que de force.

EXAGÉRATION, *Exageratio*, figure de Rhétorique par laquelle on augmente ou l'on amplifie les choses; en les faisant paroître plus grandes qu'elles ne sont par rapport à leurs qualités bonnes ou mauvaises.

Ce mot est formé d'*exaggero*, j'exagere, qui est composé de la préposition *ex*, & d'*agger*, un

monceau, une élévation de terre.

EXAPYLE, *Exapylum*, (a) *Ἐξαπύλη*, nom d'un lieu de la ville de Syracuse. C'étoit, selon M. Rollin, une porte célebre, qui conduisoit dans la campagne, qui étoit située au septentrion de la ville. Tite-Live parle plusieurs fois de l'Exapyle, qu'il écrit Hexapyle avec l'aspiration. Il dit dans un endroit qu'il y avoit un guichet, une petite porte, auprès de l'Hexapyle; & ailleurs, que l'on avoit donné le signal du haut de l'Hexapyle; circonstance qui désigne un lieu élevé. Quoi qu'il en soit, ce lieu étoit dans le quartier ou dans le voisinage de l'Épipoles.

EXAUCTORAMENTUM. (b) On appelloit ainsi la mission que demandoient les soldats Romains, quand ils avoient fait leurs vingt campagnes, ou qu'ils avoient reçu leurs vingt *stipendia*, ce qui revient au même.

EXAUGURARE. (c) Chez les Romains, si quelque divinité étoit réérée dans le lieu où l'on vouloit bâtir un temple, on faisoit certaines cérémonies comme pour l'en faire sortir, ce qu'on appelloit *Exaugurare*.

EXCELLENS, *Excellens*, nom d'un des chevaux du Cirque. Voyez Chevaux du Cirque.

EXCELSA, c'est-à-dire,

(a) Diod. Sicul. p. 404. Tit. Liv. L. XXIV. c. 31, 32, 39. L. XXV. c. 24. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 445.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de

Monif. Tom. IV. pag. 10.

(c) Cout. des Rom. par M. Nieup. pag. 218.

hauts lieux , où les Israélites alloient immoler aux idoles , ou même au Seigneur , contre son commandement exprès.

EXCLAMATION , *Exclamatio* , figure de Rhétorique , par laquelle l'Orateur élevant la voix , & employant une interjection , soit exprimée , soit sous-entendue , fait paroître un mouvement vif de surprise , d'indignation , de pitié , ou quelque autre sentiment excité par la grandeur & l'importance d'une chose.

Telle est celle-ci , *ô ciel ! ô terre !* &c. & celle-ci de Cicéron contre Catilina , *ô tems ! ô mœurs ! Le Sénat connoît ce traître , le Consul le voit , & il vit ! que dis-je ? il vit , il ose paroître dans le Sénat !* & cette autre dans l'oraison pour Cœlius : *Proh , dii immortales ! Cur interdum in hominum sceleribus maximis , aut convivitis , aut presentis fraudis pœnas in diem reservatis ?*

En François les interjections *ô ! hélas ! ô Dieu !* &c. sont les caractères de l'exclamation. En Latin on se sert de celle-ci *ô , heu , cheu ! ah ! proh superi , proh deum atque hominum fidem !* Quelquefois cependant l'interjection est sous entendue , comme *miserum me ! hocine sæculum !* L'interjection est le langage ordinaire de l'admiration & de la douleur.

EXCOMMUNICATION , *Excommunicatio*. Le mot d'Excommunication signifie en général , séparation de la communion ou du commerce avec une

personne avec laquelle on en avoit auparavant. En ce sens tout homme qui est exclus d'une société ou d'un corps , & avec lequel les membres de ce corps n'ont plus de communication , peut-être dit Excommunié ; mais , on restreint l'idée de ce terme à ce qui regarde la religion , tant parmi les Payens , que parmi les Juifs & les Chrétiens ; car les Payens avoient aussi bien que ceux-ci leurs Excommunications , qui se faisoient par les prêtres , avec des cérémonies utiles en tel cas. On défendoit à ceux que l'on excommunioit , d'assister aux sacrifices , d'entrer dans les temples , & ensuite on les livroit aux démons & aux furies des enfers , avec des imprécations. C'étoit ce que l'on appelloit *sacris interdicerè , diris devovere , execrari* ; & parce que cette peine étoit terrible , on ne s'en servoit qu'à l'extrémité , quand le coupable étoit incorrigible.

La prêtresse Théane , fille de Ménon , fut louée de n'avoir pas voulu excommunier Alcibiade , quoique les Athéniens l'eussent ordonné ; & au contraire , les prêtres Eumolpides furent blâmés de l'avoir fait. Platon , L. 7. des loix , défend à tous les prêtres & prêtresses d'excommunier personne , avant que d'avoir examiné mûrement les raisons qu'ils ont de le faire , selon les loix , & de n'en venir là qu'à l'extrémité. Cette cérémonie passa des Grecs aux Romains ; elle étoit très-an-

cienne parmi eux, quoique l'on s'en servit rarement, comme le remarque Plutarque. Nous en avons un exemple en la personne de Marcus Crassus. Attéius, tribun du peuple, ne pouvant l'empêcher d'aller en Syrie pour faire la guerre aux Parthes, courut vers la porte par où Marcus Crassus devoit sortir, & mit au milieu un réchaud plein de feu. Quand Marcus Crassus fut proche, il jeta dessus quelques parfums en prononçant contre lui des malédictions, & faisant des imprécations épouvantables, qu'il accompagnoit de l'invocation de certains dieux, dont les noms seuls faisoient frémir.

La plus rigoureuse punition qu'eussent les Druides parmi les Gaulois étoit l'Excommunication, comme nous l'apprenons de César. « Lorsque quel-
» qu'un, dit-il, parlant aux
» Druides, ne veut pas ac-
» quiescer à leur jugement, ils
» lui interdisent la communion
» de leurs mystères. Ceux
» qui sont frappés de cette
» foudre, passent pour scélé-
» rats & pour impies; chacun
» fuit leur rencontre & leur
» entretien; s'ils ont quelques
» affaires, on ne leur fait point
» justice; ils ne sont point ad-
» mis aux charges, ni aux di-
» gnités, & meurent sans hon-
» neur & sans crédit. »

Lorsque celui qui avoit été excommunié venoit à résipiscence, qu'il détestoit son crime, & qu'il en demandoit pardon aux dieux, il s'adressoit aux prêtres pour être rétabli; & alors le prêtre, après l'avoir éprouvé, le remettoit dans l'état où il étoit auparavant. Lorsque l'excommunié venoit à mourir, sans avoir été rétabli, les prêtres ne laissoient pas d'offrir un sacrifice aux dieux manes, pour les prier de ne point maltraiter son ame.

EXCOMMUNICATION, *Excommunicatio*. (a) L'Excommunication étoit en usage parmi les Juifs. Nous en voyons la pratique dès le tems de Barach & de Débora, si l'on en croit les Rabbins. Il est dit dans le cantique de Débora : *Maudissez Méroz*, dit l'ange du Seigneur; *maudissez ceux qui s'asseieront auprès de lui, parce qu'ils ne sont pas venus au secours du Seigneur avec les forts*. Méroz fut donc excommunié disent les Juifs, au bruit de quatre cents trompettes; Barach, qui est nommé l'ange du Seigneur, le maudit, & avec lui ceux qui s'asseieroient auprès de lui. Mais, cet exemple ne paroît pas bien propre pour montrer l'antiquité de l'Excommunication. Nous la voyons d'une façon plus expresse du tems d'Esdras & de Néhémie,

(a) Judic. c. 5. v. 23. Esdr. l. 1. c. 10. v. 8. l. 11. c. 13. v. 25. Matth. c. 10. v. 17. c. 18. v. 16, 17. Luc. c. 6. v. 22. Joan. c. 9. v. 22. Actu. Apoll. c.

23. v. 12. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 307. & seq. de Bell. Judaïc. pag. 784. & seq.

lorsqu'ils excommunierent ceux qui ne voudroient pas répudier les femmes étrangères qu'ils avoient prises contre la loi, & qu'ils s'engagerent eux-mêmes, sous peine d'Excommunication, à observer les loix du Seigneur.

Les Esséniens, en faisant profession dans leur secte, s'engageoient par les plus redoutables sermens, à en observer les loix ; & quand quelqu'un d'entre eux étoit tombé dans une faute considérable, on le chassoit de la société des autres Esséniens ; & celui qui étoit ainsi chassé, mouroit assez souvent d'une mort malheureuse ; car, étant lié par ses sermens & par ses vœux, il ne pouvoit recevoir aucune nourriture de la main des étrangers ; & ne pouvant avoir de commerce avec ceux dont il étoit séparé, il étoit forcé, pour vivre, de se nourrir d'herbes sauvages, comme une bête, jusqu'à ce que ses membres se corrompoient peu à peu. Il arrivoit quelquefois que les Esséniens, touchés de compassion, le retiroient de cet état, & le recevoient de nouveau dans leur corps, lorsqu'ils croyoient qu'il avoit assez expié la faute qu'il avoit commise. Voilà l'Excommunication, ses causes, ses effets & son absolution.

Notre Sauveur, dans l'Évangile, prédit à ses Apôtres que les Juifs, en haine de lui, les excommunieront & les maltraiteront. Ils vous chasseront de leurs Synagogues, leur dit-il ;

ils vous feront paroître devant les tribunaux, & vous condamneront au fouet. On dit que chez les Juifs l'on fouettoit ordinairement les Excommuniés, avant que de les chasser de la Synagogue. L'Excommunication étoit précédée de la censure & des monitions. Elles se faisoient d'abord en secret ; mais, si le coupable ne se corrigeoit pas, *la maison du jugement*, c'est-à-dire, l'assemblée des Juges, lui dénonçoit avec menaces qu'il eût à se corriger. S'il persistoit dans son opiniâtreté, on rendoit contre lui la censure publique, par quatre sabbats consécutifs, où l'on proclamait le nom du coupable, & la nature de sa faute, afin de lui faire honte. Enfin, s'il demouroit incorrigible, on l'excommunioit. Il semble que notre Seigneur fait allusion à cette pratique, lorsqu'il nous ordonne d'avertir notre frere secrètement entre nous & lui ; puis que nous prenions quelques témoins avec nous, pour l'avertir ; & enfin, que nous le dénoncions à l'Église ; que si après cela il ne rentre point dans son devoir, nous le regardions comme un payen & un publicain.

La sentence d'Excommunication parmi les Juifs étoit conçue en ces termes : *Qu'un tel soit dans l'Excommunication, ou dans la séparation ; ou, qu'un tel soit Excommunié, ou séparé.* Les Juges, ou la Synagogue, ou même les particuliers, avoient droit d'excommunier ;

mais régulièrement c'étoit la maison du jugement ou la cour de justice qui portoit la sentence de l'Excommunication solennelle. Un particulier pouvoit en excommunier un autre, & il pouvoit pareillement s'excommunier lui-même; comme ceux qui s'anathématisèrent & s'engagerent à ne boire ni manger, qu'ils n'eussent pris saint Paul mort ou vif.

Enfin, on excommunioit quelquefois les bêtes; & les Rabins enseignent que l'Excommunication a son effet jusques sur les chiens. Ils croient qu'un homme peut être excommunié en songe, lorsque en dormant, il croit voir les Juges qui, par une sentence juridique, ou même un particulier, le déclarent excommunié. Dans ce cas, ils se tiennent pour frappés d'Excommunication, parce que, disent-ils, il se peut faire que Dieu les ait excommuniés en dormant, ou que ses ministres l'aient fait par son ordre.

Ceux qui avoient porté la sentence d'Excommunication, pouvoient la lever, & déclarer absous celui qui l'avoit encourue, pourvu qu'il donnât des marques de son repentir. On ne pouvoit absoudre que présent celui qui avoit été excommunié présent. Celui qui avoit été excommunié par un particulier, pouvoit se faire absoudre par un Juge public, ou par trois hommes choisis exprès pour cela. Celui, qui s'étoit excommunié lui-même, ne pou-

voit régulièrement s'absoudre soi-même; il falloit pour cela dix personnes choisies du milieu du peuple. Enfin, celui qui avoit été excommunié en songe, devoit chercher dix hommes sçavans dans la Loi, & dans la science du Talmud, pour lui donner l'absolution.

On distingue d'ordinaire trois sortes d'Excommunications parmi les Juifs.

La première se nommoit *Niddui*, c'est-à-dire, *séparation*. C'est l'Excommunication mineure. Elle duroit trente jours, & séparoit l'excommunié de l'usage des choses saintes.

La seconde étoit nommée *Cherem*, c'est-à-dire, *anathème*; c'est une espèce de réaggrave de la première, & répond à peu près à notre Excommunication majeure. Elle exclut l'homme de la Synagogue, & le privait de tout commerce civil.

Enfin, la troisième sorte d'Excommunication est appelée *Schammatha*, & étoit au-dessus de l'Excommunication majeure. Elle se publioit, dit-on, au bruit de quatre cens trompettes, & ôtoit toute espérance de retour à la Synagogue. On prétend même que la peine de mort y étoit attachée.

Selden soutient que ces trois termes, *Niddui*, *Cherem*, & *Schammatha*, sont souvent synonymes, & que les Juifs n'ont jamais eu, à proprement parler, que deux sortes d'Excommunications; l'une majeure &

l'autre mineure. On peut consulter cet Auteur dans son premier livre de *synedriis veterum hebraeorum*, chapit. 7. & 8.

Léon de Modene dit que quand le Rabbín excommunie quelqu'un, il le maudit publiquement ; après quoi, pas un Juif ne peut parler à l'excommunié, ni approcher de lui, à la distance d'une toise. L'entrée de la Synagogue lui est défendue, & il est obligé de s'asseoir pieds nus à terre, comme s'il lui étoit mort un parent ; jusqu'à ce qu'il soit absous par un ou plusieurs Rabbins, & béni de nouveau. Si la faute mérite une Excommunication plus solennelle, on s'assemble dans la Synagogue, & on allume des torches noires ; puis au son d'un cor, on prononce malédiction à qui a fait ou fera telle chose. A quoi toute l'assemblée répond *amen*.

EXÉCESTE, *Exceftus*, (a) *Ἐξέστης*, natif de la ville de Lampsaque, se joignit à Thersagoras son compatriote pour tuer le tyran Philiscus. Ils se retirèrent ensuite dans l'île de Lemnos.

EXÉCESTIDE, *Exceftides*, *Ἐξέστιδης*, (b) homme d'un bien médiocre & d'une fortune peu élevée, mais de la plus noble maison d'Athènes, fut pere de Solon, selon l'opinion générale de tous les Écrivains.

EXÉCESTIDE descendoit de Codrus.

EXÉCESTUS, *Exceftus*, (c) tyran des Phocéens. Ce tyran avoit, dit-on, deux bagues dont il se servoit en les frappant l'une contre l'autre, pour connoître par le son ce qu'il avoit à faire, & ce qui lui devoit arriver. Il fut pourtant tué en trahison ; ces bagues magnifiques qui lui avoient marqué le tems de sa mort, ne lui fournirent point le moyen de l'éviter.

EXÉDARE, *Exedarus*, (d) fut mis en possession du royaume d'Arménie par Chosroës roi des Parthes. Trajan prétendit qu'en cela les droits de l'Empire Romain étoient violés, & il résolut d'en tirer raison, ou plutôt de profiter de l'occasion pour s'agrandir. Chosroës, alarmé de cette nouvelle, envoya une ambassade à Trajan, pour lui demander son amitié, & l'informer que ne trouvant point qu'Exédare convint, ni aux Romains, ni aux Parthes, il l'avoit déposé.

EXÉGETES, *Exegetes* ; c'étoient, chez les Athéniens, des personnes sçavantes dans les loix, que les Juges avoient coutume de consulter dans les causes capitales.

Ce mot est Grec, *ἑξηγηταί*, & vient d'*ἡγέμεται*, je conduis. Les Exégetes étoient les interpretes des loix.

(a) Demosth. Orat. in Aristocr. pag. 748.

(b) Plut. T. I. p. 78.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de

Montf. Tom. III. pag. 226.

(d) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 236, 237.

Les Exégetes étoient encore, chez les Athéniens, des Prêtres, sous l'Hierophante, aussi bien que ceux qu'ils appelloient Prophetes.

EXÉGISTE, *Exegistus*, (a) avoit épousé une femme nommée Euchadie. Voyez Euchadie.

EXÉNÈTE, *Exanetus*, (b) *Ἐξάνητος*, fameux athlète d'Agrigente, qui, en la 92.^e Olympiade, étant demeuré vainqueur à la course du stade, fit à son retour son entrée dans sa ville sur un char, accompagné d'un grand nombre d'autres, entre lesquels il y en avoit trois cens attelés chacun de deux chevaux blancs, tous Agrigentins.

EXERCITUS, (c) armée. Ce mot a été formé de celui d'*Exercitium*, Exercice, parce que plus des troupes sont exercées, plus elles sont aguerries.

EXERGUE, *Exergum*, signifie un mot, une devise, une date, &c., qu'on trouve quelquefois dans les médailles au-dessus des figures qui y sont représentées.

Ce mot est dérivé des mots Grecs *ἐξ*, de, & *εργον*, ouvrage.

Les Exergues sont ordinairement au revers des médailles; cependant, il y en a qui sont sur le devant ou sur la face.

Les lettres ou les chiffres qui se trouvent dans l'Exergue

des médailles, signifient pour l'ordinaire, ou le nom de la ville dans laquelle elles ont été frappées, ou la valeur de la pièce de monnaie; celles-ci seulement S. C. marquent par quelle autorité elles ont été fabriquées.

EXHEDRES, *Exhedra*, (d) étoient dans les Thermes, des lieux où l'on voyoit grand nombre de sièges pour s'asseoir & discourir. Ce mot paroît être le même que celui d'Exedres.

EXHÉDRIE, *Exhedrium*, (e) nom que les Anciens donnoient à des especes de cabinets, où les Sçavans s'assembloient pour conférer ensemble. Cicéron, dans une de ses lettres, dit qu'on lui a fait des nouveaux Exhédries dans le petit portique de Tusculum. C'est encore la même chose que les Exedres.

EXIMIÆ HOSTIÆ. (f) Les victimes qu'on appelloit *Eximia*, n'étoient pas ainsi appelées selon la signification ordinaire du mot, *Eximius*, qui veut dire excellent & distingué; mais, c'est un nom propre aux sacrifices, pour lesquels on choissoit & on mettoit à part les animaux les plus propres à être immolés; *Eximebantur* à grece.

EXODE, *Exodus*, *Ἐξοδος*, c'est-à-dire, sortie, écart du

(a) Cicér. Orat. in L. Pison. c. 70.

(b) Did. Sicul. p. 375.

(c) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 269.

(d) Antiq. expl. par D. Bern. de

Montf. Tom. III. p. 209.

(e) Cicér. ad Amic. L. VII. Epist. 23.

(f) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 153.

chemin,

chemin, du Grec $\epsilon\chi$, *ex*, de, & $\delta\delta\omicron\varsigma$, *via*, chemin.

On donne ce nom au second des livres sacrés de l'Ancien Testament, parce qu'il contient l'histoire de la sortie des Israélites de l'Égypte, sous la conduite de Moïse. On y voit la naissance de Moïse, son éducation, la fuite, les persécutions que les rois d'Égypte firent souffrir aux Hébreux, le retour de Moïse du pays de Madian, les plaies dont il frappa l'Égypte, la sortie des Hébreux, le passage de la mer Rouge, la manière dont la loi fut donnée, l'érection du Tabernacle, & la célébration de la seconde Pâque. Il contient l'histoire de cent quarante-cinq ans, à la prendre depuis la mort de Joseph, arrivée l'an du monde 2369, & avant J. C. 1631, jusqu'à l'an du monde 2514, qui est la fin de la première année après la sortie de l'Égypte.

Les Hébreux donnent à ce livre le nom de *Veille Schemoth*, à cause des premiers mots qui le commencent, & qui signifient en Latin *hæc sunt nomina*, suivant leur coutume de désigner les livres de l'Écriture, non par des titres généraux qui en marquent le contenu, mais par les premiers mots de chacun de ces livres.

EXODE, *Exodium*, *Exodus*, (a) poëme plus ou moins châté,

accompagné de chants & de danses, & porté sur le théâtre de Rome pour servir de divertissement après la tragédie.

Les plaisanteries grossières s'étant changées en art sur le théâtre des Romains, on joua l'Atellane, comme on joue aujourd'hui parmi nous la pièce comique à la suite de la pièce sérieuse.

Le mot *Exode*, *Exodium*, signifie *issues*. Ce nom lui fut donné à l'imitation des Grecs, qui nommoient *Exodion* le dernier chant après la pièce finie. L'Auteur étoit appelé *Exodiarus*, l'Exodiaire. Il entroit sur le théâtre à la fin des pièces sérieuses, pour dissiper la tristesse & les larmes qu'excitent les passions de la tragédie, & il jouoit cependant la pièce comique avec le même masque & les mêmes habits qu'il avoit eus dans la pièce sérieuse.

Mais, ce qui caractérisoit particulièrement l'Exode, étoit la licence & la liberté qu'on avoit dans cette pièce d'y jouer sous le masque, jusqu'aux Empereurs mêmes. Cette liberté qui permettoit de tout dire dans les Bacchanales, cette liberté qui existoit dans toutes les fêtes & dans tous les jeux, cette liberté que les soldats prenoient dans les triomphes de leurs généraux, enfin cette liberté qui avoit régné dans l'ancienne comédie Grecque, se trouvoit

(a) Juven. Satyr. 3. v. 174, 175. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. II. p. 197. & suiv.

aussi dans les Exodes ; non seulement les Exodiaires y contrefaisoient ce qu'il y avoit de plus grave , & le tournoient en ridicule , mais ils y représentoient hardiment les vices , les débauches & les crimes des Empereurs , sans que ceux-ci osassent ni les en empêcher ni les en punir.

Ils jugerent apparemment qu'il étoit de la bonne politique de laisser ce foible dédommagement à un peuple belliqueux , prêt à secouer le joug à la première occasion , & d'ailleurs à un peuple fier & actif , qui depuis peu de tems avoit perdu l'Empire , & qui n'avoit plus , ni de Magistrats à nommer , ni de Tribuns à écouter. Sylla , homme emporté , mena violemment les Romains à la liberté ; Auguste , rusé tyran , les conduisit doucement à la servitude. Pendant que sous Sylla la République repressoit des forces , tout le monde crioit à la tyrannie ; & pendant que sous Auguste la tyrannie se fortifioit par les jeux du Cirque & les spectacles , on ne parloit que de liberté.

On connoît les débauches de Tibère , & on sçait le malheur d'une dame de condition appelée Mallonia , qui , accusée d'adultère par l'ordre de ce Prince , parce qu'elle n'avoit pas voulu répondre à ses infamies , s'ôta la vie d'elle-même , après lui avoir reproché son impureté. *Obscanitate ori hirsuto et quæ quidq̃ senis clarè exprobrata.*

Ce reproche ne manqua pas d'être relevé dans l'Exode qui fut chantée à la fin d'une pièce Atellane. On entendit avec plaisir l'Exodiaire s'arrêter & parler long-tems sur ce bon mot : *Hircum vetulum capreis naturam ligurire* ; bon mot qui se répandit dans tout Rome , & qui fut appliqué généralement à l'Empereur.

On sçait que Néron , entre autres crimes , avoit empoisonné son pere & fait noyer sa mere ; le comédien Datus chanta en Grec , à la fin d'une pièce Atellane : *Adieu mon pere , adieu ma mere* ; mais , en chantant *adieu mon pere* , il représenta par ses gestes une personne qui boit ; & en chantant *adieu ma mere* , il imita une personne qui se débat dans l'eau , & qui se noye ; & ensuite il ajouta : *Pluton vous conduit à la mort* , en représentant aussi par ses gestes le Sénat que ce Prince avoit menacé d'exterminer.

Dans ces sortes d'Exodes ou de Satyres , on inséroit encore souvent des couplets de chansons répandus dans le public , dont on faisoit une nouvelle application aux circonstances du tems. L'acteur commençoit le premier vers du vaudeville connu , & tous les spectateurs en chantoient la suite sur le même ton. L'empereur Galba étant entré dans Rome , où son arrivée ne plaisoit point au peuple , l'Exodiaire entonna la chanson qui étoit connue : *Venit io sumus à villa* , le camard vient des

champs ; alors , tout le monde chanta la suite , & se fit un plaisir de la répéter avec des acclamations toujours nouvelles.

Quelquefois on redemandoit dans une seconde représentation l'Exode qui avoit déjà été chantée , & on la faisoit rejouer , sur-tout dans les provinces , où l'on n'en pouvoit pas toujours avoir de nouvelles. C'est ce qui fait dire à Juvénal :

. *Tandemque redit ad pul-
pita notum*

Exodium.

Les Exodes se jouèrent à Rome plus de 550 ans , sans avoir souffert qu'une légère interruption de quelques années ; & quoique sous le règne d'Auguste elles déplussent aux gens de bon goût , parce qu'elles portoient toujours des marques de la grossièreté de leur origine , cependant elles durèrent encore long-tems après le siècle de cet Empereur. Enfin , elles ont ressuscité à plusieurs égards parmi nous ; car , quel autre nom peut-on donner à cette espèce de farce , que nous appellons *Comédie Italienne* , & dans quel genre d'ouvrage d'esprit peut-on placer des pièces où l'on se moque de toutes les règles du théâtre ? des pièces où , dans le nœud & dans le dénouement , on semble vouloir éviter la vraisemblance ? des pièces où l'on ne se propose

d'autre but que d'exciter à rire par des traits d'une imagination bizarre ? des pièces encore où l'on ose avilir , par une imitation burlesque , l'action noble & touchante d'un sujet dramatique ? Qu'on ne dise point , pour la défense de cette Thalie barbouillée , qu'on l'a vu plaire au public autant que les meilleures pièces de Racine & de Molière ; on répondra que c'est à un public mal composé , & que même dans ce public il y a quantité de personnes qui connoissent très-bien le peu de valeur de ce comique des halles ; en effet , quand la conjoncture ou la mode qui l'a fait naître sont passées , les comédiens ne sont plus reparoître cette même farce , qui leur avoit attiré tant de concours & d'applaudissemens.

Exode signifioit aussi une ode , hymne , ou cantique , par lequel on terminoit chez les Anciens une fête ou un repas.

EXOMIDE , *Exomis* , (a) *Ἐξομῖς* , vêtement des Grecs , qui leur serroit étroitement le corps , & leur laissoit les épaules découvertes. Les esclaves , les domestiques , & le petit peuple portèrent l'Exomide chez les Romains ; ils y ajoutèrent seulement un manteau. Il fut aussi à l'usage du théâtre. A Lacédémone , les hommes s'en couvrirent , les femmes ailleurs. Il seroit difficile parmi nos vêtements d'aujourd'hui d'en

(a) Aniq. expl. par D. Bern. de Monif. T. III. p. 14.

trouver un qu'on pût comparer à l'Exomide.

EXORDE, *Exordium*, première partie du discours, qui sert à préparer l'auditeur & à l'instruire de l'état de la question, ou du moins à la lui faire envisager en général.

Ce mot est formé du Latin *ordiri*, commencer, par une métaphore tirée des tisserands, dont on dit, *ordiri telam*, c'est-à-dire, commencer la toile, en la mettant sur le métier, & disposant la chaîne de manière à pouvoir la travailler.

L'Exorde dans l'art oratoire, est ce qu'on nomme dans une pièce de théâtre, *prologue*, en musique *prélude*, & dans un traité dialectique *préface*, *avant-propos*, en Latin *præmium*.

Cicéron définit l'Exorde une partie du discours, dans laquelle on prépare doucement l'esprit des auditeurs aux choses qu'on doit leur annoncer par la suite. L'Exorde est une partie importante, qui demande à être travaillée avec un extrême soin; aussi les orateurs l'appellent-ils *difficillima pars orationis*.

On distingue deux sortes d'Exordes; l'un modéré, où l'orateur prend, pour ainsi dire, son tour de loin; l'autre véhément, où il entre brusquement & tout à coup en matière. Dans le premier on prépare & l'on conduit les auditeurs par degrés, & comme insensiblement aux choses qu'on va leur proposer; dans le second l'orateur étonne son auditoire, en

paraissant lui-même transporté de quelque passion subite. Tel est ce début d'Isaïe, imité par Racine dans *Athalie*:

Cieux, écoutez; terre, prête l'oreille.

ou celui-ci de Cicéron contre Catilina.

Quousque tandem abutere, Catilina, patientiâ nostrâ?

Les Exordes brusques sont plus convenables dans les cas d'une joie, d'une indignation extraordinaires, ou de quelque autre passion extrêmement vive; hors de-là, ils seroient déplacés. Cependant, nous avons des exemples de panégyriques d'orateurs fameux, qui entrent en matière dès la première phrase, & pour ainsi dire, dès le premier mot, sans qu'aucune passion l'exige; tel est celui de Gorgias, qui commence son éloge de la ville & du peuple d'Élis par ces mots: *Elis, beata civitas*; & celui de saint Grégoire de Nazianze, à la louange de saint Athanase: *Athanasium laudans, virtutem laudans*. Les Exordes brusques & précipités étoient plus conformes au goût & aux mœurs des Grecs, qu'au goût & aux mœurs des Romains.

Les qualités de l'Exorde sont, 1.^o la convenance, c'est-à-dire, le rapport & la liaison qu'il doit avoir avec le reste du discours, auquel il doit être comme la partie est au tout, en sorte qu'il n'en puisse être dé-

raché ni adapté à une occasion différente, & peut-être contraire. Les anciens orateurs paroissent avoir été peu scrupuleux sur cette règle; quelquefois leurs Exordes n'ont rien de commun avec le reste du discours, si ce n'est qu'ils sont placés à la tête de leurs harangues.

2.^o La modestie ou une pudeur ingénue, qui intéresse merveilleusement les auditeurs en faveur de l'orateur, & lui attire leur bienveillance. C'est ce que Cicéron loue le plus dans l'orateur L. Crassus. *Fuit enim in L. Crasso pudor quidam, qui non modò non obesset ejus orationi, sed etiam probitatis commendatione prodesset*; & il raconte de lui-même, qu'au commencement de ses harangues, un trouble volontaire agitoit son esprit, & qu'un tremblement universel s'emparoit de ses membres. Un air simple & naturel porte un caractère de candeur, qui fraie le chemin à la persuasion.

3. La brièveté, c'est-à-dire, qu'un Exorde ne doit point être trop étendu, & encore moins chargé de détails inutiles; ce n'est pas le lieu d'approfondir la matière, ni de se livrer à l'amplification. Il ne doit pas non plus être tiré de trop loin, tels que ceux de ces deux plaideurs burlesques de la comédie des plaideurs, où les prétendus avocats remontent jusqu'au cahos, à la naissance du

monde, & à la fondation des Empires, pour parler du vol d'un chapon.

4.^o Enfin, le style doit en être périodique, noble, grave, mesuré; c'est la partie du discours qui demande à être la plus travaillée, parce qu'étant écoutée la première, elle est aussi plus exposée à la critique. Aussi Cicéron a-t-il dit: *Vestibula aditusque ad causam facias illustres*.

L'Exorde est regardé par tous les Rhéteurs, comme une partie essentielle du discours; cependant, autrefois, devant l'Aréopage, on parloit sans exorde, sans mouvemens, sans péroration, selon Julius Pollux; mais, il faut se souvenir que le tribunal de l'Aréopage, si respectable d'ailleurs, n'étoit pas un juge sans appel sur le bon goût & sur les règles de l'éloquence.

EXORIENS, *Exorients*, nom d'un des chevaux du Cirque. Voyez Chevaux du Cirque.

EXOTICUM, *Exoticum*, (a) sorte d'habit de femmes. Mais nous ignorons aujourd'hui ce que c'étoit.

EXOTIQUE (LA GRECE). Voyez Grece.

EXPIATION, *Expiatio*. (b) C'étoit un acte de religion, établi généralement dans le Paganisme, pour purifier les coupables & les lieux qu'on croyoit souillés, ou pour apaiser la

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Monif. Tom. III. p. 38.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom.

II. pag. 158. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. p. 41. & suiv.

colere des dieux qu'on supposoit irrités.

Quoique cette cérémonie, à parler exactement, ne dût être employée que pour les crimes, cependant on en faisoit usage dans plusieurs autres occasions. La crainte des calamités publiques, l'espérance d'apaiser les dieux irrités, firent établir plusieurs sortes d'Expiations; monstres, prodiges, présages, augures, tout y fut sujet; & les sacrifices expiatoires se renouvelloient dans mille occasions, en sorte qu'il n'y avoit presque aucune action de la vie, soit privée ou publique, qui n'en eût besoin, ou qui ne fût suivie ou précédée de la cérémonie de l'Expiation. Qu'un Général prit le commandement d'une armée; qu'on célébrât des jeux ou des fêtes, qu'on indiquât une assemblée; qu'on se fit initier à quelque mystère, on ne manquoit pas de recourir aux sacrifices expiatoires. Dans la vie privée, chaque particulier avoit soin de se purifier, non seulement pour les moindres fautes, mais encore à l'occasion de tous les objets que la superstition faisoit regarder comme de sinistres présages. Ainsi, ces mots si souvent employés dans les écrits des Anciens, *expiare, lustrare, purgare, februare*, signifioient faire des actes de religion, pour effacer quelque faute, ou pour éloigner les malheurs dont on étoit menacé.

Quoique en général les Ex-

piations publiques fussent accompagnées de prières & de sacrifices, il y en avoit cependant de plus ou de moins solennelles, de plus ou de moins chargées de cérémonies, & ce n'étoient pas toujours les mêmes dieux qui devoient être invoqués. Ceux que les Latins nommoient *Averrunci*, étoient implorés pour détourner les maux que quelque prodige, ou quelque objet de mauvais augure, venoient d'annoncer. Il étoit libre de s'adresser aux autres dans les occasions particulières où l'on croyoit avoir besoin de l'Expiation.

Il y avoit donc plusieurs sortes d'Expiations, & des cérémonies particulières à chaque espèce. Nous dirons peu de chose de celles qu'employoit chaque particulier, puisqu'il lui suffisoit de se laver, ou de recevoir de l'eau lustrale, lorsqu'il entroit dans quelque temple; mais, nous nous étendrons un peu davantage sur celles que la religion & les loix avoient prescrites.

I. Une des plus solennelles étoit celle qu'on employoit à l'apparition de quelque prodige. Le Sénat, après avoir ordonné que ceux qui avoient la garde des livres Sibyllins, les consultassent, pour voir ce qu'il y avoit à faire dans ces occasions, indiquoit ordinairement des jours de jeûne, des fêtes, surtout celles des *lectisternes*, des jeux, des prières publiques, & des sacrifices. On voyoit

alors toute la ville de Rome , & à son imitation toutes les autres villes de l'empire , dans le deuil & dans la consternation ; les temples ornés , les Lectisternes préparés dans les places publiques , les sacrifices expiatoires réitérés. Les Sénateurs & les Patriciens , leurs femmes & leurs enfans , avec des couronnes sur la tête ; toutes les tribus , tous les ordres , précédés du souverain Pontife & des Duumvirs , marchaient gravement dans les rues ; & cette procession étoit suivie de toute la jeunesse , qui chantoit des hymnes ou récitoit des prières , pendant que les prêtres offroient les sacrifices expiatoires dans les temples , & invoquoient les dieux pour détourner les malheurs dont on se croyoit menacé.

II. Anciennement l'Expiation de l'homicide étoit peu chargée de cérémonies ; mais , dans la suite , on y en joignit beaucoup , & on la rendit même très-difficile. Il suffisoit d'abord , pour se purifier d'un meurtre , de se laver dans de l'eau courante ; & c'est ainsi , au rapport d'Athénée , qu'Achille fut purifié après avoir tué Strambélus , roi des Léleges. Énée , au sortir du sac de Troie , pria son pere de se charger des dieux Pénaux , qu'il vouloit emporter avec lui , n'osant lui-même les toucher , jusqu'à ce qu'il se fût purifié dans quelque fleuve ; punition , si toutefois c'en étoit une , bien légère pour un crime

tel que l'homicide. Aussi Ovide , après avoir parlé de plusieurs héros qui avoient été purifiés de cette manière , s'écrie qu'il faut être bien crédule , pour se persuader qu'on peut à si peu de frais être purgé d'un meurtre :

Ah ! nimium faciles , qui tristia crimina cædis

Flumineâ tolli posse putatis aquâ.

Cette sorte d'Expiation ne dura pas long-tems , puisque nous voyons dès les siècles héroïques , qu'elle étoit accompagnée de cérémonies plus gênantes & plus solennelles. Lors même que le coupable étoit homme de distinction , les Rois eux-mêmes ne dédaignoient pas d'en faire la cérémonie. Ainsi , dans Apollodore , Copréus qui avoit tué Iphise , est expié par Eurysthée , roi de Mycenes. Adrafte , selon le témoignage d'Hérodote , alla se faire expier par Crésus roi de Lydie. Souvent le héros homicide étoit obligé de parcourir plusieurs pays , ne trouvant personne qui voulût l'expier ; ce qui arriva à Hercule , qui le fut enfin par Célyx , roi de Trachyne.

Personne n'a décrit dans un plus grand détail la cérémonie de cette sorte d'Expiation , qu'Appollonius de Rhodes , à l'occasion du meurtre d'Absyrtè , frere de Médée , tué par Jason. Ce Prince , dit-il , étant arrivé avec Médée dans l'île

d'Æa, fit prier Circé de vouloir faire pour eux la cérémonie de l'Expiation ; & ayant reçu la permission d'aller au palais de cette Princesse, ils s'avancerent l'un & l'autre les yeux baissés, selon la coutume des supplians, jusqu'au foyer, où Jason ficha en terre l'épée dont il avoit tué son beau-frere. Leur silence & leur situation firent aisément connoître à Circé qu'ils étoient fugitifs & coupables de quelque homicide, & elle se prépara à les expier. Elle fit d'abord apporter un petit cochon, qui rettoit encore ; & l'ayant égorgé, elle frotta de son sang les mains de Jason & de Médée. Elle fit ensuite des libations en l'honneur de Jupiter Expiateur. Après quoi, ayant fait jeter hors de la salle les restes du sacrifice, elle brûla sur l'autel des gâteaux pétris de farine, de sel & d'eau, & accompagna ces cérémonies de prières propres à fléchir la colère des Euménides qui poursuivent ordinairement les coupables. La cérémonie finie, elle fit asséoir ses hôtes sur des sièges magnifiques, pour les régaler.

Les Romains avoient pour l'Expiation du meurtre, des cérémonies différentes de celles des Grecs. Nous en trouvons un exemple bien authentique dans Denys d'Halicarnasse, qui raconte de quelle manière fut expié Horace après avoir tué sa sœur. « On se déclara, dit-il, pour le pere du jeune

» Horace, & le fils fut absous
 » du crime de parricide ; mais,
 » le Roi qui ne crut pas que
 » dans une ville qui faisoit profession de craindre les dieux,
 » le jugement des hommes suffisait pour absoudre un criminel, fit venir les Pontifes,
 » & voulut qu'ils apaisassent les dieux & les génies, & que le coupable passât par toutes les épreuves qui étoient en usage, pour expier les crimes, où la volonté n'avoit point eu de part. Les Pontifes éleverent donc deux autels, l'un à Junon, protectrice des sœurs, l'autre à un certain dieu ou génie du pays, qui depuis porta le nom des Curiaces, qu'Horace avoit tués. On offrit sur ces autels plusieurs sacrifices d'Expiation, après lesquels on fit passer le coupable sous le joug, c'est-à-dire, sous une traverse de bois soutenu par deux autres morceaux de bois. »

III. L'Expiation, qui se pratiquoit à l'égard des villes, étoit une des plus solennelles, il y avoit dans le calendrier Romain, des jours marqués pour cette cérémonie ; elle se faisoit à Rome le 5 de février. Le sacrifice qu'on y offroit, se nommoit, selon Servius, *Suburbale*, ou *Suburbium* ; & les victimes qu'on y immoloit, étoient appelées, au rapport de Festus, *Amburbiales*. Outre cette fête, il y en avoit une autre, qui ne revenoit que tous les cinq ans,

& dont la solennité étoit employée à purifier toute une ville, & c'est du mot *lustrare*, expier, qu'on donnoit le nom de lustré à un espace de cinq ans.

Des occasions importantes obligeoient quelquefois de célébrer cette solennité hors du tems marqué, ainsi qu'il arriva, au rapport de Denys d'Halicarnasse, lorsque les Tarquins furent chassés de Rome. S'il arrivoit que quelque lieu particulier fût souillé, on ne manquoit pas de l'expier; & ces sortes d'Expiations avoient des noms qui les désignoient. Celle, par exemple, des carrefours, se nommoit *Compitalia*; celle des champs, *Ambarvalia*.

Les Athéniens avoient poussé encore plus loin la superstition que les Romains. Outre le jour marqué pour l'Expiation de la ville, où ils avoient la barbare coutume d'immoler un homme & une femme, ils en avoient encore établi pour les théâtres, & pour les lieux où se tenoient les assemblées publiques.

IV. Une quatrième sorte d'Expiation étoit celle des temples & des lieux sacrés. Si quelque criminel y mettoit les pieds, le lieu étoit profané, il falloit le purifier. Œdipe, exilé de son pays, alla par hazard vers Athènes, & s'arrêta dans un bois sacré, près du temple des Euménides; les habitans, sachant qu'il étoit criminel, l'obligerent aux Expiations nécessaires. Ces Expiations con-

sistoient à couronner des coupes sacrées, de laine récemment enlevée de la toison d'une jeune brébis; à faire des libations d'eau tirée de trois sources; à verser entièrement & d'un seul jet la dernière libation, le tout en tournant le visage vers le soleil; enfin, il falloit offrir trois fois neuf branches d'olivier [nombre mystérieux], en prononçant une prière aux Euménides. Œdipe, que son état rendoit incapable de faire une pareille cérémonie, en chargea Ismène sa fille.

V. La cinquième & dernière sorte d'Expiation publique étoit celle des armées. Avant & après les combats, on purifioit les armées; & cette cérémonie se nommoit *Armilustrum*; mot qui s'est pris dans la suite, pour exprimer la revue des troupes, comme il paroît dans plusieurs endroits des commentaires de César, de même que celui de *Lustrum* étoit pris pour le dénombrement du peuple; mais, l'une & l'autre de ces deux cérémonies, étoit toujours accompagnée de sacrifices. La fête de l'*Armilustrum* se célébroit à Rome le 14 des kalendes de novembre.

A ces Expiations publiques on pourroit joindre celles dont on se servoit pour être initié aux grands & aux petits mystères d'Éleusis, à ceux de Mithras, aux Orgies, &c. Mais, il suffira de dire ici que le jeûne étoit souvent prescrit pour ces sortes d'Expiations; c'est

ce que nous fait entendre saint Clément d'Alexandrie, lorsqu'il dit que ceux qui vouloient être initiés, étant interrogés par les Prêtres, répondoient : *J'ai accompli ce qui est prescrit pour les mystères, j'ai jeûné.*

Le nombre des Expiations publiques n'égalait pas à beaucoup près, celui des particulières, puisqu'on employoit celles-ci dans presque toutes les actions de la vie, comme nous l'avons déjà remarqué; ainsi, il n'y avoit ni noces, ni funérailles, ni presque aucune démarche de conséquence, qui ne fussent précédées de l'Expiation. Tout ce qui étoit réputé de mauvais augure; la rencontre d'une belette, d'un corbeau ou d'un lièvre; un orage imprévu, un songe & mille autres accidens, obligeoient à recourir à la même cérémonie; mais, il est nécessaire d'observer que pour ces sortes d'Expiations particulières, il n'étoit pas toujours nécessaire, comme dans les publiques, d'offrir des sacrifices, & qu'une simple ablution suffisoit. Cependant, l'eau de la mer, quand on pouvoit l'employer, étoit préférée à celle des rivières; & l'eau courante, à celle qui étoit sans mouvement. Quelquefois, il étoit nécessaire de se laver tout le corps, quelquefois les mains seulement, ou les oreilles. C'est d'Euripide que nous

apprenons cette dernière pratique, lorsqu'il fait dire à Hippolyte, que se croyant souillé pour avoir été sollicité à un crime, il doit laver ses oreilles. Procope de Gaze, parlant des Expiations usitées parmi les Juifs, nous apprend qu'en général, on mettoit en usage, l'eau, le sel, l'orge, le laurier & le feu, par lequel on faisoit passer ceux qui devoient être purifiés; & il n'est pas douteux que les Payens n'aient imité dans les cérémonies de leurs Expiations, la plupart de celles que Moïse avoit prescrites aux Juifs, comme le prouvent de sçavans Commentateurs des Livres Saints.

EXPOLITION, *Expositio*, figure de Rhétorique, qui explique une même chose par différentes phrases & expressions, pour la faire mieux connoître. L'Expolition étoit la figure favorite de Balzac. L'Écriture est pleine de ces sortes de figures, & je ne pense pas, dit un Auteur moderne, qu'elle en ait de plus ordinaire.

EXTA, (a) nom que l'on donnoit aux entrailles de la victime. On se servoit quelquefois des *Exta*, pour deviner & prédire l'avenir. Cet art, si c'en est un, s'appelloit Extispice. Voyez Extispice.

EXTARQUE, *Extarches*, (b) l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand. Après la mort

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Monif. Tom. II. p. 163.

(b) Just. L. XIII. c. 4. Diod. Sicul. p. 648.

de ce Prince, il obtint le gouvernement de la contrée qui s'étendoit depuis la montagne de Paropamise jusqu'au mont Caucase. Voilà ce qu'on lit dans Justin. Mais, selon Diodore de Sicile, il faudroit lire Oxyarte, au lieu d'Extarque.

EXTÉNUATION, *Extenuatio*, Ἀττίσις, figure de Rhétorique, par laquelle on diminue une chose à dessein. Par exemple, si un adversaire qualifie une action de crime énorme, de méchanceté exécrable, on l'appelle simplement une faute, une fragilité pardonnable. Cette figure est opposée à l'hyperbole.

EXTISPICE, *Extispicium*, (a) inspection des entrailles des victimes, dont les Anciens tiroient des présages pour l'avenir. Ce mot est composé de deux mots Latins, *Extra*, entrailles, & *inspicere*, considérer, observer.

Si l'on ajoûtoit foi aux conjectures de quelques Scavans, on feroit remonter les Extispices jusqu'au tems des Patriarches. Il est au moins douteux que cette espèce de divination se soit introduite chez les Juifs; les passages de l'Écriture qu'on allégué pour le prouver, regardent seulement les Chaldéens; cependant, Jac. Lydius assure que les Extispices ont passé des prêtres Juifs aux Gentils.

On ne voit dans les poèmes d'Homère aucun vestige de cette divination, si ce n'est peut-être dans le douzième livre de l'Odyssée; il l'a pourtant connue, s'il en faut croire Eustathe. Mais, une autorité bien plus décisive est celle de Gallien, qui explique de même que ce Grammairien l'*ispia* du vers 63 du premier livre de l'Iliade. Les Extispices étoient connus long-tems avant Homère. Hérodote nous apprend que Ménélaus, après la guerre de Troie, étant retenu en Égypte par les vents contraires, sacrifia à sa barbare curiosité deux enfans des naturels du pays, & chercha dans leurs entrailles l'éclaircissement de sa destinée. Ce fait, & plusieurs autres recueillis par Geusius, à la fin de la première partie de son traité sur les victimes humaines, prouvent évidemment que Peucerus s'est trompé, lorsqu'il a cru qu'Héliogabale avoit le premier eu recours à l'Anthropomanie.

Vitruve donne aux Extispices une origine bien vraisemblable; il dit que les Anciens considéroient le foie des animaux qui païssoient dans les lieux où ils vouloient bâtir ou camper; après en avoir ouvert plusieurs, s'ils trouvoient généralement les foies des animaux gâtés, ils conclusoient que les eaux & la nourriture ne pou-

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 469. T. II. p. 137. Antiq. expliqu. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 163.

voient être bonnes en ce pais-là ; de sorte qu'ils l'abandonnoient aussitôt. On ne sera pas surpris que les Anciens donnaient au foie une attention particulière, si l'on considère qu'ils attribuoient à ce viscere la sanguification. Cette opinion est très ancienne.

Nous apprenons d'Hippocrate, que les principes de l'art des Extispices n'étoient pas invariables. Il semble que les systèmes des Philosophes, les fourberies des Prêtres & des Magistrats, ont obscurci les premières notions de cet art, fruit précieux des observations faites pendant une longue suite de siècles. En effet, Apollonius de Tyanes, dans Philostrate, prétend que les chevreaux & les agneaux ont été préférés pour les Extispices, aux coqs & aux cochons, parce qu'ils sont plus tranquilles, & que le sentiment de la mort, plus foible chez eux, n'altère point ces mouvemens naturels qui révelent l'avenir. On pouvoit dire avec la même vraisemblance, que l'extrême irritabilité rendoit les mouvemens naturels bien plus énergiques & plus sensibles, & c'est sans doute ce qui a déterminé certains peuples à regarder comme plus prophétiques les entrailles des coqs, des cochons & des grenouilles. Par une suite de son système, Apollonius soutient que les hommes sont de tous les animaux les moins propres à faire connoître l'ave-

nir par l'inspection de leurs viscères. Cette conséquence, qu'il eût été à souhaiter que tous les hommes eussent adoptée, étoit directement contraire à l'opinion générale.

La friponnerie des Prêtres payens, & leur ignorance, nous doivent faire suspendre notre jugement sur ces victimes auxquelles on ne trouva point de cœur, dont parlent Cicéron, Pline, Suétone, Julius obsequens, Capitolinus, Plutarque, &c. Les incisions superficielles des viscères retardoient les entreprises, quoique tout promît d'ailleurs un succès heureux. Le P. Hardouin, sur Pline, imagine qu'alors ces viscères étoient blessés imprudemment par le couteau du vaticinatoire. Peut-être y avoit-il aussi de la fourberie de la part des sacrificateurs. Les règles particulières que les Anciens suivoient dans les Extispices, sont si incertaines, qu'il est inutile de s'y arrêter. Tous les Compilateurs, par exemple, & sur-tout Alex. ab Alexandro, Peucerus, de *divinat.* assurent qu'on n'a jamais douté qu'un foie double, ou dont le lobe appelé *caput jecinoris* étoit double, ne présageât les plus heureux événemens. On lit pourtant dans l'*Œdipe* de Sénèque, que ç'a toujours été un signe funeste pour les États monarchiques.

Il reste à examiner si le principe fondamental de la divination par Extispice, a moins d'incertitude que les détails de cet

art qui sont parvenus jusqu'à nous.

Les partisans de cette divination ont fait valoir l'argument tiré du consentement général des peuples, qui ont tous eu recours aux Extispices. La foiblesse de cet argument est reconnue. Par ce que nous avons dit de l'origine des Extispices, on voit que quelques Anciens avoient des idées très-philosophiques sur l'influence du climat. Il est évident qu'on n'a pu appliquer les Extispices, qui avoient d'abord servi à s'assurer de la salubrité d'une contrée, & tout au plus de sa fertilité; il est évident, dis-je, qu'on n'a pu les appliquer aux accidens de la vie humaine, qu'en supposant que le climat décidait des mœurs, des tempéramens, & des esprits, dont les variétés dans un monde libre doivent changer les événemens.

D'un autre côté, ceux qui soutenoient le fatalisme le plus rigoureux, étoient par-là même obligés de reconnoître que cette divination est possible; car, puisque tout est lié par une chaîne immuable, on est forcé de concevoir qu'une certaine victime a un rapport avec la fortune du particulier qui l'immole, rapport que l'observation peut déterminer.

Le système de l'ame du monde favorisoit aussi les Extispices; les Stoïciens, à la vérité, ne vouloient pas que la divinité habitât dans chaque fibre des viscères, & y rendit ses ora-

cles; ils aimoient mieux supposer une espece d'harmonie préétablie entre les signes que présentoient les entrailles des animaux, & les événemens qui répondoient à ces signes. Mais, quoique ces Philosophes renonçassent à une application heureuse & évidente de leurs principes, c'étoit une opinion assez répandue, que cette portion de la divinité qui occupoit les fibres des animaux, imprimoit à ces fibres des mouvemens qui découvroient l'avenir. Stace le dit formellement :

*Aut castis saliat quod numen in
extis.*

Porphyre y fait allusion, quand il dit que le Philosophe, s'approchant de la divinité qui réside dans ses entrailles, y puisera des assurances d'une vie éternelle; & quelques Philosophes pensoient que les ames séparées des animaux répondoient à ceux qui consultoient leurs viscères. Mais, le plus grand nombre attribuoit ces signes prophétiques aux démons, ou aux dieux d'un ordre inférieur; c'est ainsi qu'ont pensé Apulée & Martianus Capella. Lactance & Minutius Félix ont attribué l'aruspicine aux anges pervers. Cette opinion, autant que les raisons politiques, déterminait l'empereur Théodose à donner un édit contre les Extispices.

Nous finissons par une réflexion de l'Épictète d'Arien, qui est très-belle; mais, il est

assez singulier qu'elle soit dans la bouche d'un Aruspice. Les entrailles des victimes annoncent, dit-il, à celui qui les consulte, qu'il est parfaitement libre, que s'il veut faire usage de cette liberté, il n'accusera personne & ne se plaindra point de son sort; il verra tous les évènements se plier à la volonté de Dieu & à la sienne.

EXTISPICES, *Extispices*, (a) nom que l'on donnoit aux Aruspices, parce que leurs fonctions consistoient à examiner les entrailles des victimes.

EXTISPICIA, (b) nom des instrumens, dont on se servoit pour regarder dans les entrailles des victimes.

EXTRAIT, terme qui se dit d'une exposition abrégée, ou de l'épître d'un plus grand ouvrage.

Un **Extrait** est ordinairement plus court & plus superficiel qu'un abrégé.

Les journaux & autres ouvrages périodiques qui paroissent tous les mois, & où l'on rend compte des livres nouveaux, contiennent ou doivent contenir des Extraits des matières les plus importantes, ou des morceaux les plus frappans de ces livres.

EXTRÊME - ONCTION, *Extrema Unctio*, sacrement de l'Eglise Catholique, institué pour le soulagement spirituel & corporel des malades, auxquels

on le donne en leur faisant diverses onctions d'huile bénite par l'Évêque, qu'on accompagne de diverses prières qui expriment le but & la fin de ces onctions. Sa matière est l'huile, & sa forme la prière.

Les Protestans ont retranché l'Extrême-Onction du nombre des sacremens, contre le témoignage formel de l'Écriture, & la pratique constante de l'Eglise pendant seize siècles.

On l'appelle **Extrême-Onction**, parce que c'est la dernière des onctions que reçoit un Chrétien, ou qu'on ne la donne qu'à ceux qui sont à l'extrémité, ou au moins dangereusement malades. Dans le treizième siècle, on la nommoit onction des malades, *Unctio infirmorum*, & on la leur donnoit avant le Viatique; usage qui, selon le P. Mabillon, ne fut changé que dans le treizième siècle, mais qu'on a pourtant conservé ou rétabli depuis dans quelques Eglises, comme dans celle de Paris.

Les raisons que ce sçavant Bénédictin apporte de ce changement, c'est que dans ce tems-là il s'éleva plusieurs opinions erronées, qui furent condamnées dans quelques conciles d'Angleterre. On croyoit, par exemple, que ceux qui avoient une fois reçu ce sacrement, s'ils venoient à recouvrer la santé, ne devoient plus avoir

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom II. p. 137.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 148.

de commerce avec leurs femmes, ni prendre de nourriture, ni marcher nuds pieds. Quoique toutes ces idées fussent fausses & très-mal fondées, on aima mieux, pour ne pas scandaliser les simples, attendre à l'extrémité pour conférer ce sacrement ; & cet usage a prévalu.

La forme de l'Extrême-Onction étoit autrefois indicative, & absolue ; comme il paroît par celle du rit Ambrosien, citée par saint Thomas, saint Bonaventure, Richard de saint Victor, &c. Arcudius en rapporte aussi de semblables, usitées chez les Grecs ; cependant généralement chez ceux-ci, elle a été déprécative, ou comme en forme de prière. Celle qu'on lit dans l'Euchologe, commence par ces mots, *Pater Sancte, animarum & corporum medice*, &c. Celle de l'église Latine est aussi déprécative depuis plus de 600 ans ; on trouve celle-ci dans un ancien rituel manuscrit de Jumiege, qui a au moins cette antiquité : *Per istam unctionem & suam piissimam misericordiam indulgeat tibi Dominus quicquid peccasti per visum*, &c., qu'on trouve dans tous les rituels faits depuis ; & ainsi des autres oraisons, relatives aux onctions qui se font sur les différentes parties du corps du malade.

Ce sacrement est en usage dans l'église Grecque & dans tout l'Orient, sous le nom de *l'Huile sainte*. Les Orientaux

l'administrent, avec quelques circonstances différentes de celles qu'emploient les Latins ; car, prenant littéralement ces paroles de l'Apôtre saint Jacques dans son épître, ch. V. v. 4 : *Infirmatur quis in vobis ? Inducat presbyteros ecclesie, & orent super eum ungentes eum oleo in nomine Domini*, &c. ils n'attendent pas que les malades soient à l'extrémité, ni même en danger ; mais, ceux-ci vont eux-mêmes à l'Eglise, ou on leur administre ce sacrement toutes les fois qu'ils sont indisposés ; c'est ce que leur reproche Arcudius. Cependant, le P. Goar en reconnoissant la réalité de cet usage dans les églises Orientales, dit que cette onction n'est pas sacramentelle, mais cérémonielle, & donnée aux malades dans l'intention de leur rendre la santé ; comme on a vu quelquefois dans l'église Latine, des Evêques & de Saints personnages employer à la même fin les onctions d'huile bénite, ainsi qu'il paroît par une lettre d'Innocent I à Decentius, rapportée dans le tome II des Conciles, page 1248. Outre cela, les Grecs assemblent plusieurs Prêtres & jusqu'au nombre de sept, pour des raisons mystiques & allégoriques, qu'on peut voir dans Arcudius & dans Siméon de Thessalonique. Il paroît par le sacramentaire de saint Grégoire, de l'édition du P. Ménard, que dans l'église Latine on employoit aussi plusieurs

Prêtres; mais, l'usage présent est qu'un seul Prêtre confère valablement ce sacrement.

Le P. Dandini, dans son voyage du mont Liban, distingue deux sortes d'onctions chez les Maronites; l'une qu'on appelle *l'onction avec de l'huile de lampe*. Mais, cette onction, dit-il, n'est pas celle du sacrement, qu'on n'administrait ordinairement qu'aux malades qui étoient à l'extrémité; parce que cette huile est consacrée seulement par un Prêtre, & qu'on la donne à tous ceux qui se présentent, sains ou malades indifféremment, même au Prêtre qui officie. L'autre espèce d'onction, suivant cet Auteur, n'est que pour les malades; elle se fait avec de l'huile que l'Évêque seul consacre le jeudi saint, & c'est à ce qu'il paroît leur onction sacramentelle.

Mais, cette onction avec l'huile de la lampe, est en usage non-seulement chez les Maronites, mais dans toute l'Église d'Orient, qui s'en sert avec beaucoup de respect. Il ne paroît pas même qu'ils la distinguent du sacrement de l'Extrême-Onction, si ce n'est comme l'observe le P. Goar, qu'ils la regardent comme une simple cérémonie pour ceux qui sont en santé, & comme un sacrement pour les malades. Ils ont dans les grandes églises une

lampe dans laquelle on conserve l'huile pour les malades, & ils appellent cette lampe *lampe de l'huile jointe à la prière*.

EZÉCHIAS, *Ezechias*, (a) *E'zekias*, fils d'Achaz, roi de Juda, & d'Abi fille de Zacharie, succéda à son pere l'an du monde 3278, & 722 avant Jésus-Christ. On prétend que lorsqu'il naquit, son pere n'avoit encore que onze ans; sur quoi nous renvoyons à ce que nous avons dit sous l'article d'Achaz. Ezéchias avoit vingt-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône, & il régna vingt-neuf ans dans Jérusalem.

Ce Prince fit tout ce qui étoit bon & agréable au Seigneur. Il détruisit les hauts lieux, brisa les statues abattit les bois profanes, & fit mettre en pièces le serpent d'airain que Moïse avoit fait, parce que les enfans d'Israël lui avoient brûlé de l'encens jusqu'alors, & il l'appella Nohertan. En un mot, il étoit si homme de bien, si juste & si religieux, que dès le commencement de son règne, il crut ne pouvoir rien faire de plus avantageux pour lui & pour ses sujets, que de rétablir le service de Dieu. Il assembla pour ce sujet tout le peuple, les Sacrificateurs & les Lévités, & leur parla en cette sorte :

(a) Reg. L. IV. c. 18. v. 1. & seq. c. 19. v. 1. & seq. c. 20. v. 1. & seq. Paral. L. II. c. 28. v. 27. c. 29. v. 1. & seq. c. 30. v. 1. & seq. c. 31. v. 1.

& seq. c. 32. v. 1. & seq. Joseph. de Antiq. Judæic pag. 321. & seq. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 353.

» Vous ne pouvez ignorer quels
 » sont les maux que vous avez
 » soufferts à cause des péchés
 » du Roi mon pere, lorsqu'il
 » a manqué de rendre à Dieu
 » le souverain honneur qui lui
 » est dû, & des crimes qu'il
 » vous a fait commettre, en vous
 » persuadant d'adorer les faux
 » dieux qu'il adoroit. Ainsi, puis-
 » que vous avez éprouvé les châ-
 » timens dont l'impiété est sui-
 » vie, je vous exhorte d'y renon-
 » cer, de purifier vos ames des
 » souillures qui les déshonorent,
 » & de vous joindre aux Sacrifi-
 » cateurs & aux Lévites, pour
 » ouvrir le temple du Seigneur,
 » le purifier par des sacrifices
 » solennels, & le rétablir en
 » son premier lustre, puisque
 » c'est le seul moyen d'appai-
 » ser la colere de Dieu & de
 » vous le rendre favorable. »

Après que le Roi eut parlé de la sorte, les Sacrificateurs ouvrirent le temple, le purifierent, préparèrent les vaisseaux sacrés, & mirent des oblations sur l'autel, selon la coutume de leurs ancêtres. Ezéchias envoya ensuite dans tous les lieux de son royaume, pour ordonner au peuple de se rendre à Jérusalem, afin d'y célébrer la fête des pains sans levain, qui avoit été interrompue durant plusieurs années par l'impiété des Rois ses prédécesseurs. Son zele passa encore plus avant; il envoya exhorter les Israélites d'abandonner les superstitions, & de rentrer dans leurs anciennes & saintes coutumes, pour rendre

Tom. XVI.

à Dieu le culte qui lui est dû, & leur promit de les recevoir dans Jérusalem, s'ils vouloient y venir célébrer la fête avec leurs compatriotes. Il ajouta que la seule considération de leur bonheur, & non pas son intérêt particulier, le portoit à les inviter d'embrasser un conseil si salutaire. Les Israélites, non seulement n'écouterent point une proposition qui leur étoit si avantageuse, mais se moquerent de ses Ambassadeurs, & traitèrent de la même sorte les Prophetes qui les exhortoient à suivre un avis si sage, & leur prédisoient les maux qui leur arriveroient s'ils continuoient dans leur impiété. Il y en eut seulement un assez grand nombre des tribus de Manassé, de Zabulon & d'Issa- char, qui, touchés des paroles des Prophetes, se convertirent, & allerent à Jérusalem y adorer Dieu.

Lorsque chacun s'y fut rendu, le Roi, suivi de tous les grands & du peuple, monta dans le temple, où il offrit pour lui même sept taureaux, sept boucs & sept moutons; & après que ce Prince & les grands eurent mis leurs mains sur les têtes des victimes, les Sacrificateurs les tuèrent, & elles furent entièrement consumées par le feu, comme étant offertes en holocauste. Les Lévites, qui étoient à l'entour d'eux, chantoient cependant sur divers instrumens de musique, des hymnes à la louange de Dieu, se-

N n

lon que David l'avoit ordonné ; les Sacrificateurs sonnoient de la trompette , & le Roi & tout le peuple étoient prosternés le visage contre terre pour adorer Dieu. Ce Prince sacrifia ensuite soixante-dix bœufs , cent moutons & deux cens agneaux ; il donna pour le peuple six cens bœufs & quatre mille autres bêtes ; & après que les Sacrificateurs eurent entièrement achevé toutes les cérémonies , selon que la Loi l'ordonnoit , le Roi voulut manger avec tout le peuple , & rendre avec lui des actions de grâces à Dieu.

La fête des pains sans levain approchant , on commença à célébrer la Pâque , & à offrir à Dieu , durant sept jours , d'autres victimes. Outre celles qui étoient offertes par le peuple , le Roi donna deux mille taureaux , & sept mille autres bêtes ; & les Grands , pour imiter sa libéralité , donnèrent aussi mille taureaux , & mille quarante autres bêtes ; de façon que l'on n'avoit point vu depuis le tems de Salomon célébrer si solennellement aucune fête.

On purgea ensuite Jérusalem & tout le pais des abominations introduites par le culte sacrilège des idoles ; & le Roi voulut fournir du sien les victimes nécessaires pour offrir tous les jours les sacrifices institués par la Loi. Il ordonna que le peuple paieroit aux Sacrificateurs & aux Lévites les dîmes & les prémices des fruits , afin de leur donner moyen de s'em-

ployer entièrement au service de Dieu , & leur fit bâtir des lieux propres à retirer ce qui leur étoit ainsi donné pour leurs femmes & pour leurs enfans ; de façon que l'ancien ordre touchant le culte de Dieu fut entièrement rétabli.

Après que ce sage & religieux Prince eut accompli toutes ces choses , il déclara la guerre aux Philistins , les vainquit , & se rendit maître de toutes leurs villes depuis Gaza jusqu'à Geth. Le roi d'Assyrie le menaça de ruiner tout son pais , s'il ne s'acquittoit du tribut que son pere avoit accoutumé de lui payer. Mais , la confiance que sa piété lui faisoit avoir en Dieu , & la foi qu'il ajoutoit aux prédictions du prophete Isaïe , qui l'instruisoit particulièrement de tout ce qui lui devoit arriver , lui firent mépriser ces menaces.

La quatorzième année du règne d'Ézéchiàs , Sennachérib , roi d'Assyrie , entra dans son royaume avec une très-puissante armée ; & lorsqu'après avoir pris toutes les autres villes des tribus de Juda & de Benjamin , il marchoit contre Jérusalem , Ézéchiàs lui envoya offrir par des ambassadeurs de recevoir telles conditions qu'il voudroit , & d'être son tributaire. Ce Prince accepta ces offres , & lui promit avec serment de se retirer en son pais sans faire aucun acte d'hostilité , pourvu qu'il lui payât trente talens d'or & trois cens talens d'argent.

Ézéchias, se fiant à sa parole, épuisa tous ses trésors pour lui envoyer cette somme, dans l'espérance d'avoir la paix. Mais, Sennachérib, après avoir reçu son argent, ne voulut point se souvenir de la foi qu'il lui avoit donnée; & étant allé en personne contre les Égyptiens & les Éthiopiens, il laissa Rabfacès son lieutenant général avec de grandes forces, & assisté de deux autres de ses principaux chefs, pour continuer dans la Judée la guerre qu'il y avoit commencée. Ce Général s'approcha de Jérusalem, & manda à Ézéchias de le venir trouver, afin de conférer ensemble. Mais, ce Prince se défiant de lui, se contenta de lui envoyer trois de ses serviteurs les plus affidés, Éliacim, grand maître de sa maison, Sobna son secrétaire, & Joahé, intendan des registres. Rabfacès leur dit en présence de tous les officiers de son armée. » Re- » tournez trouver votre mai- » tre, & dites-lui que Senna- » chérib le grand Roi demande » sur quoi il se fonde pour re- » fuser de recevoir son armée » dans Jérusalem. Que si c'est » sur le secours des Égyptiens, » il faut qu'il ait perdu l'esprit, » & qu'il ressemble à celui qui » s'appuyeroit sur un roseau qui, » au lieu de le soutenir, lui per- » ceroit la main en se rompant. » Qu'au reste il doit sçavoir » que c'est par l'ordre de Dieu, » que le Roi a entrepris cette » guerre, & qu'ainsi elle lui réus- » sira comme celle qu'il a faite

» aux Israélites, & qu'il se ren- » dra également le maître de » ces deux royaumes. »

Rabfacès ayant ainsi parlé en Hébreu qu'il sçavoit fort bien, la crainte qu'eut Éliacim que ses collègues ne s'étonnassent, fit qu'il le pria de vouloir parler en Syriaque. Mais, comme il jugea aisément à quel dessein il le faisoit, il continua de dire en Hébreu : » Maintenant que » vous ne pouvez ignorer » quelle est la volonté du Roi, » & combien il vous importe » de vous y soumettre, pour- » quoi tardez-vous davantage » à nous recevoir dans votre » ville; & pourquoi votre mai- » tre continue-t-il, & vous » avec lui, à amuser le peuple » par de vaines & folles espé- » rances ? Car, si vous vous » croyez assez braves pour pou- » voir nous résister, faites-le » voir en opposant deux mille » chevaux des vôtres à pareil » nombre que je ferai avancer » de mon armée. Mais, com- » ment le pourriez-vous, puis- » que vous ne les avez pas ? Et » pourquoi différez-vous donc » de vous soumettre à ceux à » qui vous ne sçauriez résister ? » Ignorez-vous quel est l'avan- » tage de faire volontairement » ce qu'on ne peut éviter de » faire, & combien grand est » le péril d'attendre que l'on y » soit contraint par la force ? »

Cette réponse mit le roi Ézé- chias dans une telle affliction, qu'il quitta son habit royal pour se revêtir d'un sac, se proster-

na le visage contre terre, & pria Dieu de l'assister dans cette circonstance où il ne pouvoit attendre du secours que de lui seul. Il envoya ensuite quelques-uns de ses principaux officiers & quelques sacrificateurs prier le prophete Isaïe d'offrir des sacrifices à Dieu; pour lui demander d'avoir compassion de son peuple, & de vouloir rabattre l'orgueil qui faisoit concevoir à ses ennemis de si grandes espérances. Le Prophete fit ce qu'il désiroit; & ensuite d'une révélation qu'il eut de Dieu, il lui manda de ne rien craindre; qu'il l'assuroit que Dieu confondroit d'une étrange manière l'audace de ces barbares, & qu'ils se retireroient honteusement & sans combattre. A quoi il ajouta que ce roi des Assyriens, jusqu'alors si redoutable, seroit assassiné par les siens dans son païs, au retour de la guerre d'Égypte qui lui avoit mal réussi.

En ce même tems, le roi Ézéchiass reçut des lettres de ce Prince, par lesquelles il lui mandoit qu'il falloit qu'il eût perdu le sens, pour se persuader de pouvoir s'exempter d'être assujetti au vainqueur de tant de puissantes nations, & le menaçoit de l'exterminer avec tout son peuple, s'il n'ouvroit les portes de Jérusalem à ses troupes. La ferme confiance qu'Ézéchiass avoit en Dieu, lui fit mépriser ses lettres; il les repudia, les mit dans le temple, & continua à faire des prières à

Dieu. Le Prophete lui manda qu'elles avoient été exaucées; qu'il n'avoit rien à appréhender des efforts des Assyriens, qu'il se verroit bientôt lui & tous les siens en état de pouvoir cultiver dans une pleine paix, les terres que la guerre les avoit contraints d'abandonner.

Sennachérib étoit alors occupé au siège de la ville de Péluse, où il avoit déjà employé beaucoup de tems; & lorsque ses plateformes étant élevées à la hauteur des murailles, il étoit près de faire donner l'assaut, il eut avis que *Tharaca*, roi d'Éthiopie, marchoit avec une puissante armée au secours des Égyptiens, & venoit à travers le désert pour le surprendre; ainsi, il leva le siège & se retira. Et la nuit même que le prophete Isaïe faisoit sa prédiction contre ce Roi, l'ange du Seigneur descendit dans le camp des Assyriens, & y tua cent quatre vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib; de sorte que ce Prince fut obligé de se retirer promptement à Ninive, où deux de ses fils le tuèrent à coups d'épée, comme il adoroit son dieu Nefroch dans son temple. Il eut pour successeur Assaraddon.

Peu de tems après cette guerre, Ézéchiass tomba dangereusement malade. C'étoit apparemment un abcès ou un ulcère. Les Rabbins croient que Dieu le frappa de cette maladie, en punition de sa négligence, parce qu'il n'avoit pas composé un

cantique d'actions de graces, pour sa délivrance de la guerre de Sennachérib. Mais, le second livre des Paralipomenes semble attribuer cette maladie à l'élévation du cœur d'Ézéchiass, qui n'avoit pas assez reconnu qu'il ne devoit sa délivrance qu'à la pure faveur de Dieu. Quoi qu'il en soit, le prophete Isâie alla le trouver & lui dit : » Voici ce que dit » le Seigneur, mettez ordre à » votre maison, car vous ne » vivrez pas davantage, & vous » mourrez. « Alors, Ézéchiass tournant le visage vers la muraille, fit sa priere au Seigneur en ces termes : » Seigneur, » souvenez-vous, je vous prie, » de quelle manière j'ai marché devant vous dans la vérité & avec un cœur parfait, » & que j'ai fait ce qui vous » étoit agréable. « Ézéchiass versa ensuite une grande abondance de larmes, & avant qu'Isâie eut passé la moitié du vestibule, le Seigneur lui parla & lui dit : » Retournez & dites » à Ézéchiass, chef de mon peuple, voici ce que dit le Seigneur, le Dieu de David votre pere : j'ai entendu votre priere & j'ai vu vos larmes ; je vais vous guérir & dans trois jours vous irez au temple qui m'est consacré. » J'ajouterai encore quinze années aux jours de votre vie ; de plus, je vous délivrerai vous & cette ville, de la main du roi des Assyriens, & je la protégerai à cause de

» moi-même & en considération de David mon serviteur. « Alors, Isâie dit qu'on lui apportât une masse de figues. On la lui apporta, on la mit sur l'ulcère du Roi, & il fut guéri. Ézéchiass avoit dit à Isâie : » Quel » signe aurai-je que le Seigneur » me guérira, & que j'irai dans » trois jours au temple ? Isâie » lui répondit : Voici le signe » que le Seigneur vous donnera pour vous assurer qu'il » accomplira la parole qu'il a » dite en votre faveur. Voulez-vous que l'ombre du Soleil » s'avance de dix degrés, ou » qu'elle retourne en arrière » d'autant de degrés ? Ézéchiass » lui dit : il est moins étonnant » que l'ombre s'avance de dix » degrés, & ce n'est pas ce que » je désire, mais qu'elle retourne en arrière de dix degrés. « Le prophete Isâie invoqua donc le nom du Seigneur, qui fit que l'ombre retourna en arrière dans le cadran d'Achaz, par les dix degrés par lesquels elle étoit déjà descendue.

En ce tems-là, Bérodash Baladan, fils de Baladan roi des Babylo niens, envoya des lettres & des présens à Ézéchiass, parce qu'il avoit sçu qu'il avoit été malade. Ézéchiass eut une grande joie de l'arrivée des députés de ce Prince, & il leur montra ses parfums, son or & son argent, tous ses aromates & ses huiles de senteur, tous ses vases précieux, & ce qu'il avoit dans tous ses trésors. Il n'y eut rien dans tout son pa-

lais, ni de tout ce qui étoit à lui, qu'il ne leur fit voir. Le prophète Isâie vint ensuite trouver le roi Ézéchiàs & lui dit :
 « Que vous ont dit ces gens-là ?
 » & d'où sont-ils venus pour
 » vous parler ? Ézéchiàs lui
 » répondit : ils sont venus vers
 » moi d'un pais fort éloigné ;
 » ils sont venus de Babylone.
 » Isâie, lui dit : qu'ont-ils vu
 » dans votre maison ? Ézéchiàs
 » répondit : ils ont vu tout ce
 » qu'il y a dans mon palais ; il
 » n'y a rien dans tous mes trésors
 » que je ne leur aie fait
 » voir. Alors Isâie dit à Ézéchiàs :
 » écoutez la parole du
 » Seigneur : il viendra un tems
 » que tout ce qui est dans votre
 » maison , & tout ce que vos
 » peres y ont amassé jusqu'à ce
 » jour, sera transporté à Babylone,
 » sans qu'il en demeure
 » rien , dit le Seigneur. Vos
 » enfans mêmes qui sont sortis
 » de vous , que vous avez
 » engendrés, seront pris alors
 » pour être eunuques dans le
 » palais de Babylone. Ézéchiàs
 » répondit à Isâie : il n'y a rien
 » que de juste dans tout ce que
 » vous m'annoncez de la part
 » du Seigneur ; & il ajouta :
 » n'est-ce pas assez que Dieu
 » m'accorde la paix selon la
 » vérité de ses promesses pendant
 » les jours de ma vie ? »

Le reste des actions d'Ézéchiàs, son grand courage, & de quelle manière il fit faire

une piscine & un aqueduc , pour donner des eaux à la ville , tout cela étoit écrit au livre des annales des rois de Juda. Ézéchiàs s'endormit avec ses peres, & Manassé son fils régna en sa place , l'an du monde 3306 , & 694 avant J. C.

Les Livres saints rendent témoignage au mérite & à la piété d'Ézéchiàs en plusieurs occasions , & Jesus fils de Sirach , auteur de l'Ecclésiastique , lui a consacré un éloge dans le chapitre XLVIII de son livre.

EZÉCHIAS , *Ezechias* , (a) *Ἐζεκία*, fut le second des fils de Naarias, de la race de Zorobabel.

EZÉCHIAS , *Ezechias* , (b) *Ἐζεκίας*, fils de Sellum, fut un de ceux qui s'opposèrent aux Israélites qui avoient emmené captifs un grand nombre de leurs freres de la tribu de Juda, & qui les obligèrent à les remettre en liberté.

EZÉCHIAS , *Ezechias* , (c) *Ἐζεκίας*, frere du grand sacrificateur Ananias, fut obligé de se cacher dans les égouts de Jérusalem avec son frere , & quelques autres sacrificateurs, pour éviter la fureur de Manassé, qui trahoit le Roi dans cette ville. Ils ne s'étoient pas si bien cachés qu'ils l'avoient cru ; car, ils furent découverts le lendemain , & cruellement massacrés par les sacrileux.

(a) Paral. I. I. c. 3. v. 23.

(b) Paral. I. II. c. 28. v. 12, 13.

(c) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 812, 813.

יְחֶזְקִיָּא, fils de Buzi, prophète de la race sacerdotale, fut emmené captif à Babylone par Nabuchodonosor, avec Jéchonias roi de Juda, l'an du monde 3405, & avant J. C. 595. Dieu ne lui communiqua l'esprit de prophétie que durant sa captivité; car, il ne paroît pas qu'avant son arrivée dans la Mésopotamie, il ait encore prophétisé.

Il commença son ministère la trentième année de son âge, selon plusieurs, ou plutôt la trentième année depuis le renouvellement de l'alliance avec le Seigneur, faite sous le règne de Josias; ce qui revient à la cinquième année de la captivité d'Ezéchiél, l'an du monde 3409, & il prophétisa pendant vingt ans, jusqu'en 3430, qui étoit la quatorzième année après la prise de Jérusalem, & la 570.^e avant J. C.

Un jour donc qu'Ezéchiél étoit au milieu des captifs, sur le fleuve de Chobar, ou Chaboras, il eut une vision, où le Seigneur lui apparut sur un trône, ou une espèce de chariot, porté par quatre chérubins, appuyés sur quatre manières de roues. Le Seigneur lui fit entendre sa voix, & l'envoya annoncer à son peuple ce qui devoit lui arriver. Il lui sembla qu'on lui présentoit un livre en rouleau, & qu'il le mangeoit.

Après cela, il se trouva au milieu des captifs, & y demeura assis sur le fleuve Chobar pendant sept jours, ne cessant de pleurer. Alors, le Seigneur lui adressa sa parole, & l'établit sentinelle de son peuple. En même tems, le Seigneur lui apparut de nouveau dans sa gloire, lui ordonna de s'enfermer dans sa maison, & lui prédit qu'on l'y arrêteroit, & qu'on l'y lieroit avec des chaînes comme un furieux; ce qui arriva en effet.

Pendant qu'il étoit ainsi arrêté dans son logis, Dieu lui dit de dessiner sur une brique, ou sur une pièce de terre molle, la ville de Jérusalem assiégée, & environnée de remparts, suivant la manière ancienne d'assiéger les villes; de mettre entre la ville & lui une plaque de fer; d'avoir les yeux arrêtés sur cette ville, de demeurer trois cens quatre-vingt-dix jours couché sur son côté gauche, pour marquer les iniquités des enfans d'Israël; & après cela, de se retourner, & de demeurer quarante jours couché sur son côté droit, pour marquer les iniquités de Juda. Ces quatre cens trente jours marquoient la durée du siège de Jérusalem par Nabuchodonosor, & celle de la captivité des dix Tribus, qui devoit être de trois cens quatre-vingt-dix ans, & celle de Juda, devoit être

(a) Exod. c. 30. v. 5. c. 34. v. 7. | *seq.* Joseph, de Antiq. Judaïc. pag. 335.
Jerem. c. 32. v. 30. Ezech. c. 1. v. 3. & | *seq.*

de quarante ans, à commencer à la dernière prise de Jérusalem sous Sédécias, ou plutôt, à la quatrième année d'après ce siège, lorsque Nabuzardan enleva ce qui restoit de Juifs dans le païs, & les transporta à Babylone, l'an du monde 3420, & à finir à la mort de Balthazar, vers l'an 3466, selon Ufforius; ou mettant le commencement à la prise de Jérusalem en 3416, & la fin en 3457, ce qui est la première année de Cyrus à Babylone, selon la supputation de D. Calmet.

Dieu dit ensuite à Ézéchiël de prendre du froment, de l'orge, des fèves, des lentilles, du millet & de la vesse; de s'en faire autant de pains qu'il devoit demeurer de jours couché sur son côté, & de frotter ces pains avec des excréments qui sortent du corps de l'homme. Ézéchiël ayant témoigné sa répugnance sur ce dernier article, Dieu lui permit de prendre en la place de la fiente de bœuf. Tout cela étoit une figure de ce qui devoit arriver dans Jérusalem, où les Israélites devoient être réduits pendant le siège, à manger du pain souillé, & encore en petite quantité, & dans des frayeurs & des inquiétudes continuelles. Après cela, Dieu lui dit de se couper les cheveux; d'en faire trois parts; d'en brûler une partie, d'en couper une autre parrie avec l'épée, & de jetter le reste au vent, pour marquer que les habitants de Jérusalem seroient les

uns consumés par la peste & par la famine, les autres mis à mort par le glaive, & les troisièmes dispersés en divers endroits du monde.

L'année suivante, Ezéchiël fut transporté en esprit à Jérusalem, & Dieu lui fit voir les abominations & les idolâtries que les Juifs y commettoient, & qui devoient attirer sur eux les plus terribles effets de la vengeance du ciel. Comme il étoit encore dans le temple, Dieu ordonna à cinq Anges qui portoient chacun un instrument de mort, de tuer dans Jérusalem tous ceux qui ne seroient pas marqués du signe de vie; & en même tems, il ordonna à un Ange qui étoit avec les cinq autres, de passer au milieu de la ville, & de marquer d'un T tous ceux qui gémissaient, & qui étoient affligés des désordres de Jérusalem. Tout cela fut exécuté, & la vengeance commença par le temple du Seigneur, qui fut bientôt rempli de sang & de carnage. Le Seigneur, ayant de nouveau paru dans sa gloire, ordonna au même Ange qui avoit imprimé le caractère de vie sur ceux qui devoient être sauvés, de prendre des charbons du milieu des Chérubins qui portoient le trône du Seigneur, & de répandre ces charbons sur la ville; ce qui marquoit le feu de la guerre, & de la vengeance divine qui devoit bientôt tomber sur elle.

Cinq ans avant le dernier

siège de Jérusalem, le Seigneur dit à Ezéchiel : « Préparez-
 » vous comme un homme
 » qui quitte son pays pour
 » aller ailleurs ; vous serez
 » transporter vos meubles de-
 » vant votre peuple en plein
 » jour, & vous passerez d'un
 » lieu en un autre devant leurs
 » yeux, pour voir s'ils y fe-
 » ront attention. Percez la
 » muraille de votre maison,
 » & sortez-en par l'ouverture
 » que vous aurez faite. Vous
 » aurez des hommes qui vous
 » porteront sur leurs épaules
 » durant l'obscurité, & vous
 » aurez un voile sur les yeux,
 » afin que ce spectacle attire
 » leur attention. Vous leur di-
 » rez que ce que vous faites,
 » s'exécutera lorsque l'ennemi
 » aura pris Jérusalem, & que
 » le roi Sédécias sera ainsi
 » traité, & emporté de son
 » palais. » Il ajouta que ces
 choses n'étoient point éloignées,
 & que bientôt on en verroit
 l'accomplissement. Enfin, il in-
 vectiva fortement contre les
 faux prophètes & les fausses
 prophétesses, & contre ceux
 qui se laissoient séduire à leurs
 vaines prédictions.

Pendant que ces choses se
 passaient dans la Mésopotamie,
 Sédécias, roi de Juda, prenoit
 des mesures secrètes avec les
 rois d'Égypte, d'Édom, & quel-
 ques autres Princes voisins,
 pour se révolter contre Nabu-
 chodonosor, roi de Babylone.
 Ce Prince marcha contre Jérusalem, & en fit le siège, l'an

du monde 3414, avant Jésus-
 Christ 586, le dixième jour du
 dixième mois de la neuvième
 année de Sédécias. Le même
 jour & la même année, Ezé-
 chiel qui étoit en Mésopotamie,
 à plus de deux cens lieues de
 Jérusalem, annonça cet évène-
 ment aux Juifs qui étoient avec
 lui en captivité ; il représenta
 la ruine future de Jérusalem &
 de ses habitans, sous la figure
 d'une chaudière pleine de
 chairs & d'os, laquelle est mise
 sur le feu jusqu'à ce que la
 chair & les os soient consumés,
 & que le cuivre même de la
 chaudière soit fondu & brûlé.
 En même tems, la femme du
 Prophète étant morte, Dieu
 lui défendit de la pleurer, &
 d'en faire le deuil. Le peuple
 ayant demandé au Prophète ce
 que vouloient dire toutes ces
 actions figuratives, il leur ré-
 pondit que Dieu leur alloit
 ôter tout ce qu'ils avoient de
 plus cher, leur temple, leur
 ville, leur patrie, leurs parens
 & leurs amis, & qu'ils n'au-
 roient pas même la triste con-
 solation de les pleurer.

Pendant le siège de Jérusa-
 lem, Ezéchiel prophétisa con-
 tre l'Égypte & contre Tyr. Il
 apprit la prise de Jérusalem le
 cinquième jour du dixième
 mois de l'an du monde 3417,
 environ six mois après que la
 ville avoir été rendue ; ce qui
 fait juger que la demeure de
 ce Prophète étoit dans un en-
 droit fort reculé de la provin-
 ce, & fort éloigné de Babylo-

ne , où cette nouvelle fut sans doute bientôt portée. Dès la veille du jour auquel le messager arriva , le Seigneur avoit ouvert la bouche au Prophete , & lui avoit fait prédire que les restes du peuple qui étoient demeurés dans la Judée , & qui se flattoient encore d'un prompt rétablissement , seroient aussi dispersés , comme il arriva en effet quatre ans après. Ce fut apparemment en ce même tems qu'il prédit les malheurs des Sidoniens , des Tyriens , des Iduméens , des Ammonites , qui arriverent cinq ans après la ruine de Jérusalem.

Le siege de la ville de Tyr , & la guerre de Nabuchodonosor contre l'Égypte , sont , après les affaires des Juifs , ce qui se fait le plus remarquer dans Ézéchiél. Après ces visions sâcheuses , Dieu lui fit voir des objets plus consolans , le retour de la captivité , le rétablissement de la ville & du temple , du royaume & des villes de Juda & d'Israël , leurs victoires contre leurs ennemis , & leur état nouveau plus florissant que le premier. Tout cela est compris dans les chapitres 36 , 37 , 38 , & les suivans , jusqu'à la fin du livre.

Saint Jérôme croit que comme Jérémie prophétisoit à Jérusalem en même tems qu'Ézéchiél , au-delà de l'Euphrate , on envoyoit les prophéties de celui-ci à Jérusalem , & réciproquement celles de Jérémie dans la Mésopotamie , afin de

consoler & d'affermir les Juifs captifs dans leur exil.

On dit qu'Ézéchiél fut mis à mort par le Prince de son peuple , parce qu'il l'exhortoit à quitter l'idolâtrie. On ne voit guère quel pouvoit être ce Prince du peuple Juif sur le Chaboras , où demouroit Ézéchiél. On assure aussi que son corps fut mis dans la même caverne où avoient été mis Sem & Arphaxad , sur le bord de l'Euphrate. Benjamin de Tudele dit que ce tombeau est derrière la Synagogue , entre l'Euphrate & le Chaboras ; qu'il est placé sous une fort belle voûte , bâtie par le roi Jéchonias ; que les Juifs y entretiennent une lampe qui brûle toujours , & qu'ils se vantent d'y conserver le livre écrit de la main de ce Prophete , qu'ils lisent tous les ans au jour de l'expiation solennelle.

Josephe assure qu'Ézéchiél laissa deux livres sur la captivité de Babylone. Il dit ailleurs que ce Prophete ayant prédit la ruine du temple , & que Sédécias ne verroit pas Babylone , cet écrit fut envoyé à Jérusalem ; circonstances que nous ne lisons pas dans les ouvrages d'Ézéchiél , que nous avons aujourd'hui. Saint Athanase a cru que l'un des deux volumes d'Ézéchiél ne subsistoit plus. Spinoza croit que ce que nous avons de ce Prophete , n'est que le débris d'un plus grand écrit. Mais , nous ne voyons aucune bonne preuve de tout

cela ; & nous ne sçavons d'où Josephé avoit appris ce qu'il dit de ces deux prétendus ouvrages d'Ézéchiél.

Les œuvres de ce Prophète ont toujours été reconnues pour canoniques, & on ne les lui a point contestées. Toutefois, les Juifs disent que le Sanhédrin délibéra long-tems si l'on mettroit son livre dans le canon. On lui objectoit l'obscurité du commencement & de la fin de sa prophétie, & ce qu'il dit chap. 18. v. 2. 20. que le fils ne porteroit plus l'iniquité de son pere ; ce qui est contraire à Moïse, qui dit que le Seigneur venge l'iniquité des peres sur les enfans jusqu'à la troisième & quatrième génération.

Saint Clément d'Alexandrie dit que quelques-uns croyoient que Nazaratus Assyrien, précepteur de Pythagore, étoit le même qu'Ézéchiél. Mais, pour lui, il n'est nullement de cet avis. Il ne croit pas que Pythagore ait jamais vu Ézéchiél. Ce Philosophe a vécu assez long-tems après notre Prophète. Saint Éphiphane & Dorothee racontent diverses choses dans la vie d'Ézéchiél, qui passent pour fabuleuses dans l'esprit des plus sçavans Critiques. Ils disent par exemple, que ce Prophète fit plusieurs miracles dans la Chaldée, qu'il partagea les tribus de Dan & de Gad dans Babylone, qu'il envoya contre les Israélites des serpens, qui dévorèrent leurs enfans & leur bétail, en punition de leur

idolâtrie ; qu'il ramena le peuple à Jérusalem, pour confondre les incrédules ; enfin, qu'il fut enterré dans le pays des Syres, apparemment des Sapires. Quoi qu'en disent certains Auteurs, le tems & le genre de sa mort sont incertains. Les Juifs ne permettoient pas la lecture, au moins du commencement de ce Prophète, avant l'âge de trente ans.

Les Juifs parlent d'Ézéchiél avec beaucoup de mépris. Ils disent qu'il étoit serviteur ou garçon, *puer*, de Jérémie ; qu'il étoit l'objet des railleries & des moqueries de son peuple, d'où vient qu'on lui donna le nom de fils de Buzi, c'est-à-dire, fils du mépris, ou du méprisé. Ils l'accusent d'avoir enseigné plus d'une chose contraire à Moïse, par exemple, sur la matiere des sacrifices, & d'avoir dit que Dieu ne feroit pas passer la peine du péché des peres aux enfans, comme on l'a dit plus haut ; au lieu que Moïse la fait descendre jusqu'à la troisième & quatrième génération. Sous ce prétexte, le Sanhédrin délibéra un jour de le rayer du nombre des Écrivains sacrés, & de retrancher ses ouvrages du canon des livres saints. Une autre raison qui fit balancer de supprimer ses ouvrages, fut leur obscurité, principalement la vision du chariot mystérieux au chapitre premier. Les suffrages alloient presque tous à le condamner, si le Rabbín Chananiah, qui vi-

voit alors, ne se fût offert d'en lever toutes les difficultés. On y consentit; & pour l'aider dans son travail, on lui fit présent de trois cens tonneaux d'huile pour allumer ses lampes, & pour l'éclairer pendant qu'il travailleroit à cet ouvrage. On comprend bien que tout cela n'est qu'une hyperbole des Thalmudistes, pour exagérer la difficulté d'expliquer les Prophéties d'Ézéchiel; & il est à croire que tout ce qu'ils racontent de la délibération du Sanhédrin à ce sujet, est une pure fable.

On sçait qu'Ézéchiel parle d'une résurrection fameuse; ce Prophete fut un jour mené dans un champ plein d'os, & l'esprit de Dieu lui ayant fait faire le tour du champ, lui dit: croyez-vous que ces os ressusciteront? En même tems il lui dit: Prophétisez sur ces os, & dites leur: Os arides, écoutez la parole du Seigneur, je vais répandre dans vous l'esprit de vie, & vous vivrez. En effet, comme le Prophete parloit, tous ces os commencerent à se remuer, & à se rejoindre, & enfin ils ressusciterent. On a fort disputé sur cet événement, s'il étoit seulement figuratif, & arrivé en esprit, pour marquer au Prophete d'une manière plus vive & plus expresse, le retour de la captivité des Juifs. Plusieurs Rabbins ont cru que la chose étoit arrivée dans la rigueur, comme le raconte le Prophete; mais, la plupart des Commentateurs croient que le

tout se passa en idée & en vision.

Voici comme les Mahométans la racontent. La petite ville de Davardan, qui est de la dépendance de la ville de Vassith, ayant été attaquée de la peste, plusieurs des habitans quitterent leurs demeures, & conserverent leur vie. Une autre année, la peste s'y fit sentir de nouveau, & les habitans en sortirent avec leurs troupeaux. Comme ils furent arrivés dans une profonde vallée, deux Anges apparurent aux deux extrémités de la vallée, qui leur annoncerent la mort de la part de Dieu. Ils moururent tous avec leurs bestiaux. Les habitans du voisinage, en ayant été informés, s'y rendirent pour leur donner la sépulture; mais, le nombre des morts étoit si grand, qu'ils n'en purent venir à bout. Ils fermerent la vallée de deux murailles aux deux bouts, & laisserent une grande partie des cadavres sur la terre; où ils furent bientôt consumés, & il n'en resta que les os. Le prophete Ezéchiel passant par là quelques années après, fit cette priere à Dieu: Seigneur, de même qu'il vous a plu manifester sur ceux-ci votre puissance avec terreur, regardez-les maintenant d'un œil de clémence & de miséricorde. Dieu exauça ses prieres & les ressuscita. Voilà quel est le caractère de ces peuples orientaux; il n'y a presque aucune histoire, qu'ils n'embellissent à leur manière.

Les Mufulmans font succéder Ezéchiel à Caleb, fils de Jéphoné, qui jugea Israël après la mort de Josué. Voilà un anachronisme des plus forts.

EZÉCHIEL, *Ezechiel*, (a) אֶזְכְּיָאל, de la famille de Séché-nias, dont les descendants revinrent de la captivité de Babylone, au nombre de trois cens.

EZEL, *Ezel*, (b) forte de pierre ou de limite, près de Jérusalem, jusqu'où les Juifs pouvoient aller le jour du Sabbat. Elle en étoit éloignée de cinq stades.

EZER, *Ezer*, אֶזֶר, (c) un des hommes très-forts & très-braves de la tribu de Gad, qui vinrent se retirer près de David, lorsqu'il étoit caché dans la forteresse du désert. Ils étoient très-vaillans dans le combat, se servant du bouclier & de la lance; ils avoient un visage de lion, & ils égaloient à la course les chebres des montagnes.

EZER, *Ezer*, אֶזֶר, (d) de la tribu de Juda, fut pere d'Hofa.

EZER, *Ezer*, (e) l'un des Prêtres qui revinrent de la captivité de Babylone.

EZIEL, *Eziel*, אֶזְיָאל, (f) fils d'Araia. C'étoit un orfèvre

qui contribua beaucoup à rebâtir la ville de Jérusalem après le retour de la captivité de Babylone.

EZRA, *Ezra*, אֶזְרָא, (g) fut pere de plusieurs enfans, qui sont nommés au premier livre des Paralipomenes.

EZRAHITE, *Ezrahita*. Voyez Ethan.

EZREL, *Ezrel*, אֶזְרֵל, (h) qui, après son retour de la captivité de Babylone, se sépara d'avec sa femme, par ce qu'elle n'étoit pas de la religion des Juifs.

EZRI, *Ezri*, אֶזְרִי, (i) fils de Chélub, eut sous le règne de David la conduite du travail de la campagne & des laboureurs qui cultivoient la terre.

EZRI, *Ezri*, אֶזְרִי, (k) Il est parlé en plus d'un endroit du livre des Juges de la famille d'Ezri, qui eut Joas pour chef.

EZRICAM, *Ezricam*, (l) אֶזְרִיקָם, de la famille de David, fut le troisième des enfans de Naarias.

EZRICAM, *Ezricam*, (m) אֶזְרִיקָם, de la famille de Saül, fut l'aîné des enfans d'Asel.

EZRICAM, *Ezricam*, (n) אֶזְרִיקָם, grand maître de la maison du roi Achaz, fut tué par Zéchri.

(a) Esdr. L. I. c. 8. v. 5.

(b) Reg. L. I. c. 20. v. 10.

(c) Paral. L. I. c. 12. v. 8, 9.

(d) Paral. L. I. c. 4. v. 4.

(e) Esdr. L. I. c. 12. v. 41.

(f) Esdr. L. II. c. 3. v. 8.

(g) Paral. L. I. c. 4. v. 47.

(h) Esdr. L. I. c. 10. v. 41.

(i) Paral. L. I. c. 27. v. 26.

(k) Judic. c. 6. v. 11, 24.

(l) Paral. L. I. c. 3. v. 23.

(m) Paral. L. I. c. 8. v. 38. c. 9. v. 44.

(n) Paral. L. II. c. 28. v. 7.

EZRICAM, *Ezricam*, (a) *Εζρικαμ*, Lévite, fils d'Hafébia, & pere d'Hassub.

EZRIEL, *Ezriel*, (b) de la demi tribu de Manassé, fut chef de sa famille. C'étoit un homme très-brave & très-fort, qui s'acquit beaucoup de réputation

tion parmi ceux qu'il commandoit.

EZRIEL, *Ezriel*, *Εζριελ*, (c) fut pere de Saraïas, qui vivoit sous le roi Joakim.

EZRIHEL, *Ezrihel*, *Αζαριελ*, (d) de la tribu de Dan, étoit fils de Jérôham.

(a) Paral. I. l. c. 9. v. 14.

(b) Paral. I. l. c. 5. v. 24.

(c) Jerem. c. 36. v. 26.

(d) Paral. I. l. c. 27. v. 22.

Fin du seizième Volume.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier ,
le Tome XVI. du *Dictionnaire pour l'Intelligence des*
Auteurs Classiques , Grecs & Latins , tant Sacrés que Profanes ;
& je n'y ai observé rien qui puisse en empêcher l'impression.
DONNÉ à Paris , le 24 de Mai 1773.

PHILIPPE DE PRÊTOT,
Membre des Académies Royales des
Sciences , Belles Lettres & Arts ,
de Rouen & d'Angers.

THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF CHICAGO
1215 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

FOR THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF CHICAGO
ACQUISITION DEPARTMENT

005640144

